



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

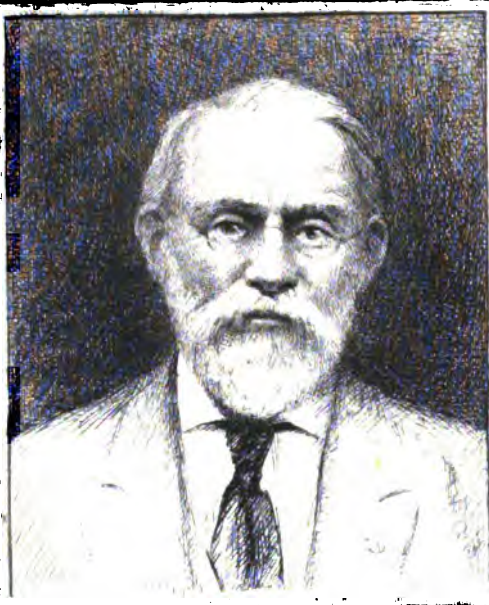
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

S
S
.566



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

5
5
.566



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE
POUR L'ENCOURAGEMENT
DE L'AGRICULTURE.

PREMIÈRE ANNÉE. — 1857.



AUXERRE,
IMPRIMERIE DE PERRIQUET ET ROUILLÉ, ÉDITEURS.

MDCCCLVII.

74

Dunning
Nyht.

4-9-31

21310

Pr.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT

DE L'AGRICULTURE.

MM.

MARQUIS ANJORRANT, membre du Conseil Général, à Plogny.

APCHÉ, maire, à Montacher.

ARMANDOT, propriétaire, à Auxerre.

ARRAULT, membre du Conseil Général, à Toucy.

DE BADEREAU, propriétaire, à Vincelles.

BADIN D'HURTEBISE, juge de paix, à Crain.

BARBIER, fermier, à Festigny.

BARBIER, propriétaire, à Thorigny.

BARDOUT, propriétaire, à Vincelottes.

BARREY, ancien notaire, à Saint-Sauveur.

BARREY, ancien maire, à Toucy.

BAFON DE BASTARD, propriétaire, à Maligny.

BAUDELLOCQUE, propriétaire, à Chichery.

BAUDOIN aîné, membre du Conseil Général, à Auxerre.

BAZIN, officier en retraite, à Auxerre.

BAZIN, propriétaire, à Bléneau.

BEAU, fermier, aux Granges (Sambourg).

DE BEAUVAIS, propriétaire, à Auxerre.

BEGUE, notaire, à Villeneuve-l'Archevêque.

BENOIT, propriétaire, à Venizy.

BERNARD, propriétaire, à Héry.

BEAT, conseiller de préfecture, à Auxerre.

BERTHELIN-DESBIRONS, avoué, à Sens.

DOUCET, propriétaire, à Toucy.
DUBOIS, propriétaire, à Vaudeurs.
DUBOIS jeune, propriétaire, à Chigy-sur-Vanne.
DUCHÉ aîné, manufacturier, à Paris, rue des Petits-Pères, 11.
DURAND, propriétaire, à Monéteau.
DUCHEMIN, imprimeur, à Sens.
DUCHESNE DE DENANT, propriétaire, à Mézilles.
DURAND, propriétaire, aux Loges (Vaudeurs).
DURAND DESBORDEAUX, propriétaire, à Cheny.
DURAND, gendre Petitjean, propriétaire, à Monéteau.
DUVAL, maire, à Branches.
ESCALLIER aîné, propriétaire, à Auxerre.
ESCLAVY, propriétaire, à Truchien (Fontenouilles).
ESCLAVY (Charles), propriétaire, à La Gruerie (Fontenouilles).
FALCONNIER père, propriétaire, à Gigny.
FÉLIX fils, propriétaire, à Appoligny.
FÉLIX, propriétaire, à Saint-Bris.
DUK DE FEZENSAC, propriétaire, à Prunoy.
FLANDIN, maire, à Villefargeau.
FLANDIN, conseiller à la cour impériale, rue Cassette, 16, à Paris.
FLEUTELOT, propriétaire, à Auxerre.
FLOCARD, propriétaire, à Auxerre.
FOACIER, propriétaire, à Serbonnes.
DE FONTAINE, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.
DE FONTAINE (Louis), propriétaire, à Fontaine-la-Gaillarde.
FOURCAULX, directeur de la C^{ie} du *Soleil*, à Auxerre.
FRANÇOIS, horloger à Auxerre.
FRANÇOIS-CHASLIN, membre du Conseil Général, à Crisenon (Pré Gilbert).
FRONTIER, conducteur des ponts et chaussées, à Magny (Merry).
FOURCHOTTE, propriétaire, à Sommechaie.
FOURREY, propriétaire, à Venizy.
GALIMARD, propriétaire, à Saint-Florentin.
GALLOT, imprimeur, à Auxerre.
GAMET fils, propriétaire, à Montigny.
GARNIER, ancien député, au Havre.
GANDRILLE (Dieudonné), propriétaire, à Saint-Sauveur.
GAUDET-PRÉCY, propriétaire, à Diges.
GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.

GENTY, propriétaire, à Saint-Julien-du-Sault.

GERBERON, instituteur, à Villechétive.

GILLET, propriétaire, à Saint-Aubin-Château-Neuf.

GOBRY, maire, à Sognes.

GONNEAU, propriétaire, à Saint-Sauveur.

GONTARD, propriétaire, à Domécy-sur-Cure.

GRAVIER, propriétaire, à Saint-Aubin-Château-Neuf.

GRESLÉ, propriétaire, à Saint-Aubin-sur-Yonne.

GUENEAU-GUENIER, propriétaire, à Saint-Bris.

GUENIER, maire, à Saint-Bris.

DE GUERCHY, propriétaire, à Treigny.

GUÉRIN DE VAUX, procureur impérial, à Versailles.

GUÉRIN DE VAUX, propriétaire, à Auxerre.

GUICHARD, propriétaire, à Soucy.

GUILLIER, propriétaire, à Avallon.

GUILLIN, propriétaire, à Asquins.

GUILLOT, maire, à Hauterive.

GUINEBAULT, propriétaire, à Villefranche.

HADERY, ancien maire, à Saint-Bris.

HAMELIN, propriétaire, à Chitry.

HAMELIN, avoué, à Tonnerre.

HALLEY, maire, à Marmeaux.

HARTMANN, régisseur, à Vauluisant.

DE HÉDOUVILLE, propriétaire, à Villebras (Villeroy).

HERMELIN, juge de paix, à Saint-Florentin.

HERNOUX, ingénieur en chef, à Auxerre.

HOPPENOT, propriétaire, à Chemilly-sur-Serein.

HOTTOT, ancien sous-préfet, à Avallon.

HOUCHOT, maire, à Villemer.

HOUDAILLE, maire, à Saint-Germain-des-Champs.

HOUZELOT, huissier, à Ligny-le-Châtel.

HUGOT, propriétaire, à Venizy.

HUMBLLOT, ingénieur, à Tonnerre.

HUNOT, maire, à Esnon.

HUNOT, propriétaire, à Hauterive.

JACQUELIN, cultivateur, à Cerisiers.

JACQUES PALOTTE, propriétaire, à Serrigny.

JACQUILLAT, maire, à Chemilly-sur-Serein.

JARRY, ancien notaire, à Saint-Sauveur.
JARRY, sous-préfet, à Tonnerre.
JAUDÉ-DELAPAIx, propriétaire, à Coulanges-la-Vineuse.
JAVAL (Léopold), député, rue Chauchat, 10, à Paris.
JEANNEZ, maire, à Vermenton.
JEANNEZ, propriétaire, à Vermenton.
JOLLY aîné, propriétaire, à Auxerre.
JOURDAIN, receveur général, à Auxerre.
JOINON, vétérinaire, à Lain.
DE LABROSSE, membre du Conseil Général, à Courterolles (Guillon).
Comte de LA CELLE, propriétaire, à Lalande.
LAGOGUEY, propriétaire, à Malicorne.
LAGRÉMOIRE, propriétaire, à Joigny.
LALLEMAND, greffier, à Auxerre.
LALLIER, membre du Conseil Général, à Sens.
LAMBERT (Eugène), propriétaire, à Tanlay.
LAMBLIN, propriétaire, à Venky.
LAPÉROUSE, sous-préfet, à Sens.
LARABIT, sénateur, rue de l'Université, 8, à Paris.
LATREILLE, propriétaire, à Auxerre.
LAURENT-LESSERRÉ, adjoint au maire, à Auxerre.
LAVOLLÉE, juge de paix, à Toucy.
LAVOLLÉE, propriétaire, à Champignelles.
LAVOLLÉE-DUPLESSIS, propriétaire, à Beauvoir.
LECHICHE, fabricant d'ocre, à Diges.
LECHIN, ancien notaire, à Auxerre.
LEBLANC d'AVAU, ancien ingénieur en chef, à Auxerre.
LE CARRUYER DE BEAUVAIS, propriétaire, à Lainsecq.
LE COMTE, maire, à Villeneuve-la-Guyard.
LE COMTE (Eugène), député, rue de la Paix, 7, à Paris.
LEFÈVRE, docteur-médecin, à Auxerre.
LEGUILLON, maire, à Ouanne.
LEMAIRE (Eugène), propriétaire, rue du Conservatoire, 15, à Paris.
LE MAISTRE, vétérinaire, à Auxerre.
DE LENFERNA, maire, à Vergigny.
LEPÈRE, avocat, à Auxerre.
LERICHE, propriétaire, à Saligny.
LETTERON, notaire, à Villeneuve-l'Archevêque.

LIMOSIN, notaire, à Auxerre.
LIVRAS, maire, à Coulanges-la-Vineuse.
Marquis de Louvois, propriétaire, à Ancy-le-Franc.
Baron de Madières, juge, à Auxerre.
Vicomte de Maleyssie, propriétaire, à Percey.
MALPAS-DUCHÉ, propriétaire, à Gurgy.
MARET, propriétaire, à Chablis.
MAREY, propriétaire, à Fontaine-Madame, (Chevannes).
MARIE, docteur-médecin, à Auxerre.
MARTEAU fils, propriétaire, à Cuy.
MARTENOT aîné, propriétaire, à Ancy-le-Franc.
MARTIN, propriétaire, à Venisy.
MERLIN (Didier), fermier, à la Grange-Rouge (Saint-Martin-sur-Ouanne).
Baron MARTINEAU DES CHESNEZ, maire, à Auxerre.
MASSOT, propriétaire, à Auxerre.
MAUVAGE, propriétaire, à Héry.
MERCIER, propriétaire, à Bœurs.
MERCIER, propriétaire, à Parly.
MÉTAIRIE, juge, à Auxerre.
MOCQUOT, maire, à Charbuy.
MONCEAU, interne en pharmacie, à l'Asile des Aliénés, à Auxerre.
MONDOT DE LAGORCE, ancien ingénieur en chef, à Auxerre.
Baron de Monnier, propriétaire, à La Vieille-Ferté (La Ferté-Loupière).
MORÉ, manufacturier, rue de Crosne-hors-ville, à Rouen.
MOREAU fils, propriétaire, à Brienon.
MOREAU, propriétaire, à Héry.
MOROT DE GRÉSIGNY, propriétaire, à Beauvilliers.
MOTTOT-GRIFFE, propriétaire, à Chablis.
MOUCHON père, propriétaire, à Charny.
MOUCHON, maire, à Prunoy.
MOUSSU, membre du conseil d'arrondissement, à Senan.
NOEL DU PAYRAT, conseiller à la Cour impériale, rue de Lille, 83, à Paris.
NOIROT, propriétaire, à Ouanne.
NORMAND, ingénieur, rue Vanneau, 48, à Paris.
PALLIER (Désiré), médecin, à Sedan (Ardenne).
PAQUEAU, médecin, à Toucy.
Vicomte PAULTRE DE LA MOTHE, propriétaire, à Meaux (Seine-et-Marne).
PAULVÉ, maire, à Venoy.

PELEGRIN, notaire, à Champignelles.
 PELEGRIN, notaire, à Charny.
 PERRAUD-HARLY, propriétaire, à Paron.
 PERRIQUET, imprimeur, à Auxerre.
 PETIET, ingénieur en chef, à Saint-Bris.
 PETIT, maître de poste, à Vincelles.
 PETITJEAN, propriétaire, au Moulin-Président (Auxerre).
 PICARD, maître de poste, à Villevallier.
 DE PIEYRES, maire, à Lain.
 PINARD-MIRAUT, maître de poste, à Auxerre.
 PILLON, marchand de bois, à Moulins-sur-Ouanne.
 POUILLLOT, notaire, à Brienon.
 POUILLAIN, maire, à Diges.
 PRÉCY, médecin, à Chassy.
 PRÉCY, membre du Conseil Général, à Chassy.
 PRÉCY (Napoléon), propriétaire, à Chassy.
 PROTAT, membre du Conseil Général, à Saint-Julien-du-Sault.
 PRUDOT, percepteur, à Mailly-Château.
 PRUDOT, ancien notaire, à Mailly-Château.
 PRUNEAU, notaire, à Saint-Fargeau.
 RABÉ, membre du Conseil Général, à Maligny.
 RABOULIN, propriétaire, à Saint-Quentin (Monéteau).
 RAOUL fils, propriétaire, à Saint-Bris.
 RAOUL aîné, propriétaire, à Chitry.
 RALLU, propriétaire, aux Sièges.
 RAMPONT-LECHIN, propriétaire, à Leugny.
 RAPIN, propriétaire, à la Métairie-Foudriat (Coulanges-la-Vineuse).
 RAUDOT, propriétaire, à Orbigny (Pontaubert).
 RAVIN, notaire, à Guerchy.
 RAVIN, notaire, à Villiers-Saint-Benoît.
 RENARD, président du tribunal civil, à Joigny.
 RENARD, propriétaire, à Villeneuve-la-Guyard.
 RIBIÈRE, avocat, à Auxerre.
 RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
 RIGOLET, propriétaire, à Tonnerre.
 RIGOREAU, huissier, à Saint-Bris.
 ROBLOT, propriétaire, à Auxerre.
 ROQUIER, propriétaire, à Tanlay.

ROUILLÉ, imprimeur, à Auxerre.
 ROUQUÈS, propriétaire, à Villeneuve-Saint-Salves.
 COMTE DU ROURE, propriétaire, à Grandchamp.
 ROUSSEAU, propriétaire, aux Baudières (Héry).
 ROUX (Thomas), propriétaire, à Auxerre.
 ROY aîné, ancien juge de paix, à Cruzy.
 ROY (Charles), propriétaire, à Tonnerre.
 ROZE (Alfred), propriétaire, à Vircaux.
 SAGETTE, agent-voyer, à Joigny.
 SALGUES, médecin, à Seignelay.
 SALMON, propriétaire, à Merry-sur-Yonne.
 SALMON, propriétaire, à Sens.
 SALMON, juge de paix, à Cerisiers.
 SAULIN, avoué, à Joigny.
 SAVATIER-LAROCHE, propriétaire, à Auxerre.
 SAVINEL-BARREY, propriétaire, à Héry.
 BARON SEGUIER, propriétaire, à Hautefeuille (Malicorne).
 BARON DE SEREVILLE, propriétaire, à Sereville (Saint-Valérien).
 SEURAT, juge de paix, à Chablis.
 SÉVENAT (Paul), propriétaire, à Joigny.
 SIMONNEAU, médecin, à Aillant.
 SIMONNEAU, membre du Conseil Général, à Brienon.
 SIMONNET, propriétaire, à Thorigny-sur-Oreuse.
 SIMONNET, fermier, à Montot (Annay-sur-Serein).
 SIROT, propriétaire, à Thorigny.
 SONNET, propriétaire, à Toucy.
 SONNET, fabricant d'ocre, à Diges.
 TAMBOUR, banquier, à Auxerre.
 TAMBOUR, avoué, à Auxerre.
 MARQUIS DE TANLAY, membre du Conseil Général, au château de Tanlay.
 TARTOIS, propriétaire, à Senan.
 TEXTORIS, propriétaire, à Cheney.
 THENARD, propriétaire, à Courtoy (Grange-le-Bocage).
 TREVENY, inspecteur des ports, à Rogny.
 TREVENOT, notaire, à Migé.
 THIERRY, adjoint, à Esnon.
 THIERRY, vétérinaire, à Tonnerre.
 THIERRY, propriétaire, à Aisy.

THIERRY (Dominique), propriétaire, à Brienon.
THIOLAS (Valentin), propriétaire, à Auxerre.
THOMAS-MALVIN, propriétaire, à Auxerre.
THOMASSIN, ancien notaire, à Chablis.
THOREL, pharmacien, à Avallon.
TONNELIER, président du tribunal civil, à Auxerre.
TOUTÉE, docteur-médecin, à Saint-Fargeau.
TRAPIER, maire, à Saint-Léger.
Vicomte DE TRUCHIS (Charles), propriétaire, à Saint-Loup-d'Ordon.
Vicomte DE TRUCHIS (Ludovic), propriétaire, à Saint-Loup-d'Ordon.
Vicomte DE TRYON-MONTALEMBERT, maire, à la Ferté-Loupière.
DE VATHAIRE (Eugène), propriétaire, à Septfonds.
DE VATHAIRE (Ferdinand), propriétaire, au Delfand (Saints).
DE VATHAIRE (Jules), propriétaire, à Auxerre.
DE VATHAIRE (Octave), propriétaire, à Saint-Sauveur.
VACHER, fermier, à Serbonnes.
BARON DE VARANGE, receveur général, à Châlons-sur-Marne.
VAURY, maire, à Mouffy.
VERNADÉ, propriétaire, aux Pinabeaux (St-Martin-s-Ouanne).
VIGNON, ingénieur en chef, rue Madame, 26, à Paris.
VIGREUX, propriétaire, à Joigny.
VIGREUX, vétérinaire, à Auxerre.
VINCENT (Théophile), propriétaire, à Auxerre.
WAAS, médecin, à Joigny.
ZAGOROWSKI, manufacturier, à Auxerre.

BUREAU.

Président d'Honneur, M. LE PRÉFET DE L'YONNE.

Président, M. le marquis DE TANLAY.

Vice-Présidents, MM. CHALLE père et N.

Trésorier, M. CH. DALLEMAGNE.

Secrétaire, M. ROUILLÉ.

Secrétaire-adjoint, M. RIBIÈRE.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Arrondissement d'Auxerre.

M. IRÉNÉE DE BONTIN.

M. RAMPONT-LECHIN.

Arrondissement d'Avallon.

M. CORDIER.

M. BÉTHÉRY DE LA BROUSSE.

Arrondissement de Joigny.

M. PRÉCY.

M. le baron SEGUIER.

Arrondissement de Sens.

M. LE COMTE.

M. GUICHARD.

Arrondissement de Tonnerre.

M. Jacques PALOTTE.

M. le marquis DE LOUVOIS.

MEMBRE HONORAIRE.

M. CHAMBLAIN, préfet de l'Aisne.



SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT
DE L'AGRICULTURE.

FONDATION DE LA SOCIÉTÉ.

Un Comité composé de MM. le baron Chaillou des Barres, membre du Conseil Général, Challe, membre du Conseil Général, Cordier, président du Comice agricole d'Avallon, Lecomte, maire de Villeneuve-la-Guyard, Précy, membre du Conseil Général et président de la Société d'agriculture de Joigny, et enfin de M. le marquis de Tanlay, membre du Conseil Général et président de la Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre, s'est constitué spontanément en vue de la création d'une *Société centrale d'Agriculture de l'Yonne*.

Ce Comité a fait répandre, le 27 juin 1856, la circulaire suivante, à l'effet de solliciter l'adhésion de toutes les personnes amies de la prospérité du département et du développement de sa richesse agricole.

Auxerre, le 27 juin 1856.

MONSIEUR,

Les amis de l'agriculture, dans ce département, voyaient depuis longtemps avec regret qu'au milieu du mouvement qui porte en tant de lieux les partisans du progrès agricole à instituer des comices départementaux, nous fussions du petit nombre de ceux qui sont demeuré sous ce rapport stationnaires et inactifs.

Sans vouloir exagérer les avantages qu'apportent avec elles des institutions semblables, n'est-il pas évident pour tous que les rapports établis par le comice central entre des cantons qui sont parfois, comme les nôtres, si différents dans leurs modes de culture et leurs productions, entre les hommes qui, sur divers points de la contrée, s'intéressent à la bonne culture du sol ; les communications qui s'y échangent au sujet des essais tentés, des perfectionnements introduits, des résultats obtenus, deviennent un enseignement mutuel, dont l'action, pour n'être pas toujours immédiate, n'en est pas moins décisive et durable ? Ce que chaque propriétaire ne peut accomplir que très-difficilement, dans la sphère étroite de son action individuelle, pour développer autour de lui le goût de la science agricole, l'instruction des petits cultivateurs, l'émulation des ouvriers intelligents et des domestiques laborieux et dévoués, une association des principaux propriétaires de la contrée, assurée du concours bienveillant de l'administration publique, peut l'entreprendre bien plus efficacement et avec des chances incontestables de réussite.

A la vérité il existe dans ce département quelques comices d'arrondissement et de canton, qui se sont voués, avec un zèle des plus louables, à cette œuvre salutaire. Mais, sans vouloir amoindrir les services qu'ils rendent, on ne peut méconnaître que leur action, limitée par le cercle trop étroit de leurs relations, et par des ressources trop restreintes, ne produit pas tous les résultats que l'on pourrait attendre d'une association puissante, embrassant toutes les personnes qui, sur la surface du département, portent intérêt au perfectionnement de l'agriculture, et réunissant, pour le profit commun de leur instruction, des personnes cultivant, selon des modes si différents, tous les sols si variés des diverses parties de notre département. Il y a chez nous, par exemple, une branche de l'industrie agricole qui forme l'une des principales richesses du pays, la culture de la vigne, qui, dans chaque canton, et parfois dans chaque commune, a des procédés spéciaux, nés peut-être des besoins particuliers du sol, ou fondés seulement sur une pratique immémoriale. Qui peut douter qu'il n'y eût un très-grand avantage à comparer entre eux ces divers procédés dans des conférences générales, à les rapprocher des

modes usités dans d'autres contrées, pour que tous pussent profiter des enseignements de l'expérience acquise ailleurs, et s'éclairer par les résultats qu'une science plus perfectionnée a pu réaliser dans d'autres lieux? Les assolements, la culture des diverses plantes fourragères, légumineuses et oléagineuses, l'élève des différentes races de bétail, les engrais et les amendements, les irrigations, le drainage, l'emploi des machines et instruments, sont, le même, des faits si diversement pratiqués dans nos divers arrondissements, qu'il y a certainement beaucoup à apprendre pour chacun d'eux, dans l'exposé et le rapprochement de la pratique actuelle des autres.

S'il existait une association départementale, dont l'action, puissante déjà par elle-même, fût aidée par le concours favorable de l'administration publique, qui pût disposer à la fois des cotisations d'un grand nombre de souscripteurs et des subventions que mettrait sans doute à sa disposition le Conseil Général du département, qui, dans sa session dernière, a manifesté le désir de voir créer une institution de cette nature, elle deviendrait le lien commun et le point d'appui de tous les comices d'arrondissement et de canton, dont elle aiderait l'action et faciliterait les efforts; elle porterait chaque année, et successivement dans tous les arrondissements, la solennité de ses séances, le bienfait de ses enseignements, le secours d'encouragements efficaces et l'attrait de récompenses assez élevées pour susciter partout une sérieuse et féconde émulation.

C'est pour satisfaire à ces divers besoins, dès longtemps ressentis, et qui déjà ont été souvent exprimés par d'autres organes, qu'après nous être assurés des dispositions favorables et de l'appui bienveillant de l'autorité départementale, nous avons résolu de nous constituer en comité de fondation d'une *Société centrale d'Agriculture de l'Yonne*, et de solliciter l'adhésion de toutes les personnes qui portent intérêt à la prospérité de ce département et au développement de ses travaux et de ses richesses agricoles.

Lorsque le nombre des souscripteurs sera jugé suffisant, ils seront convoqués pour arrêter en commun la rédaction des statuts de l'association, qui devront, selon la loi, être soumis à l'approbation de l'autorité supérieure.

L'assemblée des souscripteurs fixera en même temps le taux de la cotisation annuelle, qui ne pourra, en aucun cas, dépasser la somme de dix francs, en échange de laquelle MM. les souscripteurs recevront gratuitement toutes les publications faites par la Société.

Nous avons la confiance, Monsieur, que vous voudrez bien nous accorder votre adhésion. Dans ce cas, il suffirait de signer la formule que vous trouverez ci-incluse, et de l'envoyer, à Auxerre, à M. Challe, secrétaire du Comité.

Permettez-nous aussi de vous demander votre concours pour propager notre projet et y rattacher le plus grand nombre possible d'adhérents.

Agréez, Monsieur, etc.

Conformément aux intentions exprimées dans cette circulaire, et lorsque les souscripteurs eurent atteint déjà le nombre important de deux cents au moins, ils furent convoqués pour le 26 août suivant, à l'effet d'arrêter la rédaction des statuts de l'association dont le projet leur fut alors soumis par le Comité de fondation.

SEANCE DU 26 AOUT 1856.

PRÉSIDENTIE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES.

L'assemblée des associés-fondateurs se trouvant réunie dans la grande salle de l'hôtel-de-ville d'Auxerre, MM. le baron Chaillou des Barres, Challe, Le Comte, Précý et Laurent-Lesseré, adjoint au maire de la ville d'Auxerre, prennent place au bureau.

M. le baron Chaillou des Barres occupe le fauteuil de la présidence.

M. le Président déclare la séance ouverte.

Il appelle au bureau M. Adolphe Rouillé, l'un des membres fondateurs, pour remplir les fonctions de secrétaire de la séance.

M. le Président donne ensuite connaissance des lettres de quelques membres qui se sont excusés par écrit de ne pouvoir assister à la séance, ce sont MM. le marquis de Tanlay, retenu par maladie ; Cordier, de Montjalin ; Gerberon, instituteur à Villechétive ; Théveny, inspecteur des ports, à Rogny ; Roy afné, ancien juge de paix, à Cruzy ; Thénard, propriétaire, à Grange-le-Bocage ; Guillin, maire d'Asquins ; Falconnier, propriétaire, à Gigny ; Bourgeon, fermier, à Villefargeau ; Halley, maire de Marmeaux ; Hamelin, avoué, à Tonnerre ; Sirot, propriétaire, à Thorigny ; Simonnet, propriétaire, au même lieu, et enfin M. le baron de Sereville, propriétaire, à Saint-Valérien.

M. le Président rappelle en quelques mots l'objet de la réunion ; il fait connaître que sur la proposition d'un Comité qui s'est constitué à l'effet de créer une Société centrale du département de l'Yonne pour l'encouragement de l'agriculture, un grand nombre de personnes ont, sur tous les points du département, répondu avec empressement à cet appel.

Que les membres-fondateurs sont aujourd'hui convoqués pour

discuter et arrêter en commun les statuts qui devront être soumis à l'approbation de M. le Préfet, avant que la Société ne puisse être constituée définitivement.

La parole est ensuite donnée à M. Challe, secrétaire du Comité de fondation.

Ce dernier donne lecture d'un rapport ainsi conçu :

Messieurs,

On ne saurait nier que depuis trente ans l'agriculture ait réalisé en France de notables améliorations. Mais il n'est pas moins incontestable que ses progrès ne sont nullement en rapport avec l'essor immense que dans cet intervalle on a vu prendre à l'industrie. La prépondérance que celle-ci a acquise, soit par les découvertes de la science, soit par la puissance de l'association, a fait craindre à beaucoup de bons esprits que l'agriculture n'en subit fâcheusement le contre-coup. Il est manifeste, en effet, que les capitaux vont chaque jour s'éloignant de la culture du sol, pour se porter vers les opérations industrielles. L'épargne du propriétaire a cessé d'être autant employée en améliorations agricoles, et les spéculations de la Bourse, encouragées par le spectacle de quelques fortunes plus rapides peut-être qu'édifiantes, ont depuis quelques années donné à cette tendance le caractère d'un entraînement frénétique qui menace d'envahir jusqu'aux dernières couches de la société. Dans cette mêlée de joueurs acharnés à la poursuite des gains aventureux, l'œil de la multitude distingue tous ceux qui, montant à l'assaut des affaires, ont en peu de temps atteint les sommets des chances heureuses. Elle ne discerne pas la foule des morts et des blessés restés sur le champ de bataille de la spéculation et du jeu. Elle ne voit pas que des gains si prompts accroissent sans cesse la soif de gains nouveaux ; que presque toujours l'enivrement d'une fortune rapide obscurcit le jugement ; qu'avec le grossissement progressif des enjeux, une seule chance contraire bouleverse et anéantit l'édifice de plusieurs succès partiels. On n'acquiert de l'expérience qu'à ses dépens. Elle ne sera éclairée que par l'éclat sinistre de quelque grand désastre, comme l'histoire du passé nous en offre tant d'exemples, qui viendra envelopper dans une ruine commune la masse entière des combattants.

Faut-il s'étonner après cela de voir la propriété foncière dépréciée ; les domaines mis en vente rester sans acheteurs ; les déficits que nous laisse chaque année dans la production alimentaire ; et la population rurale, subissant à son tour le mal commun des ambitions mal calculées et la soif des fortunes subites, émigrer vers les villes où l'attendent si souvent les déceptions et la misère.

Le mal qui nous afflige a fait de tels progrès qu'il frappe même les yeux les moins clairvoyants, et que de toutes parts on se préoccupe des moyens de mettre obstacle à la marche de ce fléau. Des mesures gouvernementales se sont succédé, dans ces derniers temps, pour essayer d'y porter remède, en tâchant de ramener vers l'agriculture quelques-uns des capitaux qui s'égarent en emplois aventureux, en ouvrant de larges crédits pour encourager certaines opérations rurales, en s'appropriant l'idée que des associations de propriétaires avait déjà émise et appliquée dans les départements de l'ouest, des expositions agricoles et des concours régionaux.

Tout en rendant hommage à cette initiative, il faut reconnaître qu'elle sera de peu de résultat, si le pays lui-même ne les seconde pas par une coopération active ; si les propriétaires du sol, si puissamment intéressés dans cette question, ne réunissent pas leurs efforts pour faire entrer activement l'agriculture dans les voies du perfectionnement, pour mettre en honneur les travaux de la culture, pour développer l'aisance et le bien-être des populations rurales, en étudiant et en pratiquant eux-mêmes les progrès réalisés en d'autres pays plus avancés dans la science agricole, en répandant le bienfait de leur savoir et de leur expérience au sein des campagnes, en suscitant par tous les moyens à leur disposition l'émulation des fermiers, des petits cultivateurs et celle même des simples ouvriers.

C'est par l'action et l'exemple des grands propriétaires que l'Angleterre a, depuis un demi-siècle, porté sa culture à un si haut degré de perfection et tant accru la puissance de production de son sol. Chez nous, où la grande propriété n'est qu'un rare accident, il n'y a qu'une voie pour arriver aux mêmes résultats, c'est l'association.

L'industrie n'a tant grandi chez nous dans ces derniers temps que par l'application du principe d'association. Il ne s'agit point ici, comme dans l'industrie, d'associer les capitaux, mais seulement les

lumières, les efforts et les subventions, afin de s'éclairer mutuellement, de puiser ses inspirations à la source d'une émulation réciproque, de mettre en commun des ressources qui, divisées, seraient sans efficacité, et qui, réunies en faisceau, peuvent avoir une action puissante; enfin, d'imprimer aux conseils, aux encouragements, aux récompenses, le retentissement et l'autorité d'une institution officielle et d'une solennité publique.

Ce sont là quelques-unes des raisons qui ont décidé votre comité de fondation à faire un appel aux amis de la prospérité agricole de ce département, pour, qu'imitant l'exemple donné déjà d'une manière si utile dans d'autres contrées, ils se formassent en société centrale d'agriculture.

Nous avons dû tout d'abord prémunir d'utiles institutions déjà existantes parmi nous, contre la crainte d'une absorption funeste à leur intérêt et à celui du pays. Les comices agricoles ne sont pas répandus dans tous les cantons de ce département. Il s'en est trouvé qui, après quelques essais infructueux, ont cessé d'exister. Mais il en est aussi qui fonctionnent activement, utilement, et qui rendent de véritables services à leurs cantons. La pensée du comité de fondation n'a point été que la société départementale renversât ces précieuses créations pour se substituer à elles. Il a cru, au contraire, que là où existent des comices, leur action et leur influence pouvaient être soutenues ou ranimées par l'établissement de la société centrale; que l'exemple de celle-ci pouvait même en faire naître là où il n'en existait pas encore; que les comices seraient partout, pour la société départementale, d'utiles auxiliaires, en même temps qu'elle serait pour eux un guide précieux et un utile appui. Cette pensée trouvera sa justification et ses développements dans le texte des statuts qu'il va bientôt soumettre à votre appréciation.

L'événement a justifié l'espoir et les prévisions du comité de fondation. Son appel a été entendu avec faveur dans toutes les parties du département. Les adhésions qu'il a reçues s'élèvent aujourd'hui à 283 (1).

(1) Depuis que ce rapport a été lu à la Société, de nouvelles adhésions ont porté ce chiffre à un nombre supérieur.

Ce nombre d'associés-fondateurs est, comme on devait au resté s'y attendre, réparti un peu inégalement dans les divers arrondissements. Les adhésions ont suivi la proportion de la facilité des rapports de chaque canton avec le chef-lieu du département, où naturellement, devait être le siège de la société.

Il est pour l'arrondissement d'Auxerre de	152
Pour celui de Joigny de	55
Pour celui de Sens de	36
Pour celui de Tonnerre de	25
Et pour celui d'Avallon de	15

Quoiqu'il en soit, les résultats acquis sont, pour la société, des garanties incontestables de succès et de durée, et il y aura lieu d'espérer de nouvelles adhésions dans les cantons les plus éloignés du centre, lorsque l'institution aura, par ses œuvres, fait connaître partout sa haute utilité.

Nous avons eu beaucoup à nous louer de l'accueil que nos publications ont trouvé dans les divers journaux du département. Ils nous ont tous ouvert leurs colonnes avec un empressement dont il est de notre devoir de leur témoigner hautement notre gratitude ; et nous proposerons à l'assemblée de voter des remerciements à MM. les gérants de ces journaux pour la bonne grâce de leur concours qui nous a été si utile et qui, dans l'avenir, sera pour notre société un très-précieux auxiliaire.

Maintenant, pour que la Société acquière une existence légale, il reste à arrêter la rédaction de ses statuts et à les soumettre à l'approbation de M. le Préfet et du Conseil Général du département. Le comité de fondation, pour compléter son œuvre et faciliter votre travail, a dû s'occuper de préparer un projet de statuts qu'il va soumettre à votre examen. Au nombre des questions que ce travail a soulevées, il en est une qui d'abord affecte le titre et l'objet de la Société.

Devait-elle s'occuper exclusivement des intérêts de l'agriculture, ou ne convenait-il pas qu'à l'exemple des sociétés centrales de plusieurs départements voisins, tout en faisant de l'agriculture le principal objet de ses travaux et de ses encouragements, elle se réservât aussi d'accorder parfois des distinctions et des récompenses aux créations et

aux applications de l'industrie ? Des réclamations instantes sont parvenues en ce sens au comité de fondation. On a rappelé que l'industrie était jusqu'à présent peu développée dans ce département, où cependant parfois les bras des ouvriers restent inoccupés ; que par exemple, dans les communes exclusivement viticoles, il n'est pas rare que l'hiver condamne la population à une inaction absolue ; que l'industrie est souvent liée intimement à l'agriculture, et, qu'en offrant un emploi et un débouché aux matières premières que celle-ci a créées, elle sert elle-même au développement de la prospérité agricole ; que l'esprit d'entreprise était peu dans le caractère de cette contrée, et qu'en récompensant par la publicité de ses comptes-rendus, par des éloges, par des médailles ou autres récompenses de cette nature, les inventions ou les applications industrielles qui tendraient à répandre le travail et à accroître la richesse publique, la société combattrait avantageusement les préjugés, l'apathie et la routine qui si souvent font obstacle à l'essor des créations utiles, et que par là elle susciterait et encouragerait d'autres initiatives au grand intérêt du pays. Il vous appartient, messieurs, de juger si ces considérations ne sont pas d'une puissance décisive et si ce ne serait pas vous assurer, dès à présent, un moyen de plus de servir la cause de la prospérité de ce département, que de prendre, dès le jour de votre installation, le titre de Société pour l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie.

Une autre réclamation nous a été adressée au nom de l'horticulture. On nous a demandé si nous ne comptions pas lui réserver une place dans les travaux et les récompenses de la société. Cette question est sans doute déjà résolue dans votre pensée. L'horticulture n'est pas la moins intéressante des branches diverses de l'agriculture. Elle a, soit comme culture maraîchère, soit même comme culture florale, une assez grande importance dans plusieurs de nos cantons. Et, à ne la considérer même qu'à ce dernier point de vue, vous seriez sans doute d'autant moins disposés à l'exclure, que ses expositions forment toujours un des plus gracieux ornements des concours et des solennités agricoles.

L'organisation administrative de la Société présentait des questions d'une autre nature, mais qui n'étaient pas sans intérêt pour le succès et la durée de l'association. Vous aurez à voir, par exemple, s'il ne convient pas, pour intéresser à sa prospérité et à sa bonne adminis-

tration tous les arrondissements du département, que chacun d'eux soit constamment représenté dans le bureau de la Société.

La fixation du nombre des séances ordinaires offre encore une question digne de votre examen. Vous jugerez sans doute convenable que ces séances ne soient ni si fréquentes que bientôt la satiété les fasse désertier, ni si rares que leur long intervalle les fasse oublier. Mais le comité de fondation appellera surtout votre attention sur la session à laquelle le public sera convoqué et qui devrait être portée successivement dans chaque arrondissement, pour y tenir les concours, y provoquer les expositions et y distribuer les récompenses. Il lui a paru que c'était une occasion favorable pour ouvrir chaque année dans une nouvelle partie du département une enquête et des conférences sur la situation agricole et industrielle de la localité. Un intervalle de cinq ans qui, dans chaque arrondissement, séparerait le retour de ces enquêtes, suffirait pour qu'elles offrissent toujours des faits nouveaux et un nouvel intérêt. Vous jugerez, messieurs, s'il est à propos que vous adoptiez cette idée, que M. de Caumont a appliquée le premier, quand il a créé cette grande et féconde institution de l'association normande et qui donne tant d'intérêt aux sessions publiques des sociétés départementales qui se la sont appropriée.

Le mode des publications de la société offre encore des questions d'une certaine gravité. Faut-il des publications mensuelles, trimestrielles ou seulement une publication annuelle ? Les premières ont pour effet, sans doute, de tenir l'attention en haleine et de rappeler fréquemment l'existence de la société. Mais vous avez à voir si vous ne devez pas préférer le parti auquel l'expérience a conduit la plupart des sociétés agricoles, qui, pour que leur bulletin offrit un sérieux intérêt, ont jugé à propos de ne point en fractionner les publications. La composition des matières de ce bulletin soulève aussi des questions que leur importance recommande à votre attention.

Lorsque vous aurez arrêté la rédaction de vos statuts, le comité de fondation aura accompli la mission qu'il a puisée dans son zèle pour le bien de ce département et que vos adhésions ont confirmée. Le comité a voulu associer et mettre en rapport permanent pour le bien du pays toutes les personnes qui portent un sérieux intérêt à la prospé-

rité agricole de cette contrée, et l'empressement de votre concours a dépassé ses espérances. Il ne lui restera plus après cette séance, et lorsque les statuts que vous avez rédigés auront reçu l'approbation de l'autorité supérieure, qu'à vous convoquer une fois encore pour que vous donniez à votre société, par l'élection d'un bureau, une constitution définitive. Ce sera ensuite aux mandataires que vous aurez désignés de diriger vos travaux dans la voie que vous leur aurez tracée. Mais ce sera surtout à vous, par votre exactitude à suivre les séances autant que les circonstances vous le permettront, par votre coopération active et suivie aux travaux et aux discussions, de vivifier, de soutenir et de féconder l'utile instrument de bien public que votre zèle aura créé, mais qui réclamera sans cesse l'activité de votre concours pour enfanter les services qu'il porte en germe dans son sein.

L'assemblée passe ensuite à la discussion des articles du projet de rédaction des statuts qui devront être soumis à l'approbation de l'autorité supérieure.

Après quelques discussion portant sur le titre de la Société et sur les articles premier, neuf et dix-sept, articles relatifs à l'objet de la Société, au nombre des membres du conseil d'administration, au concert de la Société avec les Comices d'arrondissements, enfin à l'époque et au lieu de sa session annuelle dans les arrondissements, chacun des articles est voté successivement par assis et levé, avec les modifications que la discussion y a introduites.

Cette opération terminée, M. Challe donne lecture de la totalité des statuts ainsi modifiés qui sont alors votés dans leur ensemble.

STATUTS.

TITRE PREMIER

Objet de la Société.

ART. 1^{er}.

La Société d'agriculture de l'Yonne a pour objet d'encourager et de

perfectionner les diverses branches de la culture du sol dans ce département, et en même temps d'encourager et de développer l'industrie et le commerce de cette contrée, dans leurs rapports avec l'agriculture.

TITRE II.

Organisation intérieure.

ART. 2.

La Société se compose de membres titulaires, de membres correspondants et de membres honoraires. Leur nombre est illimité.

ART. 3

Sont membres titulaires toutes les personnes qui jusqu'à la fin de novembre prochain auront adhéré à la circulaire du comité de fondation.

ART. 4.

A l'avenir, nul ne sera reçu membre titulaire, s'il n'est présenté par deux membres à l'une des séances, et s'il n'obtient à la séance suivante les suffrages des trois quarts des membres présents.

ART. 5.

Les membres correspondants et les membres honoraires sont élus à la majorité des suffrages des membres présents et sur la présentation faite à une première séance, par cinq membres au moins.

ART. 6.

Les membres titulaires paient une cotisation annuelle de 10 francs, exigible dans les trois premiers mois de l'année, et reçoivent en échange toutes les publications faites par la Société. Ils seront censés avoir renouvelé leur engagement pour l'année suivante s'ils n'ont, au plus tard dans la séance du mois de novembre, envoyé par écrit ou donné de vive voix leur démission.

ART. 7.

Les ressources financières de la Société consistent :

- 1° Dans les cotisations annuelles des membres titulaires ;
- 2° Dans les allocations accordées par les conseils municipaux, le conseil général du département ou par M. le Ministre de l'agriculture et du commerce.
- 3° Dans les dons qui peuvent être faits à la Société.

ART. 8.

M. le Préfet de l'Yonne est président d'honneur de la Société. Il préside la séance toutes les fois qu'il y assiste.

ART. 9.

La Société est administrée par un président, deux vice-présidents, un secrétaire, un secrétaire-adjoint, un trésorier et un conseil d'administration composé de dix membres, dont deux pris dans chacun des arrondissements (1).

Ces fonctions durent deux ans. Il est procédé à leur élection dans la séance de novembre, au scrutin secret et à la majorité absolue. Si un premier tour de scrutin ne donne pas de résultats, la majorité relative est suffisante au second tour, et, en cas d'égalité de suffrages, les fonctions sont dévolues au plus âgé des concurrents.

ART. 10.

Le président ne peut être réélu qu'après deux ans d'intervalle.

ART. 11.

Le président, les vice-présidents, le secrétaire, le secrétaire-adjoint, le trésorier et le conseil d'administration, composent le bureau de la Société.

ART. 12.

Dans les séances de la Société et dans les réunions du bureau, si le président est absent ou empêché, il est remplacé par l'un des vice-présidents, ou, à défaut de ceux-ci, par le plus âgé des membres du conseil d'administration.

TITRE III.

Des séances.

ART. 13.

La Société se réunit au chef-lieu du département, le dernier lundi

(1) Cet article a été modifié dans la séance du 30 novembre 1857, en ce qui concerne le Conseil d'administration qui, à partir du 1^{er} décembre 1858, se composera de deux présidents, vice-présidents ou délégués des comices par chaque arrondissement.

des mois de novembre, février et mai. Elle se réunit extraordinairement chaque fois que les circonstances l'exigent et sur la convocation du président.

ART. 14.

Les étrangers sont admis aux séances avec l'autorisation du président.

ART. 15.

Toute discussion sur des sujets étrangers à l'objet de la Société est interdite.

ART. 16.

Les délibérations ont lieu par assis et levé. Néanmoins, il y a lieu au scrutin secret sur toute proposition, lorsqu'il est réclamé par trois membres.

En cas de partage et après un premier vote, la voix du président est prépondérante.

ART. 17.

La Société tient, chaque année, pendant le cours de l'été et successivement dans chacun des arrondissements, après s'être concertée avec les comices de cet arrondissement, une session qui dure deux jours au moins et dont les séances sont publiques. L'époque et le lieu de cette session sont fixés chaque année dans la séance de novembre. Les comices de l'arrondissement sont invités à coopérer aux travaux de cette session. Le premier jour est employé à un rapport du président sur les travaux de la Société pendant l'année écoulée, sur la suite donnée aux délibérations de l'année précédente, et sur chacune des questions inscrites au programme de la session ; à une enquête sur la situation de l'agriculture dans l'arrondissement et des industries qui s'y rattachent ; à la lecture des rapports particuliers et à la discussion des questions préparées. Le dernier jour est consacré aux expositions, aux concours et à la distribution des primes, récompenses et encouragements (1).

(1) La rédaction de cet article a été modifiée dans la séance du 30 novembre 1857.

ART. 18.

Les procès-verbaux des séances, rédigés par le secrétaire sous la direction du président, sont transcrits sur un registre spécial, signés par le président et le secrétaire, et les extraits qui en sont délivrés sont signés par le secrétaire qui y appose le sceau de la Société.

TITRE IV.

Des travaux de la Société.

ART. 19.

Le bureau soumet à la Société, dans la séance du mois de février, le programme des primes, récompenses et encouragements à décerner dans la session publique. Ce programme est, après le vote de la Société, rendu public par insertion dans les journaux du département, et par tous les moyens de publicité dont la Société peut disposer.

ART. 20.

La distribution des primes, récompenses et encouragements, est arrêtée par la Société le premier jour de la session publique à l'exception des primes accordées aux concours et expositions, qui sont décernées séance tenante.

Les membres de la Société ne sont point exclus du concours.

ART. 21.

Le bureau prépare et soumet à la Société, dans la séance du mois de mai, le budget des recettes et dépenses pour l'année suivante. Ampliation de ce budget est adressée à M. le Préfet du département avant la session du conseil général. Le président joint à cet envoi un compte-rendu des travaux accomplis ou en cours d'exécution depuis le mois de juillet de l'année précédente.

ART. 22.

A la session du mois de février, le trésorier soumet ses comptes annuels, qui sont examinés et vérifiés par une commission de trois membres et arrêtés à la séance suivante.

ART. 23.

Aucune lecture n'est faite dans les séances publiques, sans avoir été autorisée par le bureau. Aucun ouvrage n'est imprimé au nom de la Société, aucun abonnement n'est fait pour son compte à des

journaux et ouvrages périodiques, sans qu'il en ait été délibéré par elle.

ART. 24.

La Société publie chaque année, par les soins de son bureau, le compte-rendu de ses travaux, le procès-verbal de l'enquête agricole et industrielle de la session publique, et, parmi les travaux qui lui sont présentés, ceux qu'elle a jugés dignes de l'impression.

Elle se réserve aussi de joindre à ses publications les procès-verbaux les plus importants des comices du département, le compte-rendu de leurs travaux et l'analyse des mémoires lus dans leur sein.

TITRE V.

De la révision des statuts et des règlements particuliers.

ART. 25.

Les changements à faire au présent règlement doivent être proposés dans une séance ordinaire de la Société. S'ils sont pris en considération, ils sont soumis à la discussion dans la séance suivante, et, en cas d'adoption, ils sont transmis à M. le Préfet du département, pour recevoir son approbation.

ART. 26 ET DERNIER.

La Société se réserve de faire des règlements particuliers, soit pour sa police intérieure, soit pour l'exécution des présents statuts.

Sur la proposition de M. Challe, l'assemblée vote des remerciements aux gérants des journaux du département, pour le concours qu'ils ont prêté avec le plus louable empressement au comité de fondation.

Et sur la proposition de M. Rabé, membre du Conseil Général et l'un des associés-fondateurs, l'assemblée vote aussi, à l'unanimité, des remerciements aux membres du comité de fondation, pour leur initiative dans la mise à exécution d'une idée, dont le département doit tirer de grands avantages, et pour le zèle et le dévouement dont ils ont fait preuve dans l'accomplissement d'une création aussi éminemment utile.

L'ordre du jour étant épuisée, la séance est levée à quatre heures et demie.

SEANCE DU 24 NOVEMBRE 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES.

L'assemblée des membres-fondateurs de la Société centrale de l'Yonne pour l'encouragement de l'agriculture, répondant à la convocation du Comité de fondation, s'est réunie à une heure dans la salle de la Société philharmonique, rue des Petits-Pères.

Ont pris place au bureau M. le baron Chaillou des Barres, M. Challe, M. Cordier, de Montjalin, M. Le Comte, maire de Villeneuve-la-Guyard, et M. Précy.

M. le baron Chaillou des Barres occupe le fauteuil de la présidence.

M. Rouillé, l'un des membres-fondateurs, est appelé au bureau pour remplir les fonctions de secrétaire de la séance.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. Rouillé donne lecture du procès-verbal de la séance du 26 août qui est adopté.

M. le Président rappelle que le premier objet de la réunion est l'élection des membres du bureau et du conseil d'administration.

L'assemblée consultée sur le nombre de scrutins décide qu'il n'y aura qu'un vote simultané pour le bureau et les membres du conseil d'administration.

Avant l'ouverture du scrutin, M. Chérest, avocat, demande la parole. Il s'étonne de voir figurer son nom sur une liste pour les

fonctions de secrétaire, attendu qu'il n'a pas été consulté et qu'il n'a pu en aucune façon y donner son assentiment. Il déclare qu'il n'a jamais songé à poser sa candidature et qu'il n'acceptera pas ces fonctions si elles lui sont dévolues par le scrutin.

M. Javal, de Vauluisant, dont le nom était porté sur une liste parmi les candidats au conseil d'administration, demande la parole à son tour et fait les mêmes protestations que M. Chérest.

Cet incident terminé, le scrutin est ouvert et l'on procède au vote sur l'appel nominal qui est fait par le secrétaire.

Le dépouillement des bulletins donne les résultats suivants :

Le nombre des votants était de 147, la majorité absolue nécessaire pour l'élection aux termes des statuts était donc de 74.

Ont été élus :

Président : M. le baron Chaillou des Barres qui a obtenu 131 voix ;

Vice-présidents : M. Challe et M. le marquis de Tanlay qui ont obtenu le premier 101 voix et le second 85 ;

Secrétaire-adjoint : M. Ribière qui a réuni 90 voix ;

Trésorier : M. Jourdain, receveur général des finances, qui a réuni 142 suffrages ;

Ont obtenu pour les fonctions de secrétaire :

M. Rouillé, 69 voix ; M. Chérest, 35 voix ; M. François-Chaslin, 11 voix ; M. Ribière, 8 voix ; M. Arvaud, 6 voix ; M. Marey, 5 voix ; voix perdues, 11

Ont été élus membres du conseil d'administration :

Pour l'arrondissement d'Auxerre,

M. Irénée de Bontin et M. Rampont-Lechin qui ont eu l'un 133 voix, l'autre 96 ;

Pour l'arrondissement d'Avallon,

M. Béthery de la Brosse, qui a obtenu 134 voix et M. Cordier qui en a eu 125 ;

Pour l'arrondissement de Joigny,

M. le baron Séguier et M. Précý qui ont réuni le premier 434 voix, et le second 98 ;

Pour l'arrondissement de Sens,

M. Le Comte et M. Victor Guichard, qui ont obtenu le premier 425 voix, et le second 94 ;

Enfin pour l'arrondissement de Tonnerre,

M. le marquis de Louvois qui a réuni 429 voix, et M. Jacques Palotte qui en a eu 434.

M. Rouillé qui a obtenu le plus grand nombre de voix pour les fonctions de secrétaire, en ayant cependant cinq de moins que la majorité absolue, il y a lieu à un nouveau tour de scrutin pour l'élection d'un secrétaire.

L'assemblée décide que ce second vote aura lieu à la séance du mois de février 1857 et que l'examen et la discussion des questions qui sont encore à l'ordre du jour, seront également ajournés à cette époque.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES.

La séance est ouverte à midi au lieu ordinaire des réunions de la Société.

Ont pris place au bureau : M. le baron Chaillou des Barres, président ; M. le marquis de Tanlay et M. Challe, vice-présidents ; M. Jourdain, trésorier ; M. Ribière, secrétaire-adjoint ; et MM. Jacques Palotte, Victor Guichard, Précý et Rampont, membres du conseil d'administration.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président annonce l'envoi fait à la Société des bulletins de la Société d'acclimatation, de la Société protectrice des animaux et de la Société centrale d'apiculture. M. le marquis de Tanlay exprime à cette occasion le désir que la Société centrale de l'Yonne se mette en rapport avec la Société impériale zoologique d'acclimatation.

La société, consultée, déclare accueillir la proposition de M. de Tanlay et il est arrêté qu'elle adhérera comme Société correspondante aux statuts de la Société d'acclimatation.

Il est procédé ensuite, par un second tour de scrutin, à l'élection du secrétaire de la Société. Les votants sont au nombre de 66. M. Rouillé obtient 35 suffrages, et M. Lepère 34. M. Rouillé ayant réuni la majorité, est proclamé secrétaire et prend place au bureau.

M. le Président communique à l'assemblée la présentation de trois membres nouveaux : celle de M. le docteur Marie, d'Auxerre, par MM. Challe et Ribière; celle de M. François, horloger à Auxerre, par MM. Rouillé et Ribière : enfin, celle de M. Félix, de Saint-Bris, par MM. Gueneau et Hadery. Il sera voté à la prochaine séance sur l'admission de ces trois membres.

M. le Président prend ensuite la parole pour adresser à la Société l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Par votre dernier scrutin, vous venez de compléter l'organisation de votre bureau. La Société est donc constituée; et
« tout à l'heure vous réglerez vos recettes et vos dépenses, en
« votant votre budget.

« Bientôt votre association se révélera par des actes. Et alors
« on reconnaîtra, si l'on en pouvait douter, que la Société cen-
« trale d'agriculture, loin de paralyser l'action des comices
« établis, a essentiellement pour but d'ajouter à cette action,

« de l'étendre et de la fortifier en reliant entre eux les divers
« groupes agricoles du département.

« J'ajouterai qu'en se généralisant, l'influence de votre ins-
« titution deviendra d'année en année plus attractive et plus
« féconde. Par vos investigations répétées, par vos encourage-
« ments judicieux, vous aiderez puissamment aux progrès de
« l'agriculture dans notre département. Et par là, Messieurs, la
« noble et solide ambition dont vous êtes tous animés parviendra
« à la plus haute satisfaction qu'il soit donné aux hommes
« utiles d'atteindre : celle d'obtenir l'estime de leurs conci-
« toyens. »

L'assemblée passe au vote du budget des recettes et des dépenses pour l'année 1857, dont voici le tableau :

RECETTES :

1 ^o Cotisations de 349 membres.....	3,490 fr.
2 ^o Subvention du Conseil Général.....	4,000
3 ^o Allocation espérée de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce.....	2,000

Au sujet de ce troisième article, M. le Président donne lecture de la lettre qu'il a reçue de M. le Préfet de l'Yonne, à la date du 30 janvier, annonçant que, suivant avis de M. le Ministre, la Société centrale sera comprise dans la distribution des fonds disponibles pour l'encouragement de l'agriculture.

4 ^o Deux médailles de 150 fr. chacune, fondées par M. le Président de la Société, auquel sont adressés de justes et sincères remerciements.....	300
--	-----

Total des recettes..... 6,790 fr.

DÉPENSES :

1 ^o Achat de mobilier (table, tapis, armoire).....	300 fr.
---	---------

2° Frais d'impression et de poste....	500
3° Frais de bureau.....	50
4° Service des séances	100
5° Frais de la session publique.....	300
6° Achat de livres et abonnements de journaux.....	400
7° Médailles.....	500
8° Primes, récompenses et encourage- ments.....	4,640
9° Dépenses imprévues.....	300

Total..... 6,790 ci 6,790

L'assemblée décide que la répartition de l'allocation ministérielle qui a été annoncée, entre les différentes primes et récompenses à accorder, sera opérée par les membres du bureau et du conseil d'administration.

M. le Président invite la Société à déterminer l'époque et le lieu de la session publique de 1857 ; et d'abord, il donne lecture d'une lettre de M. Léopold Javal, un des membres de la Société, qui fait offre à celle-ci de concourir à la solennité du concours pour une allocation de 4,500 fr. mise à la disposition de la Société départementale, et à laquelle sera jointe une subvention particulière de 500 fr. affectée à l'arrondissement de Sens, ce qui fera une somme totale de deux mille francs, pour le cas où le prochain concours aurait lieu sur son domaine de Vauluisant. Après diverses observations présentées à ce sujet, la Société, en rendant hommage au nouveau témoignage donné par M. Javal, de son dévouement à la cause du progrès agricole dans ce département, accepte ses propositions, et décide que la session publique de 1857 se tiendra le samedi 6 juin à Sens et le dimanche 7 à Vauluisant, où auront lieu les concours et la distribution des primes et récompenses.

L'assemblée décide encore qu'il y a lieu de déterminer dès à

présent, par la voie du sort, l'arrondissement dans lequel se tiendra la session publique de l'année prochaine. En conséquence, M. le Président procède au tirage entre les quatre autres arrondissements ; et le sort désigne l'arrondissement de Tonnerre.

M. le Président donne alors la parole à M. Fourcaux, qui expose à la Société l'idée de créer une société d'assurances mutuelles contre la grêle, spéciale au département de l'Yonne, et sur le plan de celle qui fonctionne avec succès depuis 28 ans dans le département de Seine-et-Marne. Un membre fait observer qu'il existe déjà dans notre département une société contre la grêle, dont la mutualité fait aussi la base, et qui, bien qu'étendant ses opérations sur plusieurs départements à la fois, n'en offre pas moins à l'agriculture tous les avantages possibles. -

La Société, prenant en considération la pensée émise par M. Fourcaux, et voulant s'éclairer complètement sur cette intéressante question, renvoie la proposition à une Commission dont le rapport devra être présenté à la prochaine séance et qui est composée de MM. Challe père, Louis de Billy, Chérest, Lechin et Boulard-Moreau.

M. Challe donne lecture d'une note sur des travaux de drainage qu'il a fait exécuter dans la Puisaie, qui démontre qu'en certaines conditions données, et assez fréquentes dans cette partie de la contrée, les précautions ordinaires sont insuffisantes pour opérer un drainage efficace.

Un membre demande et l'assemblée vote l'impression du mémoire communiqué par M. Challe.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 3 heures et 1/2.

COMMUNICATION

SUR DES TRAVAUX DE DRAINAGE DANS LA PUISAIE

PAR M. CHALLE.

Les agriculteurs aiment à entretenir le public des succès qu'ils ont réalisés, et cette satisfaction est légitime. Outre que le petit retentissement qu'ils obtiennent est une récompense morale de leurs travaux, l'exemple d'une expérience profitable encourage d'autres personnes à la tenter pour en profiter aussi.

Mais généralement on aime moins à parler de ses mécomptes. En quoi on a tort. La prudence et le savoir les plus consommés peuvent être déjoués par une force majeure que rien n'avait révélée jusque-là, et signaler cet écueil c'est rendre un grand service à ceux qui vous suivront dans la même carrière.

Je veux donc dire quelques mots à la société d'une petite déception que j'ai subie en fait de drainage. La chose est d'intérêt actuel. Tout le monde draine aujourd'hui. Et je rendrai peut-être service en montrant comment, en certaines conditions données, qui se présentent assez fréquemment dans ce pays, les précautions ordinaires sont insuffisantes pour opérer un drainage efficace.

Je dois, pour être bien compris, prendre les choses d'un peu haut, entrer dans quelques détails géologiques, sans pourtant abuser outre mesure de l'attention que vous voulez bien m'accorder.

Sur la ligne où les dernières couches des terrains oolithiques cèdent la place aux premières assises des terrains crétacés, s'étend dans notre département une longue zone de sables ferrugineux. Elle est de peu de largeur, et n'a pas en moyenne un myriamètre. Mais elle coupe le département entier du sud-ouest

au nord-est, à partir des communes de Moutiers et Saint-Sauveur jusqu'à Saint-Florentin, en signalant principalement la puissance de ses couches dans les communes de Fontaines, Toucy, Pourrain, Saint-Georges et Bleigny-le-Carreau, où elle forme une chaîne continue de collines très-élevées. Ces sables sont assis sur des bancs d'argile parfois très-compacts, et les eaux pluviales qui s'y infiltrent, trouvant à leur base ces argiles presque imperméables, glissent sur les pentes qu'elles peuvent offrir et s'épanchent au versant des collines où elles suintent et forment des marais. Cette longue zone de sable est partout ferrugineuse, mais à des degrés fort inégaux. Dans les localités où les couches abondent en fer hydroxidé, les suintements, par la pellicule irrisée qui se forme sur leurs flaques, révèlent la présence de sources ferrugineuses dont la science médicale n'a guère encore tiré parti chez nous, tandis qu'elle envoie ses malades chercher dans des pays éloignés des eaux dont les vertus sont peut-être moins énergiques. Une végétation d'une vigueur incomparable se développe dans ces marais ferrugineux et l'acide carbonique fourni par les détritiques des plantes se combinant avec l'oxide de fer, dont le sol est saturé, forme des couches fortement imprégnées de carbonate de fer que trahit leur coloration noirâtre, qui tranche fortement sur la teinte blonde des collines sablonneuses.

Les marais de ce genre, fort multipliés sur les pentes de cette zone de sable qui n'a pas moins de seize lieues de longueur dans notre département, appellent d'autant plus les efforts du drainage, qu'ils sont situés presque toujours au bord des vallées et dans les conditions d'une grande fertilité, si l'on parvient à les assainir.

J'ai tenté une opération de cette nature en 1855, dans une pièce de douze hectares, située près de la ville de Saint-Sauveur, et qui formait la tête d'un petit vallon dont les eaux s'écoulaient dans le grand étang de Moutiers. Le sol, partout marécageux,

était d'une teinte jaunâtre, à l'exception de trois ou quatre espaces formant ensemble environ deux hectares, plus fortement marécageux que les autres, et absolument inabordables aux hommes et au bétail.

Mon opération de drainage, dirigée par un conducteur des ponts-et-chaussées qui avait acquis son expérience dans le département de Seine-et-Marne, offrit d'abord partout l'apparence d'une complète réussite. Mais quelques mois s'étaient à peine écoulés que les symptômes d'une stagnation d'eau souterraine commencèrent à réapparaître, et après un an ils avaient acquis assez de gravité pour que je crusse à propos de faire relever les tuyaux dans les parties compromises.

Mes drains étaient creusés uniformément à 4 mètre 20 c. de profondeur, sur un tuf compact et d'une grande dureté. La terre végétale et le sable sous-jacent formaient une couche à peu près uniforme d'un mètre d'épaisseur, au-dessous de laquelle commençait le tuf argileux. Les tuyaux furent trouvés intacts partout où ils n'avaient pas traversé les parties du marais ferrugineux caractérisées par la couleur noirâtre du sol. Mais dans ces parties et au-dessous, il en était autrement. Les tuyaux se trouvaient tapissés et parfois complètement engorgés par une matière onctueuse au toucher, d'une belle teinte de brique, et qui, visiblement, était de pur oxide de fer. Les eaux pluviales, en traversant la couche de sable saturée de carbonate de fer, s'y étaient chargées d'oxide de fer, et l'avaient déposé au fond de mes tuyaux dont la pente était cependant parfois de dix centimètres par mètre. Cette expérience dut me montrer la nécessité de remédier au mal et de lui opposer des précautions extraordinaires pour en prévenir le retour. Je fis relever et nettoyer mes tuyaux avant de les poser à nouveau. Je fis même remplacer en tuyaux d'un plus large diamètre ceux des parties les plus compromises. Avant de les poser, je fis verser et pilonner

dans le fond du drain, un lit d'une terre fortement argileuse qui fut apportée du dehors et dont la teinte me garantissait qu'elle ne contenait aucune partie appréciable de fer. Puis je fis recouvrir les tuyaux d'un lit de pierrailles de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, et enfin, d'une couche fortement pilonnée de la même terre argileuse. J'ai employé le lit de pierrailles parce que les fabriques du pays ne fournissaient pas de manchons, circonstance que je regarde, du reste, comme regrettable, même pour les conditions ordinaires du drainage. Mais il est sensible que des manchons, et même un lit de pierrailles sur lesquelles j'aurais fait jeter ces terres sablonneuses et noirâtres si fortement imprégnées de sel de fer, n'auraient pas empêché l'eau d'entrer dans les drains toute saturée d'oxide de fer et de s'y comporter comme elle l'a fait. L'avenir dira si je ne me suis pas abusé dans mon espérance, mais je regarde un lit interposé de terre argileuse comme un filtre sur lequel, à l'avenir, l'eau laissera les sels de fer qu'elle tient en suspension, pour n'arriver dans mes drains qu'à l'état de parfaite pureté. J'avais, au reste, pour opérer ainsi, non pas seulement les données vagues de la théorie, mais l'observation positive de ce fait, que, partout où j'avais trouvé les assises de sables noirs séparées de mes tuyaux par une couche de pure terre argileuse, les tuyaux n'offraient pas la moindre trace de dépôt ferrugineux.

Je me crois, en conséquence, fondé à recommander fortement aux propriétaires qui voudront assainir des marais ferrugineux, d'user du même procédé que moi, s'ils ne veulent s'exposer à recommencer tous les ans.

Je dois ajouter, au reste, pour rassurer ceux que pourrait effrayer l'exemple de ma déception, que la dépense occasionnée par le travail nouveau que je viens de décrire, a été fort modique et qu'elle n'a pas dépassé cent francs par hectare.

Je suis loin de vouloir donner pour une expérience consom-

mée ma faible expérience en fait de drainage ; pourtant, par le peu que j'en ai fait et que j'en ai vu faire ailleurs, je crois m'être aperçu que dans beaucoup de lieux, on se préoccupe trop peu des conditions qui sont nécessaires pour qu'un drainage soit efficace et durable.

Il y a, à ma connaissance, plus d'une fabrique où des tuyaux déformés, coudés et mal cuits, ont été reçus par des propriétaires peu vigilants, ou qui s'en rapportaient à des contre-maîtres ou des entrepreneurs trop complaisants. Les deux premiers défauts peuvent facilement s'apercevoir. Il en est autrement du défaut de cuisson suffisante. Un tuyau peut être sonore au frapper, d'une belle couleur rouge et cependant n'avoir subi qu'une cuisson insuffisante pour résister de longues années en terre. J'en ai vu relever de cette belle apparence, et qui, après un an, se trouvaient déjà aplatis. Je ne connais qu'un procédé pour l'éprouver infailliblement ; c'est le degré de rétraction que lui a fait subir la cuisson. Elle doit être au moins d'un dixième, et peut facilement se mesurer en prenant pour type, dans des conditions opposées, ou la longueur du tuyau non cuit, ou celle de ces tuyaux qu'une forte cuisson a recouverts d'un vernis brillant comme l'émail.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 31 MARS 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure, au lieu ordinaire des réunions de la Société. Ont pris place au bureau : M. le baron Chaillou des Barres, président ; M. Challe, l'un des vice-présidents ; M. Le Comte, M. Précý, M. Guichard, M. Rampont, mem-

bres du conseil d'administration ; M. Jourdain , trésorier ; M. Rouillé, secrétaire, et M. Ribière, secrétaire-adjoint.

Le procès-verbal de la séance du 28 février est lu et adopté.

M. le Président donne connaissance des lettres de M. Jacques Palotte, de M. le Marquis de Louvois et de M. le Marquis de Tanlay, retenus, les deux premiers par leur état de maladie, et le second par des affaires indispensables, qui s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion.

Il est fait hommage à la Société de l'Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie, publié par l'Association normande.

L'assemblée vote sur l'admission des trois nouveaux membres qui ont été présentés dans la dernière séance, M. François, horloger, à Auxerre, M. Marie, docteur en médecine à Auxerre, et M. Félix, propriétaire à Saint-Bris. Les trois candidats, ayant réuni l'unanimité des suffrages, sont admis au nombre des membres titulaires de la Société.

La discussion s'ouvre sur quelques difficultés qui se sont élevées entre la Société centrale et le Comice de Sens, à propos de l'époque et du lieu du prochain concours de la Société centrale.

De puissantes considérations déterminent la Société à maintenir la décision prise dans la séance précédente, et le bureau est chargé du soin de désigner, d'après les circonstances, la ville où se tiendra la conférence qui doit occuper l'une des deux journées de la session publique.

M. le Président donne lecture d'une lettre dans laquelle M. Chamblain, préfet de l'Aisne, exprimant le regret que son éloignement l'empêche de prendre une part active aux travaux de la Société, le prie d'assurer ses collègues que, de près comme de loin, il suivra avec le plus vif intérêt les progrès de leur utile association.

Cinq membres du Bureau, M. le Baron Chaillou des Barres,

M. Challe, M. Jourdain, M. Le Comte et M. Rouillé proposent à l'assemblée de nommer M. Chamblain, membre honoraire de la Société.

Aux termes des dispositions de l'article 5 des statuts, il ne pouvait être statué sur cette proposition qu'à la séance suivante.

Il est donné lecture d'une proposition adressée par M. Cordier, président du Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon, et membre du Conseil d'administration de la Société centrale, à M. le Président et à MM. les membres de cette dernière Société. M. Cordier y expose quelques idées sur certaines modifications qu'il croit opportun d'introduire dans l'organisation de la Société centrale, pour prévenir tout prétexte de mésintelligence entre la Société et les Comices d'arrondissements.

M. Bourguignat, vice-président du Comice d'Ancy-le-Franc, fait de son côté une proposition dans le même sens.

Aux termes de l'article 25 des statuts, les propositions de MM. Cordier et Bourguignat, tendant à une modification du règlement, ne pouvaient être discutées séance tenante. Ces propositions sont prises en considération et renvoyées à une commission de cinq membres pris dans les cinq arrondissements. Cette commission est composée de MM. Raudot, Bourguignat, Précy, Le Comte et Challe. Elle est chargée de faire son rapport à la prochaine séance.

M. Challe donne lecture du rapport de la Commission qui avait été désignée dans la séance du 28 février, pour examiner les communications de M. Fourcaux, relatives à la fondation d'une Société d'Assurances mutuelles, à cotisations fixes, contre la Grêle, sous le titre de *La Bourguignonne*, spéciale au département de l'Yonne.

Il conclut à ce que la Société, sans entendre jeter aucune défaveur sur les autres Compagnies, également dignes de confiance, émette le désir que la nouvelle Société réponde par son succès à

la pensée qui a déterminé sa création, et qu'elle contribue, par sa bonne gestion et ses heureux résultats, à populariser et propager dans notre département l'institution des assurances contre la grêle.

L'assemblée adopte les conclusions du rapport.

Enfin, M. Challe donne communication d'une note émanant d'un propriétaire du canton de Chablis, membre de la Société centrale, qui déplore l'extension de la fraude dans le commerce des vins de qualité. Il verrait un moyen de la prévenir ou au moins de l'entraver, dans l'apposition, sur la bonde des fûts, d'une estampille indiquant la provenance du contenu.

L'assemblée décide qu'il sera fait mention au procès-verbal de cette communication.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à cinq heures.

RAPPORT

FAIT PAR M. CHALLE, DANS LA SÉANCE DU 31 MARS 1857,
AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE D'EXAMINER
UNE PROPOSITION DE M. FOURCAULX.

On a déjà fait remarquer plus d'une fois tous les désavantages de l'agriculture pour conserver, jusqu'à ce qu'ils soient détachés et engrangés, les produits que son travail arrache à la terre.

L'industrie et le commerce sont plus favorisés. L'industrie assure ses établissements et ses produits contre le feu qui peut les atteindre. L'armateur assure ses navires et ses marchandises contre les risques de mer qui les menacent. Le cultivateur peut,

sans doute, assurer contre l'incendie ses bâtiments et aussi ses récoltes quand elles sont rentrées, Mais jusqu'à ce qu'elles soient mises à l'abri, que de chances contraires ! L'inondation, la sécheresse, le vent, les pluies prolongées sont autant d'ennemis dont aucune assurance ne se chargera de le préserver. Il est surtout un fléau terrible qui peut détruire en une heure toutes les espérances du cultivateur, tout le fruit de ses travaux, et engloutir un capital considérable que la moisson allait mettre à l'abri : c'est la grêle, contre l'invasion de laquelle la science est impuissante et les efforts de l'homme complètement nuls.

Un système qui offrirait au cultivateur de le garantir complètement, et à des conditions modérées, contre cette cause possible de ruine, devrait donc être béni comme un des plus grands bienfaits dont pût se réjouir l'agriculture.

On l'a déjà tenté depuis trente ans. Une assurance mutuelle contre la grêle a été notamment créée à Dijon vers l'année 1825 pour les départements de la Côte-d'Or et de l'Yonne. Mais, faute d'avoir été dès-lors suffisamment mûrie, cette idée a échoué. Le maximum de la cotisation était très-modique et uniforme pour toutes les valeurs assurées ; et l'on vit dès les premières années que leur produit totalisé ne fournissait aux sinistres qu'une indemnité dérisoire à force d'être insuffisante. L'expérience montra en outre que certaines localités, par l'effet de la configuration du sol, étaient très-fréquemment frappées du fléau, tandis que certaines autres devaient à une configuration différente ou au voisinage des forêts d'en être presque toujours exemptes. Tout l'avantage était donc pour les premières, et les dernières, en s'assurant, faisaient évidemment un métier de dupes.

Néanmoins, certaines associations mutuelles, comme la *Cérès*, ont subsisté dans ces conditions jusqu'à ces dernières années. Il est vrai qu'elles neutralisaient une partie des résultats de ce vice originel en étendant leurs opérations à un grand nom-

bre de départements à la fois. Ainsi la *Cérès* embrassait dix-neuf de nos départements du nord et du centre.

À côté de ces compagnies il s'est établi des compagnies d'assurances à prime fixe. La *Compagnie générale*, le *Phénix*, déjà consacrés aux assurances contre l'incendie, se sont mis à assurer aussi contre la grêle. D'autres se sont constituées avec cette destination spéciale, et l'année dernière a vu naître à Dijon une de ces entreprises, l'*Abeille*, qui compte déjà parmi nous des actionnaires et des assurés. Toutes ces sociétés méritent, sans doute, la confiance du public. Il faudrait une simultanéité extraordinaire de sinistres pour que leur capital fût absorbé et qu'elles manquassent à leurs engagements. Mais on leur reproche l'extrême élévation de leurs primes, qui semblent à nos cultivateurs plus onéreuses que les risques les plus graves, et qui, très-injustement sans doute, leur paraît une spéculation trop productive sur la crédulité publique.

Des études approfondies ont conduit dans ces dernières années plusieurs compagnies d'assurances mutuelles à des modifications importantes, au moyen desquelles elles espèrent arriver à la solution de ce difficile problème, d'offrir à la propriété rurale, moyennant une cotisation modique, des indemnités toujours complètes.

La première consiste à écarter une multitude de réclamations peu importantes, en laissant sans indemnité tous les sinistres qui n'auront pas dépassé la vingtième partie de la valeur de la récolte assurée. Tel est le système de la *Garantie agricole*, qui, en combinant cette idée avec la division des treize départements qu'elle assure, en autant de mutualités distinctes, assujetties seulement à un faible secours les unes envers les autres, se flatte d'avoir réduit ainsi de moitié le montant des cotisations et d'avoir fourni dans presque tous les cas une indemnité entière pour les dix-neuf derniers vingtièmes des valeurs assurées.

Cette société compte une somme importante d'assurances dans ce département et elle mérite assurément beaucoup de considération. Mais, sans nous prononcer sur le mérite de l'idée qui sert de base à sa constitution, il faut reconnaître qu'en s'adressant seulement à la grande propriété et en n'opérant que sur des récoltes d'une valeur supérieure à deux mille francs, elle prive du bienfait de ses assurances l'immense majorité des cultivateurs de ce département, où la propriété est si divisée !

Un autre système a été mis en pratique depuis quelques années par la *Providencia agricole*. Il consiste à relever dans les archives de l'administration publique les cas de grêle qui ont affligé pendant les vingt dernières années les diverses localités d'un département, à déduire de cette statistique le degré plus ou moins grand des risques de chacune d'elles, et à les diviser en une série de zones distinctes, pour les admettre dans l'association selon un tarif différentiel, partagé en un certain nombre de catégories. Ce mode, qui ne consiste, après tout, qu'à faire pour les récoltes ce que font les assurances contre l'incendie, selon les risques plus ou moins graves que présentent les bâtiments, d'après les matériaux de leur construction ou leur destination ; ce mode, disons-nous, combiné avec une solidarité établie entre les divers exercices d'une période quinquennale, pour appliquer aux plus mauvaises les excédants des plus favorables, a reçu déjà d'éclatantes approbations de plusieurs sociétés d'agriculture. Et il est difficile de se refuser à y voir une très-ingénieuse combinaison qui, appliquée après un examen approfondi des documents fournis par les archives des contributions directes, et perfectionnée sans cesse par l'expérience des faits nouveaux, doit conduire peut-être à une répartition équitable des cotisations et à une indemnité à peu près intégrale des sinistres, en ne mettant à la charge des assurés que des conditions d'une très-grande modicité. Ce sont là, toutefois, des

données qui ne peuvent recevoir leur consécration que de l'expérience. Nous ne pouvons que souhaiter qu'elle vienne donner un gain de cause complet aux appréciations encore conjecturales du calcul et de la théorie.

Mais il ne suffit pas que ces organisations satisfassent le calcul et la raison, pour qu'elles obtiennent la confiance de nos cultivateurs. Toutes les associations mutuelles qui opèrent loin d'eux, à Paris ou dans une ville éloignée, leur sont par cela seul antipathiques. Quelque justes que soient les combinaisons de ces entreprises, quelque loyale que soit leur gestion, l'éloignement de leur siège est chez nous un grave obstacle à leur popularité.

On l'a compris ainsi, il y a vingt-cinq ans déjà, dans le département de Seine-et-Marne. Une association mutuelle contre la grêle y a été alors fondée, qui n'admet à l'assurance que les seules récoltes du département, qui est administrée dans le département même par un directeur du choix des assurés, et contrôlée par des délégués qu'ils ont élus eux-mêmes. Grâce à cette organisation opérant sous les yeux du pays, la confiance s'est attachée à la société locale, et elle a pu étendre ses opérations en 1856 jusqu'à une valeur de cinquante millions. Les résultats les plus favorables ont répondu à cette imposante adhésion. Nous avons eu sous les yeux un compte rendu pour l'année 1854. Il ne serait pas rationnel de juger la société par les opérations de cette seule année. Il se peut qu'une année ne donne que de faibles sinistres ou même n'en donne point du tout ; mais nous trouvons dans ce compte-rendu le relevé des opérations de la période quinquennale précédente, et nous y voyons qu'après avoir perçu 7 fr. 50 c. par mille francs sur ses assurés pendant chacune des années de cette période, la société, ayant intégralement soldé ses indemnités, a rendu à ses membres 60 fr. 80 c. p. 0/0 de leurs cotisations quinquennales, en telle

sorte qu'ils se trouvaient n'avoir été grevés dans chaque année de cet intervalle que de 2 fr. 40 c. par mille francs de valeurs assurées.

Cet exemple si remarquable a décidé l'auteur de la proposition que vous avez entendue dans la séance dernière, à créer, pour le département de l'Yonne exclusivement, une société d'assurances mutuelles des récoltes contre la grêle, sur le plan de la société de Seine-et-Marne. Des documents qu'il déclare irrécusables lui ont démontré que si l'Yonne subit des cas de grêle plus fréquents que Seine-et-Marne, ces cas sont en général moins désastreux, et qu'en somme les pertes n'y sont pas plus considérables. Partant de cette donnée, il admet le principe de solidarité des exercices de chaque période quinquennale, en le combinant avec celui des primes différentielles selon les risques divers des communes du département. A cet effet, il a classé les diverses communes dans une échelle dont les degrés répondent à la fréquence plus ou moins grande des sinistres passés, et son tarif est gradué selon les indications de cette échelle. Ce seront, du reste, selon la teneur des statuts qu'il a rédigés, les assurés eux-mêmes qui gèreront et contrôleront par leurs mandataires toutes les opérations de la société.

Il ne peut vous convenir que nous entrons plus avant dans les détails de cette organisation. Tout ce que nous pouvons ajouter, c'est que les statuts nous ont paru offrir au public des garanties sérieuses de justice, d'ordre et de bonne gestion.

Si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de s'attacher davantage encore à économiser les frais d'administration qui sont trop souvent la plaie de ces entreprises, et de rechercher s'il ne conviendrait pas d'en simplifier les opérations, en écartant de l'indemnité les sinistres minimes, par exemple ceux qui ne dépassent pas une valeur de 200 f., parce que leur constatation et les formalités qu'entraîne leur admission, accroissent

parfois dans une grande proportion, et sans profit bien sérieux, les dépenses de la gestion.

Vous pouvez peut-être dès-lors émettre le désir que la *Bourguignonne*, c'est le nom qu'a donné à la société le collègue que vous avez entendu à la séance dernière et qui a acquis une grande expérience en cette matière par de longs services dans une autre compagnie, réponde par son succès à la pensée qui a déterminé sa création, et qu'elle contribue par sa bonne gestion et ses heureux résultats à populariser et propager parmi nous l'institution des assurances contre la grêle.

Ce désir n'implique, au reste, aucune défaveur contre les autres compagnies soit mutuelles, soit à prime, qui fonctionnent dans ce département. Mais il y a place à côté d'elles pour une entreprise nouvelle à qui son installation dans le sein même du département peut promettre plus de popularité et d'extension. Et, quand on compare, en effet, le chiffre total de leurs assurances réunies, qui ne dépasse pas, au maximum, quatre ou cinq millions, aux cinquante millions qu'a atteints l'association d'un département voisin, on ne peut que souhaiter de les voir toutes marcher chez nous d'un plus rapide essor, et en même temps de voir une association locale acquérir la même faveur et réaliser les mêmes succès que la société mutuelle de Seine-et-Marne.

Neutraliser les mauvaises chances des années calamiteuses, mettre l'agriculture à l'abri de ces redoutables vicissitudes qui contraignent parfois le pays à de longs et ruineux achats de denrées alimentaires en pays étrangers, élever les produits du sol au niveau des besoins de la population, accroître ainsi le bien être des consommateurs aussi bien que des producteurs, voilà le problème que poursuivent les amis du progrès agricole, dont les sociétés d'agriculture sont l'expression. Le perfectionnement de la culture par des procédés plus efficaces, plus éco-

nomiques et plus productifs, l'amélioration du sol par le drainage, par le judicieux emploi des amendements, sa fécondation par des engrais plus abondants et qu'il serait si précieux de voir accroître dans nos contrées par l'introduction d'une plus grande quantité de bétail, qu'une grande association, celle du *Cheptel*, tente en ce moment d'accomplir, mais qu'elle n'a peut-être pas encore réalisée à des conditions assez avantageuses pour la petite culture ; voilà les principaux éléments de cette œuvre difficile et méritoire à laquelle vous vous efforcez de concourir. Une bonne et judicieuse organisation des assurances contre la grêle peut apporter aussi son contingent à cette grande et féconde pensée. Il vous appartient dès-lors de l'encourager à marcher avec persévérance vers le but qu'elle s'efforce d'atteindre et qu'elle finira peut-être par réaliser pour le grand avantage de l'agriculture.

SÉANCE DU 8 MAI 1857.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, L'UN DES VICE-PRÉSIDENTS.

L'assemblée est réunie au lieu ordinaire des séances de la Société. Cette réunion était fixée par le règlement au dernier lundi du mois de mai ; en raison de la proximité du concours, M. le Président avait cru devoir en rapprocher la date.

M. Challe, l'un des vice-présidents, M. Jourdain, trésorier, M. Rouillé, secrétaire, M. Ribière, secrétaire-adjoint, MM. Précý et Rampont, membres du conseil d'administration, prennent place au bureau.

En l'absence de M. le baron Chaillon des Barres, président, M. Challe, l'un des vice-présidents, préside la séance.

La séance est ouverte à une heure et demie.

M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 31 mars, qui est mis aux voix et adopté.

L'insertion faite dans les journaux de la localité par le directeur de la *Bourguignonne*, du vœu émis par la Société dans sa dernière séance en faveur de l'institution des assurances contre la grêle, ainsi que des noms des membres de la Commission nommée pour faire un rapport sur cette création, donne lieu à quelques observations. La Société explique à cette occasion ses vues en ce qui touche les industries qui peuvent avoir un caractère d'intérêt purement privé et déclare n'entendre en aucune façon prendre telle ou telle exclusivement sous son patronage.

L'assemblée décide qu'il sera fait mention de cette résolution au procès-verbal.

Il est fait hommage à la Société :

Par la Société impériale zoologique d'acclimatation, des trois premières livraisons de son bulletin de 1857 ;

Par M. Châtel, de Vire, membre de cette Société et de plusieurs Sociétés agricoles, de ses nouvelles observations sur l'utilité de la conservation des oiseaux ;

Par M. l'abbé Cornet, d'un rapport fait à la Société d'agriculture de l'Aube, au nom d'une commission spéciale, sur un nouveau mode de culture de la vigne tenté à Villenauxe par M. Gentil-Jacob ;

Enfin, par le Comice de l'arrondissement de Lille, du tome I^{er} (année 1853) des Archives de l'agriculture du nord de la France.

M. le Président expose que, grâce à la bienveillante médiation de M. le Préfet de l'Yonne, tous dissentiments sont apaisés entre la Société centrale et le Comice de Sens ; que les deux Sociétés doivent coopérer en commun aux deux concours de Vauluisant

et de Sens qui se tiendront les 31 mai et 1^{er} juin, et que les frais de ces deux concours doivent être supportés en commun. Que cet heureux rapprochement a nécessité dans le programme du concours quelques modifications qui ont été déjà indiquées par des affiches et par les journaux du département; que ce programme sera du reste soumis dans cette séance à la sanction de l'assemblée. M. le Président ajoute que la ville de Sens réserve à la Société centrale un cordial accueil, qu'il en a reçu personnellement l'assurance de quelques personnes bien informées. Que dans l'intervalle il a reçu des mains d'un délégué spécial les adresses des communes du canton de Villeneuve-l'Archevêque qui remercient la Société, dans les termes les plus flatteurs, du choix qu'elle a fait du canton pour siège de son concours.

Des remerciements sont votés à l'unanimité : à M. le Préfet de l'Yonne pour sa gracieuse intervention qui a mis fin si heureusement à toutes difficultés entre le Comice de Sens et la Société; à la ville de Villeneuve-l'Archevêque et aux communes du canton pour leur démonstration bienveillante envers la Société centrale.

A l'unanimité, M. Pouillot, notaire à Briennon, présenté par MM. Roguier et Lambert, est admis au nombre des membres titulaires, et M. Chamblain, préfet de l'Aisne, est nommé membre honoraire.

L'assemblée passe au vote du budget des recettes et dépenses pour l'année 1858, dont voici les éléments :

RECETTES :

Cotisation de 345 membres.....	3,450 fr.
Subvention espérée du Conseil Général.....	2,000
Subvention sollicitée du ministre.....	2,000
Prix fondés par M. le Président de la Société.....	300

Total des recettes..... 7,750

DÉPENSES :

Frais d'impression et droits de poste .	700 fr.
Frais de bureau.....	50
Service des séances	100
Frais de la session publique	500
Achat de livres et abonnements.....	100
Médailles	600
Dépenses imprévues.....	300
Primes et récompenses.....	5,400
Total des dépenses....	7,750 7,750

Il est donné communication du rapport de la commission chargée dans la dernière séance d'examiner les propositions de M. Cordier sur différentes modifications à apporter dans l'organisation de la Société centrale. Après une longue discussion à laquelle plusieurs membres prennent part, l'assemblée vote à la majorité l'addition aux statuts de la Société de quelques dispositions nouvelles ainsi conçues :

1. — « Dans la séance du mois de novembre 1857 la Société déterminera par le sort l'ordre dans lequel les sessions publiques et concours des années 1859, 1860 et 1861 seront tenus dans les arrondissements d'Auxerre, Avallon et Joigny. Le roulement qui sera ainsi établi, au moyen de ce que Sens recevra le concours de 1857 et Tonnerre celui de 1858, sera continué à l'avenir.

2. — « Les primes de la Société, dont la distribution exigera une visite préalable des exploitations, à savoir les primes pour améliorations ou bonne tenue de fermes et les récompenses aux vigneron, seront réservées à l'arrondissement dans lequel se tiendra le concours. Les autres primes seront affectées au département tout entier.

3. — « La Société fixera chaque année, au plus tard dans la session de février, le lieu et le jour du concours annuel, après que les Comices de l'arrondissement où il se tiendra auront été

invités à faire leurs propositions à ce sujet. Le Comice du lieu du concours sera invité à désigner des délégués à l'effet de s'entendre avec le bureau de la Société pour fixer, s'il est possible, un même jour pour les concours des deux Sociétés, pour apporter le projet de leur programme particulier et pour coopérer à la rédaction d'un programme commun.

Ce programme devra, autant que les circonstances le permettront, être publié deux mois avant l'époque du concours.

4. — « La présidence du concours appartiendra à M. le Préfet, président d'honneur de la Société centrale. En son absence, le président de la Société centrale et celui du Comice, présideront, chacun séparément et avec l'assistance des bureaux des deux Sociétés, aux distributions et proclamations des primes émanées de leurs Sociétés.

5. — « Lorsqu'il y aura lieu à réélire le conseil d'administration, les deux membres de ce conseil affectés à chacun des arrondissements autres que l'arrondissement d'Auxerre, seront nommés sur une liste de quatre candidats, membres de la Société centrale, que les Comices de l'arrondissement seront, trois mois à l'avance, invités à présenter.

6. — « Les présentes modifications aux statuts seront, conformément à la loi, soumises à l'approbation de M. le Préfet. »

L'assemblée entend que cette décision, surtout en ce qui concerne les primes, n'aura pas d'effet rétroactif; en conséquence, elle arrête et approuve le programme du concours de 1857 tel qu'il a été publié, autorisant même le bureau à y apporter plus tard telles modifications qu'il pourrait juger opportun d'y faire dans l'intérêt du concours.

Suit ce programme :

PREMIER JOUR, 31 MAI.

*Réunion des deux Sociétés à la Ferme de Vauluisant,
canton de Villeneuve-l'Archevêque.*

CONCOURS DÉPARTEMENTAL.

A huit heures du matin : Concours de charrues attelées de deux chevaux ou de deux bœufs ;

A neuf heures : Concours de faucheurs ;

A midi : Visite de la ferme, des bestiaux, des instruments aratoires, et, s'il y a lieu, fonctionnement de machines agricoles ;

A trois heures : Proclamation et distribution des médailles et récompenses.

PROGRAMME DES PRIMES ET RÉCOMPENSES.

PREMIER CONCOURS.

PRIX DE LABOURAGE.

Premier prix : Une médaille d'argent de la valeur de 25 fr., une montre en argent, un fouet et une somme de 100 francs.

Deuxième prix : Une médaille d'argent de la valeur de 20 fr., une timbale en argent, un curioir et une somme de 50 fr.

Troisième prix : Une médaille d'argent de la valeur de 15 fr., et une somme de 40 francs.

Quatrième prix : Une médaille d'argent de la valeur de 10 fr., et une somme de 30 fr.

Cinquième prix : Une médaille de bronze, grand module, et une somme de 25 fr.

Sixième prix : Une médaille de bronze, petit module, et une somme de 20 fr.

Une indemnité de 5 fr. sera accordée à chaque concurrent qui n'aura pas remporté un prix.

PRIX DE FAUCHAGE.

Premier prix: Une médaille d'argent de la valeur de 20 fr., une faux montée de tous ses accessoires et une somme de 25 fr.

Deuxième prix: Une médaille d'argent de la valeur de 10 fr., une faux simple et une somme de 15 fr.

Les concurrents devront être domiciliés dans le département de l'Yonne, et se faire inscrire, avant le 28 mai, soit au domaine de Vauluisant, soit à Auxerre, chez M. le Secrétaire de la Société centrale.

DEUXIÈME CONCOURS.

PRIX D'HONNEUR.

Améliorations agricoles et viticoles.

Une médaille d'or de la valeur de 200 fr., une médaille d'or de la valeur de 100 fr., et une médaille d'argent de la valeur de 50 fr., aux propriétaires du département qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations agricoles et viticoles.

Une médaille d'or de la valeur de 200 fr., une médaille d'or de 100 fr., et une médaille d'argent de la valeur de 50 fr. aux fermiers qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations.

Ces récompenses, quant aux exploitations agricoles, pourront s'appliquer spécialement au résultat des récoltes, au plus bel ensemble de bétail, à l'emploi judicieux des amendements, aux défrichements, aux assainissements, au drainage, à la mise en valeur des terres précédemment incultes, au reboisement, à l'introduction ou au perfectionnement d'un art ou d'une industrie agricole, sylviculture, sériciculture, distillerie, féculerie, meunerie, etc., chacune des causes ci-dessus pouvant être prise séparément en considération.

Les personnes qui voudront concourir, devront transmettre, avant le 10 mai, leur demande à Auxerre, au Secrétaire de la Société, en y joignant une note sur l'étendue de leur domaine, sur son état

ancien et son état actuel, et sur les améliorations qu'elles y ont introduites.

NOTA. — La ferme de Vauluisant est, cette année, laissée en dehors du concours, sur la demande formelle de son propriétaire.

TROISIÈME CONCOURS.

VITICULTURE.

Cinq médailles d'argent de 30, 25, 20, 15, et 10 fr., et des primes de 100, 80, 60, 50 et 40 fr. aux vigneronns du département qui auront le mieux entretenu les vignes confiées à leurs soins.

Une médaille d'argent du prix de 20 fr., et une prime de 60 fr. au vigneron du département qui, dans le cours de l'année, aura apporté le plus d'intelligence, de soins et de succès à la destruction des insectes nuisibles à la vigne.

Les vigneronns qui voudront concourir devront adresser leur demande, avant le 10 mai, au Secrétaire de la Société, avec une attestation motivée du maire de la commune.

QUATRIÈME CONCOURS.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Une médaille d'or de la valeur de 200 fr., et une médaille d'argent de la valeur de 50 fr., avec des traités d'agriculture, aux deux instituteurs du département qui justifieront avoir fait, avec le plus de succès, un cours élémentaire et pratique d'agriculture à leurs élèves.

Les instituteurs qui voudront concourir devront adresser leur demande avant le 15 mai, au Secrétaire de la Société, avec des attestations du maire, du président de la délégation cantonale et de l'inspecteur des écoles primaires de l'arrondissement.

CINQUIÈME CONCOURS.

SERVITEURS AGRICOLES.

Les deux premiers prix de la première catégorie et le premier

prix de la seconde ont été donnés par le Président de la Société.

Cinq médailles d'argent avec primes de 120, 100, 80, 50 et 40 fr. aux plus méritants et plus intelligents parmi les hommes à gages attachés à la culture dans le département.

Cinq médailles d'argent avec primes de 80, 60, 50, 40 et 30 fr. aux plus méritantes et plus intelligentes des femmes à gages attachées à la culture dans le département.

Les personnes qui voudront concourir devront adresser avant le 15 mai, au Secrétaire de la Société, des certificats motivés du maire de la commune, indiquant la durée et la nature de leurs services et les circonstances particulières qui les recommandent à l'estime et à la reconnaissance de leurs maîtres.

SIXIÈME CONCOURS.

SERVITEURS AGRICOLES DU CANTON DE VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE.

Une somme de 500 fr., remise entre les mains de M. le Sous-Préfet de Sens, sera répartie en plusieurs prix, par l'assemblée de MM. les Maires du canton de Villeneuve-l'Archevêque, entre les plus méritants des gens à gages attachés à la culture dans ce canton, et ces prix seront décernés par le Comice agricole de Sens.

DEUXIÈME JOUR, 1^{er} JUIN.

Réunion des deux Sociétés à Sens.

A huit heures : Exposition et Concours d'horticulture dans la cour de la Mairie ;

A neuf heures : Séance publique des deux Sociétés pour l'enquête sur la situation de l'agriculture dans l'arrondissement de Sens et des industries qui s'y rattachent ;

A dix heures : Concours de charrues sur la propriété de M. Délions, près Sennepy, au haut du faubourg Saint-Antoine ;

A une heure: Exposition et Concours de bestiaux et de machines agricoles;

A trois heures: Proclamation et Distribution des primes et récompenses.

CONCOURS DÉPARTEMENTAL ET D'ARRONDISSEMENT.

CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE.

PREMIER CONCOURS.

HORTICULTURE.

Une médaille d'or de la valeur de 100 fr. et une médaille d'argent de la valeur de 40 fr., avec des traités de l'art horticole, aux jardiniers qui justifieront avoir introduit dans le département de l'Yonne et sur une échelle assez étendue, les plus belles pépinières d'arbres fruitiers.

Trois médailles d'argent de la valeur de 40, 30 et 25 fr. avec des indemnités de 30, 25 et 20 fr. aux propriétaires ou jardiniers qui auront exposé les plus beaux produits en fleurs, primeurs, fruits ou légumes.

DEUXIÈME CONCOURS.

ANIMAUX REPRODUCTEURS.

Taureaux.

Une médaille d'or de la valeur de 200 fr. et trois médailles d'argent de 50, 40 et 30 fr., avec des indemnités de 30, 25, 20 et 15 fr. pour les plus beaux taureaux âgés d'au moins dix-huit mois et au plus de 4 ans et demi, élevés ou importés depuis au moins six mois dans le département et devant être réservés pendant un an au moins pour la reproduction (ce qui devra être justifié par un certificat du maire de la commune).

Vaches.

Une médaille d'or de 200 fr. et trois médailles d'argent de 50, 40 et 30 fr. avec des indemnités de 30, 25, 20 et 15 fr. aux plus belles

vaches laitières ayant fait au moins un veau dans le département et destinées à y rester (ce qui devra être constaté par un certificat du maire de la commune).

Veaux.

Une médaille d'argent de 20 fr. et une indemnité de pareille somme, une médaille de 10 fr. et une indemnité de pareille somme, aux plus beaux veaux de 6 à 18 mois, élevés dans le département.

Une médaille d'argent de 10 fr. et une indemnité de pareille somme au plus beau veau gras pour la boucherie, élevé dans le département.

Béliers.

Une médaille d'or de 100 fr. et trois médailles d'argent de 50, 40 et 30 fr., avec des indemnités de 25, 20, 15 et 10 fr., aux plus beaux béliers âgés d'un an au moins et de quatre ans au plus, élevés ou importés depuis au moins six mois dans le département et réservés pour la reproduction pendant un an au moins (ce qui devra être constaté par un certificat du maire de la commune).

Brebis.

Une médaille d'or de 100 fr. et trois médailles d'argent de 50, 40 et 30 fr., avec des indemnités de 30, 25, 20 et 15 fr. aux plus beaux lots d'au moins huit brebis élevées dans le département (ce qui devra être constaté par un certificat du maire de la commune).

Porcs.

Deux médailles d'argent de 20 et 15 fr. avec des indemnités de pareilles sommes, aux deux plus beaux porcs mâles et femelles (verrat et truie) élevés dans le département (ce qui devra être constaté par un certificat du maire de la commune).

CONCOURS DES DEUX SOCIÉTÉS RÉUNIES.

MACHINES AGRICOLES.

Prix de la Société centrale.

Une médaille d'or de la valeur de 100 fr. et deux médailles

d'argent de la valeur de 50 et de 40 fr., avec des indemnités de 50, 40 et 30 fr. aux machines les plus utiles et les mieux construites qui seront produites à l'exposition.

S'il n'y a pas lieu de décerner les deux derniers prix, la somme qu'ils comprennent pourra être remise au premier prix.

Prix du Comice de Sens.

Des médailles : Aux meilleures machines fabriquées dans l'arrondissement ; — Aux meilleures machines apportées à l'exposition.

De suite l'assemblée s'occupe de la formation d'un jury chargé d'examiner les titres des concurrents aux primes et récompenses de la Société. Ce jury est composé de MM. Salgues, Pinard, Picard, Maret Gabriel, de Bogard, Zagorowski, Ravin, notaire à Guerchy, Guénier de Saint-Bris, Petit, Lechin, Vigreux, Rampont, Bourgoin, Bertin, Lechiche, Vachey et Mondot de Lagorce.

L'assemblée laisse au jury le soin de se subdiviser à son gré selon les besoins du concours et de répartir les diverses attributions entre ses membres selon leurs convenances. Elle accorde aussi au bureau toute latitude pour compléter le jury ou le modifier au cas de refus ou d'empêchement de quelques-uns de ses membres.

M. le Président donne lecture des principales questions à résoudre dans la séance d'enquête agricole qui aura lieu à Sens le 4^{er} juin.

Ces questions sont les suivantes :

1^o NATURE DU SOL.

En attendant qu'une carte agronomique ait précisé les natures diverses du sol cultivable de l'arrondissement, ne peut-on pas le répartir en trois grandes divisions ?

Les terrains argilo-siliceux de la rive gauche de l'Yonne (canton de Chéroy) ?

Les terres d'alluvion de la vallée de l'Yonne ?

Les terrains argilo-crayeux des cantons de la rive droite ?

Quels sont les caractères géologiques et agronomiques qui différencient ces trois sortes de terrains ?

2° MORCELLEMENT.

La propriété rurale est-elle morcelée dans l'arrondissement ?

L'est-elle à un degré égal dans toutes ses parties ?

Quelle est l'étendue moyenne des exploitations ?

3° DRAINAGE.

Le sol est-il partout suffisamment perméable ?

N'y existe-t-il pas, surtout sur la rive gauche de l'Yonne, des terrains très-rétentifs ?

Y pratique-t-on le drainage ?

Quels résultats a-t-il donné ?

4° MARAIS.

N'existe-t-il pas, principalement dans la vallée de la Vanne, beaucoup de prairies marécageuses ?

Quelles en sont les causes apparentes ?

Quels remèdes y a-t-on apporté ?

L'assainissement de cette vallée entière n'est-il pas praticable et désiré ?

5° BAUX.

Quelles sont la nature et la durée des baux de ferme ?

Le métayage existe-t-il encore sur quelques points ?

Quel est le taux moyen des fermages par hectare ?

6° ASSOLEMENTS.

Quels sont les assolements pratiqués dans les diverses parties de l'arrondissement ?

7° INSTRUMENTS ARAIRES.

Quels sont ceux en usage dans la contrée ?

Les machines à battre sont-elles répandues ?

8° ENGRAIS.

Connait-on d'autres engrais que le fumier de ferme ?

Emploie-t-on le guano ou d'autres engrais commerciaux ?

A-t-on utilisé les matières de vidange ?

Se sert-on des engrais liquides ?

9° IRRIGATIONS.

Pratique-t-on l'irrigation des prairies ?

Par quels procédés ?

10° AMENDEMENTS.

Emploie-t-on la marne, la chaux, le plâtre, les cendres, etc. ?

11° CÉRÉALES.

Quelles sont celles que l'on cultive ?

Quel est le rendement moyen par hectare ?

A-t-on essayé la culture en lignes ?

12° PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Quelles sont celles en usage ?

Quels sont leur durée et leur rendement ?

13° PLANTES LÉGUMINEUSES.

Quelles sont celles en usage, pommes de terre, betteraves, carottes, turneps, topinambours, etc. ?

Quel est leur rendement ?

Quel a été le degré de l'altération qu'elles ont pu subir ces années dernières ?

14° PLANTES OLÉAGINEUSES ET TEXTILES.

En cultive-t-on ?

Lesquelles ?

15° BESTIAUX.

Pratique-t-on l'élevage du bétail ?

De quelles espèces ?

De quelles races ?

Par pâturage ou stabulation ?

16° BASSES-COURS.

Leurs produits en lait, beurre, œufs, fromages, volailles, fournissent-ils à l'exportation ?

A-t-elle augmenté dans ces dernières années ?

17° INDUSTRIES AGRICOLES.

A-t-on annexé aux fermes des exploitations industrielles, comme féculerie, distillerie, etc. ?

Existe-t-il des exploitations de minerais, lignites, tourbes, craies, etc. ?

18° VITICULTURE.

Quelle extension a reçue la culture de la vigne ?

Quels sont les procédés de culture ?
 Les plants usités ?
 Quel est le rendement moyen par hectare ?
 Les produits sont-ils exportés ?
 La vigne a-t-elle souffert de l'oidium ?

19° HORTICULTURE.

Existe-t-il des pépinières d'arbres fruitiers ?
 Y a-t-on introduit les procédés de taille perfectionnée ?
 Quelles sont les espèces d'arbres à cidre ?
 Exporte-t-on leurs produits ?
 Quels sont l'importance et les produits de la culture maraîchère ?

20° SÉRICULTURE.

Cette culture, essayée il y a quelques années dans l'arrondissement, y est-elle encore pratiquée ?

21° APICULTURE.

L'exploitation des abeilles est-elle pratiquée ?
 Quels sont son importance et ses produits ?

22° PISCICULTURE.

En a-t-il été fait des essais ?

23° SYLVICULTURE.

N'a-t-il pas été depuis quelques années opéré des plantations de bois ?
 De quelles essences ?
 Par quels procédés ?
 Quels résultats a-t-on obtenus ?

24° CHEMINS.

Leur état est-il satisfaisant dans toutes les localités ?

M. Jourdain lit un mémoire sur les causes de l'insuffisance de la production en céréales ; il conclut en demandant qu'une commission soit nommée à l'effet de formuler un vœu qui aurait pour résultat d'appeler l'attention du gouvernement sur les différentes questions traitées dans son mémoire. L'examen du mémoire et de la proposition de M. Jourdain est renvoyé à une

commission composée de MM. Raudot, Rampont, Précy, Chérest et le marquis Anjorant.

Il restait à entendre la lecture d'un mémoire de M. Challe sur les travaux de M. Gentil-Jacob, et d'un article de M. Fabien Rapin sur les paillassons préservateurs de la gelée des vignes. Mais l'heure avancée de la journée en a nécessité l'ajournement.

La séance est levée à cinq heures.

SESSION PUBLIQUE DE 1857.

CONCOURS A VAULUISANT ET A SENS

DES 31 MAI ET 1^{er} JUIN 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON CHAILLOU DES BARRES.

Séance de Vuluisant du 31 mai. — 1^{re} journée.

Le secrétaire fait l'appel nominal des laboureurs qui se sont fait inscrire pour le concours de labouage, au nombre de 70. Il donne ensuite lecture du règlement du concours, et les 55 concurrents qui ont répondu à l'appel procèdent au tirage de leurs numéros d'ordre. MM. Michaut, fermier aux Essarts, et Amédée Hardy, adjoint au maire de Courgenay, sont désignés comme experts, et M. Petit, maître de poste à Vincelles et membre de la Société centrale, leur est adjoint comme tiers-expert et présidera le jury chargé de faire son rapport et de proposer les lauréats.

Même opération est faite pour le concours de fauchage. Le

secrétaire procède à l'appel nominal des concurrents qui se sont fait inscrire, et donne lecture du règlement du concours de fauchage. Sur 44 inscrits, 34 répondent à l'appel et tirent au sort leurs numéros d'ordre. Les experts sont MM. Hunot, maire à Pont-sur-Vannes, et Bréard-Huet, cultivateur à Villeneuve-l'Archevêque. M. Picard, maître de poste à Villevallier, est nommé tiers-expert et président du jury.

RAPPORTS DES COMMISSIONS.

Les concours de labourage et de fauchage terminés, les différentes commissions se réunissent pour faire leurs rapports et proposer les primes et récompenses à décerner :

CONCOURS DE LABOURAGE.

M. Petit, président du jury du concours de labourage, après avoir rendu compte de l'examen attentif des experts, propose de décerner le 1^{er} prix au n° 48 occupé par Louis Virlois, le second prix au n° 24 occupé par Jean-Louis Maillet, le 3^e prix au n° 46 occupé par Séverin Vignot, le 4^e prix au n° 44 occupé par Talvat Hippolyte, le 5^e prix au n° 6 occupé par Fréjule Guesné, et le 6^e prix au n° 28 occupé par Brice Virlois.

Il propose en outre d'accorder une mention honorable hors ligne, au sieur Paullentu père (n° 4) qui, malgré son grand âge, a exécuté un labour remarquable, et d'autres mentions honorables aux sieurs Benjamin Fouché, Alphonse Colson et Hippolyte Sarrazin (nos 45, 20 et 26).

CONCOURS DE FAUCHAGE.

M. Picard, président du jury du concours de fauchage, propose de décerner le 1^{er} prix au n° 4^{er} (François Fouchy), le 2^e prix à Vincent Picon (n° 33) et le 3^e prix à Isidore Milat, et en

contre une mention très-honorable à Jean-Louis Tourneur (n° 7)
et une mention très-honorable à Athanase Brenire (n° 9).

RAPPORT

FAIT PAR M. DE BOGARD AU NOM DE LA COMMISSION DES
AMÉLIORATIONS AGRICOLES ET VITICOLES,

COMPOSÉE DE MM. :

SALGUES, PINARD, PICARD, PETIT ET DE BOGARD.

Messieurs,

S'efforçant de répondre à la confiance que vous leur avez fait l'honneur de leur témoigner, les membres de la Commission chargée de constater les progrès de l'Agriculture, et de vous désigner les plus méritants d'entre les exploitants, propriétaires ou fermiers, ont étendu, autant que le temps le leur a permis, le cadre que vous leur aviez tracé en les autorisant à le restreindre.

Ils ont voulu, parcourant le département dans tous les sens, se portant à ses plus extrêmes limites, chercher les améliorations partout où des efforts heureux leur étaient signalés.

Examiner et juger était le but principal de leurs excursions ; mais assurément, ce n'était pas le seul, ils l'ont compris. Faire pénétrer dans l'esprit de tous, qu'en agriculture comme en industrie, l'association des intelligences est le grand moyen par lequel on arrive à faire bien, a été l'objet de leurs efforts.

C'était, je le crois, répondre à votre pensée. En effet, le résultat essentiellement utile que vous cherchez à atteindre en créant dans ce département une Société centrale d'agriculture, en instituant des concours, n'est-il pas de servir exclusivement les intérêts agricoles, en reliant ensemble les différents comices,

de ne faire qu'un avec ceux-ci, de réunir les enseignements pratiques fournis par chacun d'eux, et préparer ainsi d'heureuses innovations par la publication des essais fructueux tentés dans les diverses circonscriptions.

Vous voulez favoriser, activer et généraliser le progrès agricole, non seulement à l'aide de l'association, mais encore en surexcitant un sentiment généreux inné chez l'homme, puissant levier qui décuple les forces, l'émulation.

Avant de vous entretenir des exploitations que nous avons visitées, je dois vous dire quelle pensée nous a dirigés dans l'examen auquel nous avons procédé.

Nous nous sommes appliqués à rechercher les améliorations réelles ; tenant compte de la volonté de bien faire, nous n'avons cependant considéré comme concurrents que ceux qui nous ont présenté quelque chose sortant des anciens usages, devant profiter à l'innovateur, devant servir d'exemple à ceux qui l'entourent. Ne croyez pourtant pas que nous ayons repoussé, lorsque nous l'avons rencontré, le perfectionnement intelligent de l'ancienne culture ; nous y avons applaudi, toutefois avec réserve, car, s'arrêter à ce premier pas sans essayer de faire mieux, serait rétrograder.

La culture des herbages et des plantes fourragères sarclées nous a particulièrement préoccupés ; elle est la base de toute bonne agriculture, et doit tenir une grande place dans l'assolement. Vous le savez, elle procure au cultivateur un fourrage abondant, lui permet, par les mélanges, d'utiliser, en les rendant meilleurs, ceux de médiocre qualité ; la culture des racines, particulièrement, demande, pour réussir, une terre ameublie, purgée des herbes parasites, enrichie par les engrais ; elle dispose favorablement le sol pour la culture des céréales, dont, l'expérience l'a démontré, elle augmente les produits, tout en diminuant l'étendue.

A côté de cela, la tenue des fermes, l'état du bétail, la confection des engrais, la disposition des bâtiments, ont fixé notre attention. Enfin, nous avons examiné avec intérêt le travail des laboureurs, faisant, autant que possible, manœuvrer devant nous les instruments nouveaux qui nous paraissaient appelés à modifier, avec le double avantage de l'économie du temps et de la bonne préparation, le mode de travail suivi jusqu'à ce jour.

Permettez-moi, avant de passer au compte-rendu de ce que nous avons vu, d'adresser hautement nos remerciements aux propriétaires et fermiers que nous avons visités, pour l'accueil gracieux qu'ils nous ont fait, pour l'empressement avec lequel ils ont répondu à nos questions qui, en toute autre circonstance, eussent pu paraître indiscrètes.

Nous avons été chargés de constater les améliorations viticoles : les propriétaires de vignes ne nous ont rien montré qui sortît des usages locaux.

M. Bonnet, de Milly, canton de Chablis, nous a fait voir des vignes cultivées avec plus de soin que celles de ses voisins : cela tient à son activité personnelle, à ce qu'il sait utiliser toutes les forces des ouvriers qu'il emploie et les bien diriger.

Quelques propriétaires prévoyants, assez heureux pour préserver leurs vignes de la gelée, soit en entourant les ceps de gluis ou de foin, soit en les recouvrant d'une cloche en papier, dite *paragelée*, vous font connaître leurs essais. La commission, n'étant pas suffisamment édifiée sur le résultat à venir des moyens employés, ne peut que vous proposer de les encourager à persévérer.

Il ne suffit pas à l'homme de se servir de l'intelligence que Dieu lui a départie, pour faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire, ses efforts sont presque toujours impuissants si le capital ne lui vient en aide. Aussi, croyons-nous devoir apporter le tribut de nos félicitations à ceux qui, favorisés de la fortune

ne, emploient noblement leurs capitaux et leurs loisirs à faire progresser l'agriculture, soit par l'introduction d'instruments nouveaux ou perfectionnés, soit par des essais d'acclimatation ou de croisement de races.

Ce judicieux emploi de la fortune, nous l'avons rencontré dans une terre située à proximité de Tonnerre, sur la route que nous devons parcourir, pour nous rendre chez M. le marquis Anjorant qui nous avait appelés. Nous accueillant avec une gracieuse courtoisie, le propriétaire a voulu se faire lui-même notre cicérone, nous montrant en détail sa propriété, véritable ferme modèle par la distribution bien étendue des bâtiments, la disposition rationnelle des écuries au double point de vue de l'espace et de la salubrité, et aussi, par la variété des instruments aratoires choisis avec un rare discernement.

Je voudrais que le peu de temps qu'il m'est donné de consacrer à ce rapport me permette de m'étendre sur les qualités des races d'animaux que nous avons admirées chez lui.

Le propriétaire du château de Cheney (1) est entré dans les plus petits détails pour procurer le bien-être à tous ceux qu'il emploie, soit dans l'exploitation qu'il dirige lui-même, soit dans celles livrées à des fermiers : sa sollicitude s'étend jusqu'aux animaux, qu'ils soient essentiels, ou servent à son plaisir.

Je vous l'ai dit, nous avons étendu le cadre que vous nous aviez tracé, sans toutefois excéder nos pouvoirs. Nous avons cherché les lauréats parmi les personnes qui avaient manifesté le désir de concourir, nous avons fait plus, et forts de votre autorisation, pensant qu'une prime départementale demandait de nombreux concurrents, nous nous sommes présentés chez ceux qu'une plus grande modestie retenait.

(1) M. Textoris.

Nous voudrions pouvoir vous entretenir longuement d'une propriété située dans l'arrondissement d'Auxerre, dans laquelle de notables améliorations ont été réalisées, dans laquelle l'industrie s'unissant à l'agriculture a produit les meilleurs effets ; mais, sur le désir formel exprimé par le propriétaire, membre de votre bureau, qu'il ne soit, en aucune façon, parlé de lui dans une circonstance aussi solennelle, nous croyons, bien qu'à notre grand regret, devoir nous abstenir.

Nous avons scrupuleusement examiné les exploitations des concurrents. La première que nous ayons visitée est celle de M. Chavance, située à Charmelieu, commune de Saint-Cyr-les-Colons. On reconnaît chez lui du travail manifestant le désir de bien faire ; mais il est loin d'être arrivé au but qu'il veut et espère atteindre. Le bétail que renferment ses écuries, et particulièrement la race ovine, se ressent du manque de fourrages ; peut-être aussi souffre-t-il de la mauvaise disposition des bâtiments qui ne sont plus en rapport avec l'étendue de la ferme augmentée par de nombreux défrichements. Quant à la bonne confection des engrais, à la tenue générale de l'intérieur, il nous a paru que M. Chavance n'était pas convenablement secondé par les gens à son service.

Nous avons trouvé, nous devons le dire, au moins de meilleurs résultats chez M. Beau, fermier aux Granges, commune de Sambourg. Il a, tout à la fois, mis en culture près de 200 hectares, amené les matériaux nécessaires pour la construction de bâtiments nouveaux encore insuffisants, chaulé et répandu de la pierre marneuse cassée ou de la grève dans près de 50 hectares ; aussi l'apparence des récoltes répond-elle au travail dirigé par l'intelligence du cultivateur.

M. Beau, en commençant, a fait des écoles, il le reconnaît : et tout en l'encourageant à persévérer dans la voie qu'il suit aujourd'hui, croyons-nous devoir lui rappeler, dans l'intérêt de

l'avenir, ce vieux proverbe : Qui trop embrasse mal étreint.

Non loin des Granges se trouve la ferme du Deffroy, appartenant à M. Roze, d'Ancy-le-Serveux. Entre les mains d'un homme aussi intelligent que lui, la terre doit nécessairement produire. Après avoir amené des friches, jadis abandonnées, à porter des récoltes de céréales satisfaisantes, M. Roze s'arrête et livre sa ferme, dont il tire un bon prix de location, aux soins d'un fermier. Tout en nous associant aux éloges qui lui ont été donnés dans le passé, il nous est impossible de le désigner à vos suffrages, et d'abord, parce qu'il n'est plus exploitant, mais aussi à un autre point de vue ; son troupeau comparé à celui que M. Jeannez, de Vermenton, élève dans sa propriété située à une lieue de cette ville, est de beaucoup inférieur. Le terrain cultivé par M. Jeannez est d'une nature de culture plus difficile ; paraissant ne devoir se prêter qu'à la culture pastorale, il tend néanmoins à s'améliorer.

Permettez-moi, pour n'y plus revenir, de vous dire que nous avons admiré, à Vermenton, le troupeau et les béliers métis-mérinos que M. Jeannez conserve dans cette localité.

Nous avons vu de nombreux essais de drainage, entr'autres ceux de M. le Marquis Anjorant, le premier qui, dans le département, l'ait appliqué sur une grande échelle, tel qu'on le pratique aujourd'hui. Nous avons comparé ses travaux avec ceux de M. Houet, propriétaire au château de la Motte-Jarry, près Bléneau, avec ceux de M. Lacour, à la ferme des Pautrats, près Saint-Fargeau. Nous devons le dire, il nous a montré l'application hardie de la théorie, il mérite certainement une mention très-honorable pour les efforts qu'il a faits, mais les résultats ne sont pas complets. Chez MM. Houet et Lacour, ainsi que dans l'arrondissement d'Avallon, nous avons vu des terres couvertes d'une riche végétation due au drainage. Encore un peu de temps, et M. le marquis Anjorant, qui répare en ce moment

ses bâtiments d'exploitation avec l'intention de les utiliser lui-même, joignant la pratique dirigée par son expérience à l'application de la théorie, nous présentera les terres qu'il a reçues de son fermier en mauvais état de culture, couvertes par ses soins de produits abondants.

Nous avons entendu dire que dans les environs de Saint-Sauveur se trouvait une ferme modèle : nous rendant de cette localité à Saint-Fargeau, nous avons voulu la visiter. Subventionnée par l'Etat, elle ne peut être admise à concourir ; nous ne vous entretiendrons donc pas de l'Ecole de l'Orme-du-Pont.

J'arrive de suite à M. Lacour, créateur d'une ferme véritablement modèle, par l'étendue et la division bien comprises des écuries et étables, par le confortable des bâtiments consacrés aux gens de service, par la distribution des eaux provenant de fosses alimentées par le drainage, par le bon état de 60 bêtes charollaises élevées en partie dans sa ferme, produits d'un taureau d'une beauté remarquable.

Une porcherie importante est en voie de construction.

Traversant les riches contrées de la Puisaie, nous nous sommes arrêtés à Villiers-Saint-Benoît. C'est dans cette localité même que se trouvent le point central de l'exploitation de M. Roché, et sa distillerie agricole. M. Roché mérite de grands éloges pour la culture des racines à laquelle il s'est adonné, pour s'être lancé avec ardeur dans la voie de la culture progressive, et être arrivé par sa persévérance à un heureux résultat.

Si nous ne vous proposons pas de primer M. Roché, certes nous prononçons bien haut son nom comme celui d'un cultivateur très-méritant.

Près de là, au château des Bréaux, s'élèvent des bâtiments de ferme nouvellement construits : il nous est impossible de n'en pas parler. Le propriétaire, homme de goût, a pensé à tout ; à côté de ce que nous avons de mieux, il a créé un modèle de

confortable et de bon entendement. Nous voudrions qu'il nous fût possible de présenter au concours horticole quelques-uns des arbres du potager si joliment dirigé de main de maître. Derrière ce potager, dans une vaste prairie convertie en pâture, le régisseur nous a montré un beau troupeau de vaches de race normande.

Revenant des Bréaux, nous nous sommes arrêtés à Leugny chez M. Rampont, membre de votre bureau, et à Chevannes chez M. Bonneau, fermier de Baulches.

M. Rampont nous a fait voir 3 beaux étalons dont 2 percherons et un boulonnais. Il se livre en petit, et avec succès, à l'élève des chevaux. Mais ce que nous avons particulièrement remarqué chez lui, c'est l'emploi judicieux du scarificateur dans des terres argileuses d'une culture très-difficile. Il nous a montré des blés enterrés au moyen de cet instrument destiné, ainsi que l'extirpateur, à remplacer avec de fréquents hersages la charrue, dont le travail consistant à ouvrir la terre ne s'appliquera plus qu'à la première façon.

Avant d'arriver chez M. Rampont nous avons vu manœuvrer une fouilleuse dont le travail a pour effet d'augmenter la profondeur du guéret, sans amener la mauvaise terre à la surface.

Vous serez appelés à juger la charrue de Leugny employée par M. Rampont; son inventeur (1) doit, nous le savons, en soumettre une à votre appréciation.

M. Bonneau porte spécialement son attention sur sa vacherie composée de 34 têtes de bétail de race Schwitz et d'un croisement formé d'Ayr et de Cotentin. Il a présenté en 1856 à l'Exposition universelle de Paris le plan de la disposition intérieure de son étable. La porcherie, commodément établie, renferme de super-

1) M. Vallée.

des truies anglaises dont deux Midlesex: l'une d'elles a été acquise de M. Paris, propriétaire à Girardet près Tours, qui a obtenu le prix d'honneur à Passy.

Bien que sa demande nous fût tardivement adressée, nous nous sommes transportés avec empressement chez M. Bertin, propriétaire aux Baudières, commune d'Héry. Nous fûmes heureux de rencontrer un cultivateur ardent, plein de foi dans l'avenir agricole. Il sait tirer de ses bâtiments tout le parti que lui permet un voisinage gênant par sa trop grande proximité. Il est déjà parvenu, bien qu'il y ait beaucoup mieux à faire, à changer l'aspect du sol qu'il cultive, et n'ayant que 19 hectares de terre et 2 de pré, il possède des vaches en bon état et 470 bêtes de race ovine, berrichonnes croisées, en voie d'amélioration.

Que M. Bertin, cédant à son penchant, s'instruise encore en visitant de bonnes exploitations, et certainement il réussira.

La vallée d'Héry, vous le savez, est privilégiée; malheureusement les débordements du Serein viennent, dans un grand nombre de ses parties, détruire les récoltes, et déposer sur le sol un gravier pernicieux.

La vallée de l'Yonne, comme celle d'Héry, et plus qu'elle peut-être, nous a séduits par la richesse de son sol, par ses belles prairies; il est à déplorer qu'elle aussi soit souvent désolée par la crue subite des eaux.

En la traversant, nous avons remarqué, et nous croyons devoir vous les signaler, les travaux d'endiguement exécutés par M. François-Chaslin, dans toute la partie qui borde sa belle propriété de Crisenon, que nous avons visitée. Parmi les 19 têtes de bétail garnissant l'étable, nous avons distingué avec plaisir une vache noire sans cornes, de race écossaise, et sa génisse, achetées toutes deux à la dernière exposition universelle.

L'agriculteur cultivant les terres de la vallée peut quelquefois

être attristé par des accidents imprévus ; mais la récolte de l'année suivante répare, la plupart du temps, sans que l'homme pour cela se donne plus de peine, les pertes éprouvées. Sur le plateau, l'homme doit au contraire travailler et utiliser toutes les ressources de son intelligence, s'il ne veut pas constamment végéter. Les plateaux qui dominent Noyers nous en fournissent la preuve.

Les terres à sous-sol calcaire, brûlantes, sont négligées, et dans quelques parties produisent tout au plus de quoi nourrir les troupeaux qui les parcourent ; et cependant elles sont d'une nature telle, qu'elles promettent au travail une large rémunération.

Je puis et dois citer comme exemple la ferme de la Faule, mise en bon état, et comme habitation, et comme assolement par son propriétaire qui, rejetant la culture routinière encore en usage dans ces contrées, fait produire à la terre, non seulement des céréales, mais encore des herbages artificiels qui lui donnent les moyens de nourrir un troupeau que nous pouvons mettre en parallèle avec ceux de MM. de la Brosse de Courterolles et Jeannez.

M. Guérard a droit à nos félicitations, car il donne aux cultivateurs et propriétaires de son pays, par les résultats qu'il obtient, un exemple profitable pour ses imitateurs.

Près de la Faule, est située la ferme de Beauvais, dirigée par M. Chavance aîné, éleveur de beaux béliers métis-mérinos.

A Jouancy, près Noyers, nous avons constaté, ainsi que nous y étions invités, un essai de distillation du topinambourg, essai tenté par M. Barbier fils, plutôt dans le but d'utiliser les vinasses et la pulpe par des mélanges destinés à fournir au bétail une nourriture substantielle, que d'obtenir un alcool qu'il sait être de qualité inférieure.

Avant de vous parler d'exploitations plus importantes, un mot

de M. Victor-Xavier Jacquelin, de Cerisiers, cultivateur-fermier aux Chandeliers.

Mandés par une lettre accompagnée d'un long mémoire, nous avons cru devoir nous rendre au désir de son auteur. M. Jacquelin est bien, en effet, dans un pays où le sol est divisé, le plus fort cultivateur. Il a fait quelques défrichements qui, nous a-t-on dit, ont mis en culture des terres qu'à tort on avait jusque-là abandonnées. Nous ne pouvons parler avec pleine connaissance de cause de l'état des récoltes, n'ayant pas pu poursuivre notre examen au-delà de ses bâtiments, pour la tenue desquels il conserve des préjugés qu'il est impossible d'admettre aujourd'hui.

Quant à M. Sallot-Montacher, il a fait de bonnes créations que nous eussions désiré que le temps nous permit de visiter. Il a bien voulu, répondant à notre appel, venir lui-même nous donner quelques explications, et confirmer l'exactitude des renseignements que nous avions pris. Avec l'aide actif de son fils, il est parvenu à commencer des améliorations qui veulent être complétées.

Appelés par M. Beauvais à la ferme de Crécy, nous nous y sommes rendus avec d'autant plus de plaisir que nous avions l'intention de visiter cette propriété justement qualifiée de terre promise. Dirigée par M. Beauvais, homme actif et intelligent, elle le paie largement de ses peines. Il sait comment il faut traiter la terre pour en tirer des produits abondants : cédant à la pression énergique de sa culture, elle lui donne beaucoup.

M. Beauvais sait tirer parti de tout ; des terrains improductifs, difficiles à cultiver par leur humidité, ont été convertis par lui en oseraies d'un revenu considérable ; des terres marécageuses lui appartenant ont été drainées de telle façon qu'il peut, à sa volonté, retirer l'eau qui les gêne ou, dans les temps de sécheresse, la faire refluer. Nous avons remarqué chez lui l'action

de la femme intelligente et calme : l'étable, contenant 75 têtes de bêtes flamandes et hollandaises, fait honneur à celui qui l'a créée et à celle qui la dirige.

La direction d'un personnel nombreux et d'importantes occupations absorbant tous les instants de M. et Mme Beauvais, ne leur permettent pas d'apporter à la tenue d'ensemble tout le soin que l'on pourrait désirer.

Jusqu'ici, il n'est personne que nous puissions désigner comme pouvant obtenir les primes que décerneront vos suffrages. En effet, il ne suffit pas de cultiver beaucoup, d'avoir, selon que le sol le permet, des produits satisfaisants ; il faut, par l'emploi judicieux des forces, l'à-propos du moment où on les utilise, donner l'exemple de l'économie et du bon ordre ; il faut, et cela est essentiel, que la culture soit raisonnée et progressive chez celui que vous primez ; il faut que le cultivateur puisse y chercher des exemples praticables.

N'ayant rien trouvé de complet chez les fermiers que nous avons visités, nous vous proposons de ne pas donner de premier prix et de décerner seulement un second prix et deux troisièmes prix d'honneur *ex æquo*.

En ce qui concerne les propriétaires, en présence du refus de concourir que je vous ai déjà signalé, refus dicté par un scrupule qu'elle croit devoir respecter, votre commission vous propose de réserver la première prime d'honneur.

Rigides observateurs, mais aussi juges consciencieux, quelle que soit la position de M. Guichard vis-à-vis de vous, — il est membre de votre bureau, — nous devons vous faire part de ses efforts, et vous proposer de reconnaître avec nous les résultats qu'il a obtenus dans sa propriété de Jouancy, en lui décernant la seconde prime d'honneur.

En visitant cette propriété, nous avons été frappés de la bonne tenue d'ensemble, de l'assolement raisonné qui, tout en laissant

une large place à la culture des céréales, et sans fatiguer la terre, permettent à M. Guichard d'obtenir chaque année des deux tiers de sa propriété, soit en herbages, soit en racines, les fourrages nécessaires pour subvenir aux besoins de 700 bêtes ovines de races métis-mérinos, de 15 vaches et de 12 chevaux. L'ordre règne partout, les soins hygiéniques sont multipliés : aussi son troupeau est-il dans un état de santé florissant, ses vaches et ses élèves, de race normande, sont-elles assez belles pour qu'il puisse sans présomption conduire l'une d'elles à votre concours pour la soumettre à votre appréciation.

La confection des fumiers est, chez M. Guichard, l'objet d'un soin particulier : les dépôts, placés sur un terrain bétonné de chaque côté d'une citerne à purin, sont arrosés au moyen d'une pompe fixe à deux jets, construite à cet effet.

M. Guichard est digne d'obtenir vos suffrages, non seulement pour l'ensemble de son bétail et celui de ses terres, mais encore pour sa comptabilité parfaitement ordonnée.

Améliorer un terrain productif, c'est faire beaucoup sans doute ; mais mettre en bon état de culture une terre ingrate, la forcer à donner à l'homme ce qu'elle semblait vouloir lui refuser, la livrer pour toujours à l'agriculture, n'est-ce pas aussi mériter vos suffrages ?

Près de Vermenton, il existait, il y a quinze ans, au lieu dit le bois Chopard, des friches fréquentées par de rares troupeaux y trouvant à grand peine leur subsistance : aujourd'hui, la partie de la côte regardant le sud-sud-ouest est convertie, sur une étendue de 20 hectares, d'une belle plantation de vigne, parfaitement tenue, commençant à produire. Le terrain est divisé, ainsi que le plateau, en grands carrés séparés par des chemins construits et entretenus avec les pierres retirées des parties en culture, et bordé de tous côtés d'arbres fruitiers d'une belle végétation.

Nous venons, en conséquence, vous proposer d'accorder à M. Rousselet, de Vermenton, propriétaire exploitant, la troisième prime d'honneur, pour avoir mis en bon état de culture, tant sous le rapport agricole que viticole, 450 hectares de terre précédemment inculte, et avoir édifié le corps de ferme nécessaire à l'exploitation.

Je reviens aux fermiers.

C'est dans l'arrondissement de Joigny que nous avons été assez heureux pour rencontrer une ferme digne d'être citée comme modèle par la beauté du troupeau, la tenue générale, l'assolement faisant produire chaque année des fourrages de toutes sortes aux deux tiers de ses terres, enfin, par l'économie de main-d'œuvre résultant, et du travail du fermier et de la bonne direction imprimée aux forces des hommes qu'il emploie.

M. Hunot, fermier à Pré-Martin, commune d'Esnon, maire de sa commune, donne aux habitants le bon exemple pour l'entretien de leurs chemins, en doublant et triplant même le temps qu'il doit leur consacrer. Dans sa ferme, composée de 80 hectares, dont le sol faiblement argileux est en général ou calcaire ou siliceux, parfois à sous-sol marneux, il entretient 400 bêtes ovines de races croisée Dishley-mérinos, mérinos et charmoise, et 7 chevaux de travail. Il n'a de vaches et de porcs que le nombre nécessaire à l'entretien de sa maison.

Le second prix d'honneur nous paraîtrait justement mérité par M. Hunot, en raison de l'ordre et de l'économie qui règnent chez lui, de la beauté de ses récoltes et de celle de son troupeau.

Nous vous proposons de décerner la troisième prime *ex æquo* à M. Barbier, de Festigny, canton de Coulanges-sur-Yonne, et à M. Paullentru jeune, fermier de M. Vieille à Vaux-Rémy, commune de Molinons, arrondissement de Sens.

Je parlerai d'abord de M. Barbier, le premier que nous ayons visité.

M. Barbier, originaire de Lorraine, en arrivant il y a onze ans dans nos contrées, pour se mettre à la tête de l'exploitation de la ferme de Festigny, trouva les terres presque incultes et 45 hectares de terrain médiocre qui n'avait jamais été défriché. Apportant avec lui et les instruments et le mode de culture de son pays, il régénéra, ou, pour mieux dire, appela à la vie agricole non seulement le plateau qu'il cultive, mais encore, par son exemple, la riche vallée comprise entre Lucy-sur-Yonne et Andries. Il implanta presque dans ces contrées la culture des herbages artificiels. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut le premier à y introduire celle des racines fourragères.

Intelligent et travailleur, on le trouve toujours à la tête de ses serviteurs, avec lesquels il arrive, sans le secours de journaliers, à satisfaire aux besoins de la culture exigée pour 450 hectares de terre. Ajoutant à ce terrain une étendue de 42 hectares de pré, il parvient à nourrir 20 bêtes de race chevaline, parmi lesquelles se trouve un étalon percheron croisé berrichon qui fait le saut de ses juments, de plus 22 bêtes à cornes de race charolaise en partie croisée anglais, et enfin 325 brebis, moutons ou agneaux.

Marié à une femme possédant les qualités qui font les bonnes fermières, M. Barbier n'a, en aucune façon, à se préoccuper de ce qui est du ressort de celles-ci. Grâce aux soins de cette dernière, les gens de service reçoivent abondamment ce qui est nécessaire pour entretenir leur forces. L'étable, nettoyée deux fois par jour, est tenue avec un grand luxe de propreté ; de nombreuses volailles apportent un produit de plus à la ferme ; la laiterie ne laisse rien à désirer.

Avant l'arrivée de M. Barbier à Festigny, les chemins de la commune étaient impraticables : il encouragea les habitants à s'imposer des sacrifices pour les réparer, donnant lui-même le bon exemple. Enfin, payant 4,500 fr. de plus que son prédéces-

seur, qui payait lui-même plus que son devancier, M. Barbier sait vivre là où ceux-ci s'étaient littéralement ruinés.

S'il est une observation peut-être que l'on puisse adresser à M. Barbier, ce serait celle relative au luxe de son attelage, que la rapidité avec laquelle son travail s'exécute, peut, jusqu'à un certain point, expliquer.

M. Paullentru a un rare mérite pour un fermier : c'est celui de disposer toutes les parties de sa ferme de telle sorte que chaque chose ait sa place et que, sans perdre de temps, chaque objet, après avoir servi, soit immédiatement remis à sa place. Partout, soit dans son intérieur, soit dans ses granges, soit dans ses écuries, soit dans son grenier, on rencontre un ordre parfait.

Par ce qui lui reste de vaches, on peut apprécier ce qu'était sa vacherie avant qu'il eût éprouvé, en même temps que ses voisins, par une épizootie dont, malgré tous ses efforts et ceux des vétérinaires, il n'a pu préserver son étable, une perte d'environ 6,000 fr. Il a dans son écurie 12 chevaux percherons croisés bretons, quelques-uns sont vraiment remarquables ; sa bergerie renferme en ce moment 400 bêtes à laine.

Sa culture, comparée à celle de ses voisins MM. Paullentru aîné (1) et Renard (2), bons cultivateurs, que nous avons aussi visités, est au moins au niveau de la leur.

Enfin, à l'exemple du maître, chacun, dans la ferme de M. Paullentru, apporte son tribut d'activité, de zèle et de propreté, et nous vous demandons de lui accorder, *ex æquo* avec M. Barbier, le troisième prix d'honneur applicable à une bonne tenue de maison, à l'ensemble de la ferme, aux belles récoltes qu'il obtient relativement à la qualité des terres qu'il cultive.

Je m'arrête, ne voulant pas abuser plus longtemps de vos

(1) Ala Maison-Roug e.

(2) A la ferme de Chaudron.

instants. Je voudrais que le temps me permît de vous exposer avec plus de détails ce que nous avons vu.

Les membres de votre commission, après avoir, par ma voix, rendu compte du but principal de leur mission, se proposent de recueillir plus à loisir leurs souvenirs et leurs impressions, et de vous les communiquer pour en faire profiter la Société centrale tout entière.

Le bureau adopte les conclusions du rapport et décerne les primes et récompenses proposées par la Commission des améliorations agricoles et viticoles.

RAPPORT

FAIT PAR M. LECHIN AU NOM DE LA COMMISSION DE VITICULTURE
COMPOSÉE DE MM.

LAURENT-LESSERÉ, LECHIN, GABRIEL MARET, GUÉNEAU ET GUÉNIER.

Messieurs,

La commission que vous avez nommée pour vous faire un rapport afin de décerner, suivant leur mérite, aux vignerons qui auront *le mieux entretenu* les vignes confiées à leurs soins, les médailles et primes indiquées au programme, m'a chargé de vous rendre compte de la manière dont elle a rempli sa mission.

Elle a visité et examiné avec soin toutes les vignes dont les vignerons tâcherons se sont portés candidats, accompagnée d'eux, et souvent de propriétaires de la localité qui s'adjoignaient à elle.

Les cantons d'Auxerre, Chablis, Sens, ont concouru ; il est à regretter que Joigny et Tonnerre n'aient pas envoyé de candidats ; mais dans une première et rapide organisation qui avait eu ses vicissitudes, il ne pouvait guère en être autrement. La commission émet l'opinion que les prix départementaux comme ceux d'arrondissements seront

toujours d'une difficile et imparfaite distribution, si dans chaque chef-lieu de canton il n'est pas formé des commissions spéciales, chargées d'un travail d'élimination pour éviter à une commission centrale des déplacements et pertes de temps pour des candidats indignes de concourir.

Cette idée se trouve mise en pratique à Chablis, où un comité viticole distribue chaque année des récompenses à titre d'encouragement aux vignerons tâcherons qui ont le mieux façonné les vignes ; les candidats sont inscrits ou sur leur demande ou d'office sur la demande de tiers, et devront cultiver au moins 2 hectares. Les plus forts propriétaires et vignerons se divisent en sections pour la visite des finages et dressent la liste des candidats.

Ce premier choix fait, chaque section désigne un de ses membres dont la réunion forme un jury qui fait une contre-visite, compare et décerne le prix.

La commission a visité plus de quarante parcelles de vignes disséminées sur les finages des cantons indiqués plus haut et appartenant non seulement aux propriétaires, mais aux tâcherons eux-mêmes, pour servir de point de comparaison dans la culture. Il est certain que, si au lieu d'une liste assez restreinte de candidats, il en eut surgi un grand nombre de tous les pays vignobles du département, une visite sérieuse et utile eut été impossible et il en serait résulté une impression fâcheuse dans les pays où la commission n'aurait pu se rendre. Dans ces visites, la commission a fait les remarques suivantes, qu'elle croit devoir communiquer : la culture de la vigne varie suivant le plant, la nature du sol et la tradition pratique ; et les qualités qui constituent le bon vigneron dans chaque vignoble varient également. L'instrument de labour diffère aussi d'un vignoble à l'autre.

Ainsi, les terrains à vigne de Chablis sont généralement calcaires et conséquemment plus légers. Ils ont besoin d'être plutôt terrés que fumés et ne veulent pas un labour profond. La moyenne des ceps par 50 ares est de 4,000 et celle des pisseaux de 16,000 au moins. Il y a des vignes qui ont 30,000 pisseaux par demi hectare, ce qui se conçoit, puisque chaque membre du cep est écarté et a un pais-

seau pour laisser circuler l'air et le soleil et obtenir une plus grande maturité.

Le taillage prolonge, chaque année, chacun des différents membres du cep, dans le but de maintenir l'écartement des branches à fruit. L'âge d'une vigne peut se compter d'après la taille. Le provignage n'offrant pas de résultats avantageux en raison de la nature et du plant cultivé, n'est employé que rarement et seulement les premières années. Il en résulte que les vignes ne durent que 25 à 30 ans.

A Auxerre, Irancy, Joigny et autres vignobles, les labours sont plus ou moins profonds, suivant le sol. Les ceps par demi-hectare sont plus rapprochés et au nombre de 6 à 7,000. Les perchées sont alignées, puisque chaque cep n'a qu'un pisseau. La bonne taille consiste à ramener la pousse au pied du cep pour avoir plus de fruits en concentrant la sève. Les vignes sont fumées et terrées tous les huit ans. Il faut, en moyenne, 300 provins par an pour renouveler et entretenir en bon rapport la vigne qui, avec toutes ces conditions de sol, d'amendement et de culture, a une durée illimitée.

De là, des qualités différentes du vigneron.

Pour Chablis: il doit labourer avec égalité et peu de profondeur, et laisser la vigne de manière que chaque membre étant allongé puisse être écarté et que les pisseaux puissent être piqués de manière à donner aux raisins de l'air et du soleil avec une égale distribution.

Pour Auxerre et autres vignobles, il doit donner, au contraire, des labours généralement plus profonds, ramener, chaque fois qu'il est nécessaire, la taille au pied du cep par la raison indiquée plus haut, suivre pour la durée et le bon rapport de la vigne un provignage intelligents en calculant la profondeur de ses fosses à provins sur celle, du sol et des labours.

Dans les environs de Sens, la taille généralement suivie laisse la vigne surchargée de branches à fruit et doit l'épuiser promptement dans les terrains légers et médiocres, et même dans les terrains ordinaires mal amendés.

Il faut, pour supporter cette taille, un sol riche et profond, et un pallissage écarté.

La vigne est très-fructueuse cette année et les chaleurs continues

et exceptionnelles qui ont eu lieu, ont favorisé cette fécondité et amoindri les effets de la gelée en développant des bourgeons à fruits.

Ce développement est surtout remarquable pour le gamé, le plant des plaines, qui, par sa vigueur et sa fécondité naturelle, a la précieuse qualité, sur les autres, de toujours repousser avec plus ou moins de bourgeons à fruits, même quand il a été gelé.

L'oïdium semble vouloir faire son apparition çà et là dans quelques vignobles, et les vigneron attribuent à cette cause la disparition, dans ces mêmes lieux, de certains insectes nuisibles à la vigne, à l'époque où ses pousses sont jeunes et tendres.

Enfin, la commission a encore remarqué que, si les vignes faites à façons sont moins vigoureuses et portent moins de fruits que celles appartenant aux vigneron, la cause n'en est pas seulement dans cette tendance naturelle de l'homme à travailler pour les autres avec moins d'intérêt et de calcul que quand il travaille pour lui-même, mais dans la parcimonie de bien des propriétaires qui restreignent les façons et dépenses extraordinaires des vignes, telles que labours, amendements et pisseaux, tandis que le vigneron-propriétaire ne refuse rien à ses vignes ou se montre généralement plus généreux envers elles.

D'après les observations qui précèdent, et en raison de ces diverses appréciations de culture, la Commission vous propose de décerner :

Les trois médailles de 30, 25, 20 francs avec primes de 100, 80, 60 francs, et seulement 2 médailles de bronze avec primes de 15 francs chacune, savoir :

1^o Une médaille d'argent de 30 fr. avec la prime de 100 fr.,

Au sieur Cerveau, gendre Fourneau, vigneron à Chablis, qui fait à tâche 5 hectares de vigne à divers ;

Pour l'égalité et la netteté des labours, la régularité et l'intelligente disposition des pisseaux et sa bonne culture.

Les vignes qu'il fait à tâche sont plus soignées que celles qui lui appartiennent.

Ce prix a empêché la Commission de récompenser autrement que par une mention honorable, le sieur Vinot, gendre Thiennot, vigneron à Chablis, dont les vignes à tâche étaient parfaitement tenues.

2^o Une médaille d'argent de 25 fr., avec prime de 80 fr.,

Au sieur Auguste Moreau, vigneron à Auxerre, rue de Joie, n^o 40, qui fait à tâche 5 hectares de vignes à divers ;

Pour ses labours profonds, son piquage et son provignage, dont les fosses sont bien creusées et les provins bien poussés, enfin pour son travail opiniâtre.

La sécheresse qui a suivi les gelées, ayant empêché le sombrage, ce vigneron avait trouvé moyen de bien sombrer et piquer 3 hectares de vigne.

3^o Au sieur Roy, vigneron, à Augy, canton d'Auxerre, qui fait à tâche 2 hectares de vignes à divers, pour la bonnetenue de ses vignes, dont une partie seulement était sombrée, son labour régulier, ses provins bien faits, mais qu'il eût dû recouvrir de plus de terre pour empêcher la pousse des bourgeons enfouis ;

Une médaille de bronze avec prime de 15 fr.

4^o Au sieur Edme Vathaire, vigneron, demeurant à Coulanges-la-Vineuse, une médaille en bronze avec une prime de 15 fr., pour la bonne et consciencieuse culture des vignes qu'il fait à façons.

5^o Enfin, au sieur Edme-Victor Denis, vigneron, demeurant à Fontaine-la-Gaillarde, près Sens, qui fait à tâche 1 hectare 50 ares de vignes ;

Une médaille en bronze avec une prime de 15 fr., pour son labour profond et égal, son piquage droit et régulier.

Quant à la bonne venue de ses vignes, il la doit au sol, partie siliceux, partie eaux-bues, qui est rouge et profond, et non à la méthode suivie de taillage, très-défectueuse en général, puisqu'elle consiste à laisser toujours un luxe de branches à fruits qui doit épuiser en peu de temps la vigne dans tout autre terrain moins riche.

Elle exprime le désir que ces médailles et primes soient données, pour ceux qui seront absents, au moment de la proclamation qui en sera faite au concours, par le président du Comice agricole de l'arrondissement auquel ils appartiendront, lors d'une réunion de ce comice ;

Et que le programme des prix et récompenses, outre la publicité des journaux, soit imprimé à un assez grand nombre d'exemplaires pour être affiché :

1^o Dans chaque chef-lieu d'arrondissement et de canton ;

2° Dans la commune du lauréat.

Le bureau adopte les primes et récompensés proposées par la Commission de viticulture.

RAPPORT

FAIT PAR M. RIBIÈRE , AU NOM DE LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE ET DES SERVITEURS AGRICOLES

COMPOSÉE DE MM.

CHALLE, PRÉCY, MAREY, RAVIN ET RIBIÈRE.

Messieurs,

La Commission désignée pour examiner les titres des candidats qui se présentent au quatrième concours, *Enseignement agricole*, et au cinquième, *Serviteurs agricoles*, s'est réunie le 22 mai chez l'un de ses membres, M. Challe, vice-président de la Société centrale. Étaient présents MM. Challe, Marey, Ravin et Ribière. M. Précy, qu'une indisposition retenait chez lui, a fait transmettre à ses collègues tout le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir assister à leur réunion.

La Commission a l'honneur de présenter à la Société, dans le rapport suivant, le résultat du travail qui lui avait été confié.

QUATRIÈME CONCOURS.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Il est dans les attributions des Sociétés d'agriculture non seulement de récompenser ceux qui, par leur expérience et leurs efforts, ont obtenu déjà les améliorations et les succès les plus remarquables, mais encore d'offrir leurs encouragements aux hommes dont le dévouement et l'intelligence assurent dès à présent quelques-uns des progrès que l'on doit espérer des âges à venir. Or, l'enseignement agricole, en guidant la pratique par une théorie éclairée, en signalant les défauts de

ces méthodes vieilles et irrationnelles auxquelles on garde dans notre pays une fidélité trop opiniâtre, rend toujours à l'agriculture d'énormes services, soit qu'il descende jusqu'à nous des plus hautes sommités de la science, soit qu'avec moins d'ambition, mais autant d'utilité, il se mette à la portée de toutes nos populations rurales. C'est pourquoi la Société centrale a réservé deux de ses primes principales « aux deux instituteurs du département qui justifieraient avoir fait avec le plus de succès un cours élémentaire et pratique d'agriculture à leurs élèves. »

Son appel a été entendu ; et la Commission a dû apprécier les titres de trois candidats qui se présentent au concours, et qui, tous trois, se recommandent par des efforts persévérants, par le sens exact de la mission qu'ils doivent remplir, et par cet esprit d'initiative qui n'attend pour se mettre à l'œuvre ni les exemples, ni l'appât des récompenses. Cependant leur mérite n'est pas égal ; et après l'examen le plus attentif, la Commission, à l'unanimité, propose de décerner :

1° La médaille d'or de la valeur de 200 fr. et un traité d'agriculture.

A M. Félix-Athanase-Isidore Boudard, instituteur à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, arrondissement de Sens. C'est à Courgenay, dans l'année scolaire 1854-1855 que M. Boudard créa son premier cours spécial d'agriculture et d'horticulture. Au mois de juillet 1855 il eut l'ingénieuse idée de faire aux élèves de son école, à titre de prix, et à ses frais, une distribution d'instruments d'horticulture ; et, au mois d'août suivant, la Société d'horticulture de Sens récompensait son zèle en lui décernant une médaille d'argent. En 1856, il obtint de la même Société trois médailles, dont deux d'argent et une de bronze, pour ses céréales, ses légumes et ses fleurs. Appelé à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes au commencement de l'année scolaire 1855-1856, il reprenait avec la même ardeur son enseignement agricole, et ses élèves, profitant des leçons théoriques et pratiques qui leur étaient données, ont vu prospérer bientôt, par leurs soins de chaque jour, dans un terrain de 53 ares environ, affermé par la commune, de belles et nombreuses variétés de céréales et de plantes horticoles. Ils ont semé et récolté notamment, en ayant soin de comparer le poids, la quantité et la qualité des semences et des produits, 57 espèces de blé ; 2 de seigle ; 12 d'orge ; 15 d'avoine et 16 de maïs. Il est certain que ce luxe d'échantillons peut amener, au moins comme expériences, de très-utiles résultats. Un enseignement dirigé avec autant d'intelligence et de succès, se recom-

mandait hautement à tous ceux qui aiment, qui pratiquent ou qui encouragent l'agriculture, et la Société centrale, en accordant la première prime à M. Boudard, lui donnera le témoignage d'une sympathie bien méritée.

2° Une médaille d'argent de la valeur de 50 fr. et un traité d'agriculture,

A M. Michel-Thomas Gerberon, instituteur à Bœurs-en-Othe, arrondissement de Joigny. Depuis trois années, à Villechétive d'abord, et ensuite, à Bœurs-en-Othe, M. Gerberon a donné à ses élèves des notions d'agriculture dont toutes les pièces jointes à sa demande attestent les excellents résultats. C'est un de ses élèves qui, en 1856, à la suite des examens subis devant la délégation cantonale, a obtenu le premier prix au concours de Cerisiers ; et, à la même époque, une mention honorable était décernée à M. Gerberon lui-même. Les leçons de cet instituteur, en même temps qu'elles instruisent ceux qui les reçoivent, leur inspirent aussi le goût des travaux des champs. Elles atteignent donc un but deux fois souhaité : l'amour et l'intelligence de l'agriculture.

3° Une médaille en bronze,

A M. Auguste Patinot, instituteur à Noé, arrondissement de Sens. Tout en regrettant que l'envoi des certificats exigés pour le concours ait été tardif ; et bien que la médaille de bronze ne soit pas indiquée par le programme, d'après lequel deux prix seulement seraient partagés entre les candidats, la commission est d'avis, néanmoins, que la Société centrale accorde à M. Patinot une marque de bienveillant et légitime intérêt. Militaire d'abord, puis instituteur public dans les communes de Rosoy, de Mâlay-le-Roi et de Noé, M. Patinot paraît avoir toujours eu un vif désir d'étudier et de pratiquer l'agriculture et les arts qui s'y rattachent. Depuis plusieurs années il communique avec empressement les fruits de son expérience, non seulement aux élèves qu'il dirige, mais encore à tous ceux qui viennent solliciter ses conseils. Dans le but d'être utile surtout aux habitants de la campagne, il a composé et il fait imprimer en ce moment un petit livre intitulé : *Entretiens familiers sur l'agriculture et l'horticulture, et exposé des premiers traitements à suivre dans les maladies des animaux domestiques*. L'épreuve des deux premières feuilles de cet ouvrage a été adressée à la commission qui a pu constater, dans ces ébauches, beaucoup de méthode et de netteté d'exposition, une simplicité vraie, et des notions théoriques et pratiques que l'auteur a su tenir, avec le même art, à la hauteur des

hommes instruits et à la portée des agriculteurs modestes auxquels l'ouvrage est spécialement destiné. La Commission a donc vu dans les louables efforts de M. Patinot, un titre suffisant à la distinction qu'elle propose de lui accorder, et elle espère que cet instituteur apportera au prochain concours des preuves nouvelles et plus complètes encore de l'intelligence et du dévouement qu'il a mis jusqu'à ce jour au service de la science agricole.

CINQUIÈME CONCOURS.

SERVITEURS AGRICOLES.

Les dix médailles d'argent et les dix primes qui sont offertes aux plus méritants et plus intelligents parmi les hommes et les femmes à gages, attachés à la culture dans le département, prouvent tout l'intérêt que la Société centrale porte à ces fidèles ouvriers de l'agriculture, dont les bons services, autant que les bons certificats, attestent la probité, l'intelligence et le dévouement. Les serviteurs, dont l'activité, le travail et le constant attachement apportent à l'exploitation agricole un de ses principaux éléments d'ordre et de prospérité, deviennent de précieux auxiliaires pour le maître, et méritent aux yeux de tous des récompenses et de publics encouragements. Il est désirable que leur nombre vienne s'accroître, et que, dans chacun de nos arrondissements, il s'en puisse trouver qui soient dignes de participer à notre concours.

La Commission a reçu seize demandes pour les hommes et six seulement pour les femmes. Elle a dû, quant aux hommes, porter ses choix sur les cinq plus méritants et mettre ainsi à regret, hors de concours, plusieurs serviteurs recommandables par leur zèle et leur bonne conduite. Quant aux femmes, il s'en est rencontré quatre seulement que la Commission a cru devoir gratifier d'une récompense. Mais nous devons ajouter de suite, que si le nommé Charles Vajou, charretier depuis 42 ans chez M. Savourat Etienne, à Courceaux ; et si Anne Rondeau, servante depuis 34 ans chez M. Bourcier Germain, à la Chapelle-sur-Oreuse, ne figurent point au nombre de ceux qui obtiennent des primes de la Société centrale, c'est que l'un et l'autre sont désignés déjà pour les premiers prix du concours de Sens, composés chacun d'une médaille d'argent, grand module, et de 200 fr. envoyés par l'Empereur et que cette récompense dépasse de beaucoup, en valeur, la prime n° 2, que nous nous serions empressés de leur accorder.

Voici l'ordre dans lequel la Commission propose de distribuer les primes destinées à ce concours.

§ 1^{er} Hommes.

1^o Une médaille d'argent et une prime de 120 fr.,

A Julien Cagnat, né à Sougères, âgé de 61 ans, et attaché comme domestique depuis le 11 novembre 1822, c'est-à-dire depuis 35 ans, à la famille de M. Cordonnier, propriétaire à Etals, arrondissement d'Auxerre. Sa fidélité, son intelligence et son dévouement, son aptitude à tous les travaux de culture et de jardinage, l'emploi judicieux qu'il sait faire des différents engrais, les soins hygiéniques qu'il donne aux bestiaux, les services qu'il rend à tous ceux qui réclament son aide et ses conseils, son désintéressement éprouvé, en un mot, ses nombreuses et rares qualités sont attestées par les certificats les plus honorables, et notamment par ses maîtres qui s'expriment ainsi, en parlant de lui : « ce n'est plus pour nous un serviteur, c'est un ami de la maison, un membre de la famille, nous pourrions presque dire un conseiller, un bienfaiteur. » Julien Cagnat a déjà reçu une prime au concours agricole de Coulanges-sur-Yonne ; il mérite aujourd'hui la plus haute récompense que puisse offrir la Société centrale.

2^o Une médaille d'argent et une prime de 100 fr.,

A Grégoire Chainez, domestique depuis 41 ans, chez M. Hoppenot, et M. Bertin, son gendre, propriétaires laboureurs, au hameau des Baudières, commune d'Héry, arrondissement d'Auxerre. Ce vieux serviteur, et sa femme, entrés depuis 28 ans dans la même famille, sont considérés comme des modèles d'attachement sincère à leurs maîtres, de zèle constant, de moralité parfaite et de probité au-dessus de tout éloge.

3^o Une médaille d'argent et une prime de 80 fr.,

A Jean-Louis-Simon Bénard, né à Châumont en 1806, et berger depuis 27 ans (à partir du 23 juin 1830) chez M. Victor Guichard, à Jouancy, commune de Soucy, arrondissement de Sens. Bénard s'est montré toujours probe, laborieux, intelligent, plein de zèle dans les soins à donner à ses troupeaux. Sa moralité est également irréprochable ; et il est un des rares bergers contre lesquels ne s'est jamais élevée aucune plainte.

4^o Une médaille d'argent et une prime de 50 fr.,

A M. Henri Gauffillier, chef d'exploitation à la ferme des Bruneaux, commune de Bléneau, arrondissement de Joigny, appartenant à M. Pruneau, notaire à Saint-Fargeau. Gauffillier a obtenu déjà une médaille d'honneur pour moralité et bons services au Comice agricole de

Saint-Fargeau, et, au concours universel de Paris, en 1855, une médaille de 2^e classe comme coopérateur agricole. Pâtre d'abord, et depuis dix ans basse-courier de M. Pruneau, il est non seulement un serviteur honnête, mais encore un cultivateur aussi actif qu'intelligent. C'est à ses travaux, à ses soins et à sa surveillance que le propriétaire attribue, en grande partie, la prospérité de ses exploitations agricoles.

5^e Une médaille d'argent et une prime de 40 fr.,

A Gagin Chamon, de Vireaux, arrondissement de Tonnerre. Attaché en 1835 au service de M. de Louvois, comme garde forestier et facteur de ses exploitations; puis employé, tant aux mêmes fonctions que comme chef de culture et agent comptable, par M. Roze Alfred, devenu propriétaire en 1838 des bois de Vireaux et de la ferme de Deffroy, Gagin a constamment fait preuve de capacité, de zèle et d'intégrité. La considération générale qu'il s'est acquise, est une première récompense qui justifierait, s'il en était besoin, celle qu'on lui décerne aujourd'hui.

§ 2^e Femmes.

1^{re} Une médaille d'argent et une prime de 80 fr.,

A Françoise Marguerite, âgée de 44 ans, et attachée depuis 29 ans, au service des époux Villain, propriétaires à Soumaintrain, arrondissement de Tonnerre. Les soins très-étendus qu'elle donne aux nombreux bestiaux de ses maîtres; l'extension et la renommée que, dans cette commune de Soumaintrain, où la fabrication du fromage est devenue une industrie si importante et si fructueuse, s'y sont acquis les produits des époux Villain, grâce à l'habile direction de cette servante propre, intelligente, active, fidèle et dévouée; la confiance sans bornes qu'elle inspire à tous ceux qui la connaissent, tels sont les justes titres de Françoise Marguerite à la première prime du concours auquel elle s'est présentée.

2^{re} Une médaille d'argent et une prime de 60 fr.,

A Hélène Hardy, née le 5 mars 1816, et domestique depuis trente deux ans consécutifs chez M. Isidore Berlin, propriétaire-cultivateur, à la Chapelle-sur-Oreuse, arrondissement de Sens. Le rang qui lui est accordé se justifie par ses longs services, par le bon ordre qu'elle fait régner dans la maison de son maître, et par son intacte réputation de probité et de moralité.

3^e Une médaille d'argent et une prime de 50 fr.,

A Emélie Guillot, femme de Grégoire Chainéz, qui depuis 28 ans est

au service de M. Hoppenot et à celui de son gendre, M. Bertin, propriétaire à Héry, arrondissement d'Auxerre. En décernant à son mari la deuxième prime, nous avons dit qu'il existait entre l'un et l'autre une communauté de bons et loyaux services qui réclamaient aussi une communauté de récompenses.

4^e Une médaille d'argent et une prime de 40 fr.,

A Béate Givaudin, domestique, de 1821 à 1853, chez MM. Glaive, père et fils, à la ferme de Noël, près de Brienon, arrondissement de Joigny, et depuis 1853, chez M. Beauvais, fermier à Crécy, commune d'Avallon. Fille de basse-cour d'abord, puis vachère et bergère, Béate Givaudin compte 36 ans de services, dont 32 chez le même maître. Sa bonne conduite, ses habitudes laborieuses et son âge avancé doivent, encore plus que son intelligence, lui concilier de justes sympathies ; et c'est à bon droit qu'une preuve d'intérêt sera donnée dans ses vieux jours à cette pauvre servante qui s'est toujours acquittée de son mieux des humbles emplois qui lui ont été dévolus.

Le bureau adopte les primes et récompenses proposées par la Commission des quatrième et cinquième concours.

A l'instant, un exprès arrive de Sens, porteur de la copie d'une dépêche télégraphique adressée à M. le Président de la Société centrale, et qui annonce que grâce aux soins de M. le comte d'Ornano, député de l'Yonne, S. M. l'Empereur fait don à la Société centrale, pour être ajoutées à ses récompenses, de deux médailles d'or, l'une de la valeur de 200 fr. et l'autre de 100 fr.

M. le président exprime toute la reconnaissance du bureau et de la Société, dont il se fait l'interprète, pour cette faveur impériale, et le bureau décide à l'unanimité que ces médailles seront décernées aux deux candidats qui ont mérité les premiers prix, l'un parmi les serviteurs, l'autre parmi les servantes agricoles, c'est-à-dire la médaille de 200 fr. au sieur Julien Cagnat, et celle de 100 fr. à Françoise Marguerite.

RAPPORT

FAIT PAR M. LECHIN, AU NOM DE LA COMMISSION

D'HORTICULTURE

COMPOSÉE DE MM.

BERT, LECHIN, BRETTE, AD. DE BEAUVAIS ET L. DE VATHAIRE.

Messieurs,

Plusieurs membres de la Commission d'horticulture que vous avez nommée pour visiter les pépinières du département, dont les propriétaires-jardiniers se sont fait inscrire pour le concours de cette année, se sont trouvés, par maladie ou par empêchement absolu, dans l'impossibilité de faire cette visite ; les autres membres de la Commission n'ont voulu accepter la mission dont elle avait été chargée, qu'assistés de M. Montarlot, jardinier-horticulteur, demeurant à Auxerre, praticien connu, et en outre, pour l'arrondissement de Tonnerre et d'Avallou, de M. Bonnair, propriétaire, près l'Isle-sur-Serein, qui s'occupe d'horticulture et fait partie de la Société.

C'est le résultat de cette visite et des appréciations consciencieuses qui en ont été la suite que j'ai l'honneur de vous présenter.

Mme veuve BERTRAND aîné, jardinier-pépinériste à Auxerre.

Sa culture générale comprend une superficie de 5 hectares 50 ares dont 4 hectares 25 ares en arbres fruitiers, la plus grande étendue en pépinières établies qui ait été visitée, et 1 hectare 25 ares en arbres forestiers, conifères, arbres d'agrément et plantes diverses.

Elle a une serre de multiplication, une serre d'orangerie et une serre tempérée construite depuis quelques années seulement.

Le terrain de ses pépinières est riche par sa nature et ses amendements. Il a été partout défoncé à 50 centimètres, et les arbres qu'il contient sont bien cultivés et d'une belle végétation.

Dans le jardin dépendant de la maison, de belles treilles de chasselas de 16 variétés sont disposées en palissade ou brise-vent, en 3 cordons à 2 m. 35 de hauteur. Le long des murs, d'autres treilles sont disposées en forme horizontale pour donner de l'ombre aux plantes de terre de bruyère.

Il est employé annuellement dans son établissement 24 mètres cubes de terre de bruyère.

Il a été remarqué dans le jardin un poirier de Beurré d'Aremberg conduit en palmettes d'une belle végétation, ayant 8 mètres de long, des cerisiers en espaliers chargés de fruits.

La taille et la direction des arbres formés a été bien soignée.

Les greffes de toutes espèces et l'ébourgeonnement sont calculés avec connaissance de l'art.

La totalité des arbres fruitiers composant les pépinières s'élève à 60,241, et se répartit ainsi :

16,800 pommiers (30 variétés), savoir : 3,000 tiges sur franc, dont 1,000 de 2 ans de greffe, livrables au commerce à l'automne 1857 et au printemps 1858, et 2,000 non greffés et ayant 2 ans de plantation.

13,300 sur Paradis dont 4,000 livrables au commerce, et 9,000 d'un an de plantation et non greffés.

500 sur doucin d'un an de plantation.

29,000 poiriers (100 variétés), savoir :

3,000 tiges sur franc, 2,000 quenouilles sur franc, 4,000 quenouilles sur cognassier, livrables au commerce.

2,000 sur franc d'un an de greffe, 10,000 sur franc et 6,000 sur cognassier bons à greffer.

12,000 pruniers (32 variétés), savoir :

6,000 livrables au commerce et 6,000 bons à greffer.

600 abricotiers livrables au commerce.

1,300 cerisiers (15 variétés), dont 300 tiges et 300 nains livrables au commerce et 700 Sainte-Lucie pour greffer, cerisiers plein vent.

500 noyers tiges.

40 beaux pêcheurs espaliers.

M. FÈVRE, jardinier-pépiniériste à Avallon.

Sa culture est spéciale pour les arbres fruitiers, plants de clôture et forestiers, et comprend 2 hectares 50 ares.

Ses pépinières d'arbres fruitiers sont bien tenues, ses arbres de belle venue et d'espèces choisies.

Dans le jardin tenant à la maison, il a formé dans l'allée deux rangées de pommiers disposés en cordon, bien conduites, et une palissade de poiriers conduits en losange, plantés à 30 centimètres de distance, d'une venue égale et à un seul brin, est d'un bel effet.

Différents jeunes arbres dirigés en palmette sont dans de bonnes conditions de taille. Les pieds-mères sont d'espèces choisies.

La totalité de ses plants de pépinières s'élève à 10,500 :

4,050 pommiers (30 variétés), savoir : 825 tiges de 2 ans de greffe, livrables au commerce ; 1,425 quenouilles, 200 tiges à cidre, 100 doucins belles quenouilles de 3 ans de greffe livrables au commerce, 700 sur franc greffés d'un an.

5,700 poiriers (75 variétés), savoir : 400 sur franc tige, 400 sur franc quenouille, 1,400 sur cognassier, livrables au commerce.

1,400 sur cognassier, sauvageons ou poiriers franc pour greffer ; 1,000 bons à greffer.

550 pruniers (25 variétés). Tiges de 2 ans de greffe livrables au commerce.

200 pêcheurs (10 variétés), greffés sur prunier pour espalier, et fort beaux.

Ses plants d'épine d'un an et 2 ans s'élèvent à 200,000 pieds.

M. ROCHEFORT fils, gendre Bourrez, demeurant à Avallon.

Sa culture est spéciale pour les arbres fruitiers et forestiers et comprend 3 hectares 30 ares. Elle est soignée et dirigée avec intelligence et ordre. Les arbres sont bien portants.

Mais il n'a pas de porte-greffes formés et prend ses greffes dans les carrés. Bien que la culture et la bonne tenue de ses pépinières semblent indiquer sa capacité, il n'a pas dressé d'arbres qui puissent faire apprécier son talent pour la taille et la direction de la sève.

La totalité des plants de ses pépinières s'élève à 26,310 :

9,750 poiriers, savoir : 550 livrables au commerce, tiges, 700 quenouilles sur franc et 3,000 sur cognassier livrables au commerce, 200 cognassiers formés pour espaliers et palmettes, 900 quenouilles sur cognassier de 2 ans de greffe, 2,000 sur cognassier d'un an de greffe.

11,070 pommiers, savoir : 1,370 tiges sur franc livrables au commerce, 6,000 franc bons à greffer, 700 francs d'un an de greffe, 3,000 paradis bons à greffer.

300 pruniers tiges livrables au commerce.

150 abricotiers et pêcheurs livrables au commerce.

340 cerisiers, savoir : tiges 140 livrables au commerce et disposées à être greffées.

3,500 pommiers et poiriers francs plantés de l'année.

800 cognassiers plantés de l'année.

M. ROCHEFORT père, jardinier-pépinieriste à Avallon.

Sa culture générale comprend arbres fruitiers, conifères, arbres fo-

restiers, arbustes d'agrément, plantes de terre, plantes vivaces, orangers, sur une contenance de 3 hectares.

Les arbres fruitiers occupent la moitié de cette contenance. La culture et la taille sont bien conduites.

Il a réuni dans son jardin, près de sa maison, dans un carré, tous les pieds-mères des poiriers au nombre de 100 variétés.

Il possède une serre à multiplication, une serre tempérée et une orangerie.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est une soixantaine d'orangers en caisse bien venus et chargés de fleurs, un assez grand nombre de plantes de serre et de plantes vivaces, notamment 24 camélias de 1 m. 50 c. de hauteur, une collection de 30 variétés de pivoines, etc.

Les plants de ses pépinières s'élèvent en totalité à 5,450, savoir :

Pommiers (30 variétés), 2,500 tiges sur franc, quenouilles et paradis, livrables au commerce.

Poiriers (100 variétés), 2,100 tiges, quenouilles et cognassiers livrables au commerce.

Pruniers (19 variétés), 600 livrables au commerce.

Cerisiers (9 variétés), 300 tiges et nains livrables au commerce.

M. CHARLOCHET, jardinier-pépiniériste à Lézinnes,

Ses pépinières d'arbres fruitiers sont peu importantes et celles qui existent dans l'enclos qu'il habite, offrent une végétation peu vigoureuse; le terrain semble épuisé; sa culture est surtout légumineuse. Il existe peu d'ordre dans le classement de ses arbres fruitiers et plants.

M. Charles ROBIN, jardinier-pépiniériste à Bléneau.

Ce pépiniériste a créé tout nouvellement sur une étendue de 2 hectares situés à Bléneau à l'entrée du pays et dans le jardin du château de Bléneau, appartenant à M. Dethou, horticulteur distingué, une pépinière d'arbres fruitiers qu'il doit encore étendre.

Les pieds-mères sont d'une belle venue, bien conduits et taillés; les murs permettent d'avoir une belle disposition d'espalliers tels que pêchers, pommiers, poiriers, et des vignes à cordons réguliers.

Ces arbres, plantés en école facile à vérifier, comprennent 61 variétés de pommiers, 6 de pommes à cidre, 117 de poiriers, 10 de poiriers à cidre, 20 de cerisiers, 21 de pruniers, 33 de pêchers et brugnons, 43 de vigne.

Les plants de ses pépinières s'élèvent à 40,000 environ, dont la plus grande partie d'un an de plantation bien prise, et l'autre bien prise également et d'un an de greffe.

De belles planches de semis existent.

L'automne dernier, ce jardinier a commencé à vendre 1,200 plants d'arbres fruitiers.

Il existe en outre une collection choisie de plantes vivaces, de plantes bulbeuses d'aquarium et de serre chaude, et d'arbustes d'agrément.

Il y aussi une culture préparée d'arbres forestiers et de conifères variés.

En ce moment, M. Dethou fait construire une vaste serre tempérée et une serre chaude avec aquarium ; ces deux serres lui permettront d'avoir de beaux produits en fleurs et plantes exotiques et autres.

Comparaison faite aux diverses pépinières, de leur nature, de leur étendue, de leur ordre, il y eut hésitation entre M. Fèvre, pépiniériste à Avallon et M. Rochefort-Bourrez, autre pépiniériste de la même ville, parce que M. Fèvre, s'il est inférieur en étendue et en quantité pour ses pépinières, a une école d'arbres fruitiers et une série d'arbres formés qui manquent à l'autre, un ensemble supérieur dans son organisation et l'égalité de venue de ses plants ; mais il reste à M. Rochefort-Bourrez, en retranchant les plants médiocres, une supériorité marquée en étendue et en quantité, circonstance qui, aux termes du programme, doit lui faire donner la préférence.

D'après les appréciations qui précèdent, MM. Montarlot et Bonnaire, adjoints à ceux des membres de la Commission qui ont pu visiter avec eux les diverses pépinières ci-dessus indiquées, ont été d'avis, tous ensemble, de vous proposer de décerner :

La médaille d'or de cent francs à Mme veuve Bertrand, pépiniériste à Auxerre ;

La médaille de quarante francs à M. Rochefort-Bourrez, pépiniériste à Avallon ;

Une médaille en bronze à M. Fèvre, autre pépiniériste à Avallon.

Et enfin, une médaille en bronze à M. Charles Robin, jardinier-pépiniériste à Bléneau.

Les conclusions du rapport et les primes et récompenses proposées par la Commission d'horticulture sont adoptées par le bureau.

DISTRIBUTION DES PRIMES ET RÉCOMPENSES.

Le bureau et les Commissions réunis se rendent ensuite sur

l'emplacement indiqué pour la proclamation des lauréats et la distribution des primes et médailles de la Société.

Mais avant l'accomplissement de cette partie du programme, M. le Président de la Société centrale adresse à l'assemblée les paroles suivantes :

Messieurs,

J'apprécie vivement, croyez-le, l'insigne honneur de présider cette solennité, puisqu'elle me donne le droit de vous parler de la plus féconde des industries : la culture du sol, cette base solide, essentielle de toute prospérité sérieuse d'un pays. S'il est une vérité entrée pour jamais dans la raison universelle, dans la conviction intime de chacun, c'est bien celle-ci, et elle ne vous aura pas échappé. Toutes les fois que les produits d'une contrée cessent d'être en rapport avec les besoins de la consommation, aussitôt les diverses branches des autres industries sont en souffrance, immédiatement des capitaux considérables sont enlevés à la circulation afin de rétablir l'équilibre et assurer l'alimentation et par conséquent la vie de la population.

A ces moments de crise, l'homme doit se dire que s'il ne lui est pas donné de régler le cours des saisons, il lui est réservé du moins d'en atténuer l'influence en obtenant de la terre, par d'intelligents efforts, tout ce qu'elle semble lui refuser. Alors il étudie plus attentivement les modes de culture, il en essaie de nouveaux, il tente, il ose, il découvre, il perfectionne ; et le bien sort du mal, le progrès d'une défaillance passagère. Je dis, Messieurs, qu'il étudie plus attentivement, et par là, je prétends dire avec une intention précise, que si la routine en agriculture est une plaie qu'il faut guérir, l'irréflexion et la témérité sont un danger non moins graves à surveiller, un danger d'autant plus funeste qu'il peut compromettre le succès des améliorations même les plus réalisables.

Ainsi, pour ne citer que quelques exemples parmi les erreurs qu'on peut commettre en exigeant un examen approfondi des faits et des lieux, combien de fois n'est-il pas arrivé que l'introduction des races étrangères, faute d'études spéciales, de préparations prudentes, n'a offert, au lieu des avantages qu'on s'était promis, que les plus cruelles

déceptions. Une alimentation suffisante ne leur étant pas fournie, là elles languissaient, là elles étaient décimées par la maladie. C'est qu'en agriculture, comme dans toutes les sciences positives, rien n'est isolé, tout s'enchaîne : le climat, le sol, l'exercice et l'alimentation. De là, on arrive forcément à s'expliquer pourquoi l'accroissement des fourrages est le seul gage d'un rendement plus élevé du sol, puis qu'il permet de nourrir le bétail d'une qualité supérieure, et d'obtenir des engrais abondants. *

Mais si tous les faits sont solidaires dans l'économie agricole, rien pourtant n'est absolu. Il faut bien se garder de le nier. Nous dirons, pour ne pas nous éloigner de la question que nous avons abordée en passant, et si, toutefois, il nous était permis d'émettre une opinion malgré notre compétence douteuse, nous dirons que, sauf les exceptions, il vaut mieux généralement s'attacher à améliorer les races du pays que de leur en substituer de nouvelles, complètement étrangères à la localité.

Cette contrée, Messieurs, a eu le rare bonheur, grâce aux patriotiques et généreuses inspirations du possesseur du domaine où nous sommes réunis, de voir s'élever au milieu des populations qui la couvrent, une vaste exploitation. Ici, l'enseignement agricole s'y professe dans son infinie variété et tous ses utiles développements ; ici la théorie n'est point restée enveloppée d'incertitude et d'obscurité : partout la pratique l'accompagne et la guide. Cette excellente méthode a porté ses fruits. Les essais successivement accomplis à Vauluisant ont rayonné dans le canton et au-delà, en portant la lumière et la conviction chez tous les cultivateurs. Quel plus noble, quel meilleur résultat pouvait-on ambitionner ?

Une voix plus autorisée que la nôtre, l'honorable M. Darblay, président de la Société impériale centrale d'agriculture, disait, il y a peu de jours : « Oui, ce sont les hommes qui possèdent la fortune qu'il est désirable de voir se livrer à la culture de leurs terres, c'est à eux qu'il convient de faire des essais, même coûteux, même incertains quelquefois. »

Toutes ces considérations, n'en doutez pas, ont puissamment contribué à déterminer la Société centrale à choisir Vauluisant pour sa

réunion ; et votre présence est un hommage rendu à des efforts tentés ici, devant vos yeux, autour de vous, dans des vues larges et d'intérêt public.

Le gouvernement impérial, par ses encouragements distribués dans des solennités annuelles, à des dates fixes, stimule avec une intelligente générosité le zèle des agriculteurs, mais il ne lui est pas donné pour cela de ne rien laisser à faire après lui et d'épuiser toutes les ressources des récompenses. Si chaque département comptait de grands propriétaires qui tinssent à honneur de transformer de vastes domaines en fermes expérimentales, les progrès seraient plus rapides, sans discontinuité, et ce sérieux problème : quels sont les meilleurs moyens de placer la France au niveau des peuples où la production a atteint le plus grand développement, serait bien près d'être résolu. C'est qu'en effet, dans un pays où le sol est morcelé jusqu'à l'excès, il est une foule d'innovations qui n'ont d'abord d'applications possibles que sur un domaine d'une certaine étendue. Là seulement peuvent être acquises les machines ingénieuses destinées à remplacer la main de l'homme ; là seulement les cultivateurs moins favorisés de la fortune, sont appelés à les connaître, à les apprécier, en attendant le jour d'en posséder de semblables.

Le programme des primes et récompenses arrêté par la Société centrale a été rédigé dans la pensée d'offrir à toutes les natures de travaux et de services qui intéressent les diverses branches de l'industrie agricole, de sérieux encouragements. La Société y a consacré toutes ses ressources disponibles, je pourrais même dire qu'elle les a plus qu'épuisées. Demain, à Sens, elle continuera son œuvre de concert avec le Comice de l'arrondissement.

Messieurs, une grande satisfaction nous a été déjà donnée : c'est l'empressement des agriculteurs à venir mériter les primes qui doivent être décernées à la suite des épreuves exigées dans les différents concours qui se sont succédé. Ces premiers résultats sont la confirmation de nos meilleures, de nos plus chères espérances. Oui, la Société centrale s'appuyant sur les Comices et venant ajouter son action à la leur, contribuera au progrès de l'agriculture dans le département. Elle sera un lien de plus entre tous ceux qui y consacrent

leur temps, leur intelligence et leurs capitaux. Si, par nos communs efforts, nous parvenons à faire aimer davantage le sol qui nous a vus naître, si nous avons prouvé par ces efforts, et ils n'ont pas d'autre but, que le bien-être des populations, leur moralité et l'esprit de famille ont leurs garanties les plus sûres dans les travaux qui identifient, pour son bonheur et sa dignité, l'homme à la terre, notre œuvre aura eu son utilité, nous ne nous serons pas mépris en la fondant.

Après ce discours salué d'immenses applaudissements, M. le secrétaire de la Société centrale fait l'appel des lauréats des cinq premiers concours.

PREMIER CONCOURS.

LABOURAGE.

1^{er} prix. Une médaille d'argent grand module, une montre en argent, un fouet, et une somme de 100 fr. au sieur Louis Virlois, laboureur chez M. Vajou, à Foissy.

2^e prix. Une médaille d'argent grand module, une timbale en argent, un curioir et une somme de 50 fr. au sieur Jean-Louis Maillet, laboureur chez M. Victor Lavoué, à Pont-sur-Vannes.

3^e prix. Une médaille d'argent petit module et une somme de 40 fr. au sieur Séverin Vignot, laboureur chez M. François Foin, à Villeneuve-l'Archevêque.

4^e prix. Une médaille d'argent petit module et une somme de 30 fr. au sieur Hippolyte Talvat, laboureur aux Siéges.

5^e prix. Une médaille de bronze grand module, et une somme de 25 fr. au sieur Fréjule Guesné, laboureur chez M. Javal, à Vauluisant.

6^e prix. Une médaille de bronze, petit module, et une somme de 20 fr. au sieur Brice Virlois, laboureur à Foissy.

Mention honorable hors ligne au sieur Pollentru père, demeurant à la Prévoyance, commune des Siéges, qui malgré son grand âge a exécuté un labour remarquable.

1^{re} mention honorable, au sieur Benjamin Fouché, laboureur à Bagneaux.

2^e mention honorable au sieur Alphonse Colson, laboureur chez M. Marteau, à la Singerie (Courgenay).

3^e mention honorable au sieur Hippolyte Sarrazin, laboureur chez

M. Adam, à la Charmée, commune de Lailly.

Ces trois derniers ont exécuté le meilleur labour, après les six prix ci-dessus mentionnés.

FAUCHAGE.

1^{er} prix. Une médaille d'argent de la valeur de 20 fr., une faux montée de tous ses accessoires et une somme de 25 fr. au sieur François Fouchy, de Pont-sur-Vannes.

2^e prix. Une médaille d'argent de la valeur de 10 fr., une faux simple et une somme de 15 fr. au sieur Vincent Picon, de Pont-sur-Vannes.

Mention très-honorable avec une faux simple au sieur Isidore Millat de Courgenay.

1^{re} mention honorable au sieur Jean-Louis Tourneur, de la Charmée (Lailly).

2^e mention honorable au sieur Athanase Brenire de Courgenay.

DEUXIÈME CONCOURS.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES ET VITICOLES.

§ 1^{er}. — *Propriétaires.*

1^{er} prix. Une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Le propriétaire qui a mérité ce prix, et qui est tout à la fois de l'arrondissement d'Auxerre et du bureau de la Société, a cru devoir, par un excès de modestie, ne pas l'accepter. Ce premier prix a été réservé.

2^e prix. Une médaille d'or de la valeur de 100 fr. à M. Victor Guichard, à Jouancy près Sens, pour l'ensemble de son bétail, de ses terres et de sa comptabilité parfaitement ordonnée.

3^e prix. — Une médaille d'argent de la valeur de 50 fr. à M. Rousselet, maître de poste à Vermenton, pour la mise en culture de terres précédemment incultes, sous le rapport agricole et viticole.

Mention très-honorable à M. Textoris, de Cheney, pour le noble emploi qu'il fait de sa fortune en s'efforçant d'une manière tout exceptionnelle d'activer les progrès de l'agriculture dans le département.

Autre mention très-honorable à M. Armand Roché, à Villiers-Saint-Benoît, pour la bonne et économique organisation de sa distillerie, et son application des méthodes de culture perfectionnées.

§ 2. — *Fermiers.*

1^{er} prix. Une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Aucun des candidats n'a paru remplir les conditions voulues pour le mériter; ce prix a été également réservé.

2^e prix. Une médaille d'or de la valeur de 100 fr. à M. Hunot à Prémar-
tin, commune d'Esnon, près Brienon.

5^e prix *ex æquo*. Une médaille d'argent de la valeur de 50 fr. à
M. Barbier à Fêstigny, près Coulanges-sur-Yonne, et à M. Paullentru
à Vauremy, commune de Molinons.

TROISIÈME CONCOURS.

VITICULTURE.

Une médaille d'argent de 50 fr. et une prime de 100 fr. au sieur Cer-
veau, gendre Fournau, vigneron à Chablis.

Une médaille d'argent de 25 fr. et une prime de 80 fr. au sieur Auguste
Moreau, vigneron à Auxerre.

Une médaille d'argent de 20 fr. et une prime de 60 fr. au sieur Roy,
vigneron à Augy, près Auxerre.

Une médaille de bronze et une prime de 15 fr. au sieur Edme Vathaire,
vigneron à Coulanges-la-Vineuse.

Une médaille de bronze et une prime de 15 fr. au sieur Edme-Victor
Denis, vigneron à Fontaine-la-Gaillarde.

Mention honorable au sieur Vinot, gendre Thiennot, vigneron à
Chablis.

QUATRIÈME CONCOURS.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Une médaille d'or de la valeur de 200 fr. avec un traité d'agriculture
à M. Félix-Athanase-Isidore Boudard, instituteur à Saint-Maurice-aux-
Riches-Hommes.

Une médaille d'argent de la valeur de 50 fr. et un traité d'agriculture à
M. Michel-Thomas Gerberon, instituteur à Bœurs-en-Othe.

Une médaille de bronze à M. Auguste Patinot, instituteur à Noé, près
Sens.

CINQUIÈME CONCOURS.

SERVITEURS AGRICOLES.

Une médaille d'or de 200 fr. (donnée par l'Empereur) et une prime de
120 fr. au sieur Julien Cagnat, âgé de 61 ans, attaché depuis 35 ans à la
famille Cordonnier à Etais.

Une médaille d'argent et une prime de 100 fr. au sieur Grégoire Chainez,

domestique depuis 41 ans chez M. Hoppenot et chez M. Bertin, son gendre, aux Baudières, commune d'Héry.

Une médaille d'argent et une prime de 80 fr. au sieur Louis-Siméon Bérnard, berger depuis 27 ans chez M. Guichard.

Une médaille d'argent et une prime de 50 fr. au sieur Henri Gauthier, chef d'exploitation à la ferme des Bruneaux, près Bléneau.

Une médaille d'argent et une prime de 40 fr. au sieur Gaglin Chamon, chef de culture à Vireaux près Tonnerre.

Une médaille de 100 fr. (donnée par l'Empereur) et une prime de 80 fr. à Françoise Marguerite, attachée depuis 29 ans au service des époux Villain, à Soumaintrain.

Une médaille d'argent et une prime de 60 fr. à Hélène Hardy, domestique depuis 32 ans, chez M. Berlin, à la Chapelle-sur-Oreuse.

Une médaille d'argent et une prime de 50 fr. à Emilie Guillot, femme de Grégoire Chainez, attachée depuis 28 ans au service de M. Hoppenot et de M. Bertin, son gendre, aux Baudières.

Une médaille d'argent et une prime de 40 fr. à Béate Givaudin, domestique chez M. Beauvais, à la ferme de Crécy, près Avrolles.

Mention honorable à Charles Vajou et Anne Rondeau sa femme, domestiques chez deux propriétaires de la Chapelle-sur-Oreuse.

Ils devaient recevoir les seconds prix du 5^e concours, mais ils étaient désignés pour le premier prix du Comice de Sens, plus important que celui de la Société centrale, qui a cru devoir ne leur réserver pour ce motif qu'une mention honorable.

Le secrétaire proclame aussi les noms des concurrents entre lesquels l'assemblée de MM. les Maires du canton de Villeneuve-l'Archevêque a réparti le don de 500 fr. fait par un bienfaiteur anonyme pour être distribués aux serviteurs et gens à gages attachés à la culture dans ce canton.

Il est offert à la Société par MM. Ouin et Franc une boîte à houppe dont ils sont les inventeurs brevetés, instrument destiné au soufrage et au chaulage à sec de la vigne, des arbres à fruits et des arbuscules de toute espèce, pour combattre l'oïdium et les autres maladies qui sévissent sur les végétaux. Cet instrument sera mis à la disposition de celui des membres qui désirera en

faire usage. La Société, reconnaissant l'utilité de cette invention, adresse ses félicitations et ses remerciements à MM. Ouin et Franc.

Le programme de la première journée étant épuisé, le bureau de la Société s'est transporté à Sens où devait s'accomplir la seconde partie du programme de la session publique, de concert avec le Comice de l'arrondissement de Sens.

Séance à Sens du 4^{er} juin. — 2^e journée.

ENQUÊTE AGRICOLE.

Les bureaux réunis de la Société centrale et du Comice de l'arrondissement de Sens se rendent dans une des salles de la Mairie pour résoudre la série des questions dont le programme avait été arrêté dans la séance de la Société centrale du 8 mai, et arriver ainsi à établir la situation de l'agriculture et des industries agricoles dans l'arrondissement de Sens.

La discussion s'est ouverte sur chacune des questions de l'enquête, et l'état de choses que cette discussion a révélé, peut être résumé ainsi :

1^o NATURE DU SOL.

Le sol cultivable de l'arrondissement de Sens peut être divisé en trois grandes zones : les terrains argilo-siliceux de la rive gauche de l'Yonne, qui composent le canton de Chéroy, les terres d'alluvion de la vallée de l'Yonne, les terrains argilo-crayeux des cantons de la rive droite. Terres labourables et bois dans la première, terres et prairies dans la seconde, terres, vignes et bois dans la troisième.

2^o MORCELLEMENT.

Le morcellement de la propriété rurale, sans avoir atteint le même développement que dans certaines régions du département, y est

cependant considérable, et il tend à augmenter chaque jour. Les grandes fermes du canton de Villeneuve-l'Archevêque même menacent de disparaître; la division du sol y fait de notables progrès. Les propriétaires se montrent aussi plus enclins à faire valoir par eux-mêmes; le nombre des fermiers tend à diminuer.

Le morcellement ne s'est pas opéré dans les mêmes proportions sur tous les points de l'arrondissement; ainsi l'étendue moyenne des exploitations dans le canton de Chéroy varie de 60 à 80 hectares, dans le canton de Villeneuve-l'Archevêque elle est de 100 à 120 hectares.

3^o DRAINAGE.

Il s'en faut que le sol soit partout suffisamment perméable. Sur les plateaux du Gâtinais, dans le canton de Chéroy, dans une partie de celui de Villeneuve-l'Archevêque et même dans le canton de Sens, on obtiendrait, à n'en pas douter, les meilleurs résultats d'opérations de drainage bien entendues. Dans le canton de Chéroy principalement un cinquième environ du sol cultivable en réclamerait l'application. Malgré cela le drainage est peu pratiqué encore dans l'arrondissement; il a été tenté seulement quelques faibles essais, dont les effets ont été satisfaisants, et qui dénotent une tendance à entrer dans la voie du drainage. Le défaut de fabriques de tuyaux dans l'arrondissement contribue à retarder la vulgarisation de ce mode d'assainissement et de fécondation.

4^o MARAIS

Le fond de la vallée de la Vanne se compose de marais ou de terrains humides sur une longueur de plus de 34 kilomètres et sur une largeur moyenne de 600 mètres. Ces marais ou prairies marécageuses, occupent ainsi une superficie de plus de 2,000 hectares répartis sur le territoire de dix-sept communes dans deux départements, l'Aube et l'Yonne, et appartenant pour un tiers environ aux communes et pour les deux autres tiers à plus de quinze cents propriétaires. L'arrondissement de Sens seul y entre pour une superficie de quinze cents à dix-huit cents hectares.

Cet état d'humidité et de stérilité des terrains de la vallée de la Vanne est attribué tout à la fois à la nature du sous-sol composé d'une

tourbe spongieuse, et à la grande quantité des usines situées sur le cours de la rivière.

Au double point de vue de la production et de l'hygiène publique, les populations riveraines ne sauraient trop appeler de leurs vœux le dessèchement de ces marais. Un projet a été étudié dans le cours de l'année 1855, et la compagnie Vassal a demandé la concession de ces travaux. MM. les Préfets, les Ingénieurs en chefs et le Conseil général des ponts et chaussées, ont émis un avis favorable à l'exécution de ce projet, et des enquêtes locales ont été ouvertes; néanmoins, les choses en sont restées là, et le dessèchement est toujours attendu. Les populations n'ont peut-être pas accueilli le projet avec tout l'intérêt qu'il méritait. On s'est arrêté aux questions de détail de la mise à exécution. On a opposé l'idée d'un syndicat aux propositions de la compagnie; les propriétaires ont témoigné quelque froideur à l'idée des plus-values à payer à la compagnie. A l'égard de cette plus-value, qui doit résulter infailliblement, pour les propriétés riveraines, de l'exécution des travaux de dessèchement, et que MM. Vassal et Cie portaient de 3,400 fr. à 4,400 fr. l'hectare, MM. Bréard et Desbriasseaux pensent que cette appréciation est exagérée, et qu'elle doit être évaluée au plus à une moyenne de 3,000 fr. par hectare.

Quelles que soient les divergences qui existent sur le mode pratique d'exécution des travaux, un fait reste incontesté, c'est que le dessèchement des terrains marécageux et improductifs de la vallée de la Vanne serait un véritable bienfait pour les populations riveraines.

M. Bréard, médecin-vétérinaire à Villeneuve-l'Archevêque, qui s'est occupé de cette question d'une manière toute spéciale, a communiqué à la Société, sur cet intéressant sujet, un cahier d'observations qui sera joint au procès-verbal.

5^o BAUX.

La presque totalité des baux se paient en argent, principalement dans la vallée de l'Yonne; le métayage tend à disparaître. La durée moyenne des baux à ferme dans l'arrondissement est de douze années,

période généralement insuffisante pour permettre aux fermiers d'introduire dans une exploitation toutes les améliorations désirables. Les usages sur la durée des baux sont les mêmes depuis fort longtemps. Les titres de l'hospice de Sens renferment des baux du commencement du *xvii*^e siècle dont la durée était la même que celle des baux les plus récents. Les propriétaires, en ne consentant que des baux à courtes périodes, ont en vue de rendre le sol plus disponible entre leurs mains. Eux ou leurs enfants vendront un jour en détail, de longs baux seraient un obstacle, là encore se fait sentir l'influence du morcellement.

Dans le canton de Chéroy où la division a fait des progrès moins considérables, où les ventes en détail sont plus rares, on tend à augmenter la durée des baux ; depuis quelques années les baux sont faits pour une période de douze, quinze et dix huit ans. Les propriétaires ont senti la nécessité d'améliorer la culture ; des baux à long terme sont les premiers moyens auxquels ils ont recours.

Le taux moyen du fermage sur la rive gauche de l'Yonne, dans le canton de Chéroy, est de 50 à 60 francs l'hectare ; dans les riches terrains de la vallée de l'Yonne, il varie de 60 à 80 francs, et sur la rive droite, dans les cantons de Sergines et Villeneuve-l'Archevêque, le taux moyen n'excède guère 55 francs l'hectare.

6° ASSOLEMENT.

Dans la vallée de l'Yonne, il n'y a pas, à proprement parler, d'assolement régulier ; les terres sont toujours emblavées en colza, betteraves, pommes de terre et blé. A l'exception d'un petit nombre d'exploitations où les bonnes méthodes de culture sont étudiées et appliquées, le fermier pousse avant tout à la production des denrées dont les cours sont les plus élevés sur les marchés ; beaucoup de blé si le blé est cher. Dans le canton de Chéroy l'assolement le plus généralement adopté est l'assolement triennal, blé, avoine, prairies artificielles.

7° INSTRUMENTS ARATOIRES.

Sauf quelques exploitations principales où les instruments perfectionnés se sont introduits, les anciens instruments de culture sont

encore entre les mains de presque tous les cultivateurs; la vieille charrue, dont on ne peut contester les avantages, du reste, est toujours celle qui domine.

Les machines à battre sont très-répandues depuis quelques années dans l'arrondissement. Des batteuses locomobiles parcourent les villages et battent, pour les propriétaires et les fermiers, à la journée ou à la mesure. La vapeur, comme moteur agricole, s'est quelque peu vulgarisée dans ces dernières années.

8° ENGRAIS.

Le fumier de ferme est le plus généralement employé. Néanmoins, dans une partie de la vallée de la Vanne et dans le canton de Pont-sur-Yonne, on s'est servi avec succès du guano et un peu de la poudrette. On a obtenu des colzas de 8 à 9 pieds de hauteur. Un membre fait observer que le guano est souvent fraudé, que cet inconvénient est de nature à en détourner les cultivateurs. L'agriculture hésitera à employer les engrais artificiels tant que de plus grandes garanties ne lui seront pas offertes contre la falsification. Il serait désirable qu'ils fussent vendus au titre, comme à Nantes, où il existe une Commission chargée d'analyser les engrais, et que le dosage fût indiqué sur chaque balle expédié dans les départements.

M. Carlier demande que la Société émette le vœu que l'attention de M. le Ministre soit appelée sur cette question importante; M. Marey demande que le même vœu soit adressé à M. le Préfet de l'Yonne, afin que ce magistrat puisse prendre, au sujet des engrais commerciaux, les mêmes mesures que son collègue de la Loire-Inférieure.

Le mode d'utilisation des engrais naturels laisse beaucoup à désirer. A peu d'exceptions près, les cultivateurs n'ont pas adopté la fosse à purin. Le purin se perd dans la voie publique, et de là coule dans les abreuvoirs, où il vicia l'eau bue par les bestiaux. Quelques-uns l'emploient uniquement à arroser les fumiers. On ne saurait assez recommander aux cultivateurs d'utiliser le purin, si riche en principes fertilisants, et d'en arroser moins la terre avant l'emblavage que les récoltes mêmes en vert. La construction d'une fosse à purin est chose facile et peu dispendieuse. Il suffit, pour le réservoir, d'un

trou pratiqué dans un terrain inférieur et luté au fond avec de l'argile.

Les matières de vidange ne sont pas employées comme engrais. Il faut cependant rappeler aux cultivateurs l'exemple de la Flandre et de l'Angleterre, où l'emploi des vidanges contribue pour une large part à la richesse de production du sol.

9° IRRIGATIONS.

Dans les prairies de la vallée de la rive gauche, à Marsangis, par exemple, on pratique l'irrigation d'hiver à l'aide de vannes; dans quelques autres parties, on ouvre des rigoles et des saignées. Dans la vallée de la Vanne, l'irrigation n'est pas nécessaire.

10° AMENDEMENTS.

La marne, la chaux et le plâtre sont employés à l'amendement du sol; le marnage est surtout usité dans les cantons de Chéroy et de Villeneuve-l'Archevêque; l'emploi du plâtre est le plus répandu dans tout l'arrondissement; on ne se sert de la chaux qu'en très-petite quantité.

Il est regrettable que les cendres des forges, des tuileries et des nombreuses usines de l'arrondissement, qui sont des engrais puissants, ne soient pas davantage utilisées. Sur le plateau de Villiers-Bonneux et à Grange-le-Bocage, les cendres sont employées assez généralement pour les prairies. Partout ailleurs, on ne songe pas à les utiliser au profit du sol de la contrée. A Sens, les cendres sont vendues pour Nantes. M. Challe déplore qu'on n'utilise pas non plus les tourteaux. Dans le Gâtinais, on les vend pour l'Angleterre.

11° CÉRÉALES.

Le froment est la céréale qu'on cultive presque exclusivement. Les cultivateurs ont à peu près entièrement renoncé au méteil. On sème toujours à la volée. Il n'a pas été fait d'essais de culture en lignes, malgré l'économie bien certaine de moitié et même des deux-tiers que ce mode permet de réaliser sur la semence. Les cultivateurs n'ont pas l'habitude de sarcler, et cependant, en Picardie, où le sol est encore plus compact, le sarclage est fort répandu, et les résultats de

cette opération ne sont pas contestables. Il est vrai que le sarclage n'est guère praticable qu'avec la culture en lignes; c'est un motif de plus d'encourager ce mode de culture.

Le rendement moyen par hectare, dans l'arrondissement, peut être évalué à 8 à 10 sacs de 150 litres environ, autrement de 12 à 15 hectolitres.

42° PRAIRIES ARTIFICIELLES.

La luzerne, le trèfle, la minette et le trèfle incarnat sont les herbes artificielles le plus en usage. La durée et le rendement en sont difficiles à apprécier puisque les prairies artificielles durent ou produisent plus ou moins en raison de leur nature.

43° PLANTES LÉGUMINEUSES.

Les pommes de terre et les betteraves sont les plantes légumineuses qui entrent principalement dans l'assolement. La culture des turneps et des topinambours est inconnue dans l'arrondissement. Un fait à constater c'est que la maladie des pommes de terre a sensiblement diminué et que déjà celles de la dernière récolte étaient assez saines. Un membre, M. Boulard-Moreau, a profité de l'occasion pour recommander aux cultivateurs de planter les pommes de terre avant les avoines, en février. On a remarqué que la plantation à cette époque avait de bons résultats, et de nombreux exemples permettent de penser que dans ces conditions la pomme de terre est mieux à l'abri de l'invasion de la maladie.

44° PLANTES OLÉAGINEUSES ET TEXTILES.

Le chanvre, le colza et la navette sont répandus dans l'arrondissement, surtout dans le canton de Villeneuve-l'Archevêque où la culture du chanvre est très-importante.

45° BESTIAUX.

On élève beaucoup de moutons, des génisses, des porcs, de toutes les races, et le plus ordinairement par la stabulation.

46° BASSES-COURS.

Le lait, le beurre, les œufs, les volailles, en un mot tous les produits.

de la basse-cour s'écoulent sur Paris. L'augmentation de ces produits peut être d'un dixième depuis quelques années.

47° INDUSTRIES AGRICOLES.

Les exploitations industrielles telles que féculeries, distilleries, etc., n'existent pas dans l'arrondissement. On établit en ce moment une tourbière à Malay-le-Roi, près Sens, Il existe aussi dans l'arrondissement de nombreuses carrières de craie.

48° VITICULTURE.

L'oidium dont l'arrondissement a beaucoup souffert et le manque de récolte, à la suite des gelées successives des dernières années, ont déterminé les propriétaires à arracher une grande partie des vieilles vignes et il s'en faut que les nouvelles plantations représentent la même superficie.

Le mode de culture de la vigne est à peu près le même que dans l'arrondissement d'Auxerre, mais les plants ou cépages sont moins fins que dans les autres vignobles du département. Les cépages les plus répandus sont : le Gois en grande quantité, le plant de Roi, le Samoreau, le Pineau et le plant de Moret.

Les vins sont vendus pour Paris et la Brie.

Le rendement moyen de la vigne dans les environs de Sens peut être évalué de 70 à 80 feuilletes de 136 litres par hectare.

49° HORTICULTURE.

Il n'existe pas dans l'arrondissement de pépinières d'arbres fruitiers, mais seulement quelques plantations isolées. La taille des arbres est toujours la même que par le passé, à l'exception toutefois du pêcher dont la taille a subi quelques perfectionnements.

Les fruits à cidre sont la poire de Saulge, la pomme de Nez-plat, la pomme de Locard et la pomme de Blanche. Les cidres s'écoulent en majeure partie sur Paris.

Les produits de la culture maraîchère sont estimés ; ils suffisent aux besoins de la consommation locale.

20° SÉRICICULTURE.

La sériciculture est complètement abandonnée.

21° APICULTURE.

Le canton de Sergines seul s'occupe de l'exploitation des abeilles, mais en trop petite quantité pour en permettre l'exportation.

22° PISCICULTURE.

Il n'a été fait aucun essai de pisciculture.

23° SYLVICULTURE.

Non seulement on n'a pas fait de plantations de bois depuis longtemps, mais encore le défrichement fait des progrès.

24° CHEMINS.

L'état des chemins s'améliore tous les jours sur tous les points de l'arrondissement.

Avant de clore la séance, M. le Président donne connaissance d'une lettre de M. Chamblain, préfet de l'Aisne, qui remercie la Société dans les termes les plus bienveillants de sa nomination comme membre honoraire.

A l'unanimité l'assemblée vote l'insertion de cette lettre au procès-verbal.

En voici la teneur :

Paris, le 22 mai 1857.

• Monsieur le Président.

• M. le Secrétaire de la Société centrale de l'Yonne pour l'encouragement de l'agriculture m'a transmis l'extrait de la délibération du 8 de ce mois, par laquelle MM. les membres de la Société ont bien voulu me donner le titre de membre honoraire. Veuillez, Monsieur le Président, être mon interprète auprès de nos collègues et leur dire combien j'ai été touché de leur gracieux souvenir. Je suivrai avec le plus vif intérêt le bien qu'ils feront dans un département qui me sera toujours cher.

• Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération,

• CHAMBLAIN. •

Huit nouveaux membres sont présentés : M. Dieudonné-Gandrille, propriétaire à Saint-Sauveur, par MM. Challe et Boulard-Moreau ; M. Barbier, fermier à Festigny, par MM. Rouillé et Ribière ; M. Berthelin-Desbiron, avoué à Sens ; M. Livras, maire de Coulanges-la-Vineuse ; M. Textoris, propriétaire à Cheney, par MM. Challe et Chaillou des Barres ; M. Richard, propriétaire à Monéteau, par MM. Moneau et Rouillé ; M. Waas, docteur en médecine à Joigny, et M. Paul Sevenat, propriétaire en la même ville, par MM. Rampont-Lechin et Petit.

Il sera statué sur ces différentes présentations dans la séance de novembre.

Le programme de la session publique se trouvant ainsi entièrement accompli, la session est close.

La séance d'enquête terminée, les bureaux des deux Sociétés se transportent sur la place destinée à la cérémonie de la distribution des primes et récompenses. M. le Secrétaire fait l'appel des lauréats des concours pour l'horticulture, les animaux reproducteurs et les machines agricoles.

PREMIER CONCOURS.

HORTICULTURE.

Une médaille d'or de 100 fr. et un traité de l'art horticole, à Mme veuve Bertrand aîné, pépiniériste à Auxerre.

Une médaille d'argent de 40 fr. et un traité de l'art horticole, à M. Rochefort-Bourrez, pépiniériste à Avallon.

Une médaille de bronze, à M. Fèvre, pépiniériste à Avallon.

Une médaille de bronze, à M. Charles Robin, jardinier pépiniériste à Bléneau.

DEUXIÈME CONCOURS.

ANIMAUX REPRODUCTEURS.

Taureaux.

Une médaille d'or de la valeur de 200 fr. et une indemnité de la somme de 30 fr. à M. Auguste Delions, à Sens, pour un taureau Cotentin.

Une médaille d'argent de la valeur de 50 fr. et une indemnité de 25 fr., à M. de Sereville, à la Belliole, pour un taureau de race d'Ayr.

Une médaille d'argent de 40 fr. et une indemnité de 20 fr., à M. Victor Guichard, pour un taureau normand.

Une médaille d'argent de 50 fr. et une indemnité de 15 fr., à M. Beauvais, à la ferme de Crécy, pour un taureau flamand.

Vaches.

Une médaille d'or de 100 fr. et une indemnité de 50 fr., à M. Victor Guichard, pour une vache normande.

Une médaille d'or de 100 fr. et une indemnité de 50 fr., à M. Beauvais, à la ferme de Crécy, pour une vache flamande.

Une médaille d'argent de 50 fr. et une indemnité de 25 fr., à M. Guillaume à Sens, pour une vache normande et un lot de vaches hollandaises.

Une médaille d'argent de 40 fr. et une indemnité de 20 fr., à M. Delions, pour un très-beau lot de vaches normandes.

Une médaille d'argent de 50 fr. et une indemnité de 15 fr., à M. Simonnet, de Thorigny, pour une vache normande.

Une mention très-honorable à M. Tailandier, de Villeneuve-l'Archevêque, pour une vache normande.

Autre mention très-honorable à M. Chantemille, de Joigny, pour une vache bernoise introduite dans le département.

Veaux.

Une médaille d'argent de 20 fr. et une indemnité de 20 fr., à M. Tailandier, de Villeneuve-l'Archevêque.

Une médaille d'argent de 40 fr., et une indemnité de 10 fr., à M. Beauvais, à la ferme de Crécy, pour un veau flamand.

Bœufs.

Une médaille d'or de 100 fr. et une indemnité de 25 fr., à M. Martin, à Venizy, pour un métis mérinos.

Une médaille d'argent de 50 fr. et une indemnité de 20 fr., à M. Victor Dubois, à Chigy.

Une médaille d'argent de 40 fr. et une indemnité de 15 fr., à M. Bréard, à Bagneaux.

Pas de 4^e prix.

Mention honorable à M. Vacher, à Serbonnes, à qui le 4^e prix n'a pas été accordé parce que ses bœufs sont importés depuis moins de six mois.

Brebis.

Une médaille d'or de 100 fr. et une indemnité de 30 fr., à M. Thierry, à la ferme Regnard, près Saint-Florentin, pour un lot de métis mérinos.

Une médaille d'argent de 50 fr. et une indemnité de 25 fr., à M. Victor Guichard.

Une médaille d'argent de 40 fr. et une indemnité de 20 fr., à M. Billy, à Granchette, près Sens.

Pas de 4^e prix.

Porcs.

Une médaille d'argent de 20 fr. et une indemnité de 20 fr., à M. Solenne, meunier à Sens, pour un verrat Hampshire.

Une médaille d'argent de 15 fr. et une indemnité de 15 fr., à M. Plicque, meunier à Sens, pour une truie Hampshire.

CONCOURS COMMUN.

MACHINES AGRICOLES.

Aucun des candidats n'a rempli les conditions voulues pour obtenir le 1^{er} prix; ce prix a été réservé.

Une médaille d'argent de 50 fr., sans indemnité, à M. Perraud, à Paron, pour l'ensemble des machines introduites dans son exploitation et propagées dans la contrée.

Une médaille d'argent de 40 fr. et une indemnité de 40 fr., à M. Vallée, à Leugny, pour sa charrue en fer, à vis d'Archimède.

Une médaille d'argent de 40 fr., sans indemnité, à M. Lair, à Sens, pour l'ensemble des instruments par lui fabriqués.

Une médaille d'argent de 30 fr., sans indemnité, à M. Honoré Quentin, à Cravant, pour le coultre adapté à sa charrue à défricher.

Une médaille d'argent de 30 fr., sans indemnité, à M. Robert, au Vau-Germain, commune de Saint-Cyr-les-Colons, pour son extirpateur modifié.

Mention honorable et une indemnité de 30 fr., à titre d'encouragement, au sieur Sagette, charron au Deffand, commune de Saints-en-Puisaie.

Indemnité de 30 fr. à titre d'encouragement à M. Rappeneau, charron à Saint-André-en-Terre-Pleine.

Mentions honorables :

A M. Tonnelier, de Châtillon, pour son extirpateur.

A M. Gibey, de Briennon, pour son rateau à cheval.

A M. Mauny, de Sens, pour ses charrues.

Des remerciements sont adressés à la Compagnie du matériel agricole perfectionné, pour son exposition d'instruments perfectionnés et économiques.

OBSERVATIONS

SUR LE DESSÈCHEMENT DE LA VALLÉE DE LA VANNE, PRÉSENTÉES PAR
M. L. BRÉARD, MÉDECIN-VÉTÉRINAIRE, A VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE,
SECRÉTAIRE DU COMICE AGRICOLE DE SENS.

Messieurs,

Je viens aujourd'hui appeler votre bienveillante attention sur la vallée de la Vanne, que vous avez parcourue dans une grande partie de son étendue, en vous rendant hier au domaine de Vauluisant. Vous avez été péniblement surpris, à côté de cette végétation luxuriante, de cette plaine recouverte de riches emblaves, de rencontrer sans aucune transition des marécages improductifs qui, à cette époque avancée de la saison, ne laissent poindre que des joncs et des roseaux.

Cette vallée s'étend dans les départements de l'Aube et de l'Yonne, sur une longueur de 50 kilomètres, offrant une superficie de 2,472 hectares de marais, dont les deux tiers, 1,430 hectares situés sur le département de l'Yonne, se trouvent répartis entre quinze communes presque toutes riches par la fécondité de leur sol, par leurs propriétés domaniales et par le travail assidu de leurs habitants. Ces communes présentent une population de près de 8,000 âmes, sans compter la ville de Sens, sur le territoire de laquelle la Vanne se jette dans l'Yonne.

Comme vous le voyez, Messieurs, cette question s'élève à la hauteur d'un intérêt général et d'utilité publique ; c'est à ce titre qu'elle mérite votre sérieuse attention.

L'histoire locale nous apprendra que diverses tentatives ont déjà été faites pour l'assainissement de cette contrée.

Bruzen de la Martinière, dans son dictionnaire historique et géographique, dit, à l'article Vanne : « Elle serait beaucoup plus utile, si elle « pouvait porter bateau ; on entreprit de la rendre navigable en 1639, « mais on trouva que le terrain de son lit était mouvant. »

Alors, on avait seulement le projet de faire de cette rivière une voie de communication sûre et facile.

Plus d'un siècle après, le chevalier de Tuncques, reprenant ces mêmes idées de canalisation de la Vanne, essaya en même temps le dessèchement de la vallée ; malheureusement cet homme aux pensées généreuses et trop avancées pour son époque, fut obligé d'abandonner ses travaux devant l'omnipotence un peu féodale de M. de Cerilly, propriétaire du domaine de Theil.

Depuis longtemps, les conseils d'arrondissements et les conseils généraux des deux départements formulaient des vœux pour le dessèchement de la Vanne, et jamais l'autorité supérieure ne les prit en sérieuse considération.

En 1854, MM. Bacquet et Fruitier demandèrent à faire les études nécessaires ; cette autorisation leur fut refusée dans l'Yonne ; dans l'Aube, un projet de syndicat fut soumis aux enquêtes ; il souleva une opposition unanime.

L'année dernière, M. Vassal fit faire par M. Lesguillier, ingénieur des ponts et chaussées, une étude complète de la question, et demanda, au nom d'une compagnie financière, la concession de l'entreprise.

Voici le résumé de ce travail, basé sur une étude approfondie de la nature géologique des terrains, du régime hydraulique du bassin de la Vanne et de ses affluents.

« Ces marais, qui sont aujourd'hui improductifs, par suite d'un excès d'humidité, resteraient impropres à toute culture, s'ils étaient, en été, complètement privés d'eau. Le dessèchement et l'irrigation sont donc deux opérations connexes qu'il est nécessaire d'entreprendre à la fois pour assurer l'amélioration de la vallée.

« A ces deux opérations s'en joint une troisième, qui en est le complément indispensable, et qui consiste à desservir la vallée par un réseau de chemins d'exploitation destinés à faciliter le transport des amendements et des produits.

« Le système de travaux proposé s'applique à la fois au dessèchement, à l'irrigation et aux chemins d'exploitation ; il comprend :

« 1° Deux canaux de ceinture destinés à rejeter en dehors des marais les eaux affluentes, et à servir de rigoles principales d'irrigation.

« 2° Un canal principal d'écoulement qui formera le réceptif des eaux de l'intérieur des marais.

- « 3° 31 canaux transversaux d'écoulement et d'irrigation.
- « 4° Des conduits secondaires souterrains ou drains, qui compléteront l'assainissement.
- « 5° Un chemin longitudinal d'exploitation avec rails en bois, s'étendant depuis Estissac jusqu'à l'Yonne.
- « 6° 16 chemins transversaux d'exploitation.
- « Tous ces travaux s'enchainent et se complètent les uns par les autres ; ainsi le défrichement réclame impérieusement l'irrigation, enfin le trafic dans la vallée devant être plus que doublé, il y avait évidemment lieu à y ouvrir de nouvelles voies de communication. »

(Voir le rapport de M. Lesguillier et le mémoire de M. Vassal).

Ainsi, MM., ce projet s'améliore et se perfectionne d'âge en âge suivant les progrès de la science ; aujourd'hui ce n'est plus un simple dessèchement par un fossé de décharge, c'est le drainage sur une vaste échelle combiné avec un ingénieux système d'irrigation ; et la canalisation de la rivière est remplacée par un railway, avec un réseau complet de chemins de communication d'une rive à l'autre de la vallée.

En étudiant la géologie de cette vallée, vous saisissez facilement la cause des marécages et les moyens que l'on doit employer pour les faire disparaître promptement.

Au-dessus du terrain crétacé qui forme l'assise première de notre contrée, il existe une pâte argileuse d'une épaisseur variable et d'une imperméabilité complète. Au-dessus d'elle vient la tourbe, terrain essentiellement spongieux qui retient dans ses pores l'eau que l'argile inférieure force à rester à la surface. Puis enfin à la superficie une légère couche de terre végétale, sorte d'alluvion qui a été déposée dans le fond de la vallée principale par les eaux provenant des vallées secondaires, étroites et bordées de coteaux rapides.

Nous rencontrons ici toutes les plantes aquatiques qui croissent dans les terrains tourbeux et submergés : c'est l'*Equisetum*, le *Scirpus palustris*, le *Contum*, le *Phellandrium*, différentes espèces de *Carex* et de *Renoncules*. A cause de sa maturité tardive, de l'eau qui le baigne continuellement, le foin qui en provient ne peut-être que difficilement fané : il est consommé sur pied ; comme je l'ai dit plus haut, une grande partie de cette prairie appartient aux communes et se trouve livrée à la vaine pâture. Chaque habitant envoie au troupeau commun ses vaches, toujours trop nombreuses pour la nourriture qu'elles peuvent y rencontrer, de manière que l'on trouve réunis tous les éléments capa-

bles d'abâtardir la race bovine : nourriture insuffisante, reproduction trop hâtive, toujours consanguine, sans direction ni soins intelligents.

Les moutons que l'on y conduit contractent cette maladie meurtrière, la *Cachexie aqueuse*, appelée à juste titre par les habitants de la campagne, la pourriture des bêtes à laine, et ces animaux, qui n'ont plus aucune valeur commerciale, sont sacrifiés et servent à la nourriture de nos ouvriers de ferme; de même que le mauvais blé que le cultivateur ne peut vendre sur le marché, est consommé dans sa maison. Ne trouverait-on pas dans cette alimentation défectueuse une des causes de ces épidémies qui sévissent depuis quelques années dans notre pays ? Il faudrait encore y ajouter ces brouillards continuels qui s'élèvent du fond de la vallée, chargés d'émanations délétères provenant de la décomposition des matières végétales et animales enfouies dans le sol.

Vous connaissez mieux que moi, Messieurs, l'influence funeste de ces miasmes si pernicieux pareux-mêmes, et qui le deviennent davantage encore quand l'atmosphère se trouve chargée d'humidité, ce qui en augmente l'activité, les dissout, fait qu'ils adhèrent avec plus de force aux corps qu'ils touchent et qu'ils agissent sur eux d'une manière plus directe en véritables poisons.

Espérons que nous verrons disparaître avec les eaux qui les produisent, toutes ces causes incessantes d'insalubrité et de maladie.

Au point de vue de la production et de la richesse agricole, je n'ai pas besoin de vous indiquer les heureux résultats que produirait le dessèchement. Les plantes aquatiques et de mauvaise nature qui existent aujourd'hui ne trouvant plus leur élément nécessaire de végétation, périraient et seraient remplacées naturellement par d'autres plantes qui, sous l'influence des irrigations et du soleil, produiraient un fourrage plus abondant et de qualité supérieure. Le défrichement de ces terrains, leur conversion en cultures maraîchères et industrielles, seraient la source d'une prospérité croissante pour les propriétaires du sol, en même temps que l'Etat y trouverait un accroissement considérable de revenus et de richesse publique.

Propriétaires, conseils électifs de différents degrés, administrateurs, tout le monde est d'accord pour reconnaître l'existence du mal et sur l'urgence d'y porter remède.

Messieurs les ingénieurs en chef des deux départements, le Conseil général des ponts-et-chaussées, ont approuvé complètement les plans proposés.

La difficulté commence à surgir quand on cherche le mode suivant lequel ce projet sera mis en pratique. Un syndicat composé de tous les propriétaires de la vallée sera-t-il chargé de l'exécution des travaux ?

Ou bien les abandonnera-t-on à une compagnie financière qui les exécutera à ses risques et périls, moyennant une portion dans la plus-value à obtenir sur les terrains desséchés.

Un troisième système a été proposé : il y aurait syndicat entre tous les propriétaires qui voudraient bien s'associer ensemble, et à l'égard des autres réfractaires ou incapables, la commune se constituerait en compagnie, leur avancerait l'argent nécessaire et, comme rémunération du service rendu, elle préleverait une part dans la plus-value.

Je ne discuterai point les avantages et les inconvénients des différents systèmes en présence ; si dans cette circonstance il m'était permis d'émettre mon opinion, je déclarerais franchement que je ne suis point partisan du syndicat ; que je préférerais toujours une compagnie qui, dirigée par une pensée unique et armée de capitaux suffisants, saura imprimer aux travaux une impulsion puissante et sera toujours intéressée à leur prompt exécution et à leur bon entretien. J'ai voulu dans ces lignes apporter mon faible concours dans cette tâche commune dont se préoccupe si vivement le pays ; mon intention n'a jamais été de faire même indirectement l'apologie de telle ou telle compagnie, ni de plaider la cause de tels ou tels intérêts.

Ce sera au gouvernement, dans sa sollicitude éclairée pour les intérêts agricoles de notre arrondissement, à choisir le mode qui lui paraîtra le plus avantageux, soit par une concession directe à l'un des trois systèmes en présence, ou bien encore par une adjudication avec publicité et concurrence sur le rabais de la plus-value à obtenir. De cette façon là du moins, syndicat, communes, compagnies diverses, tous se trouveraient traités sur le même pied d'égalité.

Au lieu d'un chemin longitudinal avec rails en bois, c'est ici, Messieurs, l'occasion de vous renouveler le vœu émis dans d'autres circonstances pour la construction d'un véritable chemin de fer allant directement de Sens à Troyes, tronçon d'une ligne importante servant à relier le levant à l'occident par la ligne de l'Est, de Lyon et le vaste réseau d'Orléans. Vous connaissez tous les éléments de richesse qu'il y rencontrerait ; ils ont été suffisamment énumérés lors des études de ce chemin de fer en 1854. Et cette rivière de Vanne qui ne nous cause aujourd'hui que des calamités, si elle était régularisée, nivelée, serait

la source d'une véritable prospérité; ne débordant jamais, avec un débit régulier elle présente dans le département de l'Yonne seulement. (d'après l'évaluation qu'en a faite M. Vignon) une force utilisable de plus de 2,400 chevaux-vapeur; et continuant de citer les paroles de ce savant ingénieur :

« ... C'est ici que l'intérêt que nous défendons prend la proportion
« d'un intérêt public méritant à ce titre d'appeler l'attention et la
« préférence du gouvernement ; il existe là une force incomplètement
« utilisée à mettre en pleine activité, un élément certain de produc-
« tion et de richesse à développer au profit du pays. Reconnaître de
« tels éléments, en faciliter le développement, est le devoir du gouver-
« nement et c'est en effet sa préoccupation constante. Or les voies de
« communications perfectionnées sont entre ses mains un des moyens
« les plus efficaces d'y pourvoir. »

Je vous livre, Messieurs, ces réflexions parce que en ce moment un nouveau projet est à l'étude. La ligne venant de Troyes suivrait la vallée de la Vanne jusqu'à la limite de l'Aube, et au lieu de continuer vers Sens, en arrivant dans notre département, elle quitterait la Vanne, pour aller, par une suite de tunnels, déboucher dans la vallée de l'Yonne près Joigny. Ce tracé ne serait nullement profitable aux contrées pauvres sous lesquelles il passe et déshériterait une vallée qui est appelée à devenir la plus peuplée et la plus riche du département.

Tels sont, messieurs, les faits que j'ai l'honneur de soumettre à la sagesse de vos appréciations ; il m'a suffi de vous signaler le mal pour qu'à l'instant même vous en découvriez toute l'étendue.

C'est à vous principalement, Messieurs de la Société centrale, que j'adresse ces vœux, vous, qui n'êtes point guidés par un esprit de clocher, qui représentez, au contraire, l'intérêt collectif du département tout entier.

A vous, Messieurs, il appartient de prendre l'initiative de cette grande et généreuse idée, et vous prouverez au Conseil Général de l'Yonne, à qui vous devez votre constitution, que vous comprenez dignement la mission qu'il vous a confiée, en étudiant l'une des questions les plus élevées sous le rapport de la production agricole et de l'hygiène publique. C'est une bonne fortune pour une société naissante de rencontrer sous son pas une mine aussi féconde en bons résultats, et qui attirera sur vous la considération et la reconnaissance publique, juste récompense de vos travaux.

NOTES

PRÉSENTÉE PAR M. HARLY-PERRAUD, SUR UN NOUVEAU PROCÉDÉ D'ALIMENTATION DU BÉTAIL PAR L'ALCOOLISATION D'UN MÉLANGE DE PAILLE HACHÉE, FERMENTÉE AVEC DES RACINES RAPÉES.

Désirant que les expériences consciencieuses auxquelles je me suis livré pendant longues années dans ma ferme de Paron, près Sens, expériences auxquelles j'ai donné plus d'extension encore depuis deux ans surtout, puissent profiter à tous, et à cet effet, restent consignées comme un jalon dans la route si cherchée de produire blé et viande, et autres produits agricoles au meilleur marché possible, je vous prie de vouloir bien réserver une petite place, dans le bulletin de vos utiles travaux, à cette modeste communication.

Le propriétaire de la ferme de Paron, appelé tour à tour à faire successivement de l'agriculture et de l'industrie, n'a pas la prétention d'avoir résolu le problème de la production agricole à bon marché, d'après des idées entièrement neuves ; il en est bien peu, en ce monde, qui puissent se flatter de ce privilège. J'ai raisonné et essayé, voilà tout.

Tant que la culture voudra nourrir presque exclusivement les bœufs avec des fourrages additionnés d'avoines, orges, ou issues de moutures, elle produira chèrement, et dans les années où les céréales sont moins abondantes, elle fera ainsi une concurrence fâcheuse à la nourriture des hommes.

Tous les auteurs et praticiens surtout dans un pays où l'hiver est long, ont recommandé l'emploi de la paille hachée comme nourriture du bétail.

On a beaucoup écrit pour et contre la plus ou moins grande valeur nutritive des pailles. Des tableaux scientifiques, dressés par des hommes éminents, n'ont produit aucune certitude mathématique que l'expérience soit venue confirmer.

J'ai donc dû, d'après ce qui est connu aujourd'hui, recourir à l'expérimentation directe pour savoir si, comme beaucoup d'autres aliments, la paille ne devait pas être préparée et mélangée à d'autres corps et dans certaines conditions, pour être d'une plus grande valeur nutritive.

Je me suis fait cette simple réflexion : Depuis des siècles, nos pères

jettent de la paille et du foin à leur bétail sans aucun apprêt. Le progrès dans l'alimentation des animaux est-il donc impossible ? Ne peut-on mieux préparer les aliments qui leur sont destinés, en augmenter ainsi la puissance nutritive ?

L'homme a bien cessé de casser son grain sous des pierres ; il a fait de belles farines, il a fait fermenter son pain ; pourquoi ne pas préparer, perfectionner aussi la nourriture des bêtes ?

Comme le principe est que toute culture doit se faire à profit, le problème n'est résolu qu'autant que la préparation est facile et peut se faire à bon marché. C'est le résultat que je crois avoir obtenu par la méthode suivante.

PROCÉDÉ.

Je coupe la paille au moyen d'un hache-paille mécanique, en morceaux n'ayant pas plus de cinq millimètres de long.

Les *belleraves*, *carottes*, *topinambourgs*, *navets* et autres racines contenant du *jus sucré*, sont rapés au moyen de la râpe ordinaire des féculeries, après toutefois avoir été lavés. Paille et racines ainsi préparées sont jetées ensemble dans un tonneau mélangeur, pourvu d'une *palette* ou *bras* analogue au mélangeur mécanique de terre ; on obtient ainsi vite et bien un tout homogène.

Ce mélange est alors jeté dans une espèce de case, foulé aux pieds et laissé en fermentation pendant 24 ou 36 heures, suivant le degré de température du local où se fait cette manutention. La chaleur se développe par la fermentation alcoolique qui transforme le sucre en alcool. Aussitôt que cette alcoolisation est terminée, la chaleur produite par cette fermentation est de 45 à 50 degrés centigrades ; le mélange doit être alors donné aux bestiaux sans plus tarder, pour éviter la fermentation acétique, puis putride, qui succéderait infailliblement à la première.

Le mélange se compose, pour les bêtes à laine pesant en vie 40 kil. environ, d'une ration pour chaque jour ainsi composée :

Paille hachée ou balle de blé.	0,500 gr.
Racines quelconques.	1,500

Total . 2,000 gr. ou 2 k.

A laquelle ration on ajoute une portion de 3 grammes de sel dissous dans un peu d'eau. Chaque bête ovine reçoit en outre 500 grammes de foin ou luzerne non hachée.

La ration de chaque cheval de labour se compose :

De paille hachée	4 kil. »
Carottes râpées	5 »
Total	9 kil. »

On ajoute à cela 30 grammes de sel, plus 7 kil. 500 g. de foin non coupé et 15 litres d'avoine.

La ration de chaque vache, taille moyenne, est de :

Racines râpées	16 kil. »
Paille hachée	8 »

Total 24 kil. »

plus 30 grammes de sel et 10 kil. de foin non haché par 24 heures.

Ce mode de nourriture diffère essentiellement du système actuellement en usage, qui consiste à donner au bétail les pulpes, résidus de la fabrication du sucre, de la distillation ou des féculeries. Ces résidus, très-propres à l'engraissement, il est vrai, demandent cependant à être employés avec une grande réserve à l'alimentation des bêtes ovines que l'on élève ; ils ont, je crois, l'inconvénient d'affaiblir trop les organes, et les bêtes, après un engraissement momentané, dépérissent.

Les racines râpées que je mélange avec la paille, ayant tout leur sucre, sont transformées, par la fermentation qui se développe, en une espèce de pâte alcoolique qui est tonique au lieu d'être embarrassante pour les organes : mon expérience de deux années me permet de l'affirmer. Tout le monde sait, du reste, qu'il est reconnu que les hommes buvant du vin, de la bière ou du cidre fermentés se portent mieux que ceux qui prendraient du vin doux, des cidres ou jus de fruits qui n'auraient pas fermenté. Chez tous les peuples et en tous lieux on fait usage de liquides fermentés : c'est le vin en France, le rhum aux Antilles, les grains distillés dans le Nord.

CONCLUSIONS.

Jusqu'à ce jour en France les pailles n'ont été employées que comme bases du fumier, par conséquent sont perdues pour l'alimentation.

Dans toutes les fermes en bon état de production, la moitié au moins des pailles de blé, avoine ou orge, peut être mangée sans rien enlever de la paille nécessaire à la propreté du bétail.

L'objection qui m'a été généralement faite est que la paille étant ainsi consommée, la hauteur de mon tas de fumier se trouvait diminuée d'autant. L'objection me paraît peu sérieuse. La pratique et la théorie

répondent que c'est la puissance et non le volume des engrais qui agit. Ainsi, 200 kil. de guano valent au moins 6 charrettes à 3 chevaux de fumier.

Quant à la distillation, qui a plus ou moins d'avenir, au point de vue du bénéfice, j'ai dit plus haut que les pulpes privées de sucre étaient d'une valeur d'autant moindre qu'il y avait plus de sucre extrait. Ce n'est pas la cellulose qui nourrit, c'est le sucre ou l'alcool. La distillation est une opération industrielle et commerciale que les circonstances atmosphériques peuvent modifier ou même annihiler.

Qui de nous n'a été saisi de regrets en voyant les immenses tas de paille des grandes fermes destinés seulement à absorber les excréments des animaux ?

Convertir ces masses de paille en viandes, laines et autres produits, n'est-ce pas un problème qui mérite d'être résolu ?

Mon expérience, faite en grand depuis deux ans sur 500 bêtes à laine de tout âge, 13 chevaux et 2 vaches, est un résultat que je suis heureux de pouvoir livrer à la publicité. Je suis en rapport avec d'autres agriculteurs, qui de leur côté suivent une expérimentation analogue, et leur résultat confirme le mien.

A tous les amis de l'agriculture de propager cette méthode de bonne culture de plantes sarclées, binées et produites économiquement, ainsi que je le fais, par la culture en lignes et à l'aide d'instruments menés par des chevaux. Combinée avec la consommation de la paille comme nourriture, cette voie nouvelle conduira, je n'hésite pas à le dire, à doubler environ notre bétail et à donner de plus grands profits.

Pour terminer, je dois ajouter que les frais de préparation sont peu importants. Ainsi, dans mon exploitation, un manège mu par un petit cheval et un homme seul pour le service des machines, suffisent à apprêter la nourriture de 500 bêtes à laine, de 13 chevaux et de 2 vaches, et ces seules forces pourraient faire plus encore, avec une installation plus complète.

PAILLASSON PRÉSERVATEUR DE LA GELEE DES VIGNES.

Depuis longtemps déjà on a essayé divers moyens de préserver les vignes de la gelée, mais jusqu'à présent aucun de ces moyens n'a rem-

pli parfaitement son but et n'est devenu d'un usage général. Pourtant la solution de ce problème aurait un avantage immense. Ce sont les vallées et les plaines qui produisent le plus de vin et ce sont toujours elles que la gelée atteint et dépouille. Si l'on pouvait une fois braver la gelée, la fortune du vigneron, qui est maintenant si précaire, si aléatoire, exposée à tant de mauvaises chances, qui tantôt est brillante et plus tard misérable, deviendrait aussi assurée, aussi constante que celle du laboureur. On ne verrait pas, ce qui existe aujourd'hui dans les vignobles, tant de familles appauvries par une suite de mauvaises récoltes et les vignes elles-mêmes négligées pour la plupart comme une plante sur laquelle il ne faut plus compter.

Beaucoup de personnes ont fait de semblables réflexions et ont employé divers procédés pour empêcher la gelée. Un assez grand nombre de vigneronns ont recouvert les ceps d'une poignée d'herbe des bois; d'autres ont caché les bourgeons sous des cornets de papier. Ces deux moyens n'ont qu'imparfaitement réussi et ne peuvent servir au plus que pour une nuit ou deux; le vent, pour peu qu'il souffle, a bientôt enlevé l'herbe et les cornets de papier.

Quelques-uns ont entouré les ceps de paille qu'ils ont liée au faite du paillageau. Ce procédé offre de nombreux inconvénients; si la paille est mise quand les bourgeons ont déjà poussé, il est difficile qu'on n'en abatte pas quelques-uns. Quand la gelée n'est plus à redouter et qu'on enlève cette paille, l'opération est plus délicate encore et la destruction d'un certain nombre de bourgeons est inévitable. Mais ce ne sont pas là les inconvénients les plus graves. Celles des pousses de la vigne qui se trouvent enveloppées par la paille, privées de l'action de l'air et du soleil, sont pâles et languissantes, et, dès qu'elles sont mises à découvert, il est bien certain que la moindre gelée blanche, l'ardeur vive du soleil suffisent pour les perdre complètement.

Vient ensuite le système de M. Didier Joseph Huin, qui recouvre de mousse toutes les ramifications des branches du cep. Je le regarde comme également mauvais. La mousse a des inconvénients presque identiques à ceux de la paille, et, si les bourgeons sont à la vérité préservés de la gelée tant qu'ils sont couverts, ils sont en grand danger d'être détruits ensuite.

M. Jobart-Bussy pose obliquement sur chaque cep de vigne une sorte d'auvent en bois, en ardoise, en terre cuite, en carton goudronné ou bitumé. Cette manière, beaucoup meilleure en elle-même, puisqu'elle laisse les bourgeons libres, accessibles à l'air et en partie au soleil, ma

paraît beaucoup trop dispendieuse et d'une application trop difficile.

M. le baron de Maizières a découvert quatre préservatifs : le cône, le tube fermé, le tube ouvert et le paravent-sol. Les trois premiers sont peu ou point applicables en pratique, mais le quatrième est digne de fixer l'attention. C'est tout simplement un petit carré de carton bitumé inséré dans un petit fichoir fendu à cet effet et dont l'autre extrémité est aiguillée en pointe pour qu'elle puisse être fixée en terre. Ce carton est placé de manière à empêcher les rayons du soleil levant de parvenir jusqu'aux bourgeons, mais il ne les touche pas ; ils peuvent ainsi pousser en toute liberté ; la végétation n'est aucunement empêchée, entravée ni retardée, et le carton préservateur peut rester en place aussi longtemps qu'on le juge convenable sans qu'on ait à s'en inquiéter.

Le plus grand inconvénient que je reconnais à ce mode de préservation, c'est de coûter trop cher. M. le baron de Maizières le reconnaît lui-même. Chaque carton ne préserve qu'une taille ; si un cep en a trois ou quatre, il faut trois ou quatre cartons. Il dit, à la vérité, qu'une taille préservée donne presque autant que deux. Pour moi je crois que c'est une erreur ; quatre raisins et même six ne sont pas de trop sur un cep. Les cartons bitumés coûtent 45 fr. le mille. Si dans une vigne on compte en moyenne trois tailles par chaque cep, la quantité de cartons qu'il faudra par hectare sera environ de trente-neuf à quarante mille qui, à 15 francs, forment un total de six cents francs.

Cette somme est bien considérable, et, bien qu'ainsi dépensée elle doive certainement procurer de fort beaux intérêts, il me semble probable que beaucoup de vigneron hésiteront longtemps avant que de s'imposer une pareille dépense.

Le paillasseau préservateur de la gelée que j'ai imaginé, a, bien que je ne connaisse aucunement les expériences de M. le baron de Maizières, une certaine analogie avec son paravent-sol. C'est aussi un petit fichoir de 0,50 à 0,60 centimètres de long, fendu d'un bout sur une longueur de 0,30 centimètres environ et taillé en pointe de l'autre. On introduit dans la fente une forte poignée de paille gerbée coupée d'une longueur de 0,45 à 0,60 centimètres selon la nature de la vigne que l'on veut préserver ; on serre ensuite le tout par trois ligatures, soit avec des brins d'osier ou mieux encore avec du fil de fer. On pourrait encore se servir de lattes et de pointes, ce qui serait beaucoup plus expéditif. Ces paillasseaux se font avec une grande rapidité. Un ouvrier qui en aurait un peu l'habitude en ferait facilement trois cents par jour.

Pour rendre cette fabrication plus parfaite encore sous le rapport de la solidité ainsi que de la rapidité, il serait facile de disposer une presse dans le genre d'un écorchoir de tonnellerie, qui resserrerait le paillasson tandis que l'ouvrier passerait les liens.

Voici ce que coûterait un millier de paillassons : 250 grammes de paille pour chaque, soit par mille, à 20 fr. en moyenne les 500 kilogrammes, 40 fr. ; le bois et le fil de fer 2 fr. 50 c., la main-d'œuvre à 2 fr. par jour en hiver, 6 fr. 70 c. ; soit en tout 49 fr. 20 c. Supposons qu'il faille compter 20 fr., comme chaque paillasson préserve un cep tout entier et qu'il n'y a environ que 13,000 ceps par hectare, la dépense totale ne sera que de 260 fr., soit 340 fr. de moins que si l'on employait des cartons bitumés.

Pendant une partie des jours de l'hiver, quand la neige ou la glace recouvre la terre, durant les longues soirées de cette saison, de cinq heures à onze heures du soir, les vigneron restent presque complètement oisifs. Combien il leur serait facile et combien il serait important pour eux de faire des paillassons. Ils ne savent pas que tandis qu'ils s'ennuient à ne rien faire, ils pourraient sauver leur récolte en travaillant. Pourtant ils le peuvent, et à bon marché. Si l'on ne compte pas le temps qu'ils n'eussent pu employer autrement, ils n'auraient à dépenser que 160 ou 170 fr. pour garantir un hectare tout entier. C'est une bien faible dépense comparée au résultat qui en proviendrait. Si l'on suppose qu'un propriétaire, l'année passée ou cette année même, ait pu par ce moyen sauver de la gelée un hectare de bonne vigne, il aurait aisément récolté cinquante feuilletes de vin, et si chacune peut valoir 45 fr., il aurait ainsi recueilli une valeur de 2,250 fr.

J'admets que si cette vigne n'eut pas été préservée, elle eût encore produit dix feuilletes de vin ; il n'en reste pas moins vrai que les paillassons auraient conservé au propriétaire un produit de 1,800 fr. La personne qui les aurait fait faire par des ouvriers aurait, pour 260 fr. déboursés, retiré un intérêt de 6 à 7 cents pour cent, et le vigneron qui les aurait faits lui-même, un intérêt qui s'élèverait jusqu'à 9 ou 10.

Sans doute j'ai choisi là une époque et des circonstances tout à fait exceptionnelles, mais j'ai chargé la récolte du capital entier dépensé pour la confection des paillassons, et si l'on suppose qu'ils dureraient dix ans, cet intérêt déjà énorme se trouverait presque décuplé. Il y a dans ces calculs des frais que je n'ai pas comptés, tels que ceux qu'il faudrait pour transporter, placer, emmagasiner les paillassons ; mais ils ne seraient pas considérables, et du reste, ne retirerait-on

qu'un intérêt de cent pour cent qu'il faudrait encore être content.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les avantages qu'il y aurait à préserver les vignes de la gelée; tout le monde les reconnaît et les proclame; je veux seulement exposer devant vous les résultats que j'ai obtenus. J'avais placé moi-même, à titre d'essai, dans un endroit très-gelif, trente paillassons que j'avais fichés en terre à côté des ceps, de manière à intercepter les rayons du soleil levant. Dans la nuit du 24 au 25 avril le reste de la vigne fut presque entièrement gelé et il ne restait pas un bourgeon sur dix épargné; mais les ceps qui se trouvaient protégés par des paillassons furent presque complètement préservés. Parmi trois cents bourgeons qu'ils portaient environ, 8 à 9 seulement ont été gelés, soit à peu près un trentième. Cette expérience qui a parfaitement réussi est faite en petit, à la vérité, mais je l'aurais faite dans de plus grandes proportions, que le résultat eut été sensiblement le même, et pour ma part, je la trouve si concluante que je ne manquerais pas, l'année prochaine, de protéger par ce moyen toutes mes vignes gellives.

Voici de quelle manière j'explique physiquement l'action bienfaisante des paillassons. Ils n'empêchent aucunement les bourgeons de geler pendant la nuit; je crois même que quand le vent souffle du côté où le soleil se lève, ils favorisent, au contraire, l'action de la gelée. Les végétaux, de même que les animaux, peuvent supporter un haut degré de chaud et de froid, pourvu que la transition de l'un à l'autre soit lente et graduelle. Durant les nuits froides qui occasionnent la gelée, l'eau dont se trouvent imprégnées les pousses de la vigne, se congèle sous l'influence de l'air froid et de la terre refroidie par la perte de chaleur occasionnée par le rayonnement et souvent aussi la fonte du grésil. Si le soleil levant n'est pas couvert de nuages et qu'il brille d'un vif éclat, il convertit rapidement en rosée la glace contenue dans les pores du bourgeon, et cette rosée en vapeur. Celui-ci, forcé de fournir en partie le calorique nécessaire pour opérer la transformation de la glace en eau et de l'eau en vapeur, ne peut supporter ce brusque refroidissement, la matière végétale se désorganise et il périt. Derrière les paillassons, au contraire, la glace contenue dans le bourgeon n'étant pas frappée par les rayons directs du soleil, ne se transforme en eau que lentement et successivement sous l'action de l'air réchauffé et des rayons réfléchis du soleil. Dès que la rosée a, de cette manière, remplacé la glace, le soleil peut luire directement, le bourgeon est sauvé.

Je puis d'ailleurs citer une preuve frappante à l'appui du mode de préservation que j'emploie. Quand il a gelé la nuit et que les vigneron^s voient, avant le lever du soleil, l'orient tout-à-fait couvert de nuages, il^s sont tout-à-fait rassurés sur le sort de leurs vignes et affirment que la gelée ne fera pas de mal. Le paillasson produit le même effet, il remplace les nuages quand par malheur ils n'existent pas.

Comme la plupart des vignes, soit côtes ou revers, sont plantées dans la direction du nord au midi, les paillassons doivent être placés dans une direction à peu près parallèle à celle des perchées. On doit les fixer solidement en terre de sorte que les bourgeons les plus rapprochés en soient éloignés de 7 à 8 centimètres au moins. Dans les vignes plantées de gamet qui se trouvent en plaine, il est facile de les placer de toute manière, il faut seulement avoir bien soin de connaître exactement dans quelle direction le soleil se lève. Pour cette sorte de cépage on pourrait se servir d'un paillasson moins large, ce qui diminuerait d'autant la dépense, et le placer incliné sur les bourgeons pour empêcher en partie le rayonnement.

On devrait donc, dès le commencement de la végétation, garnir de paillassons toutes les vignes susceptibles de geler souvent. Les deux seules opérations préliminaires qu'il ne faut pas oublier de faire, seraient de baisser et de piquer les portions qu'on voudrait préserver. Il est bien évident qu'on n'a pas à s'occuper des climats qui ne gèlent qu'à de très-rare exceptions, mais comme les provins fumés sont atteints presque partout et qu'il est du plus grand intérêt de les préserver, il serait important de les couvrir en tous lieux ; on pourrait dans ce cas se servir de paillassons très-petits qui coûteraient peu et préserveraient parfaitement.

Je ne puis rien affirmer au sujet de la durée des paillassons, faute d'expérience, le temps seul pourra décider cette question ; mais il me semble probable que ne restant qu'un mois ou six semaines au plus exposés dehors aux influences atmosphériques, et rentrés au grenier parfaitement secs, comme il conviendrait, ils se conserveraient longtemps en bon état. D'ailleurs, quand ils ne pourraient plus servir pour la vigne, tout ne serait pas perdu, le bois servirait à faire du feu et la paille du fumier.

Avant que de terminer, je vais indiquer un procédé plus économique encore dont mon père a fait lui-même l'expérience, tant il est facile de triompher de la gelée. Que le vigneron, après le taillage, au lieu de lier ses javelles en faix et de les rentrer, les place devant les bourgeons du

côté du soleil levant, les appuie sur les palissades en leur donnant un peu de pied pour qu'elles ne touchent pas aux bourgeons et qu'elles ne soient point renversées par le vent, et les pousses de la vigne seront préservées, non pas aussi complètement qu'au moyen des paillasons, mais pour la plus grande partie. Les javelles d'un hectare pourraient en protéger à peu près la septième partie.

FABIEN BAPIN.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1857.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, L'UN DES VICE-PRÉSIDENTS.

La séance est ouverte à midi au lieu ordinaire des réunions de la Société.

M. le marquis de Tanlay, M. Challe, M. Le Comte, M. Précý, M. Rampont, M. Jacques Palotte, M. Guichard, M. Rouillé et M. Ribière, prennent place au bureau. En l'absence du Président, M. Challe, l'un des vice-présidents, préside la séance.

Le procès-verbal de la séance du 8 mai est lu et adopté.

Sur le bureau ont été déposés deux magnifiques spécimens des produits agricoles du département ; le premier est un navet de Berlin du poids de 7 kilogrammes et demi, récolté par M. Guitard, de Sergines, membre de la Société, après six années de perfectionnements successifs dans la culture. L'autre est une betterave fourragère du poids de 42 kilogrammes, provenant du domaine de l'Étang, près de Champignelles, appartenant à M. Boissel, ancien député de la Seine et membre de la Société.

Il est fait hommage à la Société : Par M. Patinot, instituteur à Noé et lauréat de la Société, de six exemplaires d'un opuscule dont il est l'auteur et intitulé : *Entretiens familiers sur l'agriculture et l'horticulture, et exposé des premiers traite-*

ments à suivre dans les maladies des animaux domestiques, ouvrage spécialement destiné aux habitants des campagnes ;

Par la Société impériale zoologique d'acclimatation, des numéros de son Bulletin mensuel ;

Par la Société d'agriculture d'Alger, du n° 3 (3^e trimestre) de son Bulletin 1857 ;

Par la Société d'agriculture de Joigny, des livraisons des 2^e et 3^e trimestres de son Bulletin de 1857 ;

Par la Société centrale d'apiculture et par la Société protectrice des animaux, d'un numéro de leur bulletin respectif ;

Par M. G. Heuzé, d'un extrait de son Cours d'agriculture pratique ;

Par M. Boulard-Moreau, du rapport fait par lui-même au Comice de l'arrondissement d'Auxerre, sur le sorgho sucré ;

Par le même, de plusieurs numéros de son *Journal du drainage* ;

Enfin, par M. le Président du Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre, des statuts de cette société.

L'assemblée s'associe avec la plus vive sympathie aux regrets exprimés par M. Challe sur la mémoire de M. le baron Chaillou des Barres, son président, récemment décédé.

• Messieurs, a dit M. Challe,

- La Société a fait, depuis l'époque de sa dernière réunion, une
- perte qui sera vivement et longtemps ressentie. L'homme distingué
- que vous aviez mis à votre tête et qui avait inauguré vos premiers
- travaux, M. le baron Chaillou des Barres, est décédé le 22 août.
- Nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici toutes les qualités qui
- le recommandaient à l'estime et au respect publics. Mais il est
- impossible de n'y pas rappeler cet esprit élevé qui comprenait et
- appréciait si bien toutes les choses qui pouvaient tendre à l'amé-
- lioration morale ou matérielle du pays, et ce zèle ardent pour le
- bien public qui l'entraînait à se dévouer aux créations qui lui
- semblaient propres à réaliser cet heureux progrès. C'est ainsi qu'il

« avait été, il y a douze ans, l'un des fondateurs de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, qui, sous son habile direction, a acquis une prospérité remarquable et un renom distingué parmi les Sociétés savantes de France. C'est ainsi, encore, qu'il y a un an il embrassa avec enthousiasme la pensée de créer, au chef-lieu de notre département, une Société centrale d'agriculture qui fût le lien et l'émulation des Comices et des Sociétés d'arrondissement, et qui, réunissant en un faisceau les lumières, les efforts et les ressources de sociétaires nombreux demandés à tous les cantons, pût donner un grand éclat et un vaste retentissement à des concours qui vivifieraient, chaque année et dans chaque arrondissement successivement le zèle, l'activité et le progrès du travail agricole.

« Lorsque, par les honneurs de la présidence, vous eûtes récompensé M. le baron Chaillou des Barres de la part qu'il avait prise à la formation de votre Société, et que, par cette distinction vous eûtes honoré en lui l'heureuse réunion d'une haute position sociale, d'une intelligence supérieure, d'une expérience consommée et d'un caractère plein à la fois d'élévation et d'affabilité, son dévouement a pleinement répondu à votre choix, et, bien qu'il conservât en même temps la présidence de la Société scientifique, il n'a failli à aucun des devoirs de ces deux fonctions.

« Au mois de mai dernier, il dirigeait, à Avallon et à Vézelay, la session de deux jours qu'y tenait la Société scientifique, pour ranimer dans cette contrée l'émulation littéraire. L'ardeur et l'activité que lui imprimait l'amour de la science, inspiraient à notre collègue, M. Raudot, ce toast dans lequel étaient si bien reflétées la vive intelligence et la chaleur généreuse de cette verte vieillesse : Au vétéran de la science et de l'art, toujours jeune d'esprit et de cœur ! Quelques semaines après, vous le voyiez à Vauluisant et à Sens braver la fatigue de deux longues journées pour représenter dignement à ces concours vos grandes et fécondes pensées d'émulation et d'encouragement, et veiller, dans les moindres détails, à la complète exécution du programme que vous aviez consacré.

« A voir alors en lui cette exubérance d'activité et de dévouement,

- nous étions loin de nous attendre à ce qu'il fût si promptement
- ravi à notre affectueuse vénération.
- Il vivra longtemps, du moins dans notre reconnaissance, et son
- exemple aussi vivra sans doute, comme un modèle à suivre, dans
- les souvenirs du successeur que vos suffrages vont lui donner et
- que vous saurez certainement si bien choisir, qu'il se recommandera
- par la précieuse réunion des mêmes avantages, qu'il nous rappellera
- les heureuses qualités qui nous rendaient si cher celui que nous
- avons perdu, et qu'il saura conserver à notre Société l'éclat et la
- considération qui sont indispensables à des institutions de cette
- nature, pour qu'elles puissent rendre de véritables services et
- répondre dignement aux promesses de leur création. »

L'assemblée vote à l'unanimité l'impression de cette allocution.

M. Jourdain rappelle que lors de la fondation de la Société il n'avait accepté les fonctions de trésorier qu'à la condition de pouvoir s'en démettre à l'expiration de l'année si ses occupations ne lui permettaient pas de les continuer. M. Jourdain désire user de cette faculté et déclare donner sa démission de trésorier. L'assemblée l'accepte en témoignant à M. Jourdain ses sincères regrets et lui vote d'unanimes remerciements pour le zèle dont il a fait preuve envers la Société depuis sa création.

Le scrutin est ouvert pour l'élection d'un Président et d'un Trésorier. L'assemblée décide qu'il restera ouvert pendant toute la durée de la séance.

L'assemblée vote sur l'admission des huit nouveaux membres présentés à la session publique. MM. Dieudonné-Gandrille, propriétaire à Saint-Sauveur, Barbier, fermier à Festigny, Berthelin-Desbirens, avoué à Sens, Livras, maire à Coulanges-la-Vineuse, Textoris, propriétaire à Cheney, Richard, propriétaire à Monéteau, Waas, docteur en médecine, et Paul Sevenat, propriétaire à Joigny, sont admis à l'unanimité au nombre des membres titulaires de la Société.

MM. Lepère, Chérest, Jacquillat, Petit et François présentent, comme membre correspondant de la Société, M. Joseph Bard, vice-président du Comice agricole et viticole de Beaune. Il sera statué sur cette présentation dans la séance de février 1858, aux termes de l'article 5 des statuts.

M. le Président rappelle que la Société impériale zoologique d'acclimatation a adressé à la Société des tubercules et des bulbilles d'Ignames de la Chine qui ont été distribués à ses membres. Il croit qu'il serait désirable que la Société pût avoir connaissance des résultats qui ont été obtenus.

M. le Président donne connaissance de la délibération prise par la Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre dans sa dernière séance, en vue de la prochaine session publique de la Société centrale. La Société de Tonnerre, ainsi que les Comices de l'arrondissement, a pris la résolution de ne pas avoir de concours particulier en 1858, et de réunir ses ressources, sous certaines conditions, à celles de la Société centrale.

L'assemblée, consultée sur le lieu et l'époque de cette session publique, décide à la majorité qu'elle se tiendra dans la ville de Tonnerre même, et qu'elle aura lieu le dimanche 12 septembre 1858, jour de la fête patronale de cette ville.

M. le Président expose que les modifications aux statuts votées par la Société dans la séance du 8 mai ont été soumises à M. le Préfet pour obtenir sa sanction ; que M. le Préfet s'est montré disposé à les approuver sauf quelques changements indiqués dans sa lettre du 31 octobre dernier ; que quelques observations lui ont été soumises par le bureau. Enfin que d'après une dernière lettre de M. le Préfet du 19 novembre dernier, le projet de modification devait subir les changements suivants. L'article 3 serait rédigé ainsi : « La Société fixera chaque année, au plus tard dans sa session de février, le lieu et le jour du concours annuel après que les Comices de l'arrondissement où il se tiendra auront

été invités à faire leurs propositions à ce sujet. Le bureau du Comice du lieu du concours s'entendra avec le bureau de la Société pour fixer, s'il est possible, un même jour pour le concours des deux Sociétés, pour la communication qu'elles auront à se faire du projet de leur programme particulier et pour coopérer à la rédaction du programme commun... etc....»

Et la rédaction de l'article 5 dudit projet serait remplacée par celle-ci :

« A partir du 1^{er} janvier 1858, le conseil d'administration de la Société centrale d'agriculture sera composé du président et du vice-président de chacun des Comices existant dans le département de l'Yonne, s'ils sont membres de cette Société où s'ils déclarent leur intention d'en faire partie. Dans les arrondissements où il existe plusieurs Comices, ces Comices s'entendront entr'eux pour désigner celui des présidents et des vice-présidents faisant partie de la Société centrale qui devront les y représenter. »

L'assemblée décide qu'il sera demandé à M. le Préfet de vouloir bien consentir à ce que la modification relative à la composition du conseil d'administration ne reçoive son exécution qu'à partir de l'expiration des pouvoirs conférés aux membres actuels, et ajouter aussi à l'article du projet la disposition suivante :

« Dans le cas où les présidents ou vice-présidents de Comices ne jugeraient pas à propos d'accepter les fonctions de membres du conseil d'administration de la Société centrale, ils pourraient être remplacés par d'autres membres élus à cet effet par les Comices. »

M. Raudot, au nom de la Commission chargée d'examiner les propositions formulées par M. Jourdain dans la séance du 8 mai, fait son rapport sur ces propositions. La Commission par son organe conclut à ce que la Société en repoussant certaines idées

émises par l'auteur, notamment en ce qui concerne la culture des racines fourragères, du colza, etc., émette le vœu :

Que les bas-côtés des routes impériales, où la circulation a perdu beaucoup de son importance et dont la largeur n'est plus en rapport avec les besoins du roulage, soient rendus en partie à l'agriculture, et que la largeur de ces routes soit réduite à celle des routes départementales ;

Que l'administration des ponts et chaussées n'oblige plus, en aucun cas, les propriétaires des terrains riverains à planter sur leurs propriétés, et qu'à l'avenir l'administration rentre dans le droit commun et ne puisse elle-même planter qu'à 2 mètres de distance des propriétés riveraines ;

Que l'attention du gouvernement soit appelée sur la nécessité pour les compagnies de chemins de fer d'assainir les chambres d'emprunt, en donnant issue aux eaux qui y séjournent ;

Que l'administration publique encourage la suppression de ceux des chemins et sentiers qui sont devenus inutiles.

Ces conclusions sont mises aux voix et adoptées.

Une commission, composée de MM. de Bogard, Charié et Lepère, est nommée à l'effet d'examiner les comptes du trésorier.

La Société témoigne ses sentiments de satisfaction et de reconnaissance de ce que M. le Ministre de l'agriculture et du commerce a choisi le département de l'Yonne pour siège du Concours régional agricole en 1859. A cette occasion, M. le Président fait observer que le lieu du concours, par exception, n'est pas désigné dans l'arrêté ministériel. Il importe, dans l'intérêt de tous, et pour éviter des difficultés et des déplacements onéreux aux exposants, que cette solennité ait lieu au point le plus central. Auxerre est plus qu'aucune autre ville dans ces conditions. Le Conseil municipal de cette ville a déjà émis le vœu que le Concours régional agricole de 1859 se tint au chef-lieu du département. A son exemple la Société adopte à l'unanimité la résolution suivante qui sera transmise à M. le Préfet :

« La Société centrale ayant appris que S. Exc. M. le ministre de l'agriculture et du commerce a ordonné que le Concours régional du centre se tiendrait en 1859 dans le département de l'Yonne, croit devoir consigner dans la présente délibération les sentiments de satisfaction et de gratitude que lui inspire cette décision ;

« Et convaincue que cette solennité ne peut être tenue convenablement qu'à Auxerre, qui est à la fois le chef-lieu du département et son point central, le siège de la Société centrale d'agriculture et celui d'un comice d'arrondissement qui compte 440 membres ;

« Que toutes les autres villes du département sont trop éloignées du centre et que le concours qui y serait placé imposerait des difficultés et des déplacements gênants aux produits agricoles et aux bestiaux qui devraient y être amenés ;

« Informée d'ailleurs que déjà le Conseil municipal d'Auxerre a pris une délibération pour demander à M. le Ministre que le concours eût lieu dans cette ville ;

« Déclare, à l'unanimité, émettre le même vœu et prie M. le Préfet de vouloir bien le transmettre à M. le Ministre. »

M. le Président rappelle que la ville d'Auxerre sera en 1858 le siège du Congrès scientifique général de France. Une section spéciale y sera consacrée à l'examen de toutes les questions qui intéressent l'agriculture, le commerce et l'industrie.

M. le Président propose à la Société de nommer une commission pour donner son avis sur la composition du programme des questions à soumettre à cette section. L'assemblée à l'unanimité adopte cette proposition et désigne, pour faire partie de cette commission, MM. Jourdain, Laurent-Lesseré, de Bogard, Rampont, Petit et Livras.

Sur la proposition de M. Ravin, de Villiers-Saint-Benoit, la Société décide qu'elle se fera représenter au Concours régional

de Blois; qu'une délégation sera formée à cet effet dans la séance prochaine, et que d'ici là les membres qui désireraient en faire partie se feront inscrire auprès du secrétaire de la Société.

La Société remet à l'arbitrage de M. le Préfet le règlement avec le comice de Sens des dépenses du dernier concours au sujet desquelles certaines difficultés sont survenues, et charge son bureau de défendre devant M. le Préfet les intérêts de la Société centrale, ratifiant d'avance toutes les résolutions qu'il croira devoir prendre en cette circonstance.

On procède au dépouillement du scrutin. Sont élus à la majorité de 64 voix sur 67 votants, M. le marquis de Tanlay, président, et M. Charles Dallemagne, trésorier.

Différentes communications étaient à l'ordre du jour; mais les nombreuses questions soumises aux discussions de l'assemblée ayant rempli la séance, l'heure avancée de la journée ne permet pas de les entendre.

La séance est levée à 5 heures 1/2.

OBSERVATIONS

PRÉSENTÉES PAR M. JOURDAIN SUR L'INSUFFISANCE DE LA
PRODUCTION EN CÉRÉALES.

S'il existe une question intéressante pour tous, mais qui regarde plus spécialement les Sociétés d'agriculture, c'est bien certainement celle qui naît des crises alimentaires se succédant depuis quelques années et pour lesquelles il est si difficile de prendre des mesures immédiatement efficaces.

Si l'insuffisance des récoltes était uniquement due aux variations de température et à l'intempérie des saisons, nous n'aurions qu'à faire des vœux pour le retour d'un temps plus favorable : mais là n'est pas

la seule cause de mal ; il en existe une autre que nous croyons devoir indiquer afin de chercher à la combattre par d'utiles mesures.

Suivant nous, lors même que nos récoltes seraient favorisées par le temps le plus prospère, elles seraient encore insuffisantes à nos besoins, et la cherté des vivres se maintiendrait encore jusqu'à ce qu'on eût remédié à ce qui l'occasionne, *le défaut de production*.

Nous savons tous qu'une grande quantité de terrains autrefois cultivés en céréales, ont été depuis livrés à d'autres cultures. Ainsi, dans les pays vignobles, nous voyons aujourd'hui les plaines envahies par la vigne qui ne pouvait être plantée jadis que sur les coteaux ; le colza est cultivé maintenant dans toute la Normandie, comme dans les départements du nord où la culture de la betterave s'est emparée de vastes champs où le blé était récolté en abondance ; quelques départements ont produit le tabac en plus grande quantité ; d'autres ont trouvé d'énormes bénéfices dans la culture de la garance ; mais cette diversité de culture qui fait la richesse de notre belle patrie et qui atteste cette voie de progrès dans laquelle nous sommes entrés depuis 89, a eu peut-être pour résultat d'enlever une grande quantité de terrains à la production des céréales. Si vous joignez à ces causes, d'abord la construction de nos magnifiques routes impériales, celles des routes départementales, l'établissement de ces immenses réseaux de chemins de grande et de petite vicinalité, puis enfin la création de tous les chemins de fer établis sur les terrains les plus productifs et ne connaissant d'autres limites à leur extension que celle de leur convenance, vous ne tarderez pas à reconnaître que la France peut difficilement produire assez pour la nourriture de ses habitants.

Il y a donc nécessité de rechercher tous les moyens propres à augmenter la production des céréales.

Déjà, dans sa sollicitude éclairée, l'Empereur a tenté de rendre fertiles les plaines arides de la Sologne ; le Gouvernement, de son côté, a depuis longtemps permis des défrichements, recommandé et ordonné des dessèchements et encouragé les opérations du drainage ; mais, au milieu de ces encouragements, ne reste-t-il donc rien à faire et n'est-ce pas aux sociétés d'agriculture à chercher, de leur côté, quelles seraient les améliorations à apporter à l'état de choses actuel ?

Je viens donc soumettre à votre appréciation plusieurs propositions qui n'auront de valeur que celle que leur donnera votre approbation.

Ainsi, je demanderais 1° que le Gouvernement admit en principe,

que la largeur des routes impériales, infiniment moins fréquentées maintenant que les transports se font presque exclusivement par les chemins de fer, fût réduite à celle des routes départementales et que les accotements pour le surplus fussent rendus à l'agriculture. Cette mesure aurait en outre l'avantage de réduire les frais d'entretien.

2° Une autre question qui a déjà plus d'une fois appelé l'attention de l'administration des ponts et chaussées, a rapport aux plantations des terrains bordant les routes impériales et départementales.

Ces plantations d'abord ordonnées, puis ensuite abandonnées, semblent aujourd'hui devoir être conservées dans l'intérêt de l'entretien des routes. Toutefois, comme cet entretien devient chaque jour moins considérable, à mesure que les chemins de fer attirent à eux le transport des voyageurs et des marchandises, je pense qu'on pourrait sans inconvénient laisser de côté la question d'entretien, peu importante en elle-même, pour examiner celle du préjudice causé à l'agriculture par les plantations d'arbres, puisque les terrains plantés, et ce, jusqu'à une distance assez considérable, ne rapportent pas la moitié de ceux qui ne souffrent pas du voisinage des plantations.

3° Quant aux chemins de grande et de petite vicinalité qui ont amené de nombreuses rectifications dans les communications établies dans nos campagnes, ne serait-il pas convenable, pour compléter les avantages obtenus, de procéder uniformément à la suppression de tous les chemins ou sentiers devenus inutiles, et qui feraient retour à la culture ?

4° Reste maintenant à examiner les questions qui naissent de l'état actuel des chemins de fer sous le double rapport de la salubrité publique et des terrains à restituer à l'agriculture.

Lors de l'établissement de ces grandes voies de communication, le Gouvernement, mettant les compagnies en son lieu et place, leur a concédé le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique; et, il faut le dire, on a largement usé, pour ne pas dire abusé de ce droit. Il en est résulté que les chemins de fer n'ont pas été limités comme les autres routes à une largeur déterminée. Ainsi, indépendamment des terrains destinés aux gares, il en est d'autres que les compagnies ont pris sous le titre de *chambres d'emprunt*, pour faire leurs remblais avec le plus d'économie possible, et au lieu d'aller chercher au loin les terres nécessaires à ces travaux, elles ont élargi d'une manière démesurée les terrains bordant les voies ferrées. Ce ne sont plus seule-

ment des accotements qui existent aujourd'hui le long des chemins de fer, ce sont souvent de véritables champs d'où l'on a enlevé la terre végétale pour creuser des fossés qui, pour la plupart, reçoivent les eaux pluviales, eaux pour lesquelles l'on n'a ménagé aucun écoulement, de telle sorte qu'en été, pendant les chaleurs, ces eaux croupissantes deviennent infectes, ce qui est une cause évidente d'insalubrité pour le pays. Ne serait-il donc pas urgent que le Gouvernement réglât la largeur des terrains employés par les chemins de fer, comme il a réglé celle des autres routes, en contraignant ensuite les compagnies à faire combler ces fossés infects dont nous avons parlé et qui peuvent, par leurs exhalaisons pestilentielles, rendre malsains les pays qui les avoisinent. Ces mesures auraient ainsi le double avantage de rendre la salubrité au pays et de restituer à l'agriculture tous les terrains dépassant la largeur déterminée pour les chemins de fer.

Si la Société départementale d'agriculture partageait les opinions que je viens d'émettre, je demanderais qu'une commission fût nommée à l'effet de formuler un vœu qui aurait pour résultat d'appeler l'attention du Gouvernement sur les différentes questions dont je viens de vous entretenir. Nous pourrions ainsi, Messieurs, espérer tout à la fois de faire disparaître ces fossés infects longeant dans beaucoup d'endroits les voies ferrées, cause imminente d'insalubrité, et de voir rendre à l'agriculture des terrains immenses devenus incultes depuis quelques années seulement.

Tels sont les moyens, suivant nous, qui pourraient contribuer à une plus grande production de céréales, et par suite à la diminution de ces crises alimentaires dont chacun se préoccupe, à juste titre, aujourd'hui.

RAPPORT

PRÉSENTÉ AU NOM DE LA COMMISSION PAR M. RAUDOT, SUR LES
PROPOSITIONS DE M. JOURDAIN.

Messieurs,

Lorsque M. Jourdain fit ses propositions à la Société centrale d'agri-

culture de l'Yonne, nous étions encore sous le coup d'une crise alimentaire qui causait bien des misères et des inquiétudes; très-heureusement cette pénurie des récoltes a cessé et la cherté des céréales a fait place à un bon marché qui alarme déjà le cultivateur. Mais, malgré ce changement heureux, les propositions de M. Jourdain n'en présentent pas moins un grand intérêt, car l'expérience de plus d'un demi siècle nous démontre que la pénurie ne revient que trop souvent; la France a été obligée, pendant cette période, d'acheter des blés à l'étranger pour plus d'un milliard et demi de francs.

Il y donc nécessité de rechercher, comme le dit M. Jourdain, tous les moyens propres à augmenter la production des céréales.

Mais dans le rapport que nous avons l'honneur de vous présenter, nous ne pouvons examiner cette question sous toutes ses faces, car elle embrasserait alors l'agriculture entière et il faudrait un volume et bien des séances, bien des mois, pour la traiter comme elle mériterait de l'être; nous devons donc nous borner à examiner les propositions de M. Jourdain, qui veut surtout livrer à la culture certains terrains rendus improductifs.

M. Jourdain demande : 1° Que le gouvernement admette en principe que la largeur des routes impériales serait réduite à celle des routes départementales et les accotements pour le surplus rendus à l'agriculture ;

2° Qu'on prenne en considération le préjudice que causent à l'agriculture les plantations d'arbres faites le long des routes ;

3° Qu'on procède uniformément à la suppression de tous les chemins ou sentiers devenus inutiles par suite de la création d'une foule de chemins de grande et de petite vicinalité et qu'on les rende à la culture ;

4° Que le gouvernement règle la largeur des terrains employés par les chemins de fer comme il a réglé celle des autres routes, et contrainne les compagnies à combler les chambres d'emprunt souvent d'une grande étendue, formant des marais pestilentiels, et rende ainsi la salubrité aux pays voisins et des terrains à l'agriculture.

Sur la première question, la commission a reconnu que beaucoup de grandes routes, jadis extrêmement fréquentées, le sont aujourd'hui très-peu par suite de l'établissement de chemins de fer parallèles. Ainsi; sur une partie de l'ancienne route de Paris à Lyon, on ne rencontre plus, pour ainsi dire, que des voitures des villages traversés par la route et des cantonniers occupés à oter l'herbe qui la couvre. Ré-

duire cette route, et toutes celles qui seraient dans ce cas, à la largeur de dix mètres comme les routes départementales, serait donc une excellente mesure, au point de vue d'abord de la diminution des frais d'entretien de la route elle-même et au point de vue plus important de la production agricole ; mais on ne pourrait pas, par une mesure générale, réduire ainsi la largeur de toutes les routes impériales, car il en est qui conservent encore toute leur importance. La commission propose donc à la société d'émettre le vœu que toutes les routes impériales qui, par suite de l'établissement de chemins de fer, n'ont plus un mouvement de voyageurs et de roulage en rapport avec leur largeur, soient réduites à une largeur de dix mètres et que leurs accotements, pour le surplus, soient rendus à l'agriculture.

Sur la seconde question, la commission a été d'avis que les plantations faites le long et en dehors des routes dans les champs des particuliers riverains (art. 90 et 91 du décret du 26 décembre 1811), causent le plus grand préjudice à l'agriculture. On ne peut plus labourer le contour des champs ainsi plantés, non seulement parce que les arbres arrêtent la charrue, mais parce que leurs racines, leurs feuilles, leur ombrage, causent le plus grand préjudice aux récoltes sur plusieurs mètres de largeur ; d'ailleurs n'est-ce pas une atteinte fâcheuse portée au droit, à la propriété. Quant aux plantations faites sur le sol de la route même, à deux mètres du voisin, quoiqu'elles nuisent moins à l'agriculture, elles ne laissent pas que de causer un assez grand dommage ; leurs racines, bien que coupées en partie pour l'entretien des fossés, pénètrent sur la propriété riveraine, leurs feuilles et surtout leur ombrage causent un grand préjudice aux récoltes des céréales. Mais lorsque ces plantations sont faites à un mètre seulement du voisin, comme cela existe souvent, le dommage est encore plus grand et on devrait au moins rester dans le droit commun et ne pas permettre au propriétaire de la route, que ce soit l'Etat ou le département, de faire ce qui serait défendu à un particulier, c'est-à-dire de planter à moins de deux mètres du voisin. Cette mesure n'entraverait en rien la circulation de la route, car, à un mètre en dedans du fossé, les voitures ne circulent pas, et les arbres seraient plantés entre les mètres de pierre, ce qui les conserverait. La commission propose donc d'émettre le vœu que la loi, qui permet d'obliger les propriétaires riverains des routes à planter des arbres sur leur terrain, soit rapportée, et que les plantations faites sur les routes elles-mêmes ou sur les chemins soient

soumises au droit commun, et ne puissent être faites à moins de deux mètres des propriétés voisines.

La troisième question a paru aussi à la commission digne d'être prise en considération. Il est certain que beaucoup de routes impériales ou départementales ont été rectifiées, et on laisse sans emploi bien des portions de routes abandonnées; il est certain que l'amélioration des chemins vicinaux autrefois impraticables une partie de l'année, la création, à travers des propriétés, d'une foule de chemins de grande, de moyenne et de petite vicinalité, ont rendu plus d'un sentier et plus d'une fraction de chemin inutiles. Dans bien des villages on n'a que trop de dispositions à faire et à conserver des sentiers, qui souvent causent de graves préjudices, parce qu'ils nuisent par eux-mêmes et qu'ils sont une occasion de délits, parce qu'ils empêchent des clôtures et ne permettent pas de laisser le bétail sans gardien. Souvent un sentier était une nécessité lorsque le chemin voisin était une fondrière pendant toute la mauvaise saison; ce chemin est maintenant excellent, pourquoi conserver le sentier qui peut être aussi long ou n'avoir que quelques mètres de moins que le chemin? Si ce sentier est bien classé, que le propriétaire ait au moins le droit de le racheter. Toutes les servitudes qui ne sont pas nécessaires sont un fléau pour l'agriculture. Quant aux chemins anciens remplacés par des chemins tracés à nouveau dans les propriétés, et beaucoup meilleurs, pourquoi ne pas les vendre et les livrer ainsi à la culture. Nous savons que plus d'une fois ils sont indispensables aux propriétaires voisins pour arriver à leurs champs et en sortir, cela existe surtout dans les pays où le sol est très-morcelé; mais là où les anciens chemins ne seront pas indispensables comme chemins déblaiers, là où les riverains eux-mêmes voudraient les acheter, pourquoi les conserver et n'en rien faire? La commission propose donc d'émettre le vœu, sans vouloir s'élever contre les droits des communes, que les portions de routes et de chemins, que les sentiers devenus inutiles soient vendus et rendus à l'agriculture.

Quant à la quatrième question, elle est plus délicate. Il est évident que les chemins de fer prennent un grand nombre d'hectares de terrains et des meilleurs, puisqu'ils sont presque toujours dans les plus riches vallées, mais peut-on leur prescrire un minimum de largeur comme pour les routes. La largeur de ces chemins est commandée par la nature des choses; dans les tranchées, dans les remblais, il faut, suivant la nature du sol, une ouverture ou un écartement obligés; l'affluence des voya-

geurs et des marchandises commande l'étendue des gares ; les compagnies elles-mêmes ont un grand intérêt à ne pas prendre des terrains plus vastes qu'il n'est nécessaire, car il leur faut payer ces terrains presque toujours fort chers et ils ne rapportent rien. La commission ne croit donc pas qu'on puisse fixer le maximum de largeur des chemins de fer.

Quant aux chambres d'emprunt formant souvent des marais pestilentiels, elle croit qu'il y aurait quelque chose à faire. Obliger les compagnies à combler aujourd'hui les chambres d'emprunt en prenant de la terre dans le flanc de coteaux sans valeur souvent fort éloignés, lui semblerait une violation des droits des compagnies, car ce serait leur imposer ce à quoi elles ne se sont pas obligées, mais il est une chose qu'on pourrait leur demander. D'après le droit commun, on doit réparer le dommage que l'on cause à autrui et on ne doit pas compromettre la salubrité publique. D'après ces principes on peut obliger les compagnies à donner une issue à l'eau qui, en croupissant dans les chambres d'emprunt, répand des exhalaisons pestilentielles. Ces chambres d'emprunt étant assainies finiront par devenir elles-mêmes productives ; l'air et le soleil sont de grands améliorateurs de sous-sols qui paraissent d'abord improductifs. La commission propose donc d'émettre le vœu que l'administration oblige les compagnies de chemins de fer à assainir les chambres d'emprunt qui donnent des exhalaisons pestilentielles.

Peut-être, pour des concessions à venir et dans les cahiers des charges nouveaux, pourrait-on obliger les futures compagnies à ne pas faire des chambres d'emprunt dans les plaines, et à faire leurs reblais avec des terres prises dans le flanc de coteaux voisins, ordinairement très-peu fertiles ; ce serait un moyen de conserver les terres fertiles de la plaine et de n'avoir point de marais ; mais souvent aussi ce serait une occasion de frais très-considérables ; on entraverait ainsi, on ralentirait la construction de ces voies si utiles. Nous n'insistons pas sur cette idée.

Mais si nous approuvons, comme vous le voyez, plusieurs des propositions de M. Jourdain ; si nous applaudissons aux sentiments d'humanité et de patriotisme qui l'ont animé, nous devons faire nos réserves sur une partie des considérations qu'il a fait valoir à leur appui :

« Nous savons tous, dit-il, qu'une grande quantité de terrains autrefois cultivés en céréales ont été depuis livrés à d'autres cultures.

Ainsi, dans les pays vignobles, nous voyons aujourd'hui les plaines envahies par la vigne qui ne pouvait être plantée jadis que sur les côtes; le colza est cultivé maintenant dans toute la Normandie, comme dans les départements du nord où la culture de la betterave s'est emparée de vastes champs où le blé était récolté en abondance; quelques départements ont produit le tabac en plus grande quantité, d'autres ont trouvé d'énormes bénéfices dans la culture de la garance; mais cette diversité de culture qui fait la richesse de notre belle patrie et qui atteste cette voie de progrès dans laquelle nous sommes entrés depuis 1789, a eu pour résultat d'enlever une grande quantité de terrains à la production des céréales. »

Comme organes d'une société importante d'agriculture qui doit se donner, que de bons exemples et de bons préceptes aux agriculteurs, nous ne pouvons nous dispenser de faire ici quelques observations critiques.

L'extension de la culture de la vigne, même dans les plaines, ne diminue pas les moyens d'alimenter la population; quoiqu'on en dise, le vin nourrit; qui de nous n'a pas entendu des ouvriers très-rangés, très-sobres, lui dire qu'en buvant chaque jour du vin ils mangent moins de pain; presque tous s'accordent à dire qu'un litre de vin leur économise une demi-livre de pain, au moins, et qu'ils sont avec cette nourriture variée plus forts et plus robustes pour le travail. Or, si l'on voulait calculer, d'après cette base, ce qu'un hectare de vigne en plaine économiserait de kilogrammes de pain, on reconnaîtrait que l'hectare de vigne rapporterait plus que l'hectare mis en blé une année sur trois.

Sans doute on ne pourrait pas en dire autant du tabac et de la garance; la fumée du tabac notamment n'est utile qu'au trésor public. Mais ces cultures, qui ne s'étendent du reste que sur des espaces peu étendus, exigent un soin extrême, une culture très-soignée, des labours profonds qui rendent ensuite la terre très-apte à donner d'abondantes récoltes en blé.

Le colza que l'on cultive maintenant davantage, donne des produits dont nous avons grand besoin, puisque malgré cette culture nous achetons encore à l'étranger pour trente à quarante millions de graines oléagineuses, chaque année; et il n'est nullement un obstacle à la production du blé. Il ne vient bien qu'avec une culture très-soignée qui prépare parfaitement la terre, et l'expérience a prouvé que le blé venait bien après le colza; ensuite ce qu'il ne faut pas oublier, c'est

que le colza produit des tourteaux qui sont un excellent engrais, de sorte que cette plante rend à la terre une grande partie de ce qu'elle lui prend.

Quant à la betterave, elle n'a pas eu pour résultat de diminuer, mais d'accroître la production du blé. Nulle plante ne produit dans un espace donné une plus grande quantité de nourriture pour l'homme et les animaux. Les hommes mangent le sucre et les animaux les résidus, et ces animaux parfaitement nourris nous donnent ensuite des masses d'engrais excellents qui préparent d'admirables récoltes de céréales. Nulle plante n'a rendu plus de services aux progrès de l'agriculture, et plus la betterave sera cultivée, plus il y aura de froment.

Ensemencer beaucoup de blé, ce n'est pas le moyen d'en récolter beaucoup. Le blé ne donne qu'en raison du travail et surtout des engrais qu'on lui a donnés. Un hectare bien fait peut rapporter autant que trois hectares mal faits, sans compter qu'on aura épargné deux tiers sur la semence. Ensuite, la science et l'expérience nous apprennent que le blé ne peut bien venir deux années de suite dans le même champ, et, qu'à moins de soins et d'engrais tout-à-fait extraordinaires, il ne doit reparaître que tous les trois ans au plus tôt. Lors donc que l'on cultive dans l'intervalle des plantes qui exigent une culture soignée, une terre nette de mauvaises herbes, profondément labourée, et qui produisent des engrais abondants, c'est un moyen d'accroître, non seulement la richesse du cultivateur et du pays, mais la quantité des céréales destinées à l'alimentation publique.

Tout en rappelant ces principes incontestables de bonne économie rurale, afin que cultivateurs et propriétaires ne prennent pas une fausse voie qui les ferait plutôt rétrograder qu'avancer, la commission n'en rend pas moins pleine justice aux excellentes intentions de M. Jourdain, et le remercie d'avoir appelé l'attention de la Société sur un sujet si intéressant et sur des mesures dont l'utilité ne peut être contestée.

TRAVAUX.

DES SOCIÉTÉS D'ARRONDISSEMENTS ET DES COMICES CANTONAUX
PENDANT L'ANNÉE 1857.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE JOIGNY.

Une Commission spéciale a visité, le 5 avril, la distillerie de betteraves établie par M. Armand Roché, à Villiers-Saint-Benoit. Le rapport de cette Commission contient les détails les plus circonstanciés sur l'organisation bien entendue et économique de cette usine, et sur les résultats que le propriétaire a obtenus.

Un manège, mu par un cheval, met en mouvement un hache-paille, un appareil à lavage, dit *lavoir-Caille*, et un coupe-racines. L'appareil de macération est composé de trois cuves; la macération s'y opère à l'aide de l'eau bouillante amenée par un syphon. Quatre chaudières, contenant chacune 35 à 40 hectolitres de vinasse, constituent l'appareil de distillation. Les vinasses sont conduites dans les chaudières par un tuyau où elles se transforment en vin. Ce vin est tiré des chaudières par une pompe aspirante, est porté dans le récipient, d'où il descend par le chauffe-vin et le réfrigérant dans la colonne chauffée par la chaudière-alambic, où ce vin, transformé en flegme, est converti par l'ébullition en vapeur qui s'exhale en parcourant le serpentín, et après avoir repassé par le réfrigérant, se condense en en sortant et finit par couler dans un vase (appelé baquet), à l'état d'alcool de 45 à 60 degrés.

M. Roché distille tous les jours, pendant 3 mois de l'année, 2,500 kilogrammes de betteraves, produisant 2 hectolitres 40 litres d'alcool à 45 degrés. Dans son assolement entrent tous les ans au moins 12 hectares en betteraves, sur les 55 hectares de terre dont se compose son exploitation, et il en augmente chaque année la quantité. La Commission a signalé particulièrement le parti que M. Roché retire des pulpes qui représentent en matières nutritives 60 0/0 des racines distillées.

Elles sont versées dans des fosses qui sont dans la deuxième partie des bâtiments de l'usine, où on les mêle à des pailles hachées et à des balles de blé ou d'avoine; on y ajoute aussi quelquefois des tourteaux. Ce mélange est ensuite déposé dans des silos où il se refait, se conserve

très-longtemps, et d'où l'on peut commencer à en retirer au bout de 24 heures, pour en servir aux animaux, qui en sont extrêmement friands.

L'état de santé et d'engraissement des bestiaux de M. Roché le prouve surabondamment.

M. Roché utilise aussi les lavures et les flegmes dont il fait de très-bons terreaux.

Enfin, les résultats acquis par M. Roché sont le meilleur éloge de sa culture et de son industrie. Avant qu'il eût attaché une distillerie à son exploitation, sa ferme lui rapportait à peine 5,000 fr. et il en a élevé le produit net annuel au chiffre de 14,500 fr.

Produit de la distillerie, des récoltes et des bénéfices sur les bestiaux qu'il engraisse.	28,000 ^{fr} "
Frais généraux 1 ^{er} pour locations de terres. 700 "	} 15,700 "
2 ^e Pour l'exploitation et la distillerie . . . 13,000 "	
Reste.	14,500 "

M. Roché a le double mérite d'encourager dans le pays les méthodes de culture progressive, et par le développement qu'il a donné à nos exploitations et à son industrie distillatoire, d'offrir du travail à une population assez peu favorisée.

La Société d'agriculture de Joigny a décerné à M. Roché une médaille d'or.

Un mémoire de M. Hugo, inspecteur de l'instruction primaire, correspondant de la Société, sur la sophistication des engrais, propose un projet de règlement à soumettre à l'autorité, pour prévenir toute fraude à l'avenir.

Ce règlement est ainsi formulé :

« Art. 1^{er}. Tout marchand d'engrais sera tenu de placer sur chaque tas de sa marchandise un écriteau indiquant non seulement le nom de l'engrais, mais aussi sa composition chimique rigoureuse, ou la nature des mélanges qu'on lui a fait subir.

« Art. 2. Chaque engrais sera analysé par un chimiste, vérificateur officiel, qui dressera procès-verbal de ses opérations et prendra un échantillon de la matière par lui analysée, pour en former trois paquets dont un lui restera; un autre sera remis au marchand, et le troisième sera déposé à la mairie du lieu de la résidence du marchand,

« Art. 3. Des visites auront lieu chez les dépositaires d'engrais.

» Art. 4. Le défaut d'écriteau sur un tas d'engrais constituera une contravention.

» Art. 5. Toutes les altérations commises sur un engrais muni d'un écriteau constatant sa composition première, seront punies.

» Art. 6. Il sera créé une commission consultative permanente chargée de faire des rapports à l'autorité sur le résultat de ses travaux.

» Art. 7. Le dosage de l'azote et des principales substances minérales sera exigé par l'administration après chaque analyse d'engrais.

» Art. 8. Enfin toute personne qui achètera un engrais aura le droit de le faire analyser par le vérificateur officiel. »

MM. Durlot et Beauvais ont drainé une pièce de pâture marécageuse de la contenance de 12 hectares 47 ares sur la commune de Brienne au lieu dit les Iles, et cela dans les conditions les plus difficiles et les plus défavorables. Il s'agissait d'assainir toute la propriété et conduire les eaux à 945 mètres de distance. Ils ont construit un petit aqueduc en brique et ciment romain sous le ruisseau du Créanton. La couche de silex qu'ils ont rencontrée a nécessité l'emploi de la pioche de terrassier ; ils ont presque toujours travaillé dans 0^m70 à 0^m80 de hauteur d'eau. Pour la pose des tuyaux on a fait des épaissements au moyen d'une pompe. Des regards formés de 3 boisseaux, en terre cuite, de 0^m30 de diamètre, emboîtés les uns dans les autres, permettent de s'assurer en tout temps si l'écoulement des eaux se fait régulièrement et en même temps reçoivent la vase qui peut être entraînée par le courant. Le premier boisseau est posé à 0^m50 en contre-bas du drain sur des briques à plat, ce qui forme un petit réservoir pour la vase. Au moyen de ces regards on peut aussi élever le niveau de l'eau si la sécheresse est trop grande.

Les 12 hectares 47 ares ont coûté à leurs propriétaires 11,114 »

La dépense du drainage s'est élevée à 5,775 »

Total. 16,889 »

Par suite de ces travaux, la valeur de ces terrains pourra monter à 1,800 fr. ou 2,000 fr. l'hectare au moins.

Un prix de drainage a été décerné à MM. Durlot et Beauvais, et une mention honorable à M. Quéhand, qui a dirigé les travaux, et à M. Fica-tier, qui en a dressé le plan.

L'apiculture occupe une place assez importante dans les travaux de la Société. M. Cochet, receveur municipal à Joigny, a apporté d'ingé-

ieuses modifications au système de ruches dont il fait usage, à l'aide duquel il croit facile d'obtenir des essaims artificiels.

Il se sert, pour la taille, d'un petit appareil avec lequel il engourdit les abeilles au moyen d'une dose bien calculée de poudre de champignon connue sous le nom de lycopendon protégée ou vesse de loup. Il préfère encore au lycopendon le nitrate de potasse (sel de nitre) qu'il mélange à un peu d'étoupe et qu'il fait brûler au moyen de son appareil fumigatoire.

Le rucher de M. Durand Alexandre, propriétaire à Guerchy, contient plus de 300 ruches. M. Durand, qui se livre à l'apiculture depuis plus de 25 ans avec intelligence et profit, est élève d'un apiculteur fort distingué, M. l'abbé Galisset de l'Ecluse. Il taille ses abeilles vers la mi-juillet. Le rendement moyen est de 5 kilogrammes de miel et 500 grammes environ de cire par panier. Les ruches sont des ruches *villagesoises* et il a adopté aussi le système Lombard qui fournit le plus beau miel. M. Durand a abandonné tout-à-fait la routine ordinaire; il fait des essaims artificiels; il en a obtenu 60 cette année et seulement 15 naturels.

La Société a accordé le prix à M. Durand et une mention honorable à M. Cochet.

Dans son concours de 1857, la Société a décerné des prix de moralité et bons services aux hommes et filles de fermes, de viticulture, de jardinage, de culture des plantes fourragères, pour perfectionnement ou introduction d'instruments d'agriculture perfectionnés, pour bonne tenue de fermes, de drainage, d'apiculture, pour confection de fromages gras à pâte ferme, aux propriétaires des plus beaux animaux reproducteurs, aux éleveurs de bêtes grasses, et enfin des primes pour l'enseignement agricole.

COMICE AGRICOLE D'ANCY-LE-FRANC.

COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DU COMICE AGRICOLE D'ANCY-LE-FRANC, PRÉSENTÉ
A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 20 SEPTEMBRE 1857, PAR
M. MONTANDON, VICE-SECRÉTAIRE (1).

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous présenter le compte-rendu des travaux de votre Comice, pendant l'année agricole 1856-57.

C'est le 21 septembre 1856 que pareille fête vous réunissait dans cette enceinte. Les primes que vous avez décernées, à la suite des concours de labour et de bestiaux, ont mis en évidence les importants succès que votre association avait obtenus dans l'année agricole qui venait de finir. L'agriculture de notre canton était prospère sur tous les points et dans toutes ses parties ; il semblait que les encouragements de votre Comice devenaient inutiles. Mais vous avez pensé qu'il ne vous suffisait pas d'avoir fait le bien, qu'il fallait encore persévérer à le faire ; et les primes de 1856 étaient à peine décernées que déjà vous prépariez les nouvelles questions que vous auriez à traiter dans vos prochaines réunions.

Comptes du Trésorier. — Ressources.

La première séance générale a eu lieu le 26 octobre 1856. A cette séance, M. le Trésorier vous a présenté le compte des recettes et dépenses de votre association ; et, vous le savez, la situation financière était loin d'être florissante : pour une cause restée inconnue, le montant des subventions qui avaient été allouées par l'Etat et le département, sur l'exercice 1856, n'avait pu être encaissé, et vous aviez déjà la crainte de ne pouvoir établir de concours pour 1857. Mais bientôt, à

(1) Le Comice d'Ancy-le-Franc est le seul qui ait adressé au bureau de la Société centrale un compte-rendu de ses travaux. En regrettant que son exemple n'ait pas été suivi, nous pouvons du moins nous féliciter d'avoir à publier un si intéressant et si remarquable travail.

la suite de pressantes démarches faites par votre très-honorable président auprès de M. le Sous-Préfet, qui a bien voulu vous prêter son puissant concours et vous honorer d'une sollicitude toute particulière, l'ordre de nos finances n'a pas tardé à être rétabli, et, dès ce moment, vous avez pu préparer le programme de vos concours ; car, il ne faut pas nous dissimuler notre faiblesse ; ce n'est pas avec le produit des cotisations que vous pourriez établir des concours tels que ceux que vous avez eus jusqu'à ce jour ; il suffit à peine aux frais matériels que ces concours occasionnent. Mais, heureusement, depuis la première année de la fondation de votre Comice, les allocations du Gouvernement et du Conseil Général de l'Yonne ne vous ont jamais fait défaut ; au contraire, chaque année elles ont été augmentées : preuve évidente que le Comice agricole d'Ancy-le-Franc répond au but pour lequel il a été créé et que loin de perdre de son importance il marche de succès en succès.

Diplômes des Lauréats.

A la séance du mois de février 1857, vous avez arrêté les programmes de vos concours du 3 mai et du 20 septembre. Les primes et prix que vous avez offerts étant à peu près les mêmes que ceux de l'année dernière, il devient inutile d'en faire voir de nouveau le but et l'objet. Vous avez en même temps décidé que chaque prime ou prix serait accompagné d'un diplôme portant le nom du lauréat et attestant l'ordre et la nature de la récompense obtenue. C'est une heureuse innovation qui sera parfaitement accueillie par les lauréats qui, à n'en pas douter, conserveront avec soin, dans leurs familles, ces flatteuses attestations.

Concours des animaux de race ovine.

Le concours du 3 mai 1857, spécial pour l'espèce ovine, a été réellement moins satisfaisant que celui de l'année dernière : les animaux étaient moins nombreux et moins beaux. On ne doit cependant pas en conclure que nos troupeaux aient perdu de leur importance. Les fourrages devenus excessivement rares et de mauvaise qualité, par suite des inondations et des pluies excessives de 1856, n'ont pas permis, à nos éleveurs, d'entretenir leurs troupeaux dans cet état de santé qui contribue si bien à leur donner cette belle apparence extérieure que vous vous êtes plu tant de fois à admirer. Le jury ayant tenu compte de ces circonstances, tout-à-fait exceptionnelles, les primes offertes par votre programme ont pu être décernées.

Engrais liquides, — leur emploi. — Fosses à purin.

Le Comice a bien des fois exprimé le regret de voir dans les rues des villages, ou même dans les cours des cultivateurs, ces amas considérables de purin qui, outre la perte qu'ils causent à la production agricole, deviennent encore des foyers infects de malpropreté et d'insalubrité. Vous avez souvent demandé que la police municipale vint en aide au Comice pour les faire disparaître au profit de l'agriculture, et depuis plusieurs années vous avez offert une prime particulière à l'emploi des engrais liquides.

Votre appel a été entendu, et votre commission a eu la satisfaction de vous signaler l'établissement de trois fosses à purin. Vous vous félicitez d'autant plus de ce succès, qu'elles sont établies, l'une au centre du canton, à Fulvy, chez M. Beau, et les deux autres aux extrémités, à Aisy, chez M. Thierry Antony, et à la ferme du Val-des-Fourches, chez M. Roguier. Il y a lieu d'espérer que, dans un assez court délai, les propriétaires de ces fosses pourront justifier de l'emploi du purin à l'amendement de leurs terres et qu'au prochain concours la prime sera disputée par plusieurs concurrents.

Étables, bergeries et écuries, — leur construction.

La bonne construction des étables, bergeries et écuries a encore appelé votre attention. Au dernier concours, vous avez décerné la prime à M. Beau, de Fulvy ; et cette année, votre Commission a admiré, à Aisy, chez M. Antony Thierry, de belles constructions rurales qui, lorsqu'elles seront achevées, présenteront toutes les conditions désirables d'aération, de salubrité, de commodité, et même de simplicité.

Serviteurs ruraux.

Depuis la fondation de votre Comice, c'est-à-dire depuis près de dix ans, vous avez, chaque année, décerné des récompenses au meilleur bergér, au meilleur domestique ou garçon de ferme et à la meilleure servante d'exploitation agricole. L'étroite circonscription de votre association devait faire croire que, dans un assez court délai, vous seriez forcément obligés de suspendre ces primes, faute de concurrents.

Mais nous n'en sommes point encore là ; pour trois prix à décerner nous comptons aujourd'hui quinze concurrents qui remplissent les conditions du programme, en écartant même ceux déjà récompensés. Résultat que votre Comice se plaît à constater, et qui doit faire l'éloge

de la population agricole de notre canton ; car, là où l'on trouve tant de bons serviteurs, il y doit avoir encore plus de bons maîtres.

Vous maintiendrez encore ces primes à votre nouveau programme, car vous vous faites un devoir de prendre en quelque sorte sous votre tutelle ces bons serviteurs agricoles qui se recommandent à votre paternelle sollicitude autant par leur dévouement et leurs vertus que par leur humble et pénible condition.

Entretien des chemins ruraux.

Pour la troisième fois, vous avez encore offert une prime pour l'entretien des chemins ruraux.

Votre Comice sait apprécier le zèle dont MM. les Maires ont fait preuve pour obtenir de leurs administrés un travail de prestation volontaire exclusivement applicable à l'entretien des chemins ruraux, de ces chemins dont l'utilité fait l'importance. Malheureusement les propriétaires les plus intéressés à l'entretien de ces chemins restent sourds à la voix des maires des communes. Quand la loi n'oblige pas, on ne peut se décider à exécuter un travail dont on reconnaît l'utilité, mais pour lequel on ne doit pas recevoir un salaire immédiat.

Quel est le cultivateur qui n'ait, chaque jour, occasion d'admirer la sagesse de la loi sur les chemins vicinaux, et qui ne puisse se rendre compte de l'immense économie que le bon état de ces chemins lui permet de réaliser sur ses attelages ?

Les chemins vicinaux intéressent les communes, elles les entretiennent à leurs frais ; les chemins ruraux ou de déblave n'intéressent que les propriétaires des terres qu'ils desservent, c'est à eux à les réparer afin de pouvoir s'en servir. Voilà ce que les cultivateurs ne conçoivent pas, ou ne veulent pas comprendre. Votre Comice ne perd cependant pas toute espérance ; plusieurs communes du canton ont déjà donné l'exemple, et en maintenant ses encouragements il a l'espoir que toutes les communes ambitionneront l'honneur d'être citées pour modèles à leurs voisins.

Plantes sarclées. — Rapport de la Commission.

Vous aviez craint, un instant, à cause de l'excessive chaleur et de la sécheresse prolongée que nous avons éprouvées cette année, de ne pouvoir décerner les primes proposées pour les plus belles cultures de plantes fourragères et sarclées. La Commission qui a été chargée de l'examen de ces cultures a opéré avec un zèle et une vigilance qui doi-

vent mériter vos félicitations ; et le rapport qu'elle vous a présenté vous a fait voir combien vos craintes étaient prématurées. Elle a eu, en effet, à visiter plus de vingt cultures présentant une superficie totale de 15 hectares. Partout, ou presque partout, les racines sont magnifiques et les cultures parfaitement soignées. Afin de pouvoir les classer par ordre de mérite, eu égard à l'importance de l'exploitation, condition expresse du programme, la Commission a dû procéder avec une méthode qui devra désormais servir de règle aux Commissions de cette partie importante de nos concours.

Sorgho.

Une nouvelle plante a été introduite cette année dans notre canton. Le Sorgho sucré, plante de la famille des cannes à sucre, a été cultivé avec un certain succès, par M. Chavillot, fermier à Marnay, commune de Cry; quelques plants ont montré une végétation assez luxuriante (1) dans le clos de M. Martenot aîné, à Ancy-le-Franc, et dans le jardin de M. Challan, juge de paix, qui a bien voulu vous présenter sur cette culture un rapport aussi intéressant que détaillé. Il est douteux que le sorgho puisse atteindre, ici, malgré l'extrême fertilité du sol, une parfaite maturité ; mais, employé comme fourrage vert, il fournit une excellente nourriture, principalement pour les vaches laitières, qui, lorsqu'elles en sont nourries, donnent une quantité de lait bien plus grande qu'avec toute autre nourriture.

Ces résultats sont de nature à appeler l'attention de votre Comice ; il lui restera donc à examiner s'il ne doit point encourager la culture du Sorgho, déjà répandue sur différents points de la France.

Pomme de terre Chardon.

Votre Comice a aussi introduit dans le canton une nouvelle espèce de pomme de terre, connue sous le nom de pomme de terre Chardon. Elle avait été particulièrement recommandée comme ayant toujours été exempte de la maladie, et surtout comme offrant des produits remarquables sous le rapport de l'abondance. L'essai en a été confié à quinze membres du Comice, habitant des communes différentes ; c'était bien le moyen d'en faire l'expérience. Partout les résultats (2) ont été à peu

(1) Les tiges avaient généralement 3 m. 50 de hauteur.

(2) Cette pomme de terre devait reproduire 70 fois la semence, et ici la moyenne a été de 12 fois.

près satisfaisants, quoique cependant ils soient bien au-dessous de ceux qu'on nous avait fait espérer. La pomme de terre Chardon est moins agréable au goût et renferme moins de parties nutritives que celles que nous cultivons depuis longtemps. Votre Comice croit cependant que la pomme de terre Chardon mérite d'être propagée, mais spécialement pour la nourriture du bétail.

Introduction d'une machine moissonneuse.

En offrant des encouragements pour l'introduction ou le perfectionnement des instruments aratoires, vous n'espériez pas que vous auriez à récompenser l'introduction d'un instrument puissant et appelé à rendre d'éminents services à notre agriculture. Votre Comice ayant pris une grande part à cet introduction, elle devait naturellement trouver place dans ce compte-rendu.

Mme Labour, fermière au château d'Ancy-le-Franc, ayant manifesté l'intention d'acheter une machine moissonneuse, le Comice a cru devoir l'aider de ses conseils et de ses lumières.

Les machines à moissonner sont, pour la France, un instrument tout-à-fait nouveau, et cependant déjà les ateliers de construction s'en sont multipliés de manière à embarrasser le propriétaire qui veut fixer son choix.

Heureusement, les membres du Comice que vous avez délégués à divers concours régionaux et au concours agricole universel, ont eu l'avantage de voir fonctionner différentes machines moissonneuses. Ils ont pu reconnaître au travail, beaucoup mieux que dans un atelier, les avantages des unes et les inconvénients des autres. La machine Manny, construite par M. W. Robert et C^{ie}, à Paris, a donc été signalée à Mme Labour comme devant remplir le mieux son but ; cette moissonneuse a, sur ses rivales, l'avantage de pouvoir être facilement transformée en faucheuse. Votre Comice sait en outre que la moissonneuse Manny a été parfaitement appréciée à tous les concours où elle a été présentée. Ainsi, elle a obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, la médaille d'argent ; à l'Exposition agricole universelle de 1856, la grande médaille d'or ; à Châteauroux, au concours spécial de machines à moissonner, la première médaille d'or.

D'ailleurs, malgré tous les titres que la machine Manny avait à votre recommandation, et comme c'est au travail que l'on juge l'ouvrier, une commission a été spécialement chargée d'apprécier cet instrument. Elle

a vu fonctionner la moissonneuse ; elle l'a examinée dans tous ses détails, s'est parfaitement rendu compte de sa construction et en a admiré la simplicité. La moissonneuse a travaillé dans différentes circonstances de terrains et de récolte, et la commission a été dans l'admiration du travail qui s'effectuait sous ses yeux : Blés parfaitement sciés, aucun épi rompu, pas même un grain tombé, prompte et bonne exécution du travail, économie considérable dans le prix de la main-d'œuvre, ouvrière infatigable, lassant son maître et ne se plaignant jamais de lui, tels sont les immenses avantages qu'offre la moissonneuse, avantages qui auraient pu suffire pour motiver les décisions de votre commission. Mais, là ne devaient pas se borner ses appréciations. Les avantages que les machines à moissonner offrent à l'agriculture sont immenses et incontestables ; mais est-il possible, devons-nous même chercher à propager ces instruments ?

Au premier abord, l'emploi de ces machines ne paraît possible que dans les grandes exploitations. Votre commission croit cependant qu'elles sont applicables à la petite comme à la grande culture. Elle pense que plusieurs petits propriétaires pourront s'associer et acheter en commun une moissonneuse ; ou encore que dans chaque village on rencontrera de ces hommes intelligents, habiles à profiter d'une bonne circonstance, qui achèteront une machine à moissonner, feront à l'entreprise le sciage des récoltes des petits propriétaires, et réaliseront ainsi des bénéfices considérables tout en procurant une notable économie aux propriétaires.

Il y aura peut-être encore dans les premières années un peu de répugnance à se servir de cet instrument, mais elle ne tardera pas à être vaincue. Il y a quelques années seulement, dans notre localité on ne pouvait se décider à se servir de la faux ; la faucille était le seul instrument propice au sciage des récoltes, et aujourd'hui les moissonneurs ne veulent plus moissonner ; la faux a tué la faucille, la moissonneuse tuera la faux.

Ceci nous rappelle une sage observation dictée par l'expérience et émise au sein de votre commission : « Je suis le premier, a dit votre « vénérable collègue, M. Picard, je suis le premier qui ai introduit les « machines à battre dans ce canton, et Dieu sait les railleries et même « les sarcasmes que m'a valus cette introduction. Au dire des routiniers, « mon battoir ne battait pas, il brisait la paille, (maintenant on la « hache), je perdais tout, enfin j'étais le pain de la main du pauvre

« manœuvre qui n'avait que ce travail pour s'occuper pendant l'hiver. Qu'est-il arrivé ? — C'est que ceux qui m'ont le plus ridiculisé à cause de mon battoir, ont été les premiers à s'en procurer ; que ceux mêmes à qui je retirais le travail vont aujourd'hui louer un battoir pour battre les quelques gerbes de blé qu'ils récoltent. »

Il en sera de même des machines à moissonner ; un progrès en amène toujours un autre. Loin de nous en plaindre, nous devons nous en féliciter et contribuer de toutes nos forces à faire naître au milieu de nous cet amour du progrès agricole qui est appelé à faire le bonheur et la richesse de notre pays.

Cependant, la tâche de votre comice serait bien imparfaite s'il ne s'occupait que de ce qui peut avoir un avantage direct pour l'agriculture. Augmenter ou favoriser la richesse du propriétaire cultivateur, par l'introduction d'instruments aratoires perfectionnés, est un noble but ; mais vous avez autour de vous une nombreuse population, quasi prolétaire, qui ne trouve son existence et son bonheur que dans les travaux des champs. Si vous multipliez les machines agricoles, ou en d'autres termes, si aux bras énergiques du robuste manœuvre vous substituez les bras infatigables et cent fois plus puissants de la mécanique, que deviendront ces ouvriers des champs ?

Pour nous faire une juste idée de l'importance de cette objection, il n'est peut-être pas sans utilité de jeter un coup d'œil rapide et rétrospectif sur ce qui s'est passé pour ainsi dire sous nos yeux.

Il n'y a pas longtemps encore, l'industrie des tissus occupait, sur différents points de la France, un nombre considérable d'ouvriers. Quand la mécanique est venue offrir son concours à l'industrie, quand les premières machines, fileuses, tisseuses et autres ont été établies, que de récriminations, que de plaintes ne se sont pas élevées de toutes parts ! — Les ouvriers devaient rester sans ouvrage, végéter dans la misère ou mourir de faim ; bon nombre de familles n'y voyaient que leur ruine immédiate. Et qu'est-il arrivé ? — C'est qu'aucun ouvrier n'a manqué d'ouvrage ; que par suite du bon marché, la consommation est devenue plus grande, le luxe a pris naissance, les machines se sont multipliées, le nombre des ouvriers a été centuplé, leur salaire a été augmenté, et bientôt ils ont trouvé bien-être et même fortune là où ils pensaient ne rencontrer que misère ou ruine.

Ce que nous avons dit de l'industrie des tissus s'applique à toute autre industrie, nous en avons une preuve frappante sous les yeux.

Le canton d'Ancy-le-Franc possède plusieurs établissements industriels importants, forges, hauts-fourneaux, carrières et soleries, qui font la richesse non-seulement de ceux qui les exploitent, de l'ouvrier qui y trouve un travail lucratif, mais encore du propriétaire, qui tire un parti avantageux de tous ces produits, et du négociant qui vend mieux ses marchandises.

Votre Comité a l'espérance que les machines agricoles nous offriront les mêmes avantages; car, plus les machines agricoles se propageront, mieux la terre sera cultivée, plus elle produira et plus on voudra lui faire produire; plus les produits seront abondants, moins leur prix sera élevé. Plus il y aura de machines, plus il faudra d'ouvriers pour les conduire; et loin d'enlever au manouvrier le travail qu'il réclame, elles lui en créeront en abondance, ne le remplaceront même que pour les travaux les plus pénibles, et jamais l'ouvrage ne manquera au bon ouvrier. Si donc les machines agricoles doivent fournir à l'ouvrier des champs un travail moins pénible et mieux rétribué, si surtout elles doivent avoir pour résultat de lui procurer le pain à bon marché, il doit avec vous applaudir à leur introduction.

Du reste, un progrès n'arrive pas de lui-même, il se fait longtemps désirer avant de se produire, et c'est toujours la nécessité qui enfante le progrès. Le génie de l'homme est éminemment grand, excessivement fécond, et il n'aurait jamais pensé à combiner des machines pour le remplacer, si le besoin ne s'en était pas impérieusement fait sentir.

Du moment que la fortune publique a pu s'accroître, la consommation des divers produits de l'industrie est devenue tellement considérable, que les bras de l'homme sont devenus impuissants pour satisfaire à tous les besoins naissants. De là, la nécessité des machines. Et, dans notre localité, où l'industrie accapare en quelque sorte tous les bras, où l'excessive facilité des voies de communication entraîne rapidement la classe ouvrière vers les grandes villes, l'agriculture se trouve réellement au dépourvu, et les machines agricoles y deviennent nécessaires, je dirai même indispensables.

Toutes ces considérations devaient nécessairement conduire votre commission à regarder l'introduction d'une machine moissonneuse dans le canton comme un grand service, aussi vous avait-elle proposé d'accorder une prime particulière à Mme Labour. Vous avez partagé l'opinion de votre commission, mais vous avez pensé que la prime

demandée n'était pas en rapport avec l'importance de l'instrument ; qu'elle aurait pour effet d'en diminuer la valeur aux yeux du public. Vous auriez désiré donner une prime bien plus importante, mais malheureusement encore vous avez été obligés de reculer devant votre impuissance.

Le service rendu par Mme Labour est en effet bien grand : elle a introduit la moissonneuse, il est vrai ; mais ce sont ses deux fils qui en ont assuré le succès, et c'est réellement à eux qu'appartiennent vos encouragements.

Vous les avez vus, ces deux braves jeunes gens, écoutant avec une respectueuse attention vos observations et vos conseils ; vous avez été témoins des difficultés qu'ils ont rencontrées dans les premiers jours de travail, difficultés qu'ils ont vaincues avec une intelligence, une persévérance qui font leur éloge. Vous les avez vus, du matin au soir, et du premier jour de moisson au dernier, chacun à son poste, et toujours au même, l'un dirigeant l'attelage, l'autre faisant la javelle, et tous deux s'encourageant réciproquement. Quelques jours leur ont suffi pour arriver à cette perfection que vous désiriez. Le courage, l'intelligence et particulièrement la persévérance dont les fils Labour ont fait preuve, devaient nécessairement mériter vos encouragements. Et, en regrettant de ne pouvoir, à cause de l'insuffisance de vos ressources, accorder une prime particulière à Mme Labour, votre Comité a du moins l'espérance que son cœur de mère lui fera trouver une récompense bien plus digne d'elle dans la médaille d'honneur que vous allez décerner à chacun de ses deux fils, Athanase et Aubin.

Etat des récoltes.

Nous avons la satisfaction de constater que nous terminons notre année agricole dans des conditions bien plus favorables, autrement heureuses que les précédentes. Nous n'avons guère plus de fourrages, il est vrai ; nos granges sont bien un peu moins remplies, mais nos greniers seront à peine suffisants pour contenir notre récolte. Le pain, cette partie importante de la nourriture de la classe ouvrière, a déjà subi une diminution qui a mis la joie dans bien des cœurs. Nos rares vignobles, quoique maltraités par la gelée, nous donneront encore quelque peu de vin. Enfin, la récolte de 1857 suffira, nous l'espérons, pour ramener dans notre pays cette douce et paisible existence qui, depuis longtemps déjà, manque à bon nombre de familles laborieuses.

Félicitons-nous de ces avantages et sachons en reconnaître la véritable

source ; il y a là matière à de profondes et sérieuses réflexions. L'homme est habile, ingénieux même pour rendre son existence aussi agréable que possible ; mais qu'est-ce que son génie en face de la puissance de cette main divine qui nous envoie à son gré les biens ou les maux, l'abondance ou la disette ?

Remercions aussi la Providence d'avoir donné à notre gouvernement cette sagesse qui a prévenu tous les désordres qui pouvaient naître de la misère publique.

Modification du règlement.

Enfin, le règlement constitutif de votre Comice ayant par la pratique et la force des choses, subi diverses modifications importantes, demandait une révision complète. Le travail de cette révision a été élaboré au sein d'une commission spéciale, et votre nouveau règlement a été définitivement adopté à la séance générale du 16 août dernier. Ce règlement ne tardera pas à recevoir l'approbation préfectorale, et désormais vous devrez régler vos opérations d'après cette nouvelle constitution qui n'est d'ailleurs que la consécration des principes suivis dans ces dernières années.

En élargissant les portes de votre association, le nouveau règlement vous permettra d'accepter le concours éclairé de ces hommes de cœur qui désirent s'associer à vous pour la cause du bien public. Et, soutenus par l'administration supérieure, vous continuerez, avec le même zèle et la même persévérance, la tâche que vous avez déjà si bien remplie ; et le Comice agricole d'Ancy-le-Franc s'honorera d'avoir apporté sa part de travail à ce grand édifice qui doit un jour donner à la France le rang honorable qu'elle n'a pas encore pu occuper comme nation agricole.

COMICE DE FLOGNY.

M. le marquis Anjorant, président de ce Comice, est le premier dans le département qui ait appliqué le drainage sur de grandes surfaces. De 1854 à 1856, M. Anjorant a fait drainer plus de 30 hectares de terres de différentes natures, pour la plus grande partie à sous-sol argileux,

sur des plans et après des sondages faits par M. Vianne, ingénieur de la Compagnie d'irrigation et de drainage. La dépense totale de ces travaux s'est élevée à 7,768 fr. 55 c., ou une moyenne de 255 fr. par hectare. Le concours d'un conducteur fourni par la Compagnie, l'emploi des ouvriers à la journée, l'achat de tuyaux à Paris et les frais de transport de ces tuyaux ont contribué à augmenter notablement cette dépense. Les résultats obtenus par M. le marquis Anjorrand n'en sont pas moins dignes de remarque. Les terrains qu'il a drainés, dont la majeure partie, humide et marécageuse, ne donnait que de très-médiocres produits, ont tous porté, depuis ces travaux, de belles récoltes, et acquis en somme une plus-value en fermage ou rendement de 1,400 fr. et en valeur vénale de 42,900 fr. Le tableau des travaux de drainage de M. Anjorrand a été soumis au Conseil Général de l'Yonne et lui a valu des éloges mérités.

Au dernier concours du Comice de Flogny, on a remarqué des animaux de race bovine obtenus par le croisement avec la race Schwitz et admirables de forme. M. le marquis Anjorrand a encouragé ce croisement dans le canton.

La Société d'agriculture de Tonnerre et le Comice d'Avallon n'ont pas encore publié le compte-rendu de leurs travaux en 1857.

Le Comice de Noyers, par suite de la mort de son secrétaire et de son vice-secretaire, ne s'est trouvé en mesure de fournir aucun document sur ses travaux pendant cette même période.

Le Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre était d'une création trop récente pour qu'il fût possible de publier cette année aucune analyse de ses travaux.

Les autres Comices du département n'ont fourni aucun renseignement.

	Pages.
Résolution de la Société d'agriculture de Tonnerre en vue de la session publique de 1858. — Fixation du lieu et du jour de cette session. — Modifications aux statuts. — Vœu que le concours régional agricole de 1859 se tienne à Auxerre. — Nomination d'une Commission pour l'examen des questions à soumettre au congrès scientifique de France, dans sa session à Auxerre, en 1858. — Règlement des dépenses du dernier concours. — Election du président et du trésorier	136
Observations présentées par M. Jourdain sur les causes de l'insuffisance de la production en céréales	144
Rapport sur les propositions de M. Jourdain, par M. Raudot . .	147
Travaux des Sociétés d'arrondissements et des Comices cantonaux pendant l'année 1857	154
— de la Société d'agriculture de Joigny	154
— du Comice d'Ancy-le-Franc	158
— du Comice de Flogny	168

SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE
DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

DEUXIÈME ANNÉE. — 1856.



AUXERRE,
IMPRIMERIE DE PERRIQUET ET ROUILLÉ, ÉDITEURS,

MDCCCLVIII.

LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

- MM.** Marquis ANJORRANT, membre du Conseil Général, à Flogny.
ARRAULT, membre du Conseil Général, à Toucy.
DE BADEREAU, propriétaire, à Vincelles.
BADIN D'HURTEBISE, juge de paix, à Crain.
BARBIER, fermier, à Festigny.
BARBIER, propriétaire, à Thorigny.
BARDOUT, propriétaire, à Vincelottes.
BARREY, ancien notaire, à Saint-Sauveur.
BATTAY, ancien maire, à Toucy.
COMTE LÉON DE BASTARD, propriétaire, à Maligny.
BAUDELOCQUE, propriétaire, à Chichery.
BAUDOIN aîné, membre du Conseil Général, à Auxerre.
DE BEAUVAIS, propriétaire, à Auxerre.
BEGUE, notaire, à Villeneuve-l'Archevêque.
BENOIT, propriétaire, à Veolzy.
BERNARD, propriétaire, à Héry.
BERT, conseiller de préfecture, à Auxerre.
BERTHELIN-DESBIRON, avoué, à Sens.
BERTIN, propriétaire, aux Baudlières (Héry).
BERTRAND, membre du Cons. gén, à Paris, rue des Saints-Pères, 33.
DE BÉRU, propriétaire, à Béru.
BIGÉ, commissionnaire en vins, à Chablis.
DE BILLY (Auguste), propriétaire, à Saint-Georges.
DE BILLY (Louis), propriétaire, à Auxerre.

- MM. BINOCHÉ aîné, propriétaire, à Champs.**
BLANCHET, marchand de bois, à Thorigny.
DE BOEARD, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
BOISSEL, ancien député, à Paris, rue Guy-Labrosse, 9.
BOITTELLE, préfet de police, à Paris.
BONNAIRE, propriétaire, à Civy.
BONNARD, maître-d'hôtel, à Auxerre.
BONNAULT, propriétaire, à Chevannes.
BONNEVILLE, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.
BONNEVIOT, médecin, à Champignelles.
DE BONTIN (Irénée), propriétaire, au Delfand (Saints).
BOUDARD (Athanase), instituteur à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes.
BOULARD-MOREAU, propriétaire, au château du Tremblay (Fontenoy).
BOULARD DE VAUXCELLES, propriétaire, à Villefargeau.
BOURBON, directeur de la Cie la Garantie agricole, à Saligny.
BOURGEON, fermier, à Villefargeau.
BOURGOIN-DUGAS, propriétaire, à Mézilles
BOURGUIGNAT, maire, à Argenteuil.
DE BOURSTE, propriétaire, à Auxerre.
BOUTILLIÉ, propriétaire, à Augy.
BRUNOT, propriétaire, à Hauterive.
BRETTE, ancien Lotaire, à Selignelay.
Comte de BRESSIEUX, membre du Conseil Général, à Savigny.
BURET DE SAINTE-ANNE, propriétaire, à Champvallon.
CABASSON, avoué, à Auxerre.
CALLAIS, gendre Bezine, propriétaire, à Brion.
CHALLAN, juge de paix, à Ancy-le-Franc.
CHALLE, membre du Conseil Général, à Auxerre.
CHALLE, sous-préfet, à Barbezieux (Charente).
CHALLE (Jules), négociant, à Auxerre.
CHAMBON (Achille), marchand de bois, à Appoigny.
CHANTEMILLE, directeur du Cheptel, à Joigny.
CHARREAU, propriétaire, à Cravant.
CHARIÉ, juge, à Auxerre.
CHARPILLON, notaire, à Saint-Bris.
CHAPT (Etienne), propriétaire, à Irancy.
CHAUVELOT, propriétaire, à Auxerre.

- MM. CHAVANCE** (Pierre), fermier, à Beauvais (Noyers).
CHAVANCE, fermier, à Charmellieu (Saint-Cyr-les-Colons).
CHÉREST, membre du Conseil Général, à Auxerre.
DE CHÉRON, propriétaire, à Chablis.
CHEVALLIER, juge de paix, à Vermenton.
Marquis de CLERMONT-TONNERRE, propriétaire, à Ancy-le-Franc.
CLOUZARD, fermier, à Saint-Valérien.
CLOUZARD, propriétaire, à Saint-Clément.
COISSIEU, commissionnaire en vins, à Chablis.
COLLOT, cultivateur, à Lormeau (Vaudeurs).
CORDIER, propriétaire, à Montjalin (Sauvigny-le-Bois).
COSTEL, juge de paix, à Cruzy.
COUILLAUT, ancien notaire, à Sens.
CROCHET, propriétaire, à Mailly-Château.
DALLEMAGNE (Charles), banquier, à Auxerre.
DALLEMAGNE (Henri), banquier, à Auxerre.
DAVID-GALLEREUX, paropriétaire, à Chablis.
DÉCOCHARD, propriétaire, aux Chaudins (Gy-l'Evêque).
DEJUST, juge de paix, à Courson.
DEJUST, notaire, à Seignelay.
DEJUST-DESERIN, membre du Conseil Général, à Ouanne.
DELAGNEAU (Alexandre), propriétaire, à Horrigny (Esson).
DELIONS, maître de poste, à Sens.
DEMAY-PARIS, propriétaire, à Auxerre.
DEMOUCHY, propriétaire, à Lignorelles.
DIONIS DES CARRIÈRES, docteur-médecin, à Auxerre.
DODUN, propriétaire, à Chemilly, près Seignelay.
DORLHAC, directeur de l'Ecole Normale, à Auxerre.
DUBOIS, propriétaire, à Vaudeurs.
DUBOIS jeune, propriétaire, à Chigy-sur-Vanne.
DUCHÉ aîné, manufacturier, à Paris, rue des Petits-Pères, 11.
DUCHEMIN, imprimeur, à Sens.
DUCHESNE DE DENANT, propriétaire, à Mézilles.
DURAND, propriétaire, aux Loges (Vaudeurs).
DURAND DESBORDEAUX, propriétaire, à Cheny,
ESCALLIER aîné, propriétaire, à Auxerre.
ESCLAVY, propriétaire, à Truchien (Fontenouilles).
ESCLAVY (Charles), propriétaire, à la Gruerie (Fontenouilles).
FALCONNIER père, propriétaire, à Gigny.

- MM. FÉLIX fils, propriétaire, à Appoigny.
 FÉLIX, propriétaire, à Saint-Bris.
 DUC DE FEZENSAC, propriétaire, à Prunoy.
 FLANDIN, maire, à Villefargeau.
 FLANDIN, conseiller à la Cour impériale, rue Cassette, 16, à Paris.
 FLEUTELOT, propriétaire, à Auxerre.
 FLOCARD, propriétaire, adjoint au maire, à Auxerre.
 FOACIER, propriétaire, à Serbonnes.
 DE FONTAINE, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.
 DE FONTAINE (Louis), propriétaire, à Fontaine-la-Gaillarde.
 FOURCAULX, directeur de la Cie du *Soleil*, à Auxerre.
 FRANÇOIS, horloger, à Auxerre.
 FRANÇOIS-CHASLIN, membre du Conseil Général, à Bazarnes.
 FRONTIER, conducteur des ponts et chaussées, à Magny (Merry).
 FOURCHOTTE, propriétaire, à Sommechaize.
 FOURREY, propriétaire, à Venisy.
 GALIMARD, propriétaire, à Saint-Florentin.
 GALLOT, imprimeur, à Auxerre.
 GAMET fils, propriétaire, à Montigny.
 GARNIER, ancien député, au Havre.
 GANDRILLE (Dieudonné), propriétaire, à Saint-Sauveur.
 GAUDET-PRÉCY, propriétaire, à Dîges.
 GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.
 GENTY, propriétaire, à Saint-Julien-du-Sault.
 GERBERON, instituteur, à Villechétive.
 GILLET, propriétaire, à Saint-Aubin-Château-Neuf.
 GIRODON (Elie), propriétaire, à Epineau-les-Voves.
 GOBRY, maire, à Sognes.
 GONTARD, propriétaire, à Domecy-sur-Cure.
 GRAVIER, propriétaire, à Saint-Aubin-Château-Neuf.
 GRESLÉ, propriétaire, à Saint-Aubin-sur-Yonne.
 GUENEAU-GUENIER, propriétaire, à Saint-Bris.
 GUENIER, maire, à Saint-Bris.
 DE GUERCHY, propriétaire, à Treigny.
 GUÉRIN DE VAUX, procureur impérial, à Versailles.
 GUÉRIN DE VAUX, propriétaire, à Auxerre.
 GUICHARD, propriétaire, à Soucy, près Sens.
 GUILLIER, propriétaire, à Avallon.
 GUILLIN, propriétaire, à Asquins.

- MM. GUILLOT**, maire, à Hauterive.
GUINEBAULT, propriétaire, à Villefranche.
HADERY, ancien maire, à Saint-Bris.
HAMELIN, propriétaire, à Chitry.
HAMELIN, avoué, à Tonnerre.
HALLEY, maire, à Marmeaux.
HARTMANN, régisseur, à Vauluisant.
BARON DU HAVELT, membre du Conseil Général, aux Barres (Sain-
 puits).
HERMELIN, juge de paix, à Saint-Florentin.
HERNOUX, ingénieur en chef, à Auxerre.
HOTTOT, ancien sous-préfet, à Avallon.
HOUCHOT, maire, à Villemer.
HOUDAILLE, membre du Cons. gén., à Saint-Germain-des-Champs.
HOUZELOT, ancien huissier, à Ligny-le-Châtel.
HUGOT, propriétaire, à Venizy.
HUMBLLOT, ingénieur, à Tonnerre.
HUNOT, maire, à Ecnon.
HUNOT, propriétaire, à Hauterive.
JACQUELIN, cultivateur, à Cerisiers.
JACQUES PALOTTE, propriétaire, à Serrigny.
JACQUILLAT, maire, à Chemilly-sur-Serein.
JARRY, ancien notaire, à Saint-Sauveur.
JAUDÉ-DELAFAIX, propriétaire, à Coulauger-la-Vineuse,
JAVAL (Léopold), député, rue Chauchat, 10, à Paris.
JEANNEZ, propriétaire, à Vermenton.
JOLLY aîné, propriétaire, à Auxerre.
JOURDAIN, receveur général, à Auxerre.
JOINON, vétérinaire, à Lain.
JOLLIEN (abbé), curé à Chailley.
DE LABROSSE, membre du Conseil Général, à Courterolles (Guillon).
Comte DE LA CELLE, propriétaire, à Lalande.
LAGOGUEY, propriétaire, à Malicorne.
LAGRÉMOIRE, propriétaire, à Joigny.
LALLEMAND, greffier en chef, à Auxerre.
LALLIER, membre du Conseil Général, à Sens.
LAMBERT (Eugène), propriétaire, à Tanlay.
LAMELIN, propriétaire, à Venisy.
LARABIT, sénateur, rue Bellechasse, 24, à Paris.

MM. LATREILLE, propriétaire, à Auxerre.

LAURENT-LESSERÉ, adjoint au maire, à Auxerre.

LAVOLLÉE, juge de paix, à Toucy.

LAVOLLÉE, propriétaire, à Champignelles.

LAVOLLÉE-DUPLISSIS, propriétaire, à Beauvoir.

LEBLANC, propriétaire, à Villeneuve-sur-Yonne.

LEBLANC D'AVAU, ancien ingénieur en chef, à Auxerre.

LECARUYER DE BEAUVAIS, propriétaire, à Lainsecq.

LECHICHE, fabricant d'ocre, à Digos.

LECHIN, ancien notaire, à Auxerre.

LE COINTE, notaire, à Arcy-sur-Cure.

LE COMTE, maire, à Villeneuve-la-Guyard.

LE COMTE (Eugène), député, rue de la Paix, 7, à Paris.

LEFÈVRE, docteur-médecin, à Auxerre.

LEGUILLON, maire, à Ouanne.

LEMAIRE (Eug.), maire de Vermanton, r. du Conservatoire, 15, Paris.

LEMAISTRE, vétérinaire, à Auxerre.

LEPÈRE, avocat, à Auxerre.

LERICHE, propriétaire, à Saligny.

LETTERON, notaire, à Villeneuve-l'Archevêque.

LIMOSIN, notaire, à Auxerre.

LIVRAS, maire, à Coulanges-la-Vineuse.

Marquis DE LOUVOIS, propriétaire, à Ancy-le-Franc.

Baron DE MADIÈRES, juge, à Auxerre.

Vicomte DE MALEYSSIE, propriétaire, à Percey.

MALPAS-DUCHÉ, propriétaire, à Gurgy.

MARET, propriétaire, à Chablis.

MAREY, propriétaire, à Fontaine-Madame (Chevannes).

MARIE, docteur-médecin, à Auxerre.

MARTEAU fils, propriétaire, à Cuy.

MARTENOT aîné, propriétaire, à Ancy-le-Franc.

MARTIN, propriétaire, à Venisy.

Baron MARTINEAU DES CHESNEZ, maire, à Auxerre.

MASSOT, propriétaire, à Auxerre.

MAUVAGE, propriétaire, à Héry.

MERCIER DES ROBINS, propriétaire, à Parly.

MERCIER (Félix), propriétaire, à Bussy-en-Othe.

MERCIER (Eugène), propriétaire, à Bussy-en-Othe.

MERLIN (Didier), fermier, à Grange-Rouge (St.-Martin-s.-Ouanne).

- MM. MÉTAYER**, juge suppléant, à Auxerre.
MOCQUOT, maire, à Charbuy.
MONCEAU, pharmacien, à l'Asile des Aliénés, à Auxerre.
MONDOT DE LAGORCE, ancien ingénieur en chef, à Auxerre.
BARON DE MONNIER, propriétaire, à la Vieille-Ferté (La Ferté-Loup.)
MORÉ, manufacturier, 3, rue de Crosne-hors-ville, à Rouen.
MOREAU fils, propriétaire, à Brienon.
MOREAU, propriétaire, à Héry.
MORIN, docteur-médecin, à la Bussière (Treigny).
MOROT DE GRESIGNY, propriétaire, à Beauvilliers.
MOUCHON père, propriétaire, à Charny.
MOUCHON, maire, à Prunoy.
MOUSSU, membre du conseil d'arrondissement, à Senan.
NOËL DU PATRAT, conseiller à la Cour impériale, r. de Lille, 83, Paris.
NORMAND, ingénieur civil, rue Vanneau, 48, à Paris.
PALLIER (Désiré), médecin, à Sedan (Ardennes).
PAQUEAU, médecin, à Toucy.
PATINOT, instituteur, à Noé.
Vicomte PAULTRE DE LA MOTHE, propriétaire, à Meaux (Seine-et-M).
PELEGRIN, notaire, à Champignelles.
PELEGRIN, notaire, à Charny.
PERRAUD-HARLY, propriétaire, à Paron.
PETIET, ingénieur en chef, à Saint-Bris.
PETIT, maître de poste, à Vincelles.
PETITJEAN, propriétaire, au Moulin-Président (Auxerre).
PICARD, maître de poste, à Villevalmier.
DE PIEYRES, maire, à Lain.
PINARD-MIRAUT, maître de poste, à Auxerre.
PILLON, marchand de bois, à Moulins-sur-Ouanne.
PORTE (abbé), curé, à Sormery.
POUILLOT, notaire, à Brienon.
POULLAIN, maire, à Diges.
PRÉCY, médecin, à Chassy.
PRÉCY, membre du Conseil général, à Chassy.
PRÉCY (Napoléon), propriétaire, à Chassy.;
PRIN (Eusèbe), gendre Taillefer, propriétaire, à Brion.
PROTAT, membre du Conseil général, à Saint-Julien-du-Sault.
PRUDOT, percepteur, à Mailly-Château.
PRUDOT, ancien notaire, à Mailly-le-Château.

- NM. PRUNEAU**, notaire, à Saint-Fargeau.
RABÉ, membre du Conseil général, à Maligny.
RAOUL fils, propriétaire, à Saint-Bris.
RAOUL aîné, propriétaire, à Chitry.
RALLU, propriétaire, aux Sièges.
RAMPONT-LECHIN, propriétaire, à Leugny.
RAPIN, propriétaire, à la Métairie-Foudriat (Coulanges-la-Vineuse).
RAUDOT, propriétaire, à Orbigny (Pontaubert).
RAVIN, notaire, à Guerchy.
RAVIN, notaire, à Villiers-Saint-Benoît.
RENARD, ancien président du tribunal civil, à Joigny.
RENARD, propriétaire, à Villeneuve-la-Guyard.
RIBIÈRE, avocat, à Auxerre.
RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
ROBLOT, propriétaire, à Auxerre.
ROGUIER, propriétaire, à Tanlay.
ROJOT (Basile), propriétaire, à Irancy.
ROUILLÉ, imprimeur, à Auxerre.
ROUQUÈS, propriétaire, à Villeneuve-Saint-Salves.
Comte du ROURE, propriétaire, à Grandchamp.
ROUSSEAU, propriétaire, aux Baudlières (Héry).
ROUX (Thomas), propriétaire, à Auxerre.
ROY aîné, ancien juge de paix, à Cruzy.
ROY (Charles), propriétaire, à Tonnerre.
ROZE (Alfred), propriétaire, à Vireaux.
SAFFROY (Dominique), propriétaire, à Brion.
SAGETTE, agent-voyer, à Joigny.
SALGUES, médecin, à Selgnelay.
SALMON, propriétaire, à Merry-sur-Yonne.
SALMON, juge de paix, à Cerisiers.
SALVAIRE, notaire, à Coulanges-la-Vineuse.
SAULIN, avoué, à Joigny.
Baron SEGUIER, propriétaire, à Hautefeuille (Malicorne).
SEURAT, juge de paix, à Chablis.
SÉVENAT (Paul), propriétaire, à Joigny.
SIMONNEAU, médecin, à Aillant.
SIMONNEAU, membre du Conseil général, à Briennon.
SIMONNET, propriétaire, à Thorigny-sur-Oreuse.
SIMONNET, fermier, à Montot (Annay-sur-Serein).

- MM. SIROT**, propriétaire, à Thorigny.
SONNET, propriétaire, à Toucy.
SONNET, fabricant d'ocre, à Diges,
TAMBOUR, banquier, à Auxerre.
Marquis DE TANLAY, membre du Conseil général, au chât. de Tanlay.
TARTOIS, propriétaire, à Senan.
TEXTORIS, propriétaire, à Cheney.
THENARD, propriétaire, à Courroy (Grange-le-Bocage).
THEVENT, inspecteur des ports, à Rogny.
THEVENOT, notaire, à Migé.
THIERRY, adjoint, à Esmou.
THIERRY, vétérinaire, à Tonnerre.
THIERRY, propriétaire, à Aisy.
THIERRY (Casimir), propriétaire, au Sault-Durand (Turny).
THIERRY (Dominique), propriétaire, à Brienon.
THOMAS-MALVIN, propriétaire, à Auxerre.
THOMASSIN, ancien notaire, à Chablis.
THOREL, pharmacien, à Avallon.
TONNELIER, président du tribunal civil, à Auxerre.
TOUTÉE, docteur-médecin, à Saint-Fargeau.
TRAPIER, maire, à Saint-Léger.
Vicomte DE TRUCHIS (Charles), propriétaire, à Saint-Loup-d'Ordon.
Vicomte DE TRUCHIS (Ludovic), propriétaire, à Saint-Loup-d'Ordon.
DE VATHAIRE (Eugène), propriétaire, à Septfonds.
DE VATHAIRE (Jules), propriétaire, à Auxerre.
DE VATHAIRE (Octave), propriétaire, à Saint-Sauveur.
VACHER, fermier, à Serbonnes.
Baron DE VARANGE, receveur général, à Châlons-sur-Marne.
VAURY, maire, à Mouffy.
VERNADÉ, propriétaire, aux Pinabeaux (St-Martin-s-Ouagne).
VERROLLOT D'AMELY, propriétaire, à Chaumançon (Migennes).
VIGNON, ingénieur en chef, rue Madame, 26, à Paris.
VIGREUX, propriétaire, à Joigny.
VIGREUX, vétérinaire, à Auxerre.
VINCENT (Théophile), propriétaire, à Auxerre.
WASSE, médecin, à Joigny.
ZAGOROWSKI, manufacturier, à Auxerre.

BUREAU.

Président d'Honneur, M. LE PRÉFET DE L'YONNE.

Président, M. le marquis DE TANLAY.

Vice-Présidents, MM. CHALLE père et N.

Trésorier, M. CH. DALLEMAGNE.

Secrétaire, M. ROUILLÉ.

Secrétaire-adjoint, M. RIBIÈRE.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Arrondissement d'Auxerre.

M. Irénée DE BONTIN.

M. RAMPONT-LECHIN.

Arrondissement d'Avallon.

M. CORDIER.

M. BÉTHERY DE LA BROSSÉ.

Arrondissement de Joigny.

M. PRÉCY.

M. le baron SEGUIER.

Arrondissement de Sens.

M. LE COMTE.

M. GUICHARD.

Arrondissement de Tonnerre.

M. Jacques PALOTTE.

M. le marquis DE LOUVOIS.

MEMBRE HONORAIRE.

M. CHAMBLAIN, préfet de l'Aisne.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

M. DE MONTIGNY, consul de France à Sanghaï (Chine).

M. le comte DE LALOYÈRE, président du Comice de Beaune.

M. Joseph BARD, vice-président du Comice de Châlons.

SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

SÉANCE DU 27 FÉVRIER 1858.

PRÉSIDENCE DE M. LE MARQUIS DE TANLAY, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure, au lieu ordinaire des réunions de la Société.

M. le marquis de Tanlay préside la séance. Prennent encore place au bureau M. Challe, vice-président, M. Rouillé, secrétaire, M. Ribière, secrétaire adjoint, MM. Guichard et Précý, membres du Conseil d'administration.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Marey, président du Comice de l'arrondissement d'Auxerre, fait seulement observer qu'une erreur a été commise dans l'indication du nombre des membres de ce Comice qui s'élève à plus de deux cent quarante.

Il est fait hommage à la Société de deux numéros du *Journal du drainage* par M. Boulard-Moreau; de sept numéros du *Moniteur des Comices*, de deux numéros du Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, de deux numéros du Bulletin de la Société d'agriculture de Joigny, d'un numéro du Bulletin de la Société d'agriculture de la Marne, d'une lettre de M. Henri Fournier sur une machine dite *Egre noir-Fournier*, d'un exemplaire des observations soumises à l'Empereur par le

Comité central des distilleries et sucreries; de différentes lettres et brochures de M. le comte de La Loyère, président du Comice viticole de Beaune; par la Société d'acclimatation d'une caisse de graines de Siam; enfin par M. Athanase Boudard, instituteur à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, membre de la Société et lauréat au concours de 1857, d'un tableau méthodique et comparatif des diverses espèces de céréales qu'il a cultivées dans le terrain d'expérience dont il dispose; un épi spécimen de chacune de ces variétés est joint au tableau et accompagné d'une légende explicative.

L'assemblée adresse ses félicitations et ses remerciements à M. Boudard pour cet intéressant travail.

Il est encore donné communication d'une lettre de M. Boudard qui offre à ceux des membres qui en pourraient désirer, des échantillons de ces différentes variétés de céréales, qui sont au nombre de cent cinquante.

M. le Président annonce que M. le Préfet de l'Yonne, à l'arbitrage duquel la Société avait soumis le règlement des dépenses du dernier concours, faites en commun avec le Comice de Sens, a prononcé, et que cette décision a fixé à la somme de 278 fr. 25 c., la part contributoire de la Société centrale dans ces dépenses. L'assemblée décide que la lettre de M. le Préfet, qui en contient l'avis, sera insérée au procès-verbal. Cette lettre est ainsi conçue :

« Auxerre, le 18 janvier 1858.

« Monsieur le Président,

« La Société centrale d'agriculture ayant accepté mon arbitrage dans le différend qui s'est élevé entre elle et le Comice de Sens au sujet des frais faits pour la tenue du concours du mois de juin dernier, j'ai examiné personnellement et avec grand soin les mémoires et pièces de comptabilité qui m'ont été soumis; j'ai décidé, par suite, que la dépense serait répartie comme il suit entre les deux Sociétés :

« Le montant de la dépense faite par le Comice de Sens

étant de.....	2,305 fr. 88 c.
il y a lieu d'en déduire la valeur de la tente gardée par ce Comice.....	700 »
« Reste.....	4,605 88 c.
« Les dépenses de la Société centralé s'élevant à	4,049 38 c.
le Comice de Sens se trouve avoir dépensé en plus	556 fr. 50 c.

« C'est moitié de cette somme, soit 278 fr. 25 c., que devra payer la Société centrale d'agriculture. Je vous invite à prendre des mesures pour que les 278 fr. 25 c. dont il s'agit soient versés, le plus promptement possible, entre les mains du trésorier du comice de Sens.

« Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« *Le Préfet de l'Yonne,*

« S. BOITTELLE. »

Une Commission de cinq membres, composée de MM. Binoche de Champs, Baudelocque de Chichery, Raoul fils de Saint-Bris, Livras de Coulanges la-Vineuse et Maret de Chablis, est chargée du soin d'examiner les lettres et brochures adressées à la Société par M. le comte de la Loyère, président du Comice agricole et viticole de Beaune, sur la viticulture, et de rechercher si ces travaux ne contiennent pas les éléments de quelques propositions dont la viticulture icaunaise pourrait tirer profit.

M. le Président donne connaissance d'une lettre de M. le Préfet de l'Yonne, qui lui annonce que ce magistrat a approuvé les modifications qui ont été apportées aux statuts de la Société centrale, en tenant compte des observations faites par la Société et consignées dans le procès-verbal de la séance du 30 novembre dernier.

Par suite de cette approbation, les articles modificatifs des statuts seront définitivement ainsi conçus :

1° Dans la séance du mois de novembre 1857 la Société déterminera par le sort l'ordre dans lequel les sessions publiques et concours des années 1859, 1860 et 1861 seront tenus dans les arrondissements d'Auxerre, Avallon et Joigny. Le roulement qui sera ainsi établi au moyen de ce que Sens recevra le concours de 1857 et Tonnerre celui de 1858, sera continué à l'avenir.

2° Les primes de la Société dont la distribution exigera une visite préalable des exploitations, à savoir les primes pour amélioration ou bonne tenue de fermes et les récompenses aux vignerons, seront réservées à l'arrondissement dans lequel se tiendra le concours. Les autres primes seront affectées au département tout entier.

3° La Société fixera chaque année, au plus tard dans la session de février, le lieu et le jour du concours annuel, après que les Comices de l'arrondissement où il se tiendra auront été invités à faire leurs propositions à ce sujet.

Le bureau du Comice du lieu du concours s'entendra avec le bureau de la Société pour fixer, s'il est possible, un même jour pour les concours des deux Sociétés, pour la communication qu'elles auront à se faire du projet de leur programme particulier et pour coopérer à la rédaction du programme commun. Ce programme devra, autant que les circonstances le permettront, être publié deux mois avant l'époque du concours.

4° La présidence du concours appartiendra à M. le Préfet, président d'honneur de la Société centrale. En son absence, le Président de la Société centrale et celui du Comice présideront chacun séparément et avec l'assistance des bureaux des deux Sociétés, aux distribution et proclamation des primes émanées de leurs Sociétés.

5° A partir du jour de l'expiration des pouvoirs conférés aux membres actuels du Conseil d'administration de la Société centrale, ce Conseil sera composé du président et du vice-président de chacun des Comices existant dans le département de l'Yonne, s'ils sont membres de cette Société ou s'ils déclarent leur intention d'en faire partie. Dans les arrondissements où il existe plusieurs Comices, ces Comices s'entendront entre eux pour désigner celui des présidents et vice-présidents faisant partie de la Société qui devra les y représenter.

Dans le cas où les présidents ou vice-présidents de Comices ne jugeraient pas à propos d'accepter les fonctions de membres du Conseil d'administration de la Société, ils pourraient être

remplacés par d'autres membres élus à cet effet par les Comices.

L'assemblée vote sur l'admission des nouveaux membres qui lui ont été présentés. M. le baron du Havelt, maire de Sainpuits, M. Verrollot d'Ambly, propriétaire à Chaumançon, commune de Migennes, M. Casimir Thierry, propriétaire au Sault-Durand, commune de Turny, M. Alexandre Delagneau, propriétaire à Horrigny, commune d'Esnon, et M. Leblanc, propriétaire à Villeneuve-sur-Yonne, sont admis à l'unanimité au nombre des membres titulaires de la Société.

M. Joseph Bard, vice-président du Comice de Châlons, est nommé à l'unanimité membre correspondant.

Six autres personnes demandent à être admises au sein de la Société comme membres titulaires; ce sont M. Patinot, instituteur à Noé, M. Lecoinge, notaire à Arcy-sur-Cure, M. Salvaire, notaire à Coulanges-la-Vineuse, présentés par M. Rouillé et M. Challe; M. le comte Léon de Bastard, propriétaire à Maligny, présenté par M. Challe et M. le Président; MM. Basile Rojot et Etienne Chat, propriétaires à Irancy, présentés par MM. Rouillé et Challe.

Conformément aux statuts, il sera voté sur l'admission de ces nouveaux membres dans la prochaine séance trimestrielle.

La Société, considérant que la solennité du Congrès scientifique de France, qui se tiendra à Auxerre au mois de septembre prochain, appelle nécessairement le concours de toutes les Sociétés du département et que l'agriculture aura sa place dans les travaux du Congrès, vote, en vue de cette solennité, un crédit spécial de 300 francs.

M. le marquis de Tanlay, M. Challe, M. Bertrand, M. Raudot, M. Jacques Palotte et M. Boissel sont désignés à l'unanimité pour représenter la Société auprès du Congrès des délégués des Sociétés savantes dont la session annuelle doit s'ouvrir le 5 avril prochain à Paris, rue Bonaparte, n° 44. M. Challe donne connaissance, à cette occasion, de la circulaire par laquelle M. de Caumont, président de ce congrès, invite la Société à nommer les délégués qui doivent la représenter à cette réunion centrale des Sociétés académiques et d'agriculture de France. Cette circulaire contient aussi le programme des principales questions qui seront mises en discussion dans le Congrès pendant la session de 1858.

Cinq membres à l'unanimité sont délégués à l'effet de représenter la Société centrale au concours régional qui se tiendra à Blois du 3 au 6 mai prochain; ce sont MM. de Bogard, Guichard,

Ravin, de Villiers-Saint-Benoît, Textoris, de Cheney et Pruneau, de Saint-Fargeau.

M. de Laloyère, président du Comice de Beaune, et M. de Montigny, consul de France à Shanghai (Chine), sont présentés comme membres correspondants par MM. Jacquillat, Bourbon, Rouillé, Dallemagne et Gallimard.

M. Charié donne lecture du rapport de la Commission de comptabilité. Conformément aux conclusions de ce rapport, la Société donne décharge à M. Jourdain de sa gestion. L'assemblée décide que la Commission restera en fonctions pour faire le même travail de vérification et d'apurement sur le compte du secrétaire.

L'assemblée passe à l'examen et à la discussion des articles du programme du concours de la Société qui aura lieu à Tonnerre le 12 septembre prochain. L'assemblée confie au bureau le soin de se concerter avec les Société et Comices de l'arrondissement de Tonnerre pour compléter ce programme et fixer d'une manière définitive les primes et récompenses à décerner.

M. Boulard-Moreau entretient l'assemblée de ses observations sur la culture du sorgho et des résultats obtenus dans d'autres départements. Il émet le vœu que cette culture soit l'objet d'une récompense particulière. La Société est d'avis que le sorgho est encore à son début et que les avantages n'en sont pas encore suffisamment démontrés pour qu'il y ait lieu de consacrer une prime spéciale à l'encouragement de cette culture. Néanmoins elle décide que les notes de M. Boulard-Moreau sur ce sujet et qui complètent le rapport qu'il a adressé au Comice de l'arrondissement d'Auxerre, seront insérées au Bulletin, sans qu'on puisse rien préjuger par là de l'opinion de la Société.

M. Rochefort, horticulteur à Avallon, a adressé aussi à la Société une courte note sur le sorgho, dont il a semé 640 pieds à titre d'essai. Il a fait quelques remarques sur les drageons de cette plante. Les 640 pieds qu'il a semés à 45 et 50 centimètres l'un de l'autre lui ont rendu 400 kilogrammes en tiges effeuillées.

M. Petit de Vincelles dit en avoir cultivé environ 75 ares; il fait observer qu'il a semé en mai et qu'il n'a obtenu qu'une coupe qui ne représentait guère que la valeur d'une seconde coupe de luzerne. Il se propose de renouveler son expérience.

M. Challe rend compte de l'ouvrage de M. Patinot, instituteur à Noé, intitulé : *Entretiens familiers sur l'agriculture et l'horticulture*. Approuvant les conclusions de ce rapport, la Société émet le vœu que cet opuscule soit donné en prix aux

élèves des écoles communales. Sur la proposition de M. Précy, l'assemblée témoigne le désir que ce livre, ainsi que celui de M. Hugot, inspecteur de l'instruction primaire à Joigny, soient donnés en récompense aux élèves de ces écoles qui auront suivi avec le plus d'application et de fruit l'enseignement agricole. L'assemblée vote l'insertion du rapport de M. Challe au Bulletin.

Un mémoire de M. Sagette, agent-voyer à Joigny, sur le drainage et les irrigations, est renvoyé à une Commission composée de MM. Hernoux, ingénieur en chef, Précy, Hermelin, Roguier et Boulard-Moreau.

Une autre Commission composée de MM. Marey, Bonnaut et Rampont-Lechin est chargée d'examiner les propositions de M. Pruneau relatives à un mode de publicité locale pour la vente et l'achat des bestiaux dans les exploitations rurales.

Enfin on entend la lecture d'une lettre de M. Patinot, instituteur à Noé, contenant des renseignements sur le traitement qu'il a fait subir à une treille affectée de l'oïdium, traitement qui consiste en un simple grattage des parties malades. Un membre fait observer que ce traitement est impraticable dans les grandes superficies.

La séance est levée à cinq heures.

RAPPORT DE M. CHALLE

SUR LES ENTRETIENS FAMILIERS SUR L'AGRICULTURE ET L'HORTICULTURE

ET EXPOSÉ DES PREMIERS TRAITEMENTS A SUIVRE DANS LES MALADIES DES ANIMAUX DOMESTIQUES, PAR A. PATINOT, INSTITUTEUR A NOÉ, MEMBRE TITULAIRE DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE DE SENS (YONNE), MÉDAILLÉ PAR LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE DE L'YONNE AU CONCOURS DE 1857. OUVRAGE SPÉCIALEMENT DESTINÉ AUX HABITANTS DES CAMPAGNES. — SENS. — LIBRAIRIE DE CHAPU. — PRIX : 1 FR. 25.

Messieurs,

L'an dernier vous aviez décidé que vous accorderiez une médaille d'or et une médaille d'argent aux deux instituteurs du département qui justifieraient avoir fait, avec le plus de succès, un cours élémentaire et pratique d'agriculture à leurs élèves. Le terme pour l'envoi des pièces et certificats était fixé au 15 mai. Ce terme était déjà expiré lorsque la commission que vous aviez nommée pour vous proposer les primes à décerner, reçut les pièces que présentait M. Patinot, instituteur à Noé, et ce dernier se trouvait ainsi écarté du concours. Au nombre des pièces qu'il

adressait, se trouvaient les deux premières feuilles d'impression d'un traité élémentaire d'agriculture qu'il annonçait l'intention de publier. Votre commission fut frappée des qualités remarquables que décélait ce commencement de publication, et en regrettant que l'expiration du délai ne permît pas de le récompenser dignement, elle résolut de le signaler à votre attention et de vous proposer d'accorder une médaille de bronze à son auteur.

Son rapporteur, M. Ribière, s'exprimait en ces termes :

« L'épreuve des deux premières feuilles de cet ouvrage a été adressée à la commission qui a pu constater dans ces ébauches beaucoup de méthode et de netteté d'expression, une simplicité vraie et des notions théoriques et pratiques que l'auteur a su tenir, avec le même art, à la hauteur des hommes instruits et à la portée des agriculteurs modestes auxquels l'ouvrage est spécialement destiné. La commission a donc vu, dans les louables efforts de M. Patinot, un titre suffisant à la distinction qu'elle propose de lui accorder, et elle espère que cet instituteur apportera au prochain concours des preuves nouvelles et plus complètes encore de l'intelligence et du dévouement qu'il a mis jusqu'à ce jour au service de la science agricole. »

Vous avez accueilli avec faveur la proposition de votre commission, et M. le Préfet a, depuis, sanctionné votre avis, en faisant participer M. Patinot à la répartition des fonds que le Conseil Général avait mis à sa disposition pour encourager l'enseignement agricole.

M. Patinot a répondu à ces témoignages flatteurs en achevant la publication de son livre, dont, à votre séance dernière, il vous a fait offrir six exemplaires. Il lui a donné le titre d'*Entretiens familiers sur l'agriculture et l'horticulture*, destinés spécialement aux habitants des campagnes.

Il exprime ainsi, dans un avis préliminaire, le but qu'il s'est proposé :

« Depuis que les progrès de l'agriculture se font sentir, aucun livre se rattachant à ce sujet n'a encore été fait à la portée des habitants de la campagne. Essayer de combler cette lacune, tel est le but que je me suis proposé. Vivant depuis longues années au milieu de vous, initié à tous vos travaux, j'ai eu souvent le bonheur de voir mes conseils suivis et la réussite les couronner de succès. Mais je ne pouvais les donner qu'à quelques-uns. Ce livre s'adresse à tous. Ce n'est pas une affaire de

spéculation. La modicité du prix le prouve suffisamment. Je me trouverai suffisamment payé si j'ai pu vous être utile. »

L'auteur explique ensuite, dans un avant-propos, les antécédents et les circonstances qui l'ont amené à ce travail, et en cette partie encore nous le laisserons parler d'autant plus volontiers, que ces détails sont loin de manquer d'intérêt.

« J'ai toujours aimé l'agriculture, et il me souvient que très-jeune, lorsque les vacances arrivaient, il me tardait de quitter le collège, pour aller avec un de mes camarades, fils d'un laboureur habitant la campagne, prendre les manches de la charrue, essayer qui labourerait le mieux, donnerait le mieux la direction à un sillon ou billon, éviderait mieux la raie, renverserait mieux la terre. Le sillon était-il achevé, j'éprouvais un indicible plaisir lorsque mon camarade disait : c'est bien labouré ! car lui, plus âgé que moi de deux ans, était de première force et ne s'occupait toute l'année qu'à la culture des terres ; tandis que moi, je n'avais chaque année que mes vacances régulièrement consacrées au labour.

« Depuis ce temps j'ai bien voyagé, j'ai vu l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre ; partout les mêmes désirs me suivaient ; j'allais questionnant l'un, interrogeant l'autre, comparant, méditant et réfléchissant.

« Militaire pendant huit années, je me suis trouvé encore à même d'exercer mon goût pour l'agriculture. Dans une promenade, aussitôt que j'apercevais un laboureur, j'accourais près de lui, je lui demandais comme une faveur de me laisser labourer, puis je le questionnais et mettais à profit ses réponses.

« Je devinai dès lors ce que M. C. Lebrun a dit plus tard : La « première profession est celle du laboureur. Jadis elle était « méprisée en France ; maintenant elle est honorée ; c'est elle « qui procure à notre patrie sa plus belle et sa plus sûre « richesse. Le travail de l'agriculture établit la puissance de « notre nation d'une manière plus solide que ne sauraient le « faire nos industries de luxe, que d'autres peuples peuvent « s'approprier. Mais notre sol sillonné par l'active charrue, « couvert de riches troupeaux, est une source permanente de « richesses qu'on ne peut nous enlever. Si la population augmente, c'est au laboureur surtout que la gloire en appartient ; « si le peuple a plus d'aisance, si sa chaumière est mieux « construite, ses meubles plus commodes, sa table mieux « garnie, c'est au travail, c'est à la constance du laboureur

« qu'il le doit. Honneur à l'homme des champs, dont la vie
« entière est une vie de fatigue et de dévouement! Honneur à la
« plus noble, à la plus utile des professions! »

« Cet éloge de l'agriculture est très-propre à m'en inspirer le goût. Mais il est écrit comme la chose devrait être et non comme elle est.

« S'il en était ainsi il ne resterait rien à faire pour elle; nos bons laboureurs seraient suffisamment instruits et alors la persévérance seule pourrait leur être recommandée, encore serait-elle inutile; les bénéfices qu'ils réaliseraient suffiraient pour les faire persévérer.

« Rélégué au milieu d'un village, vivant au milieu d'eux, je les étudie depuis longues années, et je sais, à n'en pouvoir douter, combien ils sont entichés des anciennes habitudes, et combien verbalement il est difficile de les persuader qu'ils doivent les abandonner. Il n'en sera pas de même d'un livre. En le lisant ils seront seuls et ne seront pas humiliés de céder à la force des raisonnements; alors ils réfléchiront et ils croiront, parce que ce sera un livre et qu'ils seront seuls. Il faut donc parler à leurs yeux, soit par des faits, tels que des expériences, soit par des livres écrits pour eux, où la science soit déguisée sous la forme des expressions et dont le prix soit si minime qu'il ne fasse qu'effleurer le fond de leur bourse.

« Définir d'une manière claire, précise, laconique, les moyens de reconnaître la nature et les qualités de toutes les terres végétales;

« Indiquer de même les engrais, les amendements, les stimulants et les plantes qui conviennent à la nature du terrain;

« Donner des renseignements sur la plus grande partie des céréales, des plantes fourragères et leur culture;

« Indiquer les races chevaline, bovine, ovine et porcine, oiseaux de basse-cour qui conviennent le mieux à une exploitation rurale;

« Donner un aperçu des maladies auxquelles les animaux domestiques sont le plus assujettis, les moyens de les prévenir et les premiers soins à prendre en attendant le vétérinaire, lorsqu'ils en sont atteints;

« Enseigner ce qui se rattache à la culture des légumes et des fruits, comme à celle des fleurs, quant aux plantes vivaces et médicales seulement;

« Tel est le plan que j'ai cherché à exécuter dans ce petit

traité, et pour le rendre plus attrayant et à la portée de tous je l'ai mis sous forme d'entretiens. »

Ces citations suffisent déjà à vous faire voir que l'auteur est un homme sensé, expérimenté et réfléchi. Son point de départ est excellent, à la double condition que son plan soit exécuté dans ses diverses parties comme il l'a conçu et que son vœu soit accompli, c'est-à-dire que son livre soit lu par ceux auxquels il l'a destiné.

Nous nous empressons d'ajouter que la lecture de son livre nous a vivement intéressés et que nous y avons trouvé en général une exécution satisfaisante du plan qu'il s'était tracé.

L'auteur met en scène un agriculteur éclairé et pratique et trois laboureurs qui ne connaissent encore que la routine, mais que leur bon sens naturel porte à écouter, sans trop de prévention, les révélations de l'expérience et à accepter les enseignements d'une science qui se présente à eux, non comme un dogme qui veut s'imposer et rebute ses auditeurs en les humiliant, mais comme un aide qui veut grandir leurs idées et développer leurs facultés.

Un premier chapitre sous forme d'introduction transporte les acteurs de ce petit drame didactique sur une exploitation perfectionnée. Les bons laboureurs admirent les expériences commencées, les résultats obtenus, les riches récoltes, les abondants produits. Mais vient l'objection : « c'est bien facile à vous de faire tout cela, mais un laboureur qui, comme moi, attend après ses récoltes pour vivre et payer son fermage, ne peut pas faire produire à la terre tout ce que vous lui faites produire. » La réponse ne se fait pas attendre. C'est surtout celui qui a une famille à nourrir de son travail et un fermage à payer qui a intérêt à ce que sa terre produise beaucoup. Il ne peut, sans doute, entreprendre de coûteux essais, mais ce que l'expérience a réalisé chez ses voisins et ce qui ne coûte que de l'attention, du soin et du travail, il peut l'imiter si cela doit conserver ses bestiaux en santé, améliorer progressivement ses terres, augmenter ses produits. Alors vient la question : « Mais dites-nous comment vous avez fait, comment nous pouvons nous y prendre. » L'auteur, car c'est lui qui se cache sous le nom de l'agriculteur, y répond en offrant de raconter ce qu'il a appris, ce qu'il a vérifié, ce qu'il a obtenu. De là viennent une suite d'entretiens dans lesquels, après l'exposé, se présentent les objections et les réponses.

Ils traitent successivement :

De la nature et composition des terres. — Engrais, amendements, stimulants qui leur conviennent.

De la qualité des engrais et des moyens de les obtenir.

Des assolements.

Du labour et de ses effets.

Des céréales.

Du sarrazin.

Du mode d'ensemencement et de la récolte.

De la conservation des grains.

De la panification.

Des plantes à fourrages.

Des haricots, pois et lentilles.

Des plantes à racines pivotantes, betteraves, carottes, panais, navets et turneps, choux, etc.

Des plantes oléagineuses.

Des animaux domestiques, écuries, pansage, maladies.

Le volume se termine par un tableau des résultats obtenus en produits par hectare et en poids d'un hectol. sur 46 variétés de froment ensemencées sur le même terrain, partie à la volée.

Telle est la première partie de ce petit traité que l'auteur se propose de compléter dans un second volume.

C'est certainement une œuvre difficile à accomplir qu'un traité élémentaire d'agriculture pour l'usage des cultivateurs. Il y faut peu de phrases et pourtant il faut relever et soutenir l'attention par un style animé et pittoresque, car il faut intéresser ses lecteurs et prévenir l'ennui qui gagne si facilement ceux qui n'ont pas coutume de lire. Il y faut un savoir solide et sûr, mais aussi une grande clarté d'exposition, et l'art de ne dire que ce qui peut être compris par tous, en procédant du connu à l'inconnu par des formes de démonstration empruntées au langage et aux habitudes de ce genre de public. De ces livres il y en a, quoique M. Patinot paraisse ne pas les connaître. Ainsi, *l'agriculture populaire* de maître Jacques Bujault est un modèle en ce genre. Mais fait pour la région de l'ouest de la France à qui il prend ses formes de langage, ses allusions habituelles et dont il reproduit les mœurs et les habitudes agricoles, ce livre ne serait pas toujours compris de nos cultivateurs. Il en serait de même des excellents petits traités de M. Bertin qui sont en ce moment si populaires dans une partie de la Bretagne. Il faut que chaque région ait un de ces livres-là, où l'on parle aux habitants des campagnes des choses qu'ils voient et dans un langage qui soit le leur.

C'est ce qu'a compris d'une manière vraiment remarquable M. Patinot, et, pour donner une idée de sa manière vive, brusque même, et assez appropriée en cela, comme dans ses allusions, à nos habitudes campagnardes, nous transcrivons ce qu'il dit à l'occasion des jachères et de la stabulation du bétail du petit cultivateur :

« Le procès des jachères est donc jugé par la saine partie des agriculteurs, et pourtant vous lui accordez encore une grande part dans votre culture et perdez un tiers des productions de la terre en lui donnant un an de repos tous les trois ans. Au mois de mai pas un seul sillon ne doit être inculte ; les coteaux comme les plaines doivent être couverts de verdure. Mais.... vous me regardez et vous n'osez m'interrompre. Je lis dans votre pensée. Mais les vaches, les moutons, où iront-ils paître ! Vos vaches, à l'écurie. Avez-vous oublié que vos jachères sont couvertes de prairies artificielles ? Prenez une voiture, armez-vous d'une faux, d'une fourche et d'un rateau ; allez couper de l'herbe, amenez-en une bonne charretée, c'est-à-dire la quantité nécessaire à la nourriture de vos vaches pendant un jour, deux jours même, ayant soin de l'épandre pour qu'elle ne s'échauffe pas, vous en donnerez à l'écurie tant que vous voudrez. Alors vos vaches auront le double de lait et vous doublerez vos fumiers... On n'a pas toujours le temps, me direz-vous encore, d'aller chercher l'herbe dans les champs, c'est une charge assez lourde, il faut que nos chevaux se reposent, ou qu'on perde l'attelée, tandis que la femme et les enfants peuvent conduire les vaches aux champs. Toutes ces objections sont faciles à détruire : à l'époque où les fourrages sont verts, les jours sont assez longs pour que vous puissiez prendre une heure sur votreattelée ; vos chevaux auront encore le temps, ainsi que vous, d'être fatigués ; puis, est-ce que chacun de vous n'a pas à portée de chez lui un champ de trèfle, de luzerne, de sainfoin ou de lupuline ? Vos femmes vont bien perdre leur temps à courir dans les blés, les orges, les avoines, après un chardon, une poignée d'herbe. Laissez cela au malheureux qui n'a que cette ressource pour nourrir son unique vache, le soutien de la famille. Allez dans vos champs, avec une brouette, et amenez à vos bestiaux l'herbe de vos prairies artificielles. Quant à vos enfants, leur place est à l'école, où ils s'instruiront, apprendront à devenir de bons cultivateurs, tandis qu'en les envoyant garder les vaches, vous en faites souvent de petits mauvais sujets, grossiers, ignorants

et maraudeurs. Puis, croyez-vous que la morale ne soit pas blessée dans ce mélange de petits garçons et petites filles ? détrompez-vous ; car moi je vois, j'entends et je crois chaque jour le contraire. Un autre inconvénient du pâturage à garde faite, c'est le gonflement des bestiaux lorsque l'herbe est humide. Combien de fois n'ai-je pas été obligé de courir, appelé par les cris aigus et déchirants de vos femmes ? Ma vache se meurt, ô mon Dieu, quel malheur ! Lorsque j'ai été appelé à temps, je les ai sauvées, mais souvent lorsque j'arrivais, il était trop tard, la vache était morte, asphyxiée par le gaz acide carbonique qui se dégage des plantes vertes et humides. A l'écurie, il ne tient qu'à vous d'éviter cela. Si votre herbe est humide, mélangez-la avec de la paille sèche, jetez du sel par dessus et donnez-la sans crainte. »

Ce qui importe gravement dans les petits livres de ce genre, destinés à une classe de lecteurs qui ne peut guère contrôler les données de la science qu'on lui apporte, c'est que cette science soit de bon aloi, qu'on n'avance que des faits bien avérés et bien vérifiés, pour ne pas inculquer l'erreur à la place de la vérité.

Le savoir de M. Patinot est en général de ce genre. Et ce qu'il y a dans ce petit livre de notions vraies, sûres, incontestables et cependant ignorées ou méconnues encore par la masse des petits cultivateurs, forme un ensemble des plus précieux et un corps de doctrine généralement irréprochable. Nous signalerons pourtant quelques rares erreurs, afin que l'auteur puisse les rectifier dans une seconde édition, car nous espérons que son livre en aura plusieurs.

Ainsi, p. 29, il confond à tort les terres siliceuses avec les terres calcaires. Quand il dit : « Toutes les terres siliceuses, « c'est-à-dire où la pierre à feu, le caillou, se trouvent mélangés, « sont des terres calcaires. » Il est vrai qu'il en est ainsi dans la région qu'il habite ; mais cela n'est pas vrai d'une manière absolue, et, sans sortir de notre département, il y a dans nos cantons de la Puisaie et du Gâtinais beaucoup de terrains siliceux dont le sol est complètement dépourvu de chaux. Il est facile aussi de voir que le drainage n'est pas encore pratiqué dans la région qu'habite l'auteur, quand, p. 73 ; tout en vantant cette féconde amélioration, il en porte le prix de revient par hectare à 800 ou 1000 fr. Le prix n'est en moyenne que de 250 à 300 fr. par hectare, et ce serait nuire au progrès de cette utile innovation que de ne pas relever une telle erreur. C'est

pour une cause semblable que l'auteur, p. 111, cite le sorgho au nombre des céréales. Quand cette plante sera introduite chez nous, il verra que ce n'est qu'une plante à sucre et fourragère.

J'aurais bien encore quelques observations à faire sur la préférence absolue que, p. 180, l'auteur donne au bœuf comme bête de charrue sur le cheval. Ce qu'il dit à ce sujet est vrai pour les contrées où l'herbe pousse assez abondamment pour fournir du vert à la nourriture de ce bétail. Mais là où il faut nourrir le bœuf d'herbe sèche à l'étable, il consomme de la nourriture autant qu'un cheval, en même temps qu'il fait moitié moins de travail. Je crains aussi qu'à propos du maïs, p. 104, il n'induisse ses lecteurs en erreur. Il juge d'après la culture de quelques pieds dans un terrain de choix. Mais, dans nos terrains ordinaires, cette céréale, sauf peut-être l'espèce dite de Styrie, n'atteindrait sa maturité que dans des années d'une température exceptionnelle.

Le sel vanté comme engrais ou amendement me paraît aussi une assertion trop hasardée. J'en dirai autant de cette assertion, que les plantes pivotantes fumées tard prennent le goût des engrais. Si la plante ne s'est pas assimilé le fumier elle n'en retient rien, si elle se l'est assimilé, elle en a transformé tous les éléments et il n'y est rien resté de l'odeur. Enfin, je ne voudrais pas qu'en recommandant de ne labourer ni trop superficiellement, ni trop profondément, l'auteur semblât apporter quelque appui au préjugé qui n'est que trop répandu dans nos campagnes contre la profondeur du labour, qui, sauf quelques cas rares, est si précieuse et laisse encore tant à désirer chez nous.

Sauf ces quelques observations, je ne puis que rendre hommage à la sûreté des doctrines agricoles de l'auteur. Parmi les chapitres les plus remarquables nous citerons celui des animaux domestiques. Ses notions sur les soins à donner aux diverses espèces de bestiaux et surtout aux chevaux, en santé et en maladie, sont pleines de justesse et de précision. On cesse de s'en étonner quand on apprend que l'auteur a été sous-officier de cavalerie et qu'il a suivi des cours d'art vétérinaire. Combien il serait désirable de voir ces notions répandues chez les fermiers dans nos cantons d'élevage de bétail, pour agrandir leurs idées et dissiper leurs préjugés qui vont souvent, comme il m'a été donné de le voir il y a peu d'années encore dans une de mes fermes, envoyer chercher, au lieu du vétérinaire, le charmeur, pour guérir par des paroles magiques une vache tombée malade.

Qu'un simple instituteur ait assez de savoir agricole, d'instruction scientifique et littéraire pour faire un traité remarquable sur l'agriculture, c'est un fait des plus honorables pour le corps de l'enseignement primaire, et nous remarquerons avec une vive satisfaction que c'est le second exemple de ce genre que fournit notre département depuis peu d'années. Le premier exemple a été donné par M. Hugot, alors instituteur à Villeneuve-le-Roi et aujourd'hui inspecteur de l'instruction primaire de l'arrondissement de Joigny; son livre, dont le plan et l'objet sont différents et qui est spécialement destiné aux écoles primaires, a reçu aussi les plus grands éloges dont il est digne sous tous les rapports.

Il nous reste à émettre le vœu que ces livres utiles soient le plus possible propagés dans nos campagnes. Nous ne pouvons aider à ce résultat que par la publicité assez restreinte de nos travaux, mais l'administration y pourrait davantage et peut-être que M. le préfet de ce département, que nous nous honorons de compter parmi nos collègues, ne nous saura pas mauvais gré de lui rappeler un des moyens qu'il a à sa disposition pour le réaliser. Le budget départemental contient un crédit de 4,400 fr. pour prix aux élèves des écoles communales. Si vous adhérez à notre avis, vous émettrez le vœu que M. le Préfet veuille bien prendre sur ce crédit un certain nombre d'exemplaires du livre de M. Hugot et de celui de M. Patinot, pour être distribués en prix dans nos écoles aux élèves les plus méritants.

NOTES

POUR FAIRE SUITE AU RAPPORT DE M. S. BOULARD-MORÉAU,
SUR LE SORGHO SUCRÉ.

Pénétré des avantages que le sorgho sucré doit offrir à l'agriculture dans nos contrées, soit comme plante fourragère, soit comme plante industrielle, nous avons dû continuer nos recherches pour pouvoir autant que possible éclairer la Société.

Voici donc, depuis notre rapport de novembre dernier, les renseignements que nous avons obtenus, et parmi lesquels il y en a qui ne sont pas sans importance :

4° Voici les quantités de kilos obtenus dans plusieurs départements : dans ceux des Bouches-du-Rhône et des Landes, 423,000 kil. l'hectare, feuilles, tiges et graine ; ces dernières y sont venues à parfaite maturité ; l'Hérault, 447,000 kil. ; le

Loirety compris la Sologne, 97,000 kil. Ce département, en 1857, avait au moins 80 hectares en culture. Quant aux divers autres départements, la Drôme, Haute-Garonne, Haute-Vienne, Haute-Marne, la moyenne est de 85 à 90,000 kil.; ainsi, dans tous ces départements, au minimum 100,000 kil. donnent au quart en fourrage sec 25,000 kil. l'hectare;

2° D'un autre côté, personne ne voulait croire à la possibilité d'obtenir des fourrages secs du sorgho, et cependant, diverses expériences très-concluantes démontrent le contraire, surtout celle exécutée par M. H.-J. Guillot, des Brosses (Hérault), et voici comment : après avoir enlevé les feuilles des tiges pour les bestiaux, il les a fait couper et mettre en bottes de 0, 30 à 0, 32 c. puis après les avoir laissées se *coudrer*, il les a fait placer debout les unes sur les autres en forme de pain de sucre et les a couvertes de paille pour les garantir de la pluie, de sorte qu'elles n'ont pas un instant fermenté.

3° Enfin, comme plante fourragère, si ce que nous pensons, ainsi que MM. Mortenot, de Firbeix (Dordogne), et Auguste Peyrat, directeur de la Ferme-Ecole des Landes, est vrai, c'est-à-dire que, si au lieu d'être de la famille des *Graminées*, le sorgho se trouve être vivace, ô alors, que de nouveaux services il est appelé à rendre. Pour être à même de vérifier le fait, nous avons eu soin de laisser intactes une assez grande quantité de racines, et quand le moment opportun sera arrivé, nous ne manquerons pas d'en donner avis à la Société.

Maintenant, un mot comme plante industrielle :

1° Il est incontestable que le sorgho dépasse aussi bien la betterave que le topinambour, tant pour les rendements en quantité qu'en qualité. Nous ajouterons même que certains distillateurs sont bien décidés, tant ces eaux-de-vie ont de finesse, de ne plus les vendre que sous leur nom naturel, ainsi que déjà on le fait aux Etats-Unis, comme pour les rhums et tafias de sorgho.

2° S'il faut en croire tous les renseignements particuliers qui nous sont journellement fournis, le sorgho est encore loin d'être connu pour ses produits.

En effet, il va très-prochainement donner lieu à une nouvelle industrie, *le fil*, et si ce qu'on m'a appris des secondes expériences se confirme, M. Saint-Cyr Prieur, directeur de la distillerie vaclusienne, à Avignon, aura fait une découverte d'une haute importance. Les premières épreuves dont a parlé le journal

le *Moniteur vinicole* avaient laissé quelque chose à désirer, mais les secondes, au contraire, donnent une parfaite réussite, et M. Saint-Cyr Prieur, à qui revient l'honneur de cette découverte, déclare de la manière la plus positive que cette nouvelle industrie sera tellement lucrative, qu'il y aura profit à abandonner la distillerie. Nous pourrons, du reste, faire ce nouveau progrès, et pour peu que la Société le désire, nous ne manquerons pas de la tenir au courant. Dans les notes qui nous sont adressées sur le *fil de sorgho*, on nous annonce qu'il sera beaucoup *plus fort* que celui du chanvre.

D'après tous ces magnifiques résultats obtenus du sorgho, il est fâcheux de ne pas le voir se répandre dans notre culture ; il s'agit de le propager dans ces contrées ; qui peut mieux le faire que la Société centrale de l'Yonne ? Pourquoi, au fait, n'agirait-elle pas comme celle de la Haute-Garonne, qui, appuyée de M. le Préfet, cherche par tous moyens à populariser la culture du sorgho ?

Notre conclusion sera donc de solliciter de la Société centrale de l'Yonne de faire tous ses efforts, au moyen de la publicité, pour propager la culture du sorgho, et de plus, *de comprendre pour cette plante, parmi les primes à distribuer pour 1858, une prime toute spéciale.*

SÉANCE DU 31 MAI 1858.

PRÉSIDENCE DE M. LE MARQUIS DE TANLAY, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure au lieu ordinaire des réunions de la Société, salle de la Société philharmonique, rue des Petits-Pères.

M. le marquis de Tanlay occupe le fauteuil de la présidence. M. Challe, vice-président, M. Rouillé, secrétaire, MM. Précy, Guichard, Jacques Palotte, membres du Conseil d'administration, et M. Dallemagne, trésorier, prennent aussi place au bureau.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Ribière qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la séance du 27 février est lu et adopté.

Il est fait hommage à la Société : par M. Frédéric Lenfant,

ancien cultivateur à Coulemelles près Montdidier, propriétaire à Caen, d'un mémoire sur un projet pour conserver le blé et former une réserve pour les jours de disette; par la Société d'acclimatation, du rapport du Conseil sur la fondation d'un jardin d'acclimatation au bois de Boulogne, des numéros 1, 2, 3 et 4 de son Bulletin de 1858 et du compte-rendu de sa deuxième séance publique annuelle; par la Société d'agriculture, de commerce, de sciences et arts de la Marne, du volume de 1857 de ses mémoires; par la Société libre d'émulation, de commerce et d'industrie de la Seine-Inférieure, des première et deuxième parties de son Bulletin; par M. Desmaisons, conducteur des ponts et chaussées, de sa notice sur le drainage dans le département de l'Yonne; par la Société d'agriculture de Joigny, de quatre livraisons de son Bulletin; par M. Victor Châtel, de Vire, de sa notice sur l'utilité et la réhabilitation du moineau; par la Société d'agriculture d'Alger, du n° 4 de son Bulletin; enfin par l'Association normande, du vingt-quatrième volume de l'Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie.

On vote sur l'admission des six membres présentés à la dernière séance. M. Patinot, instituteur à Noé, M. Le Cointe, notaire à Arcy-sur-Cure, M. Salvaire, notaire à Coulanges-la-Vineuse, M. le comte Léon de Bastard, propriétaire à Maligny, M. Basile Rojot, propriétaire à Irancy, et M. Etienne Chat, propriétaire au même lieu, sont admis à l'unanimité au nombre des membres titulaires de la Société.

Cinq autres membres sont présentés, savoir : MM. Callais, gendre Bezine, Eusèbe Prin, gendre Taillefer, propriétaires à Brion, M. Morin, docteur en médecine à la Bussière, commune de Treigny, par MM. Rampont et Lepère; M. de Chéron, propriétaire à Chablis, par MM. Gabriel Maret et David Metz-Robert; et M. de Viviers, propriétaire à Viviers, par M. de Fontaine et M. Rouillé. Il sera voté sur leur admission le 11 septembre prochain à la séance publique qui précèdera le concours à Tonnerre.

M. Hamelin, secrétaire de la Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre, fait part à l'assemblée des dispositions prises entre les Société et Comices de cet arrondissement d'une part, et le bureau de la Société centrale de l'autre, en vue du prochain concours. Il rappelle qu'une réunion du bureau de la Société centrale et des délégués de la Commission des Société et Comices de l'arrondissement de Tonnerre a eu lieu le 23 avril dernier, à

l'effet de délibérer sur la composition du programme du concours de 1858 ; qu'après examen de chacune des observations de la Commission d'arrondissement, les modifications proposées ont été admises à l'unanimité. Il ajoute que la Commission s'est empressée de se rendre au vœu exprimé dans cette réunion par le bureau de la Société centrale, que les Société et Comices de l'arrondissement de Tonnerre avaient en conséquence décidé de porter à 600 francs leur part contributoire dans les frais généraux du concours.

M. le Président donne lecture du programme du concours de 1858 dont la rédaction a été arrêtée définitivement dans la réunion précitée, et ce programme est adopté à l'unanimité.

CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE de l'Yonne,

Réunis à la Société d'Agriculture et d'Industrie de Tonnerre et aux Comices d'Ancy-le-Franc, Flogny et Noyers, sous la présidence de M. le Préfet, à Tonnerre, le dimanche 12 septembre 1858, jour de la fête patronale de cette ville.

ORDRE DES TRAVAUX.

Le samedi 11 septembre :

A une heure, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville de Tonnerre, séance publique de la Société centrale et de la commission désignée par les Société et Comices de l'arrondissement pour l'enquête agricole.

Le Dimanche 12 septembre :

A huit heures, concours de charrues ;
A neuf heures, ouverture de l'Exposition horticole.
A dix heures, exposition et concours de bestiaux.
A deux heures, rapport des commissions.
A quatre heures, distribution solennelle des prix.
La distribution des prix sera suivie d'un banquet.

PROGRAMME DES PRIMES ET RÉCOMPENSES :

Première partie.

Prix offerts aux concurrents du département.

LABOUR.

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et prime de	100 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et prime de	80

3 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	60
4 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	40
5 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	30
6 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	20
7 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	15
8 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	10
Indemnité de cinq francs à chacun des concurrents qui n'auront pas remporté de prix et qui seront entrés sérieusement en lice.	

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Aux deux instituteurs du département qui auront fait avec le plus de succès un cours élémentaire et pratique d'agriculture à leurs élèves :

1^{er} prix. Une médaille d'or.

2^e prix. Une médaille d'argent.

Les concurrents devront produire des attestations du maire, du président de la délégation cantonale et de l'inspecteur des écoles primaires de l'arrondissement.

SERVITEURS AGRICOLES.

Au plus méritant et plus intelligent parmi les hommes à gages attachés à la culture dans le département :

1^{er} prix. Médaille d'argent et prime de 100 fr.

2^e prix. Médaille d'argent et prime de 80

3^e prix. Médaille d'argent et prime de 60

4^e prix. Médaille d'argent et prime de 40

5^e prix. Médaille d'argent et prime de 30

Aux plus méritantes et plus intelligentes parmi les femmes à gages attachées à la culture dans le département :

1^{er} prix. Médaille d'argent et prime de 80 fr.

2^e prix. Médaille d'argent et prime de 60

3^e prix. Médaille d'argent et prime de 40

4^e prix. Médaille d'argent et prime de 30

5^e prix. Médaille d'argent et prime de 20

Les personnes qui voudront concourir devront fournir des certificats motivés de leurs maîtres et du maire de leurs communes, indiquant la nature et la durée de leurs services et les circonstances particulières qui les recommandent à l'estime et à la reconnaissance de leurs maîtres.

BESTIAUX.

Taureaux.

Pour les plus beaux taureaux, âgés d'au moins 18 mois et au plus de 4 ans et demi, élevés ou importés depuis au moins six mois dans le département, devant être réservés pendant un an au moins pour la

reproduction, ce qui devra être certifié par une attestation du maire de la commune, et dont les races seront le plus en rapport avec les conditions de climat et de culture dans lesquelles ils sont placés :

1 ^{er} prix. Médaille d'or et indemnité de	30 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de.	20
3 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de	15

Vaches.

Pour les plus belles vaches laitières, ayant fait au moins un veau dans le département et destinées à y rester, ce qui devra être certifié par une attestation du maire de la commune :

1 ^{er} prix. Médaille d'or et indemnité de	20 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de	15
3 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de.	10

Taurillons.

Pour les plus beaux taurillons âgés de 6 à 18 mois, élevés dans le département, ce qui devra être certifié par le maire de la commune :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et indemnité de.	15 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et indemnité de	10

Veaux.

Pour le plus beau veau gras pour la boucherie élevé dans le département, ce qui devra être certifié par le maire de la commune :

Prix unique: Médaille de bronze et indemnité de.	10 fr.
--	--------

Béliers.

Pour les plus beaux béliers âgés d'un an au moins et de quatre ans au plus, élevés ou importés depuis au moins six mois dans le département, et réservés pour la reproduction pendant un an au moins, ce qui sera certifié par le maire de la commune, et dont les races seront le plus en rapport avec les conditions de climat et de culture dans lesquelles ils sont placés :

1 ^{er} prix. Médaille d'or et indemnité de.	15 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de.	10

Brebis.

Pour les plus beaux lots d'au moins huit brebis élevées dans le département, ce qui doit être certifié par le maire de la commune, et dont les races seront le plus en rapport avec les conditions de climat et de culture dans lesquelles elles sont placées :

1 ^{er} prix. Médaille d'or et indemnité de	30 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de.	20

Les béliers et brebis ne seront admis à concourir qu'avec une mèche de leur toison laissée lors de la tonte.

Porcs.

Pour les deux plus beaux porcs mâle et femelle (verrat et truie) élevés dans le département, ce qui devra être certifié par le maire de la commune :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et indemnité de	15 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et indemnité de	10

VOLAILLES DE BASSE-COUR.

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et indemnité de	10 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et indemnité de	5

MACHINES AGRICOLES.

Pour les machines les plus utiles et les mieux construites, ou pour les perfectionnements reconnus les plus importants :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et indemnité de	50 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et indemnité de	40
3 ^e prix. Médaille de bronze et indemnité de	30

EXPOSITION HORTICOLE.

Aux propriétaires ou jardiniers qui auront exposé les plus beaux produits en fleurs, fruits ou légumes :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et indemnité de	50 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et indemnité de	30

Deuxième partie.

Prix réservés aux concurrents de l'arrondissement de Tonnerre seulement, par la Société centrale et par les Sociétés et Comices de cet arrondissement.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES.

Aux propriétaires qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations agricoles :

- 1^{er} prix. Médaille d'or.
2^e prix. Médaille d'argent.

Aux fermiers qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et prime de	400 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et prime de	200
3 ^e prix. Médaille d'argent et prime de	100

Ces récompenses pourront s'appliquer spécialement au résultat des récoltes, au plus bel ensemble de bétail, à la comptabilité agricole la mieux entendue, aux meilleurs assolements, à l'emploi judicieux des amendements, aux défrichements, aux assainissements, au drainage, à la mise en valeur de terres précédemment incultes, au reboisement, à l'introduction ou au perfectionnement d'un art ou d'une industrie

agricole, viticulture, sylviculture, sériciculture, distillerie, féculerie, meunerie, etc. ; chacune des causes ci-dessus pouvant être prise séparément en considération.

AMENDEMENTS.

Au propriétaire qui aura fait l'emploi le plus judicieux des engrais liquides, ou qui aura le mieux utilisé les purins de ses fumiers :

Prix unique. Médaille d'argent.

Au fermier qui aura fait l'emploi le plus judicieux des engrais liquides, ou qui aura le mieux utilisé les purins de ses fumiers :

Prix unique. Médaille d'argent et prime de 150 fr.

HORTICULTURE.

Au jardinier qui aura établi les plus belles pépinières d'arbres fruitiers :

1^{er} prix. Médaille d'argent.

2^e prix. Médaille d'argent.

VITICULTURE.

Au propriétaire qui aura apporté les améliorations les plus notables dans la culture de la vigne :

Prix unique. Médaille d'argent.

Aux vignerons qui auront le mieux entretenu les vignes confiées à leurs soins :

1^{er} prix. Médaille d'argent et prime de 50 fr.

2^e prix. Médaille d'argent et prime de 40

3^e prix. Médaille de bronze et prime de 30

Aux propriétaires ou vignerons qui auront avec le plus d'intelligence, de soins et de succès, travaillé à la destruction des insectes nuisibles à la vigne, et à ceux qui auront pratiqué avec le plus d'intelligence et d'à-propos et aussi avec le plus d'efficacité, le soufrage ou tout autre remède pour combattre l'oïdium :

1^{er} prix. Médaille d'argent et prime de 50 fr.

2^e prix. Médaille de bronze et prime de 30

APICULTURE.

Au propriétaire qui se sera livré avec le plus de succès, d'intelligence et d'extension à l'éducation des abeilles :

Prix unique. Une médaille d'argent.

REBOISEMENT.

Aux propriétaires qui auront fait des reboisements ou plantations dans les meilleures conditions, eu égard à l'étendue et à la situation :

1^{er} prix. Médaille d'or.

2^e prix. Médaille d'argent.

GARDES-CHAMPÊTRES.

Aux gardes-champêtres qui auront veillé avec le plus de soin et d'intelligence à la conservation des propriétés rurales :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et prime de	50 fr.
2 ^e prix. Médaille d'argent et prime de	25

BERGERS DE FERME.

Aux bergers de ferme les plus recommandables par leur probité et l'intelligence de leurs services pendant cinq ans au moins chez le même maître :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et prime de	100 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	50

BERGERS COMMUNAUX.

Aux bergers communaux les plus recommandables par les soins intelligents donnés aux troupeaux communaux :

1 ^{er} prix. Médaille d'argent et prime de	100 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et prime de	50

La Société se réserve de récompenser tous services agricoles autres que ceux indiqués en ce programme.

Les concurrents, pour tous les articles du concours, devront se faire inscrire chez M. A. ROUILLÉ, secrétaire de la Société centrale d'agriculture, à Auxerre, et chez MM. HAMELIN, secrétaire de la Société d'agriculture de Tonnerre, MONTANDON, secrétaire du Comice d'Ancy-le-Franc, BACOT, secrétaire du Comice de Flogny, et PROCOT, secrétaire du Comice de Noyers. Les inscriptions devront avoir lieu avant le 15 juillet. — Elles sont de toute nécessité, puisqu'à leur défaut les personnes qui voudraient concourir seraient exposées à ne pas être admises au concours.

L'assemblée procède à la nomination des membres des Commissions du concours. Ces Commissions sont ainsi composées :

1^{ère}. Pour les objets du concours dont les prix sont offerts aux concurrents du département :

Labour : MM. Petit, de Vincelles, pour l'arrondissement d'Auxerre, de Labrosse pour l'arrondissement d'Avallon, Casimir Thierry pour celui de Joigny et de Fontaine pour celui de Sens, qui s'adjoindront M. Bourguignat désigné par l'arrondissement de Tonnerre ;

Enseignement agricole et serviteurs agricoles : MM. de Bogard pour l'arrondissement d'Auxerre, de Labrosse pour celui d'Avallon, Ravin aîné pour celui de Joigny et de Fontaine père pour

l'arrondissement de Sens, qui s'adjoindront M. le marquis Anjorant désigné par l'arrondissement de Tonnerre;

Bestiaux et volailles : MM. Pinard pour l'arrondissement d'Auxerre, Ch. Guillier pour l'arrondissement d'Avallon, Baudelocque pour celui de Joigny et Guichard pour celui de Sens, qui s'adjoindront M. Thierry, vétérinaire à Tonnerre, désigné par cet arrondissement ;

Exposition horticole et pépinières : MM. Brette pour l'arrondissement d'Auxerre, Cordier pour celui d'Avallon, Protat pour l'arrondissement de Joigny, Berthelin-Desbirens pour celui de Sens, qui s'adjoindront M. Gilles désigné par l'arrondissement de Tonnerre ;

Machines agricoles : MM. Mondot de Lagorce pour l'arrondissement d'Auxerre, Cordier pour celui d'Avallon, Leblanc pour l'arrondissement de Joigny, H. Perraud pour celui de Sens, qui s'adjoindront M. Alfred Roze choisi par l'arrondissement de Tonnerre.

2^{ent} Pour les objets dont les prix sont réservés aux concurrents de l'arrondissement de Tonnerre exclusivement :

Améliorations agricoles, amendements et apiculture : MM. Rampont pour l'arrondissement d'Auxerre, Précý pour celui de Joigny, Tripiet pour celui d'Avallon, et Délions pour l'arrondissement de Sens. Les membres désignés par l'arrondissement de Tonnerre sont MM. Bourguignat, Lecourt, Arsène Fournier, Thierry, Isidore Blanchot, et Roguier.

Viticulture : MM. David Metz-Robert pour l'arrondissement d'Auxerre, Guillier pour l'arrondissement d'Avallon, Baudelocque pour celui de Joigny, Harly Perraud pour l'arrondissement de Sens. MM. Rétif, Quignard, Hardy, et Isidore Roze sont les membres choisis pour l'arrondissement de Tonnerre.

Reboisement : MM. Guérard, d'Aisy, Lambert, Fournier de Melisey, de Maleyssie et de Béru.

Gardes champêtres et bergers : MM. Bourguignat, Bacot, de Béru, Lambert et Hamelin.

Le bureau est autorisé à remplacer les membres qui croiraient ne pas devoir accepter ou qui seraient dans l'impossibilité de prendre part aux travaux des Commissions.

M. Challe, vice-président, donne lecture du rapport de M. de Fontaine, secrétaire du Comice de Sens, sur le concours de ce Comice du 24 mai.

Trente laboureurs étaient en ligne sur un terrain que la sécheresse avait rendu fort difficile à labourer.

La Commission a cependant constaté un progrès sensible sur le Concours de l'année précédente pour la perfection du labour. Les animaux exposés étaient peu nombreux, mais en général très beaux, la race ovine surtout.

M. Lepère rend compte du concours tenu à Vincelles par le Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre le 16 mai. Bien que le Comice n'eût que quelques mois d'existence les résultats en ont été satisfaisants. Le labour a été bon, les concurrents nombreux. Le mauvais temps avait nui à l'exposition des bestiaux, mais les races exposées étaient remarquables. Il y avait des taureaux Schwitz, Cotentins, Ayr, des béliers métis-mérinos, des verrats Middlesex et New-Leicester, des poules Crève-cœur qui ont fait l'admiration des visiteurs. Les machines étaient rares mais on a remarqué particulièrement la machine à battre de M. Jazey, de Voutenay, que son prix modique a recommandé à la Commission; le semoir de M. Rousselet, et l'ingénieux greffoir pour la vigne de M. Livras. M. Lepère fait remarquer que, sauf les exploitations qui ont remporté les récompenses, la plupart de celles de l'arrondissement laissent beaucoup à désirer sous le rapport des dispositions hygiéniques des étables et écuries notamment. La viticulture a offert de très beaux résultats, surtout dans le canton de Coulanges-la-Vineuse où se vulgarise la greffe et dans celui de Chablis. Le rapporteur a exprimé le regret qu'aucune demande ne fût venue d'Auxerre où cependant la culture de la vigne peut rivaliser avantageusement avec celle des autres vignobles.

M. Challe, en l'absence des délégués, entretient en quelques mots l'assemblée du Concours régional de Blois et de la place qu'y a occupée le département de l'Yonne.

Le rapport de la Commission de comptabilité, attendu l'absence du Rapporteur, est ajourné à la séance suivante.

Une commission de trois membres composée de MM. Challe, Lepère et Cherest, est chargée d'examiner la proposition faite par M. Dubreuil d'établir à Auxerre un cours d'arboriculture.

M. Raoul fils donne lecture d'un rapport sur les différentes publications viticoles émanant du Comice de Beaune et adressées à la Société centrale. La Société décide que le rapport de M. Raoul sera inséré au Bulletin et en adopte les conclusions tendant à ce que la Société émette le vœu :

Que le Gouvernement avise à ce que toute boisson qui usurperait le nom de vin soit exclue de la circulation;

Que tout au moins elle soit vendue sous un nom qui lui soit propre et taxée comme telle; que celui qui la fabrique soit soumis à la patente et à l'exercice, et, lorsqu'il la fera fabriquer, à une déclaration préalable sous peine d'amende;

Enfin que les négociants en gros et en détail, s'ils font un commerce de vins, soient tenus de l'entreposer en magasins séparés.

Conformément à l'article 24 des statuts le Bureau soumet à Société le projet de budget des recettes et dépenses pour l'année 1859. Ce budget est établi de la manière suivante :

§ 1^{er}. — RECETTES.

Cotisations de 350 membres à 10 fr.....	3,500 fr..
Subvention espérée du Conseil général.....	2,000
Subvention espérée du ministre de l'agriculture	2,000
Prix espérés de divers	350
Contribution probable des Sociétés et Comices de l'arrondissement où se tiendra le concours dans les frais généraux de ce concours.....	250
Total des recettes.....	<u>8,400 fr.</u>

§ 2. — DÉPENSES.

Frais d'impressions et droits de poste.....	700 fr.
Frais de bureau.....	50
Service des séances.....	400
Frais généraux de la session publique.....	600
Achat de livres et abonnements.. ..	400
Médailles	600
Dépenses imprévues... ..	400
Primes et récompenses.....	<u>5,550</u>

Total des dépenses..... 8,400 fr.

L'Assemblée vote à l'unanimité le budget pour 1859 tel qu'il lui est soumis par le Bureau et fixe le chiffre des recettes à la somme de huit mille cent francs et celui des dépenses à la même somme, le tout composé des éléments ci-dessus indiqués.

M. Livras donne lecture d'un mémoire sur la culture de la vigne. A l'unanimité, l'assemblée vote l'impression de ce mémoire au bulletin de 1858.

M. le président donne connaissance du programme de l'enquête qui doit faire partie des travaux de la première journée de la prochaine session publique, sur la situation de l'agriculture dans l'arrondissement de Tonnerre et des industries qui s'y rattachent, et fait lecture des principales questions qui y seront posées. Ces questions sont les suivantes :

1° *Nature du sol.* — En attendant qu'une carte agronomique ait précisé les natures diverses du sol cultivable de l'arrondissement, en combien de divisions peut-on répartir l'arrondissement de Tonnerre ? Quels sont les caractères géologiques et agronomiques de ces différentes divisions ?

2° *Morcellement.* — La propriété rurale est-elle morcelée dans l'arrondissement ? L'est-elle à un degré égal dans toutes ses parties ? Quelle est l'étendue moyenne des exploitations ?

3° *Drainage.* — Dans quelle partie de l'arrondissement pratique-t-on surtout le drainage ?

4° *Baux.* — Quelles sont la nature et la durée des baux de fermes ? Le métayage existe-t-il encore sur quelques points ? Quel est le taux moyen des fermages par hectare ?

5° *Assolement.* — Quels sont les assolements pratiqués dans les diverses parties de l'arrondissement ?

6° *Instruments aratoires.* — Quels sont ceux en usage dans la contrée ? Les machines à battre sont-elles répandues ? Ne fait-on pas usage de moissonneuses mécaniques ? Quels résultats en a-t-on obtenus ?

7° *Engrais.* — Connait-on d'autres engrais que le fumier de ferme ? Emploie-t-on le guano ou d'autres engrais commerciaux ? A-t-on utilisé les matières de vidange ? Se sert-on des engrais liquides ?

8° *Irrigations.* — Pratique-t-on l'irrigation des prairies ? Par quels procédés ?

9° *Amendements.* — Emploie-t-on la marne, la chaux, le plâtre, les cendres, etc.

10° *Céréales.* — Quelles sont celles que l'on cultive ? Quel est le rendement moyen par hectare ? A-t-on essayé la culture en lignes ?

11° *Prairies artificielles.* — Quelles sont celles en usage ? Quels sont leur durée et leur rendement.

12° *Plantes légumineuses.* — Quelles sont celles en usage, pommes de terre, betteraves, carottes, turneps, topinambours, etc. ? Quel est leur rendement ? Quel a été le degré de l'altération qu'elles ont pu subir ces dernières années ?

13° *Plantes oléagineuses et textiles.* — En cultive-t-on ? Lesquelles ?

14° *Bestiaux.* — Pratique-t-on l'élevage du bétail ? De quelles espèces ? De quelles races ? Par pâturage ou stabulation ?

15° *Basses-cours.* — Leurs produits en lait, beurre, œufs, fromages, volailles ? Fournissent-ils à l'exportation ? A-t-elle augmenté dans ces dernières années ?

16° *Industries agricoles.* — A-t-on annexé aux fermes des exploitations industrielles, comme féculeries, distilleries, etc. ? Existe-t-il des exploitations de minerais, lignites, tourbes, craies, etc. ?

17° *Viticulture.* — Quelle extension a reçu la culture de la vigne ? Quels sont les procédés de culture ? Les plants usités ? Quel est le rendement moyen par hectare ? Les produits sont-ils exportés ? La vigne a-t-elle souffert de l'oidium ?

18° *Horticulture.* — Existe-t-il des pépinières d'arbres fruitiers ? Y a-t-on introduit les procédés de taille perfectionnés ? Quelles sont les espèces d'arbres à cidre ? Exporte-t-on leurs produits ? Quels sont l'importance et les produits de la culture maraîchère ?

19° *Sériciculture.* — Cette culture y est-elle pratiquée ?

20° *Apiculture.* — L'exploitation des abeilles y est-elle pratiquée ? Quels sont son importance et ses produits ?

21° *Pisciculture.* — En a-t-il été fait des essais ?

22° *Sylviculture.* — Quel est l'état de la sylviculture dans l'arrondissement ? Quelle est l'importance des défrichements et des plantations ?

23° *Chemins.* — Leur état est-il satisfaisant dans toutes les localités ?

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à cinq heures.

RAPPORT

DE M. RAOUL SUR LES PUBLICATIONS DU COMITÉ DE BEAUNE.

Messieurs,

Le Comice agricole et viticole de Beaune, par sa position, est appelé à s'occuper principalement des questions qui se rattachent à la culture viticole. M. le comte de La Loyère, président de ce Comice, a adressé à la Société centrale d'agriculture de l'Yonne plusieurs brochures relatives à cette culture, qui est

aussi dans le département de l'Yonne une des branches les plus importantes de la production du sol,

La Commission de cinq membres, qui a eu l'honneur d'être choisie parmi vous, a examiné avec soin ces brochures et a recherché si elles ne contenaient pas les éléments de quelques propositions dont la viticulture de notre pays pourrait tirer profit.

La première de ces brochures a pour objet des observations du Comité d'agriculture de Beaune, sur un rapport fait par M. Cellard à la chambre de commerce de Dijon, le 6 avril 1856. Le comité d'agriculture de Beaune, justement alarmé des conclusions de ce rapport, s'est principalement appliqué dans ses observations à démontrer à la chambre de commerce de Dijon, que la circulation et la vente des vins *imités* qui contiennent des matières étrangères et *nuisibles ou non* à la santé, devraient être interdites ; que favoriser cette industrie, c'est faire le plus grand tort à la population qui s'occupe de la culture de la vigne. Et, en effet, de toutes les propriétés foncières, c'est celle où est cultivée la vigne qui supporte l'impôt le plus lourd ; de toutes les matières soumises à l'impôt indirect, c'est l'impôt sur les boissons qui fournit au trésor sa plus abondante ressource. Si, comme propriétaires de vignes, si comme producteurs de vins, nous supportons des charges si diverses et si pesantes, nous devons être protégés contre les industries qui viennent amoindrir nos revenus. La culture de la vigne occupe à peu près le cinquième de la population en France ; il ne faut pas le sacrifier aux intérêts de la population qui va se corrompre dans les ateliers, pour accroître la fortune de quelques riches spéculateurs. Aussi, le Comité d'agriculture de Beaune a-t-il cru devoir, dans l'intérêt de la culture viticole, faire diverses demandes à la chambre de commerce de Dijon, demandes que votre Commission a cru devoir approuver sans réserves, et qui feront l'objet d'une partie des conclusions de ce rapport.

La seconde brochure a pour objet un rapport de la commission de viticulture au Comité d'agriculture de Beaune, sur une proposition faite par M. André, un de ses membres. Cette proposition avait pour but de fonder une association des propriétaires des vignes de *bons vins* dans la commune de Beaune, afin d'encourager leurs vigneronns en tâche et à moitié, en accordant des primes à ceux d'entr'eux qui apporteraient le plus de soins à la culture des vignes qui leur seraient confiées et

qui se conformeraient le mieux aux méthodes qui leur seraient prescrites.

Cette proposition n'a pas présenté à votre Commission d'éléments d'utilité pour notre pays, puisqu'elle a principalement pour objet d'obtenir un mode de culture qui ajoute plutôt à la qualité des produits qu'à leur quantité. Notre Société centrale d'agriculture, du reste, n'est-elle pas elle-même une vaste association de tous les propriétaires de notre département, afin d'encourager notre industrie viticole ?

La troisième brochure contient des observations sur un rapport publié par la chambre de commerce de Dijon, sur la création de courtiers spéciaux pour les vins dans le département de la Côte-d'Or, proposée par M. Legoret-Kren. Votre Commission, Messieurs, comme celle de l'association commerciale viticole de l'arrondissement de Beaune, n'a pas reconnu d'utilité pour nos pays dans l'établissement de courtiers spéciaux pour les vins dans chaque commune, comme intermédiaires entre le commerce et la propriété. N'a-t-on pas généralement, et à très-peu d'exceptions près, l'habitude de faire ses affaires soi-même et sans intermédiaires ? Nos commissionnaires en vins, du reste, ne sont-ils pas nos courtiers *non privilégiés* ? Et ils ont cela d'avantageux qu'ils sont responsables et les courtiers ne le sont pas, qu'ils connaissent parfaitement les localités, qu'ils achètent depuis longues années les mêmes celliers, voient la bonne fin des vins qui les composent et ont acquis par cela même une expérience que n'acquerra jamais un courtier. Le brevet de courtier ne créant donc rien de nouveau, aurait pour effet, dans notre pays, d'éloigner du commerce des vins tous les sujets intelligents, capables, qui n'auraient plus la perspective d'assurer leur existence, en employant leurs facultés, leur activité, leur industrie *dépendant avant tout d'un privilège*.

La quatrième brochure renferme des instructions relatives à la culture de la vigne en *vins fins*. Ces instructions ont pour objet le dépaisselage, les occupations d'hiver, la taille de la vigne, le piochage, le provignage, le paisselage, l'ébourgeonnement, les labours, l'accolage, les engrais, et enfin les soins de toute espèce donnés à la vigne. Ces instructions s'appliquent plus spécialement à la culture des vignes en vins fins, et d'ailleurs la manière de cultiver la vigne variant beaucoup suivant les pays, votre Commission n'y a rien trouvé qui soit bien digne de remarque pour nous.

La cinquième brochure, comme la première, s'occupe des vins factices. C'est un rapport de M. le comte de La Loyère au Comité d'agriculture de Beaune, sur les fabrications de vins. M. le Président du Comice de Beaune signale avec raison les essais tentés depuis quelque temps, avec persistance et sur une assez grande échelle, pour produire des vins factices; il regarde ces essais comme les faits les plus graves qui puissent atteindre la production viticole. En effet, outre les conséquences désastreuses de cette fabrication sur la salubrité publique, cette fabrication, si elle se propage, doit anéantir les vignobles et ruiner tous ceux qui vivent des produits de la vigne. Il pense donc que l'on doit s'adresser avec confiance au Gouvernement impérial, dont le bon vouloir pour tout ce qui touche aux intérêts agricoles est incontestable, certain qu'une fois le mal reconnu, il en trouvera le remède.

La sixième et dernière brochure est une proposition pour une pétition contre ces mêmes vins factices. Le bureau du Comité de viticulture y propose deux mesures qui, suivant lui, doivent porter un remède aux désastres que peut entraîner pour les pays viticoles cette fabrication : 1° mettre obstacle d'un commun accord à l'introduction de cette fabrication dans l'arrondissement de Beaune; 2° solliciter du Gouvernement des mesures protectrices.

CONCLUSIONS.

Votre Commission, Messieurs, n'a donc trouvé, dans les brochures qui lui ont été communiquées et dont nous vous avons donné connaissance le plus succinctement possible, qu'une seule proposition à vous faire, comme le Comité de viticulture de Beaune,

Emettre le vœu :

Que le Gouvernement avise à ce que toute boisson qui usurperait le nom de vin, soit interdite à la circulation;

Que tout au moins elle soit vendue sous un nom qui lui soit propre, et taxée comme telle;

Que celui qui la fabrique soit soumis à la patente et à l'exercice, et lorsqu'il la fera confectionner, à une déclaration préalable, sous peine d'amende;

Que les négociants en gros et en détail, s'ils font un commerce de vins, soient tenus de l'entreposer en magasins séparés.

RAPPORT

FAIT PAR M. LIVRAS SUR LA PLANTATION DE LA VIGNE, SUIVANT LE MODE
EN USAGE DANS NOS PAYS.

Le viticulteur se plaint de la dégénérescence des plants, et souvent il ne se rend pas compte des observations que l'expérience a recueillies. Chacun doit savoir que si l'on plante sur un terrain qui n'a pas reposé le temps voulu pour recevoir une nouvelle vigne, on obtient peu de succès; le plant dégénère, et il prend une végétation appauvrie qu'on doit attribuer à l'ancienne vigne, dont les racines ne sont pas entièrement pourries. Au bout de peu d'années, la feuille change, elle prend la forme de celle d'érable, profondément échancrée; le raisin ne prend plus de développement; il mûrit en petits grains, et au bout de peu d'années, cette vigne qui a nécessité beaucoup de dépenses est bonne à arracher. Si, pendant sa durée, on a pris des boutures pour être plantées, peu importe le terrain dans lequel elles seront mises, on devra craindre le même résultat.

Le terrain propre à recevoir la vigne ne doit pas avoir moins de 12 ans de repos, qui sont alternes; on commence par un semis de sainfoin et de blé, froment ou méteil, qu'on fait sur l'arrachage de la vigne; après cette façon, le défrichement ne doit point avoir une durée moindre de 8 à 10 ans.

Quelques personnes mêlent, dans le semis d'herbe rouge, de la luzerne, prétendant qu'il y a une meilleur produit, et que la racine qui parcourt le terrain à une grande profondeur étant pourrie aide à la végétation de la vigne.

Un grand nombre d'expériences ont été faites pour obtenir de bons résultats dans la plantation de la vigne. Assez généralement on la plante avec une pince en fer, au moyen de laquelle on fait un trou d'une profondeur de 25 centimètres environ. Cette profondeur doit être réglée suivant le terrain végétal. Néanmoins elle ne doit pas dépasser 35 centimètres, pour donner la facilité du provignage. Cette plantation, à beaucoup près, ne réussit pas toujours. C'est une perte assez sensible, lorsqu'elle manque; souvent cet insuccès dépend des labours, qui ne sont point donnés en temps utile et qu'à mon avis on donne en trop grand nombre. Un seul labour, donné par les rosées de mai, juin et juillet, suffit pour voir manquer sa plantation. L'ardeur du soleil, à la suite de ce labour, fait brûler et sécher les nouvelles pousses, ainsi que quelques-uns des plants.

Après de nombreuses expériences, je me suis arrêté pour faire mes plantations (qui m'ont réussi assez favorablement depuis quelques années) ; je plante mes vignes à partir du mois d'octobre, pour continuer jusqu'au courant de mars ; dans cet intervalle, je choisis un temps sec et où la terre est aussi meuble que possible. En plantant, je fais en sorte de maintenir le pied de la bouture frais au moyen d'une pomme de terre broyée, ou bien d'une poignée de terre fine et végétale, mise au fond du trou. Aussitôt ma plantation terminée, le champ est retourné à la pioche dans une profondeur de 20 à 25 centimètres et toutes les façons possibles de labour sont données jusqu'au mois de mai. A partir de cette époque, les boutures demeurent en repos pendant juin, juillet et août. Au mois d'août, la nouvelle pousse commence à coudrer ; et il n'y a plus à craindre l'ardeur du soleil ni la rosée pour reprendre les labours.

Un viticulteur, en cas de non réussite dans la plantation de sa vigne, doit toujours avoir en réserve des boutures de 2 à 3 ans, bien fournies de racines, pour remplacer celles qui n'ont pas réussi ; c'est au moyen de ces *chevelées* qu'on achève la garniture de sa vigne, selon qu'on le juge à propos, et qu'on évite les frais de provignage qui sont très dispendieux.

Les jeunes vignes ou plantes donnent un produit plus élevé que les vieilles vignes, mais au bout d'un certain temps le produit baisse, malgré l'application d'une bonne culture, par suite de l'épuisement du sol, qu'on cherche à rétablir au moyen d'engrais et de transports de terres. Les terres d'une mauvaise nature sont dangereuses ; j'ai vu mourir une jeune vigne en mettant de la terre qu'on avait prise dans le fond d'une vallée, à la profondeur de 2 ou trois mètres. Les bonnes terres prises à une certaine profondeur, doivent être exposées au soleil, et transportées seulement après avoir reçu un repos de plusieurs années, les meilleures sont celles qu'on divise : dans un terrain léger on aura un bon succès en y rapportant des terres fortes, surtout si elles sont réchauffées par le soleil, et *vice versa*.

Une vigne bien établie, il reste le soin de bien l'entretenir et de lui donner ses façons en temps utile, dans le cours de l'année. Le provignage, qu'on commence depuis le mois d'octobre, dans les terrains secs, peut être continué avec succès jusqu'au mois d'avril dans les terrains humides. Les provins doivent être faits avec précaution et distancés suivant la plantation de la vigne,

le cep doit être couché d'aplomb dans sa fosse et sans résistance, avec toutes ses racines bien conservées.

Dans nos bons vignobles, c'est au moyen de la taille qui doit être proportionnée suivant la force du cep, qu'on dresse et dispose sa vigne pour la mettre à fruit. Un cep bien gouverné porte 3 ou 4 membres ou branches ; chacune d'elles doit être espacée de manière à recevoir son échelas, qui donne au raisin la faculté de ne point être gêné dans son développement ainsi que dans sa maturation.

Plus tôt l'ébourgeonnement est fait, mieux la vigne se comporte ; il peut être commencé aussitôt l'apparition du bourgeon, le contraire interrompt davantage la sève et la végétation, par suite des plaies faites sur la souche et ses branches.

A cette façon, si le premier bourgeon de chaque membre mis en réserve est assez allongé, il faut le pincer à une feuille ou deux au-dessus du raisin. Le pincement arrête la végétation et il fait développer davantage le raisin ; cette opération ne doit point être négligée ; si elle n'est pas faite à l'ébourgeonnement, il faut la faire au premier accolage. C'est pourquoi je dirai qu'il serait nécessaire d'avoir dans nos vignes des échelas de la longueur de 4 mètre 16 centimètres, de préférence à ceux que nous employons, qui sont de 4 mètre 40 centimètres ; plus la pousse est arrêtée court, plus le pied du cep se fortifie et mieux il nourrit ses branches (ou membres) qu'il est essentiel de multiplier, suivant la force du cep ; c'est le plus grand mérite auquel on doit s'attacher et la meilleure ressource pour le produit. A Chablis, où la culture de la vigne est bien faite, cette précaution est soigneusement observée.

Deux vignes de même nature, étant faites, l'une avec des soins que la pratique seule indique, et l'autre avec peu de soin, on trouvera à la récolte de cette dernière un quart et même un tiers de produit en moins, et une qualité de vin inférieure,

Nous trouvons dans les rapports qui nous sont fournis par le Comité de Beaune, séance du 2 avril 1854, un règlement qui doit être suivi par les vigneron, sur les moyens qui sont reconnus les plus avantageux pour diriger la façon des labours, l'accolage et le rognage des bourgeons, ainsi que les autres soins à donner à la vigne.

Il serait donc, je crois, bien nécessaire de suivre dans nos pays l'exemple donné dans les vignobles de Beaune, et de faire aussi un règlement pour la culture de la vigne, auquel on don-

nerait de la publicité. Ce règlement devrait être recommandé à tous nos vignerons, pour qu'ils l'observent et donnent en temps utile les façons que la vigne exige.

Les rapports que le Comité de Beaune a eu l'obligeance de nous communiquer, fournissent encore d'autres renseignements utiles. Tel est le mémoire de M. de la Loyère, qui traite des essais tentés avec persistance pour la fabrication des vins factices, fabrication qui n'a d'autre but que de faire arracher nos vignes et de ruiner les vignobles.

Nous devons le reconnaître, il est fâcheux pour le consommateur et le producteur d'avoir vu à l'exposition des vins fabriqués, mis en présence des vins naturels les plus estimés de France. On voyait en effet deux bouteilles exposées ; sur l'une on lisait, vin de pineau de Nuits, 1855, prix 113 francs l'hectolitre ; sur l'autre, *vin similaire mouillé*, 29 francs 50 centimes l'hectolitre.

Nous devons croire que MM. les Commissaires de l'exposition n'ont eu d'autre but en cela que de faire connaître jusqu'à quel degré de perfection peut s'élever cette coupable industrie de falsification, aujourd'hui trop pratiquée et trop étendue pour qu'on n'y apporte point une répression prompte et efficace ; mettre en comparaison des produits aussi dissemblables, c'est à tous égards une chose on ne peut plus regrettable.

Hâtons-nous donc d'appuyer la pensée du Comité de Beaune, et de solliciter de la bienveillance du Gouvernement qu'il prenne des mesures protectrices pour réformer de pareils abus.

SESSION PUBLIQUE 1858.

11 et 12 Septembre.

CONCOURS A TONNERRE

De la Société centrale d'agriculture de l'Yonne réunie à la Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre, et aux Comices d'Ancy-le-Franc, Flogny et Noyers.

PREMIÈRE JOURNÉE.

PRÉSIDENCE DE M. LE MARQUIS DE TANLAY.

Le samedi 11 septembre 1858, à une heure, la Société centrale et la Commission des Sociétés et Comices de l'arrondissement de Tonnerre se sont réunies dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville de Tonnerre, pour entendre les rapports des différentes Commissions dont les travaux ont précédé le concours, et résoudre les questions de l'Enquête agricole.

Sur l'appel de M. le Président on entend la lecture :

Par M. de Bogard, du rapport présenté au nom de la Commission de l'Enseignement agricole et des serviteurs agricoles ;

Par M. Bourguignat, du rapport fait au nom de la Commission des améliorations agricoles et amendements ;

Par M. Brette, du rapport fait au nom de la Commission des pépinières d'arbres fruitiers ;

Par M. Isidore Roze, du rapport fait au nom de la Commission de viticulture ;

Par M. Lambert, du rapport fait au nom de la Commission des gardes-champêtres et bergers ;

Enfin M. Thierry rend compte en quelques mots des résultats de la visite de la Commission d'apiculture.

Les conclusions des rapports de MM. de Bogard, Bourguignat, Brette, Roze, Lambert et Thierry sont adoptées à l'unanimité, ainsi que les propositions de récompenses de leurs Commissions respectives.

L'Assemblée décide l'impression de ces différents rapports au Bulletin de 1858.

Les membres de la Société centrale votent sur l'admission des cinq membres présentés à la séance du 31 mai, et MM. Callais, gendre Bezine, Eugène Prin, gendre Taillefer, Morin, de Chéron et de Viviers sont admis, à l'unanimité, au nombre des membres titulaires de la Société centrale.

Quatre autres membres sont présentés par MM. Wasse, docteur en médecine à Joigny, et Rouillé ; ce sont MM. Girodon Elie, propriétaire à Epineau-les-Voves, Dominique Saffroi, proprié-

taire à Brion, Félix Mercier, propriétaire à Bussy-en-Othe, et Eugène Mercier, propriétaire au même lieu. Il sera voté sur leur admission à la séance de novembre.

MM. de Bogard, Petit, Le père, Rampont et Rouillé, présentent M. de La Tréhonnais comme membre correspondant. Aux termes de l'art. 5 des statuts, il sera également voté sur l'admission de M. de La Tréhonnais à la prochaine séance.

M. le Secrétaire annonce que plusieurs prix sont offerts gracieusement à la Société centrale et aux Société et Comices de l'arrondissement à l'occasion du concours, savoir :

Des médailles d'or et d'argent,

Par S. M. l'Empereur ;

Par M. le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics ;

Par le Ministre d'état,

Par M. Larabit, sénateur ;

Par M. le marquis de Tanlay, président de la Société centrale ;

Par M. le comte Rodolphe d'Ornano, chambellan de S. M. l'Empereur et député de l'Yonne ;

Par MM. LeComte et Javal, députés de l'Yonne ;

Par M. le marquis de Clermont-Tonnerre ;

Enfin, par M. le Préfet de l'Yonne un livret de caisse d'épargne.

Sur sa proposition, l'Assemblée vote unanimement des témoignages de reconnaissance aux donateurs pour ces actes de munificence.

L'Assemblée passe ensuite à l'Enquête agricole. M. Hamelin prend la parole et dit que la Commission d'arrondissement a préparé d'avance les réponses aux différentes questions posées dans la séance du 31 mai, et il présente une note qui en est le résumé. L'Assemblée décide que cette note sera insérée au Bulletin de 1858.

RÉPONSES

Aux questions de l'Enquête sur la situation de l'agriculture dans l'arrondissement de Tonnerre, et des industries qui s'y rattachent.

1^o NATURE DU SOL.

Le sol cultivable de l'arrondissement de Tonnerre peut être divisé en cinq zones : 1^o les terres d'alluvion de la vallée de l'Armançon et de celle du Serein ; 2^o les terrains calcaires avec quelques couches d'argile subordonnées, occupant les cantons d'Ancy-le-Franc, de Cruzy, de Tonnerre et de Noyers, et la

partie sud de celui de Flogny; 3^e les terrains argileux avec couches de calcaire subordonnées, formant le sol des communes de Villiers-Vineux, La Chapelle-Vieille-Forêt, Flogny, Butteaux, Percey, Carisey, Dyé et Bernouil en partie; 4^e les terrains de sables argileux de Beugnon et Soumaintrain, avec grès subordonnés; 5^e les terrains crayeux composant le sol de Neuvy-Sautour et de Sormery.

2^e MORCELLEMENT.

Le morcellement de la propriété rurale est considérable et tend chaque jour à s'augmenter dans toutes les parties de l'arrondissement. L'étendue moyenne des exploitations est de 40 à 60 hectares.

3^e DRAINAGE.

Le drainage serait sans utilité dans la presque totalité des terrains calcaires. Il peut être au contraire employé avec avantage dans la partie du canton de Flogny dont le sol est argileux-calcaire, et aussi dans les communes de Soumaintrain et de Beugnon. Les résultats obtenus dans les environs de Flogny sont très-avantageux.

4^e BAUX.

La plus grande partie des baux se paie en argent; quelques-uns en grains. Le métayage a disparu. La durée moyenne des baux est de neuf années. Il y a cependant tendance à en augmenter la durée. Le taux moyen des fermages par hectare est de 45 à 50 francs.

5^e ASSOLEMENTS.

A l'exception de quelques exploitations faites avec plus d'intelligence, où s'est appliquée la culture alterne, l'assolement est généralement triennal dans les parties calcaires de l'arrondissement, et biennal dans celles où l'argile domine. On trouve malheureusement trop de jachères mortes.

6^e INSTRUMENTS ARATOIRES.

Sauf quelques exploitations principales où les instruments perfectionnés ont été introduits, les anciens instruments de cultures sont les seuls en usage. Les machines à battre sont très-répandues depuis quelques années. On voit quelques batteurs locomobiles parcourir les villages et battre pour les propriétaires et les fermiers. On voit dans l'arrondissement dix moissonneuses mécaniques seulement, dont les propriétaires paraissent satisfaits.

7° ENGRAIS.

Le fumier de ferme est employé généralement. On a fait l'essai du guano et de la poudrette et on en a été satisfait. La fosse à purin commence à s'introduire chez les fermiers intelligents. Les matières de vidanges ne sont pas encore employées comme engrais. Les pois, la moutarde, les vesces sont utilisés comme engrais verts.

8° IRRIGATIONS.

Dans presque toutes les communes dont les prairies pourraient être irriguées, les irrigations sont faites avec peu d'intelligence.

9° AMENDEMENTS.

Le plâtre est l'amendement le plus employé. La cendre est également utilisée. La marne est aussi en usage principalement dans la commune de Sormery.

10° CÉRÉALES.

Les céréales qu'on cultive généralement sont le froment, le seigle, l'orge et l'avoine. Dans une partie du canton de Flogny, le blé est presque exclusivement cultivé. Le chiffre moyen de rendement du froment par hectare est de 15 hectolitres environ. Il n'a pas été fait d'essai sérieux de culture en lignes.

11° PRAIRIES ARTIFICIELLES ET CULTURES FOURRAGÈRES.

Les prairies artificielles en usage sont : le trèfle, la luzerne, le sainfoin et la minette. Les cultures fourragères sont : les pois, les vesces, les jarosses. La durée moyenne de la luzerne est de 6 ans ; celle du sainfoin est de 3 ans. Le sorgho commence à être introduit dans l'agriculture.

12° PLANTES SARCLÉES ET LÉGUMINEUSES.

Les pommes de terres, les carottes, les betteraves, les rutabagas, les raves, les haricots, sont les plantes les plus généralement cultivées. Depuis deux années, la maladie des pommes de terre tend à disparaître.

13° PLANTES OLÉAGINEUSES ET TEXTILES.

La navette est la plante la plus répandue, puis viennent le colza, l'œillette et la caméline, cette dernière en faible quantité. La culture du chanvre est assez importante dans quelques communes de l'arrondissement.

14° BESTIAUX.

On élève beaucoup d'animaux de l'espèce ovine, bovine et porcine et aussi quelques chevaux. La race métis-mérinos est celle qui domine pour les moutons, pour les bœufs la race commune la race est charolaise, et pour les porcs la race anglaise.

15° BASSE-COUR.

Les produits en lait, beurres, fromages, œufs, volailles, sont consommés en partie sur les lieux, le surplus s'écoule sur Paris. L'exportation a augmenté dans ces dernières années.

16° INDUSTRIES AGRICOLES.

Il y a dans l'arrondissement une distillerie et une rectification pour la betterave. Il existe, dans les cantons d'Ancy-le-Franc et de Noyers, du minerai de fer qui est exploité, et des carrières nombreuses de pierres calcaires.

17° VITICULTURE.

La culture de la vigne n'augmente pas, si elle ne diminue. Les procédés de culture sont stationnaires. Les plants usités sont le pineau, le gamet, le lombard et le baunois. Le rendement moyen par hectare est de 3 hectolitres. Les vins sont principalement vendus pour Paris. La vigne n'a pas sensiblement souffert jusqu'à présent de l'oïdium.

18° HORTICULTURE.

Il existe dans l'arrondissement plusieurs pépinières d'arbres fruitiers. La taille des arbres tend à se perfectionner. Excepté dans le canton de Flogny, il y a peu d'arbres à cidre; les produits, qui sont d'excellente nature, commencent à s'exporter sur Paris. L'importance de la culture maraîchère augmente chaque année, sans être encore bien étendue.

19° SÉRICICULTURE.

La sériciculture, après quelques essais, est complètement abandonnée.

20° APICULTURE.

L'exploitation des abeilles se fait en petit dans nombre de fermes et de villages, quelques particuliers pourtant la font en grand.

21° PISCICULTURE.

Il n'a été fait jusqu'ici aucun essai de pisciculture.

22° SYLVICULTURE

Il s'est fait quelques exploitations de bois dans ces dernières années, mais elles sont loin d'égaliser en nature les défrichements.

23° CHEMINS.

L'état des chemins s'améliore chaque année.

 RAPPORT

FAIT PAR M. CHARLES BOURGUIGNAT AU NOM DE LA COMMISSION DES AMÉLIORATIONS AGRICOLES ET DES AMENDEMENTS, COMPOSÉE DE MM. PRÉCY, RAMPONT-LECHIN, THIERRY VÉTÉRINAIRE, BOURGUIGNAT, FOURNIER, ROQUIER, LECOURT ET BLANCHOT.

Messieurs,

Vous avez décidé, dans une de vos précédentes séances, que les propriétaires et fermiers de l'arrondissement de Tonnerre seraient seuls admis pour le concours de 1858 à disputer les primes données aux améliorations agricoles et aux amendements, primes offertes à la fois par la Société centrale de l'Yonne, la Société d'agriculture de Tonnerre, et les Comices d'Ancy-le-Franc, Noyers et Flogny. Peut-être y avait-il à craindre, en raison de cette décision (et cette crainte a été exprimée devant nous), que le nombre des concurrents fût très limité et le travail de vos commissaires presque nul; rassurez-vous, Messieurs, la besogne tracée à votre Commission a été longue et difficile, elle l'a remplie avec zèle, en s'efforçant de répondre à votre confiance et au devoir qui lui était imposé. Je suis heureux d'être son interprète et de vous exprimer combien elle a été généralement satisfaite des améliorations réelles introduites dans la plupart des exploitations, du progrès qu'elle a constaté dans les différents modes de culture, du soin apporté au perfectionnement de nos races, des efforts intelligents et de la bonne volonté de tous.

Ces efforts et cette bonne volonté, nous les trouvons poussés fort loin chez un grand nombre de propriétaires; chacun d'eux s'empresse de donner l'exemple aux populations agricoles qui les entourent et nous avons constaté dans plusieurs communes que les bons exemples ont trouvé de sérieux imitateurs.

Chez les fermiers, le zèle n'est pas moins grand, eux aussi veulent bien faire; leurs terres sont généralement soignées et en bon état, et sans exception nous y avons vu, substituée au billon défectueux et routinier, la planche large et bien tenue qui atteste une culture perfectionnée et la seule qui puisse subir avec efficacité l'action énergique de la herse, du rouleau, de l'extirpateur, etc., etc., dont l'emploi a suivi depuis quelques années une marche rapide.

Dans toutes les exploitations, une très large part est faite aux prairies artificielles, aux fourrages verts et aux plantes sarclées. La conséquence de ces cultures, c'est l'augmentation du bétail, l'augmentation des engrais, et enfin l'augmentation des produits.

L'arrondissement de Tonnerre se fait surtout remarquer par la beauté de sa race ovine et dans plus d'un concours ses métis-mérinos ont lutté avec avantage avec ceux du Châtillonnais. Il est à regretter que l'époque tardive du concours ne nous ait pas permis de juger du mérite et de la finesse de la laine, mais au moins avons-nous pu apprécier la perfection des formes qui est remarquable dans plusieurs troupeaux.

L'introduction des races porcines anglaises est aujourd'hui un fait acquis et, dans chaque canton, nous voyons s'établir des porcheries qui rendront un véritable service à nos populations en faisant disparaître les races lentes et tardives du Berry et du Nivernais qui *coûtent plus qu'elles ne donnent* et en leur substituant une race précoce qui *donne plus qu'elle ne coûte*. C'est la solution d'un des mille problèmes de la vie à bon marché.

La race bovine est dans des conditions moins bonnes; cette infériorité s'explique facilement par le manque de taureaux ou par leur mauvaise qualité. On trouve à peine un taureau par commune et encore pêche-t-il presque toujours par le fonds et par la forme. Ne pourrait-on apporter un remède à cet état de choses et employer pour l'amélioration de cette race le système en vigueur pour les étalons de la race chevaline? L'examen et l'autorisation.

Si nous avons rencontré des écuries, des étables et des bergeries dans un parfait état de propreté, réunissant les conditions de salubrité et d'hygiène qui donnent la vie et la santé aux animaux, nous avons le regret d'ajouter que dans plusieurs fermes nous n'avons pas toujours trouvé ces heureuses dispositions.

Les écuries, étables et bergeries sont généralement basses, enfoncées en terre, sans jour, sans lumière, sans air; chose éminemment fâcheuse, car la santé des animaux dépend du bon état des habitations qui leur sont destinées et, nous le savons tous, la santé des animaux, c'est la richesse du fermier.

Serait-il permis à votre Commission d'émettre une observation qui trouverait ici parfaitement sa place? L'état de progrès agricoles que nous voyons surgir de toutes parts n'impose-t-il pas quelques obligations aux propriétaires? Est-il dans leur intérêt bien entendu de ne pas mettre leurs constructions de ferme en harmonie avec les nécessités du moment et de ne pas les approprier plus convenablement à leur destination? Si de la santé des animaux dépend la fortune du fermier, ne nous dissimulons pas qu'à son tour le fermier intelligent et habile augmente le capital du propriétaire et que la valeur vénale du sol s'accroît en raison directe de la prospérité de la ferme. Si cette appréciation était contestable, je vous demanderais la permission de vous citer les paroles suivantes de M. le comte de Gasparin qui, pour tous, fait autorité en semblable matière. Dans son traité sur le fermage, il s'exprime ainsi : « Les exemples ne sont pas rares de fermes « qui sont sorties de l'état de médiocrité pour s'élever très-haut « par le seul fait de l'habileté de celui qui dirigeait leur culture. « Chaque pays en citerait des exemples et point de proverbe plus « vrai que celui qui affirme que *tant vaut l'homme, tant « vaut la terre.* » L'intérêt du propriétaire et celui du fermier ne doivent donc jamais être distincts ni hostiles; ils doivent se confondre et être liés si intimement que, dans toutes les circonstances, propriétaire et fermier agissent comme associés, comme coopérateurs; de la sorte chacun d'eux est certain d'y trouver son compte.

Les cours laissent aussi beaucoup à désirer; les fumiers sont jetés au hasard et abandonnés au piétinement des animaux et à l'action destructive des eaux pluviales. Le purin, l'engrais par excellence, est perdu dans un grand nombre d'exploitations; il est pénible de le voir salir les ruisseaux de nos villages, sans que celui qui est le plus intéressé à sa conservation ait la conscience de la perte qu'il éprouve. Mais ne désespérons pas de voir bientôt disparaître cette négligence coupable; l'exemple est donné et, dans nos visites, nous avons rencontré, avec une vive satisfaction, des fosses à purin et des fumiers disposés avec une grande intelligence. Le temps n'est pas éloigné où

chacun comprendra que *sans fumier, il n'y a pas de bonne terre, et qu'avec du fumier il n'y en a pas de mauvaise.*

J'arrive au compte-rendu de nos visites dans l'arrondissement de Tonnerre.

La propriété de M. le marquis Anjorant s'étend sur les communes de Flogny, la Chapelle-Vieille-Forêt, Villiers-Vineux et Carisey. Dans la plus grande partie les terres sont argileuses, tenaces, imperméables, elles devaient donc nécessiter de sérieux travaux d'assainissement. M. le marquis Anjorant (et c'est là son grand mérite), s'est mis courageusement à l'œuvre et le premier dans le département il a appliqué le drainage sur une large échelle. Jusqu'à ce jour, ses travaux se sont étendus sur une surface de 70 hectares environ, et par le résultat obtenu il a été très-amplement récompensé de son initiative. Sur les terrains drainés, les labours et les ensemencements se font dans d'excellentes conditions, et les récoltes, de nulle qu'elles étaient il y a quelques années, sont aujourd'hui riches et abondantes. Les drains sont fabriqués sur la propriété et déjà plus de 600,000 tuyaux ont été livrés à divers propriétaires voisins, jaloux d'imiter un exemple aussi fécond en bons résultats.

Le drainage n'a pas rendu dans ces contrées un grand service seulement au point de vue de la fertilité du sol, peut-être en a-t-il rendu et en rendra-t-il un plus grand encore au point de vue de l'hygiène et de la santé, en faisant disparaître un état d'insalubrité permanente et par suite les fièvres et les maladies qu'on rencontre toujours dans les pays humides et malsains.

S'il reste encore quelques changements à opérer dans les constructions rurales de M. Anjorant, disons que de grandes améliorations y ont été apportées déjà et reposons nous sur le propriétaire du soin de les compléter. Les écuries des chevaux et l'étable sont bien disposées. La fosse à purin fonctionne et des composts d'une grande valeur sont destinés à porter la richesse dans les terres de la ferme. La comptabilité régulière et bien tenue ne laisse rien à désirer. N'oublions pas non plus que M. Anjorant est l'introducteur dans le canton de la race bovine de Schwitz, race appréciée comme elle mérite de l'être et dont nous avons vu de beaux types au château de Flogny.

L'exploitation de M. Textoris se compose d'une étendue de 253 hectares de terre; elle comprend la ferme dépendante du château de Cheney et la ferme de Garlet; la première, riche

de ses terres d'alluvion, que donne la fertile vallée de l'Armançon, la seconde placée au sommet d'un coteau et ne présentant que des terrains calcaires d'une minime valeur. La ferme de Garlet a tout à gagner à un aussi bon voisinage; aussi nous a-t-il été donné d'y admirer un champ de betteraves globe-jaunes, comme il est difficile d'en rencontrer, je ne dirai pas dans un sol aussi aride que celui de Garlet, mais dans des terrains d'une grande valeur. L'excellente culture de cette ferme, la profondeur des labours chaque fois que cela est possible, les défoncements et les défrichements opérés, les engrais employés en large quantité ont donné à son sol une fécondité qui lui était inconnue.

33 hectares de prairies naturelles, 44 hectares de prairies artificielles et 12 hectares de plantes sarclées permettent de nourrir sur les fermes de Cheney et de Garlet près de 800 moutons, 44 têtes de gros bétail, 24 chevaux, en y comprenant ceux affectés au service du propriétaire, 20 cochons et plus de 500 volailles.

Les étables, les écuries, les bergeries ne laissent rien à désirer comme dispositions intérieures, aérage, bonnes conditions d'hygiène et de salubrité. On y admire de magnifiques taureaux Durham et Hollandais, des vaches et des génisses de cette dernière race pure de tout mélange, des croisements Durham-Hollandais sur le mérite desquels on n'est pas encore bien fixé mais qui promettent d'être doués d'excellentes qualités.

Les machines agricoles sont nombreuses et bien choisies; on rencontre à Cheney les charrues, houes, herbes Howard, la charrue sous-sol du même constructeur, d'une grande simplicité et d'un emploi facile, les charrues tourne-oreilles de Brabant, les extirpateurs, la faneuse de Smith et son rateau à cheval, ses rouleaux, herbes à cheval, coupe-racines, etc., etc. En un mot c'est une véritable exhibition de machines qui offre au visiteur le plus grand intérêt.

Le chef de culture est chargé de la tenue des livres et il s'acquitte de ce soin avec la plus minutieuse régularité.

Est-il possible d'employer plus utilement et sa fortune et ses loisirs que ne le fait M. Textoris? Peut-on donner un meilleur exemple? Votre Commission, en regrettant que M. Textoris se soit mis lui-même *hors concours*, vous proposera pour lui une récompense toute honorifique que vous lui accorderez avec empressement, tant elle est méritée.

A quelques pas de Garlet se trouve la ferme de la Mouillère exploitée par M. Moreau. Cette ferme d'une superficie de 200 hectares est généralement bien tenue ; mais nous avons eu le regret d'y constater l'absence complète des plantes sarclées ; M. Moreau ne les apprécie pas, il n'en cultive ni n'en veut cultiver ; il remplace, selon son expression, *tout cela qui coûte trop cher* par des fourrages artificiels qui occupent près de la moitié de ses terres et qui lui donnent une suffisante quantité d'aliments pour 500 moutons, 7 chevaux et quelques vaches destinées à donner le lait nécessaire à la maison. Nous ne désespérons pas que M. Moreau n'apprécie un jour l'immense service que rendent les plantes sarclées, comme fourrage vert, dans une saison où il n'en existe pas d'autres, et nous espérons aussi qu'il comprendra qu'avec des racines il pourrait augmenter le nombre de son bétail et la quantité de ses fumiers toujours indispensable dans une telle exploitation. Néanmoins votre Commission est unanime pour reconnaître que M. Moreau, homme actif et intelligent, a rendu un véritable service à son entourage en popularisant la culture des prairies artificielles qui étaient à peu près inconnues dans le pays avant son arrivée.

Le Deffroy se présente fort coquettement aux regards des visiteurs avec ses toits plats qui rappellent les constructions de la Suisse et son entourage d'arbres verts destinés à servir de brise-vents. Quel changement s'est opéré dans ce domaine, depuis qu'il est tombé entre les mains de M. Alfred Roze ! constructions en ruines, terres incultes ou épuisées, fermage de peu de valeur, tel était le Deffroy, il y a quelque vingt ans. Par les soins, l'activité, le travail de son nouvel acquéreur, cette ferme a été régénérée et elle est aujourd'hui dans les meilleures conditions. M. Roze n'exploite plus par lui-même ; il a remis ses terres à un fermier. Que ce dernier suive les bons avis de son propriétaire, qu'il ne retombe pas dans les sentiers battus de la routine dont il sort à peine et il s'en trouvera bien.

Nous pourrions répéter le même conseil au fermier d'Ancyle-Libre où nous appellent les soins donnés à la culture de la menthe anglaise par M. Roze. Des terrains tourbeux, assainis par des rigoles d'écoulement, ont été utilisés et donnent aujourd'hui de grands produits. La distillerie est parfaitement organisée et l'essence de menthe de bonne qualité. Le succès a largement payé M. Roze des soins intelligents apportés à l'extension de cette nouvelle culture.

Nous adresserons aussi à M. Guérard des félicitations pour les nombreux travaux d'amélioration exécutés dans sa ferme de la Faule qu'il a cessé d'exploiter. Disons encore qu'il nous a été pénible de ne plus rencontrer dans ses bergeries son magnifique troupeau qui faisait l'admiration de tous.

Nous arrivons aux Granges de Sambourg, ferme de plus de 250 hectares. M. Beau qui l'exploite a et la foi et l'espérance, il a de plus la persévérance et le courage qui conduisent sûrement au succès. Il lui fallait en effet toutes ces qualités pour entreprendre la mise en culture d'une surface aussi étendue. Il s'est mis résolument à l'œuvre et par des labours profonds, par l'emploi judicieux de la herse, de l'extirpateur, du scarificateur et du rouleau, il a rendu la vie à cette vaste propriété; il a pratiqué le chaulage et le cailloutage sur 50 hectares de terres argileuses où l'élément calcaire faisait défaut; il a créé une vaste prairie artificielle de 120 hectares, cultivé avec un immense succès les plantes sarclées, augmenté la richesse du sol par un remarquable troupeau de 700 bêtes métiis-mérinos et amené la fécondité où régnaient naguère la stérilité et la misère. Que M. Beau ne s'arrête pas en chemin. S'il a beaucoup fait, il lui reste encore beaucoup à faire; qu'il apporte maintenant à l'intérieur tous les soins, que sa fosse à purin fonctionne bientôt, que ses fumiers soient disposés avec méthode, que ses bâtiments ruraux subissent quelques modifications indispensables.... Mais je m'arrête, car je m'aperçois que je prêche un converti déjà à l'œuvre et toujours animé des meilleures intentions.

En allant à Beauvais chez M. Chavance, nous avons visité la ferme de M. Collin à Fresne; que M. Collin jette les yeux autour de lui les bons exemples ne lui manqueront pas.

La ferme de Beauvais, ancienne propriété de M. Potherat, dont le nom est encore cher aux amis de l'agriculture, domine la vallée du Serein et va chercher jusque sur ses rives ses meilleurs éléments de fertilité. La culture en est satisfaisante et les prairies artificielles occupent une très large place dans l'assolement aussi bien que les plantes sarclées. M. Chavance doit de grands soins à son troupeau qui a souffert de la sécheresse de l'année et du manque de fourrages, nous sommes certains qu'il saura le rendre bientôt à son ancien état et reconqu岸 sa vieille réputation.

M. Simonnet à Moutot a droit à vos encouragements, il travaille avec ardeur et s'efforce de suivre la voie du progrès. Sur

une ferme de moins de 100 hectares, nous rencontrons un nombreux bétail, 4 chevaux, 14 bœufs et vaches et 300 moutons. Une grande partie de ses terres a subi des améliorations que nous nous plaisons à vous signaler ; des épierrements nombreux, des travaux d'assainissement, des composts sortant des cours et bergeries, partout les traces d'une volonté ferme et entendue. Que M. Simonnet continue et ses efforts ne resteront pas sans récompenses.

M. Laurey, à l'abbaye de Quincy, se trouve dans des conditions peu favorables ; ses terres sont basses, humides, insuffisamment assainies par les fossés qui les entourent, il n'en lutte qu'avec plus d'ardeur et si la Société d'agriculture de Tonnerre a cru devoir déjà récompenser ses efforts, elle n'a point eu affaire à un ingrat, car la reconnaissance de M. Laurey se traduit en travail et en bonne volonté.

De l'abbaye de Quincy, nous suivons les ombrages séculaires du parc de Tanlay qui nous conduit au château où notre très honorable président, M. le marquis de Tanlay, nous ménage la surprise d'une visite dans une nouvelle vacherie disposée avec un art et un soin remarquables. Tout y est bien à sa place et il y a plaisir à contempler ces belles et bonnes vaches, à qui nous devons tant, logées dans une habitation aussi confortable.

A Maulnes, chez M. Charles Martenot, qui commence seulement l'exploitation de son domaine, nous sommes en présence de sérieuses améliorations. Sa culture comporte un beau champ de betteraves et carottes de 8 hectares, 4 hectare de pommes de terre, 30 hectares de prairies artificielles et 7 hectares de fourrages verts. Les bâtiments de la ferme sont bien disposés et bien tenus, les écuries larges et aérées ; la porcherie à son début compte déjà 4 truies, 2 verrats et quinze porcelets de la race anglaise berkshire-hampshire, race qui se distingue par une grande précocité. M. Charles Martenot, qui sait se rendre compte de tout par une comptabilité très intelligente, débute bien dans la carrière agricole ; nul doute qu'avec les éléments de succès qui sont entre ses mains, il ne fasse suivre à sa culture une marche progressive.

En visitant la ferme de M. Beau à Fulvy, on est frappé du soin et de la propreté qu'on y rencontre ; dans les plus petits détails de l'exploitation, tout est à sa place, tout est utilisé. Ici c'est la place du fumier avec sa fosse à purin, qui reçoit par des conduits souterrains les eaux ménagères et les urines des ani-

maux à l'étable, là c'est le hangard destiné aux voitures et aux machines, houe rayonneuse et sarceleuse, extirpateur-scarificateur, charrues diverses, etc., plus loin, à côté de la bergerie et de l'étable, l'emplacement destiné à préparer la nourriture des animaux; partout règne une harmonie qu'on ne saurait trop louer. Les soins donnés à l'intérieur n'excluent pas les travaux des champs. La culture est excellente; les betteraves, la luzerne, le sainfoin, le trèfle, le sorgho, les fèverolles fournissent la nourriture à un magnifique troupeau de 250 têtes, à 6 chevaux, à 14 bœufs et vaches et à un taureau durham-charollais que vous pourrez apprécier à votre prochain concours.

En 1857 et en 1858, des défoncements, à l'aide de la charrue défonceuse de Dombasle, ont été pratiqués sur une surface de près de 20 hectares. Les purins ont été répandus avec un grand avantage sur les luzernes et sur les racines, et les fumures, à l'aide de l'engrais de ferme, ont été augmentées dans une large proportion, de plus d'un tiers, depuis deux années. Est-il utile d'ajouter qu'une comptabilité simple et régulière permet au fermier de se rendre un compte exact de sa position et d'apprécier dans sa juste valeur le résultat de ses travaux.

M. AntonyThierry, propriétaire à Aisy, ancien élève de l'école impériale d'agriculture de Grignon, rend compte ainsi de ses premiers essais, dans une lettre adressée à votre rapporteur :
 « Convaincu que moins on cultive de céréales, plus on récolte,
 « plus on produit, plus on nourrit, plus on gagne, je veux semer des racines, des luzernes, du sainfoin en grande quantité, convertir en paturages pour les moutons toutes les mauvaises terres, dont je réserve cependant une partie pour la culture des topinambours. Cette méthode réduira la main-d'œuvre, permettra de nourrir un plus grand nombre d'animaux et, par le fait, produira *plus avec moins* de frais. Avec mes faibles ressources en fourrages, mais grâce à mes racines, j'ai pu nourrir 3 chevaux, 9 bœufs, vaches et élèves, 215 moutons et brebis, dont 70 bêtes d'engrais livrées à la boucherie, 1 verrat, 5 truies, 1 porc d'engrais et 19 porcelets de race anglaise, ce qui donne environ 34 têtes de gros bétail pour 50 hectares, ou deux tiers de têtes par hectare.....
 « Toutes les écuries, étable, bergerie et porcherie sont bien percées, ont une bonne hauteur, des cheminées d'aérage, des pentes nécessaires pour l'écoulement des urines dans une fosse à purin commune qui se trouve sous la plate-forme des fu-

« miers, dont elle reçoit en même temps tous les égouts. La
 « plate-forme est élevée au-dessus du sol, pour que les eaux
 « pluviales ne l'envahissent pas et pour faciliter le char-
 « gement des charriots. Une pompe permet l'arrosage des fu-
 « miers et le chargement du purin dans une tonne, à cet effet
 « disposée. Le purin est exclusivement réservé pour les bette-
 « raves, soit en pépinières, soit dans la transplantation.... Les
 « instruments que j'emploie sont : la charrue Meugnot, l'araire
 « n° 2, de Grignon, pour labours profonds (33 à 35 centimètres),
 « la charrue double, de Grignon, la herse parallélogramique,
 « le rouleau en bois articulé, l'extirpateur-scarificateur-trian-
 « gulaire sans avant-train, la houe et le râteau à cheval, les
 « coupe-racines, hâche-paille, etc. »

Votre commission a vu, apprécié et jugé; et la proposition qu'elle aura l'honneur de vous soumettre vous prouvera combien les essais de M. Thierry méritent d'être encouragés.

M. Léger, à Commissey, a également construit une fosse à purin, il sait en tirer bon parti.

Rien n'est instructif et attrayant comme une visite agricole chez M. Palotte, à Sérigny. On peut dire que chez lui la culture des champs a excité une grande et louable sollicitude. M. Palotte veut faire bien tout ce qu'il entreprend, et il réussit à souhait. A Sérigny, l'agriculteur s'est fait industriel, ou plutôt il a traité l'agriculture comme il eût traité l'industrie.

C'est une machine à vapeur qui donne le mouvement aux battoirs, tarares, monte-sacs, moulin concasseur de grains, broie à plâtre, hâche-paille, concasseur de tourteaux, lavoir pour nettoyer les betteraves destinées à la distillerie, coupe-racines, pompes, etc.

C'est une distillerie qui utilise les 5 ou 600,000 kil. de betteraves récoltées dans les fermes.

C'est la comptabilité qui fait connaître les recettes, dépenses, prix de revient, qui établit les balances des comptes, les inventaires. Détails les plus minimes, tout y est écrit, aussi bien la dépense de l'homme, du cheval, de la vache, du mouton, des labours que le produit du sol, de la main-d'œuvre, des animaux, des fumiers, etc. Il est impossible de rencontrer plus de régularité, plus d'exactitude.

L'assolement, qui est de douze années et qui se compose des deux tiers des terres en plantes fourragères et fourrages, et d'un tiers en céréales, a été commandé par une culture qui ne com-

porte aucune prairie naturelle, et qui doit fournir l'alimentation à plus de 1500 moutons, 20 chevaux et autant de bœufs et vaches.

Le commencement et la fin de toutes choses ont été étudiés et prévus, rien n'est laissé au hasard, tout au calcul.

Entrer dans les détails d'une telle exploitation, mettre sous vos yeux tous les renseignements que M. Palotte a bien voulu me communiquer avec un empressement dont je ne saurais trop le remercier, me semble impossible, il faudrait des pages pour tout dire et une érudition agricole beaucoup plus complète que la mienne. Cependant je ne puis passer sous silence les quelques lignes qui suivent et qui s'adressent au digne et brave coopérateur de M. Palotte, qui s'exprime ainsi :

« Je ne tardai pas à remarquer que pour
« obtenir une collaboration bonne, sans réserve, efficace en un
« mot, il faut qu'il y ait, autant que possible, identification
« complète entre le patron et le contre-maître ; je demeurai
« convaincu que cette identification ne serait obtenue qu'au-
« tant que le second serait en quelque sorte l'élève du premier.

« J'avais à mon service, depuis près de 20 années, un homme
« des champs, doué des qualités les plus essentielles.

« Une grande activité, une intelligence remarquable, un cœur
« droit, un dévouement sans bornes, une probité à toute
« épreuve et, ce qui est bien rare, cet inflexible sentiment de la
« vérité et du devoir qui fait les hommes d'élite, le caractéri-
« saient.

« Collinet, c'est son nom, me témoignait une confiance égale
« à celle que j'avais en lui. »

Cet éloge du contre-maître, dans la bouche du patron, les honore tellement l'un et l'autre que je n'ai pas cru devoir m'abstenir de vous faire connaître ce détail intime. Heureux les hommes qui savent s'apprécier ainsi mutuellement.

Votre commission a visité en outre quelques autres fermes, mais elle n'y a rien rencontré qui puisse vous être signalé ; en conséquence elle a l'honneur de vous proposer le classement suivant :

PROPRIÉTAIRES.

Mentions très honorables *hors concours* :

A M. Textoris, pour l'excellente tenue de ses fermes, le bon choix de ses animaux et de ses machines agricoles.

à M. le marquis de Tanlay, pour les soins donnés à sa vacherie.

Premier prix (médaille d'or) : à M. Palotte, pour l'ensemble de son exploitation.

Deuxième prix (médaille d'argent) : à M. le marquis Anjorand pour ses travaux de drainage.

FERMIERS.

Premier prix (prime de 400 francs) : à M. Beau, fermier à Fulvy.

Deuxième prix (prime de 200 francs) : à M. Beau, fermier aux Granges de Sambourg.

Troisième prix (prime de 100 francs) : à M. Chavance, fermier à Beauvais, commune de Noyers.

Votre commission soumet à votre appréciation, s'il y a lieu de décerner des mentions honorables à titre d'encouragement,

A MM. Moreau, fermier à la Mouillère ;

Laurey, fermier à la ferme de Quincy ;

Simonnet, à Moutot.

AMENDEMENTS. — PROPRIÉTAIRES.

Prix unique (médaille d'or) : à M. Antony Thierry, pour la bonne confection de sa fosse à purin et l'emploi de l'engrais liquide.

FERMIERS.

Prix unique (prime de 150 francs) : à M. Beau, fermier à Fulvy, pour les causes mentionnées ci-dessus.

Mention honorable, à titre d'encouragement, à M. Léger, fermier à Commissey.

Votre commission vous propose en outre, et en dehors de votre programme, de décerner :

Une médaille d'argent à M. Roze (Alfred), propriétaire à Ancy-le-Libre, pour l'extension donnée à la culture de la menthe anglaise et la distillation de l'essence de menthe.

Une médaille d'argent à M. Collinet, contre-maître agricole chez M. Palotte, pour ses bons et loyaux services depuis plus de 20 années.

Je vous demande pardon, Messieurs, d'avoir tant abusé de votre bienveillante attention, mais je ne puis terminer ce rapport sans adresser, au nom de la commission toute entière, des remerciements aux propriétaires et fermiers que nous avons visités. Partout vos commissaires ont reçu l'accueil le plus cordial et le plus sympathique. Ils se plaisent à constater avec quel

empressement il a été répondu à leurs questions et avec quelle convenance leurs conseils ont été quelquefois écoutés.

RAPPORT

FAIT PAR M. DE BOGARD, AU NOM DE LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE ET DES SERVITEURS AGRICOLES.

Messieurs,

C'est avec un vif intérêt que votre commission a accompli le double travail que vous lui avez confié.

Elle a scrupuleusement examiné les documents présentés en faveur de concurrents appartenant à deux classes distinctes de personnes qui, à des titres divers, obtiennent toutes nos sympathies.

Les travaux de messieurs les instituteurs primaires ont fixé tout d'abord notre attention. Ces hommes laborieux et modestes, enseignant avec zèle et intelligence les principes de la science agricole, peuvent rendre de grands services non-seulement au point de vue des progrès de la bonne culture, mais encore — et ceci est très-important — en faisant naître chez les enfants de nos campagnes, par l'éducation, par l'instruction, le désir d'embrasser la noble profession d'agriculteur.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux travaux qui nous ont été signalés; nous regrettons que quelques-uns l'aient été tardivement et que leurs auteurs se soient privés eux-mêmes de prendre part à ce concours où tous les candidats méritent quelque élogé.

Parmi les concurrents, Messieurs, que nous avons particulièrement remarqués, nous vous citerons :

M. Pallenot, instituteur à Saint-Vinnemer, canton de Cruzy, arrondissement de Tonnerre; il se recommande par son cours élémentaire d'agriculture parfaitement rédigé, par l'ordonnement simple et bien entendu de la méthode de comptabilité qu'il enseigne à ses élèves, par les notions de botanique qu'il leur donne;

M. Vallet, instituteur à Dixmont, arrondissement de Joigny, déjà primé par le comice de cette localité pour ses leçons d'agriculture et d'horticulture, pour ses essais pratiqués dans un terrain mis à sa disposition, qui nous a présenté un tableau fort intéressant du résultat de ses expériences ;

Enfin M. Barbenoire, instituteur communal à Vézennes, arrondissement de Tonnerre, qui non-seulement fait à ses élèves un cours pratique d'agriculture, mais encore leur donne des habitudes d'ordre en leur apprenant à enregistrer les recettes et les dépenses.

Nous vous proposons donc, Messieurs, d'accorder le premier prix à M. Pallenot, de Saint-Vinnemer ; le second à M. Vallet, de Dixmont, et une mention honorable à M. Barbenoire de Vézennes.

Ce n'est pas, Messieurs, sans de fréquentes et douces émotivations que nous avons lu les certificats délivrés en faveur des nombreux concurrents, serviteurs et servantes agricoles. que leurs maîtres présentent à ce concours.

Ici encore, nous devons le dire, nous avons à choisir les plus méritants d'entre les candidats qui tous méritent un encouragement. En effet, Messieurs, le serviteur agricole, vivant dans une condition humble en apparence, a besoin, pour accomplir son devoir, d'intelligence, d'activité, de dévouement surtout.

Tout être est plus ou moins intelligent, plus ou moins actif selon que Dieu l'a gratifié de ses dons ; mais celui qui possède cette qualité du cœur que l'on appelle dévouement est à la fois fidèle et probe, et, je ne crains pas de le dire, actif et intelligent, car le dévouement engendre l'inspiration et l'énergie,

Le dévouement produit encore un autre effet : en même temps qu'il dispose le serviteur à apporter à la propriété de son maître tous les soins qu'il donnerait à la sienne, il crée entre eux un lien qui, tressé par de longs et loyaux services, consacré par le temps, fait regarder le vieux serviteur comme un membre de la famille de son maître.

Parmi tous ces serviteurs que les certificats assurément recommandent, il en est que la longue durée de leurs bons services désignent plus particulièrement à vos suffrages.

Nous vous proposons donc d'accorder le premier prix à Pierre Bécard, depuis 35 ans au service de M. de Labrosse, de Courterolle. Chef de l'exploitation agricole, il en est la cheville ouvrière et la dirige avec un dévouement, une intelligence qui lui

ont mérité les éloges chaleureux de M. le président du comice agricole d'Avallon ; le deuxième prix, à Romain Petit, depuis 36 ans au service de la famille de M. Petit, maître de poste et cultivateur à Vincelles, canton de Coulanges-la-Vineuse. Après avoir bien servi le père, il est devenu le bon et dévoué serviteur du fils dont il possède à juste titre toute la confiance.

Pour le troisième prix, nous désignerons Jacques Silmin, depuis 30 ans au service de M. Dhumez, de Druyes, canton de Courson. Jacques Silmin s'est contenté du modique gage qu'il reçoit ; marié, ayant des enfants, pouvant vivre chez lui en cultivant le petit patrimoine que son père lui a légué, il préfère rester au service de son maître auquel il a donné et donne chaque jour des preuves de dévouement. Jacques Silmin a déjà été primé en 1842 par le comice agricole de Coulanges-sur-Yonne.

Pour le quatrième prix, Augustin Griffe, depuis 36 ans au service de M. Bouillé, propriétaire à Chéry, canton de Courson.

Pour le cinquième prix, Edme Brot, serviteur depuis 35 ans de M. Edme-Siméon, cultivateur à Merry-Sec, canton de Courson. Edme Brot a été primé cette année au concours de Vincelles par le comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre.

Enfin, nous vous proposons d'accorder une mention honorable à :

MM. Bertheau (Pierre-Edme), depuis 28 ans au service de M. Moreau, cultivateur aux Drillons, commune de Merry-le-Sec ;

Marcou (Charles) ayant 24 ans de service chez Mme veuve Petit, à Perrigny-sur-Armançon

Jean Bretagne, serviteur depuis 24 ans au service de MM. Bonnaut cultivateurs à Chevannes, près Auxerre,

Parmi les servantes, nous vous désignerons spécialement :

1° Pierrette Paillot, âgée de 66 ans, depuis 50 ans au service de M. Bourguignat, propriétaire à Argenteuil, arrondissement de Tonnerre ;

2° Marie Malaquin, femme Bounot, servante depuis 30 ans chez Mme Fournérat, au Petit-Beru, commune de Tonnerre. Marie Malaquin et son mari ont, dans des circonstances douloureuses, donné des preuves non équivoques de leur attachement pour la famille Fournérat ;

3 Edmée Gaudot, femme Griffe, depuis 28 ans au service de M. Bouillé, de Chéry ; nous nous plaisons à rappeler ici que

nous vous avons précédemment proposé d'accorder une médaille à Augustin Griffe, son mari.

4° Enfin Louise Loquin, déjà primée en 1856, par le comice d'Ancy-le-Franc. Louise Loquin est depuis 20 ans au service de M. Beau, propriétaire-cultivateur à Fulvy.

RAPPORT

FAIT PAR M. BRETTE, AU NOM DE LA COMMISSION D'HORTICULTURE.

Messieurs,

Votre commission s'est fait représenter par trois de ses membres, MM Gilles, J. Bonnaire et moi, dans la visite des pépinières soumises au concours et qui toutes sont situées dans l'arrondissement de Tonnerre, ainsi que l'exige le programme ; elle a ensuite mûrement examiné et pesé les renseignements et observations recueillis sur les lieux ; puis, après s'être bien pénétrée de l'esprit du programme, surtout des vues en général des Sociétés d'encouragement représentées ici, elle s'est mise d'accord sur le mérite respectif des concurrents, et c'est son avis formulé et motivé que j'ai l'honneur de vous apporter.

Trois pépiniéristes étaient inscrits : MM. François Hérault, de Tonnerre, Guénier de Flogny et Charlochet, de Lézennes.

M. HERAULT.

M. Hérault, dont l'établissement ne remonte qu'à 1853, possède, en trois parcelles, environ un hectare et demi de pépinières d'arbres fruitiers.

Sa pépinière principale, dans laquelle est son habitation, contient environ 85 ares, sans compter la partie consacrée aux fleurs, arbustes d'ornement et serres. Elle a été établie, il y a cinq ans, dans un sol très-propre à ce genre de culture et préalablement bien préparé. Les arbres et plants de toutes espèces y sont bien venus, très-vigoureux, convenablement rangés et espacés. L'ordre y est établi par rangées de variétés, aboutissant toutes à l'allée qui coupe longitudinalement la pépinière par le milieu, et dont chacune porte en tête un numéro corres-

pendant au catalogue manuscrit. Les pieds-mères, sains et en bon état, sont rangés de chaque côté de l'allée.

C'est seulement de l'année dernière que ce pépiniériste a augmenté ses cultures des deux autres parcelles, lesquelles, par conséquent, ne sont et peuvent être encore peuplées que de jeunes plants.

La pépinière principale, encore trop récemment créée pour présenter des arbres entièrement formés, devrait au moins en avoir de commencés ; les commissaires ont constaté avec regret qu'il n'en existe aucun ; mais ils ont vu dans le carré aux pêcheurs, qui sont tous de l'année et bons à livrer au commerce, quelques greffes en écusson double, bien réussies et convenables pour espalliers ; ils ont remarqué surtout 25 belles tiges, toujours de l'année, disposées assez régulièrement en palmettes simples, à plusieurs étages, au moyen de bourgeons anticipés. M. Hérault a dressé ainsi les sujets trop garnis de bourgeons à la base et en quelque sorte privés d'yeux ; il a, en cela, tiré avantage d'une défectuosité. Les bourgeons destinés à former les branches charpentières sont bien constitués, bien développés et suffisamment garnis de feuilles, grâce au pincement intelligemment appliqué aux bourgeons inutiles, notamment à ceux placés devant et derrière. La commission estime qu'un arbre dans ces conditions, arraché et transplanté avec soin à l'automne prochain, puis modérément rapproché au printemps suivant dans ses branches latérales supérieures, présenterait un assez beau développement à la fin de la première année et donnerait, dès la seconde, une certaine quantité de fruits, tout en continuant à se développer. Ce procédé est certainement le plus expéditif possible pour former et mettre à fruit la palmette simple, ainsi que la palmette Luiset ou plutôt Verrier.

Les trois pépinières dont il s'agit renferment en arbres et plants, savoir :

POMMIERS, — 35 variétés.		
Sur franc.....	Hautes tiges, livrables au commerce.	700
—	Moins âgées.....	400
—	Greffes de cette année.....	500
—	Sujets à greffer.....	2000
Sur paradis....	Bons à livrer.....	500
—	Greffés de cette année.....	800
—	Non greffés.....	2500
A reporter.....		7400

	Report.....	7400
Sur douçain...	Bons à livrer.....	300
—	Non greffés.....	500
		<hr/> 8200
	POIRIERS. — 179 variétés.	
Sur franc.....	Hautes tiges, livrables.....	400
—	Moins âgées.....	800
—	Quenouilles, bonnes à livrer.....	4000
—	Greffes de l'année.....	4000
—	Sujets à greffer.....	4500
Sur cognassier..	Tiges à quenouilles livrables.....	400
—	Greffes de cette année.....	200
—	Sujets à greffer.....	800
		<hr/> 5800
	PRUNIERS. — 40 variétés.	
	Bons à livrer.....	400
	Greffes de cette année.....	4000
	Bons à greffer.....	2500
		<hr/> 3600
	ABRICOTIERS. — 4 variétés.	
	Bons à livrer.....	400
	Greffes de cette année.....	500
		<hr/> 600
	CERISIERS. — 30 variétés.	
	Tiges à livrer.....	300
	Moins âgées.....	200
	A greffer.....	500
		<hr/> 1000
	PÊCHERS. — 19 variétés.	
	Bons à livrer.....	600
	A greffer.....	500
		<hr/> 1100
	VIGNES. — 7 variétés.	
	A livrer.....	300

Les variétés de M. Hérault sont très-bien choisies, et si elles sont sur plusieurs points un peu inférieures en nombre à celles de M. Charlochet, la collection de poiriers est de beaucoup plus nombreuse,

M. GUENIER.

Ses pépinières sont plus anciennes et plus étendues ; les parties qui en sont appliquées aux arbres fruitiers exclusivement, présentent ensemble une contenance superficielle d'environ deux hectares et demi. Les terrains généralement à sous-sol rétentif, ont été notablement améliorés par le drainage, aussi les arbres et plants sont aussi-ils partout comme chez M. Hérault, d'une bonne venue, sains et vigoureux ; ils sont également bien espacés et bien rangés ; mais l'ordre servant à distinguer les variétés (point fort important dans une pépinière), n'y est pas établi de manière à prévenir absolument les erreurs.

Les pieds-mères, tous réunis dans l'enclos de l'habitation, sont sains et en bon état, peut-être un peu trop négligés dans leurs formes.

Les membres de la commission auraient désiré rencontrer dans l'enclos de M. Guénier, dont la création, comme pépinière, remonte déjà à 45 ans, quelques arbres formés ou en voie de formation, donnant une idée avantageuse de ses connaissances sur la conduite des arbres fruitiers en général ; loin de là, ils n'y ont vu qu'un espalier d'un aspect médiocre dont les arbres, d'espèces diverses, sont mal espacés, conduits sans méthode et n'offrent que des formes irrégulières, où la sève manque d'équilibre. Pourtant, à en juger par ses explications, M. Guénier semblerait posséder, en cette matière, quelques connaissances pratiques ; mais évidemment il n'étudie pas assez les méthodes nouvelles, et attache trop peu d'importance à la partie artistique de sa profession.

Voici l'état numérique de ses arbres, plants et variétés.

POMMIERS. — 35 variétés.

Sur franc.....	Hautes tiges livrables actuellement..	2000
—	Moins âgées.....	2000
—	Sujets non greffés de 2 ans de plant.	2000
—	Ayant un an de plantation.....	4500
Sur paradis...	Livrables maintenant.....	4200
—	Non greffés.....	800
Sur douçain...	Livrables.....	400
—	Non greffés.....	500
		<hr/> 40400

POIRIERS. — 90 variétés.		
Sur franc.....	Hautes tiges, bonnes à livrer.....	1000
—	Moins âgées.....	3500
—	Quenouilles bonnes à livrer.....	2000
—	Moins âgées.....	2000
—	Sujets à greffer.....	4000
Sur cognassier..	Tiges et quenouilles à livrer.....	4000
—	A greffer.....	2000
		<hr/> 48500
PRUNIERS. — 33 variétés.		
	Bons à livrer.....	1000
	A greffer.....	2500
		<hr/> 3500
ABRICOTIERS. — 6 variétés.		
	Bons à livrer.....	400
	Moins âgés.....	200
		<hr/> 600
CERISIERS. — 18 variétés.		
	Hautes-tiges à livrer.....	400
	Moins âgées.....	1500
	Nains à livrer.....	3000
	Moins âgés.....	1000
	A greffer.....	1000
		<hr/> 6900
PÊCHERS. — 20 variétés.		
	Bons à livrer.....	3000
	A greffer.....	2000
		<hr/> 5000
VIGNES. — 6 variétés.		
	A livrer.....	150

Les variétés de M. Guénier ne sont pas en nombre suffisant, relativement à l'importance de ses pépinières; elles sont partout les moins nombreuses.

M. CHARLOCHET.

M. Charlochet n'a qu'un hectare trente ares environ de pépinières en plusieurs parcelles. Le terrain de son enclos paraît trop aride, trop pauvre, pour que les arbres y viennent jamais bien; néanmoins, quelques variétés de poiriers sont dans des

conditions satisfaisantes ; les pommiers, abricotiers et cerisiers sont même assez beaux, grâce, disons-le, à la louange de M. Charlochet, aux travaux considérables de défoncement qu'il a exécutés et aux amendements qu'il ne cesse de pratiquer, pour tirer parti de ce sol presque stérile.

Dans ses pépinières il existe :

POMMIERS. — 49 variétés.		
Sur franc.....	Hautes et basses tiges, livrables...	4000
—	Sujets greffés.....	800
—	A greffer.....	1000
Sur paradis....	Bons à livrer.....	1000
—	Nouvellement greffés.....	400
—	Sujets à greffer.....	2000
Sur douçain....	Bons à livrer.....	400
—	Nouvellement greffés.....	400
—	Sujets à greffer.....	600
		<hr/> 7600

POIRIERS. — 115 variétés.		
Sur franc.....	Bons à livrer.....	800
—	Greffés de cette année.....	600
—	A greffer.....	800
Sur cognassier..	Bons à livrer.....	800
—	Greffés de cette année.....	400
—	A greffer.....	1000
		<hr/> 4400

PRUNIERS. — 23 variétés.,	
Bons à livrer.....	500
ABRICOTIERS. — 7 variétés.	
Bons à livrer.....	100
CERISIERS. — 34 variétés.	
Bons à livrer.....	200
PÊCHERS. — 49 variétés.	
Bons à livrer.....	400
VIGNES. — 13 variétés.	
Bons à livrer.....	100

Les variétés de M. Charlochet en pommes, abricots, cerises et raisins sont les plus nombreuses ; mais il en est qu'il ne pourrait pas livrer quant à présent.

Il possède plusieurs arbres taillés sous la forme de palmettes

et de pyramides ; mais tous manquent absolument de symétrie à défaut de pincement et d'une taille bien combinée. Qu'il voie de bons modèles et se pénètre mieux des bonnes méthodes ; qu'il apporte dans la conduite de ses arbres les mêmes efforts, la même persévérance qu'il met à améliorer son terrain, et il réussira.

En somme, on peut remarquer quelques améliorations apportées par M. Charlochet dans ses pépinières, depuis le concours départemental de l'an dernier, auquel il a pris part.

Messieurs,

Encore bien que, dans la solennité qui nous occupe, deux prix soient à distribuer entre les pépiniéristes de cet arrondissement, on est forcé d'admettre que, pour qu'ils soient mérités et décernés, le concours doit être sérieux. En d'autres termes, les concurrents doivent être en nombre suffisant et surtout présenter chacun une certaine valeur, autrement vous risqueriez de placer sur la même ligne, dans le même département, des praticiens d'une inégalité de mérite choquante. Pour ne pas vous exposer à commettre cette apparente injustice, la commission a cru devoir s'imposer, dans la circonstance présente, certaines limites au-delà desquelles aucun prix ne lui paraît devoir être accordé.

Obtenir d'un arbre les meilleurs et les plus beaux fruits, en aussi grande quantité que possible, sans avancer sa ruine et tout en lui donnant une forme symétrique, élégante, qui en fasse un arbre d'ornement, tel est, sans aucun doute, et tel doit être le but de la science appliquée à la culture des arbres fruitiers, ce sont donc les efforts tentés, et les succès obtenus dans cette direction qu'il faut encourager et récompenser.

Aussi votre commission considère-t-elle qu'un pépiniériste qui ne produit pour le public que des arbres sains, d'une belle venue, amplement pourvus de chevelu, tels, en un mot, qu'ils doivent toujours être, n'est qu'au seuil de la carrière dans laquelle il doit trouver les récompenses. Que nos pépiniéristes sachent bien qu'ils doivent s'élever et se tenir à la hauteur du progrès déjà réalisé et commencer, pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, par étudier et appliquer les méthodes perfectionnées, en abandonnant à jamais les procédés irrationnels et destructeurs qui dévastent les jardins depuis trop longtemps. Il faut spécialement que la taille et le pincement, basés sur les principes physiologiques, et que l'on accueille avec empressement dans

les jardins particuliers, pénètrent, sans plus tarder, dans les pépinières, où ils sont encore inconnus ; il faut, enfin, qu'avec de belles variétés de fruits, des arbres taillés et bien conduits soient considérés comme le complément nécessaire de toute pépinière,

La commission se plaçant à ce point de vue qui est le vôtre, Messieurs, et prenant en considération le progrès déjà réalisé dans notre département, estime que, pour avoir droit à une récompense quelconque, tout pépiniériste qui concourt doit remplir au moins l'une des trois conditions suivantes, outre les conditions premières, essentielles : 1^o posséder des variétés de de fruits bien choisies et suffisamment nombreuses ; 2^o être en mesure de livrer au public des jeunes sujets préparés par la taille et le pincement à recevoir dans les jardins certaines formes déterminées ; 3^o avoir des arbres de formes variées, achevés, ou tout au moins en cours d'exécution, conduits d'après les méthodes nouvelles et propres à former le goût du public, comme à l'initier aux procédés rationnels.

Or, M. Hérault, seul, paraît répondre jusqu'à un certain point à ces exigences. En effet, outre que ses arbres sont dans d'excellentes conditions, ses variétés sont bien choisies et passablement étendues. Il a de plus, et surtout, ses jeunes pêcheurs palmettes qui attestent son initiative et ses efforts dans la voie du progrès. Le premier prix lui serait acquis, s'il pouvait montrer comme spécimen et comme preuve de connaissances suffisantes sur ce point, quelques arbres formés, ou en cours de formation ; mais en l'absence de cette condition la commission vous propose de lui accorder seulement le second prix et de déclarer qu'il n'y a pas lieu, quant à présent, de décerner le premier.

RAPPORT

FAIT PAR M. ROZE AU NOM DE LA COMMISSION DE VITICULTURE.

La Commission, composée de MM. Rétif, président, Hardy Alphonse, Quignard, de Tronchoy, David, de Chablis, et Roze Isidore, secrétaire (MM. Guillier, d'Avallon, Baudelocque, de

Chichery, et Harly-Perraud, de Sens, ayant fait défaut), a visité, les 4 et 8 courant, les vignes des concurrents ci-après nommés, et conclu, à l'unanimité, pour l'allocation des primes et récompenses offertes, comme il suit :

1° Pour le prix unique, médaille d'argent, au propriétaire qui aura apporté les améliorations les plus notables dans la culture de la vigne;

A Edme Frontin, de Collan, vieillard de 76 ans, ancien vigneron de Chablis, lequel a présenté une vigne d'environ 1/2 hectare en bon plant de Beaunois ou Chablis, bordé de Lombard, de l'âge de 20 ans, qu'il a édifiée et entretenue, parfaitement garnie, cultivée, dressée et attachée, d'un produit considérable, disposée et ménagée de manière à remplacer les *avant-vin* qui fléchissent ou le bois affaibli, portant en moyenne cinq membres vigoureux et pouvant être proposée comme modèle.

2° Pour les primes aux tâcherons :

Le premier prix, médaille d'argent et prime de 50 fr. ;

A Mathieu Maurice, vigneron d'un hectare au Clos de Tronchoy et 1/2 hectare au Vaucolingeon, chez M. Quignard, depuis 48 ans, et précédemment chez Mme d'Ambly, comme successeur de ses auteurs auxquels les façons ont été confiées de temps immémorial. Sa culture intelligente et ses produits se distinguent des voisins tout méritants qu'ils sont cependant.

Déjà il a été primé il y a deux ans au Comice de Flogny.

Le deuxième prix, médaille d'argent et prime de 40 fr. ;

A Pierre Tremeau, de Noyers, vigneron dans l'extra-clos d'Archambaud, chez Mme veuve Davoust-Legrand, de 43 ouvrées en Gamay-Pineau et 7 ouvrées en Beaunois, qu'il a édifiées et continuées pendant 35 ans. La bonne tenue de cette vigne a frappé au passage sur la route d'Avallon la Commission qui regrettait qu'elle ne fût point au concours ; l'indication ne lui en ayant pas été faite d'abord, elle se disposait à l'y mettre d'office lorsque le vénérable serviteur qui la labourait a déclaré s'y être porté.

Le troisième prix, médaille de bronze et prime de 30 fr. ;

A Alexandre Durand, de Vaulichères, vigneron de M. le président Rétif. Il a pris aux Charloups une vigne de 14 ouvrées, Pineau et Beaunois, en mauvais état, et l'a rétablie en un an, de manière à présenter un bel avenir, par les ressources qu'il y a ménagées avec intelligence ; espoir confirmé par l'état prospère et bien entendu des vignes et treilles de son père, maître habile

qui eût pu concourir pour la médaille décernée aux propriétaires, n'était la confusion de ce titre avec celui de tâcheron et celle des plants de toutes natures qui composent ces vignes.

La Commission propose d'accorder une mention honorable à Joseph-Edme Tremeau, fils du sus-nommé, à Noyers, vigneron de M. Barry, ancien greffier, pour lequel il cultive, depuis 4 ans, à sa satisfaction, 6 ouvrées de vignes de tous plants, déplorable mélange qui détruit le caractère des vins de la plupart des crûs et menace d'envahir nos contrées par le besoin de faire de l'argent, vaille que vaille, aussitôt la récolte.

La Commission a remarqué, dans le canton de Tonnerre, une supériorité notable de sa culture viticole sur celle du canton de Noyers; elle insiste cependant sur une mention honorable en faveur de Trémeau fils, en confirmation de la prime déjà obtenue par lui au concours de ce canton.

En voyant maintes et maintes vignes de propriétaires vignerons dans le Tonnerrois, elle a estimé qu'un plus grand nombre de concurrents pouvait se présenter.

Il ne s'en est inscrit aucun pour la destruction des insectes et de l'oidium. La persistance à s'abstenir de nos concours continue, et les jeunes gens même se font un faux point d'honneur de négliger des primes qui seraient une gloire pour eux et de préférer à leur profession, qui devient chaque jour plus indépendante et plus lucrative, des professions moins dignes et plus précaires.

RAPPORT

FAIT PAR M. LAMBERT, SUR LES GARDES-CHAMPÊTRES ET LES BÈRGERS

Messieurs,

La commission que vous avez nommée pour s'occuper des primes et récompenses à décerner aux gardes champêtres qui auraient veillé, avec le plus de soin et d'intelligence, à la conservation des propriétés rurales, a examiné et classé avec le plus grand soin toutes les pièces qui lui ont été fournies par les divers concurrents.

Des renseignements ont été pris auprès de MM. les Juges de paix de chaque canton et auprès de MM. les commissaires de police.

Chacun des concurrents, au nombre de 43, mérite, à juste droit, les encouragements de la Société. Il ressort des certificats qu'ils ont obtenus que 43 gardes-champêtres font les efforts les plus remarquables, non-seulement pour la conservation des récoltes confiées à leur surveillance, mais encore pour la recherche des délinquants de toutes sortes, et enfin qu'ils sont de dignes auxiliaires de la gendarmerie pour la répression du vagabondage et de la mendicité.

Votre commission désirerait pouvoir les récompenser tous, mais votre programme ne lui permet que de vous signaler les deux plus méritants. Néanmoins, nous avons cru devoir vous indiquer nominativement tous les concurrents, certains que nous sommes que l'honneur d'être cités devant vous ne fera que stimuler leur zèle et les engagera de nouveau à se représenter à vos concours.

Ce sont :

MM. Baudot, à Villiers-les-Hauts, 8 ans de service, déjà primé par le comice d'Ancy-le-Franc en 1856.

Bourgoin, à Tonnerre, 4^e année de service.

Bouron, à Nuits, 49 ans de service, primé à Ancy-le-Franc en 1853.

Ferrand à Commissey, 7 ans de service.

Guyot, à Carisey, 5 ans de service.

Jolibois, à Argenteuil, 24 ans de service, primé à Ancy-le-Franc en 1852.

Liégeot, à Tanlay, 44 ans de service, médaille de bronze en 1852, médaille d'argent en 1855, accordées par la société d'agriculture de Tonnerre.

Millerot, à la Chapelle, trois ans de service.

Morel, à Noyers, 40 ans de service.

Ravot, à Saint-Vinnemer, 7 ans de service.

Sajot, à Chassignelle, 48 ans de service.

Sylvestre, à Ancy-le-Serveux, 3 ans de service.

Thilliers, à Poilly, environ 8 ans de service.

Parmi tous ces hommes honorables, votre commission a cru devoir vous signaler un vieillard de 82 ans, le sieur Jolibois, garde champêtre d'Argenteuil depuis 24 ans. Malgré son grand âge, cet homme a conservé une activité digne des plus grands

éloges. Craint et aimé tout à la fois, M. le maire d'Argenteuil n'hésite pas à dire qu'il sera très difficile de le remplacer dans sa commune.

Lorsque pendant aussi longtemps, et dans un âge aussi avancé, on remplit des fonctions aussi pénibles, à la satisfaction générale, on ne peut recevoir trop d'éloges.

Nous vous proposons donc, Messieurs, pour récompenser ce vieillard de ses longs et honorables services, d'accorder le premier prix au sieur Jolibois (médaillon d'argent et prime de 50 fr.).

Le sieur Morel, garde champêtre de Noyers depuis 40 ans, ancien militaire, très-recommandé par M. le juge de paix, par M. le maire de Noyers et par la gendarmerie, recevrait votre second prix (médaillon d'argent et 25 fr.).

Nous vous prions ensuite d'accorder des mentions honorables aux sieurs

Bouron, à Nuits.

Liégeot, à Nuits.

Ravot, à Saint-Vincent.

Millerot, à la Chapelle.

Six bergers de ferme ont pris part au concours. Tous ont fourni les certificats les plus honorables de leurs maîtres. Parim eux votre commission a particulièrement remarqué :

1° Le sieur Jacquet, berger chez M. Michaut, à Sormery, depuis 47 ans. Cet homme a déjà reçu une médaille d'argent en 1856, au comice de Flogny.

2° Le nommé Bizot chez M. Boucley, à Villiers-les-Hauts, 40 années de service, primé à Ancy-le-Franc en 1854.

3° Le nommé Schmitler, berger chez M. Palotte, à Serrigny, depuis 6 ans.

Nous vous proposons d'accorder :

Le premier prix (médaillon d'argent et 400 fr.) au sieur Jacquet.

Le deuxième prix (médaillon de bronze et 30 francs) au sieur Bizot.

Une mention honorable au sieur Schmitler.

M. l'abbé Porte, curé à Sormery et M. l'abbé Julien, curé à Chailley, sont présentés comme membres titulaires par M. Casimir Thierry et M. Dorlhac.

Il sera voté sur leur admission à la séance de novembre.

DEUXIÈME JOURNÉE.**1^{re} SÉANCE DES COMMISSIONS.**

PRÉSIDENCE DE M. LE MARQUIS DE TANLAY.

Le dimanche 12 septembre 1858, à trois heures, la Société centrale et la Commission des Sociétés et Comices de l'arrondissement de Tonnerre, se sont réunies dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville de Tonnerre pour y entendre les rapports des Commissions chargées de juger les concurrents au labour et de la visite de l'Exposition horticole, des machines agricoles et des bestiaux, et pour statuer sur les propositions de ces Commissions.

On entend M. Petit, au nom de la Commission du labour, M. Berthelin-Desbriens, au nom de la Commission de l'Exposition d'horticulture, M. Guichard, au nom de la Commission des bestiaux, et M. Précý, au nom de la Commission des machines agricoles.

Les conclusions et propositions de récompenses de ces Commissions sont adoptées à l'unanimité.

La séance est levée à quatre heures.

2^{re} DISTRIBUTION DES MÉDAILLES ET PRIMES.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON MICHEL, PRÉFET DE L'YONNE.

Le Bureau de la Société centrale et les Bureaux des Sociétés et Comices de l'arrondissement de Tonnerre se sont transportés à quatre heures sur la place de la Halle, où était préparée une estrade, ornée des bannières des différentes Sociétés agricoles du département, pour y faire, sous la présidence de M. le baron Michel, préfet de l'Yonne, la distribution des primes et médailles décernées aux plus méritants.

Une foule considérable assistait à cette cérémonie.

M. le Préfet de l'Yonne, à l'ouverture de la séance, a pris la parole en ces termes :

Messieurs,

C'est la première fois, depuis mon arrivée dans le département, qu'il m'est possible d'assister à une solennité agricole.

Permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de me trouver au milieu de vous, de pouvoir constater vos succès, et d'avoir la douce mission de les récompenser.

Je remercie sincèrement MM. les Membres de la Société d'agriculture et des Comices de m'avoir appelé à l'honneur de présider cette fête, qui me fournit l'occasion de vous dire quelles sont mes sympathies pour vous et vos utiles travaux ; je remercie aussi M. le Président de l'Institut des Provinces et ses dignes collaborateurs, qui ont quitté le Congrès scientifique d'Auxerre pour honorer de leur présence ce congrès du travail.

Messieurs, c'est une noble profession que celle du cultivateur ; car l'agriculture est la base de toutes les richesses des nations, et c'est par ses progrès qu'on peut juger de la marche de la civilisation d'un peuple.

Dans les siècles passés, tour à tour favorisée ou délaissée, sa prospérité ou son abandon a signalé la grandeur ou la décadence des empires.

L'Empereur a fait la France riche et puissante ; aussi plus que jamais l'agriculture est en honneur dans notre beau pays.

Des hommes haut placés ont compris qu'ils devaient être à la tête du mouvement qui pousse notre génération vers la culture des champs, et ils sont venus se mettre à vos côtés pour vous montrer quelle fortune vous pouvez faire sortir du sein de la terre, par une application intelligente des méthodes nouvelles.

Si les bons exemples ne manquent pas, les encouragements non plus ne vous font pas défaut. Hommes des campagnes, l'Empereur vous aime et vous protège ; il suit chacun de vos pas dans la voie des améliorations et du progrès, il vous applaudit quand vous arrivez.

Sous son inspiration toute puissante, son gouvernement a perfectionné tout un système d'associations et de concours dont vous avez déjà su apprécier les résultats.

Leur but est de récompenser l'intelligence et la probité dans une carrière qui, si elle n'est pas la plus brillante, est du moins une des plus honorables de notre époque. Que ces luttes pacifiques soient toujours pour vous un puissant motif d'émulation !

Auxerre a été désigné par S. Exc. le Ministre d'agriculture pour la tenue du Concours régional en 1859 ; préparez-vous à soutenir dignement l'honneur de notre département. Que les médailles que je vais vous remettre, au nom de l'Empereur, soient pour les lauréats de ce concours un gage de succès pour mai 1859. Alors, comme aujourd'hui, je serai au milieu de vous, heureux de vous voir réussir. Continuez à faire fructifier le sol

de votre pays, à le doter de nouvelles richesses ; montrez aux contrées moins bien favorisées, que la vôtre a su se diriger dans la voie des améliorations agricoles ! Soyez pour elles un exemple de ce que peuvent l'intelligence, le courage et l'honnêteté, et vous aurez bien mérité du pays et de l'Empereur : *Vive l'Empereur !*

Ce discours a été accueilli par les applaudissements de l'Assemblée et par les cris de : *Vive l'Empereur !*

M. le marquis de Tanlay, président de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne, prend ensuite la parole en ces termes :

Messieurs,

C'est avec bonheur que la Société centrale d'agriculture s'est transportée dans cette riche vallée de l'Armançon, où l'agriculture s'est développée avec d'aussi heureux résultats. Elle vient avec joie visiter cette Société tonnerroise qui, depuis plus de soixante ans, a rendu au pays tant et de si éminents services, en introduisant les vrais principes de culture si méconnus jusqu'alors. C'est au zèle de ses fondateurs, c'est à leurs bons exemples que nous devons la transformation complète de nos contrées, couvertes aujourd'hui des plus riches récoltes, tandis qu'autrefois elles étaient le domaine des vieilles routines et de l'incurie de leurs propriétaires.

Leur exemple a été suivi, d'autres sociétés se sont formées et notre département renferme des réunions d'hommes éclairés dont le but unique est l'amélioration de l'agriculture, ce premier des arts, cette mère nourrice du monde qui, soutenue, encouragée par un gouvernement fort et éclairé, ne peut que continuer ses utiles progrès.

En venant au milieu de nous, la Société centrale a voulu donner une preuve nouvelle de la haute estime qu'elle a pour vos généreux efforts. Les primes, les récompenses qu'elle va vous décerner seront le gage de l'union qui règne entre tous nos arrondissements. L'empressement que les populations ont mis à se rendre à Tonnerre, la foule qui se presse dans cette enceinte, sont une preuve de leur haute intelligence, de leur désir de puiser dans cette réunion les enseignements dont elles savent si bien profiter.

La Société centrale est heureuse de voir ses intentions si bien comprises. Elle vous en remercie, Messieurs, et je suis fier d'être auprès de vous l'interprète de ses sentiments.

Le premier magistrat du département a bien voulu accepter la présidence de cette assemblée; sa présence au milieu de nous nous est le sûr garant du puissant intérêt que l'Empereur porte au progrès de l'agriculture. Vous saurez vous en montrer dignes en redoublant d'efforts pour soutenir votre vieille renommée et placer le département de l'Yonne au premier rang de ceux que l'on cite comme les mieux cultivés et les plus fertiles de la France.

M. Hamelin, secrétaire de la Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre, donne lecture d'un rapport sur les travaux de la Commission d'arrondissement en vue de la session publique de la Société centrale.

M. Rouillé, secrétaire de la Société centrale, proclame ensuite, dans l'ordre suivant, les noms des lauréats qui viennent recevoir leurs médailles et primes des mains de M. le Préfet de l'Yonne.

Prix offerts aux concurrents du département.

LABOUR.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 100 fr. au sieur Pierre Sautrot, laboureur, chez M. Pinard, maître de poste à Auxerre.

2^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 80 fr. au sieur Alexandre Dubuisson, laboureur.

3^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 60 fr. au sieur Prot Victor, laboureur, chez M. Textoris, à Cheney.

4^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 40 fr. au sieur Narjot François, laboureur à Villiers-les-Hauts.

5^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 30 fr., au sieur Ambroise Aluison, laboureur, chez M. Fourrey, à Turny.

6^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 20 fr., au sieur Félicien Faucillon, laboureur, chez M. Palotte, à Serrigny.

7^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 15 fr., au sieur Achille Montandon, laboureur à Moulins.

8^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 10 fr., au sieur Auguste Sajat, chez M. David, à Chablis.

Mentions très-honorables aux sieurs Joseph Reddé et Ferdinand Mechin, laboureurs chez M. le marquis Anjorant, Théophile Navarre et Auguste Duplessis, laboureurs chez M. Lecourt, à Poilly.

Mentions honorables aux sieurs Auguste Montandon et Roguier jeune, d'Argenteuil, qui ont exécuté un bon labour, mais qui sont entrés en lice après le départ de leurs concurrents.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

1^{er} prix. Une médaille d'or à M. Pallenot, instituteur à Saint-Vinnemer.

2^e prix. Une médaille d'argent à M. Vallet, instituteur à Dixmont.

Mention honorable à M. Barbenoire, instituteur à Vézannes.

SERVITEURS AGRICOLES.

Hommes.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 100 fr. au sieur Pierre Bécard, chez M. de La Brosse, 35 ans de services.

2^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 80 fr., au sieur Romain Petit, chez M. Petit, à Vincelles, 36 ans de services.

3^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 60 fr., au sieur Jacques Silmain, chez M. Dhumez, à Druyes, 30 ans de services.

4^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 40 fr., au sieur Augustin Griffe, chez M. Bouillé, à Chéry, 30 ans de services.

5^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 30 fr., au sieur Edme Beraut, chez M. Edme Siméon, à Méry-Sec, 35 ans de services.

Mentions honorables aux sieurs Bertheau Pierre, depuis 28 ans au service de M. Moreau, aux Drillons, commune de Méry-Sec, Marcou Charles, ayant 24 ans de services chez Mme veuve Petit, à Perrigny-sur-Armançon, et Jean Bretagne, ce dernier depuis 24 ans chez MM. Bonnaut, de Chevannes.

Femmes.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 80 fr., à Pierrette Paillot, chez M. Bourguignat père, à Argenteuil, 50 ans de services.

2^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 60 fr., à Marie Malaquin, femme Bounot, chez M. Fournérat, au Petit-Béru, 30 ans de services.

3^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 40 fr., à Edmée Gaudot, femme Griffe, chez M. Bouillé, à Chéry, 28 ans de services.

4^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 30 fr., à Louise Loquin, depuis 20 ans chez M. Beau, à Fulvy.

Il n'a pas été décerné de 5^e prix.

BESTIAUX.

Taureaux.

1^{er} prix. Une médaille d'or et une indemnité de 30 fr., à M. Textoris, de Cheney, pour son taureau hollandais.

2^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 20 fr., à M. Lemaire, de Vermenton, pour un taureau Durham-normand.

3^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 15 fr., à M. Bonnaut, de Chevannes, pour un taureau Schwitz.

Mentions honorables à M. Bonnaut, pour son taureau Ayr, et à M. Beau, de Fulvy, pour un taureau suisse-charolais.

Vaches.

1^{er} prix. Une médaille d'or et une indemnité de 20 fr., à M. Textoris, pour une vache hollandaise.

2^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 15 fr., à M. le marquis Anjorant, pour une vache Schwitz.

3^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 10 fr., à M. Lamblin, de Venizy, pour une vache normande.

Taurillons.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 15 fr., à M. le marquis Anjorant, pour un taurillon Schwitz.

2^e prix. Une médaille de bronze et une indemnité de 10 fr., à M. Merle, de Commissey, pour un taurillon du pays.

Le prix pour les veaux gras n'a pas été décerné.

Béliers.

1^{er} prix. Une médaille d'or et une indemnité de 15 fr., à M. Bouron, de Fulvy.

2^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 10 fr., à M. Romain Guillaume, de Vauplaine.

Mention honorable à M. Thierry, de Cruzy.

Brebis.

1^{er} prix. Une médaille d'or et une indemnité de 30 fr., à M. Bouron.

2^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 20 fr., à M. Palotte.

Mention honorable à M. Beau, de Sambourg.

Agneaux.

1^{er} prix. Une médaille d'argent, à M. le colonel de Tanlay.

2^e prix. Une médaille de bronze, à M. Beau, de Fulvy.

Porcs.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 15 fr., à M. Bonnaut, de Chevannes.

2^e prix. Une médaille de bronze et une indemnité de 10 fr., à M. Mignard, de Tonnerre.

Mention honorable à M. Masquin, de Chevannes, pour un verrat New-Leicester.

VOLAILLES DE BASSE-COUR.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 10 fr., à M. le colonel de Tanlay.

2^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 5 fr., à M. Beau, de Fulvy.

MACHINES AGRICOLES.

Mentions très-honorables hors concours à MM. Textoris et Palotte, pour leur belle exposition d'instruments perfectionnés, et à M. le marquis Anjorant, pour sa batteuse Pinet.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 40 fr., à M. Casimir Thierry, du Sault-Durand, commune de Turny, pour une charrue sans avant-train, une houe à cheval, pouvant servir de rayonneur, de scarificateur, d'extirpateur et de buttoir, et pour plusieurs autres instruments très ingénieux, d'un emploi facile et peu dispendieux.

2^e prix. Une médaille d'argent et une indemnité de 30 fr., à M. Courtaut, de Saint-Martin-sur-Armançon, pour une charrue en fer, avec avant-train, un régulateur ingénieux du soc et de l'oreille, et un train mobile.

3^e prix. Une médaille de bronze à M. Robert, d'Auxerre, pour un extirpateur très-remarquable, avec régulateur.

Mentions honorables à M. Antony Thierry, d'Aisy, pour une charrue à double soc, à deux oreilles, et formant deux raies, de M. Bella; à M. Maunay, de Sens, pour sa charrue avec pointe de rechange et avant-train à coulisse; à M. Labour fils, d'Ancy-le-Franc, pour une moissonneuse Manny; à M. Moreau, de Tonnerre, pour sa batteuse sans axe vertical.

EXPOSITION HORTICOLE.

Légumes.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et rappel de médaille, à M. Tridon, jardinier à Tonnerre.

2^e prix. Une médaille de bronze, à M. Cocagne, jardinier à Tonnerre.

Mentions honorables à M. Maillard, jardinier au collège de Tonnerre, et à M. Noel, jardinier chez M. Palotte.

Fruits.

1^{er} prix. Une médaille d'argent à M. Rochefort, d'Avallon.

2^e prix. Une médaille de bronze, à M. Rochefort-Bourrey, d'Avallon.

Mentions honorables à MM. Hérault, jardinier à Tonnerre, et Charlochet, à Lézennes.

Fleurs.

1^{er} prix. Une médaille d'argent à M. Hérault, jardinier à Tonnerre.

2^e prix. Une médaille de bronze, à M. Pichery, jardinier à Villeneuve-sur-Yonne.

Mentions honorables, à M. Hérault, pour ses conifères, et à M. Rigollet, pour ses fleurs.

Sur la proposition de la Commission, une mention très-honorable est accordée à M. Schimper, de Tonnerre, pour un beau lot de fleurs, et une médaille de bronze et une prime de 30 fr. au sieur Lalanne, son jardinier.

Des mentions honorables sont décernées à M. Morizot, de Tonnerre, pour son lot d'instruments de jardinage; à M. Habert, horticulteur à Bœurs, pour ses essais de greffe en placage.

A M. Nothon, pour ses fûts métriques et à M. Jules Farcy, son ouvrier.

Des mentions spéciales sont accordées à MM. Hugot, instituteur à Theil, près Sens, Lambert, instituteur à Gigny, Patinot, instituteur à Noé, Chouet, instituteur à Argenteuil et Barbenoire, instituteur à Vézennes, pour leur remarquable exposition de variétés de céréales.

De plus, la Société témoigne sa profonde gratitude à toutes les personnes qui ont bien voulu prendre part à l'exposition horticole et leur vote d'unanimes remerciements.

Prix réservés aux concurrents de l'arrondissement de Tonnerre.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES.

Propriétaires.

Mentions très-honorables hors concours, à M. Textoris, et à M. le marquis de Tanlay.

1^{er} prix. Une médaille d'or, à M. Jacques Palotte, de Serrigny.

2^e prix. Une médaille d'argent, à M. le marquis Anjorrand, de Flogny.

Sur la proposition de la Commission, une médaille d'argent a été accordée à M. Collinet, contre-maitre chez M. Palotte, pour sa coopération active et intelligente, et à M. Roze, d'Ancy-le-Libre, pour l'extension qu'il a donnée à la culture de la menthe, et à la distillation de l'essence de menthe.

Fermiers.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 400 fr., à M. Beau, à Fulvy.

2^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 200 fr., à M. Beau, aux Granges-Sambourg.

3^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 100 fr., à M. Chavance, à Beauvais, commune de Noyers.

Mentions honorables à MM. Moreau, à La Mouillère, Laurey, à Quincy, et Simonnet, à Moutot.

AMENDEMENTS.

Propriétaires.

Prix unique. Une médaille d'argent, à M. Antony Thierry, d'Aisy.

Fermiers.

Prix unique. Une médaille d'argent et une prime de 150 fr., à M. Beau, à Fulvy.

Mention honorable, à titre d'encouragement, à M. Léger, fermier à Commissey.

HORTICULTURE.

Pépinières.

Pas de premier prix.

2^e prix. Une médaille d'argent à M. Héraut, à Tonnerre.

VITICULTURE.

Propriétaires.

Prix unique. Une médaille d'argent, à M. Edme Frontin, de Collan.

Vignerons.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 50 f., au sieur Mathieu Maurice, de Tronchoy.

2^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 40 fr., au sieur Pierre Trémeau, de Noyers.

3^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 30 fr., au sieur Alexandre Durand, de Vaulichères.

Mention honorable au sieur Trémeau fils.

Il n'a pas été délivré de prix pour la destruction des insectes.

APICULTURE.

Prix unique *ex-æquo*, médaille de bronze, à M. Brot et à M. Tissier, de Rofey.

REBOISEMENT.

1^{er} prix. Une médaille d'argent, à M. Bourguignat fils, à Argenteuil,

2^e prix. Une médaille de bronze, à M. Roze Alfred, à Ancy-le-Libre.
Mention honorable à M. Blanchot, de Saint-Vinnemer.

Gardes-CHAMPÊTRES.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 50 fr., au sieur Jolibois, âgé de 82 ans, à Argenteuil.

2^e prix. Une médaille d'argent et une prime de 25 fr., au sieur Morel, à Noyers.

Mentions honorables aux gardes Bouron, à Nuits; Liégeot, à Tanlay; Ravault, à Saint-Vinnemer, et Millerot, à La Chapelle-Flogny.

BERGERS DE FERMES.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 100 fr., au sieur Jacquet, à Sormery.

2^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 50 fr., au sieur Bizot, chez M. Boucley, à Villiers-les-Hauts.

Mention honorable au sieur Schmittler, berger de M. Palotte.

BERGERS COMMUNAUX.

1^{er} prix. Une médaille d'argent et une prime de 100 fr., à Zéphirine Passementier, de Sambourg. A ce prix, M. le Préfet de l'Yonne a ajouté un livret de Caisse d'épargne de 40 fr.

2^e prix. Une médaille de bronze et une prime de 50 fr., au sieur Philipponnet, de Sennevoy-le-Bas.

Mention honorable au sieur Flavel, berger à Quincerot.

La séance est levée.

La session publique s'est terminée le soir, dans la grande salle de l'hôtel-de-ville de Tonnerre, par un banquet présidé par M. le Préfet de l'Yonne, et dont les nombreux convives ne sauraient oublier la franche cordialité qui y a régné jusqu'au dernier instant.

EXPOSITION HORTICOLE

des 12 et 13 septembre à Tonnerre.

Est-il possible d'obtenir un résultat satisfaisant pour tous en organisant une fête agricole comme celle dont la ville de Tonnerre vient d'être le théâtre; lorsque dans une seule journée il faut établir plusieurs expositions, recevoir et placer les objets exposés, diriger des concours, se livrer, par les commissions, à un examen sérieux des objets et des travaux soumis à leur appréciation, présenter des rapports, les discuter, statuer sur les récompenses, distribuer les prix, etc.? nous ne le pensons pas. Cependant, malgré les nombreux inconvénients qui résultent de cette précipitation, on peut dire que la fête, favorisée par un temps magnifique, a obtenu tout le succès que l'on pouvait espérer. Sans avoir la prétention de donner un récit de cette fête, qu'il nous soit permis de présenter un aperçu succinct de l'exposition horticole, laissant au bulletin de la distribution des prix le soin de faire connaître les noms des lauréats.

Le lieu choisi pour cette exhibition a paru généralement très-convenable : sa proximité de la rue principale, l'ombre projetée par le toit de l'ancienne salle de la reine de Sicile, protégeant contre un soleil brûlant et les visiteurs et les différents objets exposés, les larges allées entourant un massif de verdure avec rocher d'où jaillissait une eau limpide tombant par cascades dans un bassin circulaire, plusieurs statues dont la silhouette se détachait sur un fond de feuillage, une haie d'orangers, de grenadiers et de lauriers formant clôture au levant, tout concourait à faire ressortir les groupes artistement dressés par les exposants.

En présence de l'exposition horticole ouverte dans le chef-lieu du département et de la difficulté du transport des produits, on ne pouvait, tout d'abord, concevoir l'espoir d'obtenir le concours de 60 exposants. Tel a été cependant le nombre obtenu. Citer les noms de ces hommes, amis du progrès, c'est les remercier de leur empressement à venir embellir une fête qui doit intéresser tout le monde. Hâtons-nous de dire que les cinq arrondissements y étaient représentés.

L'approche de l'automne devait continuer à donner une certaine proportion à la section des fruits. Ont exposé :

M. Rochefort, pépiniériste à Avallon, un lot de poires, pommes et prunes.

M. Rochefort Bourrey, pépiniériste de la même ville, un lot de mêmes fruits.

M. Pichery aîné, pépiniériste à Villeneuve-sur-Yonne, ajoutait à des fruits de même nature une variété remarquable de raisins.

M. Guénier, pépiniériste à la Chapelle, canton de Flogny, un lot de poires et de pommes.

M. Charlochet, pépiniériste à Lezennes, un assortiment de fruits présentant seulement un seul sujet pour chaque espèce, ce qui ne le rendait pas moins intéressant, quoique moins nombreux.

M. Hérault, pépiniériste à Tonnerre, avait suivi la même méthode. Il exposait en outre quatre jeunes poiriers en fuseau chargés de fruits d'une grande beauté.

MM. Barbenoire, instituteur à Vezinnes, Guenot, de Charrey, Pénard, de Vezinnes, Salgues, médecin-agronome à Seignelay, Régnier, des Minimes, à Tonnerre, chacun un lot de fruits variés.

On remarquait deux belles poires d'espèces différentes, appendues à une branche gourmande, résultat d'une greffe pratiquée par **M. Habert**, de Bœurs, arrondissement de Joigny. Le même pépiniériste présentait une greffe en placage de son invention dont le succès est toujours certain, puisque sur 442 sujets 444 ont réussi.

Citons les poires-duchesses de **M. Martin-Colas**, de Joigny; celles de **M. Dubreuil**, de Tonnerre; les pommes de **M. Vaudeau**, d'Arthe; les charmantes corbeilles de fruits assortis de **MM. Halley**, de Marmeaux, **Schimper** et **Beurdeley**, orfèvre de Tonnerre (ce dernier y avait joint deux raisins du poids de 2 kilogrammes chacun); les raisins en pots de **MM. Rétif** et **Ferdinand Strinck**.

Les pommes de terre étaient dignement représentées :

M. Schimper, de Tonnerre, exposait 15 variétés, **M. Bourguignat**, vice-président du comice d'Ancy-le-Franc, 7 variétés; **MM. Rathier**, de Sarry, **Palotte**, de Serrigny, **Tissier**, de Cheney, **Vaudeau**, **Charlot**, de Tonnerre, **Salgues** et **Barbenoire**, déjà nommés, offraient des tubercules merveilleux.

L'introduction de l'igname de Chine et son acclimatation en France est un fait qui paraît acquis. **M. Salgues** avait exposé un fragment de tige et une racine de cette plante. **M. Hérault** et **M. Barbenoire**, chacun un tubercule; ils y joignaient, le pre-

mier plusieurs pieds de chervis; le second un échantillon de cerfeuil bulbeux.

Les plantes sarclées présentaient plusieurs groupes remarquables exposés par divers : M. Blandin, jardinier à Marmeaux, arrondissement d'Avallon, carottes à collets verts, betteraves disette ordinaire et globe, MM. Palotte de Serrigny, Textoris, de Cheney, Romain Guillaume, ferme de Vauplaine, Vaudeau et Bourguignat, betteraves globe jaunes et roses d'Allemagne. On doit citer particulièrement celles de M. Textoris, dont l'une offrait un poids approchant de 8 kilogrammes.

Les légumes occupaient une des premières places. Les exposants étaient MM. Tridon et Cocagne, jardiniers à Tonnerre, Maillard, jardinier de M. Méline, Noël, jardinier de M. Palotte, et Lalanne, jardinier de M. Schimper. N'oublions pas les magnifiques tomates de M. Bourguignat.

Le sorgho, cette plante précieuse nouvellement introduite en France, n'était pas oubliée. M. Palotte avait exposé plusieurs pieds remarquables en ce qu'ils étaient extraits d'une culture faite sur une grande échelle et pour l'alimentation du bétail. MM. Bourguignat, Chouet, instituteur à Argenteuil, Patinot, instituteur à Noé, et Beurdeley, orfèvre, ont offert chacun plusieurs échantillons de sorgho sucré; une tige de celui de M. Beurdeley atteint une hauteur de 2 m. 80 c. On pouvait remarquer un groupe de cette plante, cultivé sur place dans l'enceinte de l'exposition et à côté plusieurs touffes de riz sec de Java. M. Barbenoire exposait deux espèces de sorgho : le sorgho sucré et le sorgho à balai; cette dernière variété est cultivée depuis longtemps dans le midi de la France. L'exposition de M. Casimir Thierry agriculteur à Turny, n'était pas la moins intéressante intéressante en ce qu'elle présentait quatre variétés : le sorgho à balai, le sorgho à sucre, le sorgho à épi et le sorgho rouge.

Plusieurs variétés de maïs étaient offertes par M. Schimper; celle d'Amérique atteint aujourd'hui une hauteur de 3 m. 20 c. M. Patinot avait apporté plusieurs belles fusées de cette plante.

Les plantes textiles étaient aussi représentées par un échantillon de chanvre ayant 2 m. 60 c. de hauteur, produit de M. Lauré de Quincy, et par un autre de M. Tridon. Ce qui est remarquable, c'est le résultat obtenu par M. Schimper dans le semis de la graine d'une plante textile de Chine, envoyée cette année par la Société d'acclimatation. Notre semis et plusieurs autres ont levé plus ou moins mal, tandis que M. Schimper a

déjà obtenu et exposé des tiges d'une hauteur dépassant 50 centimètres, plusieurs commencent à fleurir.

Puisque nous en sommes sur les graines envoyées par la Société d'acclimatation, disons que généralement elles ont mal réussi : chez nous comme ailleurs les haricots à tubercules de Siam végètent sans fleurir (on a pu les voir à l'exposition), le fruit oléagineux de Siam a pourri en terre et n'a pas levé. La pomme de terre de Sainte-Marthe n'a produit que des fanes et des racines sans aucun tubercule. Le pêcher tulin est resté en terre à l'état de noyau.

Nous arrivons aux céréales qui présentaient des variétés si nombreuses qu'il fallait l'œil exercé d'un cultivateur pratique pour faire une juste distinction entre plusieurs échantillons présentés sous des noms différents. M. Hugot, instituteur à Theil, près Sens, a exposé 80 variétés de blé, orge et avoine. M. Lambert, instituteur à Gigny, en a fourni 63 variétés. M. Patinot, instituteur à Noé 51 variétés, M. Barbenoire, instituteur à Vezinnes, plusieurs échantillons.

Chaque petite gerbe était accompagnée d'un échantillon en grain. M. Patinot avait eu le soin d'exposer les pailles entières, ce qui permettait de mieux apprécier les qualités des grains. Cet exposant a laissé sa collection à la disposition de M. Colin, inspecteur des écoles, en faveur des instituteurs qui s'occupent d'inculquer à leurs élèves les utiles et intéressantes méthodes de la culture des céréales. M. Palotte exposait en gerbes et en grains les quatre espèces qu'il cultive dans son domaine de Serigny : blé du Ménil-Saint-Firmin, anglais rouge, de Noé, dit bleu et d'Egypte; plus un seigle qui produirait 40 hectolitres par hectare; M. Textoris, plusieurs variétés; M. Gautherin Guillaume, le blé Talavéra de Belle-vue; M. Lauré, un échantillon de froment; M. Durlot, une gerbe d'avoine de Tartarie. On voyait aussi 11 espèces de blé produit d'un semis fait à la cheville dans le clos de l'hôpital de Tonnerre et dont la récolte a donné 407 pour un, une collection de 15 espèces de haricots et un échantillon de fécula de marron d'Inde; le tout récolté dans le même clos. En parlant de ce farineux, nous sommes amenés à exprimer un vœu, c'est celui de voir utiliser les fruits des maronniers de la belle allée du Pâtis de Tonnerre.

M. Brot, apiculteur à Roffey, a exposé un copeau et un pot de miel d'une grande beauté.

Ainsi que cela devait être, les fleurs formaient le plus bel or-

nement de l'exposition : M. Schimper, par M. Lalanne, son jardinier, a exposé un groupe réellement magnifique, composé de fleurs dont les noms nous échappent. Les plantes de M. Noël, jardinier de M. Palotte, à Serrigny, présentaient aussi quelque chose de remarquable. On doit d'autant plus être reconnaissant du bon vouloir des exposants étrangers à Tonnerre, qu'il faut tenir compte des difficultés du transport et des inconvénients qui en résultent pour les fleurs amenées de loin.

La collection de M. Hérault, de Tonnerre, offrait des variétés curieuses et d'une grande fraîcheur ; son groupe de conifères était admiré par les connaisseurs. Les plantes à feuilles persistantes de M. Charlochet, de Lezennes, fixaient également l'attention. Citons enfin le massif de M. Rigolet, employé au chemin de fer, les hémérocales de M. Prévot, la magnifique collection de dahlias coupés de M. Pichery aîné de Villeneuve-sur-Yonne, et celle de M. Hérault,

Une exposition horticole ne doit pas comprendre seulement des plantes et des fruits, elle doit présenter encore les outils et ustensiles du jardinage, aussi voyait-on une collection très-variée de ces outils exposée par M. Prévost-Courtaux, quicaillier à Tonnerre, d'autres outils perfectionnés par M. Morizot, serrurier à Tonnerre, qui y joignait des ustensiles de son invention ; trois sécateurs pour écussonner ou enter la vigne, outils très-ingénieux envoyés par l'inventeur M. Livras, maire de Coulanges-la-Vineuse, qui a déjà obtenu avec ces instruments des résultats très-remarquables.

Un fer de charrue de M. Parraud, de Paron, près Sens, destiné sans doute pour l'exposition d'agriculture, avait été déposé près de ces outils. On y voyait aussi une serrure de M. Moreau, mécanicien à Tonnerre.

M. Augé, quincaillier à Auxerre, exposait des treillages et clôtures en chêne sciés et fabriqués à la mécanique, des chaises et des bancs de jardin.

On remarquait une caisse en fonte pour fleurs, coulée sur les dessins de M. du Breuil ; elle offre l'avantage d'en changer les planches à volonté.

Plusieurs fabricants de Tonnerre avaient eu l'heureuse idée de profiter d'un lieu couvert pour y apporter des produits de leurs industries : M. Beurdeley exposait des essences de menthe première venue et d'autres clarifiées ; M. Lecestre, des échantillons de son chocolat fabriqué par la vapeur ; M. Domi-

n°4-Villeneuve, un flacon de vin de pineau gris de la récolte de 1858. M. Nothon, ses vinaigres de vin rouge et de vin blanc, d'alcool, de betteraves et de sucre; il y joignait deux fûts de sa fabrique, deux chefs-d'œuvre de tonnellerie par la perfection de l'ouvrage; l'un d'une contenance d'un hectolitre, l'autre de deux. C'est un heureux stimulant pour parvenir à l'uniformité des fûts. M. Farcy, Jules, son ouvrier, y joignait une feuillette fabriquée par lui.

Parmi les autres hors-d'œuvre qui figuraient dans l'enceinte de l'exposition, on remarquait plusieurs groupes faits par M. Anatole-Mantois, naturaliste-préparateur; entr'autres une poule couvrant de ses ailes protectrices ses jeunes poussins dont l'un n'a pu échapper à la dent d'une fouine qui le dévore;

Deux sculptures en pierre de Tonnerre, dues au ciseau de M. Bouginat, Jean-Baptiste : l'une représentant un chien couché et endormi, l'autre un tronc d'arbre portant quatre couronnes de fleurs. Enfin un plan en relief de l'ancienne abbaye Saint-Michel de Tonnerre.

Pour terminer, disons que cette exposition doit faire époque dans les annales de Tonnerre. Espérons que l'expérience qu'elle donne aux personnes qui l'ont dirigée profitera à ceux qui plus tard s'occuperont de semblables fêtes et leur permettra de faire mieux.

C. D.....

... :

Le mémoire suivant a été lu par M. Guichard, membre du Conseil d'administration de la Société centrale, dans une des séances générales du Congrès scientifique de France, qui a tenu sa 25^e session à Auxerre. Nous avons été autorisé à emprunter au Bulletin des travaux du Congrès ce remarquable et intéressant travail.

CE QU'ON LAISSE PERDRE EN AGRICULTURE.

Messieurs,

La bienveillance avec laquelle vous accueillez tout ce qui se rattache à l'agriculture, m'encourage à vous soumettre quelques observations sur un sujet agricole auquel on ne paraît pas généralement accorder assez d'importance. Je me propose, Messieurs, d'appeler votre attention sur *ce qu'on laisse perdre en agriculture*.

En présence des besoins de la société, si nombreux et si loin d'être satisfaits, le cultivateur ne doit négliger aucun effort pour augmenter ses produits ; il ne doit pas non plus oublier que de toutes les améliorations la plus sûre et la plus urgente, comme la moins coûteuse, c'est de veiller avec soin à ce que les produits obtenus ne soient pas diminués par une suite de pertes qu'il est possible d'éviter.

Nous ne parlons pas des pertes causées par les fléaux naturels, comme la grêle, la pluie ou la sécheresse excessive, mais seulement de celles résultant du fait de l'homme, et du cultivateur lui-même.

Pour mieux apprécier la portée de ce dernier genre de pertes, qu'on pourrait nommer la ruine volontaire, permettez-moi de mettre quelques chiffres sous vos yeux.

D'après les derniers résultats du cadastre, rapportés par M. Moreau de Jonnés dans l'*Annuaire de l'économie politique* pour 1856, la superficie du territoire français est de 52,305,744 hectares 32 ares sur lesquels on compte 25,584,658 hectares 70 ares de terres labourables.

D'après le même savant⁽¹⁾ qui adopte les chiffres officiels de la statistique de la France publiée par le ministère de l'intérieur, on ensemence annuellement en froment, épeautre, méteil et seigle 9,079,704 hectares.

La production moyenne de ces diverses sortes de blé est de 109,335,337 hectolitres, soit 42 hectolitres 4 litres par hectare.

Lorsqu'on a prélevé pour la semence 18,529,381 hectolitres, soit 2 hectolitres 4 litres par hectare, reste pour la consommation de la population 90,705,956 hectolitres de blé, soit pour 36 millions d'habitants 2 hectolitres 54 litres par tête auxquels vient s'ajouter un supplément de maïs, d'orge, de sarrasin, de châtaignes et de pommes de terre.

Vous êtes frappés, sans doute, du faible produit de notre sol : 42 hectolitres par hectare, sur lesquels 2 hectolitres sont prélevés pour réensemencer la terre, de sorte que la récolte réelle, semence déduite, n'est que de 40 hectolitres par hectare.

Cependant notre production en céréales est au niveau de la consommation. Dans une période de vingt ans l'importation ne dépasse l'exportation que d'un chiffre insignifiant.

⁽¹⁾ *Annuaire de l'économie pol. pour 1850.*

Une récolte ordinaire répond à la consommation de l'année.

Le déficit d'un 24^e d'une récolte ordinaire, répondant à 45 jours de consommation, c'est une année médiocre, et la cherté.

Le déficit d'un 42^e amène une mauvaise année et un prix ruineux pour le consommateur.

En 1856 où le blé atteignit un prix si élevé, le gouvernement évaluait le déficit de l'approvisionnement à 7,000,000 d'hectolitres, chiffre inférieur au douzième de la récolte ordinaire, après la déduction des semences.

Dans un sens inverse, l'augmentation de récolte présente un effet non moins sensible : L'excédant d'un 24^{me} est une bonne année, l'excédant d'un 42^{me}, une très-bonne année.

De sorte que si nous pouvions augmenter le rendement de nos blés d'un 42^{me}, par ce fait seul, les mauvaises années monteraient au niveau des années ordinaires suffisant à la consommation, les années médiocres deviendraient des années d'abondance, et les bonnes années des années de réserve.

Or, Messieurs, cette augmentation d'un douzième, ce treizième hectolitre par hectare, qui ferait la prospérité du pays, notre sol le produit, mais nous n'en profitons pas parce que chaque année nous le perdons volontairement.

Cette assertion peut paraître étrange, cependant elle n'est que l'expression affaiblie de la vérité. C'est ce dont nous demeurerons convaincus, si nous voulons bien ouvrir les yeux sur ce qui se passe journellement devant nous.

Sans prétendre donner un état de toutes les pertes que nous subissons par notre faute, nous en indiquerons quelques-unes qui permettront de juger ce que plus de soin, même sans plus de science, ni de capital, apporterait d'amélioration pour le cultivateur et pour le public.

Le blé, cette récolte si précieuse, sur laquelle repose en grande partie l'alimentation publique, subit de nombreux déchets, qu'il serait facile d'éviter.

Ainsi, en semant sur ses champs du blé mélangé de graines étrangères, le cultivateur se condamne lui-même à une perte sensible. Que diriez-vous d'un particulier qui, après avoir loué ou acheté bien cher 50 ares de terre, les avoir labourés et fumés pour y semer du blé, s'aviserait de semer un de ses 50 ares en ivraie, nielle, rougeole et autres mauvaises herbes ? Assurément cet homme passerait pour un cerveau malade. Cependant les cultivateurs, en si grand nombre, qui sèment du blé mal net-

toyé, font encore plus mal, car un cinquième de mauvaises graines, mélangé à du bon grain, cause une perte beaucoup plus grande que si le bon et le mauvais grain étaient séparés. La preuve en est dans la peine que prennent les cultivateurs soigneux pour opérer cette séparation.

La perte résultant de l'emploi à la semaille de blé mal nettoyé est tout à fait volontaire de la part des cultivateurs, car, pour semer des semences parfaitement nettes, il suffit d'un peu de soin. Le cultivateur qui ne sème qu'un demi-hectolitre ou qu'un hectolitre de blé, peut très-facilement passer sa semence poignée par poignée, sur la surface d'une table, ou sur le fond d'une assiette, et la purger de tout grain étranger ou défectueux. C'est le travail de ses enfants pendant quelques heures d'un jour de pluie. Le cultivateur qui emploie une plus grande quantité de semence, se contentera d'en nettoyer ainsi deux ou trois hectolitres qui, semés et récoltés à part, lui fourniront ses semences de l'année suivante. Cette minime précaution prise chaque année, suffit pour procurer des blés toujours nets, d'une valeur bien supérieure à celle des blés mélangés de graines étrangères.

La semaille est l'occasion d'autres négligences qui coûtent cher au cultivateur.

Une partie de la semence est mangée par les volailles et les pigeons ; une autre partie ne lève pas, trop enterrée par la charrue de laboureurs inexpérimentés, ou trop peu enterrée faute d'un hersage suffisant. Tantôt la herse est défectueuse, tantôt ses deux rives portent sur des éminences, de sorte que le milieu de l'instrument n'agit pas sur le sol. Remarquez qu'un grain de semence perdu entraîne quelquefois la perte de plusieurs épis au moment de la moisson.

Une fois le blé semé, puis la herse promenée sur les sillons par un garçon de 12 à 15 ans, il semble que le reste soit l'affaire de la Providence et que le cultivateur n'ait plus à s'en mêler jusqu'à la moisson. Cette incurie est encore une cause de pertes.

Pendant la saison des neiges et des grandes pluies, les champs de blé sont couverts dans les places les plus basses de flaques d'eau qu'il serait souvent facile de prévenir par une simple raie de charrue, ou quelques coups de bêche, à travers les renflements de terre qui font obstacle à l'écoulement des eaux.

Au printemps, les champs de blé sont envahis par les charbons, les nielles, les pavots que l'on néglige d'arracher, de sorte

qu'à la moisson la terre louée et cultivée à grands frais produit, au lieu de blé, une masse d'herbes nuisibles.

Lorsque le blé est en tuyau, il a beaucoup à souffrir des animaux qu'on laisse vaguer dans la plaine. Les chiens de tout le village, ceux des voituriers et des promeneurs, entraînés sur la piste des perdrix et des levreaux, prennent leurs ébats et courent follement à travers les récoltes, brisant force tiges, qui se flétrissent sans prendre de grain.

A la moisson, d'autres pertes viennent diminuer la récolte. Généralement on coupe les blés beaucoup trop mûrs. L'observation permet de se rendre compte de l'avantage d'une moisson hâtive.

Si nous suivons avec quelque attention ce qui se passe lorsque le blé approche de sa maturité, nous voyons le bas de la tige se dessécher, quoique les nœuds de la paille et l'épi restent verts. Dès que la partie inférieure de la plante est ainsi desséchée, elle ne tire plus de sève de la terre, et n'en transmet plus à la partie supérieure. Alors l'épi ne peut plus profiter que de la sève existant dans la partie encore verte de la tige. Si vous saisissez ce moment pour couper le blé et le laisser en javelle, la plante restera verte plus longtemps, les tiges plaquées l'une contre l'autre s'abriteront du soleil et du hâle; le contact de la terre, les rosées prolongeront la durée de la sève, donneront le temps à l'épi de s'en nourrir, et le grain arrivant à sa perfection par une maturité lentement élaborée aura la couleur et le poids qui font le blé de qualité supérieure.

Lorsque, pour moissonner, on attend que le blé soit complètement mûr, le soleil, le vent ont trop vite desséché la plante; le grain, au lieu de s'assimiler la sève qui restait dans la tige, a perdu une partie de sa propre substance par une évaporation trop rapide. Il n'a plus ni couleur, ni poids.

Coupez la moitié d'un champ de blé quelque peu vert, et l'autre moitié après la complète maturité; entre ces deux blés il y aura deux francs par hectolitre de différence en faveur du premier coupé. De plus, les épis trop mûrs, entr'ouvrant leurs capsules, laissent tomber au vent une partie de leurs grains: d'autres épis cassent et n'entrent pas dans la gerbe. Il n'est pas rare, vers la fin de la moisson, d'entendre des cultivateurs dire qu'ils laissent sur le sol une quantité de grain égale à la semence, perte énorme qu'ils éviteraient si, dès que la paille est sèche par le pied, quoique verte encore au sommet et dans

les nœuds, dès que le grain pressé entre les doigts ne fait plus la goutte de lait et se pétrit en cire, ils se pressaient de mettre la faux dans leurs blés.

Aux pertes provenant de la moisson tardive, succèdent celles qu'entraîne la mise en meule sans les précautions convenables, de la rentrée dans des bâtiments mal entretenus, où le grain est livré aux ravages des souris et des charançons.

Puis viennent les pertes résultant d'un battage défectueux. Avant l'adoption de la machine à battre, le fléau laissait un vingtième du grain dans la paille, quand le maître était présent et assidu; en cas d'absence, ou d'une surveillance insuffisante, la perte s'élevait à un dixième du grain.

Nous avons, dans nos contrées, adopté les machines à battre, précieuse amélioration susceptible de tant de perfectionnements, mais dans la moitié de la France le battage se fait encore comme du temps des Romains, en plein air, sous les pieds des chevaux et des bœufs; on jette ensuite le blé à la pelle et le souffle du vent remplace le van et le crible en laissant beaucoup de bon grain dans les criblures.

Si nous évaluons toutes les pertes que nous venons d'énumérer, nous resterons au-dessous de la réalité en les portant au douzième de la récolte. Le peu de netteté de la semence, la négligence apportée à la semaille, le retard et la lenteur de la moisson, le battage défectueux suffisent seuls pour dépasser ce chiffre.

Nous sommes loin d'avoir fini la triste énumération de ce qu'on laisse perdre en agriculture; pour ne pas abuser de votre attention, c'est sommairement que nous allons mentionner les faits que nous croyons utile de vous rappeler.

Le défaut de soin et de prévoyance dans l'économie du bétail, entraîne des pertes considérables. Ce sont des écuries, des étables, des bergeries mal tenues, où l'air est vicié par des infiltrations invétérées, une ventilation insuffisante. Combien les bêtes à laine et de bêtes à cornes seraient préservées du sang de rate, par l'introduction des racines dans leur alimentation d'hiver; combien de troupeaux échapperaient à la cachexie aqueuse, si la nature des bêtes était mieux appropriée à la nature du sol, si le troupeau était proportionné à l'approvisionnement suffisant pour nourrir à la bergerie pendant le mauvais temps. Les hommes les plus compétents estiment que les

pertes en bestiaux, qui pourraient être évitées, s'élèvent, chaque année, à plusieurs millions par département.

Après les pertes sur les animaux domestiques, mentionnons celles causées par les animaux sauvages.

Les lapins sont une cause de perte, bien moins à raison des récoltes qu'ils mangent, qu'à raison de celles qu'ils empêchent de semer, et de l'obstacle qu'ils apportent à l'amélioration des terres voisines des bois, les propriétaires ou fermiers de ces terres craignant de les fumer et de les ensemercer pour n'y recueillir que des procès.

Pendant l'interdiction de la chasse, plusieurs sortes d'animaux, non déclarés nuisibles par les règlements, ne pouvant plus être écartés avec le fusil, font de grands dégâts. Ainsi, au printemps, des bandes innombrables de corbeaux de passage lèvent ordinairement la semence de nos premiers blés de mars et de nos premières avoines; à la même époque, et surtout pendant les neiges, des nuées de pigeons ramiers viennent impunément dévorer, jusque dans la terre, les plants de colza. Dans plusieurs cantons nous avons été forcés, par ce motif, d'abandonner cette culture. Espérons que le nouveau Code rural assurera aux cultivateurs ce droit si légitime de défendre leurs récoltes contre les animaux sauvages.

Une autre cause de perte, c'est l'état d'abandon dans lequel se trouvent les jardins des habitants de la campagne. Cultivé avec soin, le potager champêtre contribuerait pour une large part à l'alimentation de la famille; mais ce terrain, si riche, à la porte de l'habitation, dont la culture faite aux moments perdus serait plutôt un plaisir qu'une dépense, est livré aux dégâts de la volaille, des bestiaux, et ne produit trop souvent que quelques fruits sans valeur.

J'abrège cette série monotone des pertes provenant du fait de l'homme, qui affectent d'une manière si sensible la production agricole; il en est une cependant sur laquelle il faut insister, c'est celle résultant de la négligence apportée à tout ce qui concerne la production et l'entretien des fumiers.

Dans la plus grande partie de la France, la paille est coupée à 20 et 30 centimètres au-dessus de terre. Le quart ou le cinquième de la paille reste dans les champs. La perte de l'engrais des bestiaux n'est pas moindre que celle de la paille. L'infiltration dans le sol des étables et des cours, l'évaporation et le lavage dans les cours et dans les champs enlèvent une portion

notable des fumiers, sous le double rapport de la quantité et de la force fertilisante.

« C'est une chose déplorable, » dit M. Boussingault, de l'Académie des sciences (1), « de voir avec quelle négligence on laisse perdre les engrais. Dans une grande partie de la France; on rencontre des villages, et malheureusement ils sont nombreux, où le fumier est déposé précisément de manière à recevoir toute la pluie qui s'écoule des toitures des habitations, comme si on se proposait de profiter des eaux pluviales pour le laver. »

Dans un écrit tout récent, intitulé : *La fosse à fumier*, M. Boussingault, analysant le fumier de vache, dit : « Si l'on considère que la bile, l'albumine, plusieurs matières salines sont à l'état de dissolution, on comprendra que la partie liquide, celle que l'eau peut étendre et entraîner, forme près de 960 parties sur 1000 parties de bouze de vache. »

On peut, d'après cette analyse, juger quelle perte fait subir à une pareille matière le défaut de précaution contre les infiltrations, l'évaporation et le lavage par les eaux pluviales.

Dans un autre de ses écrits, l'illustre savant évalue à un huitième de la masse les fumiers perdus faute de soin. Evaluation évidemment atténuée, lorsque l'on compare le résultat des fumiers négligés avec le résultat des fumiers régulièrement tassés, foulés, arrosés sur un sol imperméable et ombragé.

Maintenant, parmi toutes les pertes que nous venons d'énumérer, cherchons à en apprécier deux seulement entre toutes.

1° Perte de blé : Les mauvaises semences, le défaut de soin à la semaille, la négligence à égoutter les terres en hiver, le dégât des animaux domestiques et sauvages, le retard et la lenteur à la moisson, le déchet dans les meules et au battage, toutes pertes que l'on peut éviter, font perdre bien certainement plus d'un douzième du blé.

2° Perte d'engrais : La hauteur excessive du chaume, le mauvais régime des fumiers font perdre plus du huitième des engrais. J'affaiblis toutes ces évaluations, préférant rester en deçà de la vérité. La perte d'un huitième des engrais équivaut au moins à celle d'un douzième des céréales, auxquelles s'appliquent généralement les engrais de ferme.

Nous ne craignons pas d'affirmer que si nous ne perdions pas

(1) Ecole rurale, t, 1 p. 693.

une notable partie de notre récolte, et de nos engrais, ce n'est pas 12 hectolitres mais 14 que nous récolterions par hectare. Appréciation très-moderée, lorsque nous voyons la moyenne des récoltes dépasser 20 hectolitres l'hectare dans des fermes qui laissent beaucoup à désirer, mais où règnent la vigilance et l'économie.

C'est donc plus des deux douzièmes du blé qui sont volontairement perdus pour l'agriculture et le public; sans compter les pertes de bétail, l'abandon du jardinage, les labours insuffisants, et tant d'autres pertes.

Remarquez qu'un capital en nature, ou en argent, par la puissance composée des produits, ou des intérêts, se double en 45 ans, au taux de 5 p. 0/0, et imaginez combien la perte des deux douzièmes du blé représente de ruine, et combien sa conservation enfanterait de richesse.

L'observation rigoureuse des faits nous démontre que les deux douzièmes au moins du blé sont chaque année perdus faute de soins et de prévoyance. Peut-être notre esprit se refuserait-il à admettre un résultat aussi exorbitant, car il est dur de reconnaître que l'on doit attribuer son mal à soi-même. Cependant le doute n'est pas possible, car nos observations sont à la portée de tous; et d'ailleurs elles se trouvent complètement confirmées par les chiffres officiels de la statistique de la France. Vous savez que par hectare nous semons 2 hectolitres 4 litres de blé, et nous en récoltons 12 hectolitres 4 litres, c'est-à-dire que nous jetons en terre un hectolitre pour n'en recueillir que cinq en sus de la semence. Un si minime résultat en France, dont tous les peuples envient le sol et le climat, ne peut s'expliquer que par les pertes de récolte et d'engrais que nous signalons. Il est la confirmation que, loin d'exagérer, nous atténuons la vérité, lorsque nous évaluons à deux douzièmes les pertes que font subir à nos récoltes de blé notre insouciance et notre négligence.

Nous perdons deux douzièmes de notre récolte, or un seul fait la différence entre une mauvaise et une bonne année. Vous le savez, un douzième de plus ou de moins dans l'approvisionnement général, c'est l'abondance ou la disette. Ainsi, sans plus de capital ni de science, il nous suffirait de perdre moitié seulement de ce que nous perdons faute de soins et de prévoyance, pour ne plus connaître de mauvaises années, pour transformer les années médiocres en années d'abondance et trouver dans celles-ci une réserve contre toutes les éventualités possibles.

Mais comment obtenir que nous soignons mieux blés bestiaux, étables, engrais, lorsque nous n'avons pas soin de nous-mêmes; lorsque nos habitations, bordées de mares et de fumiers, restent dans les conditions les plus insalubres ?

S'il s'agissait seulement de changer une mauvaise méthode de culture, il serait possible d'en indiquer une meilleure, avec l'espoir de la voir adopter. Mais comment nous rendre soigneux, prévoyants, et nous faire ouvrir les yeux sur le résultat ruineux de pertes incessamment répétées ? Où est le moyen de nous faire consentir à changer notre disette contre l'abondance, notre misère contre la richesse ?

Ce moyen, Messieurs, vous le connaissez, son nom est sur vos lèvres : C'est l'instruction.

Tout est là. Aussi, voyez des différentes parties de la France, de nombreux comices, tout en redoublant leurs louables efforts pour l'amélioration des procédés agricoles, des instruments, du bétail, reconnaître que là n'est pas le point capital, que l'homme est le grand agent de l'agriculture, et que c'est surtout lui qu'il faut améliorer, c'est-à-dire instruire, pour travailler sérieusement au progrès agricole.

Vous, aussi, avez le sentiment de cette vérité, Messieurs les membres du congrès scientifique qui, zélés missionnaires, propagez le mouvement intellectuel dans nos départements. En travaillant au progrès de l'esprit, vous êtes dans la véritable voie du progrès agricole, car on n'améliore le sol qu'en améliorant celui qui le fait valoir. Nos pères le disaient bien : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*. Traduction populaire de l'axiôme de Mallebranche : « L'erreur est la cause de la misère des hommes. » Ne cessons de nous inspirer de ces sages maximes, et soyons bien convaincus que pour recueillir la vie à bon marché, but final de l'agriculture, le plus sûr moyen, c'est de semer l'instruction largement et à pleines mains.

SEANCE DU 29 NOVEMBRE 1858.

PRÉSIDENTENCE DE M. CHALLE, VICE-PRÉSIDENT.

La société s'est réunie le 29 novembre, au lieu ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. Challe père, vice-président; MM. Précy et Rampont, membres du conseil d'administration, M. Rouillé, secrétaire, et M. Ribière, vice-secrétaire prennent place au bureau. La séance est ouverte à une heure.

M. Challe donne communication d'une lettre de M. le marquis de Tanlay, président, qui, retenu par son état de santé, exprime ses regrets de ne pouvoir prendre part aujourd'hui aux travaux de la société, et d'une lettre de M. Guichard, membre du conseil d'administration, qui s'excuse aussi de ne pouvoir assister à cette séance, par suite de rendez-vous d'affaires qui l'empêchent de s'absenter.

Différentes publications sont offertes à la société; les numéros des mois d'août et septembre du bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, la liste générale des membres de cette société et des sociétés affiliées et agrégées: les numéros des 1^{er} et 2^e trimestres 1858 du bulletin de la Société d'agriculture d'Alger; un numéro du 40 août du *journal du drainage* de M. Boulard-Moreau; une brochure de M. Damotte, de Tonnerre, sur la production et le commerce des boissons; le prospectus de l'Institut normal agricole de Beauvais; un extrait du procès-verbal de la société d'agriculture de Compiègne, sur la publication des principes d'agriculture qui servent de base à l'enseignement dans l'œuvre d'*Enseignement classique agricole* fondée par cette société; une notice sur le drainage dans le département de l'Yonne, par M. L. Desmaisons; un catalogue des cultures de la pépinière du château de Bléneau; des observations adressées à la Société centrale d'agriculture de la Seine, par M. Frédéric Lenfant, sur la conservation du blé; enfin, une brochure de M. Dumont-Carment, sur l'introduction et l'acclimatation du sorgho dans le nord de la France, suivie d'une notice sur la composition économique des fumiers et engrais.

La parole est donnée au secrétaire pour la lecture du procès-verbal.

Ce dernier fait observer qu'il n'y a pas eu de séance depuis le concours de Tonnerre, que le procès-verbal ne serait autre que celui des travaux de la société dans ce concours, et

qu'il lui a paru préférable de présenter à la société un compte-rendu plutôt qu'un procès-verbal, toujours plus aride, de cette solennité.

Le secrétaire donne en conséquence lecture de ce rapport, dont la société vote l'impression au bulletin de 1858. Pour compléter ce rapport, au point de vue financier, M. Challe annonce que, grâce aux libéralités dont la société a été favorisée à l'occasion du concours de Tonnerre, et à la part prise par les sociétés et comices de l'arrondissement de Tonnerre, dans les frais généraux, non seulement la société a pu faire face à toutes les dépenses, mais qu'il lui reste en caisse un boni de mille francs environ.

M. Challe donne connaissance d'un rapport de M. de Bogard, au nom de la commission de comptabilité, sur le compte des recettes et dépenses faites par le secrétaire, à l'occasion du concours de Vauluisant, en 1857. Ce compte a été reconnu régulier et exact en tous points, et appuyé de toutes les pièces justificatives et, conformément aux propositions de la commission, la société l'approuve et en donne complète décharge au secrétaire.

L'ordre du jour ne faisait pas mention du renouvellement des membres du conseil d'administration de la société, et il devait en être ainsi, attendu que par suite des modifications apportées aux statuts sur ce point, sous l'administration de M. Boittelle, préfet de l'Yonne, le conseil d'administration, à partir du 4^e janvier 1859, devait se composer des présidents, des vice-présidents des comices d'arrondissement, faisant partie de la société centrale, ou à leur défaut, des délégués de ces comices.

Un membre fait observer que ces modifications ont été le résultat de circonstances dont le retour n'est plus possible ; que l'expérience a, du reste, montré la difficulté de s'y conformer ; que, d'une part, les comices n'ont fait aucune délégation pour remplacer dans le conseil leurs présidents ou vice-présidents ; que, de l'autre, ces derniers, obéissant à un scrupule très-honorable qui leur défend de coopérer à l'administration de la société centrale sans un mandat formel de celle-ci, refuseraient de s'asseoir au bureau comme membres du conseil d'administration.

Devant cette impossibilité d'exécution, l'assemblée, s'associant à la proposition de M. Marey, décide, à l'unanimité, que M. le baron Michel, préfet de l'Yonne, sera prié de vouloir bien

ordonner que l'art. 9 des statuts de la Société sera maintenu sauf la modification établie par l'art. 5 de la délibération du 30 novembre 1857, c'est-à-dire que les membres du conseil d'administration seraient nommés par la société centrale, à raison de deux par chaque arrondissement sur une liste double de candidats que les comices seraient invités trois mois d'avance à présenter.

Après une discussion à laquelle plusieurs membres prennent part, l'assemblée a ajourné à la prochaine séance l'examen de la question de savoir s'il y a lieu de procéder à la réélection du président et du trésorier, autrement dire s'ils ont été élus pour deux ans, ou seulement pour finir le temps de leurs prédécesseurs, ainsi que le renouvellement des autres membres du bureau.

Le secrétaire, en l'absence de M. Théophile Vincent, communique la proposition faite par ce dernier à la société, de s'unir au comice de l'arrondissement d'Auxerre, pour la création d'une pépinière viticole départementale, où seraient cultivés tous les plants en usage dans nos vignobles.

Cette pépinière, à laquelle serait consacré un terrain dans les dépendances de l'asile départemental des aliénés, et qui serait entretenue sans frais, sous la surveillance d'une commission spéciale et de M. Monceaux, interne, dont les bons offices ne feront pas défaut, mettrait la société en état, au bout de quelques années, d'établir la synonymie des différents cépages de nos vignobles et d'introduire l'ordre là où ne règne que le chaos.

M. Vincent propose de nommer une commission de plusieurs membres par canton pour les arrondissements de Sens, Joigny, Tonnerre et Avallon. Cette commission, à l'époque de la taille de la vigne, voudrait bien adresser au secrétaire un ou plusieurs sarments de chaque plant de vigne de la localité, avec l'indication du nom ou des différents noms sous lesquels il y est connu.

M. Vincent croit inutile d'insister sur l'utilité d'une pareille création, dont l'exemple a été donné par les centres viticoles, tels que Bordeaux, Dijon, Tours, Angers, Tarascon, Montauban, Avignon, Montpellier, etc. ; il espère donc que la société jugera à propos de prendre sa proposition en considération, et voudra bien procéder à la nomination d'une commission spéciale, comme l'a fait le comice de l'arrondissement d'Auxerre.

Une discussion s'élève sur l'opportunité et le véritable but de cette proposition. Après l'échange de différentes observations de

la part de plusieurs membres, M. Escallier rétablit clairement le sens de la proposition de M. Vincent. Il ne s'agit pas d'une pépinière pour l'exploitation, mais uniquement pour le classement des cépages. Dans l'état actuel des choses, les mêmes plants portent des dénominations bien différentes, de même que dans tels et tels vignobles le même nom désigne des plants entièrement dissemblables. Le raisin, par exemple, connu sous le nom de *romain* dans l'arrondissement de Sens, et qui donne un vin très-médiocre, ne ressemble en rien au *romain* de l'Auxerrois, qui est un cépage justement estimé. Une synonymie bien établie éviterait une semblable confusion et les conséquences fâcheuses qui en résultent souvent pour les viticulteurs. La proposition de M. Vincent lui semble le seul moyen d'y arriver.

M. Rampont demande que la proposition de M. Vincent soit étendue en ce sens, que la société se proposera pour but non seulement de classer les cépages du département, mais aussi de reconnaître et d'indiquer ceux qu'il pourrait être utile d'emprunter aux autres pays viticoles et d'acclimater dans l'Yonne.

La discussion est close, et sur la proposition qui en est faite, une commission composée de MM. Textoris, Escallier, Vincent, Livras et Rampont, est chargée d'examiner la communication de M. Vincent et de faire un rapport à ce sujet à la prochaine séance.

Six nouveaux membres titulaires, présentés à la dernière séance, sont admis à l'unanimité. Ce sont : MM. Elie Girodon, propriétaire à Epineau-les-Voves; Dominique Saffroy, de Brion, Félix Mercier et Eugène Mercier, de Bussy-en-Othe, M. l'abbé Porte, curé à Sormery, et M. l'abbé Julien, curé de Chailley.

M. Puissant, notaire à Irancy, est présenté au même titre par M. Bardout, de Vincelottes, et M. Rouillé. Il sera voté sur son admission à la prochaine séance.

M. le président communique à la société une lettre par laquelle M. de Bogard, l'un de ses membres, fait connaître qu'il a ramené de Normandie un verrat et une truie de pure petite race anglaise, qu'il a achetés chez M. de la Tréhonnais ; qu'après la dernière séance du comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre, il avait annoncé que les membres du comice qui voudraient faire saillir leur truie par son verrat, le pourraient au prix de 4 fr. 50 c., tandis que, pour toute personne étrangère au comice, le prix resterait fixé comme d'ordinaire, à 3 francs ; mais que des arrangements pris avec son fermier

lui permettent de réduire le prix de la saillie à 4 fr. pour toute personne membre de la société, qui présenterait une truie, quelle que soit sa race, en sorte que les conditions de la saillie seront donc de 4 franc pour le premier jour, et de 50 centimes en sus pour chacun des jours suivants pour les personnes qui voudraient laisser leur truie 24 ou 48 heures, sauf à débattre avec le fermier le prix de la nourriture, qui se paiera séparément.

M. de Bogard prie M. le président de porter ses dispositions à la connaissance des membres de la société, et il fait savoir en même temps que ses bestiaux sont à son domaine du Buisson, commune de Venoy, à sept kilomètres d'Auxerre.

Des remerciements sont adressés à M. de Bogard.

L'ordre du jour appelle le tirage au sort de l'arrondissement dans lequel se tiendra le concours de 1859. On fait observer que la ville d'Auxerre sera le siège du concours régional, qu'il serait difficile et même inopportun de tenir le concours départemental dans la même ville ; que Joigny, de son côté, vient de recevoir le concours du comice de son arrondissement et dans l'intérêt du concours départemental, consent à céder son tour. Pour ces raisons, l'assemblée décide qu'elle ne recourra pas à la voie du tirage au sort, et que le prochain concours de la Société centrale se tiendra dans l'arrondissement d'Avallon.

M. Alexandre Hamelin, de Chitry, soumet à l'assemblée un échantillon d'alcool de *marc de pommes*, pesant 25 degrés à l'alcoomètre de Cartier, et franc de goût. Des explications de M. Hamelin il résulte qu'il retire, par la distillation, 7 litres d'alcool par pièce de marc de pommes de 220 litres, et qu'on peut encore tirer parti du marc après la distillation, pour l'alimentation des volailles, qui y cherchent avidement les pepins, et de plus comme engrais,

M. Rampont fait observer que dans toute la Puysaie, où il se fabrique beaucoup de cidre, on utilise ainsi le marc de pommes.

M. Challe reconnaît que la distillation du marc de pommes n'est pas un fait nouveau, mais néanmoins que cet usage n'en est pas répandu dans tous les pays à cidre, et que dans plus d'une localité le marc de pommes est abandonné en pure perte après l'extraction du cidre. La Société, s'associant à ces observations, croit utile de porter à la connaissance des habitants des campagnes la communication de M. Hamelin, et pense que la publicité, qui lui sera donnée, ne sera pas sans profit.

Une proposition de M. Rochefort, horticulteur à Avallon,

tend à la création d'une société horticole départementale. La société ne lui refuse pas ses encouragements.

Il restait à entendre un rapport sur les travaux de la section d'agriculture du congrès qui a tenu ses séances à Auxerre, du 2 au 12 septembre, mais l'heure avancée de la journée ne permettait pas d'épuiser l'ordre du jour; la séance est levée à cinq heures.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX

DU CONCOURS DÉPARTEMENTAL DE 1858.

RAPPORT

FAIT PAR M. ROUILLE, SECRÉTAIRE.

Messieurs,

Votre deuxième concours est de nature à faire concevoir la plus haute idée des fruits que portera votre association. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'éclat de votre première session publique; elle eut assez de retentissement. Cependant on ne peut hésiter à reconnaître que le concours de Tonnerre, à plus d'un titre, lui fut encore supérieur, en ce qu'il a révélé, d'une façon incontestable, les résultats féconds que votre société a déjà produits et que l'agriculture du département doit en attendre encore.

Malgré le peu de temps qui sépare votre société de la date de sa fondation, il lui est permis, sans trop de présomption, de penser que ses encouragements n'ont pas été infructueux et que le progrès agricole dans nos contrées a déjà subi son influence.

L'arrondissement de Tonnerre, auquel est dévolu l'avantage d'être le siège de votre deuxième concours, se recommandait par l'importance de ses exploitations, par l'expérience et le mérite des agriculteurs, propriétaires ou fermiers, qui les dirigent, par le nombre et les travaux de ses sociétés, qui témoignent de la part sérieuse qu'a prise cet arrondissement, depuis un demi-siècle, à la marche du progrès agricole. La société centrale comptait rencontrer dans cette région autant d'exemples à offrir que d'enseignements à donner; ses prévisions furent largement justifiées.

Le souvenir des dissentiments qui ont malheureusement signalé les premiers pas de votre association, vous a fait apprécier d'autant mieux la sympathique coopération des sociétés et comices de l'arrondissement de Tonnerre. Je ne crains pas de me faire ici l'interprète de la société tout entière en leur exprimant de nouveau les sentiments de gratitude que vous ont inspirés l'accueil cordial et le concours empressé que vous en avez reçus. Il y a, dans cette heureuse circonstance, la preuve de tout le bien qui doit surgir de l'union intime des sociétés et comices de ce département avec la société centrale.

L'entente parfaite qui a présidé aux dispositions de votre deuxième concours n'a pas peu contribué à son succès, cette fusion d'efforts et de ressources pécuniaires ayant permis un appel plus séduisant à l'émulation, par la fondation de prix d'une imposante valeur. La présence du premier magistrat du département est venue ajouter à l'éclat de cette solennité et les dons importants et nombreux dont votre programme s'est enrichi, témoignent hautement de l'intérêt qu'inspirent vos travaux et au Gouvernement et aux hommes éminents de notre département, si bien placés par leur position, leur fortune et leurs lumières pour en apprécier tous les bienfaits.

Les rapports si consciencieux, si éclairés de vos différentes commissions, que vous pourrez lire prochainement dans votre Bulletin annuel, sont véritablement le meilleur compte-rendu du concours de Tonnerre. En présence de pareils juges, d'une compétence incontestable, ma mission se borne, pour ainsi dire, aujourd'hui, à résumer leurs appréciations pour grouper les faits et en faire ressortir l'ensemble.

Les annales des Sociétés agricoles offrent peu d'exemples d'un concours de laboureurs où près de cent charrués sont entrées en ligne. Un agronome éminent, M. de La Tréhonnais, dont le nom et l'autorité sont suffisamment connus, et qui aspire à l'honneur d'être membre correspondant de votre Société, en a témoigné lui-même son admiration. Dans cette phalange de vaillants lutteurs, la Commission eut peine à fixer son choix ; sa tâche était difficile, il a fallu, pour la remplir, toute l'aptitude de ses membres. Le choix des huit lauréats a été unanimement sanctionné par l'opinion de tous les cultivateurs. Vous ne sauriez assez vous féliciter de l'empressement des laboureurs à se rendre à votre appel. Vous savez mieux que moi le rôle important de la charrue dans une exploitation agricole, les services que

rend un bon laboureur, les produits que donne une terre bien labourée ; l'émulation parmi les hommes qui tiennent le manche de la charrue n'est donc pas la moins féconde.

Les modifications apportées à vos statuts et qui réservent certains prix à l'arrondissement où se tient le concours pouvaient faire craindre que les concurrents fussent moins nombreux ; il n'en a pas été ainsi. Pour toutes les matières du programme, à très-peu d'exception près, les concurrents furent en nombre et les Commissions n'eurent que l'embarras du choix.

L'enseignement agricole, dans les écoles primaires, se propage chaque jour. Les encouragements des Sociétés ne sont pas sans influence sur ce progrès. Les instituteurs que vous avez récompensés à Tonnerre ont organisé des cours élémentaires d'agriculture, de comptabilité agricole et industrielle, de botanique, et, joignant la pratique à la théorie, ils font faire à leurs élèves, sur le terrain, l'application de leurs préceptes. Ces leçons porteront leurs fruits, et vos encouragements ne sauraient mieux s'adresser qu'à des hommes qui contribueront largement à préparer une génération vraiment agricole, dont l'intelligence spéciale se sera développée, sous la main et les leçons du maître, avec les notions d'ordre, d'économie et de progrès.

La liste des serviteurs agricoles qui ont aspiré à l'honneur de remporter vos récompenses ne fut pas la moins longue. Vous avez eu à récompenser des services non moins persévérants qu'honorables. Quatre arrondissements ont fourni des candidats qui tous n'avaient pas moins de trente ans de services dans la même famille, et dont un, entre autres, a servi cinquante ans le même maître avec la même loyauté et le même dévouement. Ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre le prix d'un bon serviteur. La Société, par la valeur de ses récompenses, nourrira, chez ces précieux auxiliaires, ces sentiments de probité et d'attachement si utiles à l'avenir de l'agriculture.

Vous êtes tous bien pénétrés du rôle du bétail en agriculture. Par le bétail, on obtient l'engrais et la viande, par l'engrais de plus riches récoltes, et par la viande de précieuses ressources d'alimentation. Une exposition de bestiaux qui permet d'étudier les races, de les comparer, et, par là, de les améliorer, n'est donc pas la partie la moins importante d'un concours. Celle du concours de Tonnerre fut remarquable à plus d'un titre, de

l'aveu même de votre rapporteur, M. Guichard, dont l'autorité et l'expérience sont sans conteste, et auquel j'emprunterai mes appréciations, comme au juge le plus compétent.

Des contrées agricoles même plus renommées pour leurs bêtes bovines, offriraient difficilement des types plus remarquables que les taureaux qui figuraient à l'exposition de votre concours départemental. J'oublierais le but de mon rapport si je négligeais de signaler les motifs qui ont guidé votre Commission dans la répartition des récompenses, et les qualités principales qui caractérisaient les bêtes primées. Car l'enseignement est là. Malgré les qualités unanimement reconnues du taureau Durham de M. Textoris, la Commission a dû se prononcer pour son taureau hollandais pour deux raisons : d'abord le Durham n'avait pas l'âge prescrit pour être admis à concourir, son propriétaire, ne l'ayant pas élevé lui-même, avait été sans doute induit le premier en erreur, à l'égard de l'âge ; d'un autre côté, l'état de l'agriculture du département rend plus utile la propagation de la race laitière que de la race exclusivement destinée à la production de la viande. En effet, il faut une culture extrêmement riche par la fertilité naturelle du sol et des herbages ou par les améliorations accomplies pour entretenir avec avantage des races qui, ne donnant ni lait ni laine, doivent couvrir tout ce qu'elles ont coûté par leur prix de vente à la boucherie. Du reste, a dit M. Guichard dans son rapport que je citerai textuellement, le taureau hollandais primé présentait à un haut degré des formes très-recherchées : ampleur de la poitrine, largeur de l'épaule, rectitude du dos, rotondité des côtes, prolongement de la croupe conservant jusqu'à la queue la direction horizontale, cuisses pleines et bien descendues, toutes formes qui annoncent le développement normal des organes intérieurs et des parties de l'animal qui fournissent le plus de viande à la boucherie.

L'exposition des vaches le cédait quelque peu à celle des taureaux, bien que les bêtes primées présentassent de grandes qualités. Je dois me faire ici l'écho du regret exprimé par votre Commission, que la race charolaise n'y fût pas représentée ; race précieuse pour la petite culture, surtout dans les cantons où les vaches sont utilisées comme bêtes de trait ; non plus que ces vaches de taille médiocre, d'origine normande, mais nées dans le pays, qui ont perdu de la taille tout en conservant les qualités lactifères qui distinguent leur race primitive.

M. le marquis Anjorant a introduit, dans le canton de Flogny, la race Schwitz; les taurillons qu'il a exposés ont prouvé que cette race ne dégénère pas dans ses étables.

Les races ovines de l'arrondissement de Tonnerre jouissent d'une réputation méritée, mais il n'a été permis malheureusement, en raison de l'époque du concours, que d'apprécier la perfection des formes de ses métis-mérinos. La Commission n'a pu juger de la qualité de la laine.

L'exposition des animaux de la race porcine, dont l'importance est telle, au point de vue de l'alimentation, qu'elle entre pour près de moitié dans la production de la viande en France, et dont le perfectionnement se propage chaque jour sous l'action des Sociétés agricoles, répondait aux besoins actuels de l'agriculture. Ainsi que l'a fait remarquer judicieusement M. Guichard, dont je ne saurais trop invoquer l'autorité et les paroles, dans l'état actuel de nos races, dans nos conditions agricoles, un bœuf n'est livré à la boucherie qu'à cinq ou six ans, une vache qu'à dix ou douze ans, un mouton qu'à trois ou quatre ans, tandis qu'un porc est tué ordinairement à un an. Evidemment ce n'est qu'au moyen de la propagation des porcs qu'il nous est possible d'obtenir une prompte augmentation de la production de la viande, résultat auquel les besoins et les prix du marché font à la culture une loi d'appliquer tous ses ressources. C'est donc avec une satisfaction réelle que la Commission a pu constater que, sans sortir des limites du département, nous pouvions nous procurer des porcs très-améliorés, chez MM. Bonneau et Masquin, à Chevannes, M. Mignard, à Tonnerre, dont les Middlesex, les Hampshires, les New-Leicesters ont attiré l'attention des connaisseurs.

Le programme n'offrait pas de prix aux génisses; la Commission a signalé cette lacune dans l'encouragement de l'élève du bétail, en exprimant l'espoir qu'elle sera comblée au prochain concours.

Toutes choses se lient en agriculture, et dans l'économie rurale le progrès doit tout atteindre. Les animaux de basse-cour ne sont pas moins dignes de votre attention et de vos encouragements que les autres. Les produits de la basse-cour constituent pour la ferme des ressources qui ont leur importance. Une Société agricole ne doit rien négliger pour favoriser la propagation des volailles qui fournissent les meilleures pondeuses, les meilleures couveuses, les espèces qui ont la chair

l'aveu même
l'expérience
appréciati

Des
bêtes
quabl
con
je
si

le moins. M. le colonel de Tanlay
Ses Dorking, ses Brama-Poutra,
ont excité à juste titre l'admiration
récompences ne pouvaient être mieux

une excellente innovation a été introduite dans votre concours,
une innovation qui consiste à faire connaître les bêtes primées avant
qu'elles n'aient quitté le champ de l'exposition. Cette publicité
offre le double avantage de satisfaire l'orgueil bien légitime des
propriétaires et de permettre au public de juger des qualités qui
ont fixé le choix du jury pour la distribution des primes et
récompenses, et de recueillir ainsi les enseignements dont cette
solennité doit être le but.

Je ne saurais mieux terminer cet aperçu général de l'exposi-
tion des bestiaux de votre concours que par l'appréciation qu'en
a faite en quelques mots le rapporteur de la Commission que je
ne me lasse pas de citer.

« En résumé, l'exposition des bestiaux du concours départe-
mental de 1858 témoigne d'un grand progrès accompli. Désor-
mais le département possède dans les races bovine, ovine
et porcine des reproducteurs du meilleur type, capables de
porter ces races à un haut degré d'amélioration. Un progrès plus
grand nous reste à accomplir, c'est de multiplier nos fourrages et
nos racines de manière que les produits de nos étalons perfec-
tionnés ne dégénèrent pas et que notre bétail augmente tout
à la fois en nombre et en qualité. Il a toujours été sage de suivre
cette voie; aujourd'hui, c'est une nécessité évidente pour tous. »

Il est du devoir des Sociétés agricoles, sans se montrer exclu-
sives et absolues, de favoriser l'introduction des instruments
perfectionnés. Leur usage se lie intimement à la culture progres-
sive. Sous ce rapport, l'arrondissement de Tonnerre, ainsi que
nous en pouvons juger par les observations du jury des amélio-
rations agricoles, est peut-être le plus riche du département.
L'exposition des machines agricoles était abondamment pourvue
et composée d'instruments perfectionnés de nature à rendre les
plus grands services aux agriculteurs amis du progrès. Les
cinq arrondissements y avaient fourni leur contingent. Je me
contenterai de vous signaler particulièrement la charrue sans
avant-train de M. Casimir Thierry, sa houe à cheval, pouvant
servir à la fois de rayonneur, de scarificateur, d'extirpateur et de
buttoir; la charrue en fer de M. Courtaud avec avant-train et

munie d'un régulateur très-ingénieux du soc et de l'oreille ; un extirpateur très-remarquable avec régulateur, de M. Robert, d'Auxerre ; la charrue avec pointe de rechange et avant-train à coulisse de M. Mauny, de Sens ; la charrue à double soc et deux oreilles, système Bella, de M. Antony Thierry ; la batteuse sans axe vertical, de M. Moreau, de Tonnerre ; la moissonneuse Many, de MM. Labour, d'Ancy-le-Franc ; et enfin la collection d'instruments perfectionnés, exposés hors concours, par MM. Textoris, Palotte et le marquis Anjorant.

La culture pépiniériste ne s'est pas trouvée dans l'arrondissement à la hauteur des autres branches de l'agriculture, aussi n'a-t-il été décerné qu'un second prix entre les trois concurrents inscrits ; et encore, tout en constatant les sérieux efforts tentés par chacun d'eux, le jury a été forcé de reconnaître que l'unique lauréat qui l'a mérité ne présentait qu'imparfaitement les conditions exigées de tout pépiniériste véritablement dans la voie du progrès, conditions si bien résumées par votre Commission : variétés de fruits choisies et nombreuses, préparation de jeunes sujets par la taille et le pincement à recevoir certaines formes déterminées et application des méthodes nouvelles à la conduite des arbres.

Les grandes exploitations sont nombreuses dans l'arrondissement de Tonnerre ; nombreux aussi sont les propriétaires qui s'appliquent à l'amélioration du sol et à la propagation des bonnes méthodes de culture. L'exemple donné par les maîtres n'y est pas perdu et les fermiers s'y piquent aussi d'émulation. Leurs terres, dit le rapporteur de votre commission, sont généralement soignées et en bon état, et, sans exception, nous y avons vu, substituée au billon défectueux et routinier, la planche large et bien tenue, qui atteste une culture perfectionnée, et la seule qui puisse subir avec efficacité, l'action énergique de la herse, du rouleau, de l'extirpateur, etc., dont l'emploi a suivi, depuis quelques années, une marche rapide. Dans toutes les exploitations, une très-large part est faite aux prairies artificielles, au fourrages verts et aux plantes sarclées, toutes cultures dont la conséquence est l'augmentation du bétail, des engrais et partant du produit. Mon compte-rendu est déjà trop long pour que j'entre dans plus de détails sur chacune des exploitations visitées par votre Commission, dont la plupart offrent l'exemple des merveilleuses transformations qu'opèrent en agriculture des travaux intelligents et sagement progressifs,

unis à un système bien entendu de comptabilité, d'ordre et d'économie. Le rapport si admirablement conçu de M. Bourguignat est le mémoire le plus intéressant et le plus complet sur l'état des exploitations rurales de l'arrondissement de Tonnerre. Je ne peux mieux faire que de vous y renvoyer. Cependant il est un point sur lequel il est important d'insister ici-même. La Commission a constaté, dans plus d'une ferme, les mauvaises conditions d'établissement des étables, bergeries, écuries, dont l'influence est si grande sur la santé des animaux; l'état de construction des bâtiments d'exploitation, assez peu en harmonie avec le progrès agricole; le défaut de soin des fumiers, la perte du purin, un des plus puissants éléments de fertilisation. Vous ne pouvez que vous associer aujourd'hui au vœu exprimé par votre Commission, que les encouragements et les efforts des sociétés tendent surtout à améliorer un état de choses aussi préjudiciable à l'agriculture. En signalant aussi l'infériorité de la race bovine dans l'arrondissement, infériorité, dit M. Bourguignat, qui s'explique facilement par le manque de taureaux et par leur mauvaise qualité, car, à l'exception des quelques domaines où la Commission a signalé des bêtes de choix, on trouve à peine un taureau par commune, et encore pêche-t-il souvent par le fond et par la forme, le rapporteur se demande si le remède à cet état de choses ne serait pas dans l'application du système en vigueur pour les étalons de la race chevaline, l'examen et l'autorisation. J'ai cru devoir appeler votre attention sur cette idée d'un homme aussi éminemment pratique et d'une expérience aussi consommée.

La culture de la vigne est restée stationnaire dans le Tonnerrois comme dans les autres vignobles du département. Ce n'est pas à dire pour cela que la réputation du Tonnerrois ait en rien à en souffrir. Le renom des Olivottes, des Perrières, des Préaux, de la côte de Pitois, de la Corne-d'Echaudé est suffisamment établi. Et, récemment encore, M. Rendu classe ses produits à côté des Pomard, des Volney et de tous ces vins qui font la gloire de la haute Bourgogne. Aussi est-ce avec satisfaction que la Commission a pu fixer son choix sur un propriétaire qui a cultivé et propagé un cépage fin, le Beaunois, ce pineau blanc, qui fait la renommée du vignoble de Chablis.

Quant aux tâcherons, les concurrents ne furent pas aussi nombreux qu'on devait l'espérer, et la Commission a constaté avec regret l'indifférence des vignerons du Tonnerrois. Ses

récompenses n'en sont pas moins dévolues à des mains dignes de les obtenir et ses lauréats sont des tâcherons véritablement méritants par la durée de leurs services, leur culture soignée, leur taille bien entendue, l'importance et la qualité des produits qu'ils ont obtenus.

Votre programme a consacré des récompenses aux gardes champêtres, ces utiles auxiliaires de l'agriculteur dont ils protègent les propriétés, les travaux et les récoltes. La Commission a proclamé bien haut les mérites des 13 concurrents, mais elle était forcée d'en choisir deux sur ce nombre. C'est assez vous dire si vos encouragements ont reçu une destination convenable que de vous rappeler que le premier prix a été décerné à un vieillard de 82 ans, dont l'activité, la droiture et les services ne se sont jamais démentis pendant 24 ans dans la même commune.

Les bergers que vous avez récompensés, serviteurs dont les qualités sont également appréciées du cultivateur, comptaient de 6 à 47 années de bons, intelligents et loyaux services.

L'exposition horticole, qui faisait le plus grand honneur à ses organisateurs, a dépassé l'attente de tous. Le nombre des exposants, qui appartenaient aux cinq arrondissements, la variété, la beauté des fleurs, fruits, légumes, arbustes exposés, en faisaient une exhibition vraiment remarquable. Dans le nombre infini des produits qui y figuraient, je dois vous signaler des tiges d'une hauteur de plus de 50 centimètres d'une plante textile de Siam, qui a été adressée à la Société centrale par la Société d'acclimation. Ces tiges avaient été exposées par M. Schimper. Elles sont d'autant plus dignes de remarque que pareil succès n'a pas encore été constaté pour les envois de la Société d'acclimation. Du reste, Messieurs, il me faudrait par trop abuser de vos instants si je voulais entrer dans tous les détails que réclame cette exposition. Il est regrettable que M. le rapporteur ne m'ait pas remis le travail aussi intéressant qu'impartial qu'il avait rédigé à ce sujet. Mais, M. Camille Dormois en a écrit un récit non moins circonstancié que judicieux qui a, je crois, sa place marquée dans votre Bulletin.

Je ne dois pas oublier l'Enquête agricole, dont toutes les questions ont reçu une solution. Cette enquête annuelle, dont toute l'importance n'est peut-être pas appréciable au premier coup d'œil, ne forme pas, croyez-le bien, la partie la moins utile de vos travaux. C'est un livre ouvert de la situation de

l'agriculture et des industries agricoles dans chacun des arrondissements, qui vous permettra, surtout au bout de sa révolution quinquennale, de suivre de plus près la marche des travaux agricoles dans le département, les efforts et les expériences de chacun, de faire d'utiles comparaisons, d'étudier avec plus de sûreté les défauts et les perfections de chaque méthode, et, par suite, de favoriser d'autant plus efficacement le développement et les progrès de l'agriculture départementale, unique but de vos travaux, constant objet de vos préoccupations.

LA SECTION D'AGRICULTURE DU CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE, A AUXERRE.

COMPTE-RENDU DE SES TRAVAUX ET DISCUSSIONS PRÉSENTÉ PAR M. ROUILLÉ.

Messieurs,

La Société centrale ne peut rester étrangère aux travaux de la section d'agriculture du Congrès scientifique de France, qui a tenu sa vingt-cinquième session à Auxerre, au mois de septembre dernier. Vous aviez pressenti l'importance de ces assises de la science et vous avez apporté votre tribut pécuniaire au succès de cette solennité.

Si les questions soumises à la section d'agriculture étaient nombreuses, ses séances furent aussi des mieux remplies, et il est permis de penser que ses discussions ne seront pas celles qui porteront le moins de fruit dans l'avenir.

Je ne puis prétendre analyser une à une toutes les questions du programme, je tâcherai seulement de n'omettre aucune de celles qui se rattachent le plus directement aux besoins et à l'amélioration de l'agriculture de ce département.

I.

La première qui se présente à mes souvenirs est celle qui a trait aux engrais autres que les fumiers de fermes, aux avantages qu'ils présentent et aux moyens propres à en répandre l'usage. Cette question, si importante au point de vue de l'économie

agricole, a rempli toute la première séance et occupé une grande partie de la séance suivante, et donné lieu à de vives et intéressantes discussions. J'en résumerai les principaux résultats.

La chaux est employée depuis quelque temps dans l'Avallonnais, et avec succès. Les essais qui y furent tentés ont transformé des terres à seigle en terres à froment. Mais les dépenses de chaulage épouvantent le cultivateur qui n'est pas suffisamment indemnisé par les produits, et cette circonstance contribue naturellement à le détourner de l'emploi de cet amendement. L'usage de la chaux, a fait remarquer M. de Caumont, remonte en Normandie à 40 ans et plus ; les résultats qui ont été obtenus sont immenses, et il a cité à l'appui de cette assertion des terres qui étaient louées à grand'peine 60 francs avant l'emploi de la chaux et dont le prix de location a doublé depuis.

Le guano et le noir animal ont été recommandés particulièrement par M. Mahias. Mais il a reconnu que malheureusement ces engrais étaient souvent fraudés. Pour remédier à cet abus, si préjudiciable à l'agriculture, il a proposé d'imposer aux marchands l'obligation d'indiquer, par une étiquette, le titre de l'engrais et de le garantir sur leurs factures. Enfin la création d'un bureau d'analyse par arrondissement ou par département, à la vérification duquel chaque cultivateur soumettrait l'engrais qui lui serait livré, lui a paru aussi un moyen efficace pour mettre l'agriculture à l'abri des fraudes si fréquentes dans les engrais commerciaux.

La chaux a été aussi préconisée par M. de la Tréhonuais, agronome éminent dont l'autorité est grande en pareille matière. Sans l'élément calcaire, a-t-il dit avec raison, pas de végétation. La présence du calcaire a pour effet de transformer en principes assimilables des substances qui ne le seraient pas sans cela. On ne doit pas craindre même de chauler à trop haute dose, les plantes n'en absorbent toujours que la quantité qui leur est nécessaire. Le calcaire tend du reste à pénétrer dans le sous-sol où l'entraînent les pluies.

Cet agriculteur considère aussi l'emploi du sel marin comme très-utile ; cet amendement donne, selon lui, de la consistance à la paille du blé qu'il empêche de verser, il augmente le volume et le poids des betteraves. Avec moitié sel et moitié guano les betteraves, prétend-il, donnent des produits merveilleux. C'est un fait connu, d'ailleurs, que les cendres de betteraves renferment 33 à 40 pour 100 de chlorure de sodium. L'emploi du

sel seul a rencontré de nombreux adversaires dans la section. M. de la Tréhonnais n'en a pas moins persisté dans son opinion, il a invoqué l'exemple de l'Angleterre où le sel est d'un usage constant, mélangé avec le guano surtout. A ce sujet il a donné lecture d'une lettre qui lui avait été récemment adressée par un agriculteur anglais, dans laquelle ce dernier exalte les avantages de cet amendement. L'auteur de cette lettre prétend que le sel « renforce la paille de blé, diminue la ténacité des terres trop fortes, détruit les mauvaises herbes dans les fourrages, fait disparaître les loches, les insectes, etc. » De plus il le recommande particulièrement sur les jachères et sur les terres fortement argileuses qu'il permet de travailler pendant la sécheresse. Enfin, d'après l'avis de ce même agriculteur de la Grande-Bretagne, le sel aurait pour avantage de combattre l'effet trop énergique des gelées. La section n'a pris aucune résolution et a cru devoir laisser à l'expérience le soin de prononcer en dernier ressort.

Il est encore un autre amendement que M. de la Tréhonnais a jugé à propos de signaler, c'est le phosphate de chaux rendu en partie soluble par l'addition de l'acide sulfurique. La qualité de l'herbe, on le sait, est dans le phosphate qu'elle renferme, et c'est le phosphate qui contribue à la formation du lait et des os des animaux. Le mélange du phosphate et du guano est, à ses yeux, un puissant agent de destruction des mousses, des lichens et d'une foule d'autres végétaux parasites.

La discussion sur les engrais a ramené la section à la proposition relative à la création de bureaux de contrôle, et elle s'est terminée par l'expression unanime du vœu qu'un bureau d'analyse chimique soit établi dans chaque département.

II.

Personne n'est plus autorisé que M. de la Tréhonnais dans les questions relatives à l'élevage et à l'amélioration des races d'animaux dont il a fait une étude particulière, et on sait combien ces questions se lient étroitement au progrès agricole. Aussi est-ce avec le plus vif intérêt que la section a entendu la lecture de son travail sur le croisement. M. de la Tréhonnais a insisté sur l'importance non-seulement du choix du sujet, mais de la constatation des qualités de ses ancêtres. Si les qualités sont factices, c'est-à-dire si elles proviennent uniquement d'une édu-

cation propre et que l'animal ne les tienne pas de noble race, on n'obtient que des résultats médiocres, la dégénérescence ne se fait pas attendre ; il est nécessaire que les qualités soient dans le sang.

M. de la Tréhonnais est convaincu que le croisement produira des améliorations successives dans les races françaises, dont les défauts sont invétérés. La race Durham est celle qu'il préconise par-dessus toutes les autres et dont la propagation doit produire, selon lui, les meilleurs résultats. Les races anglaises, dans son esprit, sont appelées à prospérer en France. Il ne doute pas que les croisements intelligents feront faire un grand pas à l'agriculture en France, où il est regrettable de voir demander souvent à l'étranger des céréales et de la viande pour des sommes énormes. Il appelle de ses vœux les plus ardents le moment où tous les obstacles à l'introduction des races étrangères disparaîtront.

Ses observations sur l'élevage des veaux n'ont pas été écoutées avec moins d'intérêt. Et là encore sa compétence était incontestable. Au commencement du sevrage le quatrième estomac seul est au service des fonctions digestives, aussi une nourriture graduelle est-elle indispensable à cette époque. M. de Caumont a fait observer qu'en Normandie on donne aux veaux, jusqu'à 45 jours, du lait doux, puis une partie en lait écrémé, et de 3 à 5 mois du lait écrémé, herbes ou pâturage. M. de la Tréhonnais conseille au contraire de continuer l'usage du lait doux plus longtemps, par cette raison que l'alumine qu'il contient favorise le développement des muscles et de la chair, tandis que le lait écrémé, par sa grande proportion de phosphate de chaux, influe sur l'accroissement des os.

La question de la stabulation et du pâturage divise les agriculteurs. M. de la Tréhonnais ne croit pas qu'il faille se montrer exclusif. Sa théorie à ce sujet se résume ainsi : Air et lumière ou nourriture au pâturage pour les animaux qui doivent vivre longtemps ; stabulation pour ceux qui sont destinés à l'abattoir, parce que la chaleur et l'obscurité favorisent l'engraissement.

En fait de races porcines il se demande pourquoi, en France, on donne généralement la préférence à la grande espèce, qui, par suite de son activité naturelle, dépense nécessairement plus de nourriture à réparer ses forces. Pour lui, il préfère de beaucoup la petite espèce parce que la même quantité de viande, pour les motifs ci-dessus déduits, revient incontestablement moins cher avec la petite espèce qu'avec la grande.

III.

Les agronomes ne cessent de déplorer l'incurie des cultivateurs qui perdent le purin de leurs fumiers. Les agronomes ont en cela mille fois raison. Le purin est sans conteste le plus puissant agent de fertilisation et il n'est que trop fréquent de voir dans les campagnes le purin se répandre en pure perte dans les cours, dans les chemins, sur la voie publique, dans les mares. Les eaux pluviales qui inondent les fumiers dissolvent les sels qu'ils contiennent, et les engrais perdent ainsi une notable partie de leur puissance. M. Guichard, un de nos collègues, dans le remarquable mémoire qu'il a lu au sein du Congrès et qu'il vous est permis de lire dans le bulletin de la Société centrale, ne craint pas de classer le défaut de soin des fumiers et la perte du purin parmi les causes les plus regrettables de pertes en agriculture. En cette matière, comme en beaucoup d'autres qui touchent à l'économie agricole, nous pouvons nous en rapporter à son expérience, à son autorité.

La section d'agriculture du Congrès n'a pas négligé cette importante question. Encourager les cultivateurs à établir des fosses à purin, c'est faire une chose doublement utile au point de vue de la production et de l'hygiène. La section s'est associée aux plaintes si souvent exprimées à ce sujet et a déploré de nouveau une incurie qui, indépendamment des ressources dont se prive la production, est si funeste à la conservation des chemins, à la pureté des eaux qui servent à abreuver les animaux et à la salubrité de l'atmosphère.

Les petits cultivateurs manquent souvent d'espace, il est vrai, pour disposer leurs fumiers et recevoir les purins. Ce n'est pas un obstacle sérieux. Les moyens de neutraliser l'évaporation des gaz délétères qui tendent à s'émaner des fosses à purin, dans des cours peu spacieuses et des étables trop exigües, sont nombreux, la section en a indiqué plusieurs. Il faut recueillir le purin, on ne saurait trop insister sur la nécessité de cette amélioration qui est d'une bonne administration pour le fermier et le propriétaire. Les encouragements des comices ont produit déjà d'heureux résultats, mais ces résultats sont encore trop lents. L'intervention bienveillante de l'autorité serait peut-être plus efficace. Sur la proposition de M. Challe, la section a émis l'avis : « que la propagation si désirable des fosses à purin pourrait être favorisée par des instructions préfectorales invitant

les maires à prendre, sauf empêchements résultant de circonstances locales, des arrêtés pour interdire le dépôt des fumiers dans les rues et chemins publics et l'écoulement sur la voie publique ou dans les fossés, cours d'eau et mares servant aux habitants ou aux bestiaux, de l'engrais liquide comme fait nuisible à la circulation, cause de détérioration des chemins et chose contraire à la santé publique. »

IV.

Une des questions les plus vastes qui aient été abordées par la section d'agriculture du Congrès est sans contredit celle du morcellement de la propriété. Aussi a-t-elle occupé plusieurs séances. M. Rampont, qui avait fait de la question une étude toute particulière, l'a envisagée d'un point de vue fort élevé, et la discussion qui s'est engagée sur cet important sujet fut du plus haut intérêt. Un fait sur lequel on est tombé d'accord et que personne ne saurait contester, c'est que là où la terre est riche et la culture facile, le sol est plus divisé, ailleurs il l'est moins. Partant de ce principe, on peut, au point de vue du morcellement, diviser le département en deux zones à peu près égales. La statistique suivante, mise sous les yeux de la section, est propre, avant de suivre la discussion, à éclairer utilement sur la situation respective de la grande et de la petite propriété dans le département de l'Yonne.

Sur la superficie totale de 713,500 hectares, 710,184 hectares seulement sont imposables. Cette superficie est fractionnée en 2,910,615 parcelles réparties entre 95,791 propriétaires. La superficie totale se compose de 3,316 hectares de routes, rivières et canaux, non imposés, 159,899 hectares de bois, 50,000 hectares de landes, friches et rochers, et 9,722 hectares occupés par des propriétés bâties, usines, etc. La superficie non cultivée est donc de 222,937 hectares et la superficie cultivée de 490,563 hectares. Les différentes natures de culture consistent en 60,000 hectares de prés, 38,762 hectares de vignes, 8,000 hectares de vergers et jardins et 383,801 hectares de terres arables.

La grande et la moyenne culture n'occupent dans cette superficie cultivée que 75,000 hectares répartis entre 4,200 fermes et 300 propriétés particulières d'une contenance moyenne de 50 hectares.

La petite culture, ou culture de pièces de peu d'étendue, en absorbe 425,563 hectares.

M. Rampont, abordant les résultats moraux et matériels du morcellement, en reconnaît les avantages, mais en signale aussi les inconvénients. Le fractionnement infini lui paraît un aliment pour l'envie, la cupidité, les jalousies et cette confiance excessive du propriétaire en sa propriété. Il considère l'association entre les cultivateurs comme le remède le plus efficace à opposer aux inconvénients du fractionnement.

M. Mahias reconnaît les funestes effets du morcellement excessif. La famille ne peut plus vivre sur la maigre parcelle du sol natal qu'elle cultive, de là des fraudes, des dissensions; il invoque l'intervention du législateur pour l'avenir. Toutefois il en excepte la culture maraîchère et la culture viticole dont le morcellement, à son avis, fait au contraire toute la richesse.

M. Précy voudrait qu'une loi interdît la division, dans les partages, de toute propriété rurale d'une superficie moindre de 50 ares. M. Bardy demande que la législation empêche le partage des terres dont l'impôt est inférieur à 4 fr. 20 c. M. Baruffi considère le morcellement comme regrettable à un certain point de vue de l'économie agricole, mais comme très-utile en ce qu'il forme des peuples paisibles et ennemis des révolutions.

En principe, plus le sol est morcelé, mieux il est cultivé, plus il rapporte. M. Baruffi croit qu'il suffit à l'agriculteur d'un meilleur usage de ses ressources en engrais et autres pour obvier aux inconvénients du morcellement et arriver, par les prairies naturelles et artificielles, à cette abondance de production de viande qui fait la richesse de la Grande-Bretagne.

La proposition de M. Rampont, reposant sur cette considération que les besoins de l'agriculture appliquée au sol morcelé sont la production de la viande et des engrais, invoque l'association libre et spontanée des agriculteurs, propriétaires ou fermiers du sol morcelé. C'est surtout au point de vue de l'éducation du bétail que le morcellement est vicieux; en conséquence les comices devraient réserver une prime importante au groupe agricole qui appliquerait l'association à la petite culture, en établissant une bergerie commune, confiée à un berger intelligent. Telle est la substance du vœu formulé par M. Rampont.

Après discussion, la proposition de ce dernier a été ainsi amendée : « Considérant qu'un des moyens dont on peut espérer le remède aux inconvénients du morcellement est l'association,

le Congrès émet le vœu que les sociétés et comices encouragent, par des primes importantes, la formation d'associations libres et volontaires des petits cultivateurs pour l'exploitation du sol et l'élève du bétail. »

V.

La taille tardive, du 15 au 20 avril, est le système préconisé par M. Fleury-Lacoste, viticulteur éminent, qui a soumis à la section d'agriculture du Congrès le résultat de ses observations et de ses expériences.

En 1854, M. Fleury-Lacoste a attendu, pour tailler, que les boutons qui sont placés à l'extrémité supérieure des sarments fussent débourrés et que des petites feuilles commençassent à paraître. On était au 20 avril. Il explique ainsi les phénomènes qui se sont produits. La première sève, qui est en mouvement à la fin de mars ou au commencement d'avril, assez abondante, aqueuse, s'est portée sur l'extrémité supérieure des rameaux. Ces rameaux ayant été taillés le 20 avril, alors que les sels fertilisants commençaient à pouvoir être décomposés par la chaleur, les suc plus riches ont reflué sur les bourgeons conservés. Le chevelu supérieur, ayant été respecté au premier labour et aux sarclages, a pu alimenter vigoureusement la jeune grappe à l'époque critique de la floraison.

En somme, cette même année 1854, il a récolté beaucoup de raisins, tandis que ses voisins en avaient fort peu ; chez ces derniers, la coulure avait détruit les deux tiers de la récolte. Les propriétaires qui ont suivi depuis ses conseils, en taillant du 15 au 20 avril, n'ont cessé d'obtenir des résultats très-satisfaisants. Pour lui, il ne s'est pas départi de son système, et ses succès ont été constants.

La taille tardive de la vigne, en ralentissant la végétation, lui semble un moyen efficace pour la préserver des effets désastreux des gelées printanières.

Le système préconisé par M. Fleury-Lacoste, qui peut en effet ne pas convenir sous toutes les latitudes, a rencontré dans la section de sérieux adversaires. M. Vincent, entre autres, l'a énergiquement combattu et a appelé l'attention du Congrès et des viticulteurs sur les procédés de M. Trouillet de Montreuil et du docteur Guyot.

M. l'ingénieur Hernoux a émis la pensée que le drainage doit remédier en partie à la pourriture et aux gelées printanières en

enlevant au sol son excès d'humidité et en élevant de quelques degrés la température moyenne.

VI.

La huitième question du programme était ainsi conçue : « L'empaisselage ou échalassement des vignes, qui est si coûteux dans cette contrée, ne serait-il pas susceptible d'une économie considérable, soit par la substitution du fil de fer au bois, soit par l'emploi de procédés pour accroître la durée des échalas de bois blanc et permettre de les substituer aux échalas de cœur de chêne ? Des procédés les plus pratiques et les plus économiques pour la sulfatation des bois. » Dans le Bordelais, a dit M. Paquerée, les viticulteurs se sont bien trouvés de l'emploi du procédé du docteur Boucherie, l'injection par le pyrolignite de fer, sulfate de cuivre ou sulfate de fer. Dans le cas de sulfatation, on se sert, dans ce vignoble, de pisseaux de pin. A l'appui de cette assertion, M. Baucher a rappelé que M. Péliissier, propriétaire à Auxerre, a fait usage de pisseaux de peupliers injectés et que ces pisseaux sont encore, après six ans de service, dans le plus parfait état de conservation.

M. Mahias a cité le système de M. Gueymard, ancien ingénieur des mines, qui traite les pisseaux de bois blanc au sulfate de fer et indique aux vigneronns le moyen pratique qui consiste à tremper l'extrémité de l'échale dans un baquet contenant la dissolution.

Les échalas de terre cuite de 4^m,15 à 4^m,33 ont été encore signalés par M. Paquerée comme étant d'une durée illimitée. Cet agronome recommande aussi les lignes en fil de fer à l'aide desquelles on palisse la vigne dans la Gironde.

L'apiculture, l'état de cette industrie dans le département, tel était l'objet de la treizième question du programme. Un mémoire fort intéressant de M. Beau, curé de Mailly-la-Ville, qui s'est livré à l'apiculture avec ardeur et intelligence, a constaté que le département est des plus favorables à la production du miel. Ce mémoire renferme les meilleurs enseignements sur les diverses méthodes d'éducation des abeilles.

L'observation a été faite par un membre que certains arrêtés administratifs, en prescrivant une distance de 400 mètres de toute habitation pour l'établissement des ruchers, sont contraires au développement de l'industrie apicole, si digne d'encourage-

ments; la discussion qui s'est engagée à cette occasion s'est terminée par l'émission d'un vœu ainsi formulé :

« Considérant que les inconvénients, qui peuvent résulter pour les particuliers du voisinage des abeilles, ne doivent pas entrer en balance avec les avantages généraux qui résultent de l'industrie apicole, le Congrès émet le vœu qu'à moins de circonstances particulières l'établissement des ruchers ne soit pas entravé par des mesures prohibitives qui ne permettent plus aux petits propriétaires de se livrer à cette industrie. »

Plusieurs vœux et résolutions utiles ont clos les travaux de la section d'agriculture du Congrès. Je rappellerai particulièrement les vœux relatifs à l'amélioration des chemins ruraux, à l'embrièvement des gardes-champêtres, à l'encouragement de l'élevage des races porcines à l'aide de souscriptions qui seraient organisées par les sociétés et comices agricoles en faveur des expériences comparatives sur l'engraissement des races anglaises et françaises. Ce dernier vœu a été provoqué par un de nos collègues, M. Bonnaut de Chevannes, dont l'autorité en cette matière est sans conteste et qui a soumis à la section sur cet objet un excellent mémoire du plus haut intérêt.

Enfin je ne puis omettre la communication fort intéressante faite par M. l'ingénieur Hernoux sur les résultats obtenus par le drainage dans un jardin d'une superficie de 5 ares dépendant de l'asile départemental des aliénés. Avant les opérations de drainage c'était un sol argileux et peu productif. Les légumes de printemps n'arrivaient à maturité qu'en octobre et novembre. On n'obtenait qu'une seule récolte et encore à l'aide de la culture forcée. Depuis que le drainage y a été appliqué, la terre est meuble, légère et présente des conditions parfaites d'aérage, de chaleur et d'humidité. On y a fait jusqu'à trois récoltes successives qui ont donné un produit brut de 556 francs, soit plus de 400 francs par are ou de 40,000 francs par hectare.

Par cette analyse imparfaite des travaux de la section d'agriculture du Congrès, vous avez pu juger, Messieurs, de l'importance et de l'intérêt des matières qui y ont été traitées. Si toutes les questions n'ont pas reçu de solution définitive, un grand nombre au moins ont été éclairées d'une nouvelle lumière. Et il n'est pas permis de douter que l'agriculture départementale ne recueille tôt ou tard les fruits de discussions, dans lesquelles des hommes éminents et d'une compétence non équivoque ont apporté à l'envi le tribut de leur savoir et de leur expérience.

RECHERCHES

SUR L'ALIMENTATION DES CHEVAUX.

La Compagnie impériale des petites voitures de Paris a demandé à M. Renault, le savant directeur de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, d'étudier en Angleterre un nouveau mode d'alimentation des chevaux, dont on parlait encore vaguement en France. Nous allons présenter un résumé de l'intéressante communication que M. Renault a faite, après son voyage à Londres, à la Société impériale et centrale d'agriculture.

Il n'est pas un cultivateur qui ne sache que l'avoine mangée par les chevaux n'est jamais entièrement digérée. Les poules recherchent avidement ces grains perdus dans le fumier, et souvent ils repoussent dans les champs où on les a transportés et enfouis en fumant la terre. Les Anglais avaient remarqué cela tout comme nos cultivateurs, mais ils ne se sont pas dit que c'avait toujours été comme ça et qu'il en serait toujours de même. Ils ont fait ce raisonnement bien simple : « Si les chevaux ne digèrent pas toutes les graines d'avoine qu'on leur donne, les grains non digérés ne passent point dans l'économie animale ; l'avoine qui n'est pas absorbée est de l'avoine perdue, et un bon cultivateur ne doit laisser rien perdre. » Une seconde question est venue tout naturellement à leur esprit : « Pourquoi les grains n'ont-ils pas été digérés ? — Parce qu'ils n'avaient pas été broyés par la mastication. » Et, en effet, le cheval, qui aime beaucoup l'avoine, l'avale un peu gloutonnement et se donne à peine le temps de la mâcher. On a aussi remarqué que le cheval choisissait les meilleurs brins de son foin et gaspillait le reste, qui passait dans la litière. Pour obvier à ces deux inconvénients, on a maché, pour ainsi dire, l'avoine pour le cheval, et on l'a, non pas concassée, entendez-vous bien ? mais écrasée entre deux cylindres unis, remplissant à peu près le but d'un laminoir, et on hache le foin destiné à former la ration de l'animal.

Je dis qu'il ne faut pas confondre l'avoine écrasée avec l'avoine concassée, parce que les essais faits en France et en Angleterre avec l'avoine concassée n'ont amené aucun bon résultat. Le grain concassé livre bien toute sa farine à l'alimentation ; mais, comme le cheval l'avale sans le mâcher et sans le faire pénétrer par la salive, il expose l'animal aux digestions incomplètes et aux inconvénients que présentent en général les aliments donnés

sous forme farineuse aux animaux employés aux services pénibles.

L'avoine écrasée par le procédé anglais conserve presque sa forme apparente, le grain est seulement aplati ; son écorce, fendillée dans le sens de la longueur, laisse apercevoir la farine à travers des espèces de crevassées ; le grain, pour être complètement broyé et écrasé par les dents, exige un certain temps de mastication prolongé par la présence du foin et de la paille hachés. La gloutonnerie habituelle à l'animal, qui le porterait à avaler trop rapidement son avoine, est arrêtée par la difficulté que lui font éprouver la paille et le foin hachés. Pendant qu'il broie le fourrage mêlé à l'avoine écrasée, le cheval imprègne celle-ci d'une quantité de salive suffisante pour rendre facile la digestion du bol alimentaire.

En hachant le foin et le mêlant à l'avoine, on évite la déperdition dont j'ai déjà parlé. Le cheval consomme forcément les brins les plus succulents comme les moins tendres. Rien n'est perdu. La paille hachée, qui n'entrait pas dans la ration de beaucoup de chevaux et qui servait seulement à les *amuser* — quand ils avaient le temps, peut faire partie de l'alimentation et économiser une certaine quantité de foin, tout en fournissant une excellente nourriture.

En résumé, la théorie dit qu'au lieu de donner aux chevaux l'avoine en grain et le foin en bottes, il faut hacher les fourrages, y ajouter de la paille, écraser l'avoine et leur donner le tout ensemble à chacun de leurs repas.

La pratique, à son tour, vient entièrement et complètement confirmer les données de la théorie.

Voici les détails que nous a rapportés de Londres le directeur de l'Ecole d'Alfort. Ce n'est pas un touriste qui raconte des impressions fugitives, qui rapporte des observations légèrement faites ; c'est un de nos plus habiles vétérinaires qui a passé de longues journées à examiner et à étudier une question de sa compétence.

La Compagnie des omnibus de Londres occupait en 1857, lorsque M. Renault est allé étudier le nouveau régime alimentaire, 5,940 chevaux. La moitié environ des attelages, c'est-à-dire 3,000 chevaux, étaient soumis au régime des fourrages hachés et de l'avoine écrasée ; il était donc facile de juger, par comparaison, les effets des deux régimes.

Les chevaux rationnés suivant l'ancien système recevaient :

Avoine entière.....	8,648
Foin entier.....	5,896
TOTAL.....	14,544

ou 32 livres anglaises.

Les chevaux rationnés suivant le système nouveau recevaient :

Avoine écrasée.....	7,257
Foin haché.....	3,404
Paille hachée.....	1,433
TOTAL.....	14,794

ou 26 livres anglaises.

Le régime nouveau donne donc par rations quotidiennes une économie de près de 3 kilog. de fourrage ou avoine. En tenant compte des frais de préparation et de manutention, les livres de la Compagnie constatent une économie de 25 c. par jour et par cheval. Si l'on fait le calcul pour 6,000 chevaux, on trouve un bénéfice de 4,500 fr. par jour.

L'économie est notable ; mais une économie qui porterait sur la nourriture nécessaire pour réparer les forces des chevaux serait une mauvaise action et un mauvais calcul. On se trouve naturellement amené à se poser cette grave question : Les chevaux se trouvent-ils bien de ce régime ?

La réponse ne peut laisser aucun doute. Les piqueurs et les cochers de la Compagnie des omnibus s'accordent unanimement à reconnaître que, si une différence existe entre les chevaux nourris à l'ancien système et les chevaux nourris au système nouveau, la différence est toute en faveur de ces derniers.

M. Renault ne s'en est pas tenu aux chevaux d'omnibus. Il a voulu savoir si les chevaux de luxe, traités par ce régime, le supporteraient aussi aisément que les autres. Il a visité plusieurs établissements de voitures de remises montés avec un luxe d'animaux inconnu à Paris. Il a vu des chevaux de très-grand prix, nourris au régime de l'avoine écrasée, qui n'avaient rien perdu de leur brillante apparence et de leur fougue naturelle.

Un de ces établissements est venu apporter à la nouvelle méthode la consécration d'une expérience patiente comme savent en faire les Anglais et pratiquée dans toutes les conditions de certitude exigées par la science.

M. Etherington, l'un des plus riches loueurs de voitures de

Londres, avait pris dans ses attelages deux animaux de même taille, de même âge, de même corpulence et de même vigueur. Il les plaça dans une même écurie, dans deux boxes voisines, et soumit l'un des deux chevaux au régime de l'avoine écrasée. Le premier recevait 8 kilog. 464 gr. d'avoine en grains ; le second recevait 6 kilog. 804 gr. d'avoine écrasée. Pendant un mois ces chevaux, attelés ensemble, faisant le même service, furent observés avec soin. On ne remarqua pas entre eux de différence ; on crut même que celui qui recevait le moins d'avoine était celui qui marchait le mieux. Cela pouvait tenir à l'organisation du cheval : la nature a des secrets difficiles à pénétrer ; on changea les conditions de l'expérience. Ce fut le premier cheval qui reçut les 6 kilog. 804 gr. d'avoine écrasée et le second qui reçut les 8 kilog. 464 gr. d'avoine en grains. Pendant un mois, nouvel examen comparatif. Il y a encore une différence légère et c'est toujours en faveur de celui des deux qui a reçu le moins d'avoine, c'est-à-dire qui a reçu l'avoine écrasée. Or, comme ce n'était plus le même cheval, que les rôles avaient été intervertis, cette amélioration devait bien être attribuée au régime suivi et non à l'organisation particulière de l'animal. On fit la contre-épreuve pendant six mois ; de mois en mois les rôles furent changés et les résultats furent toujours les mêmes.

L'expérience était concluante, et M. Etherington n'hésita pas à mettre immédiatement ses chevaux à ce régime, et, comme on pense, il s'en applaudit aujourd'hui.

M. Renault a encore visité trois établissements de cabs, possédant de 50 à 60 chevaux chacun ; les écuries de l'une des principales Compagnies de chemins de fer, les attelages de la fameuse brasserie Barclay et Perkins : partout on donne aux chevaux le fourrage haché et l'avoine écrasée, et partout on s'en trouve bien sous le double rapport de l'hygiène des animaux et de l'économie apportée dans les frais de nourriture.

Cette méthode a été essayée en France ; mais les essais ont été, en général, pratiqués d'une manière peu rationnelle et incomplète.

D'abord, au lieu d'écraser l'avoine, on a préféré la concasser, ce qui n'est pas du tout équivalent, ainsi que je l'ai dit plus haut. Les chevaux ainsi traités ont eu des indigestions, des météorisations, et on s'est hâté d'en conclure que le système anglais ne valait rien.

Au lieu d'habituer peu à peu les animaux au changement de

régime et surtout à l'administration des rations nouvelles, on diminuait subitement les quantités d'une manière exagérée; on faisait subir aux animaux une véritable privation et on s'étonnait ensuite de les voir maigrir et perdre leur vigueur.

Enfin d'autres, plus ingénieux encore, ont substitué à l'avoine, qui est un tonique, l'orge, qui est un rafraîchissant et par conséquent un débilitant. Vous aurez beau écraser l'orge, vous ne changerez pas sa nature.

En agissant ainsi, les expérimentateurs français ont compromis le succès de ce système nouveau et se sont volontairement privés d'une source de bénéfices considérables.

Il y a en ce moment-ci certainement plus de vingt mille chevaux à Londres mieux nourris par le nouveau régime et à moindres frais qu'ils ne l'étaient auparavant, et en France nous discutons encore!

Cependant je connais plusieurs établissements qui en ont fait l'expérience et qui ont été convaincus. Je citerai le chemin de fer de l'Est. Les attelages se composent de chevaux percherons. Le service accéléré du camionnage occupe les chevaux 14 heures par jour; le service des omnibus 6 heures.

Voici les deux régimes des chevaux camionneurs :

Ancien régime.

Avoine en grains.....	42 kil.
Foin en bottes.....	6
Son.....	4
Paille entière.....	7

Nouveau régime.

Avoine écrasée.....	7 kil.
Foin haché.....	4
Orge écrasée.....	4
Paille entière.....	7

Voici maintenant les deux régimes des chevaux d'omnibus :

Ancien régime.

Avoine en grains.....	9 kil.
Foin en bottes.....	5
Son.....	1
Paille entière.....	6

Nouveau régime.

Avoine écrasée.....	5 kil.
Foin haché.....	4
Orge écrasée.....	3
Paille entière.....	6

L'économie est évaluée à 50 centimes par cheval et par jour. Une partie de la paille, dans les deux régimes, est employée en litière.

Je citerai encore un autre établissement qui a aussi définitivement adopté le régime anglais importé par M. Renault. C'est une entreprise de laiterie dans Paris. On sait que ce service se fait la nuit, à grande vitesse. La distribution commence à minuit pour se terminer à 9 heures du matin. Les chevaux vont toujours au trot, que la voiture soit vide ou chargée. On estime la charge pour un cheval à 4,750 kilog. On voit qu'il s'agit d'un service assez pénible pour les animaux.

Voici les deux régimes :

Ancien régime.

Avoine en grains.....	40 kil.
Foin en bottes.....	5
Paille entière.. ..	5
Son, 6 litres en toute saison.	

Nouveau régime.

Avoine écrasée.....	7 kil. 500 gr.
Foin haché.....	4
Paille hachée.....	3
Son, 4 litres en été seulement.	

Ces deux expériences ne datent pas d'hier; elles durent depuis près d'un an. J'ai consulté les chefs des établissements : ils trouvent dans ce système une économie réelle, palpable, dont les livres font foi; j'ai consulté les piqueurs, les conducteurs, les cochers : ils ne se sont nullement aperçus, sur le travail des chevaux, du changement de régime.

Je pourrais citer encore deux ou trois établissements qui sont en train d'essayer le nouveau système et qui jusqu'ici s'en sont bien trouvés. Les chefs de ces maisons pensent que, pour opérer avec succès les modifications qui touchent à la nourriture des

chevaux, surtout lorsque ces chevaux sont employés à un travail quotidien pénible, il faut agir avec la plus grande prudence et ne pas précipiter les essais, parce qu'on s'exposerait à échouer là où d'autres eussent réussi. Voyez ce que font les médecins lorsqu'ils traitent un convalescent : ils marchent à petits pas vers un régime approchant de plus en plus du régime normal, afin d'arriver plus sûrement à leur but. C'est ce qu'il faut faire pour obtenir les résultats que promet incontestablement à une administration sage et prudente ce changement de régime.

Les fourrages sont rares cette année, les avoines sont chères ; il était donc opportun de rappeler avec quelques détails à nos lecteurs la communication si intéressante faite à la Société centrale par le savant directeur de l'Ecole d'Alfort, qui a donné à ces faits l'autorité incontestable attachée à son nom.

VICTOR BORIE.

TRAVAUX

DES SOCIÉTÉS D'ARRONDISSEMENTS ET COMICES CANTONAUX PENDANT L'ANNÉE 1858.

COMICE DE L'ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

Ce comice, qui compte dix-huit années d'existence, a tenu son dernier concours le 29 août 1858. Par une heureuse innovation son programme s'est augmenté de primes destinées aux vigneronns travaillant pour autrui. La culture viticole occupe dans l'Avallonnais une place assez importante, et cette nouvelle mesure ne peut manquer de produire de bons résultats. L'Avallonnais est un pays d'élevage, et, comme par le passé, son concours fut remarquable par ses bêtes primées, dans les races chevaline, bovine, ovine et porcine.

Son Bulletin de 1858 renferme une notice de M. Renaud, médecin vétérinaire, sur l'élevage des poulains dans l'Avallonnais, remplie d'utiles enseignements dont les autres arrondissements peuvent également profiter. Après quelques réflexions générales tendant à rappeler que c'est par des croisements bien combinés et un élevage concordant qu'on obtient les magnifiques résultats dont le concours universel nous a donné de si nombreux et de si frappants exemples, M. Renaud, prenant le poulain à sa naissance, continue :

« Le poulain à sa naissance s'ébroue par le brusque changement qui se produit dans son être; il entre dans une vie nouvelle, ses poumons, jusqu'alors imperméables à l'air, se pénètrent du fluide atmosphérique, et il se passe alors entre ses organes et le cœur une corrélation de fonctions qui produit le sang artériel, agent vivificateur de tout l'organisme animal.

« En venant au monde le poulain est recouvert d'un enduit muqueux dont il a besoin d'être débarrassé par sa mère. La jument s'acquitte naturellement de cet office; mais quelquefois on est obligé de saupoudrer le jeune sujet de son ou de sel de cuisine pour provoquer l'action de lécher et enlever ainsi cet enduit visqueux qui s'oppose à la libre perspiration de la peau, dont les fonctions sont si utiles.

« On doit aider le poulain faible à se lever, on doit le mettre en rapport avec sa mère et, s'il ne peut la téter, on dirigera son petit museau vers le pis pour qu'il opère la succion de l'un et de l'autre mamelon. Il arrive que, faute de ces précautions prises à temps, la mère, éprouvant de vives souffrances à ses mamelles trop chargées de lait, éloigne son poulain à coups de pieds et à coups de dents et finit par le détruire. Nous avons été témoin d'un trop grand nombre d'exemples de ce genre, déterminés, bien entendu, par une mauvaise gouverne ou par une incurie complète. C'est donc dans les quatre à cinq premiers jours qu'on ne doit pas négliger la surveillance et l'emploi de ces petits soins à la portée de tous.

« En naissant le poulain apporte dans son tube digestif une matière noirâtre que les cultivateurs appellent poix, probablement à cause de la consistance poisseuse de cette matière, mais à laquelle le médecin a donné le nom de *méconium*. La nature a besoin de se débarrasser de cette substance et le premier lait de la mère, nommé *colostrum*, pourvu de propriétés purgatives, détermine son évacuation. Si ce méconium n'est pas expulsé, il détermine des douleurs d'entrailles, des coliques, une inflammation intestinale et la mort. Pour obvier à ces accidents, lorsque le premier lait de la mère n'a pas été suffisamment purgatif, nous donnons avec beaucoup de réussite cinquante grammes de manne dans un peu de lait chaud, d'eau et d'orge, ou bien soixante grammes d'huile de ricin, dans une décoction de guimauve.

« Il est toujours prudent d'examiner chez le poulain qui vient de naître si toutes les ouvertures naturelles sont dans leur état

normal et de détruire les fausses membranes qui oblitérent quelquefois la bouche, l'anus, la vulve ou la tête du pénéis.

« Pour qu'une poulinière soit bonne nourrice et amène bien son poulain, comme on le dit familièrement, il lui faut un régime doux, abondant en principes sucrés et amilacés ; ainsi l'herbe des prés et des prairies artificielles leur convient parfaitement, les boissons blanches à la farine d'orge ou de seigle sont bien mieux indiquées que la nourriture sèche, composée de foin, paille et avoine.

« Le cultivateur doit savoir que la jument qui nourrit et qui est tout à la fois son auxiliaire dans les travaux des champs, pour rester bonne nourrice, a besoin d'une alimentation humectante, d'une digestion et d'une assimilation faciles.

« Un régime échauffant rend le lait âcre, et les propriétaires ne sauraient trop se mettre en garde contre toute alimentation qui peut amener un état d'irritation dans les fonctions digestives des mères ; l'influence fâcheuse que reçoit la mère se communique promptement à son nourrisson.

« Il demeure peut-être inutile de dire que les juments nourrices doivent être soumises à un travail modéré ; cependant cette prescription devient plus utile lorsqu'on sait que la jument qui nourrit porte aussi dans son sein un nouveau produit de la conception.

« Cette dernière condition est loin d'être exceptionnelle dans notre pays où on considère comme perte sérieuse une jument qui a manqué son poulain, c'est-à-dire qui n'a pas été fécondée.

« L'alimentation herbacée, humectante, que nous recommandons est d'autant mieux indiquée pour la mère que peu de semaines après la naissance du poulain, elle devient aussi pour lui une nouvelle source où il vient puiser les matériaux appropriés à la délicatesse de ses organes digestifs. Et la nourriture assimilatrice que prend le jeune sujet vient en soulagement à la mère qui se trouverait épuisée si elle seule était obligée de suffire à son nourrisson devenu fort et par suite exigeant pour l'abondance de son alimentation.

« Une erreur qui longtemps a été accréditée et qui l'est encore aujourd'hui dans nos campagnes, c'est que l'usage de l'avoine pour les poulains est une cause occasionnelle de la fluxion périodique des yeux ; cette nourriture substantielle et tonique donne une énergie vitale à toute l'économie et, distribuée avec discernement, prévient plutôt qu'elle ne provoque toute espèce

de maladie, et favorise le développement de la force et de l'énergie musculaire.

« La durée habituelle de l'allaitement est de six mois environ ; bien que continué au-delà de ce terme il serait favorable au plus grand développement du jeune sujet, mais deviendrait alors pour la mère une raison d'un trop grand épuisement.

« Pour sevrer le poulain, il faut le séparer de sa mère, mais ne pas le plonger dans l'isolement. D'un caractère sociable il se plaît avec les individus de son espèce ; à l'écurie et dans le pâturage surtout, il demeure utile qu'il vive en société pour lui faire oublier l'ennui qu'il éprouve de la séparation de sa mère. L'isolement l'énerve et réagit défavorablement sur sa santé.

« On doit prendre l'habitude d'attacher le poulain de très-jeune âge, c'est-à-dire au sevrage ; à cette époque il se ploie plus volontiers aux désirs et aux besoins de l'homme dont il reconnaît plus facilement l'empire ; en attendant plus longtemps, son instinct d'indépendance augmente avec l'âge, et les accidents deviennent d'autant plus nombreux.

« L'exercice développe les forces, les conditions de santé et de robusticité. Le séjour continu à l'écurie énerve les jeunes animaux, fausse les aplombs des membres, dévie et débilite les surfaces et les attaches articulaires ; il les expose aussi à prendre une foule de mauvaises habitudes connues sous le nom générique de *tics*.

« Naturellement doué d'une grande énergie musculaire, le jeune poulain éprouve le besoin de dépenser cette richesse de force et de vie qui se traduit dans tous ses mouvements.

« Tout en reconnaissant l'utilité de l'exercice pour favoriser le développement des jeunes animaux, nous ne serons pas exclusif et nous ne préconiserons pas le système du *pâturage permanent*, pour notre pays surtout qui ne s'occupe que de l'élevage du poulain de trait. Il faut pour ce genre d'animaux, à commencer à l'époque du sevrage, une bonne alimentation et qui s'augmente au fur et à mesure que se développe le jeune sujet ; ce n'est qu'à cette condition que l'élevage du poulain de trait devient productif à celui qui s'y livre.

« Celui qui nourrit mal ou médiocrement manque le but qu'il se propose, et son industrie, au lieu d'être profitable, est pour lui une raison de perte ; ceci ne fait pas de doute pour celui qui observe et sait compter.

« Nous conseillerons donc l'usage de l'*élevage mixte*, c'est-à-dire l'élevage des poulains et aux pâturages et à l'écurie.

« Aux pâturages, chaque fois que les animaux y trouveront ou seront susceptibles d'y trouver une nourriture, non pas qui suffise à les empêcher de mourir de faim, mais qui soit suffisante pour hâter et favoriser leur prompt développement.

« Et à l'écurie, chaque fois que les ressources alimentaires des pâturages feront défaut et que les intempéries des saisons y mettront obstacle.

« Voici le langage que tient à ce sujet notre savant professeur et ami M. Magne : « l'habitude de laisser les poulains dehors, pendant l'hiver qui suit le sevrage, existe encore dans beaucoup de nos provinces ; mais ces jeunes animaux ne sont ni assez forts ni assez robustes, ni surtout assez formés pour supporter sans détriment pour leur construction et sans perte pour l'éleveur les intempéries de la mauvaise saison et les privations qui en sont la conséquence inévitable.

« On ne pourrait prévenir les inconvénients de ce mode d'élevage qu'en distribuant de bons aliments aux pâturages ; mais s'il faut faire consommer des fourrages récoltés, les avantages du régime disparaissent et il est alors, à tous égards, préférable de garder les poulains à l'écurie.

« C'est ce qui se fait le plus généralement de nos jours ; et c'est même le seul moyen de donner aux jeunes animaux tous les soins qu'ils réclament. »

« Nous recommandons aussi l'habitude d'un bon pansage, la bonne tenue des écuries. Le fumier qui séjourne nuit à la santé, défigure les sabots, dévie la régularité naturelle des articulations, fait naître des suintements à la fourchette, détermine des fics et des poireaux qui prennent quelquefois un caractère carcinomateux incurable. Il détermine aussi les eaux aux jambes, maladie connue sous le nom de *grappe*.

« Nous dirons encore qu'il faut user envers ces jeunes animaux de patience, de caresses, de douceur, de persévérance dans l'emploi de tous les moyens qui peuvent leur faire comprendre que la nature les a destinés à être nos auxiliaires dans nos travaux, et domptent leur caractère un peu entaché de sauvagerie.

« Nous terminerons en disant que l'industrie chevaline rencontre dans notre arrondissement tous les éléments nécessaires de réussite, si elle sait mettre à profit toutes les ressources dont elle dispose. Il ne faut donc, nous l'avons déjà dit, que *savoir* et *vouloir*. »

Nous trouvons encore dans ce Bulletin une excellente allocution prononcée par M. Raudot au concours de 1858 qu'il présidait, dans laquelle sont réunis les plus sages préceptes d'économie rurale, préceptes dont les agriculteurs ne sauraient trop se pénétrer. En voici les principaux passages :

« Notre arrondissement, considéré dans son ensemble, est d'une fertilité moyenne, et cependant les quatre-vingt-seize mille hectares environ qui le composent n'ont qu'une population de quarante-cinq mille habitants, ce n'est pas une personne pour deux hectares ; c'est une moyenne bien inférieure à celle de la France entière, qui cependant est elle-même fort peu élevée, car l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre nourrissent, sur une même étendue de terrain, un nombre bien plus considérable d'habitants.

« Nous pourrions, dans notre arrondissement, nourrir beaucoup mieux une population beaucoup plus nombreuse, si l'agriculture était ce qu'elle devrait être.

« Les jachères, ce système de la stérilité une année sur trois, s'étendent encore sur une grande partie de notre territoire ; elles pourraient presque complètement disparaître avec des assolements mieux entendus et un travail plus grand et plus intelligent.

« Dans le Morvand, on pourrait en maint endroit créer avec avantage des prés irrigables, mettre de la chaux dans tous les champs et augmenter considérablement la quantité et la qualité des récoltes de céréales.

« Partout on pourrait faire une plus grande quantité de fourrages artificiels, de plantes sarclées, qui donneraient le moyen de nourrir une plus grande quantité de bestiaux et d'avoir plus d'engrais : avec beaucoup d'engrais on peut faire ce que l'on veut, c'est la pierre philosophale de l'agriculture.

« Partout on pourrait avoir, avec une nourriture plus abondante et un plus grand soin apporté au choix des reproducteurs, des animaux d'un plus grand prix et qui donneraient plus de travail, de laine, de viande et plus d'argent.

« Je sais toutefois les obstacles que l'on rencontre à ces améliorations. Le premier, celui qui frappe le plus les imaginations, c'est l'incertitude des saisons, les intempéries. Pendant quatre ans nous avons eu des pluies excessives ; depuis deux ans nous avons des sécheresses désolantes. Ainsi, cette année, si nous avons eu une belle récolte en blé, nous avons pénurie pour

toutes les récoltes qui doivent nourrir les bestiaux ; les semis de prairies artificielles sont brûlés, de sorte que, forcé de vendre, de tuer des animaux qu'il ne pourra nourrir, forcé de n'en élever qu'un trop petit nombre, l'agriculteur verra l'avenir compromis par la diminution des engrais.

« Tout cela est vrai, malheureusement, mais ne doit pas empêcher l'agriculteur de marcher dans la voie du progrès. Les saisons ne sont pas à sa disposition, leurs intempéries sont dans l'ordre naturel des choses ; elles atteignent autant une agriculture stationnaire qu'une agriculture progressive ; que dis-je ? elles l'atteignent beaucoup plus, car l'agriculture stationnaire met, selon l'expression vulgaire, tous ses œufs dans un panier, et un accident les casse presque tous, tandis que le progrès ayant précisément pour but et pour résultat de présenter une plus grande abondance et une plus grande variété de produits, on en a toujours qui échappent aux fléaux. Ensuite, l'agriculture progressive, donnant à la terre plus d'engrais, fortifie les plantes contre les mauvaises saisons ; dans sa lutte contre les éléments elle sort victorieuse où l'agriculture stationnaire et chétive succombera.

« Voyez, malgré l'intempérie des saisons, ce que rendent quelques domaines que je pourrais citer, cultivés et améliorés par des hommes de bon sens, intelligents et actifs, et dites-moi quelle serait la richesse de notre pays si chaque propriétaire cultivait aussi bien.

« Mais les progrès ne viennent pas seuls ; il ne faut pas, pour les obtenir, du bavardage, des sollicitations et de l'intrigue ; il faut du travail, de l'argent et du bon sens.

« Malheureusement il semble qu'un mauvais vent dessèche une partie des sources qui devraient féconder les champs et doubler nos richesses agricoles.

« Combien de bras abandonnent l'agriculture ! Dans l'espace de cinq ans, entre les recensements de 1851 et de 1856, la population de notre arrondissement, essentiellement agricole, a diminué de 2,500 âmes, c'est-à-dire d'un dix-neuvième, et ce sont en général les ouvriers les plus jeunes, les plus robustes, qui s'en vont. Cette funeste tendance n'a pas cessé depuis 1856, et cette année notamment, au moment des grands travaux de la fauchaison et de la moisson, il y avait pénurie de bras ; les grains de plus d'un épi, trop mûrs, sont tombés dans le champ et ont été perdus pour le laboureur et pour le public.

« Dans un pays où la petite propriété domine, ce n'est pas impunément que les bras de l'agriculture diminuent; on ne fait plus que l'indispensable : moins de travail, moins de progrès. En vain invoque-t-on le secours des machines; les moissonneuses auront de la peine à se propager dans un pays morcelé, et d'ailleurs la plupart des machines sont des moyens de couper ou de battre plus vite les récoltes, mais non pas de les augmenter, et c'est dans leur accroissement qu'est cependant le véritable progrès.

« L'argent est le nerf de l'agriculture comme de la guerre; pour avoir des champs mieux cultivés, des cultures nouvelles, des prés nouveaux, des bestiaux plus beaux et plus nombreux, il faut des travaux, des avances; on ne fait rien avec rien, et pour récolter de l'argent il faut en semer; or, tous ceux qui ont de l'argent se soucient fort peu de le placer dans la terre; l'argent s'en va presque tout aux rentes, aux obligations, aux entreprises industrielles; les agents de change sont les grands agriculteurs de ces capitalistes.

« Oh! ce n'est pas qu'on parle en mauvais termes, de l'agriculture; loin de là, on la proclame le premier des arts, le plus indispensable, le plus méritant; on lui fait force compliments, on lui ôte son chapeau; mais on se garde de lui donner son argent; on lui en enlève au contraire le plus que l'on peut.

« Voilà deux faits, deux fléaux qui nuisent plus à l'agriculture que l'humidité ou la sécheresse excessives. Parlerai-je des causes et des remèdes de ces deux fléaux qui ne viennent pas du ciel; non, certes; ce n'est ici ni le lieu, ni l'occasion de traiter ces graves questions qui inquiètent tout le monde, même le gouvernement; mais je dirai aux agriculteurs : Ne désespérez pas, il viendra un temps où les actions se trouveront d'accord avec les belles paroles; notre pays s'engoue vite, il se précipite, puis il revient bientôt; c'est un flux et reflux : après l'action la réaction.

« Il faudra bien qu'on revienne à l'agriculture, c'est une question de vie; l'agriculture est la source de toutes les autres richesses, l'agriculture est la base de la grandeur, de l'ordre et de la puissance des Etats, comme de la conservation et de la durée des familles, sans elle tout est vain et fragile, sans elle on bâtit des palais sur le sable.

« Propriétaires, gardez vos domaines et retournez la terre avec ardeur, par intérêt et en même temps par patriotisme, car

nul travail ne sera plus utile à tous. Vous n'aurez pas sans doute ces richesses éphémères que donnent les jeux, les spéculations, quelquefois la bassesse, la mauvaise foi et l'intrigue ; vous n'aurez que ce bien-être modeste que donnent la sagesse et la loyauté, mais vous serez riches de l'estime des honnêtes gens. Vous trouverez en remuant votre terre ce trésor dont parle le fabuliste, trésor qui s'accroîtra même avec les années sans que vous vous en doutiez et par une cause nouvelle et puissante.

« Bien des gens ont vendu leurs domaines pour avoir de gros revenus ; ils s'applaudissent de leurs placements en valeur de bourse ; mais attendez un peu et vous verrez s'ils n'ont pas tué la poule aux œufs d'or. Par le cours naturel des choses l'argent perd insensiblement de sa valeur, et la terre en acquiert ; c'est un fait que l'expérience démontre. Ainsi, depuis un siècle et demi, la valeur des propriétés rurales a décuplé en moyenne ; je pourrais même vous citer des domaines dont la valeur vénale est quinze et vingt fois plus considérable aujourd'hui qu'en 1700. Cet accroissement a eu lieu à des époques cependant où rien d'extraordinaire ne s'était passé dans la production des métaux précieux.

« Mais depuis quelques années des faits nouveaux vont précipiter cette marche infaillible des choses. Qui n'a entendu parler de la découverte des mines d'or de la Californie et de l'Australie ; depuis six ans la quantité de monnaies en circulation s'est accrue de près de deux milliards pour la France seulement ; rien n'annonce la fin de cette abondance de l'or, au contraire de nouvelles découvertes se font chaque année. Nous verrons, dès lors, le prix de toutes les denrées, le prix de la terre augmenter dans une proportion considérable ; le rentier s'appauvrira chaque jour ; la pièce de cinq francs dans un certain nombre d'années ne vaudra plus en réalité que ce que valent aujourd'hui quatre francs, trois francs, deux francs peut-être, tandis que le propriétaire foncier aura fait en gardant sa terre le meilleur des placements.

« Il y a longtemps qu'on a remarqué que les fortunes mobilières ne passent presque jamais la troisième génération ; ce sera bien pis avec ces faits qui domineront toute la question économique. Les propriétaires qui ont vendu leurs domaines pour avoir plus d'aisances, de jouissances, car on ne parle partout que de jouir, c'est un des grands mots du siècle, éprouveront la gêne dans leur vieillesse et légueront la détresse à leurs enfants, tandis

que le propriétaire qui aura gardé ses champs verra sa fortune s'accroître et sa famille assurée de ne pas déchoir. Propriétaires agriculteurs, si vous savez, en outre, donner à la terre ce qu'il faut pour qu'elle soit plus féconde, si vous êtes actifs, intelligents, la position de votre famille grandira avec la production de votre terre et la considération qui s'attachera à vos travaux.

« Fermiers, ne placez pas vos économies en valeurs de bourse ; ne quittez pas vos travaux au grand air et au grand jour, la profession libre où vous dirigez, où vous commandez, pour mendier une méchante place dans je ne sais quel bureau ou chemin de fer où vous végétez, sans cesse à l'attache ; placez votre argent dans la culture améliorée du sol ; si vous êtes actifs et intelligents, il doit vous rapporter un plus gros intérêt que dans des placements de bourse ; le grand changement qu'amène l'abondance de l'or vous secondera, et conservez une profession qui vous donne la santé du corps et de l'âme.

« Ouvriers agricoles, restez dans vos campagnes. Les ouvriers qui ont abandonné les champs pour les villes et les grands chantiers sont séduits par de gros salaires, mais ils les mangent presque tous à mesure qu'ils les gagnent ; ils contractent des habitudes de dépenses, des besoins factices, souvent des maladies, suites d'excès, qui ne leur laissent la plupart du temps, pour leur vieillesse, que la perspective de la misère et de l'hôpital. Tandis que vous, qui aurez eu le bon sens de rester chez vous, à la campagne, vous conserverez vos habitudes d'ordre et d'économie, l'esprit de famille, qui est une vertu et en même temps un capital ; vous garderez, vous améliorerez votre champ, vous l'accroîtrez même ; vous y trouverez, ainsi que dans votre travail, les moyens de vivre convenablement au sein d'une famille heureuse et avec la paix de la conscience.

« Propriétaires, fermiers, ouvriers des campagnes, restez dans vos professions, soyez agriculteurs, non pas par nécessité, mais par goût, vous avez le plus noble et le meilleur des états. Il y a partout des mines d'or, il s'agit de remuer la terre avec persévérance, avec ardeur, avec intelligence, pour les trouver ; l'agriculture vous donnera l'aisance, le bonheur, l'indépendance, les joies de la famille.

« Rentiers, ouvriers des villes, qui êtes obligés d'acheter tout ce qui vous est nécessaire pour vivre, vous êtes intéressés plus que personne aux progrès de l'agriculture, qui peuvent seuls amener l'abondance. Répétez avec moi :

« Vivent les agriculteurs qui font vivre tout le monde. »

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE JOIGNY.

Dans sa séance du 13 mars 1858, une Commission composée de trois membres, à chacun desquels il devait être délivré 100 kilogrammes de l'engrais de Pen-Bron, a été chargée d'expérimenter cet engrais et de faire un rapport sur les résultats qu'ils en auraient obtenus. Dans la même séance la Société a décidé qu'elle ferait l'acquisition de deux taureaux de la race cotentine pure qui seraient vendus aux enchères publiques, soit à deux de ses membres, soit à des cultivateurs de sa circonscription.

Cette décision a été réalisée au mois de mai suivant. MM. Petitjean et Chantemille se sont rendus acquéreurs des deux taureaux, et la Commission, dans son rapport, a exprimé l'opinion que les taureaux achetés et revendus à prix réduits par la Société devaient être considérés comme des reproducteurs aptes à régénérer la race bovine dans les localités où ils étaient placés, et qu'ils rendraient de grands services en donnant des produits tout à la fois lactifères et faciles à l'engraissement.

Dans les différents rapports des Commissions formées en vue du concours de la Société en 1858, nous remarquons celui qui a trait aux expériences faites par M. Baudelocque, de Chichery, pour préserver ses vignes des atteintes de la gelée.

Ses paillassons sont confectionnés avec deux bouts de vieux cercles, l'un porte 50 à 60 et l'autre 35 à 40 centimètres de longueur : on étend transversalement de la paille ferme sur le bout de cercle le plus court, puis on applique sur la paille longue de 30 à 35 centimètres le plus long que l'on cloue avec le premier ; la paille ainsi fixée, on pique le paillason au pied du cep côté du nord.

« Ce système, ajoute le rapporteur, est, à notre avis, beaucoup plus avantageux : 1° que la mousse qui, entassée sur le cep, attendrit la pousse et entretient une humidité le plus souvent très-préjudiciable ; 2° que la paille, forme de ruche, laissant inévitablement des interstices par où pénètre le vent du nord qui détruit nos espérances ; 3° enfin, que les planchettes beaucoup plus chères qui, lorsqu'elles ne sont pas parfaitement jointes, ou qu'elles viennent à se fendre, permettent alors à la gelée de sévir sur les parties qui se trouvent par ce fait non couvertes.

« Ce système a encore sur la planchette l'avantage d'une grande économie, parce qu'il est moins dispendieux et parce qu'il n'oblige pas de piquer des pisseaux à l'époque de l'année toujours humide et par suite destructible pour le pied du pisseau.

« M. Baudelocque nous a dit et nous croyons qu'un ouvrier peut confectionner 4 à 500 paillassons par jour, et ils ne reviennent guère qu'à 1 fr. 50 le cent.

« Ainsi un hectare de vigne contient 12,000 ceps, c'est donc une dépense de 150 fr. par hectare, mais comme ces paillassons peuvent servir six années au moins, les frais en réalité ne s'élèvent annuellement qu'à 25 fr. »

Dans le programme de son concours, la Société a réservé des primes et récompenses non-seulement aux instituteurs qui ont donné avec le plus de zèle et de succès à leurs élèves les meilleures notions d'agriculture, mais encore aux élèves même qui ont le mieux profité de ces leçons. Son Bulletin du troisième trimestre contient d'utiles conseils de M. Boudier, pharmacien à Joigny, sur le chaulage des blés. La manière d'opérer qu'il recommande est la suivante :

« Pour un hectolitre de semence on prend 250 grammes de sulfate de cuivre (*vitriol bleu des anciens*), on le met dans une terrine en grès, et non pas dans un vase de fonte ou de fer ; on jette dessus dix litres d'eau chaude, ou bouillante si l'on veut aller plus vite ; on agite le liquide et, dès que le sel est dissous, on peut le verser sur le blé avec un arrosoir, en ayant soin de bien remuer avec une pelle en bois, pour que chaque grain en reçoive sa part. Si on veut employer le sulfate de soude (*sel de glauber*), il faut en mettre trois fois autant et opérer de la même manière.

« Il ne faut jamais préparer ses semences plus de deux ou trois jours à l'avance. Avec le sulfate de cuivre on a à craindre, d'une part, des dangers pour le semeur ; d'un autre côté, le grain mouillé longtemps d'avance s'échauffe et donne une moins belle végétation. L'acide arsénieux employé autrefois doit être banni pour toujours. »

M. Casimir Thierry a fait part à la Société de ses expériences sur la culture des différentes variétés de sorgho. Le sorgho sucré lui a produit un fourrage vert très-abondant ; la graine n'en est pas venue à maturité. Le sorgho rouge lui a produit autant et lui a paru facile à acclimater ; le sorgho impi si talle beaucoup

sans grandir autant que les autres, il croit que cette espèce ferait de très-bons pâturages pour les moutons et leur procurerait du fourrage dans les moments de chaleur. Quant au sorgho à balai dont la végétation diffère sensiblement, il ne talle pas et pousse comme le chanvre. La graine a acquis une parfaite maturité. Il ne craint pas le froid et il a produit en quantité du bon fourrage.

Le même agriculteur a préconisé la carotte blanche des Vosges qu'il cultive depuis 1854. Elle est selon lui plus productive et plus facile à arracher que la carotte blanche à collet vert; elle contient aussi plus de principes nutritifs. Poussant en terre sans collet elle souffre moins de la sécheresse et est plus dure à la gelée. M. Mexmoron-Dombasle de Nancy, qui la lui a procurée, ne cultive aujourd'hui que cette espèce.

Enfin le bulletin se termine par un rapport de M. Bourbon sur l'utilité des assurances contre la grêle et les services qu'elles peuvent rendre à l'agriculture, et par un rapport de M. Ravin sur l'apiculture.

Des diverses expériences faites sur le blé d'Egypte par plusieurs membres il est résulté que ce blé ne paraît pas devoir être cultivé avec avantage dans la contrée.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE L'ARRONDISSEMENT
DE TONNERRE.

Un rapport de M. Lambert relatif aux expériences comparatives faites à Tanlay par les élèves de l'école communale sur les résultats de la culture du blé planté au doigt, et du blé semé à la volée, expériences peu favorables en fin de compte au premier système en raison du temps et de la main d'œuvre qu'il exige, un autre rapport de M. Camille Dormois relatif à ses essais de plantation de onze variétés de blé à la cheville, essais qui lui ont démontré que la plantation à la cheville offre des produits plus considérables que le semis à la volée, forment deux mémoires dignes d'intérêt.

Les observations de M. Thierry sur le troupeau de la ferme de

la Faulle, insérées au dernier bulletin de cette société, ont fourni à cet agriculteur l'occasion d'émettre sur l'élevage des moutons des principes généraux qui méritent de fixer l'attention. Nous en extrayons ce qui suit :

« Dans l'état actuel des besoins de l'industrie et des populations le grand, l'important et le plus lucratif problème à résoudre, par l'éducation ovine, est la double production de la laine et de la viande. *Améliorer* les races de bêtes à laine, soit par des appareilllements judicieux, soit par des croisements rationnels, et par une alimentation appropriée, suffisante et opportune, de manière à produire : 1° de la laine en quantité, mais dont les qualités, satisfaisant les exigences de l'industrie, en assurent l'écoulement ; 2° de la viande bonne, précoce et en quantité suffisamment rémunératrice ; telle est, en présence des éleveurs de moutons, la haute question à l'ordre du jour. Double question d'économie rurale et sociale d'autant moins comprise des cultivateurs — à en juger par ce qui se passe autour de nous — qu'elle doit avoir une influence salubre plus grande sur l'agriculture, l'industrie, et, partant, sur le bien-être des populations.

Le mot de l'énigme : PROGRÈS AGRICOLE, que nous cherchons tous, est : ENGRAIS. Dans la production des engrais gît donc la solution du plus grand problème social. Or, pour fabriquer des engrais, il faut des animaux ; pour élever et entretenir des animaux, il faut posséder les moyens de les nourrir. Mais non à l'exemple de nos cultivateurs — les petits, surtout, — qu'il suffise de leur donner à manger seulement pour les faire vivre et les empêcher de mourir de faim ; pour que les animaux rendent de bons et fertilisants engrais, ainsi que des produits (travail, lait, laine, viande, etc.) justement rémunérateurs des soins et dépenses, ils doivent recevoir une alimentation convenable, c'est à-dire uniforme, en quantité suffisante, variée, appropriée suivant les circonstances et les besoins, et distribuée en temps opportun.

Le dicton des campagnes :

« Bien nourrir on ne gagne guère, mal nourrir on perd tout »

est d'une grande justesse. Et en effet, considérez les animaux comme des machines et des fabriques qui fonctionnent et produisent suivant l'intelligence d'un directeur : alimentez mal une machine, vous n'aurez point de travail ou qu'un travail incom-

plet, mauvais; donnez des matières premières en insuffisante quantité ou des matières altérées à une fabrique, elle ne vous rendra point ou que peu de produits, ou que des produits inférieurs; de même, nourrissez mal les animaux, donnez-leur des aliments avec parcimonie ou de mauvaise qualité, outre que leur santé s'altérera, que leur constitution s'usera plus vite, vous n'obtiendrez point ou qu'un faible travail, que des engrais peu abondants et peu fertilisants, du lait rare et maigre, de la laine en petite quantité, légère, cassante; de la viande de basse boucherie, peu substantielle, etc., etc.

Abordant ensuite la question de la stabulation il continue ainsi :

L'idée que l'existence, la santé et les produits du mouton sont inséparables de la vie champêtre, est des plus enracinées dans l'esprit de nos cultivateurs. Si intelligents qu'ils soient de l'étiologie des accidents de toutes sortes qui résultent de la pratique du pâturage, celle-ci est tellement passée dans leurs habitudes qu'ils la croient d'une nécessité absolue et qu'ils y persistent jusqu'à en abuser.

Dans le canton de Flogny, par exemple, à part la cachexie aqueuse qui les décime fréquemment, les troupeaux n'y sont-ils pas toujours dans un état de misère? Dévorés par la gale en hiver, les pauvres animaux qui les composent n'ont souvent plus de laine sur le dos au printemps, et encore les rares toisons respectées ou qui résistent tiennent-elles à peine, la laine altérée casse-t-elle par la moindre traction. Et cependant, les cultivateurs qui savent très-bien qu'une nourriture de mauvaise qualité, trop aqueuse; que des pâturages humides où les plantes, mauvaises par leur nature, renferment beaucoup d'eau de végétation; que les intempéries, la fatigue et par l'étendue des terrains parcourus et par l'état naturel de la terre qui s'attache aux pieds, etc., jouent le principal rôle dans le triste et trop réel tableau que je viens de dérouler; les cultivateurs, dis-je, ne réforment pas, ne cherchent même pas à réformer leur routine, à modifier cette pratique, à amender l'alimentation de leurs bêtes à laine. Il semble qu'à leur avis il faut aux moutons de l'herbe verte prise en liberté, par eux, dans les champs; aussi, les conduisent-ils aux pâturages, en tout temps, et c'est une chose grande de leur part s'ils les tiennent à la bergerie pendant la pluie ou la neige. J'ai vu très-souvent les bergers faire choix des lieux qu'ils devraient fuir avec la plus grande sévérité, tels que les

fossés, les endroits humides, parce que l'herbe y croît rapidement et y abonde.

On m'objectera, je le sais, que la nourriture à la bergerie coûte beaucoup plus cher que celle des pâturages, par la raison que, sur des friches, des jachères ou des prairies, les bêtes ovines utilisent, au profit de la ferme, des herbes qui seraient perdues ou qui n'ont de valeur que dans ce cas, et que, sans cette masse alimentaire, il faudrait de beaucoup restreindre la population des troupeaux.

Ce fait très-puissant, en apparence du moins, est, ce me semble, contestable. Et d'abord, cette herbe des friches, des jachères, des prairies, serait-elle réellement perdue? Ne serait-elle pas mangée avec beaucoup plus d'avantages pour les animaux et plus de profit pour la ferme pendant les beaux temps, si, peu éloignée, elle vaut la peine de la démarche des troupeaux?

Ensuite, j'admets que les animaux consomment plus à la bergerie; en retour ne produisent-ils pas plus en quantité et en qualité? — Consomment-ils véritablement plus? En valeur vénale, peut-être; relativement ou dans l'intérêt de l'exploitation, j'en doute. Assurément si le cultivateur achète des fourrages, s'il cultive des fourrages par spéculation, je veux dire pour vendre, et qu'il les compte à ses moutons au prix du marché, l'objection paraît juste. Mais avec un pareil système, on n'élèverait et n'entretiendrait aucun animal de rente dans une ferme. Serait-ce là une bonne gestion? — Dans quel état, au bout de quelques années, serait la ferme ainsi exploitée? — Avec quoi le fermier la cultiverait-il et réparerait-il les forces épuisées de ses terres s'il vendait les produits directs ou bruts de ses cultures et surtout ses fourrages (1)?

(1) En général, permettez-moi de le dire en passant, pour qu'une ferme s'améliore, et, dans mon sens, pour que son exploitation soit lucrative, qu'elle nourrisse et prépare une retraite honorable à celui qui la fait valoir, tout ce qui sort des terres doit y rentrer sous forme de travail et d'engrais.

Je m'explique.

Je ne comprends de bonne direction de ferme que lorsqu'il n'est vendu, en produits bruts, que des grains de céréales et spécialement du blé dans les pays où, comme les nôtres, c'est la culture principale; — de même du seigle, de l'orge, de l'avoine, etc., dans ceux où ces plantes sont dominantes, — toutes les autres récoltes étant consommées dans la ferme et transformées en produits nouveaux: animaux, viande, lait, laine, etc.; à moins toutefois qu'on y fasse des cultures industrielles, auquel cas l'exploitant, qui livre ses produits bruts,

D'autre part, quelle nourriture les animaux trouvent-ils dans les champs, pendant les mois de décembre, janvier, février et mars ? On pourrait ajouter la dernière quinzaine de novembre et la première d'avril. Et les plantes rares qu'ils rencontrent, quelle valeur nutritive ont-elles ? — Quoiqu'il en soit, des animaux exposés au grand air, qui marchent, qui fatiguent, prennent, suivant l'expression vulgaire, de l'appétit ; pour subvenir à ce surcroît d'emploi de forces, les organes dont le mouvement de décomposition est augmenté, fonctionnant avec plus d'activité, usent une plus grande quantité de principes nourriciers. Conséquemment, pour s'entretenir en bon état et produire, les animaux exigent une alimentation plus abondante, plus succulente, que lorsqu'ils restent au repos.

D'ailleurs, ce n'est plus l'objet d'un doute pour moi aujourd'hui, un troupeau de cinquante brebis entretenu à la bergerie et aux pâturages dans les conditions que j'ai fait connaître, donne au moins autant, en bénéfices nets, qu'un troupeau de cent bêtes livré au système pastoral, comme on le pratique malheureusement trop dans trop de contrées. Ainsi, on ne peut le contester :

Masse beaucoup plus considérable d'engrais de meilleure qualité ;

doit en retenir tous les résidus susceptibles de faire ou des engrais pour ses terres ou des aliments pour son bétail.

A l'appui de ce que j'avance, jetez les yeux sur les fermes beaucoup trop fréquentes où on conduit grains, fourrages, pailles, etc., au marché ; où, pour me servir d'une locution populaire, *on fait argent de tout* ; comparez-les avec celles, malheureusement trop rares, où à l'exception du blé, tous les autres grains, fourrages, racines, etc., sont consommés dans la ferme. Examinez avec attention l'ensemble de chacune de ces exploitations : celles-là qui, aux yeux du vulgaire, paraissent si prospères, ne trahissent-elles pas la gêne, et celles-ci ne respirent-elles pas l'aisance ? — Descendez dans les détails : allez dans les champs, voyez le déplorable état des terres, comme les récoltes sont chétives dans celles-là, et comme les terres sont bien tenues, comme les cultures sont variées, quelle végétation luxuriante, dans celles-ci. — Entrez dans les fermes : là, vous ne trouvez point d'engrais, ou le peu qui existe n'est pas soigné, il occupe toute la cour et se perd sous les pieds des animaux qu'il salit ; ici, fumiers nombreux qui n'encombrent et n'infectent ni la cour ni les habitations, relégués, bien ramassés qu'ils sont dans un coin, défendus des volailles et conduits aux champs en temps opportun. — Pénétrez dans les étables : là, bétail restreint, très-insuffisant même pour les travaux des champs, et dans quel misérable état est-il ! que peuvent être son travail, sa viande, son lait, sa laine, son fumier ? Ici, animaux de toute espèce nombreux, bien portants, vigoureux, donnant des produits abondants et de bonne qualité.

Laine plus abondante et supérieure par sa force ;
 Croît plus assuré et d'une grande valeur ;
 Réformes moins délabrées, faciles à vendre ;
 Mortalité moindre.

Je suis intimement convaincu que, dans les contrées au sous-sol imperméable, où les moutons sont si souvent décimés par la pourriture, les cultivateurs n'auraient qu'à se louer de cette méthode. Et voyez, Messieurs, où leur mauvais génie, cette malheureuse routine pousse les cultivateurs des pays humides : bien moins que les cultivateurs des pays perméables, secs, ils évitent d'envoyer les moutons aux champs pendant les temps pluvieux et la mauvaise saison ; cependant, et ceci dépasse l'imagination, la principale raison de l'entretien du mouton, chez eux, est la production des engrais. Ecoutez encore : si, à leur persistance à vouloir entretenir des moutons suivant leur système, on leur objecte les pertes qu'ils font en produits et en bêtes, ils répondent que le mouton, pour eux, est un mal nécessaire, qu'ils ne peuvent s'en passer pour le fumier. Or, atteignent-ils leur but ? Les animaux passant une grande partie de leur existence dans les champs, que d'engrais de perdus !

Plus loin, à propos de la triple production de la laine, de la viande et des engrais, M. Thierry dit :

Depuis quelques années le vent souffle à la production de la viande ; il semblerait, à entendre certaines personnes enthousiastes, que, en cet endroit seul, gît le progrès ou le moyen de satisfaire les besoins des populations, et qu'on ne doit rien négliger, sinon tout sacrifier, pour y parvenir. Ecoutez plutôt un jeune réformateur qui, dans son rapport au comice d'Ancy-le-Franc pour le concours de l'espèce ovine, *« s'efforce de faire ressortir l'avantage que le cultivateur trouverait dans un mélange de sang anglais et dans la production de la viande. »*

Je ne conteste pas l'utilité de la viande, la large part qu'elle prend et qu'elle doit prendre dans l'alimentation de l'homme ; mais on ne doit pas perdre de vue les autres besoins de celui-ci, par exemple, ses vêtements, pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe. Et puis est-il donc toujours indispensable de recourir au sang anglais pour produire des animaux de boucherie ?... Dans cette question comme dans toutes celles d'économie sociale, ne faut-il pas savoir allier les intérêts du producteur avec les besoins ou les intérêts du consommateur ?

Or, prenant en considération ces deux intérêts intimement liés, les circonstances de climat et de culture de la localité où on se trouve, peut-être aussi les habitudes, les usages de cette localité, — toutes choses qu'il n'est pas possible de réformer radicalement en peu de temps, — j'arrive à cette conclusion :

Que, en dehors des engrais qui ne peuvent et ne doivent être négligés dans aucun cas, on doit produire :

Ici — pays à terrains secs, perméables — *de la laine* d'abord, puis *de la viande* ;

Là — localités au sol humide, imperméable — *de la viande* et secondairement *de la laine*.

Se bien pénétrer des avantages de la stabulation, comme des inconvénients de l'abus du pâturage et ne livrer les animaux, à ce dernier, que dans des circonstances favorables, limitées ; choisir une race peu délicate sur la qualité des aliments, apte à s'engraisser et à donner de la bonne viande dans un âge peu avancé, de sorte que les animaux se renouvellent fréquemment ; voilà, avec les principes qui découlent de ce que j'ai dit plus haut, tout le secret de l'importante réforme ».

Les autres Comices n'ont pas fourni de renseignements sur leurs travaux et discussions pendant le cours de l'année 1858.

ADDITIONS.

A la liste des membres titulaires de la Société :

M. de Viviers fils, à Viviers, près Tonnerre.

A la suite du rapport présenté par M. Brette, au nom de la Commission d'horticulture, page 72 :

**« Je ne dois pas clore ce rapport sans exprimer de vifs
« remerciements à MM. Gilles et Bonnaire, pour le zèle éclairé
« qu'ils ont apporté dans l'accomplissement de notre commune
« mission. »**

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE BULLETIN DE 1858
DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE POUR L'ENCOURAGEMENT
DE L'AGRICULTURE.

	Pages.	
Liste des membres titulaires	5	
— du bureau	14	
— du conseil d'administration.	14	
— honoraires et membres correspondants . .	14	
 <i>Séance du 27 février 1858.</i> — Règlement des dépenses du concours de 1857 avec le Comice de Sens. — Approbation des articles modificatifs des statuts. — Vote d'un crédit pour le Congrès scientifique. — Nomination de délégués au Congrès des délégués des sociétés savantes. — Id. au concours régional de Blois. — Apurement du compte de M. Jourdain, trésorier. — Observations de MM. Boulard-Moreau, Rochefort et Petit sur le sorgho. .		15 à 21
Rapport de M. Challe sur les <i>Entretiens familiers sur l'agriculture et l'horticulture</i> de M. Patinot.	21	
Notes et propositions de M. Boulard-Moreau sur le sorgho . .	30	
 <i>Séance du 31 mai 1858.</i> — Programme de la session publique de 1858. — Nomination des commissions du concours. — Rapports sur les concours du comice de Sens et du comice d'Auxerre. — Vote sur les conclusions du rapport de M. Raoul, relatif aux publications du comité de Beaune. — Vote du budget de 1859. — Programme des questions de l'enquête agricole sur l'arrondissement de Tonnerre.		32 à 44
Rapport de M. Raoul sur les publications du comité de Beaune.	44	
Rapport de M. Livras sur la plantation de la vigne.	48	
 SESSION PUBLIQUE 1858. — Concours à Tonnerre de la Société centrale, réunie à la Société d'agriculture et d'industrie de Ton-		

	Pages.
nerre et aux Comices d'Ancy-le-Franc, Flogny et Noyers	82
Réponses aux questions de l'enquête agricole	83
Rapport de M. Bourguignat, au nom de la Commission des améliorations agricoles et des amendements	87
Rapport de M. de Bogard, au nom de la Commission de l'enseignement agricole et des serviteurs agricoles	69
Rapport de M. Brette, au nom de la Commission d'horticulture.	72
Rapport de M. Roze, au nom de la Commission de viticulture .	79
Rapport de M. Lambert sur les gardes champêtres et les bergers	81
Distribution des médailles et primes	84
Exposition horticole. — Compte-rendu par M. C. D.... .	93
Mémoire de M. Guichard, sur <i>Ce qu'on laisse perdre en agriculture</i>	98
<i>Séance du 29 novembre 1858.</i> — Apurement du compte du secrétaire, relatif au concours de 1857. — Décision sur les modifications apportées au règlement. — Proposition de M. Vincent pour la création d'une pépinière viticole départementale. — Offres de M. de Bogard, relatives à son verrat anglais. — Fixation de l'arrondissement où se tiendra le concours de 1859. — Communication de M. Hamelin, de Chitry, sur la distillation du marc de pommes. — Proposition de M. Rochefort sur la création d'une société horticole départementale.	
Résultats généraux du concours départemental de 1858 ; rapport de M. Rouillé, secrétaire.	108 à 113
Travaux et discussions de la Section d'agriculture du Congrès scientifique de France, à Auxerre ; compte-rendu présenté par M. Rouillé	113
Recherches sur l'alimentation des chevaux	122
Travaux des Sociétés d'arrondissements et des Comices cantonaux pendant l'année 1858	132
Comice de l'arrondissement d'Avallon. — Notice de M. Renaud, sur l'élevage des poulains. — Allocution de M. Raudot ; préceptes généraux d'économie rurale.	138
Société d'agriculture de Joigny. — Acquisition de deux taureaux de race cotentine. — Paillason préservateur de la gelée, système de M. Baudelocque. — Conseils sur le chaulage des blés.	

	Pages
— Communication de M. Casimir Thierry sur les différentes variétés de sorgho et sur la carotte blanche des Vosges	148
Société d'agriculture et d'industrie de Tonnerre. — Expériences comparatives sur la plantation du blé au doigt, à la volée, à la cheville. — Mémoire de M. Thierry sur le troupeau de la ferme de la Faulle et sur l'élevage des moutons	150
Additions	157



SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.



LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ CENTRALE DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

MEMBRES TITULAIRES.

- MM.** ARRAULT, membre du Conseil Général, à Toucy.
DE BADEREAU, propriétaire, à Vincelles.
BADIN D'HURTEBISE, juge de paix, à Crain.
BARBIER, fermier, à Festigny.
BARBIER, propriétaire, à Thorigny.
BARDOUT, propriétaire, à Vincelottes.
BARREY, ancien notaire, à Saint-Sauveur.
BARREY, ancien maire, à Toucy.
Comte LÉON DE BASTARD, propriétaire, à Maligny.
BAUDELLOCQUE, propriétaire, à Chichery.
BAUDOIN aîné, membre du Conseil Général, à Auxerre.
BÉGUE, notaire honoraire, à Villeneuve-l'Archevêque.
BERNARD, propriétaire, à Héry.
BERT, conseiller de préfecture, à Auxerre.
BERTHELIN-DESBYRONS, ancien avoué, à Sens.
BERTIN, propriétaire, aux Baudières (Héry).
BERTRAND, membre du Conseil Général, à Paris, rue des
Saints-Pères, 33.
DE BÉRU, propriétaire, à Béru.
BICÉ, commissionnaire en vins, à Chablis.
DE BILLY (Auguste), propriétaire, à Saint-Georges.
DE BILLY (Louis), propriétaire, à Auxerre.

MM. BINOCHÉ aîné, propriétaire, à Champs.

DE BOGARD, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.

BOISSEL, ancien député, à Paris, rue Guy-Labrosse, 9.

BOITTÉLLE, préfet de police, à Paris.

BONNAIRE, propriétaire, à Civry.

BONNARD, maître d'hôtel, à Auxerre.

BONNAULT, propriétaire, à Chevannes.

BONNEVILLE, ancien conseiller de préfecture, à Auxerre.

BONNEVIOT, médecin, à Champignelles.

DE BONTIN* (Irénee), propriétaire, au Deffand (Saints).

BOUDARD (Athanase), instituteur à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes.

BOULARD DE VAUXCELLES, propriétaire, à Villefargeau.

BOURBON, directeur de la Compagnie la *Garantie agricole*, à Saligny.

BOURGEON, fermier, à Villefargeau.

BOURGOIN-DUGAS, propriétaire, à Mézilles.

BOURGUIGNAT, maire, à Argenteuil.

DE BOURSTE, propriétaire, à Auxerre.

BOUTILLIÉ, propriétaire, à Augy.

BRÉARD, médecin-vétérinaire, à Villeneuve-l'Archev.

BRETTE, ancien notaire, à Seignelay.

Comte DE BRESSIEUX, membre du Conseil Général, à Savigny.

BRINCART, membre du Conseil Général de l'Yonne, à Paris, rue Castellane, 4.

BRUNOT, propriétaire, à Hauterive.

BURET DE SAINT-ANNE, propriétaire, à Champvallon.

CABASSON, avoué, à Auxerre.

CALLAIS, gendre Bezine, propriétaire, à Brion.

CHALLAN, juge de Paix, à Ancy-le-Franc.

CHALLE, membre du Conseil Général, à Auxerre.

CHALLE, sous-préfet, à Barbezieux (Charente).

CHALLE, (Jules), négociant, à Auxerre.

CHAMBON (Achille), marchand de bois, à Appoigny.

CHANTEMILLE, directeur du *Cheptel*, à Joigny.

MM. CHARREAU, propriétaire, à Cravant.

CHARIÉ, juge, à Auxerre.

CHARPILLON, notaire, à Saint-Bris.

CHAPT (Etienne), propriétaire, à Irancy.

CHAVANCE (Pierre), fermier, à Beauvais (Noyers).

CHAVANCE, fermier, à Charmelieu (Saint-Cyr-les-Colons).

CHÉREST, membre du Conseil Général, à Auxerre.

DE CHÉRON, propriétaire, à Chablis.

CHEVALLIER, juge de paix, à Vermenton.

CHOPPIN (Louis-Edme), propriétaire cult., à Migennes.

Marquis DE CLERMONT-TONNERRE, propr., à Ancy-le-Franc.

COISSIEU, commissionnaire en vins, à Chablis.

COLLOT, cultivateur, à Lormeau (Vaudeurs).

CORDIER, propriétaire, à Montjalin (Sauvigny-le-Bois).

COSTEL, juge de paix, à Cruzy.

CROCHET, propriétaire, à Mailly-le-Château.

DALLEMAGNE (Charles), banquier, à Auxerre.

DALLEMAGNE (Henri), banquier, à Auxerre.

DAVID-GALLEREUX, propriétaire, à Chablis.

DÉCOCHARD, propriétaire, aux Chaudins (Gy-l'Évêque).

DEJUST, juge de paix, à Courson.

DEJUST, notaire, à Seignelay.

DEJUST-DESERIN, membre du Conseil général, à Ouanne.

DELAGNEAU (Alexandre), propriétaire à Vorvigny (Esson).

DELIONS, maître de poste, à Sens.

DEMAY-PARIS, propriétaire, à Auxerre.

DEMOUCHY, propriétaire, à Lignorelles.

DESMAISONS, conduct. des ponts et chaus., à Auxerre.

DESMOITHIERS, ancien maire, à Tannerre.

DESNOYERS, ancien maire, à Vézelay.

DETHOU, propriétaire, à Bléneau.

-DHUMEZ, membre du Conseil général de l'Yonne, à
Ronchères.

DIONIS DES CARRIERES, docteur-médecin, à Auxerre.

DODUN, propriétaire, à Chemilly, près Seignelay.

DORLHAC DE BORNE, dir. de l'Ecole normale, à Auxerre.

DOUCET, propriétaire, à Toucy.

DUCHÉ aîné, manufacturier, à Paris, rue des Petits-Pères, 11.

DUCHEMIN, imprimeur, à Sens.

BARON DUCHESNE DE DENANT, propriétaire, à Mézilles.

DURAND, propriétaire, aux Loges (Vaudeurs).

DURAND DESBORDEAUX, propriétaire, à Cheny.

ESCALLIER aîné, propriétaire, à Auxerre.

ESCLAVY, propriétaire, à Truchien (Fontenouilles).

ESCLAVY (Charles), propr., à la Gruerie (Fontenouilles).

FÉLIX fils, propriétaire, à Appoigny.

FÉLIX, propriétaire, à Saint-Bris.

DUK DE FEZENSAC, propriétaire, à Prunoy.

FLANDIN, conseiller à la cour imp., rue Cassette, 16, à Paris.

FLOCARD, adjoint au maire, à Auxerre.

FOACIER, memb. du Cons. gén. de l'Yonne, à Serbonnes.

DE FONTAINE, maire, à Fontaine-la-Gaillarde.

DE FONTAINE (Louis), propriétaire, à Fontaine-la-Gaillarde.

FOURCAULX, directeur de la *Bourguignonne*, à Auxerre.

FRANÇOIS, horloger, à Auxerre.

FRANÇOIS-CHASLIN, membre du Conseil gén., à Bazarnes.

FRONTIER, cond^r des ponts et chaussées, à Magny (Merry).

FOURCHOTTE, propriétaire, à Sommechaize.

FOURREY, propriétaire, à Venisy.

- GALIMARD, propriétaire, à Saint-Florentin.

GAMET fils, propriétaire, à Montigny.

GARNIER, ancien député, au Havre.

GANDRILLE (Dieudonné), propriétaire, à Saint-Sauveur.

GAUDET-PRÉCY, propriétaire, à Diges.

GAUTHERIN-RAMPONT, ancien maire, à Chablis.

GENTY, propriétaire, à Saint-Julien-du-Sault.

GERBERON, instituteur, à Bours-en-Othe.

GILLET, propriétaire, à Saint-Aubin-Château-Neuf.

GIRODON (Elie), propriétaire, à Epineau-les-Voves.

GOBRY, maire, à Sognes.
GONNEAU, propriétaire, à Saint-Sauveur.
GONTARD, propriétaire, à Domecy-sur-Cure.
GRAVIER, propriétaire, à Saint-Aubin-Château-Neuf.
GRESLÉ, propriétaire, à Saint-Aubin-sur-Yonne.
GUENEAU-GUENIER, propriétaire, à Saint-Bris.
GUENIER, maire, à Saint-Bris.
DE GUERCHY, propriétaire, à Treigny.
GUÉRIN DE VAUX, procureur impérial, à Versailles.
GUICHARD, propriétaire, à Soucy, près Sens.
GUILLIER, propriétaire, à Avallon.
GUILLIN, propriétaire, à Asquins.
HAMELIN, limonadier-distillateur, à Chitry.
HAMELIN, avoué, à Tonnerre.
HALLEY, maire, à Marmeaux.
BARON DU HAVELT, membre du Conseil Général, aux
Barres (Sainpuits).
HERMELIN, juge de paix, à Saint-Florentin.
HERNOUX, ing. en ch. des ponts et chaussées, à Auxerre.
HOTTOT, ancien sous-préfet, à Avallon.
HOUCHOT, maire, à Villemer.
HOUDAILLE, membre du Conseil général; à Saint-Germain-
des-Champs.
HOUZELOT, ancien huissier, à Ligny-le-Châtel.
HUGOT, propriétaire, à Venizy.
HUNOT, maire, à Esnon.
HUNOT, propriétaire, à Hauterive.
JACQUES PALOTTE, propriétaire, à Serrigny.
JACQUILLAT, maire, à Chemilly-sur-Serein.
JARRY, ancien notaire, à Saint-Sauveur.
JAUDÉ-DELAFAIX, propriétaire, à Coulanges-la-Vineuse.
JAVAL (Léopold), député, rue Chauchat, 10, à Paris.
JEANNEZ (Edouard), propriétaire, à Vermenton.
JOLLY aîné, propriétaire, à Auxerre.
JOURDAIN, receveur général, à Auxerre.

JOINON, vétérinaire, à Lain.

JULLIEN, curé, à Chailley.

DE LABROSSE, membre du Conseil général, à Courterolles
(Guillon).

LACOUR père, propriétaire, à Saint-Fargeau.

LACOUR fils, propriétaire, à Saint-Fargeau.

LAGOGUEY, propriétaire, à Malicorne.

LAGRÉMOIRE, propriétaire, à Joigny.

LALLEMAND, greffier en chef, à Auxerre.

LALLIER, membre du Conseil général, à Sens.

LAMBERT (Eugène), propriétaire, à Tanlay.

LAMBLIN, propriétaire, à Venisy.

LARABIT, sénateur, rue Bellechasse, 21, à Paris.

LAURENT-LESSERÉ, adjoint au maire, à Auxerre.

LAVOLLÉE, juge de paix, à Toucy.

LAVOLLÉE, propriétaire, à Champignelles.

LEBLANC, propriétaire, à Villeneuve-sur-Yonne.

LEBLANC d'AVAU, ancien ingénieur en chef, à Auxerre.

LECARUYER DE BEAUVAIS, propriétaire, à Lainsecq.

LECHICHE, fabricant d'ocre, à Diges.

LECHIN, ancien notaire, à Auxerre.

LE COINTE, notaire, à Arcy-sur-Cure.

LE COMTE, maire, à Villeneuve-la-Guyard.

LE COMTE (Eugène), député, rue de la Paix, 7, à Paris.

LEFÈVRE, docteur-médecin, à Auxerre.

LEGUILLON, maire, à Ouanne.

LEMAIRE (Eug.), maire de Vermanton, rue du Conserva-
toire, 15, à Paris.

LEMAISTRE, vétérinaire, à Auxerre.

LEPÈRE, avocat, à Auxerre.

LERICHE, propriétaire, à Saligny.

LETTERON, notaire, à Villeneuve-l'Archevêque.

LIMOSIN, notaire, à Auxerre.

LIVRAS, maire, à Coulanges-la-Vineuse.

Marquis DE LOUVOIS, propriétaire, à Ancy-le-Franc.

- Baron DE MADIÈRES, juge, à Auxerre.
MAGNY, propriétaire, à Chailley.
Vicomte DE MALEYSSIE, propriétaire, à Percey.
MALPAS-DUCHÉ, propriétaire, à Gurgy.
MARET, propriétaire, à Chablis.
MARIE, docteur-médecin, à Auxerre.
MARTENOT aîné, memb. du Cons. gén., à Ancy-le-Franc.
MARTENOT (Charles), cultivateur, à Maulne.
MARTIN, propriétaire, à Venisy.
Baron MARTINEAU DES CHESNEZ, maire, à Auxerre.
MAUVAGE, propriétaire, à Héry.
MERCIER DES ROBINS, propriétaire, à Parly.
MERCIER (Félix), propriétaire, à Bussy-en-Othe.
MERCIER (Eugène), propriétaire, à Bussy-en-Othe.
MERCIER, propriétaire, à Bœurs.
MERLIN (Didier), fermier, à la Grange-Rouge (Saint-Martin-sur-Ouanne).
MESSAGER (Augustin), propriétaire, à Chamvres.
MÉTAIRIE, juge, à Auxerre.
MOCQUOT, maire, à Charbuy.
MOLLEVEAUX (Paulin), propr.-cultivateur, à Migennes.
MONCEAUX, pharmacien, à l'Asile des Aliénés, à Auxerre.
MONDOT DE LAGORCE, anc. ingénieur en chef, à Auxerre.
Baron DE MONNIER, propriétaire, à la Vieille-Ferté (La Ferté-Loupière).
MORE, manufacturier, 70, rue Caumartin, Paris.
MOREAU fils, propriétaire, à Brienon.
MOREAU, propriétaire, à Héry.
MORIN, docteur-médecin, à la Bussière (Treigny).
MOROT DE GRESIGNY, propriétaire, à Beauvilliers.
MOUCHON père, propriétaire, à Charny.
MOUCHON, maire, à Prunoy.
MOUSSU, membre du conseil d'arrondissement, à Senan.
NOIROT, propriétaire, à Ouanne.
NORMAND, ingénieur civil, rue Vanneau, 48, à Paris.

PALLIER (Désiré), médecin, à Sedan (Ardennes).
PAQUEAU, docteur médecin, à Toucy.
PATINOT, instituteur, à Noé.
Vicomte PAULTRE DE LA MOTHE, propriétaire, à Meaux
(Seine-et-Marne).
PELEGRIN, ancien notaire, à Champignelles.
PELEGRIN, notaire, à Charny.
PERRAUD-HARLY, propriétaire, à Paron.
PETIET, ingénieur en chef, à Saint-Bris.
PETIT, maire de poste, à Vincelles.
PETIT (Ernest), propriétaire, à Vausse (Châtel-Gérard).
PETITJEAN, propriétaire, au Moulin-Président (Auxerre).
PETIT-SIGAULT, chef d'institution, à Auxerre.
PICARD, maître de poste, à Villevallier.
DE PIEYRES, maire, à Lain.
PIGNON (Camille), fermier, à Tonnerre.
PINARD-MIRAUT, maître de poste, à Auxerre.
PILLON, marchand de bois, à Moulins-sur-Ouanne.
PORTE, curé, à Sormery.
POUILLOT, notaire, à Brienon.
POULLAIN, maire, à Diges.
PRÉCY, membre du Conseil général, à Chassy.
PRÉCY, docteur-médecin, à Chassy.
PRÉCY (Napoléon), propriétaire, à Chassy.
PRIN (Eusèbe), gendre Taillefer, propriétaire, à Brion.
PROTAT, membre du Conseil gén., à St.-Julien-du-Sault.
PRUDOT, percepteur, à Mailly-Château.
PRUDOT, ancien notaire, à Mailly-le-Château.
PRUNEAU, ancien notaire, à Saint-Fargeau.
PUISSANT, notaire, à Irancy.
RABÉ, membre du Conseil général, à Maligny.
RAOUL fils, propriétaire, à Saint-Bris.
RAMPONT-LECHIN, propriétaire, à Leugny.
RAPIN, propriétaire, à la Métairie-Foudriat (Coulanges-
la-Vineuse).

RAUDOT, propriétaire, à Orbigny (Pontaubert).
RAVIN, notaire, à Guerchy.
RAVIN, notaire, à Villiers-Saint-Benoît.
RIBIÈRE, avocat, à Auxerre.
RICHARD, propriétaire, à Monéteau.
ROBLOT, propriétaire, à Auxerre.
ROGUIER, propriétaire, à Tanlay.
ROJOT (Basile), propriétaire, à Irancy.
ROUILLE, imprimeur, à Auxerre.
ROUQUÈS, propriétaire, à Villeneuve-Saint-Salves.
Comte DU ROURE, propriétaire, à Grandchamp.
ROUSSEAU, propriétaire, aux Baudières (Héry).
ROUX (Thomas), propriétaire, à Auxerre.
ROY aîné, ancien juge de paix, à Cruzy.
ROY (Charles), propriétaire, à Tonnerre.
ROZE (Alfred), propriétaire, à Vireaux.
SAPPROY (Dominique), propriétaire, à Brion.
SAGETTE, agent-voyer, à Joigny.
SALGUES, médecin, à Seignelay.
SALMON, propriétaire, à Sens.
SALMON, propriétaire, à Merry-sur-Yonne.
SALMON, juge de paix, à Cerisiers.
SALVAIRE, notaire, à Coulanges-la-Vinense.
SAVATIER-LAROCHE fils, avocat, à Auxerre.
Baron SEGUIER, propriétaire, à Hautefeuille commune
de Malicorne.
SEURAT, juge de paix, à Chablis.
SÉVENAT (Paul), propriétaire, à Joigny.
SIMONNEAU, médecin, à Aillant.
SIMONNET, fermier, à Montot (Annay-sur-Serein).
SONNET, propriétaire, à Toucy.
SONNET, fabricant d'ocre, à Digos.
TAMBOUR, ancien banquier, à Auxerre.
Marquis DE TANLAY, membre du Conseil général, au
château de Tanlay.

TARTOIS, propriétaire, à Senan.

TEXTORIS, propriétaire, à Cheney.

THENARD, propriétaire, à Courroy (Grange-le-Bocage).

THEVENY, inspecteur des ports, à Rogny.

THEVENOT, notaire, à Migé.

THIERRY, vétérinaire, à Tonnerre.

THIERRY, propriétaire, à Aisy.

THIERRY (Casimir), propr., au Sault-Durand (Turny).

THIERRY (Dominique), propriétaire, à Brienon.

THIERRY (Lucien), propriétaire, à Tanlay.

THOMAS-MALVIN, propriétaire, à Auxerre.

THOMASSIN, ancien notaire, à Chablis.

THOREL, ancien pharmacien, à Vermenton.

TONNELIER, président du tribunal civil, à Auxerre.

TOUTÉE, docteur-médecin, à Saint-Fargeau.

TRIPPIER, maire, à Saint-Léger.

Vicomte DE TRUCHIS (Charles), propriétaire, à St.-Loup-d'Ordon.

Vicomte DE TRUCHIS (Ludovic), propriétaire, à St.-Loup-d'Ordon.

DE VATHAIRE (Eugène), propriétaire, à Septfonds.

DE VATHAIRE (Jules), propriétaire, à Auxerre.

VACHER, fermier, à Serbonnes.

Baron DE VARANGE, receveur général, à Châlons-sur-Marne.

VAURY, maire, à Mouffy.

VERNADE, propr., aux Pinabeaux (St-Martin-s.-Ouanne).

VERROLLOT d'AMBLY, propr., à Chaumauçon (Migennes).

VIGNON, ingénieur en chef, rue Madame, 26, à Paris.

VIGREUX, propriétaire, à Joigny.

VIGREUX, vétérinaire, à Auxerre.

VINCENT (Théophile), propriétaire, à Auxerre.

DE VIVIERS, propriétaire, à Viviers.

WASSE, docteur-médecin, à Joigny.

ZAGOROWSKI, manufacturier, à Auxerre.

BUREAU.

Président d'Honneur, M. LE PRÉFET DE L'YONNE.

Président, M. TEXTORIS.

Vice-Présidents, MM. CHALLE père et PRÉCY.

Secrétaire, M. ROUILLÉ.

Secrétaire-adjoint, M. RIBIÈRE.

Trésorier, M. CH. DALLEMAGNE.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Arrondissement d'Auxerre.

M. RAMPONT-LECHIN.

M. DAVID-GALLEREUX.

Arrondissement d'Avallon.

M. CORDIER.

M. RAUDOT.

Arrondissement de Joigny.

M. LACOUR (Alexandre).

M. RAVIN aîné.

Arrondissement de Sens.

M. DELIONS père.

M. GUICHARD.

Arrondissement de Tonnerre.

M. le marquis DE LOUVOIS.

M. le marquis DE CLERMONT-TONNERRE.

MEMBRE HONORAIRE.

M. CHAMBLAIN, préfet de l'Aisne.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

M. DE MONTIGNY, consul de France à Sanghaï (Chine).

M. le comte de LALOYÈRE, président du Comice de Beaune.

M. Joseph BARD, vice-président du Comice de Châlons.

M. ROBIOU DE LA TRÉHONNAIS, au château de Saint-Jacques,
près Lisieux.

M. MANIAS, à Rennes.



SOCIÉTÉ CENTRALE

DE L'YONNE

POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'AGRICULTURE.

SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1859.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure, au lieu ordinaire des réunions de la Société.

Sont présents au bureau : M. Challe, vice-président ; MM. Précý, Rampont, Guichard, membres du Conseil d'administration ; M. Dallemagne, trésorier ; M. Rouillé, secrétaire.

M. Challe préside la séance.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le marquis de Tanlay, qui exprime le regret que son état de santé ne lui permette pas de prendre part aujourd'hui aux travaux de la Société.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est fait hommage à la Société : des Ephémérides de la Société d'agriculture de Châteauroux, première et deuxième partie de 1858 ; de la livraison du troisième

trimestre 1858 du Bulletin de la Société d'agriculture d'Alger; des Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, année 1858; des numéros 6 et 7 du Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or; du numéro 3 du Bulletin de la Société d'agriculture et d'industrie de l'arrondissement de Tonnerre; du dernier Bulletin de la Société d'agriculture de Joigny, année 1858.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Couprie, président de la Société Nantaise d'horticulture, qui demande le concours des Sociétés agricoles pour obtenir l'introduction, dans le projet de Code rural, d'une disposition relative à la destruction des hannetons, dont la larve est à ses yeux un fléau plus redoutable que la chenille; enfin, d'une circulaire de M. Rey, pharmacien à Pont-de-Beauvoisin (Isère), relative à la culture du chanvre du Piémont de la grande espèce, *cannabis gigantea*.

MM. le marquis de Tanlay, Jourdain, Challe, Raudot, Lepère et Rampont sont délégués pour représenter la Société au Congrès des délégués des sociétés savantes, dont les séances s'ouvriront à Paris, le 25 avril prochain.

Prévoyant le cas où, à l'occasion du Concours régional, qui se tiendra à Auxerre au mois de mai prochain, la Société centrale serait dans la nécessité de prendre quelques dispositions et de faire quelques dépenses, l'assemblée, par un vote unanime, confie au bureau le soin de prendre les mesures que les convenances exigeraient.

M. Robiou de la Tréhonnais et M. Mahias, de Rennes, sont nommés à l'unanimité membres correspondants de la Société centrale.

On vote ensuite sur l'admission de MM. Louis-Edme

Choppin et Paulin Molleveux de Migennes, Lacour père et Lacour fils de Saint-Fargeau, et Puissant, notaire à Irancy, présentés à la dernière séance; à l'unanimité, ils sont admis au nombre des membres titulaires.

L'assemblée votera à la prochaine séance sur l'admission de M. Desmaisons, conducteur des ponts-et-chaussées à Auxerre, présenté par M. Salgues et M. Rouillé, et de MM. Dethou, propriétaire à Bléneau, et Petit Sigault, chef d'institution à Auxerre, présentés par MM. Challe et Rouillé.

Dans la séance du mois de novembre dernier, la Société avait témoigné le désir de rentrer dans les termes du règlement primitif pour le mode de formation de son Conseil d'administration, et, par une résolution unanime, elle avait décidé que prière serait adressée à M. le Préfet de l'Yonne de l'y autoriser. Cette résolution a été transmise à ce magistrat. M. le Président donne communication de la lettre de M. le baron Michel, Préfet de l'Yonne, en date du 2 de ce mois, qui approuve les propositions de la Société à ce sujet.

En conséquence, l'article 9 des statuts sera maintenu et complété en ce sens que les membres du Conseil d'administration seront nommés par la Société centrale, à raison de deux par arrondissement, sur une liste double de candidats que, trois mois à l'avance, les Comices seront invités à présenter.

Par interprétation, la Société entend que les Comices de l'arrondissement d'Auxerre jouissent de cet avantage aussi bien que ceux des autres arrondissements.

L'assemblée, à l'unanimité, renvoie à la séance du mois de novembre prochain le renouvellement des membres du bureau.

Conformément au désir exprimé par le Comice de l'arrondissement d'Avallon, la Société décide que la ville même d'Avallon sera le siège de son prochain concours et que ce concours aura lieu le 4 septembre.

La discussion du programme de ce concours est renvoyée au bureau, qui s'entendra avec le Comice d'Avallon pour sa rédaction.

M. Dallemagne, trésorier, dépose sur le bureau les comptes de l'exercice 1858 ; une Commission de trois membres, composée de MM. Cabasson, Lepère et de Billy, est chargée de les vérifier.

L'ordre du jour appelait le rapport de la Commission chargée d'examiner la proposition de M. Vincent, relative à la création d'une pépinière viticole départementale. La Société ne pouvant être fixée sur l'emplacement qui sera appliqué à cette destination, la réalisation de ce projet est momentanément ajournée.

La Société décide que l'importante question de l'échelle mobile ne peut être discutée en séance générale, et la renvoie à une Commission composée de MM. le baron Martineau des Chesnez, Textoris, Jourdain, Précý et Rampont..

M. Lambert dépose sur le bureau un magnifique rhizome d'igname de la Chine, ne mesurant pas moins d'un mètre de longueur, et provenant des cultures du château de Tanlay..

M. Gautherin, pharmacien à Chabljs, soumet à la Société un échantillon d'eau-de-vie de recoupe pesant plus de 20 degrés, et presque entièrement dépouillé de son goût empyreumatique.

Le temps ne permet pas d'épuiser l'ordre du jour.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU 27 MAI. 1859.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, VICE-PRÉSIDENT.

. La séance est ouverte à une heure au lieu ordinaire des réunions de la Société.

M. le sénateur Larabit et M. Flandin, conseiller à la cour impériale de Paris, viennent prendre place au bureau à côté du Président, sur la prière qui leur en est faite.

Le procès-verbal est lu et adopté sans observations.

M. le Président donne lecture des lettres de plusieurs membres qui s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

Il est fait hommage à la Société d'un grand nombre de publications dont M. le Président fait l'énumération et indique les titres :

Par M. Frédéric Bourdin, membre de l'Association normande, de la Société d'horticulture et du Congrès archéologique de France, d'une brochure intitulée : Application du drainage à l'épurement : 1^o de l'eau des mares dans les campagnes ; 2^o des eaux qui proviennent des grandes routes ;

Par M. Charlier, médecin vétérinaire de la compagnie impériale des voitures de Paris, d'un travail sur les indigestions gazeuses du cheval ;

Des numéros d'avril et mai 1859 du Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimation ;

Par M. Magny, de Chailley, d'une brochure ayant pour titre : Méthode explicative des engrais ;

Par M. Ladrey, professeur de chimie à la Faculté des Sciences de Dijon, des deux premières livraisons de la Bourgogne, revue œnologique et viticole dont il est le fondateur ;

Du compte-rendu des travaux de la Société centrale d'horticulture du département d'Ille-et-Vilaine pendant l'année 1857 ;

Du volume de 1859 (25^e année) de l'Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie, publié par l'Association normande ;

Par M. de la Tréhonnois, membre correspondant de la Société, de la première livraison de la Revue agricole de l'Angleterre, qu'il vient de fonder ;

D'une brochure de M. le comte de Bondy intitulée Lecture agricole faite à la Société du Berry et extraite du compte rendu des travaux de cette Société ;

D'une brochure de MM. Léoni et Coblenz, de Paris, sur un nouveau procédé de teillage mécanique ou suppression du rouissage pour le chanvre destiné aux cordages ;

Des numéros d'octobre, novembre et décembre 1858, janvier, février et mars 1859 du journal d'Agriculture de la Côte-d'Or ;

Du compte-rendu des travaux de la Société centrale d'horticulture du département d'Ille-et-Vilaine ;

De la livraison du 4^e trimestre 1858 du Bulletin des travaux de la Société d'Agriculture d'Alger ;

D'une notice de M. le docteur Mazier de Laigle (Orne)

sur la faucheuse-moissonneuse normande de son invention ;

D'un Rapport fait au Comité d'Agriculture de Beaune, par M. Pansiot, propriétaire, à Géanges, sur la culture de la betterave.

D'un mémoire de M. Châtel, de Vire, sur le rôle des animalcules dans les altérations des fruits, des tubercules de la pomme de terre, des truffes, des feuilles de végétaux, etc.

De deux petites brochures de M. Amédée Bertin intitulées : Réforme agricole, Credo agricole.

Enfin du Catalogue des vins exposés par les huit départements de la région au Concours régional d'Auxerre.

A propos de l'hommage fait par M. de la Tréhonnais de la première livraison de la Revue agricole de l'Angleterre, la discussion s'engage sur la question de savoir si la Société prendra un abonnement à cette publication. Sur l'observation d'un membre qu'il serait préférable de se prononcer préalablement sur le principe de l'abonnement de la Société à des journaux d'agriculture, la question est mise aux voix et résolue négativement à la majorité.

MM. Dethou, propriétaire, à Bléneau, Petit-Sigault, chef d'institution, à Auxerre, Desmaisons, conducteur en chef des ponts et chaussées, présentés à la dernière séance, sont admis à l'unanimité au nombre des membres titulaires de la Société.

L'Assemblée entend le rapport de la commission de comptabilité. Les comptes du trésorier, pour l'exercice 1858, ont été reconnus exacts et réguliers dans toutes leurs parties, la commission propose de les approuver. Cette conclusion est mise aux voix et adoptée.

En conformité des prescriptions des statuts, le Président soumet à l'Assemblée le projet de budget de la Société pour l'année 1860. Ce projet est ainsi établi :

RECETTES.

Cotisations de 330 membres.	3,300 fr.
Subvention espérée du Conseil général. . .	2,000
Subvention espérée de M. le ministre de l'Agriculture.	2,000
Total des recettes.	7,300

DÉPENSES.

Frais d'impression et de poste.	700 fr.
Frais de bureau.	50
Service des séances.	400
Frais généraux de la session publique. . .	600
Achat de livres et abonnements.	400
Médailles.	4,000
Primes et récompenses.	4,350
Dépenses imprévues.	400
Total des dépenses.	7,300

A l'unanimité, l'Assemblée vote le budget pour l'année 1860, tel qu'il lui est soumis par le bureau, avec les éléments qui le composent, et fixe le chiffre des recettes et celui des dépenses à la somme de sept mille trois cents francs.

Le Président donne lecture du programme du prochain Concours de la Société centrale à Avallon, programme qui a été rédigé et arrêté de concert avec le Comice de l'arrondissement d'Avallon.

En même temps, M. le Président donne connaissance à l'Assemblée de la décision prise par ce dernier comice

de participer aux frais généraux du Concours et aux primes et récompenses à décerner jusqu'à concurrence d'une somme de 4,800 francs.

Après quelques observations, l'Assemblée adopte à l'unanimité le programme du Concours de 1859 dont la rédaction lui est soumise par le bureau.

PROGRAMME DU CONCOURS

DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE

de l'Yonne,

Réunie au Comice de l'arrondissement d'Avallon, sous la présidence de M. le Préfet de l'Yonne, les samedi 3 et dimanche 4 septembre 1859.

ORDRE DES TRAVAUX :

Première journée. — Samedi 3 septembre.

Séance publique, à une heure, dans une des salles de l'hôtel de ville d'Avallon, de la Société centrale et du Comice d'Avallon, pour l'enquête sur l'état de l'agriculture dans l'arrondissement, et la lecture des rapports des commissions autres que celles de l'exposition horticole, des bestiaux et des machines.

Deuxième journée. — Dimanche 4 septembre.

A 8 heures : Concours de charrues.

Les laboureurs devront être rendus à 7 heures sur la place d'Avallon.

A 9 heures : Ouverture de l'Exposition horticole.

A 10 heures : Exposition et concours de bestiaux.

A 2 heures : Réunion, dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville, des commissions du concours de charrues, de l'exposition horticole, des bestiaux et des machines, pour faire leurs rapports.

A 4 heures : Distribution solennelle des prix.

A 6 heures : Banquet de souscription.

PRIMES ET RÉCOMPENSES :

Première partie.

Prix offerts aux concurrents de tout le département.

LABOUR.

1 ^{er} prix. Médaille de bronze et prime de . . .	60 fr.
2 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	50
3 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	45
4 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	35
5 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	35
6 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	30
7 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	30
8 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	25
9 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	25
10 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	20
11 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	20
12 ^e prix. Médaille de bronze et prime de . . .	15

Une indemnité de deux francs sera donnée à chacun des laboureurs qui auront concouru et qui n'auront pas remporté de prix.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

§ 1. Instituteurs.

Aux deux instituteurs du département qui auront fait avec le plus de succès un cours élémentaire et pratique d'agriculture à leurs élèves.

- 1^{er} prix. Une médaille d'or.
- 2^e prix. Une médaille d'argent.

§ 2. Institutrices.

Aux deux institutrices du département qui auront donné avec le plus de succès à leurs élèves des leçons d'économie agricole.

- 1^{er} prix. Une médaille d'argent.
- 2^e prix. Une médaille de bronze.

Les concurrents devront produire, avant le délai qui sera

ci-après indiqué, des attestations du maire, du président de la délégation cantonale et de l'inspecteur des écoles primaires de l'arrondissement.

SERVITEURS AGRICOLES.

§ 1. Hommes.

Aux plus méritants et plus intelligents parmi les hommes à gages attachés à la culture dans le département.

1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et.	80 fr.
2 ^e prix. Une médaille de bronze et.	70
3 ^e prix. Une médaille de bronze et.	60
4 ^e prix. Une médaille de bronze et.	50
5 ^e prix. Une médaille de bronze et.	40

§ 2. Femmes.

Aux plus méritantes et plus intelligentes parmi les femmes à gages attachées à la culture dans le département.

1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et.	60 fr.
2 ^e prix. Une médaille de bronze et.	60
3 ^e prix. Une médaille de bronze et.	40

Les personnes qui voudront concourir devront fournir des certificats motivés de leurs maîtres et du maire de leur commune, indiquant la nature et la durée de leurs services et les circonstances particulières qui les recommandent à l'estime et à la reconnaissance de leurs maîtres, et cela dans le délai ci-après indiqué.

BESTIAUX.

RACE CHEVALINE.

Étalons de traits.

1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et.	200 fr.
2 ^e prix. Une médaille de bronze et.	160
3 ^e prix. Une médaille de bronze et.	140
4 ^e Prix. Une médaille de bronze et.	100
5 ^e prix. Une médaille de bronze et.	80

Les étalons devront avoir fait la monte dans le département en 1859 au moins.

Pour être admis à concourir, les étalons devront avoir la taille de 1 mètre 55 centimètres au moins.

Poulains de trait de 1 an à 2 ans.

1 ^{er} prix.	Une médaille de bronze et.	60 fr.
2 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	45
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	35

Pouliches de trait de 1 à 2 ans.

1 ^{er} prix.	Une médaille de bronze et.	60 fr.
2 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	55
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	50
4 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	45
5 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	40
6 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	35

Pouliches de trait de 2 à 3 ans.

1 ^{er} prix.	Une médaille de bronze et.	60 fr.
2 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	55
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	50
4 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	45

Poulains ou pouliches de cabriolet de 1 à 3 ans.

1 ^{er} prix.	Une médaille de bronze et.	50 fr.
2 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	40

Juments poulinières.

Les juments poulinières sont l'objet d'un concours spécial, dont les récompenses seront distribuées le même jour par les soins de l'administration départementale, qui en publie elle-même le programme.

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

Taureaux de toutes races autres que la race normande.

1^o Agés de plus de 30 mois.

1 ^{er} prix.	Une médaille de bronze et.	60 fr.
2 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	50
3 ^e prix.	Une médaille de bronze et.	40

2^o Agés de moins de 30 mois.

- | | |
|--|--------|
| 1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et. | 50 fr. |
| 2 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 40 |
| 3 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 30 |

Race morvandelle.

- | | |
|--|--------|
| 1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et. | 60 fr. |
| 2 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 50 |

Pour être admis à concourir, les taureaux devront avoir été élevés ou importés dans le département depuis six mois au moins et les propriétaires de ces animaux devront rapporter, avec le certificat du maire de la commune qui le constate, l'engagement souscrit par eux de les réserver pendant un an au moins pour la reproduction.

VACHES

avec ou sans veaux.

Vaches de toutes races autres que la race morvandelle.

- | | |
|--|--------|
| 1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et. | 60 fr. |
| 2 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 65 |
| 3 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 50 |
| 4 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 45 |
| 5 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 40 |
| 6 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 35 |
| 7 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 30 |
| 8 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 25 |
| 9 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 20 |
| 10 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 15 |

Race morvandelle.

- | | |
|--|--------|
| 1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et. | 50 fr. |
| 2 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 40 |
| 3 ^e prix. Une médaille de bronze et. | 30 |

GÉNISSES.

Genisses de toutes races, âgées de 2 ans au plus.

- | | |
|--|--------|
| 1 ^{er} prix. Une médaille de bronze et. | 45 fr. |
|--|--------|

2. prix. Une médaille de bronze et. 40
3. prix. Une médaille de bronze et. 35
4. prix. Une médaille de bronze et. 30
5. prix. Une médaille de bronze et. 25
6. prix. Une médaille de bronze et. 20
7. prix. Une médaille de bronze et. 15
8. prix. Une médaille de bronze et. 10

Les propriétaires des vaches et génisses devront justifier, par une attestation du maire de la commune, de leur possession depuis six mois au moins.

BOEUFs SOUS LE JOUG.

Bœufs de toutes races autres que la race morvandelle.

1. prix. Une médaille de bronze et. 40 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 30
3. prix. Une médaille de bronze et. 20

Race morvandelle.

1. prix. Une médaille de bronze et. 40 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 30

La possession de six mois n'est pas exigée pour les bœufs sous le joug, seulement il est de rigueur qu'ils ne soient pas âgés de plus de 4 à 5 ans.

RACE OVINE.

Béliers.

Aux plus beaux béliers de toutes races, âgés de 1 an au moins et 4 ans au plus.

1. prix. Une médaille de bronze et. 80 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 70
3. prix. Une médaille de bronze et. 60
4. prix. Une médaille de bronze et. 50
5. prix. Une médaille de bronze et. 40

Les propriétaires de ces animaux devront rapporter, avec le certificat du maire attestant qu'ils sont en leur possession depuis six mois au moins, l'engagement par eux souscrit

de les réserver pour la reproduction pendant un an au moins.

Brebis et agnelles.

Troupeaux de dix brebis au moins.

1. prix. Une médaille de bronze et. 80 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 60
3. prix. Une médaille de bronze et. 50
4. prix. Une médaille de bronze et. 40
5. prix. Une médaille de bronze et. 30

Troupeaux de dix agnelles au moins, âgées de moins de 18 mois.

1. prix. Une médaille de bronze et. 50 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 40
3. prix. Une médaille de bronze et. 30

Troupeaux d'au moins dix brebis du pays, suivies de leurs agneaux, en voie d'amélioration par le croisement avec une race supérieure.

1. prix. Une médaille de bronze et. 40 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 30
3. prix. Une médaille de bronze et. 20

Troupeaux de dix agnelles au moins, âgées de moins de dix-huit mois et améliorées par le croisement avec une race supérieure.

1. prix. Une médaille de bronze et. 35 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 25

Les propriétaires devront rapporter un certificat du maire constatant leur possession de six mois au moins.

Les béliers et brebis ne seront admis à concourir qu'avec une mèche de leur toison laissée lors de la tonte.

RACE PORCINE.

Verrats.

Aux plus beaux verrats, élevés dans le département, ce qui devra être constaté par un certificat du maire de la commune.

1. prix. Une médaille de bronze et. 40 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 35
3. prix. Une médaille de bronze et. 30

Truies suivies de leurs petits.

Aux plus belles truies, élevées dans le département, ce qui devra être constaté de la même manière.

1. prix. Une médaille de bronze et. 40 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 35
3. prix. Une médaille de bronze et. 30
4. prix. Une médaille de bronze et. 25

Jeunes cochons n'ayant pas encore porté.

1. prix. Une médaille de bronze et. 25 fr.
2. prix. Une médaille de bronze et. 20

MACHINES AGRICOLES.

Une somme de 300 fr. sera distribuée en primes entre les exposants pour les machines et instruments agricoles les plus utiles, les mieux construits, et pour les perfectionnements reconnus les plus importants.

Les instruments qui devront fonctionner en plein champ devront être rendus sur la place d'Avallon à sept heures.

Les exposants qui voudront faire fonctionner leurs machines y pourvoiront à leurs frais.

EXPOSITION HORTICOLE.

Aux propriétaires ou jardiniers qui auront exposé les plus beaux produits en *fleurs, fruits et légumes*.

Deux prix pour chacune de ces catégories, composés d'une médaille de bronze et d'une somme de 40 et 30 fr.

Deuxième partie.

Prix réservés aux concurrents de l'arrondissement d'Avallon.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES.

Aux propriétaires qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations agricoles.

1. prix. Médaille d'or.
2. prix. Médaille d'argent.

Aux fermiers ou propriétaires cultivant par leurs mains, qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations.

1. prix. Médaille de bronze et 200 fr.
2. prix. Médaille de bronze et 150
3. prix. Médaille de bronze et 100

Ces récompenses pourront s'appliquer spécialement au résultat des récoltes, au plus bel ensemble de bétail, à la comptabilité agricole la mieux entendue, aux meilleurs assolements, à l'emploi judicieux des amendements, au plus bel ensemble de plantes sarclées, à la nourriture du bétail par stabulation, aux défrichements, aux assainissements, au drainage, à la mise en valeur de terres précédemment incultes, au reboisement, à l'introduction ou au perfectionnement d'un art ou d'une industrie agricole, chacune des causes ci-dessus pouvant être prise séparément en considération.

ENGRAIS.

Au propriétaire qui aura établi le plus convenablement ses fosses à purin, ou fait l'emploi le plus judicieux des purins et des engrais liquides.

Prix unique. Médaille d'argent.

Au fermier ou propriétaire cultivant par ses mains, pour même cause.

Prix unique. Médaille de bronze et 50 fr.

BERGERS DE FERME.

Aux bergers de ferme les plus recommandables par leur probité et l'intelligence de leurs services pendant cinq ans au moins chez le même maître.

1. prix. Médaille de bronze et 80 fr.
2. prix. Médaille de bronze et 60

BERGERS COMMUNAUX.

Aux bergers communaux les plus recommandables par

les soins intelligents donnés aux troupeaux communaux.

1. prix. Médaille de bronze et 80 fr.
2. prix. Médaille de bronze et 60

VITICULTURE.

Aux vigneronns qui auront le mieux entretenu les vignes confiées à leurs soins.

1. prix. Médaille de bronze et 60 fr.
2. prix. Médaille de bronze et 50
3. prix. Médaille de bronze et 40
4. prix. Médaille de bronze et 30

HORTICULTURE.

Au jardinier qui aura établi les plus belles pépinières d'arbres fruitiers et forestiers, contenant le plus d'espèces de choix et de variétés recommandables, et dont les portegreffes seront le plus remarquables.

Prix unique. Une médaille d'argent.

Au propriétaire ou jardinier qui aura obtenu les meilleurs résultats de la formation de ses arbres fruitiers en pyramides, palmettes et cordons divers, par suite de l'application de la taille rationnelle et des pincements.

Prix unique. Une médaille d'argent.

APICULTURE.

Au propriétaire qui se sera livré avec le plus de succès, d'intelligence et d'extension, à l'éducation des abeilles.

Prix unique. Une médaille d'argent.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Les personnes qui voudront concourir pour les primes et récompenses indiquées au présent programme devront se faire inscrire, soit chez M. le Secrétaire de la Société centrale, à Auxerre, soit chez M. le Secrétaire du Comice d'Avallon, savoir :

Pour les objets du programme dont les prix sont réservés à l'arrondissement d'Avallon, avant le 1^{er} juin.

Pour les autres, avant le 1^{er} août.

Les certificats et engagements relatifs aux animaux exposés devront être déposés le 4 septembre avant dix heures du matin entre les mains du concierge de l'Hôtel-de-Ville d'Avallon.

Les lauréats qui voudraient recevoir, au lieu de primes en argent, des médailles de même valeur, seront admis à le déclarer au moment de la distribution, et dans ce cas les médailles leur seront remises plus tard.

Chaque lauréat recevra, en outre, un diplôme imprimé, mentionnant ses noms et prénoms, et le prix qui lui aura été décerné.

En outre des prix ci-dessus, on pourra décerner des mentions honorables et des médailles, même pour des objets non prévus au programme, mais qui paraîtraient dignes de mériter cette faveur.

Le président de la Société centrale,
M^{IS} DE TANLAY.

Le président du Comice d'Avallon,
CH. CORDIER.

Le secrétaire de la Société centrale,
A. ROUILLÉ.

Le secrétaire du Comice d'Avallon,
J. GONTARD.

L'Assemblée procède ensuite à la nomination des membres des différents jurys du concours. Les commissions ainsi composées :

1^o *Labour* : MM. Petit, de Vincelles, de Fontaine fils, Casimir Thierry et Bourguignat, qui se joindront aux membres choisis par le Comice d'Avallon, MM. Alex. Coulbois, Auguste Halley et Léon de Perthuis ;

2^o *Enseignement agricole, serviteurs et bergers* : MM. Challe, de Fontaine père, Marquis Anjorant, Ravin aîné et de Bogard qui se joindront à MM. de

Labrosse et Robert Baudenet, désignés par le Comice d'Avallon ;

3^o *Race chevaline* : MM. Pinard, Rampont, Leblanc, Picard, Lecomte, Delions et Thierry de Tonnerre, qui se réuniront aux membres désignés par le Comice d'Avallon : MM. Renaud et Cortot, fermier à la Cour-d'Arsenay (Côte-d'Or) ;

4^o *Race bovine* : MM. Vincent, Baudelocque et Thierry auxquels s'adjoindront MM. Galotte de Ménétaï (Côte-d'Or), Léger père, d'Avallon et Meunier de Montréal choisis par le Comice d'Avallon ;

5^o *Races ovine et porcine* : MM. Bonnaut, Vincent et Baudelocque susnommés auxquels s'adjoindront MM. Désiré Lemaire, Lambert, Verrier et Brenot désignés par le Comice d'Avallon ;

6^o *Améliorations agricoles, engrais, apiculture* : MM. Rampont, Casimir Thierry, Auguste Delions et Antony Thierry auxquels se joindront les membres choisis par le Comice d'Avallon : MM. Hippolyte Morand, Charles Guillier, César d'Etaules, Alex. Coulbois ;

7^o *Viticulture* : MM. David Gallereux, Baudelocque, Harly-Perraud et Roze qui se réuniront aux membres désignés par le Comice d'Avallon : MM. Hélié, Dangeville, Rougeot de Tharot et Santigny de Valloux ;

8^o *Machines agricoles* : MM. Mondot de Lagorce, Précy-Harly Perraud et Alfred Roze auxquels se réuniront MM. Ch. de Labrosse et de Domécy père, désignés par le Comice d'Avallon ;

9^o *Horticulture* : MM. Brette, Protat, Berthelin, auxquels s'adjoindront les jurés désignés par le Comice d'Avallon : MM. Ch. de Labrosse, Segauist-Carmagnol,

de Moutiers-Saint-Jean (Côte-d'Or), Rameau d'Avallon et Lazare Seurre, de Vassy.

Tous pouvoirs sont donnés au bureau à l'effet de modifier la composition de ces différentes commissions, si les circonstances l'exigent, et de remplacer les membres qui croiraient ne pas devoir accepter ou qui se trouveraient dans l'impossibilité de prendre part aux travaux de ces commissions.

M. le Président donne connaissance à l'Assemblée du programme de l'enquête qui doit faire partie des travaux de la première journée de la session publique à Avallon ; enquête qui, conformément aux prescriptions des statuts, doit porter sur la situation de l'Agriculture dans l'arrondissement d'Avallon et des industries qui s'y rattachent.

Ce programme est adopté à l'unanimité.

Il est ainsi conçu :

ENQUÊTE

Sur la situation de l'Agriculture dans l'arrondissement d'Avallon et des industries qui s'y rattachent.

QUESTIONS.

1^o NATURE DU SOL.

Les natures diverses du sol cultivable de l'arrondissement d'Avallon n'ont-elles pas été parfaitement précisées par M. l'ingénieur Belgrand dans sa notice sur la carte agronomique et géologique de cet arrondissement ?

Ne peut-on pas adopter ses divisions avec les caractères géologiques et agronomiques qu'il leur a assignés ?

2^o MORCELLEMENT.

Quel est le degré de morcellement de la propriété

rurale ? Dans quelles parties de l'arrondissement ce morcellement est-il le plus développé ? Quels résultats y a-t-il produits ? Le morcellement tend-il à s'accroître ?

Quelle est aujourd'hui l'étendue moyenne des exploitations ?

3° DRAINAGE.

Le drainage est-il répandu ? Dans quelles parties de l'arrondissement pratique-t-on surtout cette opération ? Quels résultats ont obtenus les propriétaires draineurs ? Le travail de M. L. Desmaisons en ce qui concerne ces résultats et les superficies drainables dans l'arrondissement est-il exact ?

4° BAUX.

Quelles sont la nature et la durée des baux de fermes ? Le métayage existe-t-il encore sur quelques points ? Quel est le taux moyen des fermages par hectare ?

5° ASSOLEMENT.

Quels sont les assolements adoptés dans les diverses parties de l'arrondissement ?

6° INSTRUMENTS ARATOIRES.

Quels sont ceux en usage dans la contrée ? Les machines à battre sont-elles répandues ? Fait-on usage de faucheuses et de moissonneuses mécaniques ? Quels résultats en a-t-on obtenus ?

7° ENGRAIS.

Connait-on d'autres engrais que le fumier de ferme ? Emploie-t-on le guano ou d'autres engrais commerciaux ? A-t-on utilisé les matières de vidanges ? Se sert-on des engrais liquides ?

8° IRRIGATIONS.

Pratique-t-on l'irrigation des prairies ? Par quels procédés ?

9° AMENDEMENTS.

Emploie-t-on la marne, la chaux, le plâtre, les cendres ? etc.

10° CÉRÉALES.

Quelles sont celles que l'on cultive ? Quel est le rendement moyen par hectare ?

A-t-on essayé la culture en lignes ?

11° PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Quelles sont celles en usage ? Quels sont leur durée et leur rendement ?

12° PLANTES LÉGUMINEUSES.

Quelles sont celles en usage, pommes de terre, betteraves, carottes, turneps, topinambourgs, etc..... ? Quel est leur rendement ? Quel a été le degré d'altération qu'elles ont pu subir ces dernières années, et quel est leur état actuel ?

13° PLANTES OLÉAGINEUSES ET TEXTILES.

En cultive-t-on ? Lesquelles ?

14° BESTIAUX.

Ne pratique-t-on pas l'élevage du bétail ? De quelles espèces ? De quelles races ? Par pâturage ou stabulation ?

15° BASSES-COURS.

Leurs produits en lait, beurre, œufs, fromages, volailles ? Fournissent-ils à l'exportation ?

16° INDUSTRIES AGRICOLES.

A-t-on annexé aux fermes des exploitations industrielles, comme féculeries, distilleries, etc. ?

Existe-t-il des exploitations de minerais, lignites, tourbes, etc. ?

17° VITICULTURE.

Quelle extension a reçue la culture de la vigne ? Quels sont les procédés de culture et de vinification ? Les

plants ? Le rendement moyen par hectare ? Les produits sont-ils exportés ? La vigne a-t-elle été atteinte de l'oïdium ?

18° HORTICULTURE.

L'importance des pépinières d'arbres fruitiers ? Y a-t-on introduit les procédés de taille perfectionnés ? Existe-t-il des arbres à cidre ? Quelles espèces ?

L'importance et les produits de la culture maraîchère ?

19° SÉRICICULTURE.

Est-elle pratiquée ?

20° APICULTURE.

Quelle est l'importance, quels sont les produits de l'exploitation des abeilles ?

21° PISCICULTURE.

A-t-elle été tentée ?

22° SYLVICULTURE.

Son état ? L'importance des défrichements et des plantations ?

23° CHEMINS.

Leur état est-il satisfaisant dans toutes les localités ?

L'ordre du jour appelle le rapport de la commission nommée dans la dernière séance pour examiner l'importante question de la législation sur les droits d'importation et d'exportation des céréales, formuler un avis sur l'échelle mobile et soumettre ses propositions à la Société. Mais en présence de la décision récente du gouvernement, qui remet en vigueur, au moins temporairement, la législation de 1832, la Commission a pensé qu'il était inopportun de discuter la question, que même cette discussion serait sans objet en ce moment, et, par l'organe de son rapporteur, elle demande que la Société

la dessaisisse de sa mission et qu'elle ajourne l'examen de cette grave question à une époque ultérieure où elle pourra être alors utilement examinée.

Ces conclusions sont adoptées à l'unanimité.

On entend le rapport de la Commission chargée dans une des dernières séances de 1858 de rendre compte à la Société du mémoire présenté par M. Sagette, l'un de ses membres, mémoire ayant pour titre : *Drainage, irrigations, plus d'inondations*. M. Sagette considère un système de drainage et d'irrigation bien entendu comme le moyen le plus efficace de prévenir les inondations. Il reconnaît que son système rencontre de sérieuses difficultés d'application dans le morcellement du sol, et il croit que ce morcellement cessera d'être un obstacle, dès le jour où la loi permettra de modifier les parcelles à la condition d'en rendre d'équivalentes.

La Commission, après avoir analysé le travail de M. Sagette, s'associant à sa pensée que le morcellement est un obstacle à l'emploi du drainage comme dérivatif des inondations, conclut à ce que la Société émette le vœu que le gouvernement fasse prendre les dispositions nécessaires pour restreindre dans de justes limites le morcellement de la propriété.

Cette proposition soulève une vive discussion ; un membre pense que la Commission a déplacé la question, qu'il ne s'agit pas ici de se prononcer sur la grave question du morcellement. Néanmoins la discussion se prolonge, quelques membres parlent en faveur du morcellement absolu, d'autres désirent sa réglementation. Un membre demande que la Commission formule autrement sa proposition et fait observer qu'une question aussi importante que celle du morcellement ne saurait se traiter

incidemment, que la Société aura l'occasion sans doute de s'en occuper plus sérieusement, et que peut-être le code rural qui s'élabore en ce moment la tranchera d'une manière définitive.

La discussion est close. Les conclusions de la Commission sont mises aux voix et rejetées.

Neanmoins, en raison de l'intérêt tout particulier qu'offre le Mémoire de M. Sagette, la Société décide que ce mémoire et le rapport de la Commission seront insérés au Bulletin.

M. Antony Thierry fait lecture d'une notice sur une machine à botteleur de l'invention de M. Pommereaux, d'Aisy, et il en soumet le plan à la Société.

Le botteleur de M. Pommereaux est une machine très-simple et de nature à rendre des services réels dans de grandes exploitations, non seulement au point de vue de la célérité du bottelage, mais aussi de l'égalité dans les rations des animaux. Elle se compose d'un bâtis, formé de montants et de traverses disposés de façon à constituer, à la partie supérieure, une sorte de coffre ouvert en arrière, mais fermé en avant par une porte articulée à charnières et retenue par un loquet. Trois courroies en fort cuir fixées à la partie antérieure du plancher du coffre, à l'aide de vis à bois très-solides, sont réunies par leur extrémité libre, de manière à être solidaires, au moyen d'une tige en fer, munie de trois œils correspondant au centre de chacune des courroies. En avant des deux montants antérieurs et un peu au-dessous du niveau du plancher du coffre, un arbre en fer porte trois tambours destinés à l'enroulement de chaque courroie et munis dans ce but d'un crochet d'arrêt. A son extrémité de gauche, l'arbre est fixé au centre de la grande

roue dentée qui s'engrène avec le pignon, auquel le mouvement est donné par des manivelles. Un fort cliquet empêche le retour du pignon et par conséquent celui de la roue et des cylindres ou tambours qu'elle commande.

Deux liens destinés à la ligature des bottes sont placés sur le plancher du coffre. Un homme prend dans ses bras la quantité de fourrage à bottelet et la porte telle quelle dans le coffre sur les courroies étendues ; puis, ramenant celles-ci de manière à l'embrasser, il accroche leur extrémité libre aux tambours de l'avant. On fait alors mouvoir les manivelles et les courroies s'enroulent et pressent ainsi le fourrage qu'elles embrassent.

Pressée entre les côtés du coffre et l'anse aplatie que forment les courroies, la botte prend une forme cylindrique très-régulière. Il ne reste plus qu'à lier à l'aide des deux liens préparés et dont les extrémités sont réunies par un nœud, tandis que le cliquet maintient l'enroulement des courroies. Ces nœuds faits, les cliquets sont enlevés, et l'un des hommes déroule les courroies pour leur faire reprendre leur situation primitive et recommencer l'opération.

La Société témoigne le désir que le plan de cette machine ainsi que le rapport de M. Thierry figurent au bulletin.

M. Henri Dhumez, membre du Conseil général de l'Yonne, maire de Ronchères, est présenté par MM. de Bogard et Ch. Bourguignat. Il sera voté sur son admission à la prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures.

DRAINAGE, IRRIGATIONS ET PLUS D'INONDATIONS

PAR M. SAGETTE

L'agriculture est en voie de perfectionnement, grâce au concours de tous les hommes de bonne volonté et à l'appui du gouvernement de l'Empereur.

Dans beaucoup d'endroits, les eaux vives ont été aménagées, et là, où naguère le sol n'était couvert que de ronces, on voit s'étaler de belles prairies. Mais combien sont plus marquants les effets du drainage, qui se multiplie dans tous les départements !

Le drainage, pratiqué sur une vaste échelle au moyen des tuyaux en poterie, est bien certainement l'invention moderne la plus précieuse à l'agriculture. Cependant, jusqu'alors, ni le drainage ni les irrigations n'ont contribué à garantir les champs ou les villages de ces dévastations trop fréquentes causées par l'extrême abondance des eaux de pluie ou d'orage, ou par celles provenant de la fonte des neiges. Il en est résulté que tous les regards se sont tournés vers le fléau comme pour le conjurer. Et en ce moment, la question des inondations est à l'étude sur tous les points de la France.

Il serait vivement à souhaiter qu'une création considérable de barrages de retenue pût suffire à abriter les populations et les propriétés contre les *irruptions* des torrents accidentels. Mais ne doit-on pas craindre qu'en accumulant de grandes masses de liquides contre des chaussées desséchées, on ne centuple le péril, si les digues deviennent impuissantes à résister à la pression et à la corrosion des flots ? — N'y aurait-il pas aussi de

graves inconvénients à couvrir d'une multitude de faux étangs de grandes étendues de terrain, déjà fertiles, et encore susceptibles d'amélioration ?

Il ne faut pas prétendre que jamais on ne devra élever de digues pour préserver les villes ou les propriétés rurales. Autant vaudrait recommander aux Hollandais la suppression des digues qui défendent leur pays contre les invasions de la mer. Toutefois, les situations diffèrent essentiellement. Le danger de la Hollande résulte de l'abaissement du sol, dont le niveau diffère peu de celui de la surface de la mer. Aussi les Hollandais évitent-ils soigneusement de retenir les eaux dans l'intérieur des terres, ils emploient même toutes les machines et toutes les ressources de l'art à les rejeter au-delà des digues. Cela se conçoit aisément, puisque, hors le cas de guerre, ils ont le plus grand intérêt, pour la salubrité du climat, et la fertilité du sol à purger les immenses marais qui couvrent une grande partie de la surface de leur pays.

Dans ces lieux, les eaux ne peuvent que nuire aux productions utiles ; chez nous, au contraire, elles entretiennent de magnifiques prairies dans des vallées saines et sur quelques côteaux élevés. Aussi, combien doit-on regretter que certains draineurs, abusant de la ligne de plus grande pente, précipitent toutes les eaux des terrains supérieurs dans le creux des vallons pour y former des marais infects, et contribuer à grossir démesurément les rivières et les fleuves.

Partout, les voies ferrées ont rendu les chevaux à la traction de la charrue. Mais la vapeur ne se borne pas au service des transports, elle s'adapte merveilleusement aux industries les plus diverses, et, souvent aussi, elle

supplée aux bras de l'homme pour les restituer à la culture de la terre. Bientôt, on peut le présager, elle aura relégué loin derrière elle les usines établies sur les ruisseaux et les petites rivières.

Ce n'est pas trop plonger son regard devant soi que d'apercevoir déjà l'époque où les eaux de tous les ruisseaux, désormais inutiles à l'industrie, seront réparties en filets généreux sur des côteaux dont la désolante aridité disparaîtra sous de riches prairies, auxquelles succéderont d'abondantes moissons. Se contentera-t-on de détourner les eaux suivant des pentes très faibles, ou bien emploiera-t-on les mille inventions déjà connues pour remonter une partie de ces eaux au-dessus de leur niveau? — On doit penser que rien ne sera négligé, depuis la plus simple jusqu'à la plus colossale des machines.

Une fois dans cette voie, l'agriculture marchera d'un pas ferme et devra s'élever à la plus haute prospérité. Mais en ce temps-ci, comme chaque spécialité tend à en effacer d'autres, les irrigations ont été éclipsées par le drainage, et qui sait, l'intérêt qu'on attache à celui-ci va peut-être se reporter sur les digues de retenue. En d'autres termes, le drainage est apparu comme l'ennemi des irrigations auxquelles il devait cependant fournir un aliment et faire un précieux auxiliaire. De là, on peut facilement induire que les digues de retenue ne donneront pas une complète satisfaction aux deux autres opérations, à moins d'une étude d'ensemble. Il faudrait lier ces trois opérations et prendre pour devise : « Drainage, irrigations et plus d'inondations. »

D'après les observations qui précèdent, la première application de cette formule consisterait à empêcher de

diriger les eaux du drainage dans le fond des vallons.

La deuxième application devrait consister à créer des rigoles, — non pas de niveau, — mais d'une faible inclinaison pour retenir les eaux du drainage et les eaux pluviales et à les répartir pour l'irrigation.

La troisième application devrait consister — non à élargir le lit des ruisseaux, — mais à créer des dérivations et des machines ascensionnelles afin de faire servir les eaux à la fertilisation du sol, et aussi d'empêcher que leur réunion en trop grand volume ne puisse porter la dévastation dans les champs ou dans les villes.

Enfin, la quatrième et dernière application consisterait à établir des digues de retenue ou de défense là où les autres moyens seraient insuffisants.

On devra remarquer que les terrains de diverses natures, traversés par les rigoles de dérivation, absorberont une partie du volume des eaux, qu'une autre partie sera retenue pendant un laps plus ou moins long dans les terrains irrigués ou drainés, ce qui n'a jamais lieu dans les terrains non drainés dont le sous-sol argileux se trouve à trente centimètres de la surface ; en sorte que, si l'on applique les trois premiers moyens, le quatrième recevra beaucoup moins de développement.

Malgré l'urgence et l'opportunité d'une solution, on ne peut se dissimuler que cette question soulèvera quelques difficultés dans la pratique, difficultés tenant à une cause précieuse, — le morcellement du sol, qui fait que la France compte presque autant de propriétaires que d'habitants. En effet, la petite propriété attache à elle presque tous ceux qui la cultivent ; elle les retient dans l'éloignement des grandes villes et, si elle ne leur donne pas la fortune, elle les garantit au moins des catas-

trophes de la vie industrielle. Les nouvelles machines agricoles ne sont guère applicables qu'aux grandes ou moyennes exploitations ; mais en revanche, l'homme, attaché à son petit coin de terre, le remue avec plus d'ardeur, et là, sans autre ambition que d'élever religieusement ses enfants, il occupe — sinon la position la plus enviée, — du moins la plus enviable.

Cependant, le morcellement de la propriété cesserait d'être un obstacle le jour où la loi permettrait de modifier les parcelles, à condition d'en rendre d'équivalentes. Plusieurs communes de l'Yonne ont été citées dernièrement comme ayant, à certaines époques, modifié leur parcellaire en adoptant un système de compensation. Pour mettre un terme à tous les incidents résultant de la dérivation des eaux, il suffirait d'un règlement en bornage fait après coup suivant le système des compensations, le seul praticable.

Ainsi, drainer et bonifier les terres, dessécher les marais, irriguer et fertiliser les côteaues, garantir les vallées et leurs habitants contre de désastreuses inondations, — telle est l'ère qui, naguère encore, aurait paru une énormité et dont l'inauguration sera indubitablement une des gloires du règne de Napoléon III.

RAPPORT SUR LE MÉMOIRE DE M. SAGETTE.

Messieurs,

Dans l'une des premières séances de notre Société, l'année dernière, il a été donné lecture d'un Mémoire intéressant de notre collègue, M. Sagette, ayant pour titre : *Drainage, irrigations et plus d'inondations.*

Vous avez nommé une commission de cinq membres

pour prendre connaissance de ce mémoire et vous faire le rapport de ses appréciations. Cette commission, composée de personnes habitant dans des endroits du département divers et éloignés, n'a pu parvenir jusqu'à présent à se réunir. Néanmoins, votre bureau a plusieurs fois manifesté le désir que le travail de M. Sagette ne passât pas inaperçu, et j'ai été chargé de vous présenter et j'ai l'honneur de venir vous exprimer le sentiment de deux membres seulement de cette commission.

Il est vrai de dire, Messieurs, que ce travail n'a plus le même caractère ou plutôt la même apparence d'opportunité qu'en février ou mai 1858. On était alors au lendemain de ces inondations terribles, qui avaient porté la ruine et la désolation dans maintes vallées, mais avec des effets plus marqués dans les riches contrées qu'arrosent le Rhône et la Loire. Les esprits étaient dans la stupeur. A la voix du chef de l'Etat, qui, avec un empressement admirable de courage et de dévouement, avait affronté le fléau pour porter à ses malheureuses victimes des secours et des consolations et qui, avec une sollicitude non moins touchante, voulait qu'on en conjurât le retour, gouvernement, ingénieurs, publicistes, savants de tous les étages, s'ingéniaient à trouver le moyen de prévenir les inondations.

M. Sagette, lui aussi, voulut émettre son avis sur la question, et son mémoire est l'expression de sa pensée à cet égard.

Il ne préconise pas les endiguements, si ce n'est pour préserver les villes, ni les bassins de retenue aux sources des grands cours d'eau. « Ne doit-on pas craindre, dit-il, qu'en accumulant de grandes masses de liquide contre des chaussées desséchées, on ne centuple le

péril, si les digues deviennent impuissantes à résister à la pression et à la corrosion des flots ? N'y aurait-il pas aussi de graves inconvénients à couvrir d'une multitude de faux étangs, les grandes étendues de terrain déjà fertiles et encore susceptibles d'amélioration ? »

Il pense que le drainage, cet ingénieux procédé, que tout le monde croit nouveau, parce qu'il n'a été vulgarisé que depuis peu d'années, et qui est appelé maintenant à rendre directement des services si précieux à l'agriculture, pourrait bien aussi être employé comme un moyen dérivatif des inondations. Il fait observer avec raison que le drainage rend le sol perméable à une plus grande profondeur, ce qui lui permet d'absorber, d'emmagasiner et partant de retenir pendant un assez longtemps une partie des eaux pluviales qui tombent à sa surface. Il pense que son effet de rétention pourrait être encore augmenté en n'imprimant pas aux drains collecteurs une trop grande déclivité. Aussi bien, il regrette que certains draineurs, abusant de la ligne de la plus grande pente, précipitent les eaux des terrains supérieurs dans le creux des vallons pour y former des marais infects et contribuer à grossir démesurément les rivières et les fleuves. Il voudrait, au contraire, que les eaux des drains fussent arrêtées aux flancs des montagnes et des côteaux pour les féconder par d'utiles irrigations. Il désirerait qu'on ne laissât plus courir les eaux librement, en un seul lit, dans le fond des vallées, mais qu'on les conduisît par divers canaux de dérivation sur les crêtes des montagnes, d'où elles descendraient par une infinité de rigoles pour servir à l'irrigation des côteaux et des plaines subjacentes ; et qu'en outre tous les terrains à sous-sol argileux fussent drai-

nés ; en sorte que partout le sol, devenu perméable, retiendrait, en les absorbant en bonne partie, les eaux de source et de pluie, et ferait obstacle à leur agglomération subite et en trop grand volume et par suite à ce qu'elles portassent la dévastation dans les champs et les cités.

Pressentant déjà le temps très-proche où la vapeur aura supplanté les moteurs hydrauliques et où partout les usines, établies sur les cours d'eau, seront supprimées et ceux-ci rendus à leur libre et primitive destination, il s'écrie avec un certain accent d'enthousiasme : « Ce n'est pas trop plonger son regard devant soi que d'apercevoir déjà l'époque où les eaux de tous les ruisseaux, désormais inutiles à l'industrie, seront réparties en filets généreux sur des côteaux dont la désolante aridité disparaîtra sous de riches prairies, auxquelles succéderont d'abondantes moissons..... Une fois dans cette voie l'agriculture marchera d'un pas ferme et devra s'élever à la plus haute prospérité ! »

Enfin, pour formuler sa pensée en trois mots, M. Sagette dit que la devise de l'Agriculture progressive devrait être : *Drainage, irrigations et plus d'inondations.*

Messieurs, votre Commission ou plutôt les deux membres actifs de votre commission sont d'autant plus portés à considérer comme fondée en raison la pensée de M. Sagette sur le résultat du drainage au sujet des inondations, que l'opinion des hommes les plus compétents en pareille matière est que le déboisement est l'une des causes les plus efficaces de ce fléau, qui se reproduit plus fréquemment et d'une manière plus désastreuse que par le passé. Or, le drainage, à l'instar des arbres,

des bois, peut faciliter la transmission des eaux dans le sol, en retarder l'écoulement et diminuer ainsi les effets des grandes crues d'eau.

Aussi, pour donner de l'autorité à la pensée de M. Sagette et en faciliter la propagation, ils ont l'honneur de proposer à la Société d'émettre l'avis que *le drainage doit être considéré comme un moyen dérivatif des inondations.*

Le drainage doit donc être le pivot de toutes les améliorations modernes, c'est-à-dire, le nerf le plus actif, l'agent le plus puissant de la prospérité agricole. Nous devons donc nous appliquer à le vulgariser par toutes les voies possibles, c'est-à-dire à l'implanter dans les croyances et les habitudes des cultivateurs, et sous ce rapport il y a encore bien des préjugés à vaincre, et tendre à éloigner tous les obstacles, qui s'opposent à son extension.

Or, parmi ces obstacles, M. Sagette signale avec une juste raison, comme le plus influent, le morcellement de la propriété. Tous les économistes s'accordent à reconnaître que la richesse agricole et partant la richesse publique ont beaucoup à souffrir de la division indéfinie, illimitée du sol, de sa pulvérisation, pour me servir d'une expression métaphorique usitée. Cette division s'oppose, en effet, à toute amélioration et par suite à une plus grande somme de produits, parce que ou c'est le propriétaire qui est trop pauvre pour entreprendre ces améliorations, ou c'est la propriété qui en est indigne, étant trop exigüe, trop infime, trop avilie par ses étroites limites.

Il y a donc une nécessité d'ordre public à réagir contre le morcellement. C'est ce que le Sénat a bien compris

et ce qui dans son sein, il y a deux ans, a été mis parfaitement en lumière par M. Casabianca dans son savant rapport sur l'étude du projet d'un nouveau code rural.

Aussi, Messieurs, votre Commission a l'honneur de vous proposer d'exprimer le vœu que le gouvernement fasse prendre les dispositions législatives nécessaires pour restreindre dans de justes limites le morcellement de la propriété.

CONCOURS RÉGIONAL D'AUXERRE.

(24-29 mai 1859.)

RAPPORT FAIT PAR M. ROUILLÉ, SECRÉTAIRE.

La France avait été divisée, pour les concours régionaux de 1859, en dix circonscriptions ; la ville d'Auxerre fut désignée pour être le siège de l'un de ces concours.

Huit départements composaient la région dont Auxerre était le chef-lieu : le Loiret, le Loir-et-Cher, l'Indre, l'Indre-et-Loire, l'Allier, le Cher, la Nièvre et l'Yonne. Cette région se distinguait entre toutes par la variété de ses produits. Aussi le concours régional d'Auxerre fut-il, de l'avis de tous les hommes compétents, un des plus remarquables de l'année.

Nous passerons rapidement en revue les différentes expositions qui furent offertes à l'attention et à l'étude de tous les agriculteurs sur la place de l'Esplanade du Temple et de l'Arquebuse à Auxerre pendant la durée du Concours régional. Le département de l'Yonne y a tenu très-convenablement son rang. Il était d'autant moins permis au Bulletin des travaux de la Société centrale d'agriculture de ce département de passer sous silence cette solennité.

Dans l'espèce bovine, la race charolaise occupait sans contredit le premier rang au concours régional d'Auxerre. L'exposition offrait à l'examen des connaisseurs les plus beaux spécimens de cette race, qui offre des avantages inappréciables dans une région dont les besoins exigent une triple production : travail, viande et lait. Quant aux formes, elles laissent peu à désirer, et le public admirait la belle robe froment, les membres vigoureux et bien descendus, la robuste charpente des magnifiques sujets exposés par M. Massé, du Cher, et M. le comte de Bouillé, de la Nièvre. « Nous n'avons jamais vu une plus belle collection de charolais que celle d'Auxerre, a dit le *Journal d'Agriculture pratique*. Les élèves de MM. Massé et de Bouillé ont un cachet de distinction qui les faisait reconnaître au milieu de leurs concurrents. Le taureau de 43 mois, qui a remporté le premier prix des jeunes, captivait tous les regards. Ses formes l'auraient fait prendre pour un Durham, tant elles étaient pures. » Le rédacteur de ce journal ajoute à cette appréciation quelques observations que nous croyons devoir consigner ici :

« Nous lui reprocherons toutefois d'avoir un peu trop de ventre, ce qui déprime la colonne vertébrale et donne à l'ensemble un air disgracieux. Ce reproche peut s'adresser à tous les concurrents de la race charolaise ; ils avaient en général l'abdomen beaucoup trop développé. Pourquoi cette anomalie choquante ? Ce défaut provient sans doute de l'alimentation. Les herbages ou *embouches* dans lesquels on élève ces animaux sont un peu marécageux et ne donnent pas toujours des herbes succulentes. Les élèves doivent donc, pour satisfaire leur appétit, absorber beaucoup de nourriture, ce qui déve-

loppe chez eux le ventre outre mesure. Pour remédier à cet inconvénient, il faudrait que l'élevage fût mixte, c'est-à-dire eût lieu à la fois au pâturage et à la vacherie. Au moyen d'aliments substantiels administrés à l'intérieur, on combattrait la mauvaise influence des pâturages trop humides pour donner une nourriture succulente; on arrêterait ainsi cette sorte d'obésité précoce qui alourdit les taureaux et les rend de bonne heure impropres au service. D'ailleurs, avec ce système on améliorerait le tempérament un peu trop lymphatique de cette belle race. »

La charolaise n'était pas la seule race indigène du concours. D'autres races françaises y figuraient. On y distinguait plusieurs types flamands, cotentins et bretons, principalement les animaux présentés par MM. Pinard, Guichard, Beauvais et de Bontin. Des Schwitz, des Hollandais, des Ayr, des Durham, en assez grand nombre, y représentaient les races exotiques pures. Dans les derniers se remarquaient surtout les élèves de MM. Salvat, de Béhague et de Boisgelin. A côté des races étrangères pures on pouvait voir aussi quelques beaux sujets de croisement dignes d'attention.

L'espèce ovine était représentée par de nombreux et remarquables spécimens des races particulières à la région, le mérinos, le berrichon et le solognot. Ces deux dernières races, si sobres et si rustiques, aux jambes fines, au torse gracieux, appartiennent au Cher et au Loiret. Les propriétaires de ces départements avaient exposé de beaux échantillons. Le département de l'Yonne, le Tonnerrois surtout, avait fourni un admirable contingent de mérinos et de métis-mérinos.

L'espèce porcine était aussi divisée en trois catégo-

ries, races indigènes pures, races étrangères pures et croisements divers. M. Pavy, si célèbre par ses succès à Poissy, y tenait nécessairement son rang. MM. Bardeau, de Fleury, et Antony Thierry, d'Aisy, ont eu leur part dans les prix réservés aux races anglaises pures, et les prix attribués aux croisements ont été accaparés par des exposants du département de l'Yonne, MM. Délions, Bonnaut et Lacour-Lebaillif.

Nous mentionnerons les remarquables échantillons de l'espèce galline, des races cochinchinoise, Crève-cœur, Brahma-Pootra, Dorking et autres, qui ont valu des médailles à MM. le comte Berthier, Bonnaut, Lacour, Charpillon et Marey.

Les machines couvraient, à elles seules, tout le vaste emplacement compris entre l'Arquebuse et le boulevard occupé par les box des animaux. Là se trouvaient réunis tous les instruments que l'homme, dans son génie inventif, appelle au secours de ses bras, et qui contribuent si puissamment au développement du progrès agricole, machines à battre, tarares, cribleurs, moissonneuses, faucheuses, pressoirs, machines à fabriquer les tuyaux de drainage, coupe-racines, locomobiles de toutes sortes, appareils de pisciculture, etc. Nous n'entreprendrons pas de décrire les innombrables machines exposées dans cette enceinte, et que les bras de l'homme, les animaux ou la puissance de la vapeur mettaient en mouvement; nous citerons seulement les principaux instruments fournis par l'industrie du département et qui figurent dans la liste des récompenses, tels que le *pressoir auxerrois* de M. Léger, la charrue sous-sol de M. Beauvais, d'Avrolles, le semoir à toutes graines de M. Pruneau, de Saint-Fargeau, la machine à

fabriquer les tuyaux de drainage de M. Mauvage, d'Héry, les batteurs, herbes, extirpateurs, hoes à cheval de M. Robert, d'Auxerre, la collection d'outils de drainage de M. Deguy, la baratte de M. Bardeau, de Fleury, le rouleau brisé de M. Lacour-Lebaillif, de Saint-Fargeau, la bascule à peser les animaux de MM. Noblet frères, de Seignelay, enfin les constructions hydrauliques en ciment romain d'Auxerre de la fabrique de MM. Zagowski et C^{ie}.

On est peut-être tenté de se demander en quoi l'industrie de fabrication du ciment romain peut se rattacher aux besoins agricoles. Il nous semble que ces produits sont de nature à rendre de grands services. Pour la construction de tuyaux d'écoulement dans les cours, par exemple, des fosses à purin, peut-être même pour quelques cas de drainage et pour plusieurs autres usages l'agriculture ne peut-elle trouver dans ce produit industriel une utile ressource.

Ici nous emprunterons encore au journal de M. Baral quelques détails sur le semoir de M. Pruneau, membre de la Société centrale, une des plus utiles innovations que le Concours ait offertes aux connaisseurs.

« Laissant de côté les modes de distribution adoptés jusqu'à ce jour, M. Pruneau s'est ouvert des voies nouvelles. Son distributeur est mobile et s'adapte à toute espèce de charrue ou d'araire. Il consiste en un tourne-broche qui peut marcher pendant deux heures. Ce tourne-broche, placé derrière le soc, fait mouvoir une petite roue à aubes, dans laquelle tombe la semence, qui se partage entre les tubes. La petite roue a des rainures de différents calibres, que l'on change avec la plus grande facilité. Mais ce qu'il y a de remarquable dans l'invention

de M. Pruneau, c'est que son modèle peut distribuer à la fois des graines de toute grosseur. Ainsi je l'ai vu semer du maïs et de la carotte. Bien que ces graines diffèrent entre elles de volume, elles étaient répandues avec régularité. J'ai vu, du reste, à Saint-Fargeau même, des semis de plusieurs essences également espacées et présentant la plus grande symétrie. Ce semoir débute dans le monde agronomique ; il reste pour le rendre pratique à le faire fonctionner. C'est sur le terrain que l'on pourra faire disparaître les défauts inséparables de toute œuvre nouvelle. »

Nous croyons savoir que M. Pruneau a depuis apporté à son invention d'importants perfectionnements que l'expérience lui a indiqués et qu'il fera prochainement connaître.

L'exposition des animaux de l'espèce chevaline n'offrait guère que des sujets du département de l'Yonne. Nous mentionnerons les étalons demi-sang de MM. Thillière, de Saints, et Aubrat, de Sennevoy ; les poulinières demi-sang de MM. Jouannin et Soupé, les étalons de trait de MM. Clavin, Joumier, Bonnaut et Lacour-Lebaillif.

Les bâtiments de l'Arquebuse avaient été affectés à l'exposition des produits agricoles et matières utiles à l'agriculture. Là encore une énumération nous entraînerait beaucoup trop loin. Les visiteurs y admiraient les magnifiques échantillons de laines, de cires, de miels, de blés, de sorgho, de graines et plantes fourragères de toutes sortes, que les agriculteurs de la région y avaient entassés.

Mais ce qui frappait surtout les regards, ce qui captivait à bon droit l'attention des visiteurs, c'était la réunion

de plus de cinq cents échantillons de vins des principaux vignobles des huit départements de la région, brillante phalange en tête de laquelle on admirait le patriarche des vins, une bouteille de la Vieille-Plante-des-Moines de Pontigny de 1795, exposée par M. Bernard d'Héry, échantillon encore plein de sève et de vinosité malgré son grand âge.

Nous devons une mention toute spéciale à cette exhibition, unique en son genre, sans précédent dans les annales des concours.

Cette exposition œnologique, due exclusivement à l'initiative privée, fait le plus grand honneur à ses organisateurs et en première ligne à M. Th. Vincent, membre de la Société centrale, dont les intelligents et persévérants efforts sont parvenus à réaliser un projet qui paraissait irréalisable.

C'était une immense tâche que la dégustation et l'appréciation de vins de crus, de qualités et d'âges si différents. Tous les obstacles furent vaincus. Des courtiers et négociants de Bercy, tous connus par leur expérience et leur honorabilité, furent appelés, et c'est avec le plus grand empressement et un désintéressement qu'on ne saurait trop louer que MM. Loreau, Truchon, Blanchet, Dauvissat, Beau et Pignollet s'arrachèrent à leurs nombreuses affaires pour se rendre à cette invitation. Ils s'adjoignirent plusieurs propriétaires, commissionnaires en vins et négociants, et ainsi fut formé le comité de dégustation, qui s'acquitta de sa mission avec autant d'intelligence que d'impartialité.

Il nous est impossible de citer tous les vins qui figuraient sur les rayons de la salle de l'Arquebuse; mais, en raison de l'intérêt tout particulier de cette exposition

et de son importance presque inespérée, nous nous y arrêterons encore. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée du mérite des combattants, que de reproduire l'aperçu dont M. Vincent a fait suivre le procès-verbal des opérations du comité de dégustation, dont il était le secrétaire ; aperçu que l'auteur accompagne de conseils sur la vinification et sur les futures expositions œnologiques, dont nos imitateurs lui sauront gré.

APERÇU SUR LES VINS EXPOSÉS.

Le département du Cher n'était représenté que par cinq échantillons, 2 rouges de Sancerre, 1 rouge de Saint-Satur, et 2 blancs du même vignoble.

Les vins rouges sont certes très-agréables à boire, mais ils ne peuvent être considérés que comme de bons ordinaires, et, comparés aux meilleurs ordinaires de l'Yonne que proposait chaque section, ils ont été reconnus inférieurs.

Les vins blancs de Saint-Satur ont de la qualité, de la *moussille* et une certaine liqueur. Cependant ils ont été classés après les Pouilly (Nièvre), et, parmi ces derniers, un seul échantillon, vin blanc de 1858, crû de la *Loge-aux-Moines*, présenté par MM. Maillot et Souques, a été jugé digne de figurer dans le concours général des vins blancs, où il a, du reste, obtenu un très-bon numéro.

La Nièvre n'avait également exposé que cinq échantillons.

Les vins du Loiret ont été appréciés comme de bons ordinaires. Ceux exposés par la commune de Saint-Ay l'ont emporté sur Fourneaux et Béaugency.

Les vins du Cher, fournis par le département de

Loir-et-Cher, se sont présentés au concours avec toutes les qualités qui les distinguent, beaucoup de corps, de couleur et de spirituosité ; en nouveaux, ils servent pour les mélanges, en vieux, ils se boivent en nature et sont vraiment parfaits.

Ceux de Thézée ont surtout été remarqués.

Nous avons regretté que la côte des *Grouëts* ne fût pas mieux représentée.

Les vins blancs de Sologne n'étaient pas sans qualité.

Les vins d'Indre-et-Loire étaient, en général, excellents.

En rouges, ceux de Joué, Saint-Nicolas-de-Bourgueil, Saint-Cyr-sur-Loire et Civray ont été particulièrement distingués. En blancs, ceux de Vouvray, Rochecorbon, Joué et Civray ont étonné par des qualités qu'on ne leur soupçonnait pas.

Les vins nobles de Joué sont produits exclusivement par le *Pineau* de Bourgogne, ceux de Saint-Nicolas-de-Bourgueil par le *Breton* ou *Carmenet*, plant fin du Bordelais ; et les blancs de Vouvray par le *Pineau* de la Loire, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Bourgogne.

Les vins de l'Indre ne feront jamais de grands vins, ni même de grands ordinaires, mais dans les années convenables ils méritent d'être recherchés pour la franchise de leur goût et leur excessif bon marché. Les vins blancs de ce pays ont un certain mérite ; un échantillon rouge de 1825, exposé par M. de la Chastre, de Reuilly, a été jugé digne d'une mention.

Arrivons aux remarquables et nombreux échantillons fournis par le département de l'Yonne.

C'est ici que les condamnés ont eu besoin de plus de vingt-quatre heures pour maudire leurs juges. Chablis a pu, non sans quelque raison, se plaindre que ses vins secs et légers aient été mis en concurrence avec les vins liquoreux ou du moins semi-liquoreux et violents de Vouvray.

Cette mesure, arrêtée à une faible majorité par les présidents de section, a été généralement blâmée, nous pouvons même ajouter : a été blâmée depuis même par ceux qui l'avaient prise.

Tonnerre a été cette fois complètement battu par Auxerre, mais ce ne sera sans doute pas une bataille sans revanche. Les excellents vins de Tonnerre ont pu souffrir du transport par le chemin de fer, d'une exposition prolongée aux ardeurs du soleil de la fin de mai.

Nous savons tous que ses côtes privilégiées des *Olivottes*, *Pilois*, *Perrières*, *Corne-d'Echaudé*, *Epinouil*, etc., sont exclusivement complantées du *pineau* le plus pur et le plus fin, et qu'elles fournissent des vins délicieux, très-appréciés pour leur finesse et leur bouquet.

Nous ne pouvons passer sous silence la remarquable exposition de M. Textoris, de Cheney, qui offrait un échantillon des *Olivottes* de presque toutes nos grandes années depuis 1858 jusqu'à 1844. Nous ne devons pas oublier de citer M. Hamelin, secrétaire du Comice de Tonnerre qui a fait preuve, pour l'exhibition des vins de son arrondissement, d'un zèle et d'une activité dignes des plus grands éloges.

Nous signalerons également l'exposition de M. le sénateur Larabit, d'Irancy, dont les excellents vins de *Palotte* sont presque exclusivement vendus à des négociants de la Haute-Bourgogne. Ces vins, corsés et doués

d'un grand mérite de conservation, étaient également représentés par des échantillons de 1858, 1857, 1846, 1834, 1825, 1818 et 1811. Ce dernier échantillon a même obtenu la mention d'honneur parmi les vins extra-vieux.

Arrivons maintenant aux vins d'Auxerre, qui ont eu honneurs de la lutte, aux vins d'Auxerre qui pendant le moyen-âge ont joui d'une si grande réputation que partout on chantait : *Auxerre est la boisson des rois*.

Ici encore il y a eu des mécontents. Les chances du concours ont mis en première ligne des vins qui, dans l'opinion publique, ne viennent généralement qu'après les crus fameux de *Chatnetto* et *Migraine*.

C'est le cas de recommander instamment à nos propriétaires d'améliorer, autant que possible, leurs procédés de vinification.

Dans les années favorables, l'*égrappage* est peut-être dangereux pour les vins fins. En laissant la grappe on donne au vin plus de tannin et par suite plus d'éléments de conservation.

Le *cuvage* a aussi besoin d'être mieux étudié. Avec un *cuvage* de trop peu de durée, le vin perd ses facultés conservatrices ; avec un *cuvage* trop prolongé, il est exposé à perdre son bouquet. *In medio virtus*.

Pour les grands vins, les caves en pierre, les caves carrées doivent être prohibées.

Nous sommes loin de vouloir recommander une fermeture hermétique, mais empressons-nous de dire que le *cuvage* à l'air libre n'est pas sans danger.

Il est une opération que nous ne saurions trop préconiser, après en avoir fait nous-mêmes l'expérience, c'est celle du *cylindrage* de la vendange.

Par le cylindrage, on n'a plus ce spectacle hideux d'hommes nus foulant et écrasant le raisin dans la cuve ; par le cylindrage, toute la partie colorante est extraite, et la fermentation devient plus homogène.

Mais nous avons encore quelques mots à dire sur les vins de l'Yonne.

Ceux de Joigny et de Coulanges se sont présentés avec toutes leurs qualités spéciales. Ce sont de délicieux *grands ordinaires* qui, dans bien des cas, pourraient remplacer les vins fins.

Les vins exposés comme ordinaires étaient généralement très-supérieurs à ceux qui sont vendus au commerce sous cette dénomination.

Nous citerons en première ligne les excellents vins d'Avallon obtenus d'un mélange de *pineau* et de *petit vérot*, mélange où souvent le pineau domine ; les vins solides de Vincelottes et de Saint-Bris, dont le *césar* uni au *tresseau* fait le fonds ; ceux de Villeneuve-sur-Yonne, produits en grande partie par le *plant de roi*, auquel M. le comte Odart donne pour synonymes le *côt* du Cher et l'*auxerrois* du Lot.

Les vins de Villeneuve occupent dans le département et dans le commerce une place sensiblement inférieure aux vins ordinaires de Vincelottes, Irancy, Coulanges, Avallon. Mais s'ils ont obtenu des récompenses dans notre concours, cela tient, nous n'en doutons pas, aux soins apportés par les propriétaires à la vinification.

L'exposition des vins de la région centrale au concours régional d'Auxerre a été inaugurée d'une façon trop brillante pour être stérile. Nous aurons des imitateurs. D'autres songeront à organiser pour chaque concours régional une exhibition des vins de leur région.

Signalons-leur les écueils à éviter, écueils inséparables d'un premier essai :

1^o Les déclarations des exposants n'étaient pas toujours exactes quant à la catégorie dans laquelle leurs vins devaient entrer; des grands ordinaires ont pu être exposés comme ordinaires et réciproquement;

2^o Les indications de prix n'ont peut-être pas été toujours très-sincères;

3^o Certaines personnes ont pu même exposer des vins qu'elles n'avaient pas récoltés.

Pour parer à ces inconvénients, il nous paraît indispensable de former, dans chaque centre viticole, un comité local qui vérifierait, contrôlerait et classerait en quelque sorte d'avance les produits destinés à être exposés.

L'exposition a besoin d'être organisée assez longtemps à l'avance pour prendre place au programme officiel; pour que le Ministre de l'agriculture soit bien informé qu'il a des médailles supplémentaires à fournir et un jury spécial à nommer; pour que des cartes puissent être adressées à tous les exposants, cartes qui leur donnent le bénéfice des prix réduits consentis par les chemins de fer.

Faisons tous nos efforts pour que les vins occupent bientôt dans les concours régionaux la place qui leur est légitimement due; indiquons à la viticulture les voies dont elle ne devrait jamais s'écarter; qu'elle réserve pour les coteaux privilégiés la culture exclusive des plants fins; que dans les secondes côtes et même dans la plaine elle arrive, par des soins bien entendus, à la plus grande production possible; mais qu'elle repousse impitoyablement les cépages trop grossiers; alors nous ne verrons

plus la Suisse et la Belgique faire concurrence aux vins ordinaires de la Bourgogne ; alors nos produits deviendront un objet d'échanges recherché de toutes les nations ; alors enfin nous pourrons nous écrier avec le docteur Guyot :

« Faites la culture intensive de la vigne, confiez-lui vos capitaux, donnez-lui ses comices, ses concours régionaux, ses vignobles-écoles, et la vigne doublera la population des campagnes, et la vigne enrichira et augmentera l'agriculture. »

(Extrait du compte-rendu et procès-verbal des séances de dégustation, par M. Th. Vincent, secrétaire du Comité œnophile et de la Commission de dégustation au concours régional d'Auxerre.)

Auxerre n'a pas ménagé les plaisirs aux nombreux étrangers que la solennité du concours avait attirés dans son sein. Ses hôtes ont pu admirer une de ces fêtes nocturnes dont Auxerre a le privilège, une magnifique *retraite illuminée* qui a grandi encore sa réputation quasi-européenne.

La société philharmonique avait organisé, avec le concours d'artistes parisiens, un concert qui a servi d'intermède aux occupations sérieuses du concours. Enfin une exposition de tableaux de la Société des amis des arts de département offrait à tous un utile et agréable délassement.

Une estrade était élevée sur l'esplanade du Temple, à l'extrémité de cette belle avenue qui domine le faubourg Saint-Julien, emplacement du premier Auxerre.

C'est là que devait avoir lieu la cérémonie de la dis-

tribution des prix aux lauréats du concours. M. le baron Michel, préfet de l'Yonne, présidait cette cérémonie. M. le baron Martineau des Chesnez, maire d'Auxerre, plusieurs notabilités, parmi lesquelles on remarquait M. Javal, député de l'Yonne, M. Flandin, conseiller à la Cour impériale de Paris, membre du Conseil général de l'Yonne, M. le sénateur Dupin, procureur général près la Cour de cassation, enfin M. Boitel, inspecteur général de l'agriculture et commissaire général du concours, et les membres du jury régional vinrent prendre place sur l'estrade. Après de chaleureuses paroles de M. le Préfet, accueillies par les cris de *Vive l'Empereur !* paroles qui ont été reproduites par les journaux de la localité, les secrétaires des différentes commissions ont proclamé les noms des lauréats.

Dans le cours de ce compte-rendu, nous avons cité une grande partie de ceux de nos compatriotes de l'Yonne qui ont pris part à ces récompenses. Il ne nous reste plus qu'à rappeler le nom de l'agriculteur auquel est dévolue la grande prime d'honneur pour l'exploitation rurale la mieux dirigée dans le département et la plus remarquable par les améliorations qui y ont été introduites. C'est M. Lacour-Lebaillif, propriétaire aux Pautrats, près Saint-Fargeau, et membre de la Société centrale d'Agriculture de l'Yonne.

Cette prime se composait d'une somme de 5,000 francs et d'une coupe en argent de valeur de 3,000 francs. Le procès-verbal officiel des opérations du jury constate les motifs qui ont valu à M. Lacour cette insigne récompense.

Disons pour terminer que, par la valeur et l'importance de ses expositions en bestiaux, machines, vins et pro-

duits de toutes sortes, le concours régional d'Auxerre offrait aux agriculteurs un spectacle utile et fécond en enseignements ; que par l'éclat qui a été donné à cette solennité, la ville d'Auxerre ne l'a cédé à aucune autre ; qu'au point de vue agricole comme sous tout autre rapport, le concours régional d'Auxerre, en un mot, occupera une place remarquable dans les annales de l'agriculture française au XIX^e siècle.

SESSION PUBLIQUE DE 1859.

CONCOURS A AVALLON DES 3 ET 4 SEPTEMBRE

*De la Société centrale réunie au Comice de l'arrondissement
d'Avallon.*

PREMIÈRE JOURNÉE.

PRÉSIDENCE DE M. LE MARQUIS DE TANLAY.

Conformément aux dispositions du programme, la Société centrale réunie au Comice de l'arrondissement d'Avallon s'est assemblée, le samedi 3 septembre 1859, à une heure, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville d'Avallon, pour entendre les rapports et propositions de récompenses des commissions dont les opérations ont précédé le Concours et discuter et résoudre, s'il y avait lieu, les questions de l'enquête agricole.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sur l'appel de M. le Président, les rapporteurs donnent connaissance, les uns oralement, les autres par écrit, du résultat des travaux des commissions des améliorations agricoles, des pépinières, de l'enseignement agricole, des serviteurs et bergers, et de viticulture.

L'Assemblée adopte à l'unanimité les conclusions respectives des différents jurys dont les rapports et propositions de récompenses viennent de lui être soumis.

Les rapports écrits seront insérés au Bulletin.

La discussion s'ouvre sur les questions de l'enquête

agricole. D'intéressants débats s'engagent sur chacun des chapitres du programme, et chaque question reçoit sa solution.

L'Assemblée prie M. Raudot de vouloir bien se charger du soin de rédiger le rapport qui devra constater le résultat de cette enquête.

On vote sur l'admission de M. Dhumez présenté à la dernière séance. M. Dhumez est admis à l'unanimité au nombre des membres titulaires de la Société.

M. le Président fait connaître que des médailles ont été accordées à la Société centrale à l'occasion de son Concours, par S. M. l'Empereur, le Ministre de l'Agriculture et le Ministre d'Etat.

Plusieurs personnes demandent à faire partie de la Société comme membres titulaires ; ce sont MM. Lucien Thierry, propriétaire à Tanlay, présenté par MM. Lambert et Lepère, Augustin Messenger, propriétaire-cultivateur à Chamvres, présenté par MM. Wasse et Rouillé, Camille Pignon, fermier à Tonnerre, présenté par MM. Précy et A. Thierry, Ernest Petit, de Vausse, présenté par MM. A. Thierry et Lepère, Arthur Savatier-Laroche, avocat à Auxerre, présenté par MM. Ribière et Lepère, Charles Martenot, cultivateur à Maulne, présenté par MM. A. Thierry et Bourguignat, Magny, de Chailley, présenté par MM. Casimir Thierry et Rouillé, et enfin, M. Brincard, membre du Conseil général de l'Yonne, présenté par MM. Challe et Rouillé. Conformément aux statuts, il sera voté sur ces présentations à la séance de novembre.

La séance est levée à 5 heures.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Concours de charrues, Expositions diverses, Rapports des commissions et Distribution des primes et des médailles.

Dès sept heures du matin, cinquante-trois laboureurs étaient en présence dans la plaine des Alpannas, à un kilomètre d'Avallon. Dix charrues seulement sur ce nombre avaient des toucheurs. La Commission a fait remarquer à ce sujet, en témoignage de l'influence des enseignements des Comices, que les charrues, il y a vingt ans à peine, étaient toutes servies par deux hommes dans l'arrondissement d'Avallon, et elle a constaté qu'en général les charrues conduites par un seul faisaient plus de besogne. Un autre résultat que la Commission a encore jugé à propos de signaler, c'est l'adoption à peu près générale dans l'arrondissement de la charrue reconnue la meilleure, la charrue Meugnot, ou charrue Dombasle avec avant-train.

L'exposition des bestiaux et des machines ainsi que celle des produits horticoles étaient installées sur la promenade des Capucins. L'exhibition des animaux de toutes races était des plus remarquables, de l'avis de tous les hommes compétents. On y comptait plus de cent cinquante bêtes de l'espèce bovine, des races morvandelle, charolaise et autres ; plus de cent vingt juments poulinières, étalons et poulains, percherons, boulonnais, morvandeaux, et environ cinq cents bêtes des races ovine et porcine.

A trois heures, la Société centrale et le Comice de

l'arrondissement d'Avallon se sont encore réunis dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville d'Avallon, pour y entendre les Rapports des Commissions du Concours de charrues, de l'exposition horticole, des bestiaux et des machines.

Sur l'appel du Président, chaque rapporteur donne connaissance, soit de vive voix, soit par écrit, du résultat des opérations de sa Commission et des propositions de récompenses auxquelles elle s'est arrêtée.

L'Assemblée adopte les conclusions et propositions de récompenses des différents jurys, dont les rapports seront insérés au Bulletin.

La Société centrale et le Comice d'Avallon se transportent ensuite dans la salle de Spectacle où doit avoir lieu la cérémonie de distribution des médailles et primes.

M. le marquis de Tanlay, Président de la Société centrale, ouvre la séance et prononce le discours suivant :

« Messieurs,

« Pour la première fois la Société centrale d'agriculture de l'Yonne vient dans ce bel arrondissement si riche, si renommé par la perfection de ses cultures, par le nombre de ses troupeaux, par la beauté de ses produits. La Société est heureuse de se trouver au milieu de l'élite des cultivateurs de l'Avallonnais, de ces hommes depuis longtemps initiés à tous les secrets de l'agriculture ; elle vient chercher près d'eux des exemples et des conseils, et leur apporter les récompenses dues à leurs efforts incessants pour l'amélioration de ce premier des arts utiles à l'humanité.

« Il vous souvient, Messieurs, du temps où les sociétés d'agriculture, bornées à d'étroites circonscriptions,

distribuaient des primes de *voisinage*, et se trouvaient privées d'un précieux stimulant, la *concurrence*. Alors l'éleveur, satisfait de la supériorité *relative* de ses produits, n'aspirait qu'à des succès trop faciles. Les hommes les mieux faits pour briller sur un plus grand théâtre, n'ambitionnaient qu'une renommée d'arrondissement, et les améliorations languissaient.

« Grâce à la création des concours régionaux et des sociétés centrales, les produits de l'agriculture, les inventions utiles, les instruments agricoles, ne seront plus cachés dans le canton qui les a vus naître. Désormais la France a ses fêtes annuelles, où sont présentées à l'émulation publique les merveilles de la fécondité du sol et de l'industrie des agriculteurs :

« Depuis longtemps, nos vœux appelaient dans un centre commun la réunion des comices du département. Nous pensions que l'émulation serait plus grande, lorsque tous les genres de mérite seraient récompensés dans une réunion solennelle de tous les agriculteurs de l'Yonne, lorsque les lauréats de tous les cantons viendraient y recevoir le prix de leurs travaux.

« Le but que nous nous proposons est atteint.

« Pour la troisième fois, depuis sa création, la Société centrale vient distribuer les couronnes dans l'un de nos arrondissements le plus fertile et le mieux cultivé. Pourrait-elle le faire d'une manière plus brillante, plus utile, que dans ce pays où elle doit récompenser tant de mérites divers et si dignes d'estime.

« Je termine, Messieurs, en disant avec une conviction plus profonde que jamais :

« Honneur à l'Agriculture !

« Honneur au travail !

« Sur leurs bases solides reposent la prospérité et la grandeur de notre belle France.

« Honneur au gouvernement éclairé qui sait les protéger !

« Mais honneur ! trois fois honneur à notre brave armée qui, dans cette guerre de géants, a prouvé au monde que la France n'a pas dégénéré ; que ses fils, quittant le soc de la charrue pour prendre le glaive, sont les dignes héritiers de leurs pères ! Honneur à nos jeunes soldats, qui ont soutenu la gloire de nos vieux bataillons ! Les mânes des héros que l'Yonne a vus naître, les Vauban, les Davoust, les Habert, ont tressailli de bonheur au bruit des exploits de nos guerriers, qui ont porté si haut le drapeau de la France ! »

M. Cordier, Président du Comice de l'arrondissement d'Avallon, prend ensuite la parole en ces termes :

« Messieurs,

« Après les bonnes paroles que vous venez d'entendre, le représentant officiel du Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon aurait dû peut-être garder un silence de bon goût et vous laisser à vos souvenirs. Mais il a pensé que le Comice aurait à se plaindre si son Président ne se rendait pas l'interprète direct des pensées de tous auprès de tant d'honorables personnes que cette solennité rassemble et dont beaucoup sont venus de tous les points du département témoigner de leur zèle et de leur intérêt pour notre Agriculture.

« C'était un devoir aussi pour lui de signaler une fois de plus, devant tous, les heureux résultats de ces

réunions agricoles qui rapprochent tous ceux que des intérêts communs préoccupent, stimulent le zèle par ces exhibitions offertes aux yeux de tous et forment comme un faisceau du travail, de l'intelligence, des essais, des succès comme aussi des mécomptes de chacun, faisceau auquel tous peuvent venir demander une idée, un enseignement et quelquefois aussi une arme à leur usage.

« Honneur donc et gratitude, Mesdames et Messieurs, à vous tous qui êtes ici réunis en ce jour ; votre présence est un ornement, un encouragement et une sympathie !

« Pourquoi faut-il qu'un si épouvantable temps soit venu troubler une fête qui sans cela eût été si belle et si complète et faire pour beaucoup une corvée de ce qui eût été un plaisir pour tous !

« Si nous avons le regret de ne pas voir à notre tête le premier magistrat du département, Président d'honneur de notre réunion agricole, nous espérons au moins que, dépositaire et interprète des hautes pensées d'un gouvernement si habilement dévoué aux grands intérêts du pays et à ceux de son agriculture, il partage avec nos autorités d'arrondissement, en tête desquelles nous aimons à placer notre honorable Sous-Préfet, dont nous connaissons si bien déjà la bienveillance éclairée, nous espérons, dis-je, que M. le Préfet partage avec elles le désir de seconder et de vivifier nos efforts pour faire prospérer l'Agriculture dans notre département.

« Forts de cet appui, de celui de tous les représentants de nos intérêts à tous nos grands conseils, notamment à notre Conseil général du département, forts même des regrets que nous avons reçus de ceux d'entre eux que nous avons espérés et qui n'ont pas pu se réunir à nous ; à voir en outre ici tout l'honorable

bureau de la Société centrale et tant de membres distingués de notre corps agricole, à voir le zèle bienveillant et fécond que le Maire de la bonne ville d'Avallon, les membres de son Conseil municipal, et tant d'habitants de la ville ont déployé pour donner à notre fête agricole un éclat que malheureusement le ciel a si déplorablement obscurci, à voir tout ce que nous avons pu voir, Messieurs, l'Agriculture doit être heureuse et fière, nos populations rurales doivent être reconnaissantes de l'encouragement que l'on donne à leurs travaux. Puissent-elles bien comprendre qu'honorer ces travaux comme on sait le faire maintenant, c'est honorer ceux qui les pratiquent ! Que cette pensée les incite davantage à ne pas quitter légèrement la carrière honorable et sûre que leurs pères ont parcourue dans un milieu si différent à tous égards de celui où leurs enfants peuvent le parcourir aujourd'hui ! Dire que les bras manquent trop généralement aujourd'hui à l'agriculture, c'est signaler un grave anachronisme, c'est signaler un grand malheur à tous les points de vue. Puisse la belle glorification que reçoivent de tous côtés et ici en ce jour la profession de cultivateur et celle d'ouvrier agricole, démontrer à tous combien l'agriculture est une noble, belle et utile profession entre toutes et combien, entre toutes, elle est digne de l'homme libre qui sait convenablement l'exercer !

« Que ces réflexions auxquelles je suis entraîné par tout ce que je vois, se popularisent et portent leurs fruits, je les dirai heureuses pour mon pays.

« Le Concours du Comice agricole de l'arrondissement d'Avallon avait une réputation déjà ancienne à soutenir ; d'autres diront, Messieurs, s'il a satisfait à ce que l'on

attendait de lui. Nous prenons, nous, l'engagement de faire encore mieux d'ici cinq ans, époque à laquelle notre réunion sera, s'il plaît à Dieu, aussi nombreuse et sous un meilleur ciel que nous ne la voyons aujourd'hui. Que Dieu bénisse nos efforts et sanctionne cet engagement que j'aime à prendre pour mon pays dont je désire de si grand cœur le bonheur, l'aisance et la prospérité, bienfaits qu'il doit avant tout demander, on ne saurait trop le dire, aux progrès incessants de son agriculture fécondée par le travail fidèle et intelligent de ses enfants. »

Le secrétaire de la Société centrale proclame ensuite, dans l'ordre suivant, les noms des lauréats qui viennent recevoir leurs récompenses des mains de M. le marquis de Tanlay :

PRIMES ET RÉCOMPENSES.

Première partie.

Prix offerts aux concurrents de tout le département.

LABOUR.

1. prix. Médaille de bronze et prime de 60 fr. à François Mougne, fermier de M^{me} Finot, de Marcilly.
2. prix. Médaille de bronze et prime de 50 fr., Baudenon, laboureur, de Provency.
3. prix. Médaille de bronze et prime de 45 fr., Minard, fermier de M. Thibaut, de Champien.
4. prix. Médaille de bronze et prime de 35 fr., Saunois, laboureur, chez M. Chevallier, d'Avallon.
5. prix. Médaille de bronze et prime de 35 fr., Dannoux, laboureur, chez M. De Labrosse, de Courterolles.
6. prix. Médaille de bronze et prime de 30 fr., Boudin, laboureur, chez M. Morand, d'Avallon.

7. prix. Médaille de bronze et prime de 30 fr., Regnier, laboureur, de Charbonnières, commune de Magny.
8. prix. Médaille de bronze et prime de 25 fr., Fillon, domestique, chez M. Bourrey-Seureau, de Sauvigny-le-Bois.
9. prix. Médaille de bronze et prime de 25 fr., Tattesauce, fermier, de Marcilly.
10. prix. Médaille de bronze et prime de 20 fr., Barbier, laboureur, au Puy-d'Aime, commune de Joux.
11. prix. Médaille de bronze et prime de 20 fr., Girard, domestique, chez M. Clavin.
12. prix. Médaille de bronze et prime de 15 fr., Boucher, fermier, de Lucy-le-Bois.

Ce dernier était accompagné d'un toucheur.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

§ 1. *Instituteurs.*

Médaille d'or et un traité d'agriculture, M. Vallet, instituteur, à Dixmont.

Rappel de médaille d'argent, M. Gerberon, instituteur, à Bours-en-Othe.

Médaille d'argent et un traité d'agriculture, M. Gâteau, instituteur, à Chailley.

Médaille d'argent et un traité d'agriculture, M. Montandon, instituteur, à Ancy-le-Franc.

Médaille de bronze, M. Lemaire, instituteur, à Santigny.

Mention honorable, M. Camus, instituteur, à Bazarnes.

SERVITEURS AGRICOLES.

§ 1. *Hommes.*

1. prix. Une médaille de bronze et 80 fr., Philippe Regoby, depuis 33 ans, chez M. Houdaille.

2^e prix. Une médaille de bronze et 70 fr., Zozime Creveau, depuis 33 ans, chez M. de Rebourseaux.

3. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., Pierre-Edme Berthon, depuis 29 ans, chez M. Moreau de Merry-Sec

4. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., Jean Bretagne, depuis 25 ans, chez M. Bonnaut, de Chevannes.
5. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., Edme Girard, chez M. Clavin, de Genouilly.
6. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., Baptiste Baudin, depuis 16 ans chez M. Morand.

§ 2. Femmes.

1. prix. Une médaille de bronze et 80 fr., Catherine Prévot, ve Chevy, depuis 41 ans, chez M. Guillier.
2. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., Marie Jeanne Fournillon, veuve Cottenot, depuis 12 ans, chez M. Gontard.
3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., Rosalie Besançon, chez M. de Rebourseaux.

BESTIAUX.

RACE CHEVALINE.

Étalons de traits.

1. prix. Une médaille de bronze et 200 fr., M. Charles Gudin, du Saulce, pour un étalon percheron.
2. prix. Une médaille de bronze et 160 fr., M. Cordier, de Montjalin, pour un étalon boulonnais.
3. prix. Une médaille de bronze et 140 fr., M. Clavin, de Genouilly, pour un percheron amélioré.
4. Prix. Une médaille de bronze et 100 fr., M. Thillière, de Saints-en-Puisaie.
5. prix. Une médaille de bronze et 80 fr., M. Noirot fils, de Ragny, pour un étalon boulonnais.

Poulains de trait de 1 an à 2 ans.

1. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. Chavance, de Lichères, pour un poulain percheron.
2. prix. Une médaille de bronze et 45 fr., M. Teurreau-Gueniot, de Saint-André.
3. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Ernest Guillier, de Vassy.

Pouliches de trait de 1 à 2 ans.

1. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. Duré, d'Annéot.
 2. prix. Une médaille de bronze et 55 fr., M. Douennat, de Pontaubert.
 3. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Barbier, de Ragny.
 4. prix. Une médaille de bronze et 45 fr., M. Victor Gauthier, de Trévilly.
 5. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Corsain, de Trévilly.
 6. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Poirier, de Bierry.
- Mentions honorables, MM. Rétif-Bidault, de Lisle; Henrion, de Sauvigny-le-Bois; Joudrier, de Ragny, et Merle, de Domécy-sur-Cure.

Pouliches de trait de 2 à 3 ans.

1. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. Victor Gauthier, de Trévilly.
2. prix. Une médaille de bronze et 55 fr., M. Barbier, de Ragny.
3. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Cortot, de Chevannes.
4. prix. Une médaille de bronze et 45 fr., M. de Domécy, de Domécy-sur-Le-Vault.

Poulains ou pouliches de cabriolet de 1 à 3 ans.

1. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Victor Tripiet, de Saint-Léger.
2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Raudot, de Champien.

Mentions honorables, M^{me} Bizouard, de Quarré-les-Tombes; MM. Petit-Poirier, d'Avallon, et Merle, de Domécy.

RACE BOVINE.

TAUREAUX.

Taureaux de toutes races autres que la race morvandelle.

1^o Agés de plus de 30 mois.

1. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. Lemaire père, de Vermenton, pour un taureau Durham-Normand.

2. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Merle, de Domécy, pour un taureau charollais.

3. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Cordier, de Montjalin, pour un taureau suisse.

2^e Agés de moins de 30 mois.

1. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Garnier, de Marmeaux, pour un taureau suisse.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Barbier, de Ragny, pour un taureau charollais.

Race morvandelle.

1. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. Ernest Guillier, de Vassy.

2. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Etienne Montraisin, de Chastellux.

VACHES

avec ou sans veaux.

Vaches de toutes races autres que la race morvandelle.

1. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. Gudin, d'Island.

2. prix. Une médaille de bronze et 55 fr., M. Cordier, de Montjalin.

3. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Garnier, de Marmeaux.

4. prix. Une médaille de bronze et 45 fr., M. Raudot, d'Orbigny.

5. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Barbau, d'Avallon.

6. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Raudot, de Champien.

7. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Merle, de Domécy.

8. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Morand, d'Avallon.

9. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Raudot, d'Orbigny.

10. prix. Une médaille de bronze et 15 fr., M. Pauté, manouvrier, de Champien.

Race morvandelle.

1. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Ernest Guillier, susnommé.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Barbier, de Saint-Germain-des-Champs.

3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Ernest Guillier, susnommé.

GÉNISSES.

Génisses de toutes races, âgées de 2 ans au plus.

1. prix. Une médaille de bronze et 45 fr., M. Gudim, d'Island, pour une génisse charollaise.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Raudot, de Champien, pour une génisse normande.

3. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Merle, de Domécy, pour une génisse croisée normande charollaise.

4. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Gudim, d'Island, pour une génisse pure charollaise.

5. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Barbat, d'Avallon, pour une génisse croisée suisse.

6. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Simonnot, d'Etrées, pour une génisse croisée morvandelle.

7. prix. Une médaille de bronze et 15 fr., M. Bethery, d'Island, pour une génisse croisée charollaise.

8. prix. Une médaille de bronze et 10 fr., M. Lucan, pour une génisse croisée.

BOEUFs SOUS LE JOUG.

Bœufs de toutes races autres que la race morvandelle.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Pierre Godin, pour un bœuf charollais.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. François Barbier, de Saint-Germain, pour un bœuf charollais.
3. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Dansin aîné, du Mée, pour un bœuf charollais.
4. prix. Une médaille de bronze et 15 fr., M. Gillotte Jean-Baptiste.
5. prix. Une médaille de bronze et 10 fr., M. Dansin Pierre, jeune.

Race indrondelle.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Achille Houdaille, de Railly.
2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Philibert Bierry.
3. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Devoir, de Saint-Germain-des-Champs.

RACE OVINE.

Béliers.

Aux plus beaux béliers de toutes races, âgés de 1 an au moins et 4 ans au plus.

1. prix. Une médaille de bronze et 80 fr., M. Garnier, de Marneaux.
2. prix. Une médaille de bronze et 70 fr., M. Charles de Labrosse.
3. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. de Domecy.
4. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Rétif-Bidault, de L'Isle.
5. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Thierry, du Sault-Durand, commune de Turny.

Brebis et agnelles.

Troupeaux de dix brebis au moins.

1. prix. Une médaille de bronze et 80 fr., à M. Charles de la Brosse.
2. prix. Une médaille de bronze et 60 fr., M. de Domecy.
3. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Garnier.

4. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Bourgeois, fermier, de L'Isle.

Pas de 5^e prix.

Troupeaux de dix agnelles au moins, âgées de moins de 18 mois.

1. prix. Une médaille de bronze et 50 fr., M. Charles de la Brosse.

2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. de Domecy.

Pas de 3^e prix.

Troupeaux d'au moins dix brebis du pays, suivies de leurs agneaux, en voie d'amélioration par le croisement avec une race supérieure.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Boucher, de Lucy-le-Bois.

2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Darcy, de Chevannes.

Pas de 3^e prix.

Troupeaux de dix agnelles au moins, âgées de moins de dix-huit mois et améliorées par le croisement avec une race supérieure.

1. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Rétif-Bidault, de L'Isle.

2. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Darcy, de Chevannes.

RACE PORCINE.

Verrats.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Paul Petit, marchand tripier, d'Avallon.

2. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Bardeau, marchand de meules, à Fleury.

3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Chevance, fermier, de Faulin, commune de Lichères.

Truies suivies de leurs petits.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 f., M. Montandon, de Montomble.
2. prix. Une médaille de bronze et 35 fr., M. Achille Houdaille.
3. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Cordier, de Montjalin.
4. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Casimir Thierry, du Sault-Durand.
5. prix. Une médaille de bronze et 20 fr., M. Etienne Merlin, d'Annéot.

Jeunes cochons n'ayant pas encore porté.

1. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Gontard, de Domécy-sur-Cure.
2. prix. { Une médaille de bronze et 20 fr., M. Ach. Houdaille.
ex æquo. { Une médaille de bronze et 20 fr., M. Casimir Thierry.

Prix hors ligne : Une médaille de bronze et 30 fr., M. Chevance, de Faulin, commune de Lichères. pour une truie non suivie, mais fort belle.

MACHINES AGRICOLES.

1. prix. Une médaille de bronze et 80 fr., M. Coulon, d'Auxerre, pour une moissonneuse et une batteuse.
2. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Curé, d'Avallon, pour son système de paillason préservateur de la gelée.
3. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Bardeau fils, de Fleury, pour sa collection d'instruments à mains pour la culture des racines.
4. prix. Une médaille de bronze et 25 fr., M. Sagette, agent-voyer, de Joigny, pour son urbimètre, instrument de son invention pour la levée des plans et les travaux d'alignement.

EXPOSITION HORTICOLE.

Fleurs.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Jules Perreau, d'Avallon.
 2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. François Corniau, jardinier, chez M^{me} de Crécy.
- Mention honorable, M. Pichery, de Villeneuve-sur-Yonne, pour sa belle collection de dahlias.

Fruits.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Rochefort-Bourrey, d'Avallon.
2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Guénier, de Flogny.

Légumes.

1. prix. Une médaille de bronze et 40 fr., M. Michel, jardinier, d'Avallon.
 2. prix. Une médaille de bronze et 30 fr., M. Boisseau, jardinier, d'Avallon.
- Mentions honorables, M. Halley, de Marmeaux, pour ses racines fourragères, et M. Bardeau, de Fleury, pour du chanvre de 15 pieds de hauteur.

Deuxième partie.

Prix réservés aux concurrents de l'arrondissement d'Avallon.

AMÉLIORATIONS AGRICOLES.

- Mention très-honorable, hors concours, M. Garnier, de Marmeaux.
1. prix. Médaille d'or, M. Cordier, de Montjalin.
 - 2^e prix. Médaille d'argent, M. Charles de la Brosse, de Courterolles.
 3. prix. Médaille d'argent, M. Gontard, de Domecy-s.-Cure.
- Mentions honorables, MM. Ernest Guillier et de Domecy.

Aux fermiers ou propriétaires cultivant par leurs mains, qui auront réalisé les améliorations les plus utiles dans leurs exploitations.

1. prix. Une médaille de bronze et 200 fr., M. Gudín, d'Island.

Pas de 2^e prix.

3. prix Une médaille de bronze et 100 fr., M. Gauthier, de Tréviselot.

ex aequo. Une médaille de bronze et 100 fr., M. Gauthier Victor, de Trévilly.

ENGRAIS.

Au propriétaire qui aura établi le plus convenablement ses fosses à purin, ou fait l'emploi le plus judicieux des purins et des engrais liquides,

Prix unique. Médaille d'argent, M. Charles de la Brosse.

BERGERS DE FERME.

1. prix. Médaille de bronze et 80 fr., François Bizot, berger, chez M. de Domécy.

2. prix. Médaille de bronze et 60 fr., Jean Weber, berger, chez M. de la Brosse.

BERGERS COMMUNAUX.

1. prix. Médaille de bronze et 80 fr., André Goureau, d'Annav-la-Côte, 40 ans de services.

2. prix. Médaille de bronze et 60 fr., François Grumet, de Civry, 23 ans de services.

3. prix. Médaille de bronze et 40 fr., Jérôme Ramelet, de Thisy.

VITICULTURE.

1. prix. Médaille de bronze et 60 fr., Simon Naudin, vigneron, de Vermoiron.

2. prix. Médaille de bronze et 50 fr., Lazare Nolot fils, vigneron, au Vault.

3. prix. Médaille de bronze et 40 fr., Ambroise Leduc, vigneron, d'Étaules.

4. prix. Médaille de bronze et 30 fr., Bazarnes frères, vignerons, de Tharoiseau.

Rappel de médaille, Pierre Imbert, de Vermoiron.

Mentions honorables, Toussaint Hubert, Toussaint fils, du Vault ; Pierre Choudey, Marcel Peltier, Urbain Mery, d'Annay, et Étienne Mitenne, de Tharot.

HORTICULTURE.

Au jardinier qui aura établi les plus belles pépinières d'arbres fruitiers et forestiers, contenant le plus d'espèces de choix et de variétés recommandables, et dont les portegreffes seront le plus remarquables.

Prix unique. Une médaille d'argent, M. Fèvre, horticulteur, d'Avallon.

Mention honorable, M. Rochefort père, d'Avallon, pour sa collection de conifères.

APICULTURE.

Prix unique. Une médaille d'argent, M. César d'Étaules.

Après la cérémonie de la distribution des prix, près de deux cents convives viennent prendre place à un banquet préparé dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville et parfaitement ordonné. Des toasts inspirés par l'amour de l'agriculture et par les sentiments d'un pur patriotisme animent cette réunion, dont tous les membres se sont donné des témoignages non équivoques de la plus sincère cordialité.

Le programme du concours étant accompli dans toutes ses parties, la session publique de 1859 est close.

RAPPORT

**DE LA COMMISSION DES AMÉLIORATIONS AGRICOLES, AMENDEMENTS
ET APICULTURE.**

MESSIEURS,

La Commission que vous avez nommée pour visiter les propriétés agricoles de l'arrondissement d'Avallon, constater les améliorations qui y ont été réalisées et signaler les cultures les mieux entendues, s'est réunie le 5 juillet.

Elle était composée de MM. Thierry Antony, d'Aisy, Thierry de l'arrondissement de Joigny, d'Etaules, Coulbois et Morand pour l'arrondissement d'Avallon. Messieurs les membres désignés pour Auxerre et Sens ont exprimé le regret de ne pouvoir s'associer aux travaux de la Commission qui s'est ainsi trouvée privée de leur concours éclairé.

Les cinq membres restants ont réuni tous leurs efforts pour remplir leur mandat, mais à raison de leur petit nombre, ils n'ont peut-être point poussé leurs observations aussi loin que vous l'eussiez désiré pour atteindre le but que vous vous êtes proposé.

Nous avons à visiter comme propriétaires :

MM. Cordier, de Montjalin ;

Ernest Guillier, à Vassy ;

Garnier, à Marmeaux ;

De la Brosse, à Courterolles ;

Gontard, à Domecy-sur-Cure ;

De Domecy, à Domecy-sur-le-Vault.

Et comme fermiers :

MM. Charles Gudin, au Saulce (propriété de M. Gariel);
Gauthier-Dorneau, à Trévilly (propriété de M. de
la Brosse);
Gauthier, à Tréviselot (propriété de M. de la Brosse);
Chavance, à Lichères (propriété de M. de Vogué).

Propriété de M. CORDIER, à Montjalin.

Le domaine de M. Cordier à Montjalin occupe une
étendue de deux cents hectares, ainsi répartis :

25 hectares de bois;
3 hectares de vignes;
70 hectares de prés naturels;
44 hectares de luzerne;
9 hectares de trèfle;
12 hectares de minette;
4 hectares de fèves;
4 hectares de betteraves;
48 hectares de blé d'hiver;
20 hectares d'avoine;
40 hectares de pâture;
44 hectares en jachères.

Assolement quadriennal, labour en planches de cinq
mètres de largeur, mode permettant de fendre et de rele-
ver et d'éviter les raies profondes.

M. Cordier se sert de juments pour faire ses labours.

Toutes les récoltes promettaient d'être abondantes à
l'exception des blés qui, comme chez beaucoup d'autres
agriculteurs, étaient au-dessous d'un rendement ordi-
naire.

M. Cordier a fait drainer 40 hectares de terrain, dont
les produits ne nous ont pas paru différer essentielle-

ment de ceux des parties non drainées. Il est nécessaire de constater que les plantes n'ont point trouvé cette année, dans le sol, un excédant d'eau, nuisible à leur développement et qu'alors les effets du drainage se sont moins fait ressentir.

Les instruments aratoires sont :

Battoir complet ;

Charrues Meugnot et Dombasle ;

Extirpateur de Grignon ;

Râteau Havard, fonctionnant très-bien, ainsi que l'a constaté la Commission.

Cette année, M. Cordier a fait usage de la moissonneuse, système Mazier.

Plusieurs membres de votre Commission ont vu fonctionner cette machine et, quoiqu'elle fût placée sur une surface mal disposée pour la recevoir, ils ont constaté qu'elle laisserait peu à désirer, si l'on parvenait à régulariser la mise en javelles.

Il existe une fosse à purin, munie de sa pompe. M. Cordier n'en fait usage que pour arroser ses fumiers qui sont bien tenus.

Animaux :

7 juments poulinières, race percheronne. Trois de ces juments sont suivies de leurs poulains ;

1, étalon, race percheronne ;

7 vaches laitières de différentes races ;

1 Taureau ;

200 moutons et brebis, croisés mérinos ;

2 béliers, croisés mérinos.

Les prés embouchent 48 à 50 bœufs chaque année.

Les bâtiments d'exploitation avec la cour sont bien tenus et bien disposés.

M. Cordier a mis en prairies 25 hectares de ses plus mauvaises terres. Tous ses prés sont clos avec soin ; de là la facilité d'en faire consommer les produits sur place, une grande partie étant embouchée.

La Commission a été unanime pour constater une grande amélioration dans cette propriété qui s'affermait à peine, lors de l'entrée en possession du propriétaire actuel, la somme qu'il retire maintenant de ses prés seuls.

Propriété de M. Ernest GUILLIER, à Vassy.

Etendue de 430 hectares, savoir :

47 hectares de prés naturels ;

24 hectares de pâture ;

25 hectares de blé d'hiver ;

42 hectares d'avoine ;

43 hectares de luzerne ;

40 hectares de minette ;

9 hectares de trèfle ;

4 hectare de betteraves ;

22 hectares de jachères.

Toutes les récoltes étaient belles.

L'exploitation se fait à l'aide des chevaux.

Assolement quadriennal.

Sous-sol argileux, ce qui oblige de conserver le système de labour en ados.

M. Guillier a fait drainer une étendue de deux hectares.

Les instruments aratoires sont :

La charrue Dombasle avec avant-train ;

Un battoir complet, l'un des premiers établis dans nos pays.

Il existe une fosse à purin, une place à fumier encadrée de caniveaux pour conduire les jus à la fosse.

Les bâtiments d'exploitation sont vastes.

Animaux :

6 chevaux entiers pour les labours ;

8 pouliches à l'élevage ;

40 vaches laitières, race morvandelle, toutes bien conformées ;

3 taureaux d'un à trois ans ; l'un d'eux a été primé au concours d'Auxerre ;

300 moutons, race ordinaire.

M. Guillier a mis en prés 7 hectares de terre. Il a converti en pâture, sur la montagne, une pièce de terre de 24 hectares de très-mauvaise qualité, dont les frais de culture n'étaient jamais couverts par les produits.

La Commission a constaté que la moitié de cette dernière pièce avait déjà été pacagée par 44 têtes de gros bétail qui n'avaient point encore consommé au 5 juillet la moitié de l'herbe d'une excellente qualité.

Depuis que M. Guillier dirige la culture de sa propriété, celle-ci s'est améliorée dans une grande proportion, en tenant compte surtout des difficultés de main-d'œuvre occasionnées par le voisinage de l'usine à ciment où les ouvriers trouvent un salaire que le cultivateur ne peut leur offrir.

Propriété de M. GARNIER, à Marmeaux.

420 hectares, dont :

7 hectares de prairies naturelles ;

27 hectares de blé d'hiver :

27 hectares d'orge et d'avoine ;

40 hectares de semis de foin en grande partie artificiels ;

7 hectares de plantes sarclées, moitié carottes et betteraves ;

4 hectare de pommes de terre.

Il n'a pu être obtenu de luzerne, malgré les efforts tentés jusqu'à ce jour.

30 hectares ont été drainés : cette opération a eu d'heureux résultats ; elle a rendu possible, dans ces terres qui ne produisaient que des joncs, la culture de racines dont les spécimens ont été admirés aux expositions de nos précédents concours.

Les instruments aratoires sont :

Charrue Maignot (usage unique) ;

Extirpateur ;

Battoir complet.

Une fosse à purin, munie d'une pompe, reçoit par des caniveaux bien établis les urines de toutes les écuries.

Animaux :

40 chevaux entiers pour l'exploitation et les travaux en voie d'exécution ;

22 vaches et génisses, race du pays, ayant toutes des formes qui indiquent leurs qualités laitières. Les produits sont convertis en beurre et fromages destinés à la vente ;

400 moutons, espèce mérinos, en grande partie brebis. Ce troupeau était en très bon état.

5 béliers, race mérinos ;

2 porcs anglais, mâle et femelle, de très-belle race.

Bâtiments d'exploitation pour lesquels rien n'a été économisé et propres à la culture d'une propriété considérable.

Bergerie pouvant contenir 600 têtes et construite dans des conditions favorables à l'état sanitaire d'un troupeau.

Au milieu de la cour, une fontaine jaillissante avec un vaste bassin et des auges circulaires, sert à abreuver le bétail. L'excédant des eaux, qui sont très-abondantes, est dirigé avec intelligence pour l'irrigation des prés situés en aval.

La propriété de M. Garnier, à l'exception d'une vallée fertile, mais resserrée, est en grande partie en côte. La couche arable a peu d'épaisseur et repose généralement sur le calcaire; les effets de la sécheresse s'y font promptement ressentir. Aussi, avons-nous tenu compte de ces difficultés à MM. Hélé, oncle et neveu, qui ont obtenu de belles récoltes.

La plus grande transformation que nous ayons constatée, a été faite dans la partie des terres au-dessous des bâtiments. Cette étendue, qui n'était pas cultivable, a été transformée en terre de première qualité sur laquelle une abondante récolte de colza venait d'être enlevée et où se trouvait, au moment de la visite, une plantation en betteraves et autres légumes.

Le potager mérite une mention spéciale par sa disposition bien entendue. L'eau ménagée dans plusieurs bassins permet de braver les sécheresses. A l'aide de murs de retenue, le sol qui était en pente a été aplani. Des arbres fruitiers des plus belles espèces, sont dirigés d'après le système nouveau et forment le complément de cette si utile partie de la propriété.

Messieurs, la Commission a pensé ne pouvoir donner cette propriété pour modèle à suivre, par le motif que bien peu de personnes pourraient imiter M. Garnier

qui répand si noblement une partie de sa fortune pour créer, sans même s'arrêter aux difficultés telles que celle de faire d'une côte très-raide l'emplacement de sa vaste cour, de ses bâtiments et de ses jardins.

Nous avons pensé que M. Garnier devait être mis hors concours, laissant à Messieurs les membres du bureau le soin de lui décerner telle mention qu'ils jugeront convenable.

Propriété de M. DE LA BROSSÉ, à Courtierolles.

Etendue : 72 hectares, dont :

50 hectares en plaine ou vallée ;

12 hectares sur la montagne, consacrés au pâturage du troupeau ;

10 hectares de prairie naturelle ;

14 hectares en blé ;

10 hectares en avoine ;

8 hectares en carottes et betteraves, cultivées en lignes et de très-belle venue ;

18 hectares de prairies artificielles, trèfle, luzerne, vesces d'hiver et de printemps, sorgho. Chaque hectare a donné en moyenne 900 bottes à la première coupe.

A l'époque de la visite, toutes les récoltes étaient belles et nous pensions que chaque hectare de blé devait produire 30 hectolitres et chaque hectare d'avoine 40 hectolitres.

M. de la Brosse a fait drainer 18 hectares. Cette opération a produit une très-grande amélioration, notamment dans une pièce susceptible d'être submergée et où le séjour des eaux compromettait très souvent les

récoltes. Il a fallu poser les drains avec une grande précision, attendu que les pentes étaient très-minimes.

Instruments aratoires :

Charrues Meugnot et Dombasle ;

Rayonneur, extirpateur ;

Semoir à brouette pour les betteraves et les carottes ;

Hache-paille, coupe-racine de plusieurs systèmes ;

Battoir complet mu par l'eau ;

Fosse à purin et ses tonnes pour l'emploi de cet engrais dont M. de la Brosse a fait usage : il en a obtenu les meilleurs résultats. Les fumiers sont très-bien tenus.

Animaux :

5 juments, en partie race percheronne ;

6 vaches laitières, race du pays ;

350 moutons, dont 150 mères, tous race mérinos ;

20 à 30 jeunes béliers mérinos, de 8 à 18 mois, provenant de son troupeau, sont vendus annuellement pour la reproduction.

M. de la Brosse a mis au régime de la stabulation permanente une partie de son troupeau et ses vaches ; il y trouve un très-grand avantage.

Les bâtiments sont vastes et les bergeries bien établies.

M. de la Brosse a bien voulu nous faire voir sur ses livres de dépenses et de produits que sa propriété, dont il portait en premier lieu le prix présumé de fermage à 2,800 fr., a été portée, par suite d'améliorations, à celui de 4,000 fr.

Il en a retiré, cette année, ses frais déduits, la somme de 10,144 fr., ne tenant compte que pour mémoire des avantages des menues fournitures que donne son exploitation à la maison de maître.

D'après ces résultats, il est bien reconnu que cette propriété a subi une amélioration très-notable qui, du reste, a été constatée par le rang obtenu par M. de la Brosse au concours régional.

L'on doit à ce propriétaire d'avoir fait tous ses efforts pour acclimater la race mérinos et avoir toujours entretenu un troupeau digne de concourir avec les plus beaux du Châtillonnais.

Propriété de M. GONTARD, à Dornecy-sur-Cure.

Étendue : 36 hectares, dont :

- 7 hectares de prairies naturelles ;
- 8 hectares de blés généralement beaux ;
- 7 hectares d'avoines très-belles ;
- 3 hectares de luzerne assez belle ;
- 1 hectare de pommes de terre qui, à l'époque de la visite, étaient admirables ;
- 0^h 30 ares de carottes fourragères ;
- 2^h 60 ares de betteraves cultivées en ligne. L'on n'a pas fait usage cette année de la houe à cheval pour cette culture, parce que l'on voulait détruire le chiendent ;
- 0^h 30 ares de haricots. Cette récolte vient après les vesces d'hiver ;
- 2 hectares de fèves ;
- 2 hectares de vesces d'hiver ;
- 3 hectares de trèfle.

M. Gontard a fait drainer 44 hectares, les eaux provenant de ce drainage ont été conduites dans ses prés.

Le sol de cette propriété reposant en grande partie sur l'argile ferrugineuse, le drainage a produit un très-bon effet.

L'assolement est quadriennal.

Instruments aratoires :

Charrue Meugnot et Dombasle ;

Extirpateur, houe à cheval, rouleau Havard ;

Battoir système Pinet, moulin à grain et son ;

Blutoir s'adaptant au manège du battoir ;

Coupe-racines ;

2 fosses à purin employé à arroser les fumiers seulement.

Animaux :

1 jument ;

2 chevaux servant pour la culture ;

3 pouliches, d'un, deux et trois ans ;

6 vaches race charollaise ; trois nourrissent leurs veaux ;

2 bouvillons de 18 mois à 2 ans ;

50 brebis, dont 20 antenoises, race métis mérinos ;

2 béliers, race mérinos ;

18 agneaux de l'année ;

12 porcs, dont 3 portières, race du pays, un mâle et deux femelles, race anglaise.

Bâtiments d'exploitation commodes.

La Commission a remarqué, Messieurs, que cette propriété, dont la moitié des terres est drainée, est très-bien tenue dans le détail et l'ensemble et qu'en proportion de son étendue qui est de 29 hectares en culture, elle comportait 14 hectares tant en prairies artificielles qu'en plantes sarclées.

En l'absence de M. Gontard qui ignorait notre visite, nous avons recueilli des renseignements qui attestent une grande amélioration dans sa propriété dont le produit s'est accru de plus d'un tiers.

La Commission a été unanime pour reconnaître que la femme Marie-Jeanne Fournillon, veuve Cottenot, au service de M. Gontard depuis 42 ans, est d'une remarquable intelligence. Elle nous a conduits dans les propriétés et nous a donné sur la culture des renseignements détaillés qui révèlent son concours utile et assidu dans l'exploitation, en même temps qu'ils témoignent du vif intérêt qu'elle porte à ses maîtres.

Nous pensons, Messieurs, que vous encouragerez en elle les bons serviteurs en lui donnant telle récompense que vous jugerez convenable.

Propriété de M. DE DOMECY, à Domecy-sur-le-Vault.

Sous-sol calcaire ; — étendue : 200 hectares, dont :

70 hectares en prés ;

28 hectares des plus mauvaises terres sur la montagne
plantés en sapins ;

15 hectares de blé d'hiver ;

15 hectares d'avoine et d'orge ;

3 hectares de betteraves cultivées en lignes, et
binées avec la houe à cheval ;

9 hectares de minette ;

6 hectares de luzerne ;

3 hectares de trèfle ;

15 hectares de sainfoin ;

5 hectares de vesces d'hiver ;

2 hectares de pommes de terre.

L'assolement pour les terres médiocres est de six ans, laissant les prairies artificielles deux années en pâture, et il est triennal pour l'autre partie.

Instruments aratoires :

Charrue Meugnot ;

Coupe-racine, extirpateur, houe à cheval, rayonneur.

M. de Domecy fait battre au fléau parce que la main-d'œuvre pour ce travail n'a pas augmenté jusqu'à ce jour.

Animaux :

7 juments poulinières, dont une seule est suivie de son poulain. Cette année seulement, ce produit n'a pas été fructueux ;

8 pouliches et chevaux d'un an à 3 ans ;

6 bœufs de très-belle espèce ;

8 vaches laitières, races diverses ;

420 bêtes à laine, partie brebis, race mérinos ;

3 béliers, race mérinos.

Les labours sont faits avec chevaux et bœufs.

Bâtiments d'exploitation vastes. — La bergerie est très-bien disposée, elle permet d'entrer des voitures pour le curage des fumiers et de mettre à peu de frais une couche de terre qui s'engraisse et donne tous les deux mois trente tombereaux, en sus des fumiers que produirait le troupeau. Celui-ci reçoit de grands soins et nous a paru en très-bon état.

M. de Domecy a fait 40 hectares de prés avec des terres de médiocre qualité et en grande partie à mi-côte. L'eau est utilisée partout.

La plantation de sapins, par la fraîcheur et l'ombrage qu'elle donne dans les temps de chaleur, devient une bonne pâture pour les moutons.

Tous les prés ainsi que la plus grande partie des terres sont très bien clos et entourés de peupliers qui peuvent diminuer les récoltes, mais qui combleront largement ce déficit par leur produit.

L'amélioration de cette propriété est bien constatée

et M. de Domecy doit trouver la compensation des dépenses qu'il a faites pour son domaine dans la valeur considérable qu'il lui a donnée.

Propriété du Saulce à M. GABRIEL, cultivée par
M. Gudinf Charles.

Contenance : 119 hectares. — Sol calcaire argileux.
60 hectares de prés et pâtures, dont 17 hectares de
prés que l'on ne fauche pas ;

17 hectares de blés d'hiver, beaux à l'époque de la
visite ;

7 hectares de betteraves ;

13 hectares de luzerne, première coupe, 600 bottes
à l'hectare ;

7 hectares de trèfle, première coupe, 600 bottes à
l'hectare ;

14 hectares de jachères pâturées.

Assolement triennal.

Les labours sont faits par les chevaux et les bœufs.

Instruments aratoires :

Charrue Dombasle avec chevaux ;

Extirpateur Dombasle ;

Herse en fer et rouleau ;

Battoir à chevaux.

Animaux :

49 bœufs et vaches, race charollaise ;

10 veaux de l'année destinés à l'élevage ;

6 juments, dont 3 suivies de poulains ;

21 poulains de 2 ans ;

5 étalons, race percheronne, qui ont couvert cette
année ;

300 juments ;

150 moutons croisés mérinos et berrichons ;

1 laie anglaise, grande espèce.

Cette propriété est essentiellement d'embouche. La plus grande partie des animaux qu'elle nourrit ne rentrent jamais à l'écurie, de là une production beaucoup moins grande d'engrais. Malgré cet inconvénient, M. Gudin a beaucoup amélioré ce domaine. A son entrée en ferme, la moyenne par hectare de blé était de 18 hectolitres, il nous a justifié que maintenant elle est de 24 hectolitres. Cette propriété, qui ne comptait que 50 têtes de gros bétail, en possède aujourd'hui 88 dans les mêmes conditions.

Avant M. Gudin, l'on n'avait pas obtenu de luzerne ; il nous en a fait voir une pièce de treize hectares de culture difficile, en pente, et d'où il a fait enlever plus de 1,000 tombereaux de pierres. Cette plante y était d'une belle venue et a donné une bonne récolte.

Nous avons remarqué que toutes les pièces de prés et pâtures sont closes et dans un bon état d'entretien. L'ensemble de l'exploitation est bien ; il atteste les soins intelligents du maître.

Propriété de M. DE LA BROSSE, à Trévilley.

Fermier, M. Gauthier-Dorneau.

Etendue : 80 hectares ; assolement triennal.

20 hectares de prairies naturelles ;

20 hectares de blé d'hiver ;

20 hectares d'avoine et d'orge ;

11 hectares de trèfle et autres ;

1 hectare de betteraves ;

9 hectares en jachères ;

Les labours sont faits par les chevaux et les bœufs.

Animaux :

- 7 juments de bonne conformation ;
- 2 poulains d'un an ;
- 4 bœufs de trait ;
- 48 vaches et génisses, race du pays ;
- 200 moutons et brebis ;
- 70 agneaux de l'année.

Instruments aratoires :

- Un battoir à chevaux complet ;
- Charrue Meugnot ;
- Herse en fer.

Nous avons regretté l'absence de fosse à purin.

Les récoltes en général étaient belles.

Cette propriété, cultivée depuis longues années par MM. Gauthier père et fils, est située dans une des contrées les plus fertiles de l'arrondissement. Elle est susceptible de donner des produits qui compenseraient largement les dépenses d'amélioration qu'on y ferait. Il est à désirer que, dans nos pays, les fermiers imitent les propriétaires plus soigneux qu'eux en général dans leur culture et moins craintifs dans les dépenses complémentaires dont l'effet immédiat est d'assurer et d'accroître les résultats.

La commission, tout en faisant ces observations qui s'adressent plus aux fermiers en général qu'à MM. Gauthier personnellement, n'en a pas moins reconnu que l'ensemble de leur exploitation était satisfaisant.

Propriété de Tréviselot à M. DE LA BROSE.

Fermiers, MM Gauthier frères.

Cette propriété est sous tous les rapports, à très-peu

de chose près, dans les mêmes conditions que la précédente.

Même contenance, égale quantité de toutes espèces d'animaux, semblable assolement et pareille manière d'opérer. Nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit.

Ajoutons seulement que la plus grande harmonie règne entre les frères Gauthier et que les améliorations qui se produisent chez l'un sont aussitôt suivies chez l'autre.

La commission a considéré ces deux concurrents comme un seul.

*Propriété de M. DE VOGÜÉ, à Lichères, près Châtel-Censoir,
cultivée par M. Chavance.*

Messieurs, si l'on eût demandé la visite de cette propriété, nous eussions rempli notre devoir en en faisant l'analyse, mais comme nous ne nous y sommes transportés que sur l'indication des membres présents à la réunion où votre Commission a été nommée, celle-ci n'a pas cru devoir, par un rapport, vous faire partager sa déception et elle vous prie de considérer comme nulle la démarche éloignée qu'elle a faite.

RÉSUMÉ.

La Commission a vivement regretté que trois prix fussent destinés aux fermiers et deux seulement aux propriétaires. En considérant la difficulté qu'elle éprouvait à vous proposer un candidat pour le second prix des fermiers, la Commission a pensé que vous voudriez bien convertir le second prix des fermiers en un troisième qui serait une médaille d'argent pour les propriétaires

et employer le surplus de la somme à récompenser les bons services que nous avons constatés dans notre rapport.

La Commission a donc été unanime pour proposer :

M. Cordier, propriétaire, à Montjalin, pour le premier prix des propriétaires ;

M. de la Brosse, propriétaire, à Courterolles, pour le 2^e prix ;

M. Gontard, propriétaire, à Domecy-sur-Cure, pour le 3^e prix ;

M. Gudin, fermier au Saulce, pour le 4^e prix des fermiers ;

MM. Gauthier frères, *ex-æquo*, fermiers de Tréviselot, pour le 3^e prix.

Pour les engrais et pour le prix unique : M. de la Brosse, à Courterolles.

La Commission propose aussi des mentions honorables à MM. Ernest Guillier et de Domecy pour les améliorations réalisées dans leurs exploitations.

RAPPORT

DE LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE, DES SERVITEURS
AGRICOLIS ET DES BERGERS.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Le programme de votre concours annonçait des prix pour les deux instituteurs du département qui auraient fait avec le plus de succès un cours élémentaire et pratique d'agriculture à leurs élèves, et pour les deux insti-

tutrices qui auraient donné avec le plus de succès à leurs élèves des leçons d'économie agricole.

Nous n'avons pas reçu de demande pour ce dernier ordre de prix et nous ne nous attendions guère à en recevoir cette année. Quelques institutrices se sont déjà préoccupées de mêler à leur enseignement des leçons élémentaires de cette partie de la science agricole qui peut profiter à celles qui seront un jour des femmes de cultivateurs ; leurs premiers essais sont encore trop incomplets, et la modestie de ces dignes maitresses est trop grande pour qu'on pût espérer de les voir venir dès cette année réclamer la récompense de leurs efforts. Mais, en inscrivant ces prix dans le programme, nous avons voulu éveiller l'attention, stimuler le zèle, appeler des tentatives et des efforts qui, dans un avenir prochain, pourront donner de bons et utiles résultats et nous permettre d'en récompenser les auteurs, dussions-nous aller nous-mêmes au-devant d'elles si elles ne se présentent pas d'elles-mêmes.

Quant aux instituteurs, depuis plusieurs années déjà quelques-uns, par une louable émulation, ont devancé la mesure officielle qui crée cette année un cours d'agriculture dans les écoles normales primaires. Ils se sont procuré quelques-uns des livres, déjà assez nombreux, qui traitent des éléments de la science agricole ; ils ont pu donner à leurs élèves des leçons qui substitueront dans ces jeunes esprits de saines notions aux erreurs de la routine. Quelques-uns même ont joint la pratique à la théorie, et dans des terrains qu'ils possédaient, ils ont pu, quoique sur une échelle très-restreinte, démontrer sous les yeux des enfants et même faire appliquer par ceux-ci les préceptes de la théorie,

en ce qui concerne notamment l'arboriculture, les cultures maraichères, les cultures des céréales en lignes, l'étude des nombreuses sortes de céréales, et celle des prairies artificielles et des racines fourragères.

Parmi ceux qui étaient entrés dans cette voie, vous avez accordé l'an dernier la médaille d'argent à M. Vallet, instituteur à Dixmont.

Ce premier témoignage de votre approbation a stimulé son zèle, et il n'a cru, comme il le dit, pouvoir mieux vous remercier qu'en travaillant avec plus d'ardeur encore à l'enseignement agricole. Trente-quatre élèves ont suivi ses leçons pendant les mois d'hiver. Il s'est surtout attaché cette année aux développements pratiques. Il a donné une plus grande extension à son jardin d'expérimentation, et il y a cultivé, entre autres plantes, quarante variétés de blé qu'il ne possédait pas l'année dernière. Un tableau qu'il nous a envoyé contient, outre la liste de ces diverses plantes, des appréciations faites avec le concours de ses élèves sur le rendement, le poids, etc., de toutes ces variétés de blé, de douze variétés d'avoine et de onze variétés d'orge. Il y a joint un résumé de ses leçons d'agriculture et d'horticulture. M. Hugot, inspecteur de l'instruction primaire de l'arrondissement, très compétent en cette matière, comme vous le savez, atteste le zèle, l'intelligence et l'activité du maître et les heureux efforts que ses leçons ont déjà produits dans le pays, où plusieurs cultivateurs, en voyant de leurs yeux les résultats de la culture comparée d'un grand nombre de céréales, se sont procuré pour semences celles qui convenaient le mieux aux différents sols de la localité.

Pour récompenser tant et de si heureux efforts, votre

commission vous propose de décerner à M. Vallet la médaille d'or qui vous a été accordée par M. le Ministre de l'agriculture et du commerce.

M. Gerberon, instituteur à Bœurs-en-Othe, a obtenu dans votre concours de 1857 la médaille d'argent, pour le cours d'agriculture élémentaire qu'il faisait depuis plusieurs années et qu'il a continué avec beaucoup d'assiduité, de persévérance et de succès.

Votre commission a vu avec beaucoup d'intérêt qu'au nombre des vingt-et-un élèves qui suivaient ce cours cette année, se trouvaient sept jeunes filles. Tous, indépendamment des leçons théoriques d'agriculture qu'ils reçoivent du maître, sont conduits par lui chez un horticulteur habile, qui réside dans la commune, et y reçoivent des leçons pratiques de conduite, de greffe et de taille des arbres fruitiers. Elle a seulement regretté que M. Gerberon n'eût pas à sa disposition un terrain sur lequel il eût pu appliquer et démontrer toutes ses leçons agricoles. Elle espère que ce complément nécessaire de l'enseignement pourra être réalisé plus tard par cet excellent maître, et, en attendant, elle vous propose de lui accorder un rappel de la médaille d'argent qui lui a été précédemment décernée.

M. Gâteau, instituteur à Chailley, a suivi de près les traces de son collègue M. Vallet. Depuis plusieurs années il fait à ses écoliers un cours à la fois théorique et pratique d'agriculture et d'horticulture. Il enseigne dans l'école et il démontre sur le terrain. La commission n'a pas remarqué sans intérêt sur les copies de ses élèves que, dans cette école, le dessin linéaire lui-même est tourné du côté de l'agriculture et que ce sont des instruments aratoires et des outils d'horticulture que les

enfants s'exercent à dessiner. M. Gâteau a déjà été deux fois honoré des récompenses de la société d'agriculture de Joigny. Votre commission vous propose de lui accorder pour cette année une médaille d'argent.

M. Montandon, instituteur à Ancy-le-Franc, a commencé en 1850 à introduire dans sa classe, comme livre de lecture, un traité élémentaire d'agriculture, en y ajoutant quelques explications pour le rendre plus intelligible. Plus tard il lui a semblé que les petits traités qu'il avait pu se procurer étaient à la fois trop savants, trop peu pratiques et trop peu appropriés aux conditions particulières de la culture de son canton. Il a composé alors une suite de leçons qu'il a demandées à la fois à son savoir et à l'expérience spéciale qu'il avait acquise comme secrétaire du comice agricole d'Ancy-le-Franc. N'ayant pu obtenir de la commune un terrain d'essais, il a consacré la moitié de son jardin à une pépinière d'arbres fruitiers dans laquelle ses écoliers ont appris et pratiqué les divers modes de greffe, et une partie de ces arbres leur est réservée comme récompense de leur travail. M. Montandon a déjà pour toutes ces causes obtenu en 1856, une médaille d'argent au concours du comice d'Ancy-le-Franc.

La commission croit devoir vous proposer de reconnaître tant de services intelligents, en décernant à M. Montandon une seconde médaille d'argent, que le résultat du concours annoncé pour les institutrices laisse à votre disposition.

M. Lemaire, instituteur à Santigny, donne deux fois par semaine à ses élèves les plus avancés des leçons d'agriculture avec un soin et un succès que M. l'inspecteur d'instruction primaire et M. le maire de la com-

mune se plaisent à raconter dans leurs attestations. Au reste, la commission a pu se convaincre que ces éloges n'avaient rien d'exagéré, quand elle a vu le programme du cours que cet excellent instituteur a composé pour son école et les résumés de ses leçons rédigés par quelques-uns de ses élèves. Elle est d'avis qu'il y a lieu de récompenser ce zèle et ces bons résultats, et elle vous propose en conséquence de dépasser les limites de votre programme et d'accorder à M. Lemaire une médaille de bronze.

Enfin, elle vous propose d'accorder une mention honorable à M. Camus, instituteur à Bazarnes, qui, depuis le 1^{er} janvier dernier, a introduit dans la première division de son école le cours élémentaire d'agriculture et qui, par la clarté et la méthode de son enseignement, a, au dire de la délégation cantonale et du maire, produit déjà les résultats les plus satisfaisants.

SERVITEURS ET SERVANTES.

BERGERS DE L'ARRONDISSEMENT D'AVALLON.

PÂTRES COMMUNAUX.

Votre commission a reçu en temps utile des demandes accompagnées d'attestations en bonne forme de neuf serviteurs, sept servantes, trois bergers et dix pâtres communaux. Un certificat en faveur d'une servante de Cussy-les-Forges est arrivé trop tard pour être pris en considération.

Tous sont très méritants et c'est un regret pour elle de ne pouvoir vous proposer de les récompenser tous. Elle a dû se conformer pour le nombre de prix au programme que vous aviez arrêté. Mais ceux qui ne figureront pas au nombre des lauréats de cette année ne

perdront pas leur droit à se présenter à un concours ultérieur.

Au premier rang des serviteurs elle a placé Philippe Régoby, basse-courier à Saint-Germain-des-Champs, au service de M. Achille-Henri Houdaille depuis l'année 1844, après être resté déjà auparavant en la même qualité tant chez la mère que chez les frères de ce propriétaire. Ce sont ainsi trente-trois années de services agricoles que compte Philippe Régoby. Son maître, d'accord avec l'adjoint au maire, atteste qu'il a toujours été parfaitement satisfait de ses services et que ce bon serviteur a puissamment contribué par son intelligence et son travail assidu aux résultats notoirement si avantageux qu'il a obtenus dans sa culture. Nous vous proposons donc d'accorder le premier prix à Philippe Régoby.

Zozime Creveaux est aussi depuis trente-trois ans domestique à Rebourseaux dans l'exploitation agricole de M. Bellanger de Rebourseaux. Son aptitude et son zèle ne se sont jamais démentis. Ses longs et loyaux services vous paraîtront sans doute dignes du second prix.

Pierre Edme Berthon compte vingt-neuf ans de services comme berger chez M. François Moreau, cultivateur aux Drillons, hameau de la commune de Merry-Sec. Son maître, dont le témoignage est confirmé par le maire, atteste que sa fidélité est irréprochable, qu'il a toujours montré dans la garde de son troupeau tant de soin et d'exactitude que jamais aucune personne n'est venue se plaindre de dommages qu'il aurait laissé causer. Ces bonnes qualités, jointes à un si long service chez le même maître, ont paru à la commission mériter le troisième prix.

Elle propose pour le quatrième prix Jean Bretagne qui, depuis vingt-cinq ans, sert comme charretier chez M. Bonnault à la ferme de Beaulches, commune de Chevannes. Aux qualités d'un bon domestique Jean Bretagne joint encore le mérite d'élever une jeune famille composée de quatre enfants, en leur donnant l'exemple de la tempérance et du travail.

Enfin elle propose d'accorder le cinquième prix à Edme Girard, entré le 23 janvier 1838 comme premier domestique chez M. Hubert Philibert Clavin, propriétaire et agriculteur à Genouilly, qui, pendant les vingt-et-un ans qui se sont écoulés depuis, n'a eu qu'à se louer de son service sous le triple rapport de l'intelligence, de la probité et de la moralité.

La commission a regretté de n'avoir pas un prix de plus à proposer en faveur de Baptiste Baudin qui, depuis 1843, sert dans l'exploitation agricole de M. Hyppolite Morand, propriétaire à Avallon, et qui, outre l'exactitude et l'irréprochabilité de son service, a encore pour titre d'avoir su, par son économie exemplaire, élever six enfants, sans recourir aux secours que tant d'autres, moins chargés de famille, réclamaient dans les années de cherté. Comme vous nous avez autorisés à proposer un prix supplémentaire pour un sujet si méritant, nous proposons de lui accorder une médaille de bronze avec une prime de trente francs.

Les trois prix pour les servantes sont proposés par la commission, savoir :

Le premier à Catherine Prévot veuve Chévy, âgée de 55 ans, qui, depuis vingt-et-un ans, est chargée des travaux de la basse-cour chez M. Ernest Guillier propriétaire et cultivateur à Vassy, après avoir servi déjà

pendant vingt ans chez d'autres maîtres, et dont l'ordre, l'activité, l'intelligence et la probité ont toujours été exemplaires ;

Le second à Marie-Jeanne Fournillon, veuve Cottenot, basse-courrière depuis douze ans à Domécy-sur-Cure, chez M. Gontard, et qui est spécialement recommandée tant par ce propriétaire que par votre commission des améliorations agricoles, comme étant d'une fidélité, d'une intelligence et d'un dévouement tout à fait hors ligne ;

Et enfin le troisième prix à Rosalie Besançon qui, à l'âge de trente-trois ans, compte déjà vingt années d'excellents services dans l'exploitation agricole de M. Bellanger de Rebourseaux, après être restée plusieurs années au service de M. Thierry, propriétaire et cultivateur à Turny, et qui a toujours montré un zèle, une aptitude et une fidélité remarquables.

Nous n'avons eu que trois présentations pour les prix donnés aux bergers de l'arrondissement. Les trois sujets qu'elles concernent sont annoncés comme réunissant toutes les qualités désirables. Nous avons dû, dans cet état, donner la préférence à l'ancienneté des services et nous proposons, pour le premier prix, François Bizot qui, depuis huit ans, sert chez M. A. de Domécy et, pour le second, Jean Weber qui, depuis sept ans, est à Courterolles chez M. Ch. de la Brosse.

Les deux prix des bergers communaux doivent être accordés à ceux qui sont les plus recommandables par les soins intelligents donnés à leurs troupeaux.

L'âge et les longs services nous ont paru toutefois devoir être pris aussi en considération.

C'est par cette raison que nous proposons pour le

premier prix André Goureau, d'Annay-la-Côte, âgé de 70 ans, qui a succédé à son père comme berger de cette commune et a exercé cet emploi pendant plus de quarante ans à la satisfaction des habitants, qui l'estiment en outre pour sa bonne conduite et sa probité.

Après lui doit être placé François Grumet, de Civry, qui est présenté comme ayant toujours, depuis vingt-trois ans, apporté à la garde de son troupeau tous les soins et la vigilance possibles, et comme ayant toujours cherché à améliorer les races, en achetant à son propre compte des béliers d'un grand prix, ce qui lui a déjà valu une médaille dans un concours du comice de l'arrondissement.

Les mêmes qualités, la même intelligence, la même sollicitude dans son service nous ont paru devoir faire accorder une distinction à Jérôme Ramelet, de Thizy ; et, nous croyons pouvoir créer en sa faveur un troisième prix, consistant en une médaille de bronze et une somme de trente francs.

RAPPORT DE LA COMMISSION DE VITICULTURE.

L'importance de la viticulture dans l'arrondissement d'Avallon est assez grande pour fixer sérieusement l'attention du comité central. (Environ 3,764 hectares de vignes cultivées, pouvant produire 180,528 hect., qui représentent une valeur moyenne de 4,543,200 fr.)

La Commission spéciale chargée de l'examen des vignes, a remarqué avec tristesse, que les progrès étaient lents, les innovations même les plus utiles,

mal accueillies ; et que les plus anciennes routines étaient toujours la règle invariable du vigneron.

Une seule tendance générale est celle de substituer aux plants fins, les plants les plus grossiers, en vue de ce lucre immédiat qui a pour résultat de détruire l'honneur et la vieille renommée de nos bons vins.

Si la Commission s'est conformée scrupuleusement au texte du programme, elle croit de son devoir d'exprimer le vœu :

Qu'à l'avenir les récompenses soient particulièrement accordées aux vignerons entretenant le mieux, et propageant le plus les cépages de pineau, dans les côtes privilégiées qui nous environnent, afin que nous puissions conquérir et conserver, dans les concours régionaux et le commerce de la France, la place élevée due aux qualités de nos meilleurs vins ;

Que des encouragements soient encore accordés à toutes innovations et améliorations utiles ;

Enfin, que le minimum de la parcelle de vigne à visiter soit d'un hectare.

La Commission n'a pu réunir que trois membres, et a commencé ses travaux le 22 août. Les deux membres qui avaient des vignerons inscrits, se sont abstenus successivement de la visite de leurs vignes, ainsi que de la décision y relative.

Voici le classement des vignerons méritant des récompenses :

1^{er} Prix. — Nodin Simon, de Vermoiron, vigneron de M. A. Hélie ; (avait obtenu une mention honorable en 1858.)

2^e Prix. — Nolot Lazare, fils de Pierre, au Vault ;

3^e Prix. — Ambroise Leduc, à Etaulés-le-Bas, vigne-

ron de MM. Febvre, maire et Jordan, du Vault ;

4^e Prix. — Bazarne frères, de Tharoiseau, vigneron de M. Bidault-Gaétan ; — Imbert Pierre, de Vermoiron, rappel de sa médaille de 1858, vignes parfaitement entretenues et cultivées ;

Médaille de bronze ou mention honorable, à Tous-saint Humbert et Toussaint fils, vigneron au Vault ;

Médaille de bronze ou mention honorable à Pierre Choudey de Vermoiron, vigneron de M. Picard ;

Médaille de bronze ou mention honorable à Pelletier Marcel, à Annay et Rouvres ;

Médaille de bronze ou mention honorable à Urbain Mairy, côte d'Annay et Montéchérin.

Mention honorable à Mitenne Etienne, à Tharot.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE DE L'YONNE DANS LA
SÉANCE DU 3 SEPTEMBRE 1859, PAR M. RAUDOT,

Sur l'enquête agricole de l'arrondissement d'Avallon.

Réponses aux questions proposées.

4.

NATURE DU SOL.

Les natures diverses du sol cultivable de l'arrondissement d'Avallon n'ont-elles pas été parfaitement précisées par M. l'ingénieur Belgrand dans sa notice sur la carte agronomique et géologique de cet arrondissement ?

Ne peut-on pas adopter ses divisions avec les

caractères géologiques et agronomiques qu'il leur a assignés ?

Les natures diverses du sol cultivable de l'arrondissement ont été parfaitement précisées par M. l'ingénieur Belgrand, dans sa notice sur la carte agronomique et géologique de l'arrondissement d'Avallon et on doit adopter ses divisions avec les caractères géologiques et agronomiques qu'il leur a assignés. Ce beau travail peut servir de modèle et il serait fort à désirer que, dans tous les arrondissements, on pût trouver des ingénieurs assez instruits et ayant assez de zèle pour faire ainsi connaître en détail les diverses natures des terrains aux propriétaires et aux agriculteurs et leur démontrer avec les lumières de la science et de l'expérience les améliorations qu'ils ont à y faire.

2.

MORCELLEMENT.

Quel est le degré de morcellement de la propriété rurale ? Dans quelles parties de l'arrondissement ce morcellement est-il le plus développé ? Quels résultats y a-t-il produits ? Le morcellement tend-il à s'accroître ?

Le département de l'Yonne est, sauf le département de la Charente-Inférieure, celui où il y a, d'après les résultats du cadastre constatés dans la statistique générale de France, le plus de parcelles, 2,922,857 sur une étendue totale imposable de 708,111 hectares. C'est une moyenne de 24 ares 50 centiares par parcelle. Mais, comme le département de l'Yonne est un des plus boisés de France, qu'il contient 154,476 hectares de bois possédés en général par grandes pièces par les com-

munes, l'Etat et des particuliers riches, on est obligé de reconnaître que le sol cultivé est extraordinairement morcelé et que la moyenne pour ce sol est bien au-dessous de 24 ares 50 centiares par parcelle.

L'arrondissement d'Avallon n'est pas dans des conditions autres que le reste du département. Bien des personnes croient que la propriété y est agglomérée, c'est une erreur ; sauf quelques propriétés d'une étendue de 50 à 200 hectares en rural, propriétés qui, encore presque toutes, sont composées de pièces qui ne se touchent pas, le sol cultivé est extraordinairement morcelé dans toutes les parties de l'arrondissement. Dans les vignes notamment la division est extrême.

Les résultats de ce morcellement qui, du reste, n'a pas commencé en 1789 comme beaucoup de personnes le croient, mais remonte beaucoup plus haut, sont souvent très-fâcheux. Que de temps perdu pour aller d'une pièce à l'autre, que d'occasions de discussions, de procès ! Dans les pays ainsi morcelés quelles améliorations notables peut-on faire ? Même avec la loi du drainage peut-on drainer ? Même avec la loi sur les irrigations peut-on irriguer ? Ira-t-on intenter des actions, passer des actes dispendieux avec un grand nombre de propriétaires voisins, payer des indemnités, faire des travaux chez les autres, pour arroser et assainir quelques ares. Dans notre arrondissement où la vaine pâture existe partout, il est presque impossible, avec de petits champs enclavés ou enchevêtrés, de changer les assolements, de tenter des cultures nouvelles que la dent affamée des vaches et des moutons menace sans cesse de destruction.

Je sais très-bien que l'on fait valoir en faveur du

morcellement des considérations sociales et politiques, on allègue que, plus il y a de propriétaires ruraux, plus on est tranquille, ceci sort de la question agricole ; je ferai remarquer ensuite que le morcellement n'est pas une suite nécessaire du nombre très-grand des propriétaires. Dans notre arrondissement, presque jamais un propriétaire moyen ou petit n'a son domaine d'un seul morceau, il sera divisé en un grand nombre de parcelles disséminées aux quatre points cardinaux du territoire de la commune. Ce morcellement est autre chose que la division de la propriété.

Le morcellement tend-il à s'accroître ? C'est une question que des savants ont tenté d'obscurcir, mais qui ne fait pas l'ombre d'un doute aux yeux de tous ceux qui regardent attentivement ce qui se passe autour d'eux. M. Wolowski, dans un travail intitulé : *De la division du sol*, a prétendu prouver par un document émané, dit-il, du ministère des finances que, d'après le recensement de 1851, le nombre des parcelles n'était que de 427 millions, c'est-à-dire un million de plus seulement que le nombre des parcelles constaté par le cadastre et que les parcelles appartenant à des habitations ayant augmenté de deux millions, les parcelles de biens ruraux avaient en somme diminué d'un million.

Ce document prétendu n'existe pas, le recensement de 1851 n'a pas constaté le nombre des parcelles actuelles, aucun travail d'ensemble n'a été fait pour le constater et le comparer avec le nombre des parcelles qui existaient lors de la confection du cadastre. On pourrait demander qu'à l'aide des matrices réunies dans les préfectures et des mutations, ce travail fût fait au moins approximativement, car, sur le vu de ces registres,

on ne pourrait pas savoir quelles sont les parcelles qui, autrefois séparées, ont été depuis réunies. On ne pourrait connaître le nombre exact des parcelles actuelles qu'en refaisant le cadastre.

Quant à l'arrondissement d'Avallon en particulier, le morcellement a augmenté et augmente. Grâce à l'obligeance d'un contrôleur, j'ai compulsé des matrices au hasard et les mutations de cette année même, dans certaines communes. Nous y avons vu des divisions de parcelles souvent très-petites. Depuis quelques années, on a recommandé aux contrôleurs de mettre à côté de chaque article de mutation un signe capable de faire reconnaître si la parcelle primitive du cadastre a été divisée. Eh bien ! dans les mutations de ces années dernières, nous remarquons, d'après ce signe, que trente pour cent environ des parcelles primitives avaient été divisées.

Quant à l'étendue moyenne des exploitations, il faut, pour répondre, faire une distinction.

Les domaines qui sont cultivés par un fermier ou un propriétaire ayant sa charrue, ont en général une étendue moyenne de trente hectares, en terres et prés. Mais peut-être la moitié du sol cultivé appartient à des personnes qui n'ont pas assez de propriétés pour occuper une charrue, alors les champs sont cultivés par des demi-laboureurs, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'aident entre eux en réunissant leurs demi-attelages, ou par des laboureurs qui, moyennant salaires, cultivent les champs des petits propriétaires.

3.

DRAINAGE.

Le drainage est-il répandu ? Dans quelles parties

de l'arrondissement pratique-t-on surtout cette opération? Quels résultats ont obtenus les propriétaires draineurs? Le travail de M. L. Desmaisons en ce qui concerne ses résultats et les superficies drainables dans l'arrondissement est-il exact?

Le drainage est encore peu répandu. Quatre propriétaires : MM. Cordier, Garnier, de la Brosse et Gontard ont à eux seuls drainé 102 hectares. Quelques autres personnes ont imité leur exemple, mais sur une bien petite échelle. Ces drainages ont été faits dans des terrains argileux des cantons d'Avallon, de Guillon, de Lisle et de Vézelay ; quelques drainages ont été faits aussi dans le granite du canton de Quarré-les-Tombes pour faire perdre ce que l'on appelle dans le pays des *Mouilles*, c'est à dire des fondrières produites par des sources.

Les propriétaires qui ont drainé s'en trouvent bien. Cependant la sécheresse excessive des deux années que nous venons de passer a rendu les résultats moins considérables qu'ils ne l'auraient été dans des années ordinaires. Le travail de M. Desmaisons est assez exact.

4.

BAUX.

Quelles sont la nature et la durée des baux de fermes? Le métayage existe-t-il encore sur quelques points? Quel est le taux moyen des fermages par hectare?

En général, les baux sont faits pour trois, six ou neuf ans ; cependant quelques fermiers ont des baux plus longs et il y a une tendance à entrer dans cette voie. Le métayage existe encore sur quelques points, notamment

dans le canton de Quarré-les-Tombes, mais il tend à disparaître.

Le taux moyen des fermages varie beaucoup selon la qualité des terrains. On peut dire, si on comprend les prés avec les terres, que le fermage varie de 30 à 75 fr. l'hectare et que la moyenne est à peu-près de 45 à 50 francs.

5.

ASSOLEMENT.

Quels sont les assolements adoptés dans les diverses parties de l'arrondissement ?

Dans tout le terrain calcaire l'assolement est triennal, dans le granit il est biennal, sauf d'assez nombreuses exceptions ; ainsi, dans le Morvand, les champs clos sont ordinairement laissés en pâture pendant quelques années, puis cultivés deux ou trois ans de suite.

6.

INSTRUMENTS ARATOIRES.

Quels sont ceux en usage dans la contrée ? Les machines à battre sont-elles répandues ? Fait-on usage de faucheuses et de moissonneuses mécaniques ? Quels résultats en a-t-on obtenus ?

La charrue dite Meugniot tend à se substituer à toutes les vieilles charrues du pays. Elle est très-bonne et donne moins de tirage aux animaux. C'est presque une charrue Dombasle avec avant-train. Les machines à battre et surtout les tarares sont très-répandus et des manœuvres même, sur plus d'un point, ont recours à des batteuses pour leur petite récolte, surtout pour faire du blé de semence.

On ne fait pas usage de faucheuses, ni de moisson-

neuses; un seul essai de moissonneuse a été fait cette année dans l'arrondissement, mais des dents de la machine s'étant cassées, on n'a pu obtenir tous les résultats qu'on espérait.

7.

ENGRAIS.

Connait-on d'autres engrais que le fumier de ferme? Emploie-t-on le guano ou d'autres engrais commerciaux? A-t-on utilisé les matières de vidanges? Se sert-on des engrais liquides?

On ne connaît pas d'autre engrais que le fumier de ferme. Quelques essais de guano et d'engrais Penbron ont été faits mais sur une très-petite échelle et ils n'ont pas engagé à un emploi considérable de ces engrais; il est vrai que l'extrême sécheresse a sans doute paralysé une partie des bons effets qu'ils devaient produire.

A Avallon, on utilise un peu les matières de vidange notamment sur des prés, mais en général dans tout l'arrondissement ces matières sont presque complètement perdues.

Nulle part, sauf quelques rares exceptions, on ne se sert des engrais liquides. Ordinairement au-dessous des villages, il y a quelques prés très-bons; c'est que, lors des grandes pluies, l'eau y entraîne les purins répandus dans les cours et dans les rues, voilà presque la seule manière dont une petite partie des engrais liquides est utilisée.

8.

IRRIGATIONS.

Pratique-t-on l'irrigation des prairies? Par quels procédés?

Il n'y a point dans l'arrondissement de ces irrigations savantes et en grand qui prennent un cours d'eau important et l'envoient fertiliser de vastes prairies ; mais presque tous les prés sont irrigués à l'aide de petites rigoles qui reçoivent l'eau des sources, ou d'un petit cours d'eau, ou de petits ruisseaux momentanés qui descendent des champs supérieurs lors des grandes pluies. Dans bien des prés, ces rigoles ont des pentes trop fortes et on pourrait arroser plus de terrains, mais il y a tendance à faire mieux. Plusieurs prés ont été créés sur beaucoup de points dans l'arrondissement d'Avallon, dans les terres argileuses ou granitiques.

9.

AMENDEMENTS.

Emploie-t-on la marne, la chaux, le plâtre, les cendres ?

On n'emploie pas la marne, très-peu la chaux, quoiqu'on sache parfaitement que, dans les terrains granitiques notamment, elle est excellente et permet de substituer le froment au seigle. Le plâtre est employé beaucoup pour les prairies artificielles. Toutes les cendres sont achetées par les morvandeaux et mises dans leurs terres de granite. Elles font végéter vigoureusement les sarrasins, et le seigle qu'on sème ensuite vient très-bien.

10.

CÉRÉALES.

Quelles sont celles que l'on cultive ? Quel est le rendement moyen par hectare ?

A-t-on essayé la culture en lignes ?

Voici, d'après la statistique de 1858, quel a été l'ensemencement en céréales :

Froment.....	15,135	hectares.
Méteil.....	492	50 ares.
Seigle.....	2,570	44
Orge.....	5,602	
Avoine.....	10,222	80
Sarrazin.....	403	44
	<hr/>	
	34,425	92

Le rendement est extrêmement variable. Il y a une telle différence dans les terrains de l'arrondissement que le chiffre d'une moyenne générale ne présenterait rien de satisfaisant à l'homme qui ne se paye pas de mots. Il y a de mauvaises terres dans les montagnes des cantons de Vézelay, de Lisle, de Quarré, d'Avallon même, qui ne rendent que deux à trois fois la semence, cinq à six hectolitres, et laissent chaque année leur cultivateur en perte ; il en est d'autres dans les cantons de Guillon, de Lisle et d'Avallon qui produisent en moyenne douze fois la semence et vingt-quatre hectolitres.

On n'a pas essayé de cultures en lignes.

44.

PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Quelles sont celles en usage ? Quels sont leur durée et leur rendement ?

Voici quelle était en 1858 la statistique des prairies artificielles dans l'arrondissement :

Trèfle.....	1,974	hect. 23 ares.
Sainfoin.....	1,839	85
Luzerne.....	777	73
Minette et vesces.	444	
Mélanges.....	89	
	<hr/>	
	5,094	84

Le trèfle ordinairement ne dure qu'un an, non compris l'année où il a été semé, le sainfoin deux ou trois, la luzerne de cinq à dix, la minette et les vesces un an seulement.

Le rendement est extrêmement variable selon les terrains et selon les années plus ou moins favorables. On peut dire toutefois que le rendement moyen ordinaire d'un hectare est, en trèfle, de 600 bottes de 5 kilogrammes chaque, en sainfoin de 450, en luzerne de 800, en vesces de 500. La minette est ordinairement pâturée par les bêtes à corne et surtout par les moutons.

12.

PLANTES LÉGUMINEUSES.

Quelles sont celles en usage, pommes de terre, betteraves, carottes, turneps, topinambours, etc... ? Quel est leur rendement ? Quel a été le degré d'altération qu'elles ont pu subir ces dernières années, et quel est leur état actuel ?

On sème encore peu de carottes et de choux-raves, un peu plus de betteraves, point de topinambours. Voici du reste, d'après la statistique de 1858, le nombre d'hectares ensemencés en fourrages-racines : 102 hectares 3 ares ; c'est bien peu. Les pommes de terre ont occupé 1,466 hectares.

Le rendement moyen est fort difficile à connaître en raison de l'extrême différence des terrains.

On peut dire cependant que l'hectare de pommes de terre rapporte à peu-près 400 hectolitres.

Et l'hectare de betteraves 30,000 kilogrammes.

Les pommes de terre étaient à peu-près complètement guéries l'année dernière, on signale cette année

des pommes de terre qui commencent à se gâter dans certains endroits. Les autres racines-fourrages ne paraissent nullement malades.

43.

PLANTES OLÉAGINEUSES ET TEXTILES.

En cultive-t-on ? Lesquelles ?

D'après la statistique de 1858, on a cultivé dans l'arrondissement :

En colza.....	64 h. 78 a.
En Navette.....	367 30
En Chenevière.....	302 89

44.

BESTIAUX.

Ne pratique-t-on pas l'élevage du bétail ? De quelles espèces ? De quelles races ? Par pâturage ou stabulation ?

On élève du bétail dans tous les cantons, mais surtout dans ceux de Quarré-les-Tombes, d'Avallon et de Guillon, à l'aide du pâturage pendant l'été et très-peu par stabulation. Les races bovines sont très-diverses et extrêmement mêlées. Dans le canton de Quarré et tout autour, on élève encore des bêtes de la race morvandelle, mais la race charolaise tend à se substituer aux morvandaux ; près d'Avallon, on élève dans quelques villages des vaches normandes, suisses et charolaises pures et partout on voit des croisés de ces différentes races.

45.

BASSES-COURS.

Leurs produits en lait, beurre, œufs, fromages, volailles ? Fournissent-ils à l'exportation ?

Les produits en lait, beurre, œufs, fromages, volailles sont en grande majorité consommés dans l'arrondissement même. Une partie seulement et assez faible est exportée au-dehors.

16.

INDUSTRIES AGRICOLES.

A-t-on annexé aux fermes des exploitations industrielles, comme féculeries, distilleries, etc. ?

Existe-t-il des exploitations de minerais, lignites, tourbes, etc. ?

Il n'y a point d'exploitations industrielles, comme féculeries, distilleries attachées aux fermes.

Il n'y a point d'exploitation de minerais, lignites, tourbes, etc.

17.

VITICULTURE.

Quelle extension a reçue la culture de la vigne ? Quels sont les procédés de culture et de vinification ? Les plants ? Le rendement moyen par hectare ? Les produits sont-ils exportés ? La vigne a-t-elle été atteinte de l'oïdium ?

La vigne occupe dans l'arrondissement une superficie de 3,437 hectares.

On a planté quelques vignes nouvelles, mais très-peu. Les procédés de culture et d'exploitation sont à peu près les mêmes qu'il y a un siècle, seulement il s'est produit un grand changement dans les plants. Les vignerons achètent successivement toutes les vignes des bourgeois ; ces ventes continuelles des vignes aux hommes qui les cultivent par leurs mains s'expliquent très-bien.

Dans le siècle dernier, les vignes à plant fin avaient beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui. J'ai vu dans des partages de famille des vignes estimées, il a 120 ans, 300 livres l'ouvrée qui aujourd'hui valent à peine la moitié. Le prix du vin de pineau n'a pas augmenté pour ainsi dire, tandis que le prix des futeilles, des échalas, de la main-d'œuvre surtout ont beaucoup augmenté. D'un autre côté, le produit des vignes fines, mal cultivées en général par le manœuvre qu'on emploie, est peu considérable. Le propriétaire est donc obligé pour ainsi dire de vendre ses vignes au vigneron qui, sur le champ, remplace le pineau par le gros plant, cultive avec le plus grand soin et obtient des produits très-abondants en mauvais vins, mais ces mauvais vins sont trouvés très-bons par beaucoup de gosiers et en somme rapportent beaucoup plus d'argent.

Le rendement moyen par hectare est à peu-près en pineau de..... 14 hectolitres.

En gros plant de..... 32 id.

La vigne a été atteinte sur quelques points par l'oïdium, mais très-peu.

48.

HORTICULTURE.

L'importance des pépinières d'arbres fruitiers? Y a-t-on introduit les procédés de taille perfectionnée? Existe-t-il des arbres à cidre? Quelles espèces?

L'importance et les produits de la culture maraîchère?

Il y a dans l'arrondissement et notamment à Avallon plusieurs pépinières importantes d'arbres fruitiers.

On n'a pas introduit les procédés de taille perfectionnée.

Il n'y a point d'arbres à cidre ou très-peu.

La culture maraîchère ne fournit que des produits pour la consommation locale.

49.

SÉRICICULTURE.

Est-elle pratiquée ?

La sériciculture n'est point pratiquée dans l'arrondissement. Un essai tenté ces années dernières n'a pas été continué.

20.

APICULTURE.

Quelle est l'importance, quels sont les produits de l'exploitation des abeilles ?

Dans tous les villages, il y a des abeilles, mais en petit nombre et les produits ne suffisent même pas pour la consommation locale. Quelques propriétaires ont des ruchers qu'ils soignent avec beaucoup d'intelligence.

21.

PISCICULTURE.

A-t-elle été tentée ?

La pisciculture n'a pas été tentée.

22.

SYLVICULTURE.

Son état ? L'importance des défrichements et des plantations ?

Sur une superficie totale de 95,532 hectares, l'arrondissement d'Avallon a 25,354 hectares en bois, plus du

quart. Il y a très-peu de défrichements et très-peu de plantations. Le prix des bois tend à diminuer plutôt qu'à augmenter, surtout de ceux qui, par leur position près des rivières flottables, sont destinés à l'approvisionnement de Paris, dont le chauffage se fait de plus en plus avec le charbon de terre.

23.

CHEMINS.

Leur état est-il satisfaisant dans toutes les localités?

Les chemins vicinaux seront bientôt à peu près tous dans un état satisfaisant; mais les chemins ruraux, si utiles à l'agriculture, sont dans un état plus mauvais que jamais, attendu qu'on n'y fait aucun travail; il est défendu d'y porter des prestations en nature.

Après avoir répondu aux questions spéciales du programme, il est bon de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de l'agriculture dans l'arrondissement d'Avallon.

D'après la statistique de 1858, cet arrondissement renferme en bêtes chevalines :

Chevaux de 4 ans et au-dessus.....	836
En juments du même âge.....	1,444
En poulains et pouliches de trois ans et au-dessous.....	587

Total..... 2,867

En bêtes bovines :

Bœufs et bouvillons.....	4,682
Taureaux et taurillons.....	1,142
Vaches et génisses.....	10,705

Total..... 16,529

Non compris 2,894 veaux d'éleve et de boucherie que je mets à part.

En bêtes ovines :

Béliers et moutons.....	44,754
Brebis et agneaux.....	26,053
Total.....	37 804

En bêtes porcines de tout âge..... 7,467

En supposant que dix bêtes ovines équivalent à une tête de gros bétail, que cinq bêtes porcines, que deux poulains ou taurillons valent une tête, il y aurait en tout dans l'arrondissement 25 à 26 mille bêtes de gros bétail ou l'équivalent.

Comme le sol cultivable de l'arrondissement, non compris les vignes, s'élève à 60,486 hectares, c'est près d'une tête de gros bétail pour deux hectares et un tiers. C'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas ce que l'on pourrait obtenir avec une agriculture plus perfectionnée.

Voici en 1858 l'état des cultures :

Céréales.....	34,425 h.	92 a.
Pommes de terre.....	4,466	
Plantes oléagineuses.....	734	97
Total des plantes épuisantes..	36,623 h.	89 a.
Prairies naturelles.....	7,613	64
Prairies artificielles.....	5,094	84
Pâtis.....	384	
Fourrages racines.....	402	03
Total.....	43,488	48

ou un peu plus du tiers du nombre d'hectares commencés en plantes épuisantes.

quart. Il y a très-peu de ~~27,4~~ hectares 22 ares.
plantations. Le prix d' ~~de~~ l'arrondissement est encore,
qu'à augmenter, sur ~~de~~ son territoire, dans les en-
près des rivières des gallo-romains et du moyen-
sionnement ~~2~~ ~~achère~~ y occupe presque le quart du
en plus ~~2~~ ~~que~~ les plantes épuisantes occupent un
~~peu~~ ~~peu~~ près trois fois plus considérable que les
~~destinées~~ destinées à nourrir le bétail et à faire des en-
~~reparateurs~~ ~~reparateurs~~.

Ces réflexions prouvent combien le Comice, les agri-
culteurs ont encore à faire pour étendre et généraliser
des améliorations éprouvées par le succès dans d'autres
pays voisins et dans notre pays même sur quelques do-
maines admirablement cultivés et où la quantité de
souffrages, de bestiaux et de grains a augmenté dans
une proportion considérable.

Je suis loin de dire cependant que l'agriculture en
général n'ait pas fait de progrès dans notre arrondisse-
ment. Ainsi, la charrue Meugniot qui remue beaucoup
mieux la terre que les anciennes charrues du pays et
exige moins de tirage; se voit maintenant partout, même
dans le Morvand, et les concours de charrue du Comice
n'ont pas peu contribué à la propager; il y a vingt ans,
on ne voyait que des charrues conduites par deux hom-
mes, beaucoup maintenant sont menées par un seul
homme qui laboure aussi bien et même mieux. La
quantité des prairies artificielles a augmenté, surtout
les luzernes; il y a vingt-cinq ans, on ne semait que
quelques morceaux de luzerne dans des terrains à chène-
vière, M. Cordier et quelques autres propriétaires ont
démontré qu'il pouvait en venir en plein champ, et en
1858, il y avait dans l'arrondissement 777 hectares

couverts de cette admirable plante qui, notamment dans terrains argileux, souvent fort médiocres, donne récoltes d'une abondance extraordinaire.

Sur différents points, des propriétaires ont fait des prés naturels et presque partout on a commencé à utiliser les eaux de pluies par des rigoles dans des prés où autrefois on laissait agir la nature sans se donner aucun soin.

L'élevé du bétail a fait des progrès remarquables. En général, les vaches et les bœufs de travail sont plus gros qu'ils ne l'étaient au commencement de ce siècle ; dans une partie de l'arrondissement, il y a des troupeaux de mérinos admirables qui ont, par de beaux béliers, amélioré l'espèce ovine tout autour d'eux.

Le progrès le plus remarquable a eu lieu pour les chevaux de travail. Ils sont beaucoup plus grands, plus forts, plus beaux qu'il y a seulement vingt ans et les efforts du Comice, secondés par le concours de juments poulinières, institué en 1847 par le Conseil général sur ma demande, je suis fier de le rappeler, ont puissamment contribué à cette grande amélioration.

Mais ce qu'on a fait n'est rien en comparaison de ce que l'on pourrait faire. Société centrale d'agriculture, Comices, Agriculteurs, redoublons d'efforts pour augmenter la richesse de notre beau pays et le bien-être de ses excellents habitants.

SÉANCE DU 28 NOVEMBRE 1859.

PRÉSIDENCE DE M. CHALLE, VICE-PRÉSIDENT.

Conformément à ses statuts et en vertu de la convocation adressée à tous ses membres, le 14 novembre, la Société s'est réunie le lundi 28 de ce mois, à midi, à Auxerre, dans la salle de la rue des Petits-Pères, lieu ordinaire de ses séances.

Prennent place au bureau : MM. Challe et Précý, Rouillé, secrétaire, Ribière, secrétaire-adjoint, Dalmagne, trésorier.

- En l'absence de M. le marquis de Tanlay, M. Challe, vice-président, préside la séance.

Le procès-verbal de la session publique est lu et adopté sans observation.

Comme complément de ce procès-verbal, le secrétaire donne lecture d'un compte-rendu, adressé à la Société par M. Gontard, secrétaire du Comice de l'arrondissement d'Avallon, du concours des 3 et 4 septembre. L'Assemblée entend cette lecture avec le plus vif intérêt et à l'unanimité vote l'insertion de ce travail au Bulletin de la Société.

Un grand nombre de publications sont offertes à la Société par des sociétés correspondantes, des agronomes et des écrivains spéciaux. Il lui est fait hommage :

Par la Société d'Agriculture de la Haute-Saône, des

numéros 1, 2, 3 et 4, tome VII, du *Recueil agronomique, industriel et scientifique* publié par cette Société, et de sept autres numéros des tomes 3, 5 et 6 du même Recueil;

Par la Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise du volume de 1858 des *Mémoires* de cette Société qui compte cinquante-huit années d'existence;

Par la Société d'agriculture et d'industrie agricole de la Côte-d'Or, de 3 livraisons de mai à septembre 1859 de son *Journal d'Agriculture*;

Par la Société d'agriculture d'Alger des trois premières livraisons trimestrielles du *Bulletin* de 1859 de cette Société;

Par M. Desmaisons, membre de la Société centrale, de sa troisième *Notice sur le drainage* dans le département de l'Yonne, statistique au 31 décembre 1858;

Par M. Pruneau, membre de la Société centrale, de sa brochure sur la culture des carottes fourragères et sur un semoir à toutes graines de son invention;

Du Rapport sur l'exposition annuelle des vins nouveaux de la Côte-d'Or;

Du compte-rendu de la séance publique annuelle tenue à Châlons, le 24 août, par la Société d'agriculture, du commerce, des sciences et des arts de la Marne;

Par la Société d'agriculture de Joigny, du *Bulletin* de ses travaux pendant le premier semestre de 1859;

Par le Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre, du *Bulletin* de ses travaux pendant les années 1857-1858;

Enfin par l'Association normande, du volume de 1859 (25^e année) de l'*Annuaire* des cinq départements de l'ancienne Normandie.

M. le Président fait remarquer, après cette énumération, combien les relations de la Société s'étendent chaque jour.

Sur le Bureau sont exposées de magnifiques carottes fourragères, ainsi que plusieurs tiges de sorgho chargées de leur graine en parfaite maturité. Ces produits sortent de la ferme de M. Casimir Thierry, au Sault-Durand, commune de Turny, membre de la Société. Sur la demande qui lui en est faite, M. Thierry fournit sur ces échantillons d'intéressantes explications.

La carotte exposée, remarquable par sa forme ramassée et ayant quelque analogie avec la betterave globe, est la carotte blanche des Vosges, si estimée de Mathieu de Dombasle. Les avantages de cette variété, d'après les expériences faites par M. Thierry, sont de plus d'une sorte. Pivotant beaucoup moins que la carotte longue elle demande un sol moins profond ; M. Thierry l'a récoltée dans un terrain n'ayant que quinze centimètres de terre végétale. L'extraction en est facile à l'aide de la charrue ; enfin l'expérience lui a démontré qu'elle est plus riche que toute autre en suc nutritifs.

Les tiges de sorgho, exposées par le même agriculteur, sont le produit d'une seconde coupe ; la première avait été mangée en vert. Ces tiges, vraiment remarquables par leur hauteur, offrent aussi cette rare particularité que les graines en ont atteint une entière maturité. M. Thierry avait semé dans le courant d'avril. Il a constaté la puissance de végétation de cette graminée dont il a nourri bêtes ovines et porcines, qui s'en montrent très-avides, et il affirme qu'il ne s'est produit chez ses animaux aucun des accidents que quelques agriculteurs ont cru devoir attribuer à cette alimentation.

M. le Président, en annonçant que M. le marquis de Tanlay est retenu chez lui par son état de souffrance, donne lecture à l'Assemblée d'une lettre qu'il vient de recevoir de lui.

Cette lettre, dont l'Assemblée demande unanimement l'insertion au procès-verbal, est ainsi conçue :

« Messieurs et chers Collègues ,

« Les pouvoirs que vous m'avez confiés vont expirer,
« je les dépose entre vos mains, je me retire avec la
« confiance d'avoir fait dans les deux années qui viennent de s'écouler tout ce qui a dépendu de moi pour la
« prospérité de la Société. Lorsque vous m'avez appelé
« à l'honneur de vous présider, son existence était at-
« taquée, menacée de toutes parts, ses finances étaient
« dans un état déplorable ; grâce au zèle des excellents
« collaborateurs que vous m'avez donnés, grâce à
« votre concours éclairé, je vous la remets dans l'état
« le plus prospère : les brillants concours de 1858 et
« 1859 ont prouvé à tous, même à nos détracteurs,
« que la Société établie maintenant sur des bases solides, n'a plus rien à redouter. Cette belle institution,
« l'honneur de notre pays, est désormais à l'abri de
« toutes atteintes.

« Recevez mes adieux, Messieurs.

« J'espère ne laisser parmi vous que des amis ; je
« les prie de conserver quelque souvenir d'un homme
« dont toutes les pensées ont été et seront constamment
« pour la prospérité toujours croissante de la Société
« centrale de l'Yonne.

« Marquis DE TANLAY. »

Tanlay, 27 novembre 1859,

M. Challe ajoute que M. le marquis de Tanlay est loin de révéler tous les services qu'il a rendus à la Société. Il n'est pas un de ses membres qui ne sache avec quel zèle et quel intérêt il en dirigeait les travaux ; mais beaucoup ignorent que c'est en grande partie à sa sollicitude constante pour la prospérité de cette institution, à sa haute influence au sein du Conseil général et dans d'autres régions encore, que la Société a dû l'accroissement de ses ressources, l'importance de ses primes.

M. Challe se fait l'interprète de tous en proposant à la Société d'exprimer ses sentiments de gratitude vis à vis de son honorable Président et, sur sa proposition, d'unanimes remerciements sônt votés à M. le marquis de Tanlay.

Après quelques débats au sujet d'une lettre adressée par M. le marquis de Louvois et relative au choix à faire d'un nouveau président, débats à la suite desquels il est passé à l'ordre du jour, le scrutin est ouvert pour l'élection intégrale des membres du Bureau et du Conseil d'administration, opération que la Société avait jugé convenable d'ajourner jusqu'à la séance de novembre.

L'Assemblée décide que le scrutin ne sera clos qu'à trois heures.

A l'instant le secrétaire donne connaissance de la liste des candidats au Conseil d'administration présentés, conformément aux statuts modifiés, par les Comices cantonaux et les Sociétés d'arrondissement.

MM. Rampont-Lechin et Petit, de Vincelles, étaient les candidats du Comice agricole et viticole de l'arrondissement d'Auxerre ; MM. David Gallereux et Jacquillat ceux du Comice viticole de Chablis ; M. le marquis de

Louvois, celui du Comice d'Ancy-le-Franc ; MM. Précé aîné, Lacour Alexandre, Ravin aîné, de Guerchy, et Pruneau, ceux de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Joigny ; enfin MM. Délions père, Guichard, Louis de Fontaine et Délions Auguste étaient les candidats présentés par le Comice de l'arrondissement de Sens.

Les autres Sociétés n'avaient pas présenté de listes de candidats.

On vote sur l'admission des membres nouveaux présentés à la dernière séance. MM. Brincart, Messager, Magny, Lucien Thierry, Charles Martenot, Camille Pignon, Arthur Savatier-Laroche et Ernest Petit sont admis à l'unanimité au nombre des membres titulaires de la Société. Le secrétaire est chargé de porter ce vote à leur connaissance.

Le Comice d'Ancy-le-Franc, dans une de ses dernières séances, s'était occupé de l'importante question des livrets pour les ouvriers de ferme, question débattue aussi au Congrès scientifique d'Auxerre en 1858. Un rapport avait été fait à ce Comice sur ce sujet par M. Antony Thierry, dont la proposition y a été adoptée à l'unanimité. Le Comice d'Ancy-le-Franc a décidé de soumettre l'examen de cette question à la Société centrale et de lui adresser copie de sa délibération. M. le Président donne lecture de cette délibération dans laquelle il est exposé : « Que le recrutement des ouvriers agricoles devenant de plus en plus difficile, il est important que les agriculteurs aient un moyen de se renseigner sur le mérite des ouvriers qu'ils emploient ;

« Que très-souvent des ouvriers contractent au commencement de la mauvaise saison un engagement d'un

an qu'ils rompent au moment où les travaux deviennent plus pressants, exigeant une portion de salaire proportionnelle au temps pendant lequel ils sont restés chez leurs maîtres ;

« Qu'une tarification des journées pour chaque saison peut seule mettre fin à ces abus ;

« Mais que la circonscription du Comice d'Ancy-le-Franc n'étant pas assez étendue pour qu'il puisse proposer un tarif susceptible d'être adopté dans tout le département, ce soin doit incomber naturellement à la Société centrale avec mission d'examiner s'il est nécessaire de proposer la mesure du livret obligatoire qui, suivant le Comice d'Ancy-le-Franc, aurait pour effet : 1^o De maintenir l'ouvrier ou serviteur agricole plus longtemps dans la même exploitation ; 2^o De renseigner suffisamment le maître sur le domestique qui demande à rentrer à son service ; 3^o de mettre fin aux difficultés qui surviennent souvent entre le maître et l'ouvrier pour le règlement des salaires, lorsque l'engagement n'a pas été rempli. »

Après la lecture de cette délibération, le Président donne connaissance à l'Assemblée de notes et observations sur le même sujet émanant de M. Thierry, vétérinaire, à Tonnerre.

La Société consultée pense qu'en raison de son importance même la proposition ne peut être discutée immédiatement en séance générale et, à l'unanimité, elle en vote le renvoi à une commission de cinq membres composée de MM. Rampont-Lechin, Baudot, Précy, Guichard et Antony Thierry.

L'ordre du jour mentionnait la lecture d'un Mémoire de M. Thorol, membre de la Société, sur l'analyse des

terres arables et l'emploi des engrais et amendements. Ce mémoire n'appelait pas les discussions de l'Assemblée et ne provoquait aucune décision ; sa place était marquée au Bulletin des travaux de la Société ; à l'unanimité, l'Assemblée en vote l'insertion dans ce Recueil.

M. Challe donne lecture de son Mémoire sur les innovations tentées jusqu'à ce jour dans la culture de la vigne. L'auteur énumère les différents systèmes appliqués par les viticulteurs à la plantation, à la culture, à l'échalassement de la vigne ; à côté des usages presque universellement répandus dans nos vignobles sur l'espace des ceps à 80 centimètres, et l'échalassement en paisses de cœur de chêne, il cite les expériences faites sur l'emploi du bois blanc injecté par le sulfate de cuivre, la plantation des ceps à deux mètres de distance et plus, l'emploi de la charrue substituée à la pioche, le palissage au moyen du fil de fer galvanisé, etc.

L'auteur rapporte ici les précieux renseignements qui lui ont été fournis par M. Hermelin sur l'usage qu'il a fait personnellement du fil d'archal comme moyen de palissage et de clôture. M. Hermelin donne à ce sujet, de vive voix, de nouvelles explications qui intéressent vivement l'Assemblée.

Enfin M. Challe, après avoir mentionné les résultats obtenus par les expérimentateurs, conclut en proposant à la Société de décider :

Qu'un terrain, propre à la plantation, de contenance de cinquante ares à un hectare au plus, sera affermé pour un long bail ;

Que sur ce terrain la Société fera établir de la vigne en y appliquant les différentes modes de plantation, de culture et d'échalassement tentés jusqu'à ce jour ;

Et que ce terrain sera également utilisé comme pépinière viticole destinée à faciliter la comparaison et les études sur les divers cépages.

Les conclusions du rapport de M. Challe sont mises aux voix et adoptées à l'unanimité.

A l'unanimité aussi, la Société décide que le rapport de M. Challe sera inséré au Bulletin de 1859.

Il était nécessaire de confier la direction des travaux à faire sur le terrain d'expérience à un homme versé spécialement dans la viticulture. La Société à l'unanimité fixe son choix pour cet objet sur M. Théophile Vincent, qui accepte.

Pour le seconder dans sa tâche, il lui est adjoint un comité consultatif composé de membres pris dans les principaux vignobles du département. Sont désignés pour faire partie de ce comité : MM. Gabriel Maret, de Chablis, Livras et Fabien Rapin, de Coulanges-la-Vineuse, Baudelocque, de Chichery, Ambroise Félix, de Saint-Bris, Hermelin, de Saint-Florentin. M. Vincent est autorisé à s'adjoindre tels autres auxiliaires qu'il jugera utile.

M. Hamelin, de Chitry, qui avait une communication à faire sur la taille de la vigne, est invité à en préparer les éléments pour la séance prochaine.

On procède au dépouillement du scrutin. Soixante-trois votants avaient déposé leurs bulletins dans l'urne. L'appel des voix donne les résultats suivants :

Sont élus : Président, M. Textoris avec 43 voix ;

Vice-Président, MM. Challe et Précy, membres du Conseil général, le premier avec 62 voix et le second avec 59 voix ;

Secrétaire, M. Rouillé, 47 voix ;

Secrétaire-adjoint, M. Ribière, 49 voix ;

Trésorier, M. Dallemagne, 62 voix ;

Membres du Conseil d'administration :

Pour l'arrondissement d'Auxerre, MM. Rampont-Lechin avec 60 voix et David Gallereux avec 61 voix ;

Pour l'arrondissement d'Avallon, MM. Cordier avec 59 voix et Raudot avec 47 voix ;

Pour l'arrondissement de Joigny, MM. Alexandre Lacour avec 60 voix et Ravin aîné avec 59 voix ;

Pour l'arrondissement de Sens, MM. Délions père avec 62 voix et Guichard avec 59 voix ;

Pour l'arrondissement de Tonnerre, MM. le marquis de Louvois avec 59 voix et le marquis de Clermont-Tonnerre avec 48 voix ;

Après la proclamation du résultat du scrutin, M. Textoris exprime à l'Assemblée ses remerciements pour le témoignage de sympathie dont elle vient de l'honorer et il proteste des efforts qu'il fera pour se montrer en tous points digne de la mission qu'elle lui a confiée.

Le tirage au sort de l'arrondissement dans lequel se tiendra le concours de 1860 était le dernier objet à l'ordre du jour de la séance.

Considérant qu'Auxerre a été cette année le siège du concours régional, l'Assemblée a pensé qu'il était convenable de ne pas remettre aux hasards du sort la solution de la question et, après quelques paroles bienveillantes et des plus flatteuses pour la Société, de M. Précý, Président de la Société d'agriculture de Joigny, l'Assemblée décide, à l'unanimité, que le concours de la Société centrale en 1860 se tiendra dans l'arrondissement de Joigny.

La séance est levée à quatre heures et demie.

COMPTE-RENDU

DU CONCOURS DU 4 SEPTEMBRE 1859.

PAR M. GONTARD, SECRÉTAIRE DU COMICE DE L'ARRONDISSEMENT
D'AVALLON.

MESSIEURS,

C'était le tour cette année pour l'arrondissement d'Avalllon de donner l'hospitalité à la Société centrale du département, et, dès le mois de février, on pensait aux préparatifs de cette fête. Le Comice avait été consulté sur l'époque qu'il convenait de choisir pour le concours, le programme en avait été arrêté d'accord entre les bureaux des deux sociétés, et le jour fixé était le 4 septembre.

L'Avallonnais, Messieurs, par sa situation à l'extrémité du département, par la nature variée de son sol et de son climat, et aussi par suite de son éloignement du chemin de fer, est, pour beaucoup d'entre vous, une terre lointaine et inconnue. Permettez-moi de vous donner une idée abrégée de ce pays. Cette description rapide ne sera pas ici un hors-d'œuvre, elle vous fera comprendre les motifs qui ont présidé à la rédaction du programme de cette année.

Notre arrondissement se compose de deux natures bien distinctes de terrains, le *Morvand* et, par opposition, le *Bon pays*. C'est une vieille habitude qui fait encore conserver cette dernière désignation aux terrains calcaires ou argileux, qui, chaque jour, perd sa justesse, à mesure que le Morvand, terrain granitique, s'amende par l'emploi de la chaux, s'assainit par le

drainage, et se fertilise par l'élève d'un plus grand nombre de bons bestiaux. Ce pays, couvert d'anciennes forêts druidiques et de pâturages, aurait mérité, peut-être, que la Société centrale donnât quelques primes à la sylviculture et aux industries forestières ; cette omission pourra plus tard être réparée. Le reste de l'arrondissement d'Avallon, le *Bon pays*, se compose de terres calcaires, de sols d'alluvion ou argileux, dont la couche arable généralement profonde se prête à toutes sortes de cultures, à l'établissement de bonnes prairies permanentes. Il résultait de cette nature du pays la nécessité de destiner, avant tout, les primes à récompenser les améliorations purement agricoles, et, sur une large échelle, l'élève des animaux.

Depuis la fondation du Comice agricole qui existe déjà depuis 20 ans, la culture des terres a fait de très-sensibles progrès dans l'arrondissement, et les races d'animaux se sont profondément modifiées. Grâce aussi à un concours de juments poulinières, chaque année nombreux et brillant, les chevaux de trait ont été transformés. Ce sont là dans l'Avallonnais les manifestations et les bases d'une agriculture progressive, et dont il fallait stimuler la marche. Le programme a été conçu dans ce but.

20 primes ont été destinées à la race chevaline, non compris celles des juments poulinières, données par l'administration départementale ;

34 à la race bovine ;

48 à la race ovine ;

9 à la race porcine.

Ajoutez à cela les primes aux laboureurs, aux serveurs et aides ruraux, aux constructeurs d'instruments,

aux jardiniers, pépiniéristes et horticulteurs, à la viticulture et enfin aux chefs d'exploitation, propriétaires ou fermiers, et vous aurez un résumé du programme qui était offert à l'émulation des cultivateurs du département. Cet appel a été entendu, et une magnifique exposition a été préparée. Je dis préparée, car, malgré la beauté du concours, le mauvais temps avait éloigné grand nombre de concurrents. La ville voulait une fête, l'administration municipale, stimulant les bonnes dispositions des habitants, avait organisé dès longtemps une partie illuminée inspirée par l'exemple des vôtres, Messieurs les Auxerrois ; une décoration merveilleuse d'une des promenades de la ville, un bal en plein air, occupant cette promenade tout entière, un feu d'artifice, tout avait été fait pour témoigner avec éclat de la joie qu'éprouvait la ville de se trouver pour quelques jours animée et réjouie par la présence d'hôtes nombreux à qui elle voulait faire bon accueil. Hélas ! Messieurs, malgré tout notre bon vouloir, combien notre réception a peu ressemblé à ce que nous avions projeté. La veille du grand jour, le temps sombre et pluvieux présageait des intempéries pour le lendemain ; pourtant le soir, la retraite illuminée put sortir entre deux ondées ; le dimanche matin, le ciel semblant nous prendre en pitié nous permit de faire le concours de charrues. 53 laboureurs entrèrent dans la lice, la lutte fut vive, les douze primes bien disputées, enfin ce premier acte de la journée se passa bien ; mais le dernier sillon était à peine ouvert, que la pluie commença de tomber par torrents ; nous espérâmes quelque temps que ce ne serait qu'une averse passagère, elle se prolongea d'une manière désespérante ; la moindre éclaircie dans le ciel était accueillie

comme le présage d'un peu de clémence de sa part, ce n'était au contraire que l'annonce d'un nouveau déchaînement de sa colère. Que vous dirai-je ? La pluie tomba sans discontinuer toute la journée, les plus hardis seuls osèrent se risquer un parapluie à la main sous ces cascades, et voici ce qu'ils virent :

La promenade des Capucins, toute de plain pied, ornée de quatre rangs de beaux arbres, entourée comme un *square* anglais de quatre rues unies, bordées de jolies maisons, était le théâtre de l'exposition. Les gros animaux, chevaux, juments, poulains, taureaux, vaches et genisses étaient attachés dans les allées latérales à des cordes fixées aux arbres ; les petits animaux, bœufs, brebis et cochons étaient dans des parcs en dehors de la promenade dans une des rues adjacentes. Les instruments agricoles avaient pris place devant le théâtre ; une estrade ornée de fleurs, sur laquelle devait avoir lieu la distribution des primes, occupait le fond de la promenade ; enfin, au devant de cette estrade, de charmants jardins avaient été improvisés par les horticulteurs au milieu de l'allée principale. Là les plus beaux légumes, des fruits magnifiques, des fleurs charmantes qui semblaient tout éplorées sous les torrents de pluie, auraient charmé vos regards. Les jardiniers de profession n'avaient pas seuls contribué à l'ornement de ces parterres ; des amateurs, une femme distinguée par sa position, qui prend plaisir à diriger elle-même la culture de ses serres, avait mis là, pour embellir la fête, les plus brillants ornements de son jardin. Tant de soins n'ont pas obtenu la récompense qu'ils méritaient, et je voudrais pouvoir, en vous les racontant, suppléer, autant qu'il serait en moi, à ce que les exposants ont perdu

d'être privés des éloges de leurs nombreux visiteurs, et ceux-ci de ne pas jouir du charmant spectacle qui leur avait été préparé.

Ne croyez cependant pas, Messieurs, que la partie utile du concours ait été perdue, et qu'il ne doive pas porter ses fruits. Le vrai cultivateur redoute les intempéries pour ses récoltes, il les craint peu pour lui-même et malgré que la promenade des Capucins eut été transformée en une rivière, il n'a pas manqué d'intrépides agriculteurs pour admirer les produits de toutes sortes qui s'y pressaient, ni, disons-le, de jurés plus intrépides encore, qui eurent le dévouement dont vous leur serez reconnaissants d'avoir consciencieusement accompli leur tâche ingrate et difficile.

Voici le nombre des animaux qu'ils eurent à apprécier et à juger :

44 juments poulinières avec leurs produits.

Plus de 80 étalons, poulains et pouliches ;

150 taureaux, vaches, bœufs et génisses, de nos belles races charolaise et morvandelle pour la plupart ;

Plus de 500 têtes de bêtes ovines ou porcines.

De nombreuses machines, aussi, attiraient l'attention, et ce n'est pas sans intérêt qu'on voyait près de l'estrade où devaient se donner les primes, des capuchons en paille, mus par des fils de fer, qui avaient pour but d'abriter les vignes contre la gelée.

Je ne peux pas entrer dans les détails, et dire tous les produits remarquables exposés, la liste des lauréats les fait connaître.

Je regrettais au commencement de ce rapport la situation de l'Avallonnais loin du centre du département, ce qui en fait, pour beaucoup d'entre vous, Messieurs, un

pays inconnu. Cette position a donné lieu à ce résultat, que le concours tenu à Avallon, à quelques brillantes exceptions près, ne s'est guère composé que de concurrents de l'arrondissement, et que, malgré son titre départemental, il n'a guère été que le résultat des efforts de la localité.

Que conclure de là, Messieurs, c'est que votre institution est bonne, c'est que votre société en portant ses assises dans une contrée différente chaque année, travaille à cette œuvre utile et civilisatrice de nous faire connaître les uns des autres, de nous rapprocher et de nous instruire mutuellement. Sans doute, en agriculture, le grand instituteur c'est l'expérience, le grand maître, c'est la nature du sol. Mais sans lui faire violence, de nouveaux procédés, de nouveaux produits pourront être transportés d'une contrée dans une autre, pour le plus grand intérêt de celle qui aura fourni et de celle qui aura reçu les améliorations qui en seront la suite.

Avant de finir, Messieurs, jetons un dernier regard sur le concours.

Notre pays est un pays où l'élève des bestiaux occupe une place importante dans l'industrie agricole, témoins les beaux animaux des races charollaise et morvandelle qui ont été exposés.

Notre sol, dans plusieurs de nos cantons notamment, se prête très-avantageusement à l'éducation de la race ovine qui tend chaque jour à s'y améliorer, plus par des croisements bien entendus que par l'introduction d'animaux perfectionnés provenant d'autres pays.

La race chevaline de trait prospère et donne des produits avantageux.

Enfin, l'art du pépiniériste et du jardinier est en voie de progrès et ceux qui le pratiquent ne manqueront pas d'être stimulés à mieux faire encore par les encouragements qu'ils ont reçus de vous cette année.

Il est deux parties du programme du concours dont je n'ai rien dit encore, la viticulture et les améliorations agricoles. J'espère, Messieurs, que dans le bulletin de vos travaux pendant l'année, les rapports si lumineux des deux commissions chargées d'attribuer les primes aux vigneron et aux cultivateurs ne manqueront pas d'être reproduits. Je dirai un mot seulement au sujet des uns et des autres.

Les vigneron de notre arrondissement sont moins habiles que ceux du reste du département ; nos vins ne sont, peut-être, pas plus mauvais pour cela. Le concours œnologique qui a eu lieu à Auxerre au mois de mai dernier, l'a prouvé. Mais il résulte de cette infériorité de nos vigneron, une infériorité notable dans l'abondance et dans la certitude de nos récoltes. Espérons, Messieurs, que l'encouragement que vous avez donné à quelques-uns, engagera les autres à mieux faire, et que la viticulture retrouvera dans l'Avallonnais cette vieille prospérité dont parlent les anciens du pays et qui, malheureusement, n'existe plus guère parmi nous.

Il résulte du rapport de votre Commission des améliorations agricoles, qu'un reproche semblable à celui que je viens de formuler sur les vigneron de notre arrondissement, pourrait atteindre nos fermiers. Nous en avons peu qui méritent de grands éloges. L'ignorance est, par malheur, trop souvent leur partage ; il faut plutôt les en plaindre que les en blâmer, elle vient ordinaire-

ment de leur peu d'aisance. Nos terres sont bonnes, nos prairies sont excellentes, notre sol se prête à la production de toutes les plantes et de tous les animaux qui font la richesse d'autres contrées, et trop généralement, il est pénible pour moi de l'avouer, nos fermiers restent dans l'ornière. Pas tous, cependant, et quelques-uns parmi eux se distinguent par leur intelligence et les soins qu'ils donnent aux propriétés qui leur sont confiées.

Mais, si nous regrettons de voir les fermiers trop peu suivre la voie du progrès, louons sans réserve les propriétaires qui se livrent eux-mêmes à la culture de leurs terres et qui marchent à notre tête. Qu'il me soit permis de nommer ici ceux que nous reconnaissons pour nos maîtres, auxquels votre commission des améliorations agricoles a décerné des récompenses, Messieurs Cordier, Charles de la Brosse et Garnier, agriculteurs habiles, que notre pays peut montrer comme les dignes émules des plus éminents.

La distribution des primes ne put avoir lieu en plein air, comme il convient à une cérémonie agricole, ce fut dans la salle de spectacle qu'on dut chercher un abri trop étroit pour contenir tous ceux qui auraient dû y trouver place. Là, votre honorable Président, M. le marquis de Tanlay et le Président du Comice d'Avallon, M. Cordier, prononcèrent de sympathiques allocutions, vivement applaudies par un auditoire trop restreint.

Enfin, les lauréats furent proclamés par M. Rouillé votre secrétaire.

Comment terminer cette journée qui laissera de précieux souvenirs dans la mémoire des Avallonnais ? Ce fut autour de la table d'un banquet servi à l'Hôtel-de-

Ville que les agriculteurs réunis se firent leurs adieux. De chaleureux toasts, de bienveillantes paroles furent échangés, et l'on se sépara en se promettant de se revoir, et en ne regrettant rien que le soleil qui avait manqué à la fête.

DES INNOVATIONS

TENTÉES CHEZ NOUS DEPUIS QUELQUES ANNÉES DANS LA CULTURE
DE LA VIGNE.

RAPPORT PRÉSENTÉ PAR M. CHALLE.

La vigne est l'intérêt le plus général de l'agriculture de ce département. On citerait à peine un ou deux de nos cantons où elle n'ait pas pénétré, tandis que, pour un grand nombre d'entre eux, c'est la richesse principale. Sa culture est en croissance chaque année, non partout, car il y a quelques localités où elle diminue et tend à disparaître; mais ce ne sont que de faibles exceptions.

Cependant on ne peut se dissimuler que nous assistons à une modification fondamentale dans ce genre de propriété. C'est que presque partout elle tend à passer exclusivement dans la possession de ceux qui la cultivent de leurs mains. Ce fait s'applique à tous les genres de propriété foncière, mais il est bien plus prononcé en ce qui concerne la vigne. Ils sont rares aujourd'hui les propriétaires non cultivants qui la conservent comme un bon placement; et nombreux ceux qui se plaignent

de n'en retirer que des pertes. C'est surtout dans les villes, où la main-d'œuvre et les fournitures de tout genre sont plus chères, que l'on entend souvent répéter, qu'avec l'incertitude de ses produits et le haut prix de son entretien, la vigne n'est qu'une lourde charge pour le propriétaire qui ne peut s'adonner assiduellement à la surveillance de sa culture.

Un hectare de vigne à créer coûte chez nous, en plantation et entretien jusqu'à l'âge de quatre ans, 4,200 fr., et, de quatre ans à six ans, en échelas de cœur de chêne tout aiguisés et posés, dont il ne faut pas moins de 44 milliers et demi, de 900 fr. à 4,050 fr., selon la distance des forêts; après quoi il faut entretepir la vigne de façons ordinaires qui coûtent 180 fr. par année, puis d'engrais, d'échelas et de provins, dont la dépense est énorme, et, s'il survient des périodes comme celles de 1852 à 1856, le pauvre propriétaire ne récolte souvent pas de quoi rentrer dans la moitié de ses déboursés.

Cet état de choses a conduit beaucoup de personnes à rechercher si des économies sérieuses ne pourraient pas être introduites dans la création et l'entretien de la vigne, et si, en même temps, l'action funeste de ses ennemis, la gelée, la coulure et la pourriture, ne pourrait pas être, sinon neutralisée entièrement, du moins atténuée par d'autres modes de culture que ceux qui sont usités dans cette contrée.

De là d'assez nombreuses innovations, dont quelques-unes paraissent évidemment fructueuses, quoique la pratique en soit encore rare et la notoriété fort incomplète, et d'autres dont les résultats sont l'objet d'affirmations contradictoires et dont on s'occupe beaucoup moins encore parce qu'elles choquent trop directement

les habitudes universellement reçues dans la contrée.

Il y aurait pourtant un assez grand intérêt à ce que toutes ces innovations fussent connues de tous, et un plus grand encore à ce qu'elles fussent soumises à un contrôle approfondi, afin que le public pût les imiter si elles sont bonnes et fécondes, et qu'au contraire il en fût détourné s'il était avéré qu'elles fussent dangereuses ou inefficaces.

C'est ce qui m'a déterminé à vous en offrir aujourd'hui un aperçu détaillé quoique rapide, et à le faire suivre d'une proposition que votre sagesse appréciera. J'en traiterai donc sous ces quatre catégories :

Echalassement.

Culture.

Préservation des intempéries.

Mode de plantation.

I. — ÉCHALASSEMENT.

Les pisseaux de chêne, même ceux qui sont en cœur de chêne, ce que d'ailleurs il est assez difficile de distinguer et en quoi les meilleurs connaisseurs peuvent être trompés, et le sont souvent, les pisseaux de cœur n'ont qu'une bien faible durée. En certains cantons, une fois plantés ils restent en terre l'hiver comme l'été, et, quoique le bout en soit noirci au feu, comme il se pratique en quelques lieux, ils ne tardent guère à pourrir. En d'autres, on les arrache à l'entrée de l'hiver pour les replanter au printemps, et pendant cette période ils sont mis en bottes et restent à l'air. Cette méthode les conserve un peu plus longtemps, mais la main-d'œuvre qu'elle nécessite compense le bénéfice de ce surcroît de durée. En moyenne les pisseaux ne durent guère plus

de douze ans. C'est donc tous les douze ans une nouvelle mise de fonds d'environ 1,050 fr. par hectare. Les pisseaux de cœur d'acacia durent un peu plus, mais ils sont trop rares pour compter. Quant à ceux de bois blanc et d'aubier de chêne, c'est toujours à recommencer. Une invention a été appliquée depuis une vingtaine d'année pour donner au bois mis en contact avec la terre une plus grande force de durée : c'est celle du docteur Boucherie qui les injecte d'une solution métallique, sulfate de fer ou mieux encore sulfate de cuivre. Elle s'applique aux bois blancs comme aux bois durs, et, grâce à elle, le peuplier et le saule peuvent fournir une plus longue durée que le chêne non injecté. Les chemins de fer et l'Etat la pratiquent maintenant. Elle peut être facilement appliquée aux pisseaux et n'exige ni appareils compliqués, ni frais considérables. Quelques personnes l'ont essayée et paraissent s'en bien trouver. Pourtant elle est loin d'être répandue et l'immense majorité de nos communes l'ignore encore complètement. Il n'y a pas assez longtemps qu'on l'emploie, pour que la puissance de durée qu'elle communique aux pisseaux de bois blanc puisse être mathématiquement calculée, ce qui serait pourtant bien désirable pour son succès. Si, comme on l'annonce, la durée du bois blanc injecté devait être double de celle du cœur de chêne non injecté, l'économie serait énorme. Elle irait aux trois quarts de la dépense actuelle.

D'une autre part on a tenté un système nouveau et qui constitue un changement radical. C'est de tendre horizontalement des fils de fer pour y palisser les membres de la vigne, au lieu de l'accoler à des pisseaux. La durée du fil de fer, quand il a été galvanisé, c'est-à-

dire revêtu d'une couche de zinc qui le préserve de l'oxidation, est presque illimitée. Il n'y a presque plus de frais d'entretien ; il n'y a que la dépense de premier établissement ; et, selon des calculs qui m'ont été communiqués, et qui semblent mériter d'autant plus de confiance, que le négociant de qui je les tiens m'a dit qu'il offrait de fournir à ce prix, elle ne monte qu'à 740 fr. par hectare (1), ce qui n'est que les $\frac{3}{4}$ du prix des échelas en cœur de chêne. Sur ce point, toutefois, les renseignements ne sont pas exactement d'accord. Un de nos collègues, M. Hermelin, qui à la vérité n'a expérimenté que sur une petite échelle, une surface de quatre ares seulement, croit que la dépense de premier établissement doit être égale à celle des pisseaux. Mais il est d'accord avec les autres sur l'immense économie de l'entretien. Un autre de nos collègues croit qu'on pour-

(1) Voici le devis qu'il m'a remis :

L'emploi du fil de fer galvanisé coûte pour un hectare planté à 83 centimètres de distance :

120 lignes en fil n° 12 double qui donnent un poids total de 461 kil. à 1 fr. 18 c. le kil.	530 fr. 10
240 moellons, portant chacun une ligature en fil galvanisé n° 16, à 05 c. l'un	12 "
240 agrafes en fil galvanisé pour fixer le fil des lignes aux moellons placés à chaque extrémité, à 06 c. l'un	14 "
240 raidisseurs à 26 c. l'un	62 40
14 échelas placés comme soutiens sur chaque longueur de cent mètres, soit 1680 m. à 66 c.	110 90
3,360 crochets pour supporter les fils sur les échelas, à 5 fr. le mille	16 80
Total de la dépense	740 fr. 70

rait économiser encore de moitié les frais de premier établissement en palissant la vigne sur un seul fil au lieu de deux, ce qui selon lui suffirait à un bon palissage. Mais tous sont d'accord pour préconiser l'heureuse influence de la substitution du palissage à l'accolage, à l'effet d'étaler les bourgeons, de favoriser par l'aération et l'insolation leur développement, ainsi que la conservation et la maturation des fruits.

II. — CULTURE.

La vigne est cultivée à la charrue dans tous les pays où l'espacement de ses lignes de plantation permet à cet instrument de manœuvrer sans dommage pour la plante, et à ce moyen la culture en est très-peu dispendieuse. L'usage ayant introduit chez nous les lignes espacées de deux pieds et demi alors que la vigne n'était plantée que sur le flanc des côteaux, et cet usage ayant été conservé dans les plaines lorsque la vigne y est descendue, on avait toujours considéré cet intervalle comme trop exigü pour y introduire la charrue, et la méthode de la culture à la pioche s'était invariablement transmise de générations en générations. Cette méthode permet sans doute un défonçage et un sarclage irréprochables. Mais elle est horriblement coûteuse, et l'accroissement progressif des salaires menace d'en faire encore monter la dépense. Ce n'est pas son seul inconvénient. L'opportunité de ce travail n'est pas moins précieuse pour la vigne que le travail lui-même. Dans les façons d'été il y a un juste degré entre le beau temps et la pluie, entre la sécheresse du sol et son ramollissement par l'humidité qu'il faut saisir, si l'on veut que la vigne rende tout ce qu'elle peut rendre ; tout le monde

sait ici la différence considérable qui en peut résulter pour l'abondance de la récolte. Or, avec l'extension que reçoit d'année en année la plantation des vignes, les bras sont devenus trop rares pour que la façon qu'on leur demande soit donnée partout en temps opportun. Quelle économie dans la dépense et en même temps quel accroissement dans le produit apporterait une méthode qui, employant la force du cheval en même temps que celle de l'homme, et substituant la charrue à la pioche, permettrait de faire en un jour le travail d'une semaine entière. On y avait souvent pensé, mais sans résultat. Un simple cultivateur, homme complètement illétré, paraît avoir résolu le problème. Il s'appelle Etienne Dubois et réside dans la commune de Champlost. Cet homme est doué d'une aptitude native et d'une sorte de génie pour la mécanique. Sans aucune notion de mathématique ni même d'horlogerie, il y a vingt ans, il avait fabriqué en bois, avec son couteau, une horloge astronomique, qui, installée sur une tour du vieux château de son village, a fonctionné parfaitement pendant plusieurs années, jusqu'au jour où un orage renversant la vieille tour a enterré sous ses débris le chef-d'œuvre de ce Lepautre villageois. Les idées de Dubois se sont tournées alors vers la culture de la vigne au moyen de la charrue, et il a combiné un système d'attelage et d'araires qui a complètement réussi. Il a labouré irrécusablement des vignes espacées de 80 centimètres ; il prétend même que sa charrue, dont il règle d'ailleurs la puissance à sa volonté, pourrait fonctionner entre deux lignes distantes de 65 centimètres seulement. Il nous a raconté, dès l'an dernier, les résultats qu'il avait obtenus, et, sur un certificat attes-

tant le succès de sa méthode, le jury de l'exposition du Congrès scientifique d'Auxerre lui a décerné une médaille de seconde classe. Cette année il s'est présenté au concours que la Société d'agriculture de Joigny tenait à Brienon, et en présence des commissaires, dont je faisais partie, avec une merveilleuse facilité, sans endommager ni heurter aucun cep ni aucune racine, et, en quelques instants, avec deux charrues différentes, l'une pour le buttage ou façon d'hiver appelée selon les localités rigollage ou ruellage, l'autre pour les façons d'été, il a donné à une pièce de vigne ces différentes sortes de labour. Nous avons désiré savoir s'il était vrai, comme il le disait, que son système était pratiqué et même préféré dans sa commune. M. Paris, adjoint au maire, nous atteste ce double fait dans une lettre du 24 novembre. Dubois laboure pour le public. Sa charrue fait par jour deux arpents du pays, c'est-à-dire 84 ares 42 centiares, qu'un vigneron ne peut faire qu'en dix jours, et il prend 5 fr. par arpent au lieu de 20 fr. qu'il faut donner au vigneron. Il peut y avoir, après la façon du mois de mai, nécessité pour le vigneron de repasser à la pioche sous la ligne des ceps, mais c'est un travail qui ne prend guère plus de deux journées par arpent ; à cela près le travail est parfait et on trouve dans le pays que les façons à la charrue sont préférables à celles de la pioche.

La Société d'agriculture de Joigny a décerné en conséquence à Etienne Dubois une médaille d'argent, et au prochain concours de la Société centrale, si les faits observés à Brienon sont confirmés par votre jury, vous jugerez sans doute que l'inventeur d'un système si avantageux, qui devrait opérer avant peu d'années une vé-

ritable révolution dans notre culture viticole, serait digne d'une plus éclatante récompense.

III. — PRÉSERVATION CONTRE LES INTEMPÉRIES.

Deux systèmes d'effets divers ont été tentés, pour diminuer l'action des intempéries. D'abord le drainage des terrains humides ou retentifs. Il était pratiqué, sous une forme primitive, dès les temps reculés. Et nous avons, dans la grande côte d'Auxerre, beaucoup de *raies couvertes* qui ne sont qu'une sorte de drainage incomplet. Les moines de l'abbaye de Saint-Michel, près Tonnerre, avaient même, il y a plusieurs siècles, obtenu par ce système à la fois et l'assainissement de leurs vignes et la création d'une source permanente à la porte de leur monastère. Le drainage à l'aide de tuyaux devra opérer plus complètement encore. Il en a été fait depuis trois ans des essais nombreux dans les vignes d'Auxerre. Mais la sécheresse des trois dernières années s'est opposée à ce qu'on pût apprécier le résultat de ces travaux. La durée pendant laquelle ils résisteront à l'invasion du chevelu des racines est aussi un problème que l'avenir seul pourra résoudre.

On a cherché à combattre la coulure par un procédé spécial de section des talles avant la floraison. Il y a même eu un brevet d'invention pris pour cela. Mais nous n'avons pas entendu dire qu'on en ait recueilli beaucoup de succès.

Aux gelées de printemps on a opposé les abris en papier, en chiffons, en paille, en carton, en bois et même en terre cuite. C'est toujours le même procédé, sauf la différence de la matière. Son inconvénient est dans la cherté qu'il entraîne, tant en matériaux qu'en main-

d'œuvre. Et la main-d'œuvre est d'autant plus forte que les matériaux sont plus vils et moins résistants. Au concours d'Avallon, il y a quelques mois, une prime a été donnée à un système qui semblait apporter à la main-d'œuvre de ce procédé une grande simplification. Mais, jugé seulement d'après sa contexture, il lui reste à faire ses preuves et l'expérience seule peut lui donner une consécration définitive.

IV. — MODE DE PLANTATION.

Nous n'avons dans ce département qu'une méthode de plantation, c'est en perchées espacées d'environ 80 centimètres, et dont on laisse monter les cep^s, selon les cantons, de 80 centimètres à 1 mètre 30 c. Nous pratiquons cette méthode dans tous les terrains, qu'ils soient en pente rapide ou en plaine, que le sol en soit fort ou léger, sec ou humide. Elle n'est pourtant pas reçue dans tous les pays viticoles ; en beaucoup de contrées on plante en lignes espacées d'un intervalle suffisant pour la culture intermédiaire des céréales, des fourrages ou des légumes. Dans le centre de la France on plantait uniformément en perchées. Cependant dans la Touraine plusieurs cultivateurs sont revenus depuis quelques années aux lignes largement espacées (1). Dans l'Ouest on pratique à la fois les deux systèmes, selon les besoins apparents des terrains, en même temps que l'on n'a pas pour les perchées de largeur invariable. C'est ainsi que dans le Bordelais les terrains très-rapprochés de la mer, que l'on appelle les Paluds, sont

(1) Voir au *Moniteur des Comices* du 25 août 1857 le journal du voyage agricole de M. le comte de Gourey.

plantés en perchées espacées d'un mètre et plus, en même temps qu'on y laisse monter le cep jusqu'à deux mètres de hauteur. Un propriétaire du département de l'Aube, M. Gentil-Jacob, de Villenauxe, ennuyé de voir ses vignes plantées dans une froide vallée geler au printemps, couler en été et pourrir en automne, s'est avisé de recourir à un procédé de plantation analogue à celui des Paluds, sauf la substitution de trois à quatre lignes de fil de fer aux échelas du Bordelais; et en le combinant, du reste, avec le choix d'un plant approprié aux convenances de son sol, et avec diverses conditions de taille, d'entretien et de palissage dont le détail, consigné dans ses écrits et dans les rapports d'une commission de la Société d'agriculture de l'Aube, ne peut trouver place ici, il est parvenu à conjurer les plus graves effets des intempéries et à avoir, avec une économie considérable des frais de plantation et d'entretien, des vignes qui lui produisent toujours abondance et qualité, et qui de 1854 à 1856 lui ont donné constamment 40 à 50 pièces par arpent de 42 ares, quand les récoltes de ses voisins et même de toute sa commune étaient presque complètement nulles. C'est du moins qu'attestent des certificats authentiques, un rapport officiel de commissaires spéciaux et le compte-rendu des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de l'Aube.

J'ai rendu compte de ces faits il y a deux ans dans un journal. Sans révoquer en doute les faits attestés, un de nos collègues, M. Fabien Rapin, a dit qu'ils s'expliquaient peut-être par des circonstances locales. Il semble difficile pourtant que ces circonstances locales favorisent M. Gentil Jacob, sans faire sentir à ses voisins

un peu de leur bienfaisante influence. En tous cas il ne serait pas inutile de savoir si nos vallées, où s'est propagée dans une si grande proportion la culture de la vigne, n'offriraient pas aussi, en suivant le procédé du propriétaire de Villenauze, de ces heureuses circonstances locales, qui les exempteraient des ravages de la gelée, de la coulure et de la pourriture. M. Rapin a, de son côté, proposé comme plus avantageux encore pour l'aération du raisin et pour la facilité et l'économie de l'exploitation, un plus large intervalle, un intervalle de 2 m. 40 c. entre deux rangs de perchées accolées à la distance ordinaire de 80 cent, et étalées sur des fils de fer, et il a annoncé un essai de ce système. Mais l'essai, s'il a été réalisé, est encore trop récent pour qu'on en puisse juger les résultats.

Telles sont les principales innovations que nous avons vu tenter autour de nous depuis quelques années dans la culture viticole. Je dis les principales, car, il en est d'autres encore, comme la greffe, pour régénérer les ceps appauvris, et la simplification de son emploi par l'ingénieux instrument de notre collègue M. Livras, dont il ne faut pas méconnaître la grande utilité. Si toutes ces innovations devaient amener, comme on l'annonce, une économie annuelle de 150 fr. au moins par hectare dans les frais de culture et ceux d'entretien, si de plus elles devaient assurer à nos vignes et surtout à celles des terres fortes et humides de nos vallées, une production constante et à l'abri des plus graves ravages des intempéries, dans quelle proportion s'accroîtrait la richesse annuelle de notre département qui ne compte guère moins de 40,000 hectares de vignes ? Ce serait, rien que sur la dépense annuelle, six millions de francs

d'économistes ! Mais il peut rester beaucoup à vérifier par l'expérience dans les plus séduisants de ces essais. Et, à supposer qu'ils pussent apporter avec eux d'aussi brillants avantages, ce n'est point à dire que nous fussions sur le point de les voir réalisés. Il y a beaucoup de raisons pour qu'en cette matière le progrès soit très-lent à s'accomplir. La création d'une vigne est un long ouvrage ; on ne l'improvise pas à volonté ; et il ne faut pas moins de six ans pour l'amener à complète production. Les frais considérables qu'elle coûte donnent au propriétaire peu d'ardeur pour des essais qui, tournant mal, lui causeraient de grandes pertes. Et puis, faut-il le dire, le vigneron est chez nous assez routinier de sa nature. Il croit que ses pères lui ont légué la perfection de l'art viticole, et qu'aux procédés du temps passé il ne saurait y avoir rien à ajouter et à rechercher. Il faut donc s'attendre à le trouver froid sur les plus utiles innovations, tant qu'il n'aura pas vu de ses yeux et à plusieurs reprises, et longtemps, leurs bons effets. Et on ne peut attendre d'aucun propriétaire qu'il se charge de fournir à tous ; sur tous les genres d'amélioration, un enseignement pratique et public.

Mais ce qu'un seul ne peut faire, une Société peut l'accomplir. La création d'un établissement viticole, où seraient soumises au contrôle de l'expérience toutes les méthodes qui sembleraient offrir de sérieux avantages, est une chose simple et facile pour une association qui dure plus qu'un homme et dont la pensée persévérante est plus à l'abri de toute cause de découragement et de variation. Une création semblable a été conduite à un grand succès par une Société semblable à la nôtre, la Société départementale de Maine-et-loire. Et si vous

voulez imiter cet exemple, vous n'auriez pas à redouter d'être entraînés dans de grandes dépenses. Il suffirait d'affermir un hectare ou même un demi-hectare de terre par un bail de long terme, avec faculté toutefois de résiliation ou même de cession pour le cas où la Société n'existerait plus. Les dépenses de plantation et d'échalassement, s'échelonnant sur six années, n'entraîneraient pas de lourdes charges et l'état satisfaisant de vos finances vous donne toute facilité pour cette utile création, dont les produits ultérieurs vous dédommageraient d'ailleurs de vos avances. Quant à la direction, il faudrait qu'elle fût remise à une main éclairée à la fois par la théorie et la pratique, et je me suis assuré qu'elle serait acceptée par un de nos collègues que son expérience et sa prédilection spéciale pour la culture viticole désigneraient naturellement à votre choix.

Aux avantages que j'ai énumérés plus haut vous pourriez y joindre celui de voir réunis dans une pépinière tous les plants de vigne cultivés en France et même en Europe ; ce qui permettrait de vérifier quels sont ceux d'entre eux qui, sous un autre nom, ne sont autres que les plants de notre culture, et de vérifier en outre si, parmi les autres, il en existe qui offriraient sous notre climat des conditions d'abondance ou de qualités qui devraient vous porter à les introduire dans nos plantations. Nos relations avec les diverses Sociétés agricoles nous mettraient du reste à portée de nous en procurer des échantillons sans aucuns frais. Ainsi serait réalisée, mais avec plus d'extension et de fécondité, la pensée que déjà l'année dernière vous aviez accueillie, d'une pépinière viticole départementale.

J'ai en conséquence l'honneur de vous proposer d'arrêter :

1° Qu'il sera créé aux frais de la Société une pépinière viticole départementale et vigne d'essais ;

2° Qu'à cet effet un terrain de cinquante ares à un hectare de contenance sera pris à bail à long terme, avec faculté, pour la Société, de résiliation et même de cession à sa volonté ;

3° Que chaque année, dans la séance de novembre, il sera fait un rapport à la Société sur la situation de cet établissement et les résultats qui y auront été constatés.

EXAMEN DES TERRES ARABLES

**ET EMPLOI DES AMENDEMENTS ET DES ENGRAIS
QUI LEUR CONVIENNENT.**

PAR M. THOREL.

En agriculture, toute donnée scientifique fautive est un mal par les pertes qu'elle entraîne dans l'application et surtout pour le discrédit qu'elle jette sur la science.

SOUBEIRAN.

Le cultivateur, quelque intelligent et expérimenté qu'il soit, ne peut donner à la terre les améliorations dont elle a besoin, s'il n'en connaît pas la nature. L'étude des terres arables est donc une des parties essentielles de l'agriculture, car leur composition varie souvent et même à des distances très-rapprochées.

Le sol cultivable est généralement composé par par-

ties inégales, de silice ou sable, de calcaire et d'argile, puis d'une substance qui se trouve dans toutes les terres cultivées, souvent en très-petite quantité, l'*humus* ou terreau. Le mélange de ces divers éléments en proportions convenables constitue les bonnes terres : si, au contraire, ces terres sont ou trop sablonneuses, ou trop calcaires, ou trop argileuses, elles ne pourront devenir bonnes qu'autant qu'on leur donnera celui de ces éléments qu'elles ont en moins.

Les terrains sablonneux sont les plus mauvais parce que ces petits grains pierreux ne peuvent retenir l'eau et que la trop facile circulation de l'air augmente encore la sécheresse, ils ne peuvent donc absorber et conserver les principes fertilisants des engrais.

Les terres trop argileuses (l'argile sert à la fabrication des tuiles et des poteries) absorbent et retiennent, au contraire, l'eau en grande quantité ; elles se dessèchent ensuite, et deviennent difficiles à labourer. Il est facile de les reconnaître dans les grandes sécheresses à leur dureté, aux larges crevasses qui s'y forment et à ce qu'elles collent et s'attachent à la langue, propriété qu'elles doivent à l'alumine (4).

Les terres argileuses sont les meilleures lorsqu'elles sont mélangées en proportions convenables de sable et de chaux.

Les terrains calcaires, c'est-à-dire ceux où le carbonate de chaux ou craie domine, se reconnaissent à leur cou-

(4) L'argile est composée de silice et d'alumine pour la plus grande partie et de magnésie, de carbonate de chaux, d'oxide de fer en petite quantité.

leur blanche ; ils sont, en général, peu fertiles, par conséquent peu estimés parce qu'ils sont les plus difficiles à amender. Cette infertilité provient de leur trop prompt dessiccation, due en grande partie à leur couleur blanche, et qui s'oppose à l'absorption de l'oxigène de l'air si utile à la végétation.

Avec le mélange de ces différentes substances se trouve, en proportion plus ou moins inégale, l'*humus* ou terreau, appelé aussi terre végétale, auquel le sol cultivable doit en partie sa couleur ; il a été apporté par les engrais et par l'enfouissement des plantes. Il provient de la décomposition lente de la paille, du bois, des racines, des feuilles et de tous les détritux végétaux ou animaux : on voit par là le rôle important que doit jouer la paille dans les engrais. Le terreau rendu soluble par l'ammoniaque ou alcali volatil et par la chaux est absorbé par les racines des plantes, après s'être approprié lui-même l'azote et l'acide carbonique de l'air ; il nourrit donc directement les végétaux ; en outre, il absorbe, retient l'humidité de l'air et modère la décomposition des matières animales.

EXAMEN DES TERRES ARABLES.

L'analyse chimique des terres arables, lorsqu'il s'agit de déterminer d'une manière précise toutes les substances qui les composent, exige des manipulations longues et des connaissances théoriques ; mais cette analyse n'est pas indispensable pour en connaître les principaux éléments : il suffit de pouvoir séparer l'argile, le sable, la craie et le terreau.

Tous les cultivateurs pourront y arriver facilement par les moyens suivants :

Il faut d'abord faire dessécher, dans un four chauffé pour cuire le pain, une petite quantité de terre après l'avoir passée dans un tamis assez gros ou dans un crible pour en séparer les substances étrangères et les gros graviers qui ne peuvent être considérés comme faisant partie du sol arable ; en la pesant avant et après, on sait approximativement la quantité d'eau qu'elle contient.

On mettra dans une fiole à médecine assez grande 400 grammes de cette terre en poudre avec un verre d'eau et on fera chauffer et même bouillir un peu en y ajoutant petit à petit et très peu à la fois, en remuant la fiole, du fort vinaigre, tant que l'eau, en y goûtant, ne piquera pas la langue. Le vinaigre ou l'acide acétique mélangé d'eau décompose le carbonate de chaux ou craie ; l'acide carbonique s'échappe de l'eau sous la forme de petites bulles et il se forme de l'acétate de chaux qui reste dissous dans l'eau ; mais pour cela il faut faire attention qu'il n'y ait pas trop de vinaigre ; si on en avait trop mis on y ajouterait de nouvelle terre desséchée et pesée pour le neutraliser. Ensuite, on jettera tout doucement l'eau reposée et éclaircie, cette opération sera renouvelée deux ou trois fois. Après avoir fait dessécher de nouveau la terre qui reste, on pèsera, et la différence de poids indiquera la quantité de calcaire. Il est indispensable que le résidu soit desséché au même degré que l'a été la terre la première fois, autrement la différence serait ou trop forte ou trop faible. On pourrait éviter la dessiccation du précipité qui n'est pas nécessaire pour l'opération suivante ; mais alors il faudrait séparer la chaux : ce serait même beaucoup plus exact parce qu'il serait facile d'en déterminer le poids. Pour

cela, on versera dans l'eau mise de côté une dissolution d'oxalate d'ammoniaque, sel formé d'acide oxalique (acide de sucre) et d'ammoniaque (alcali volatil) jusqu'à ce qu'elle ne trouble plus l'eau. Le précipité lavé et desséché sera pesé et, sachant que l'oxalate de chaux est composé de 100 d'acide et de 60 de chaux, il sera facile d'en connaître le poids.

Pour séparer le sable de l'argile et du terreau, on délaiera le premier précipité dans un demi-litre d'eau tiède. Le sable se précipitera de suite au fond, tandis que l'argile et le terreau resteront quelques temps en suspension dans l'eau ; cette eau trouble sera mise de côté et l'opération sera répétée jusqu'à ce que l'eau soit claire. La terre sablonneuse sera séchée toujours à la même température, puis pesée. Après un repos suffisant les eaux troubles laisseront déposer l'argile et le terreau. Quoique ce dernier se trouve en petite quantité, il importe cependant de le séparer de l'argile. Il suffit de les chauffer fortement tous les deux dans un creuset (espèce de petit vase pointu fait avec de la terre réfractaire) ; le terreau composé de substances organiques se volatiliserait par la chaleur. La différence de poids avant et après la calcination indiquera la quantité de terreau.

Si on employait, pour décomposer le carbonate de chaux, l'acide acétique ou vinaigre radical, une petite quantité d'argile se dissoudrait ; voilà pourquoi il faut se servir de vinaigre ordinaire.

DES AMENDEMENTS.

Cet examen est suffisant pour connaître la proportion des quatre éléments principaux qui composent les terres végétales et pour leur faire subir les modifications

qu'elles exigent pour les rendre plus productives. Ainsi, un sol trop argileux, trop compact, sera rendu plus léger, plus meuble, par son mélange avec la terre sablonneuse ou calcaire ou mieux de la *marne*. Le sol trop sablonneux devra être, au contraire, amélioré avec de la chaux, de l'argile ou avec de la boue provenant du curage des mares et des étangs.

Dans les terrains sablonneux et argileux en excès, il faut y mettre de préférence de la chaux.

Le sol essentiellement calcaire sera amendé avec des terres ramassées sur les chemins et les routes, avec de l'argile ou des boues. Les boues des étangs ne doivent être employées qu'un an au moins après leur extraction.

Le sable modifierait favorablement les terres fortes et difficiles à labourer, mais comme il est inerte, c'est-à-dire sans action et n'apporte aucune substance organique, il faut, autant qu'on le peut, lui substituer la poussière ou la boue des routes, les platras, les vieux mortiers, etc., etc., qui renferment beaucoup de salpêtre ; là au moins, il se trouve en assez grande abondance des matières facilement assimilables.

Les principaux amendements minéraux sont donc la chaux, la marne et l'argile. La chaux exerce une influence des plus puissantes sur les terrains siliceux et argilo-alumineux ; la chaux grasse doit être préférée pour l'agriculture. Voici comment il faut l'employer : Pour qu'elle puisse se diviser bien également, elle doit être fraîchement cuite ou parfaitement préservée du contact de l'air : sans ces précautions elle se met en grumeaux, elle absorbe moins bien l'acide carbonique et conserve plus longtemps son action corrosive qui pourrait brûler les racines des plantes. On la met sur la terre par

un temps sec et à la fin de l'été, par petits tas d'à peu près 40 litres ; lorsqu'elle est délitée et en poudre on l'étend régulièrement, puis on laboure : il en faut de 3 à 5 hectolitres par hectare, selon la nature de la terre ; plus elle sera forte et froide plus elle en aura besoin, afin de la diviser et l'ameublir. On reconnaît encore les terres qui ont besoin d'être chaulées aux plantes acides et particulièrement à l'oseille sauvage qu'on y rencontre. A défaut de chaux on pourrait employer la craie (carbonate de chaux) ou la pierre à plâtre (sulfate de chaux), mais pour que ces substances soient efficaces, il faut qu'elles aient subi l'influence des pluies et des fortes gelées.

La marne sur les terres siliceuses et sablonneuses en double au moins le produit. Quelque considérables que soient les sacrifices, on ne doit pas hésiter à marnier, à moins d'impossibilité ; la quantité n'en peut être fixée à l'avance ; la composition de la terre indique ce qu'il en faut mettre ; la seule précaution à prendre est de n'en pas abuser et, toutes les fois que le sol contient plus de huit pour cent de calcaire, la marne est inutile. Elle ne doit être répandue sur la terre que 6 mois ou un an après son extraction ; on la met par petits tas ; la gelée la fendille et l'eau la divise ensuite.

La marne est un composé de carbonate de chaux et d'argile ; quelquefois l'argile est remplacée en partie par du sable ou silice : il importe de faire cette distinction et de n'employer que la marne argileuse pour les terres sablonneuses, car, au lieu de les amender, on les rendrait plus mauvaises en y introduisant des éléments qu'elles ont déjà en trop forte proportion. Les marnes argileuses sont douces au toucher et s'attachent à la langue lorsqu'elles sont sèches, tandis que les marnes sablon-

neuses sont au contraire rudes sous les doigts : du reste on pourra facilement connaître leur composition en employant les mêmes moyens d'analyse que pour les terres ; ou se contenter de la délayer dans l'eau tiède : si elle est siliceuse, le sable se précipitera immédiatement ; si elle est argileuse, le précipité ne se formera que très-lentement. La bonne marne est pesante, compacte et se fendille promptement.

Il y a souvent impossibilité de se procurer de la marne ; pour la remplacer, on peut avoir recours à la terre argileuse qui sert à la fabrication de la tuile et de la brique et qui se rencontre presque partout ; mais elle doit subir l'action du feu. Cette opération s'opposera à ce qu'elle soit employée plus souvent : il serait possible cependant de la chauffer sur le sol même avec les mauvaises herbes, les feuilles et autres débris végétaux ; on aurait ainsi le double avantage d'opérer économiquement et de rendre au sol les sels minéraux et végétaux laissés après l'incinération. Pour obtenir de l'argile un résultat satisfaisant il en faut au moins 100 à 200 hectolitres par hectare. J'ai vu dernièrement une pièce de terre de 3 hectares ainsi amendée qui, malgré de fortes fumures, donnait des récoltes très-médiocres, et qui se trouve aujourd'hui la meilleure qualité du pays.

Généralement, le plâtre produit des effets remarquables sur les prairies artificielles ; tandis que son action est presque nulle sur les céréales, les plantes sarclées et même sur les prairies naturelles. L'expérience a démontré également qu'il est sans effet sur les terres maigres et appauvries ; ces résultats paraissent donner raison à ceux qui soutiennent que le plâtre n'agit qu'en apportant de la chaux dans le sol. Pour les terres légères et

calcaires 80 à 100 kil. par hectare suffisent ; on peut aller à 300 kil. sur les terres grasses et fortes. On le sème par les matinées humides ou avant la pluie et lorsque les plantes ont acquis un certain développement (8 à 10 cent.). La pierre à plâtre ou plâtre cru pourrait être employée économiquement dans les localités voisines des carrières, mais il en faudrait le double au moins.

Le sel est bon sur les terres argileuses et particulièrement sur les prés froids ; il faut cependant s'en méfier, car mis en trop grande quantité il nuit au développement des plantes.

Je ne parlerai pas du drainage ; nous possédons assez de petits traités qui nous donnent et nous expliquent tous les détails de cette opération. L'expérience a prouvé tous les avantages que l'agriculture peut en retirer. L'assainissement des terres permettra la culture de beaucoup de plantes jusqu'alors exclues de l'assolement et rendra les prés bas secs, et par conséquent plus sains pour les bestiaux.

DES ENGRAIS.

Ces différents amendements ne suffiront pas encore. Les végétaux croissent, mais ils viennent chétifs, si on ne donne pas à la terre, à des intervalles assez rapprochés, des matières végétales et animales en décomposition, c'est-à-dire des engrais. La terre, quelque bonne qu'elle soit, s'appauvrit en perdant à chaque récolte une certaine quantité de substances que les plantes lui enlèvent et si, malgré sa qualité, on ne lui fournit pas le moyen de les remplacer, elle finit par s'épuiser et devient de moins en moins productive. Ce moyen con-

siste à lui donner des engrais, dont les plantes s'assimilent une partie nécessaire à leur accroissement, tandis que l'autre partie, en se mêlant au sol arable, le rend plus perméable aux pluies et aux rosées et plus en état de recevoir les plantes qu'on lui confie.

Tous les agriculteurs reconnaissent l'influence des engrais sur les récoltes, mais beaucoup, soit négligence, soit manque de bestiaux, ne font rien pour en obtenir en quantité suffisante ; au contraire, ils vendent leur paille. On peut juger de l'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il apporte à la production du fumier ; mais, pour faire du bon fumier, il faut de la paille et des bestiaux : des bestiaux surtout et c'est précisément ce qui manque dans notre département. Je connais dans les environs d'Avallon un fermier qui fait valoir cinquante arpents de terre avec deux chevaux et trois vaches. Est-ce de la culture intelligente ? Aussi, depuis 40 ans de travail dans la même exploitation, c'est avec peine qu'il arrive à payer son fermage et pourtant ses terres sont de première classe et louées au-dessous de leur valeur. Un champ de blé, fumé convenablement, produira deux fois plus que s'il ne l'avait pas été, et, comme les frais de labours et de semences sont les mêmes, on voit que le fumier aurait été bien payé.

Malgré tout ce qu'on a dit et écrit pour précopier et prouver les avantages des engrais artificiels, le fumier fait par des bestiaux doit toujours être préféré. La qualité du fumier varie suivant les animaux qui le produisent, la nourriture qu'ils reçoivent et la nature de la litière ; en outre, la manière dont il est disposé à sa sortie des écuries influe encore sur sa qualité. La paille de blé ou de seigle est la meilleure pour la litière ;

elle contient plus de principes fertilisants que les feuilles, la fougère, l'herbe, etc. etc. : elle apporte dans la terre des substances alcalines et siliceuses ; elle lui rend ainsi une partie de ce qu'elle même lui a enlevé. Les engrais artificiels, quoiqu'en disent leurs inventeurs, ne peuvent remplacer le fumier de ferme ; ils n'agissent que momentanément sur la végétation : si encore ils étaient faits consciencieusement, d'après les données de la science, on pourrait en retirer quelques avantages lorsque le fumier manque ; mais beaucoup de ceux qui ont été analysés ne méritent pas le nom d'engrais. Il est permis d'affirmer que, malgré toutes les prétendues découvertes qui ont été essayées pour la fécondation du sol, il n'y a rien de plus économique, de plus convenable à la terre que le fumier qui, en se décomposant lentement et à mesure que la végétation fait des progrès, donne successivement à la plante qui se développe les sels, les vapeurs ammoniacales, le carbonate et l'azote qui lui sont indispensables.

Tous les bestiaux ne donnent pas proportionnellement la même quantité de fumier ; mais, comme on ne peut se passer de certains animaux pour les travaux, il se trouve que les moutons, qui en font le plus, manquent dans beaucoup d'exploitations agricoles assez importantes. Quelle ressource cependant que le parcage ! 200 moutons peuvent fumer de cette manière, et sans compter le fumier des $\frac{2}{3}$ de l'année, au moins 6 hectares de terre. L'endroit où on dépose le fumier et la manière dont on le dispose ont une très-grande importance : Si vous le mettez en tas élevé au-dessus du sol, il sèche et fermenté trop promptement ; ce qui occasionne la perte du principal agent de fertilisation, l'azote, sans lequel il

n'y a point de bon engrais. C'est précisément ce que j'ai vu maintes fois : on fait des tas de fumier très élevés, maintenus souvent par des pieux ; il est pris de tous côtés par le hâle et il perd non-seulement en quantité mais encore en qualité. Il ne faut pas non plus le mettre où l'eau passe ; tout le meilleur serait perdu. On fera, lorsqu'on n'en aura pas de naturelles, des espèces de fosses imperméables à l'eau, mais dans lesquelles on peut la faire entrer à volonté : là le fumier se tient frais, il entre plus lentement en fermentation et l'évaporation est presque nulle. Lorsque la sécheresse se prolonge, on l'arrosera souvent et on se gardera bien de le remuer ; on perdrait tout l'ammoniaque. Pour arrêter l'évaporation de ce gaz, (c'est l'odeur vive et pénétrante qu'on sent en entrant dans les écuries où séjourne du fumier et surtout dans les bergeries), pour arrêter, dis-je, l'évaporation de ce gaz, on répandra sur chaque couche de fumier, de 15 à 20 centim. de la poudre de sulfate de chaux (pierre à plâtre) ou de la marne, ou de la craie : il se forme alors du nitrate de chaux et du nitrate de potasse qui en augmentent la puissance fertilisante.

A cause de cette perte, qu'il est toujours assez difficile de prévenir complètement, quelques agriculteurs pensent qu'il y a avantage à conduire de suite sur les terres tous les fumiers en sortant des écuries, sans les laisser fermenter. La question de savoir lequel vaut le mieux du fumier frais ou du fumier consommé ne me semble pas encore résolue. Ce n'est que par des expériences comparatives faites pendant plusieurs années qu'il sera possible de se prononcer. Cependant j'accorderais la préférence au fumier frais pour les terres froides et pour certaines cultures.

C'est surtout dans les contrées essentiellement vignobles que le fumier manque, parce que les femmes trouvent plus d'avantage à travailler dans les vignes qu'à soigner les vaches ; malgré cela, le vigneron a le talent de faire du fumier, quoiqu'on lui ait enlevé la précieuse ressource pour lui de mettre de la paille dans les rues. S'il n'y a pas de place chez lui, il fait un trou au bout de sa vigne, et là il fait un mélange de paille, de marc de raisin brûlé, de terre, de boue, de crottin quand il peut en avoir ; il ferait bien d'y ajouter un peu de craie ou de marne qui, par son mélange avec la boue, le rendrait moins froid. Ce fumier, quoique peu riche en azote, convient assez à la vigne, surtout dans les côtes.

En Suisse et dans quelques parties de la Hollande, la paille n'est pas considérée comme indispensable pour les engrais : on nettoie même celle qui a servi, pour la mettre de nouveau sous les bestiaux. Une rigole établie dans les écuries derrière les animaux conduit les urines et les excréments dans des citernes d'où on les transporte avec des tonneaux sur les terres.

En Flandre, on fait à peu près de même : seulement l'engrais flamand n'acquiert sa plus grande puissance fertilisante qu'au bout de 3 à 4 mois. Les citernes ne sont jamais entièrement vidées, on en laisse pour hâter la fermentation des nouvelles matières.

Malgré les bons effets de ces engrais et la prospérité agricole des contrées où ils sont en usage, ils ne peuvent être employés avec avantage que dans les pays de pâturages où la paille est rare, puisqu'il est prouvé qu'elle est par elle-même un amendement puissant ; rien n'est plus facile, en en mettant assez, que de lui faire absorber les urines, seulement pour la santé des bestiaux il est

nécessaire de nettoyer les écuries tous les jours et de ne pas laisser le fumier trois mois sous les moutons, comme je l'ai vu souvent. Ils se passeraient bien de ces émanations ammoniacales que nous avons de la peine à supporter en entrant dans ces bergeries, et à ce propos je dirai que les animaux comme l'homme ayant besoin de soins, je suis étonné qu'un petit traité d'hygiène pour eux, mis à la portée de tous les habitants de la campagne, n'ait pas encore été fait.

A défaut de fumier, on peut employer avantageusement la poudrette, la colombine, le noir animal (on a falsifié dernièrement ce produit qui est très-actif), la suie, les cendres, le guano. Pendant longtemps on a ignoré la nature et l'origine du guano ; mais depuis que l'on sait que c'est un amas de fientes d'oiseaux et de quelques animaux amphibies déposé depuis des siècles sur des îlots de la mer, son action fertilisante ne doit pas surprendre; malgré sa qualité son emploi est assez borné à cause de son prix par trop élevé.

Dans les terres légères, l'enfouissement en vert des pois et des vesces, auxquels on peut substituer, avec avantage, la moutarde, la grande spergule, donnent d'assez bons résultats quand l'été est favorable à l'accroissement de ces plantes. Quoiqu'elles donnent à la terre de l'azote et des sels qu'elles renferment en assez grande quantité, le résultat est si incertain que ce mode de fumure doit être employé rarement et lorsque les terres se trouvent très-éloignées.

Généralement on ne met du fumier que pour semer le blé ; il serait préférable de le répartir inégalement tous les ans suivant la nature des semis ; ainsi pour la plupart des plantes sarclées, colza, betteraves, carot-

ies, turneps, etc. les légumineuses, pois, vesces, fèves, haricots, etc. etc., une demi fumure suffira. Les plantes mangées en vert ou qu'on ne laisse pas arriver à leur maturité peuvent même s'en passer. Toutes ces plantes épuisent moins le sol, parce qu'elles prennent dans l'air une grande partie de leur nourriture et que, par leurs feuilles, leurs tiges ou leurs racines, elles rendent à la terre une partie de ce qu'elle leur a fourni. De cette manière on réserverait la plus grande partie du fumier pour le blé et les terres appauvries par des récoltes épuisantes et répétées : aussi, pour les maintenir en bon état, doit-on faire alterner celles qui épuisent avec celles qui améliorent ?

Malgré notre infériorité agricole par rapport à quelques contrées, constatons, en terminant, les progrès que notre département a faits depuis une vingtaine d'années. Ces progrès doivent être attribués aux exemples persévérants donnés par beaucoup d'agriculteurs éclairés, qui ont déjà puissamment contribué à combattre la routine ennemie de toute innovation et riant de quelques essais qui n'ont pas réussi, parce que malheureusement la science n'a pas toujours été d'accord avec la pratique, et que quelques faits avancés en principe ont rencontré des obstacles dans leur application. Sans nier ces rares insuccès, il est permis d'affirmer que, sans nous sur la nature des terres arables, le cultivateur n'avance qu'en tâtonnant et qu'il lui est impossible de se rendre compte de la différence des récoltes sur des terres cultivées et fumées également.

ENGRAIS ET AMENDEMENTS.

Nous empruntons à l'excellent *Journal d'agriculture pratique* publié par la Société d'Agriculture et d'Industrie du département d'Ille-et-Vilaine, l'analyse suivante du cours, plein de science et d'intérêt, que M. Malaguti, professeur de chimie agricole à la Faculté des sciences de Rennes, y a fait en 1859 sur la matière si importante des engrais et amendements :

I.

Constitution du fumier et des litières. — Relations entre les fourrages, le bétail et le fumier.

Qui dit engrais en général, dit aliment des plantes. Si les agriculteurs savaient de quelles substances se composent tous les engrais et comment ils peuvent céder aux plantes ce dont elles ont besoin, ils auraient conquis un des secrets de l'art agricole.

Parmi tous les engrais, le plus précieux, sans contredit, est le fumier. La France compte 28,420,000 hectares de terres cultivées. Pour engraisser ces terres, elle n'a d'autre fumier que celui qui lui est fourni par 14,300,000 têtes de gros bétail, ce qui, à raison de 6,400 kil. de fumier par an, porte la production totale de cet engrais à 91 milliards de kilogrammes. Cela vous paraît énorme ; cependant, c'est loin d'être suffisant.

Supposons, en effet, que la majorité des terres en France soit soumise à l'assolement triennal, et qu'au commencement de chaque rotation on donne une fumure

de 30,000 kilogrammes, celle-ci, répartie en trois années, répondra à 40,000 kilogrammes par an. Donc, pour fumer ainsi les terres, il faudrait que le gros bétail répandu sur tout notre territoire produisit 248 milliards de kilogrammes de fumier.

Nous n'avons donc en France, terme moyen, que le tiers du fumier d'étable dont nous aurions besoin. D'où la conséquence qu'il faut s'appliquer à le bien traiter et à le bien conserver. Or, nous verrons tout à l'heure que le plus précieux de tous les engrais est cependant le moins soigné.

Mais, avant de voir comment on doit traiter, administrer le fumier, il faut savoir de quelles substances il est composé et comment elles se comportent les unes avec les autres.

La nourriture que prend un animal n'a pas toute la même destination : une partie sert à former ou à entretenir notre charpente osseuse et nos chairs ; une autre fournit les éléments nécessaires à la respiration.

Vous comprenez bien que, si l'enfant ne trouvait pas dans les choses qu'il mange les substances nécessaires à former ses os et ses chairs, il ne se développerait pas. Il est probable que vous vous êtes souvent dit cela.

Mais peut-être ne vous êtes-vous pas demandé d'où provient la chaleur de votre sang ; cette chaleur qui est l'expression de la vie. Il faut donc que nous en parlions.

De même que le bois jeté dans le foyer développe de la chaleur par la combustion de quelques-uns de ses principes, de même certains de nos aliments, brûlés par

l'air que nos poumons absorbent, développent la chaleur du corps humain (1).

Les savants appellent *principes plastiques* ceux qui sont susceptibles de se façonner en chairs et en os. Ils donnent, au contraire, le nom de *principes respiratoires* à ceux qui ont la propriété de se laisser brûler lentement par l'air que nos poumons absorbent (2).

Un bœuf qui ne grandit plus et qui n'engraisse pas absorbe cependant une nourriture journalière. Il faut en conclure qu'il rend, sous forme de déjections solides ou liquides toute la nourriture qu'il a absorbée, moins cette partie qui est expulsée par la bouche à l'état de vapeurs, ou par la peau à l'état de transpiration.

Mais les déjections d'un veau, d'un bœuf ou d'une vache à l'engrais, ainsi que leur transpiration, représenteront de même la nourriture qu'ils ont absorbée, moins la portion qui a dû passer à l'état de chair et d'os, ou de graisse.

(1) Le sucre, l'amidon, les corps gras contenus dans les plantes sont les principales substances qui sont destinées à brûler lentement dans le corps des animaux et à y développer la chaleur dont ceux-ci ont besoin. Il est inutile de dire aux cultivateurs que la carotte et la betterave sont les plantes qui démontrent le plus facilement l'existence du sucre dans les végétaux ; que la pomme de terre est celle où la présence de l'amidon est le plus sensible ; enfin que la graine de colza contient tellement de corps gras qu'on l'obtient à la simple pression des doigts.

(2) Les végétaux renferment ces principes, analogues à ceux qui composent le blanc d'œuf et la chair. Prenez un peu de farine de blé, faites-en une pâte, soumettez celle-ci à un petit filet d'eau, et bientôt vous n'aurez plus entre les mains qu'une matière grisâtre, plastique, comme de bonne argile délayée dans l'eau. Cette matière, qu'on nomme gluten, se retrouve

D'où la conséquence, facile à prévoir, que de tous les fumiers fournis par le bétail, le plus profitable doit être celui qui provient d'individus à la ration d'entretien, puisque celle-ci ne doit contribuer ni à le faire grandir, ni à le faire engraisser, ni à produire du lait, mais seulement à fournir de la chaleur au corps et à remplacer une petite portion d'os et de chair qui sont peu à peu rejetés sous forme de détritns.

Les principes plastiques contiennent tous à peu près 44 à 45 0/0 d'azote, que tous les cultivateurs connaissent maintenant comme un des principes les plus fertilisants. Cet azote, après la digestion, passe dans la bile et dans l'urine. Mais ni la bile ni l'urine ne sont des engrais ; ils ne le deviennent qu'après avoir fermenté. Le résultat de cette fermentation est de transformer l'azote en un sel que les chimistes appellent carbonate d'ammoniaque, dont l'odeur est exactement celle de l'ammoniaque, ou alcali volatil, que tout le monde connaît, et que tout cultivateur a senti, quand il a ouvert des fumiers un peu vieux. Or, c'est à l'état de carbonate d'ammoniaque que l'azote est absorbé par les racines ou par les feuilles des plantes.

De ce qui précède on peut conclure :

1° Que le bétail doit être bien soigné, pour que sa digestion se fasse régulièrement, ce qui n'a lieu que s'il est bien portant ;

dans d'autres parties des végétaux ; mais elle n'est dans aucun aussi abondante et aussi facile à extraire que dans la farine du blé. Ceux qui en auroient préparé comprendront que les végétaux peuvent contribuer, comme la chair des animaux, à fournir ce dont ceux-ci ont besoin pour former leur charpente.

2^o Que les déjections du bétail, et partant le fumier, doivent être mises dans des conditions telles que leur fermentation s'opère sans entraves, et pour que son produit le plus précieux, le carbonate d'ammoniaque, ne se dissipe pas dans l'air.

Peut-être désirez-vous savoir ce que deviennent les substances que nous avons nommées respiratoires ? Après qu'elles ont brûlé dans le corps de l'homme, celui-ci les rejette par la respiration à l'état de vapeur d'eau et d'acide carbonique, gaz aussi invisible que l'air, et qui est essentiel aux plantes. Absorbé par les feuilles, l'acide carbonique sert à la constitution des végétaux, de même que le carbonate d'ammoniaque.

Et ainsi se résume la marche si admirable de la nature tout entière : les végétaux nourrissent l'homme et les animaux, qui, à leur tour, restituent aux plantes les éléments qui leur sont nécessaires et qu'ils leur ont en quelque sorte préparés.

Les litières végétales contiennent, de même que les fourrages, les substances qui peuvent alimenter les animaux ; seulement, au lieu de faire manger à ceux-ci de la paille sèche, de la bruyère ou de la fougère, qui contiennent plus de parties ligneuses que les fourrages, on leur donne les fourrages qui renferment plus de principes respiratoires.

Ces litières, laissées à elles-mêmes, eussent fini par se décomposer lentement, comme se décompose peu à peu, pour devenir terreau, un tas d'herbes abandonnées à un air humide et chaud ; mais les déjections liquides des animaux, déjections naturellement très-altérables, accélèrent cette décomposition, et le tout ensemble passe rapidement à l'état de fumier, c'est-à-dire à cet état où

les plantes peuvent s'approprier pour leur nourriture les éléments qui, sortis du corps des animaux, se sont joints à ceux des litières. — Ainsi, posons les faits suivants :

1° Le fumier renferme tout ce qui est nécessaire à la nourriture des plantes ;

2° Quand on sait diriger sa fermentation, on peut en avoir de plus et de moins avancé, selon qu'on veut l'appliquer aux cultures rapides ou aux cultures lentes.

Quant à la composition du fumier, il est évident qu'elle doit varier suivant la nature des litières, et aussi suivant l'âge et le sexe des animaux.

Prenez un fumier bien pourri ; vous verrez, par son odeur, qu'il renferme de l'azoté (à l'état de carbonate d'ammoniaque), et par sa couleur noire charbonneuse, qu'il renferme de l'humus ou terreau. De plus, il contient ces substances qui, si vous brûlez une plante, se réduisent en cendre ; cette cendre est alcaline, car vous pouvez, en la lessivant, en obtenir ce liquide que vous appelez lessus ou lessive, et qui sert à nettoyer votre linge ; elle est aussi phosphatée, car, après le lessivage, il reste une partie insoluble qui contient des sels de ce genre.

Or, on ne saurait trop le répéter, il faut aux plantes de l'azote, du charbon (que les savants nomment carbone), des sels alcalins et phosphatés, et le fumier leur donnera tout cela. En outre, plus un fumier est consommé, plus il est énergique, c'est-à-dire plus il est préparé à donner aux plantes ce qu'elles réclament. Il est évident aussi que plus il pourrit vite sur celles-ci, moins son action dure. — Enfin, il est presque superflu de vous dire que ce qui fait la valeur d'un fumier ce n'est

pas son âge, mais la nature des aliments qu'on a donnés au bétail.

Si la qualité de la nourriture fait varier celle du fumier, il est non moins certain que tous les animaux ne font pas des fumiers qui se ressemblent.

4,000 kilogrammes du fumier d'un cheval (nourri avec foin et avoine, et recevant 2 kilogrammes de paille pour litière chaque jour) contiennent 8 kilogrammes 44 d'azote, 2 kilog. 52 d'acide phosphorique (base des phosphates) et 674 d'eau.

4,000 kil. de fumier d'une vache (nourrie avec foin, pommes de terre, etc., et recevant 3 kilog. de paille de froment par litière) renferment : azote, 4 kilog. 44 ; acide phosphorique, 4 kil. 29 ; eau, 8 kil. 48.

4,000 kilog. de fumier de porc (nourri aux pommes de terre cuites, et recevant pour litière 450 grammes de paille de froment) contiennent : azote, 9 kilog. 54 ; acide phosphorique, 2 kilog. ; eau, 728.

Enfin, 4,000 kilog. de fumier de mouton (nourri au foin et recevant 225 grammes de paille de froment pour litière) renferment : azote, 40 kilog. ; acide phosphorique, 2 ; eau, 646.

II.

Caractères des différents fumiers. — Composition moyenne du fumier mixte ordinaire. — Conservation du fumier dans les étables par la méthode belge et par la méthode anglaise. — Conservation du fumier sur les plateformes. — Soins à donner aux tas de fumier. — Phénomènes chimiques qui s'y passent.

Si on ne jugeait les fumiers que par leur azote, celui de mouton passerait donc le premier. Mais l'action d'un

fumier dépend aussi de sa constitution physique, de la manière dont il fermente, de la terre où on le dépose, enfin de la culture à laquelle on le donne.

Il importe donc d'examiner chaque fumier sous ces différents points de vue.

Les bêtes à laine n'ont que de faibles déjections liquides, et leurs déjections solides sont dures et compactes. Longtemps piétiné par les animaux dans les étables, leur fumier en sort en plaques qui seraient fort difficiles à épandre sur le sol. On les donne généralement soit aux sols tourbeux et calcaires, qui, se laissant facilement traverser par l'air, décomposent rapidement leurs fumiers, ou bien encore aux sols argileux, qui les décomposent eux-mêmes, mais grâce à leur excès d'humidité.

Si on le donnait aux terres par le parcage, ce fumier ne conviendrait qu'aux sols légers, que tasserait le piétinement des animaux, tandis que ce piétinement ne ferait qu'augmenter la compacité des terres fortes et leur nuirait.

La richesse en azote du fumier de bêtes à laine et la facilité avec laquelle il se décompose dans les terres humides, font qu'il occasionne la verse des blés et le salpêtrage des betteraves. Il donne, au contraire, de magnifiques résultats quand on en met de 14 à 15,000 kilogrammes par hectare sur des plantes très-acides, telles que la navette, le choux, le colza, le tabac ou le chanvre.

Tel fourrage, tel fumier, dit-on en Lombardie. Cela est bien justifié par le fumier de porc, qui est riche quand on alimente ces animaux comme en Angleterre, avec force pommes de terre et tourteaux, et qui est peu

fertilisant quand on leur donne une nourriture aqueuse et peu substantielle, comme cela a lieu généralement en France.

On reproche au fumier de porc de conserver beaucoup de graines de mauvaises herbes et d'être corrosif. Ces reproches ne sont pas fondés si on l'applique aux prairies et aux plantes sarclées, ou si on en dirige le jus dans la purinière commune. — D'ailleurs, en général, la masse du fumier de porc mêlé à ceux des étables et des écuries est comparativement peu importante.

Beaucoup de cultivateurs font peu de cas du fumier de cheval et ils ont tort, car il est riche en azote et il est constamment le plus chaud de tous les fumiers. — Un champ fumé avec de vieux fumier de cheval peut bien ne pas donner une belle récolte ; il en est tout autrement si le fumier n'est pas encore fermenté. — Citons ici textuellement M. Malaguti :

« Les chevaux sont d'ordinaire nourris avec des substances sèches, telles que foin et graines ; par conséquent, leurs déjections ne peuvent pas être très-humides : celles-ci, une fois entassées, s'échauffent rapidement et se dessèchent en perdant la plus grande partie de leur azote. Or, si par des arrosages on n'entretient pas dans la masse une quantité d'eau suffisante pour modérer cette vive fermentation, si par un tassement approprié on n'empêche pas le libre accès de l'air dans l'intérieur du tas, le fumier finira par ne pas être meilleur que la litière.

« Ceci explique pourquoi ce fumier, étant frais, produit de si beaux résultats, et pourquoi, étant vieux, il en produit de si médiocres ; ceci prouve également que ce n'est pas au fumier qu'il faut s'en prendre quand il

est inefficace, mais à ceux qui ne savent pas le soigner. Enfin, ce qui précède nous rend compte de la supériorité reconnue d'un mélange de fumier d'écurie et de fumier de porcherie : l'aridité de l'un est corrigée par l'humidité excessive de l'autre, et on obtient ainsi un produit moyen qui ne laisse rien à désirer. Schwertz, Puvis et Schattenmann, qui ont bien soigné le fumier de cheval et qui ne l'ont pas abandonné, pendant des mois, à toutes les intempéries, ainsi que cela arrive sous nos yeux, le proclament le premier de tous les fumiers. Je ne doute pas qu'ils n'aient raison.

« Le fumier de cheval, bien préparé, convient à tous les sols, mais, quand il n'a pas été soigné, il n'est utile qu'aux terres compactes, argileuses, froides et humides : 20,000 kilogrammes de ce fumier fertilisent 1 hectare de terre aussi bien que 35 à 38,000 kilogrammes de fumier d'étable. »

Nous avons vu que le fumier fourni par « un animal à la ration d'entretien » est beaucoup meilleur que celui d'un animal « à l'engrais ou en lait. » Il faut dire en outre que si, au lieu de donner le fourrage à manger au gros bétail, on l'ensouissait directement, on introduirait dans le sol beaucoup plus de principes fertilisants. Mais ce qu'on ne retrouve pas dans le fumier, on le retrouve dans l'animal à l'état de lait, de suif, de viande, etc.

En tout cas, le fumier des bêtes à corne contient, nous l'avons vu, beaucoup plus d'eau que celui du cheval, et dès lors il est moins énergique. Mais sa grande humidité qui permet aux litières de bien s'en imbiber, en même temps qu'elle tempère sa fermentation, le rend le plus durable de tous les fumiers et le mieux approprié à toutes les cultures.

Le plus durable, car sa décomposition étant lente n'est pas terminée souvent quand on le porte sur les champs, et s'achève dans le sol.

Le mieux approprié, parce que se décomposant lentement sous terre, il offre aux racines des plantes une nourriture assurée pendant toute la durée de leur végétation.

On l'a nommé fumier froid; et en effet, il convient mieux aux sols calcaires, siliceux, légers, perméables et chauds qu'aux terres fortes et froides. — « 40,000 k. de fumier de bêtes bovines sont une belle fumure pour un hectare, 30,000 kil. sont une fumure moyenne.

Après avoir étudié isolément la valeur de chacune des espèces de fumier, il faut dire que rarement le fermier se sert du fumier seul de ses porcs, de ses chevaux, de ses bêtes ovines ou de ses bêtes bovines. Celui qu'il porte sur ses champs est presque toujours un mélange de toutes les litières de la ferme; c'est ce qu'on appelle le fumier normal ou mixte.

Sans entrer ici dans un examen scientifique de la composition du fumier normal, composition qui change avec le nombre des animaux divers que nourrit une ferme, nous dirons que le but principal d'un bon cultivateur doit être d'empêcher les matières fertilisantes de son fumier de s'évaporer.

Agir ainsi, c'est, comme le dit si bien M. Malaguti, « augmenter le nombre de son bétail sans bourse délier; c'est obtenir plus de fumier avec la même quantité de bétail, etc. »

Or, tout le monde a vu les cours de nos fermes sillonnées de petits ruisseaux de purin qui s'écoulent soit des étables, soit des tas de fumiers, pour aller salir les

routes, ou corrompre l'eau de la mare dans laquelle le bétail se désaltère ; mais jamais, ou presque jamais pour se réunir dans des réservoirs spéciaux. Le plus souvent, les fumiers sont amoncelés sous les toits qui les inondent d'eau pluviale ou exposés aux rayons du soleil qui les dessèche, ou bien encore laissés à la volaille qui les éparpille, en y cherchant quelque débris à manger.

Voyons-nous du moins, en entrant dans les étables, un sol disposé pour que le purin s'écoule dans une purinière ? les animaux y ont-ils de l'air, de l'espace, de la propreté, une température modérée ? Hélas non !

Écoutons donc les conseils que nous donne la science au sujet de la conservation des fumiers.

Et d'abord, nous mettrons de côté le système belge et le système anglais par boxes. On peut conseiller ces procédés à une agriculture très-avancée ; les enseigner ici, ce serait demander à un pays qui n'a pas encore de chemins vicinaux de se créer des chemins de fer.

La méthode que nous allons décrire est toute française ; c'est celle des plates-formes, qui permet d'entasser le fumier en plein air.

Il faut que le fumier fermente, afin de désorganiser les parties végétales et animales qu'il contient. Pour cela, il a besoin d'humidité, de chaleur, d'air. — Voici le procédé conseillé à nos agriculteurs :

On dispose, avec des cailloux et du mortier, une surface bien étanche, et à laquelle on donne une forme légèrement bombée. Tout autour, on creuse une rigole inclinée de telle sorte que tout le purin qui s'y écoule puisse se réunir en un point où on le recueillera dans un réservoir en maçonnerie ou dans une vieille bar-

rique. Tout autour de cette rigole, on fait une petite levée de gravier et d'argile large de 1 mètre, élevée de 15 cent., formant digue et empêchant le purin de se répandre au dehors. Si votre plate-forme n'est pas loin des étables, vous aurez moins de main-d'œuvre pour y porter le fumier ; si une charrette peut librement circuler à l'entour, vous enlèverez facilement le fumier pour le porter sur vos champs ; enfin, si un rideau d'arbres peut mettre votre plate-forme à l'abri des rayons du soleil, vous n'aurez qu'à vous en féliciter.

Transportons-y maintenant les produits des étables, des écuries et des porcheries, plaçons-les par couches, alternes autant que possible, en ayant soin de maintenir la surface extérieure du tas régulière¹, verticale, parfaitement unie et de tasser modérément, c'est-à-dire « ni trop ni trop peu. » Arrêtons-nous à la hauteur de 2 mètres à 2 mètres 50.

Le tas ainsi formé, la fermentation ne tarde pas à s'y mettre ; elle est plus énergique au centre que vers les surfaces ; le purin se forme et ne tarde pas à se réunir dans les réservoirs. Mais veillez ! Si les vapeurs qui s'exhalent vous indiquent que la fermentation est trop vive et peut volatiliser le carbonate d'ammoniaque, c'est-à-dire votre azote, arrosez avec le purin, soit à l'aide d'une pompe en bois, soit simplement avec des sceaux. Si le purin n'a pas donné assez abondamment pour vous permettre cette opération, servez-vous au besoin d'eau. — Vous ferez ainsi que la fermentation suivra lentement sa marche ; la sécheresse extrême pourrait l'arrêter, les arrosages au purin ou à l'eau préviendront cet autre inconvénient.

Après trois mois d'entassement, la fermentation est

achevée. Si alors vous n'avez pas occasion de porter le fumier sur vos champs, couvrez-le d'une épaisseur de 30 à 40 centimètres de terre, etc. ou de curures de fossés.

Ce sera un moyen tout à la fois d'empêcher l'action de l'air, d'entretenir l'humidité, d'empêcher l'azote de se volatiliser ; enfin, de mettre le fumier à l'abri du gratage des volailles.

Avez-vous peu de fumier, une plate-forme vous suffira. En avez-vous beaucoup, faites-en deux, faites-en trois.

Qui ne comprend, sans être un savant, qu'un fumier ainsi traité —et cela coûte bien peu de peine— ne voit pas le purin s'en aller péle-mêle avec les eaux pluviales, engraisser les herbes des fossés, ou perdre sous l'action du soleil les meilleurs de ses principes fertilisants ?

En résumé, vous direz qu'un fermier sait diriger son fumier :

1° Quand le purin se réunira dans un réservoir d'où il pourra être retiré pour arroser la masse du fumier ;

2° Quand la pluie seule et non l'eau des toits y aura accès ;

3° Quand l'entassement sera régulier et moyen, et ne dépassera pas 2 m. 50 de hauteur.

III.

Faut-il appliquer les réactifs chimiques à la conservation du fumier ? — Principes pour la construction des fosses à fumier. — Évaluation de la production du fumier pour fixer la capacité de la fosse.

On sait que le carbonate d'ammoniaque, substance

à odeur d'alcali volatil, qui se dégage des vieux fumiers, est celle qui contient l'azote, c'est-à-dire la richesse de l'engrais. Un tas de fumier bien conduit en perd peu, avons-nous dit ; mais un tas mal conduit en perd beaucoup. — Les chimistes ont donc cherché des moyens de combattre cette déperdition, et la science a conseillé, à cet effet, l'emploi soit du plâtre, soit du sulfate de fer. Voici comment on se sert de ces deux substances :

Si on emploie du sulfate de fer, il faut arroser chaque couche de 2,000 kilogrammes de fumier, avec 5 kilogrammes de ce sel dissous dans cinq litres d'eau.

Une couche de pareille importance doit être saupoudrée de 20 à 25 kilogrammes de plâtre, si on a celui-ci plus à sa convenance.

On peut de même préserver le purin. Dès qu'il répand une odeur d'alcali volatil, on y introduit, en remuant avec un bâton, quelques poignées de sulfate de fer ou de plâtre. L'odeur ne tarde pas à disparaître ; si elle se manifeste de nouveau, on recommence.

La science, cependant, n'est pas d'accord sur l'utilité de ces procédés. Si les uns les conseillent, les autres les critiquent. A cette occasion, M. Malaguti pèse le pour et le contre, et après une discussion approfondie, il conclut : 1° que, selon lui, les fumiers traités par le sulfate de fer ou par le plâtre doivent être plus fertilisants que ceux qui n'ont pas été soumis à cette précaution ; 2° que, jusqu'à un certain point, si les fumiers recevaient dans nos fermes tous les soins que nous avons indiqués dans notre précédent article, on concevrait à la rigueur qu'on n'eût besoin de les traiter ni par le plâtre ni par le sulfate de fer ; mais que malheureusement nous sommes loin d'en être là, et que dès lors

il est plus prudent de recourir à l'un de ces moyens préservatifs.

Nous avons écarté le système anglais par lequel le fumier est traité dans les étables ou en *boze*, et nous avons parlé surtout des plates-formes, comme étant à nos yeux la pratique la plus simple, la plus facile à conseiller aux agriculteurs de notre pays.

Nous serions presque tentés de ne pas plus parler d'un autre système dit des fosses que de celui des boxes ; car il est dispendieux et ne s'accommode guère qu'avec une de ces grandes exploitations qui sont très-rare chez nous et dont les chefs cherchent ailleurs que dans le *Journal d'Agriculture pratique* les documents qui leur seraient nécessaires pour bâtir des fosses à fumier, s'ils s'y décidaient (1).

Toutefois, ce système a un côté pratique, et nous nous attachons à le constater.

Pour mettre des fumiers en plates-formes, il n'y a pas lieu de faire de grands calculs. On en dispose une, et, si elle ne suffit pas, on en prépare vite une seconde et même une troisième. Il n'en est pas ainsi pour une fosse :

(1) Il est à regretter que la construction des fosses soit dispendieuse, car c'est peut-être le meilleur des systèmes. En effet, le fumier qui y est tassé d'une manière égale fermente nécessairement avec plus d'uniformité que sur une plate-forme où il est exposé à toutes les intempéries de l'air et présente au soleil cinq de ses côtés sur six. Mieux abrité, mieux maintenu dans sa fermentation, le fumier d'une fosse doit être plus azoté et plus fertilisant que celui d'une plate-forme. Mais, s'il est des dépenses qui sont une économie pour tous les fermiers, il en est, et celle-ci est du nombre, qui les ruineraient avant de les enrichir.

il faut savoir à très-peu près avec combien de fumier on la remplira ; autrement, on s'exposerait à faire une fosse trop grande, c'est-à-dire à dépenser en pure perte des moëllons, du sable, de la chaux, des pavés, etc., ou bien à en construire une trop petite et à manquer de la capacité nécessaire.

Quelle est donc la production en fumier d'un nombre donné de têtes de bétail ? C'est là une question que bien des gens ont abordée et qui, nécessairement n'a pu être nulle part résolue de la même manière, parce que nulle part la nourriture n'est exactement la même.

Nous allons essayer d'étudier ce problème, engageant ceux qu'il effraierait à nous abandonner en chemin, et nous félicitant si quelques agriculteurs parviennent à suivre jusqu'au bout le raisonnement un peu scientifique auquel nous allons nous livrer.

Tout le monde sait que 400 kilogrammes de trèfle vert contiennent plus d'eau que 400 kilogrammes de foin sec, et par ces mots nous entendons parler du foin tel qu'il est quand on le rentre dans les greniers. Il en est de même de la betterave, des pommes de terre, etc.

Ce n'est pas l'eau que renferment les fourrages qui alimente le bétail, c'est la matière nutritive qu'ils contiennent ; et on ne peut dire que plus un fourrage renferme d'eau, plus il est nutritif, et par conséquent plus il rend de fumier.

Il ne faut donc tenir compte, pour chercher quelle est la quantité de fumier produite, que des éléments secs, et d'abord il importe de savoir que :

400 kil. de foin	représentent en parties sèches	400 kil.
400	de paille-litière	id. 400
400	de pommes de terre	id. 28

100	de trèfle vert en fleur	id.....	22
100	de betteraves	id.....	13

Ceci posé, M. Boussingault, agriculteur pratique et théorique tout à la fois, pose ainsi le calcul à faire pour évaluer le rendement du fumier :

Totaliser les fourrages secs donnés au bétail et multiplier par 2.

Ainsi une vache qui recevra 8 kil. de foin,			
équivalant à	8 k.	»	
16 kil. de pommes de terre sèches, équivalant à	4	480	
Litière 2 kil. 500	id.....	2	500
			<hr/>
Aura reçu.....	14 k.	980	

Elle devra rendre de fumier le double,
soit..... 29 k. 960
Ou par an environ..... 11,000 k.

Un Allemand, nommé Schwertz, propose une autre méthode ; il suppose que :

400 kil. de foin sec produisent de fumier	475 kil.
400 de paille litière sèche	id... 175
400 de trèfle vert (réduit en sec)	id... 36
400 de pommes de terre	id. id... 49
400 de betteraves	id. id... 21

Voyons si avec ces chiffres nous arrivons à un résultat qui se rapproche un peu du précédent :

8 kil. de foin auront produit.....	14 k.	480
16 de pommes de terre (réduit en sec)	2	480
2 de foin litière.....	4	580
		<hr/>
	20 k.	560

L'évaluation dans ce cas est beaucoup au-dessous

de l'autre, car elle ne donne pour une année que 7,405 kil.

M. Heuzé, qui a été fermier du domaine de Grand-Jouan, a établi que, pour connaître d'avance la quantité de fumier qui sera produite par un animal, il faut, la quantité de nourriture étant ramenée par le calcul à l'état sec, la multiplier :

S'il s'agit d'un bœuf de travail, par...	1,50
d'un cheval, par.....	1,50
d'une vache, par.....	2,50
d'un porc, par.....	2,50
d'une bête à laine, par.....	1,20

Ainsi, 100 kilogrammes de chacune des substances suivantes contiennent, en matières sèches, savoir :

(FOURRAGES.)

Foin sec.....	85 kilog.
Fourrages verts.....	25
Pommes de terre.....	25
Betteraves.....	15
Carottes.....	13
Navets.....	10
Feuilles de choux, de navets...	10
Tourteaux de lin, de colza....	90
Son.....	75
Avoine.....	87
Panais.....	15
Rutabaga.....	10
Blé-noir (grain).....	88
Glands verts avec leur enveloppe	45
Glands verts sans enveloppe..	80

(LITIÈRES.)

Pailles de céréales (anciennes) .	90
-----------------------------------	----

Paille de blé-noir.....	85
Sciure de bois.....	75
Feuilles mortes.....	75

Ainsi, un bœuf qui aurait reçu 400 kilog. de foin, 250 kilog. de pommes de terre, 250 kilog. de paille (litière comprise), donnerait en fumier, savoir : 1^o 400 k. multipliés par 85 kil., ou 85 kil.; 2^o 250 kilog. multipliés par 25 kilog., ou 62 kilog.; 3^o 250 kilog. multipliés par 90 kilog., ou 225 kilog.; total, 372 kilog., qui, multipliés par 1,50, donnent pour résultat définitif 558 kilog. 750 gr.

Les calculs que nous venons d'indiquer sur le rendement en fumier des animaux de ferme ont été établis par M. Malaguti pour arriver à résoudre la question de savoir quelle dimension on doit donner aux fosses, quand on adopte cette méthode pour l'entassement des fumiers. Quoique nous n'ayons pas parlé du système des fosses, nous avons fait une application des calculs présentés par le savant professeur, parce que nos fermiers et nos agriculteurs y trouveront le moyen d'apprécier le produit en fumier sur lequel ils peuvent compter, avec un nombre donné de bestiaux ou de chevaux; résultat très-satisfaisant, surtout pour celui qui voulant défricher doit savoir de quelle quantité de fourrages et de bestiaux il a besoin pour se procurer le fumier nécessaire à ses défrichements. — Poursuivons.

IV.

Etat du fumier qu'on transporte aux champs. — Epannage et enfouissage du fumier. — Excellence du fumier.

Connaître ce qui concerne la production et la conservation des fumiers n'est pas suffisant pour un agricul-

teur. Il lui faut encore savoir sous quel état ils doivent être appliqués, et comment on procède à leur épandage.

Tous les agriculteurs savent qu'il y a des fumiers frais ou longs, ce qui est le même, et des fumiers courts ou vieux. Presque tous savent aussi que les fumiers longs conviennent mieux aux terres fortes, et que les terres légères préfèrent les fumiers courts. En effet, les fumiers frais, n'étant pour ainsi dire pas décomposés, conviennent aux terres fortes, car leurs parties pailleuses, en outre qu'elles se décomposent plus lentement servent encore à diviser le sol et à le rendre plus apte à se laisser pénétrer par l'air et les pluies.

Les fumiers courts, au contraire, indépendamment de ce qu'ils sont plus fermentés et plus prêts à être absorbés par les racines, n'augmentent pas la perméabilité des sols légers, qui quelquefois déjà ne sont que trop perméables.

Cependant il y a des agronomes qui, en toutes circonstances, conseillent l'emploi des fumiers à l'état frais et voudraient qu'on les transportât directement sur les terres, à la sortie des étables.

M. Malaguti dit fort bien à cette occasion que, pour agir ainsi, il faudrait que dans une ferme il y eût toujours une partie des champs dépouillés de leurs récoltes et prête à recevoir les fumiers à mesure qu'ils se formeraient; et, en outre, que ces champs fussent précisément ceux qui seraient appelés à être fumés. — Démontrer qu'une théorie est inexécutable dans la pratique, n'est-ce pas le meilleur moyen de la réfuter? Et pourtant on peut combattre encore celle-ci par les raisonnements.

En effet, qui ne sait que si, par un temps sec, on porte du fumier frais dans des terres chaudes et légères, il ne s'y décomposera pas, faute d'y rencontrer l'humidité dont il aurait besoin pour cela et une température modérée ? Qui ignore, d'un autre côté, que dans des terres fortes le fumier frais manquera encore, pour se décomposer, d'air et d'une température suffisante ?

Mais en thèse générale, et surtout s'il s'agit de terres moyennes, mieux vaut certes employer son fumier à à l'état frais qu'à l'état consommé.

En effet, si ce dernier est plus soluble et mieux préparé à passer dans les plantes pour les nourrir, il contient évidemment moins de principes fertilisants que le fumier frais.

Il résulte des expériences de Korte que 400 charretées de fumier frais sont réduites à 73 après 84 jours de fermentation, et à 47 dans l'espace de 43 mois. Or, cette immense diminution de volume ne vient pas uniquement du tassement qui s'est produit dans la masse ; elle est occasionnée aussi par la déperdition des produits que la fermentation répand dans l'air, et dont quelques-uns ont pour base l'azote.

Résumons-nous donc et disons que l'emploi, en toutes circonstances, du fumier frais serait dangereux, mais qu'il serait excellent dans les terres moyennes, surtout si elles étaient destinées à recevoir des plantes d'une végétation lente. Il ne pourrait que salir les froments ; enfin, il serait bon pour les pommes de terre, et non pour les betteraves, qui restent moins longtemps dans le sol.

L'emploi de ce fumier exigeant certaines réserves, et celui du fumier consommé n'étant pas économique, on

peut se baser sur ceci, que le moment où le fumier rendra le plus de services sera celui où il aura subi une fermentation telle qu'il commencera à perdre de sa consistance et à se laisser facilement déchirer avec les mains.

En tout cas, le plus grand effet du fumier ne se réalisera qu'autant qu'il aura été convenablement et utilement distribué dans toutes les parties du sol où vont se développer les racines des plantes.

Si l'on disait à un fermier : « Tu vas répandre ton » fumier sur tel champ, de façon à ce que toute la surface en soit également couverte, » il serait probablement très-embarrassé. En effet, il est habitué à porter ses fumerons (ou petits tas de fumiers) à peu près où il lui plaît d'arrêter ses chevaux. L'un sera à 40 mètres de l'autre, et celui-ci à 42 du suivant. Sur une partie du champ, les fumerons seront en quinconces ; sur l'autre, ils seront en quadrilatères ; telle fumure pèsera 480 kilogrammes, et telle autre en pèsera 200. Les arbres gênent, en outre, pour la manœuvre des chevaux et de la charrette, on cause, et on laisse celle-ci avancer un peu plus ou un peu moins, etc. Bref, l'épandage du fumier se fait au hasard.

Un bon fermier ne devra pas agir ainsi : il mesurera son champ, tirera des raies de charrue, en long d'abord, en large ensuite, et toutes, autant que possible, à 8 ou 9 mètres les unes des autres, la première n'étant qu'à 4 mètres ou 4 mètres 50 du bord. Ensuite il comptera combien il y a de points où les lignes se coupent, et divisera par ce nombre le total du fumier qu'il veut porter sur son champ. — Mettons ceci en pratique :

Voici un champ qui a 72 mètres de long sur 72 de

large (nous prenons un nombre rond, afin de mieux nous entendre). Je donnerai neuf traits de charrue en long et neuf en large, mettant ma première raie à 4 mètres du bord. J'aurai ainsi 81 points d'intersection, également distants les uns des autres.

Si mon intention est de mettre 40,000 kilogrammes de fumier par hectare, il en faudra pour ce champ 20,736 kilogrammes, total qui, divisé par les 81 fumérons, m'indique que chacun devra recevoir 256 kilogrammes de fumier ou à peu près.

Et quand je serai répartir celui-ci sur le terrain, si l'homme que j'emploie a soin de jeter à 4 mètres en tous sens autour de lui, le champ aura été fumé avec une grande égalité. — Le regretterez-vous ? Est-il pour vous indifférent que telle partie reçoive 6 kilogrammes et telle autre 2 ? ou bien ne vaut-il pas mieux que tout le sol reçoive uniformément 4 kilogrammes par mètre superficiel, puisqu'il recevra la même quantité de semence, et que celle-ci réclamera la même quantité de substance fertilisante ? Un peu de soin vous conduira donc à bien faire, alors que sans soins vous faites mal.

Une fois vos fumérons portés sur le champ, épandez-les et enfouissez-les le plus vite possible : s'ils sont mouillés par les pluies ou desséchés par le soleil, vous savez bien qu'ils deviendront moins faciles à répartir. D'ailleurs, les pluies entraînent avec elles des parties fertilisantes, et si vos fumérons ont séjourné longtemps sur la terre, vous verrez les récoltes verser sur ces points, alors que tout à l'entour elles seront maigres. — Quand vous passez devant un champ, où cela est facile à remarquer, je gage que vous n'épargnez pas une petite critique à votre voisin.

S'il faut, comme nous l'avons dit, enfouir le fumier au plus vite, il faut surtout le bien enfouir. — Or, pour faire cela il importe de se rendre compte de plus d'une chose.

Et d'abord on n'enfouit pas tous les fumiers de la même manière. Ainsi, tout agriculteur sait que, s'il enfouit facilement un fumier fait, il n'en est pas de même de celui qui est frais et très-pailleux. Celui-ci s'entasse sans cesse en avant de l'étauçon. M. Heuzé conseille, pour éviter cet inconvénient, d'enlever le coutre et de charger une femme de tirer le fumier dans la raie, à l'aide d'une fourche, de manière qu'il puisse être bien enfoui au retour de la charrue. — Cette pratique semble bonne ; quel bien peut faire votre fumier s'il reste en partie sur le sol ?

A quelle profondeur doit-on enfouir ? — A cette question voici une réponse de la science : Pour que le fumier soit utile aux plantes, il faut qu'il se trouve à la profondeur où se maintient l'humidité nécessaire à la végétation.

Ce principe, vous ne vous en êtes probablement jamais inquiétés. Cependant vous savez très-bien que si l'été est chaud, les froments et les seigles semés dans un sol argilo-siliceux ou d'une faible épaisseur de terre arable donneront de faibles récoltes, eussent-ils été largement fumés. — La raison en est simple : l'humidité a manqué au fumier, il n'a pu fermenter.

Par une raison inverse, un fumier enfoui profondément dans un sol humide, ou sous un climat pluvieux, cédera à l'eau ses principes solubles, et ceux-ci seront entraînés loin des racines des plantes.

Enterrez donc peu vos engrais dans les terres hu-

mides, notamment si vous fumez à la veille des semailles d'automne. Enterrez-les davantage dans les terrains secs.

Toutefois, si vous voulez confier au sol des plantes à racines pivotantes, comme la carotte, le panais, la luzerne surtout, craignez peu d'enfouir beaucoup l'engrais ; elles sauront bien l'aller trouver. Faites le contraire s'il s'agit de plantes à racines traçantes.

On a dit depuis quelque temps qu'il était possible de composer avec du salpêtre ou du nitrate de soude, avec du phosphate de chaux et du silicate de potasse, un engrais complet, satisfaisant, comme le fumier d'étable, à toutes les exigences de la végétation.

Quelques esprits portés à tout exagérer se sont effrayés de cette assertion. Si le commerce, ont-ils dit, pouvait livrer ces substances à bas prix, le bétail ne serait donc plus utile à l'agriculteur, qui le regarde comme une précieuse source d'engrais. On ne ferait plus de viande, plus de lait ; on aurait recours à la vapeur seule pour faire les labours !

Soyez tranquilles ! c'est là une grossière erreur. Jamais les engrais artificiels ne feront le terreau dont les plantes ont par-dessus tout besoin à tant d'égards, car s'il les alimente, il sert aussi de dissolvant aux principes minéraux épars dans le sol et qui, sans cet agent naturel, resteraient insolubles et seraient sans utilité pour la végétation.

Pour démontrer ceci, il faudrait entrer dans le détail des expériences scientifiques qui le prouvent. Contentez-vous donc de croire, avec M. Malaguti qui vous l'affirme, que le fumier est et sera toujours le premier, le plus efficace, le plus profitable aux cultures.

V.

Utilisation des déjections humaines considérées comme engrais. — Vidanges réellement inodores. — Déjections humaines associées à la tourbe. — Appréciation de la tourbe animalisée et phosphatée. — Conséquences désastreuses de la vente des engrais à la mesure et non au poids.

Demandez à un fermier, dit M. Malaguti, s'il croit que de l'urine répandue sur une prairie fera du tort à son foin ? Il vous dira non. Demandez-lui encore si les matières fécales mêlées à son fumier rendront celui-ci moins bon ? Il répondra encore négativement.

Mais demandez-lui pourquoi il n'utilise ni les urines, ni les matières fécales ? Il vous dira que « ce n'est pas l'usage. » Et par cette raison on laisse perdre les unes et les autres.

Ce n'est pas ainsi qu'on agit aux environs de Lyon, de Grenoble, de Strasbourg, de Lille surtout, où chaque année plus d'un million d'hectolitres de ces engrais précieux sont livrés à l'agriculture.

Sous Louis XV et jusque sous François I^{er}, le passé nous montre nos rois plus prévoyants que les agriculteurs de nos jours. Seulement, s'ils ordonnent aux cultivateurs d'utiliser les matières fécales qui encombrant la voirie publique, ils respectent le préjugé qui les écarte des jardins potagers.

Les magistrats municipaux qui s'occupent de la police des grandes villes, savent sans nul doute combien ces matières sont utiles ; mais ils sont arrêtés, la plupart du

temps, par la difficulté de changer toutes les habitudes et de forcer les habitants à construire des fosses-mortes pour renoncer à l'usage connu des égoûts publics. Il faut bien le reconnaître aussi, l'enlèvement de ces vidanges se fait si mal, que les particuliers qui souffrent de l'odeur infecte qu'elles exhalent, résistent naturellement à une innovation tout à la fois déplaisante et dispendieuse.

M. Malaguti croit faciliter l'emploi des matières fécales en enseignant les moyens de parer au dégoût qu'elles occasionnent au public des villes.

La science enseigne que l'introduction, dans les matières fécales, de sulfate de fer et d'autres substances à base métallique, ainsi que du charbon, les désinfecte complètement. Mais emploie-t-on ces précautions avec intelligence? Non. Le plus souvent on jette dans les fosses qu'on veut vider les matières désinfectantes, puis on y envoie le lendemain les vidangeurs. Or, on n'a attaqué que la surface, et quand on vient à vider les parties inférieures, les odeurs les plus infectes sont exhalées.

Ici M. Malaguti explique comment on procède à Rouen avec succès; nous ne reproduisons pas cette description, parce que nous parlons pour les campagnes et non pour les villes, qui sont surtout appelées à exploiter les matières fécales au profit de leur salubrité autant qu'au bénéfice des cultivateurs.

Au profit de leur salubrité, disons-nous; on pourrait ajouter « et de leurs finances. » En effet, il résulte des comptes de la « Compagnie des engrais naturels » que la désinfection de 4,132 mètres cubes de vidanges liquides et pâteuses coûte :

1 ^o 5,709 kil. sulfate de fer, à 6 fr. 50.....	374 73
2 ^o 4,367 hect. poussier de charbon de tourbe	4,367 »
3 ^o 390 kil. chlorure de chaux liquide.....	50 70
4 ^o 628 kil. goudron.....	25 12
	<hr/> 4,844 55

Soit, par mètre cube, 4 fr. 60, ou par 100 kil., 16 c.

— Or, dans la plupart des villes, l'extraction des vidanges coûte 3 fr. 50 le mètre cube aux entrepreneurs qui ne les désinfectent pas. — Si on donnait à ceux-ci 5 fr., ils pourraient satisfaire à tous les intérêts.

Si les villes perdent leurs vidanges avec une déplorable incurie, quel tort n'ont pas les cultivateurs qui les perdent de même, eux qui savent le prix des engrais ! Et pourtant que faut-il faire pour prévenir ce gaspillage ? 12 kil. de plâtre en poudre, coûtant 40 c., et 2 kil. de poussière de charbon, suffisent à désinfecter et à solidifier immédiatement les déjections produites par une personne pendant une année. Et si l'on veut agir jour par jour, il ne faut pas plus de 15 grammes (par personne) d'un mélange formé de 35 parties de plâtre cuit et pulvérisé, 40 parties de sulfate de fer, 5 de sulfate de zinc et 8 de charbon pulvérisé. — Les 100 kil. coûtant 5 fr. 60, les 15 grammes ne coûtent pas 1 c. Une ferme de dix personnes dépenserait donc environ 34 fr. par an pour s'assurer la facile disposition de tous les excréments humains,

Or, savez-vous qu'un hectolitre d'urine humaine renferme autant d'azote que 126 kil. de bon foin. Et que faut-il pour récolter convenablement celle-ci ? Un tonneau et quelques planches formant une modeste guérite ; par hectolitre, enfin, 50 ou 60 grammes de plâtre.

Et les mêmes agriculteurs qui ne veulent pas s'assurer

à bas prix cet utile produit, les paient le plus souvent très-cher aux spéculateurs des villes, et se donnent la peine de les rapporter chez eux à grands frais.

Avez-vous acheté de la tourbe dite « Jaillée ? » Eh bien ! c'est de la tourbe à laquelle on a fait absorber de l'urine.

Ces tourbes et celles qu'on mélange, tantôt de matières fécales, tantôt de chair de cheval ou de chien, et qu'on décore du nom de « tourbes animalisées, phosphatées, etc., » contiennent de 1 à 2 1/2 d'azote par 100 de matière sèche. Ce sont donc d'assez bons engrais. Cependant, depuis quelque temps, on s'est monté la tête contre tout ce qui contient de la tourbe, et on poursuit dans quelques départements ces engrais comme fraude. Or, indépendamment de ce qu'ils ne sont pas sans qualité réelle, il devrait être de principe que chacun peut vendre tel engrais qu'il convient, à condition seulement de dire hautement aux acheteurs quelle en est la composition et d'agir avec conscience et bonne foi.

Le plus souvent, ces engrais sont appliqués à des terres pauvres qui, ayant été toujours à peine fumées, contiennent peu d'humus. Introduire dans ces sols, et en quantité convenable, une substance qui renferme 50 à 60 0/0 de matières formées d'humus, c'est leur donner déjà un élément de vie, et si elles sont accompagnées de phosphates et d'azote, pourquoi, en définitive, ne seraient-elles pas fertilisantes, encore bien qu'elles ne puissent communiquer à la terre qu'une vertu passagère, et sous la réserve que leur emploi exclusif ne pourrait qu'appauvrir le sol.

Les landes surtout ne veulent pas de tels engrais, car elles ne manquent pas d'humus, mais de phosphates et

d'azote, et c'est à rendre sans cesse ces deux dernières substances à la terre qu'il faut surtout songer.

Il faut donc le répéter, les engrais à base de tourbe (surtout ceux qu'on fabrique à Rennes), ne sont pas dangereux pour les terres. Et si, chaque année, les paysans qui en ont employé pour leur blé noir reviennent s'en approvisionner, c'est apparemment la preuve qu'ils s'en trouvent bien. Le noir animal et le guano produiraient-ils plus d'effet si on n'en donnait pas aux terres pour une somme supérieure à celle qu'on dépense en noir animalisé? C'est ce qui n'est pas même démontré.

Ce que nous venons de dire des terres pauvres n'est point applicable aux sols riches. Donner à ceux-ci du noir animalisé, ce serait mettre à la piquette quelqu'un qui serait habitué à de vieux vins de Bordeaux. A mesure donc que les terres s'enrichiront, les engrais animalisés deviendront inutiles et cesseront d'avoir cours.

Après avoir démontré qu'il y a des cas où les tourbes animalisées sont bonnes à employer, il importe de donner aux cultivateurs qui savent compter une idée de ce qu'ils font quand ils achètent du noir animalisé.

Voici un écriteau qui porte que l'engrais mis en vente contient tant 0/0 de phosphate, tant 0/0 d'azote et tant 0/0 de matières organiques. L'acheteur croit en général qu'en prenant 4 hectolitre de cet engrais, il aura autant de kilog. de phosphates, d'azote et de substances organiques qu'il y a de pour cent indiqués. Or, il n'en est rien; il se trompe, mais on ne le trompe pas; voici pourquoi :

Le chimiste à qui on a donné l'engrais à analyser, a dû d'abord le soumettre à la température de l'eau bouillante, puis a opéré sur la matière sèche et a constaté

les résultats qui sont sur l'écrêteau, en supposant qu'il n'ait eu aucune idée de fraude. Mais que résulte-t-il de tout ceci? M. Malaguti nous l'apprend en citant une de ses propres analyses : 50 hectolitres de tourbe animalisée renfermaient 30 0/0 de phosphate, 2 0/0 d'azote et 60 0/0 de substances animalisées. Mais cette tourbe contenant 45 0/0 d'eau et l'hectolitre ne pesant que 65 kilog., il en résultait que l'acheteur qui croyait avoir 4,500 kilog. de phosphate n'en avait que 552; de même il n'avait que 57 kilog. d'azote au lieu de 100 qu'il comptait avoir, et que 4,077 kilog. de matières organiques au lieu de 3,000.

Or, en général, on calcule que le phosphate de chaux vaut 15 c. le kilog., l'azote 4 fr. 80 et les matières organiques 1 c. 1/2. L'acheteur avait donc payé 400 fr. les 50 hectolitres de tourbe animalisée, qui ne valaient en réalité que 164 fr.

M. Malaguti, on le voit, admet : 1° que pour certaines terres, les tourbes animalisées sont un utile engrais, et que les proscrire est une erreur; 2° qu'il y a lieu de bien se rendre compte de ce qu'ils sont en réalité.

Pour arriver à ce dernier but, ne suffirait-il pas que l'analyse fût plus clairement énoncée. Un écrêteau ainsi conçu ne serait-il pas parfaitement fait pour instruire l'acheteur :

Poids de l'hectolitre sec . . . 35 kilog.

Contenance :

Phosphate 44 »

Azote » 750 gr.

Matières organiques 24 »

Chacun avec cela saurait ce qu'il prend, et ce ne serait pas un mal pour les vendeurs consciencieux.

VI.

*Le guano. — Ses origines. — Ses caractères divers. —
Manière de l'employer. — Plantes auxquelles il convient.
— Dans quelles quantités il faut l'employer.*

Nos pères ont à peine connu le noir animal, et c'est depuis quelques années à peine que vous-même connaissez le guano. Cet engrais puissant, qui nous vint pour la première fois du Pérou, est extrait d'immenses amoncellements qu'on regarde comme le produit accumulé, depuis des siècles, des excréments d'oiseaux qui peuplent, en quantité innombrable, les îles Chinchá et les Patillos. Aujourd'hui, on en a trouvé dans la Patagonie, en Arabie, en Sardaigne, et même, dit-on, en France, dans les montagnes du Jura. Mais tous ces guanos ne proviennent pas, comme le premier, des excréments d'oiseaux, vu qu'on y rencontre quelquefois des débris de poissons, de phoques, etc.

Si l'on pouvait être certain de l'origine d'un guano, il suffirait presque de dire aux acheteurs : « prenez le guano du Pérou. » En effet, celui-ci, quand il n'a pas subi la fraude, contient généralement 14 à 15 0/0 d'azote, 28 à 30 de phosphates et 12 à 15 d'eau. Mais on en trouve aussi qui ne contiennent pas plus de 4 à 5 0/0 d'azote. Ne vous contentez donc pas du nom ; consultez l'analyse.

Il est bon aussi de pouvoir connaître à la première vue ce que peut être un engrais qu'on vous donne sous le nom de guano. A ce sujet, voici quelques bonnes notions :

Le guano du Pérou est jaune fauve ; il a une odeur

de matières animales putréfiées et d'alcali volatil. Plus cette odeur est forte, meilleur il est. Les guanos supérieurs ont une teinte qui rapproche beaucoup de celle dite café au lait. S'ils sont gris, c'est qu'on y a ajouté de la terre; quand ils tirent sur le bistre, c'est qu'ils renferment beaucoup d'eau.

Le bon guano du Pérou est généralement onctueux au toucher; il est en petits grains et ne doit renfermer ni pierres ni gravier. Le savant a divers moyens de s'assurer de sa pureté. Pour le cultivateur, le plus simple consiste à mélanger au guano un peu de chaux vive, et de s'assurer s'il donne alors une forte odeur d'alcali volatil.

Le guano du Chili, qui ne contient guère plus de 10 0/0 d'azote, mais qui donne jusqu'à 48 0/0 de phosphates, renferme des corps durs, de couleur jaunâtre, qui sont en grande partie du sel marin. Il contient aussi beaucoup plus d'eau que celui du Pérou; partant il ne le vaut pas.

Le guano de Bolivie est encore moins azoté que le précédent; il n'a guère plus de 5 0/0 d'azote, et, par contre, il renferme jusqu'à 60 0/0 de phosphates. Et généralement, moins un guano contient d'azote, plus il contient de phosphates, ce qui fait croire qu'ils ont tous la même origine, mais que sur un climat sec, les uns ne perdent rien de l'azote qui y est à l'état de sel soluble, tandis que, sur un climat humide, les autres en perdent beaucoup et semblent ainsi s'enrichir en phosphates.

Le prix élevé des guanos a dû éveiller la cupidité, et plus d'un marchand les fraude soit avec de la terre jaunâtre, soit encore avec de la sciure de bois, de la brique

pilée, de la poudre de tourteaux, etc. L'analyse pouvant seule apprendre quelles substances ont été employées pour commettre la fraude, le cultivateur ne saurait trop se tenir sur ses gardes. Cependant on peut indiquer comme moyen indicateur la calcination. La cendre d'un bon guano du Pérou doit être légère et d'un blanc de perle. Si elle est lourde et colorée, c'est la preuve qu'on y a mêlé de la terre ou des substances contenant des oxydes de fer.

Votre guano une fois acheté, voyons comment l'employer. Généralement on le mélange, pour rendre son épandage plus facile, à trois et quatre fois son poids de terre.

Quelquefois aussi, et afin de prolonger la durée de son action, on le mêle à des substances destinées à condenser son azote. En Angleterre, on se sert à cet effet de charbon pilé, dont on ajoute au guano un cinquième de son poids. En France, on le mêle par moitié au plâtre, au sel marin, ou au noir animal. Ce dernier, comme le charbon employé par les Anglais, absorbe l'azote et le rend peu à peu aux plantes ; le sel marin et le plâtre, au contraire, opèrent une transformation chimique et changent l'azote qui était volatil en une substance soluble dont l'action est moins prompte et moins énergique.

Avant de mélanger le guano à la terre, on écrase les parties dures, soit avec un pilon, soit avec le plat d'une bêche, puis on les mêle aux parties pulvérulentes, en évitant de les cribler ; car, plus le guano est mis en contact avec l'air, plus il perd de son azote. On prend ensuite de la terre bien sèche et bien passée à la claie, puis on mélange le tout, autant que possible en plein air et par un temps sec.

Presque toute l'activité du guano réside dans ses parties solubles. Il faut partir de ce point pour le bien appliquer. Ainsi, s'agit-il de le donner, en été, à des terres sèches et légères, il faut l'enterrer assez profondément pour qu'il puisse trouver de l'humidité et se dissoudre; à moins toutefois que le temps ne soit à la pluie. Et, en effet, s'il pleut peu de jours après que le guano a été donné à la terre, son action est nécessairement très-prompte et très-énergique. En tout cas, nous ne conseillerions pas de le répandre sur le sol en même temps que la graine, qu'il pourrait « brûler. » Le plus prudent est de le recouvrir par un coup de herse et de semer après.

Le guano se donne aussi « en couverture, » c'est-à-dire lorsque les jeunes plantes sont déjà développées. C'est surtout aux graminées et aux céréales qu'il est favorable en ce cas. Mais le succès dépend du moment choisi pour son épandage; et la raison en est, comme nous l'avons dit plus haut, sa grande solubilité.

Au printemps, c'est quand les fortes pluies ont cessé, et après la première coupe, qu'on doit le répandre sur les prairies. Pour les céréales d'hiver, surtout dans nos pays humides, on ne doit en donner que la moitié à l'automne. L'autre moitié sera donnée au printemps, après les hersages et les râtelages. L'accroissement rapide des jeunes blés, sous l'influence du guano, dit assez qu'il faut modérer son emploi, si l'on veut éviter la verse, qui serait inévitable en mai ou juin s'il survenait de grandes pluies.

Le guano ne convient pas seulement aux graminées et aux céréales. On peut aussi l'appliquer aux carottes, aux navets, aux colzas, aux pommes de terre (dans ce

dernier cas, on le répand dans les sillons où l'on dépose les tubercules). Mais quand on procède par repiquage, il vaut mieux employer le noir animal que le guano, qui souvent brûle les jeunes radicelles.

Quelle quantité de guano faut-il employer par hectare? On s'accorde à conseiller 2 à 300 kilog. pour les prairies et les céréales; 400 et même 500 pour le colza, le chanvre, le tabac et les betteraves. Et qu'on se garde bien de dépasser pour les céréales la quantité que nous venons de déterminer; car indépendamment de ce qu'on ne doublerait pas la récolte en doublant l'engrais, on s'exposerait presque inévitablement à la verse. — Il en est de même s'il s'agit des prairies.

Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver la même durée d'action dans tous les guanos. Celui du Pérou agit presque instantanément et est vite épuisé. Celui du Chili fait sentir son action pendant deux ans. Ce dernier vaut donc mieux pour les céréales, puisqu'il offre pour ainsi dire une alimentation à la plante pendant toute la durée de sa végétation. Cette alimentation est moins grande, mais elle est plus durable.

VII.

Dans quelles limites le guano est-il utile à l'agriculture? —

Examen de sa valeur agricole rapportée à son prix. —

Un guano commercial du Derrien. — Sa valeur agricole comparée à celle du guano du Pérou.

Quel que soit le guano qu'on emploie, il ne faut jamais oublier qu'il n'est pas, comme le fumier de ferme, un engrais complet. Parmi les substances nécessaires aux plantes, les principales sont l'azote et les

phosphates ; le guano, riche en ces substances, les donne aux plantes ; mais il ne faut rien en attendre de plus, et l'agriculteur qui croirait pouvoir obtenir sans cesse des récoltes par le guano, finirait par appauvrir le sol. On viendrait sans doute à bout de donner à une terre autant d'azote par le guano qu'une fumure ordinaire, en contient ; mais on ne lui donnerait pas les matières organiques, dont le fumier contiendrait dix fois plus, et surtout les silicates, sans lesquels la paille des céréales n'obtient pas la rigidité dont elle a besoin.

On peut donc dire que si on obtient une belle récolte de céréales sur un sol fumé avec le guano, c'est que ce sol avait pu fournir les éléments que le guano ne renferme pas. — Cet engrais, en un mot, est un puissant auxiliaire du fumier ; mais si on l'employait exclusivement, on ferait, certes, baisser le niveau de la fertilité du sol.

Si le guano rend, dans ces limites, de grands services à l'agriculture, il faut aussi se demander à quel prix il les faut payer ?

Voyons donc d'abord quelle est sa valeur agricole.

On estime que 4,000 kilogrammes de fumier de ferme qui valent 40 fr. contiennent :

400 kilogrammes de substances organiques,	
évalués.....	2 fr. 44
4 kil. de phosphate de chaux,	
évalués.....	» 60
4 kil. d'azote, évalués.....	7 50

Ainsi, le kilogramme d'azote contenu dans le fumier de ferme est évalué valoir 4 fr. 82. Quelques agronomes l'ont estimé plus, d'autres moins ; mais cette évaluation peut être prise comme moyenne.

Or, si nous nous souvenons de ce que nous avons dit déjà, que les analyses d'engrais sont indiquées par les vendeurs d'après des résultats obtenus sur ces engrais à l'état sec, et si nous admettons que 100 kilogrammes de guano commercial contiennent de 16 à 18 0/0 d'eau, nous comprendrons que le meilleur guano, déclaré à 14 0/0 d'azote, n'en contiendrait, si on le réduisait par la pensée à l'état sec, que 11 1/2 tout au plus.

Ainsi donc, calculant sur cette base, et ajoutant les phosphates réels, nous verrons que 100 kilogrammes de bon guano du Pérou, sortant de chez le vendeur, donneront comme véritable valeur agricole :

11 kil. 500 d'azote, à 4 fr. 82	20 fr. 93
26 » phosphates, à 15 c.	3 90
40 » matières organiques non azo- tées, à 1 c. 5	» 60
	<hr/>
	25 fr. 43

Ainsi, la valeur agricole de 100 kilogrammes de guano vendus de 38 à 40 fr., est de 25 fr. 43. Et si l'on voulait donner en guano, au sol, les 40 kilogrammes d'azote que renferment 10,000 kilogrammes de fumier, supposés nécessaires pour une fumure annuelle, il faudrait en acheter 338 kilogrammes, qui coûteraient 135 fr., tandis qu'on évalue à 100 fr. seulement 10,000 kilog. de fumier de ferme.

A la vérité, les 338 kilogrammes de guano contiendraient environ 50 kilogrammes de phosphates de plus que ce fumier, soit une valeur de 7 fr. 50. Mais celui-ci renfermant pour 49 fr. de plus en matières organiques, l'avantage serait encore de son côté. Le guano coûte donc trop cher à 38 ou 40 fr. Il était à son prix quand on le vendait 20 à 22 fr. — Aussi, nous le répétons,

s'il est encore utile, c'est dans le cas où les fermiers n'ont pas suffisamment de fumier pour amener leurs récoltes à un bon rendement. En outre, dans ce cas, il a l'avantage de contenir, sous un petit volume, beaucoup plus d'azote que le noir animal lui-même, 4,000 kilog. de guano transportés par un fermier équivalant à environ 6,000 kilog. de noir; à plus forte raison, a-t-il avantage sur la tourbe animalisée.

Il ne faut donc pas s'étonner si quelques commerçants, au lieu d'aller chercher le guano au Pérou, ont essayé d'en fabriquer d'artificiel. Voyons donc maintenant comment apprécier aussi la valeur de ces guanos; et, tout d'abord examinons le guano Derrien, engrais commercial que produit en immense quantité un industriel de Nantes.

M. Derrien fait entrer, dit-on, dans la composition de son engrais de la chair desséchée, des débris des fabriques de colle, des râpures de cornes, des débris de laine, des cendres de bois, de la fiente de volailles, des coquillages de mer, etc. Cet engrais est vendu en sacs plombés et accompagnés d'un bulletin d'analyse garantie, ainsi que d'une note donnant le poids de l'hectolitre, qui est d'environ 80 kilog. Selon M. Malaguti, 400 kil. du guano Derrien renferment :

Eau.....	12 k.	»
Matières organiques..	37	84
Sels solubles.....	3	08
Carbonate de chaux ..	7	74
Sulfate de chaux.....	0	74
Phosphate de chaux..	30	44
Sable.....	5	46
TOTAL....	400 k.	»

Les matières organiques renferment 3 kilogrammes 96 d'azote.

L'engrais Derrien convient, dit-on, aux céréales, au trèfle, au sarrasin, au colza, aux choux, aux prairies naturelles. Quand on le donne (à la dose de 400 à 600 kil.) aux céréales d'hiver, on fait, comme pour le guano, c'est-à-dire qu'on en épand la moitié à l'automne et l'autre moitié au printemps.

On épand cet engrais le soir ou le matin, lorsque l'air est calme et quand les pluies ont cessé. On le sème à la main et à la volée. Rien n'empêche de le mettre en même temps que les semences, et alors on le recouvre par un hersage.

Cherchons approximativement, comme nous avons fait pour le guano, quelle est la valeur agricole de l'engrais Derrien.

Son prix actuel est de 20 fr. les 100 kil. qui donnent à la terre :

38 kil. matières organiques, à 4 c. 5...	0 fr. 54
30 kil. phosphate de chaux, à 15 cent...	4 52
3 kil. 96 d'azote, à 4 fr. 82.....	7 24
	<hr/>
	12 fr. 24

Admettons, à cause des quelques autres principes moins importants que renferme l'engrais Derrien, que la valeur agricole des 100 kilog. soit de 43 fr. Il coûte donc 7 fr. de plus qu'il ne vaut réellement ; et si nous voulons donner à une terre, par cet engrais, les 40 kil. d'azote que représente une fumure de 10,000 kilog. en fumier de ferme, il faudra en acheter pour 202 fr. Or, nous savons qu'avec le guano du Pérou, il n'en faudrait acheter que pour 135 ; différence en faveur de ce dernier, 67 fr.

Maintenant, si, au lieu de s'en tenir à l'azote seul, on prend compte des matières organiques et des phosphates qui seraient en plus dans le guano Derrien que dans le guano du Pérou, on aurait, savoir :

Matières organiques, 204 kil., à 4 c. 5. 3 fr. 06

Phosphates, 214 kil. 60, à 15 cent. . . . 32 38

35 fr. 44

Ce qui réduirait à 34 fr. 56 la différence en faveur du guano du Pérou.

Tous ces calculs sont faits, bien entendu, en se basant sur un prix de 40 fr. les 100 kil. pour le guano du Pérou, et de 20 fr. pour l'engrais Derrien. Mais ils démontrent que l'un et l'autre sont, pour le moment, au-dessus du prix où ils devraient être quant à leur valeur agricole réelle.

IX.

Valeur agricole de quelques engrais très-connus. — Les poudrettes commerciales. — La tourbe phosphatée et animalisée. — Principes élémentaires de la fabrication des engrais.

Après avoir recherché quelle est la valeur agricole du guano du Pérou et du guano Derrien, M. Malaguti passe en revue divers autres engrais artificiels, ou comme on dit maintenant « commerciaux, » qui, depuis quelque temps, sont vendus autour de nous, et procède à leur égard comme il a fait pour le guano, c'est-à-dire rapporte leur valeur à celle du fumier normal. — Sans suivre l'honorable professeur dans ce travail comparatif, nous en donnerons cependant les résultats.

Le guano Mongin, qu'on fabriquait naguère à Nantes,

était un composé de tissus animaux, de débris osseux, de phosphate de chaux ; le tout mis à fermenter, puis soigneusement divisé. — Il contenait 4,80 0/0 d'azote ; on le vendait 16 fr., et sa valeur réelle était de 12 fr. 20. — A fumure égale, il coûtait 12 fr. de moins qu'une fumure au guano.

Un guano Millaud, qui coûte 38 fr. les 100 kilog. et qui contient 5 0/0 d'azote, a une valeur agricole de 12 fr. Une fumure équivalente à 338 kilog. de guano du Pérou (coûtant 135 fr.), coûterait 297 fr. C'est tout dire.

Un engrais Lainé ou Deni, qui coûte de 3 fr. 50 à 4 fr. 70 les 100 kilog., renferme 4,25 d'azote. Une fumure par cet engrais coûterait 25 fr. 18 de moins pour un hectare que par le guano du Pérou ; mais il faudrait charroyer 3,200 kilog. au lieu de 338.

Après ces rapides données, passons à l'engrais dit poudrette et qu'on obtient en laissant dessécher les parties solides des vidanges.

Cet engrais, principalement employé pour la culture des plantes annuelles (lin, chanvre, pavot), est donné aussi aux céréales et aux plantes oléagineuses bisannuelles. On en emploie 25 hectolitres par hectare (environ 2,125 kilog.), et le prix ordinaire en est de 7 fr. les 100 kil. (ne pas confondre avec l'hectolitre qui pèse environ 85 kil.).

La poudrette renferme en moyenne : eau, 20 ; matières organiques, 22 ; phosphates, 8 ; matières terreuses, 50. — L'azote y est dans la proportion de 4,60 0/0.

On doit donc évaluer à 4 fr. 41 c. la valeur agricole moyenne des poudrettes, et pour donner avec cet engrais 40 kil. d'azote (quantité contenue dans 10,000 kil. de

fumier normal), il faut par hectare 2,500 kil. de cet engrais ; soit une dépense de 175 fr. — Le guano, nous le rappelons encore, coûtant 135 fr. (pour 338 kil.), est donc moins cher que la poudrette, et en même temps moins dispendieux à transporter.

M. Malaguti termine ses comparaisons des engrais artificiels au guano et au fumier, en examinant quelle est la valeur d'une tourbe phosphatée de chaux, dont il a parlé dans la troisième leçon, et trouve qu'en dépensant de cet engrais la quantité équivalente à celle qu'on devrait employer de guano, on dépenserait 364 fr. au lieu de 135. On peut donc dire de cet engrais que s'il ne ruine pas les terres, comme on a pu le croire, il ruine la bourse du cultivateur.

N'oublions pas ce qui précède, et en général partons, pour apprécier tout engrais, de ce point de départ que les deux principes essentiels sont l'azote et les phosphates, et qu'il suffit, pour se faire une idée de la valeur d'un engrais, de voir ce qu'il coûte en azote et en phosphates, et de comparer cette dépense à celle qu'on ferait en fumier, pour avoir une égale quantité de ces deux principes essentiels, en n'oubliant pas toutefois que l'azote du fumier coûte 2 fr. 35 le kil. et le phosphate 45 cent. Mais par dessus tout, peut-être, le cultivateur doit bien se souvenir de ce que nous lui avons dit plus haut, à savoir que les analyses qu'il lit sur les écriteaux exigés par l'autorité se rapportent à la substance desséchée dans le laboratoire du chimiste qui a fait l'essai, et non à la substance plus ou moins chargée d'eau, c'est-à-dire telle qu'on la leur vend.

Dans les exemples que nous avons donnés, les quantités de guano et des engrais artificiels que nous avons

citées pour démontrer le prix auquel ils reviennent, peuvent sembler exagérées; les fermiers diront : « Mais nous ne mettons jamais plus de 200 kil. de guano par hectare; ou bien, 4,000 kil. de guano Derrien. » Ce serait là une preuve que nos agriculteurs ne se rendent pas compte de ce qu'ils font, quand ils ont recours à un engrais supplémentaire. Il est certain, cependant, que puisqu'ils les emploient pour suppléer au fumier dont ils n'ont pas assez, ils doivent dès lors se demander si la quantité de l'engrais commercial qu'ils achètent pour suppléer au fumier, le remplacera réellement. Or, cela ne peut arriver que si cet engrais contient autant d'azote et de phosphates que le fumier en contiendrait. Pourquoi, sous la première révolution, a-t-on vu les assignats tomber jusqu'à ce point qu'un assignat de cinq francs valait à peine cinq sous? Parce que le public savait qu'ils ne représentaient plus qu'une valeur égale à celle-ci. Un homme, alors, eût-il cru mettre dans sa bourse une valeur égale à cinq francs en y mettant un assignat de ce taux? Evidemment non. Demandez donc de même à tout engrais commercial ce qu'il vaut, et, quand vous en donnez à votre terre, donnez-en assez pour qu'elle en obtienne autant qu'elle obtiendrait du fumier que vous lui auriez donné si vous en eussiez eu.

Si la fumure apporte au sol ce que la récolte lui a enlevé, la fertilité de ce sol se soutiendra, et même augmentera, parce que la nature, de son côté, fournit graduellement et continuellement à la terre son petit contingent de fertilité. Au contraire, si cette fumure rend moins que la récolte n'a pris, vous aurez peut-être, l'année suivante, un produit qui n'aura pas diminué, par suite de

l'apport qu'aura fait la nature. Mais il n'augmentera pas, parce que vous aurez été trop parcimonieux; et si vous continuez à trop ménager l'engrais à la terre, il arrivera une époque où les récoltes diminueront.

« Quel est, dit M. Malaguti, le cultivateur qui s'étonnerait de voir son bœuf maigrir, si, en lui donnant peu à manger, il le faisait beaucoup travailler? Eh bien, le travail du bœuf répond à la récolte, et la ration répond à la fumure. Avec une chétive ration, le bœuf travaille tout de même, mais c'est aux dépens de son embonpoint et de son bien-être; de même, avec de faibles fumures, la terre peut aussi produire, mais ce sera aux dépens d'elle-même et de sa fertilité foncière. Travaillant beaucoup, et mangeant peu, le bœuf sera bientôt forcé de rester à l'étable, de même que la terre deviendra nécessairement improductive, si elle reçoit de faibles fumures en retour de récoltes passables. »

Méconnaître ces principes en agriculture, c'est marcher à une ruine certaine. On ne saurait assez le répéter, une des plaies de notre agriculture, c'est l'ignorance de certains principes fondamentaux de l'économie rurale, et spécialement de ce qui a trait à l'emploi bien raisonné des engrais.

« Si les fabricants d'engrais, dit M. Malaguti, n'étaient » pas étrangers aux notions élémentaires de la chimie;
» s'ils avaient médité sur les applications de cette science
» à l'art agricole; s'ils avaient quelque idée sur les lois
» de la nutrition des plantes et sur les conditions de
» leur développement, à coup sûr, leurs produits seraient meilleurs qu'ils ne le sont en général. Mais,
» pour un fabricant instruit, il y en a dix qui ne le sont
» pas, et je me hâte d'ajouter que, sur ces dix, il n'y en

» a pas un seul qui ne soit animé, dès le début de son
» entreprise, des intentions les plus loyales. Si plus
» tard il trompe l'acheteur, c'est moins par mauvaise
» foi que par ignorance de son métier. »

M. Rohart, suivant cette pensée, a publié en 1858 un
« *Guide des fabricants d'engrais*, » et M. Malaguti
passe en revue quelques-uns des procédés par lesquels
on utilise des déchets qui trop souvent sont perdus.

Quand on veut fabriquer des engrais, il faut : 1° ne
pas perdre de vue que le fumier seul est un engrais
complet, et qu'on ne pourrait le remplacer tout à fait que
par un engrais qui serait complet lui-même ; 2° qu'il y
a, sur 7 parties de fumier, 2 de matières organiques et
5 de matières minérales ; 3° que les plantes ne peuvent
pas s'assimiler toutes les parties du fumier, et que,
parmi celles qu'elles s'assimilent, les unes sont absor-
bées immédiatement et les autres peu à peu.

Ces trois conditions posées, chacun comprend qu'a-
vant d'associer diverses substances pour en faire un en-
grais, il faut tenir compte de leur composition et de
leur état physique.

Appliquons ces principes à l'utilisation des vidanges.

L'inconvénient des vidanges, quand on ne les emploie
pas à l'état liquide, c'est leur mollesse. C'est pour cela
qu'on en fait le plus souvent des poudrettes ; mais cel-
les-ci sont préparées par dessiccation, moyen long et
pénible et qui a pour résultat de perdre en grande par-
tie le principe fertilisant.

Le meilleur moyen est donc, pour leur donner de la
dureté et les préparer à prendre l'état pulvérulent, de
les réunir à des matières absorbantes, fertilisantes aussi,
et ayant autant que possible peu de valeur. En effet, les

vidanges ne contenant que 4 et $\frac{1}{3}$ p. 0/0 d'azote, elles perdent toute leur valeur agricole si on les ajoute à des substances non azotées, ce qui produira une matière nouvelle ne contenant peut-être pas $\frac{1}{2}$ p. 0/0 d'azote.

Les substances les plus propres à mélanger aux vidanges sont : parmi les végétaux, les tourteaux pulvérents, les radicelles de brasserie (ou touraillons); parmi les résidus animaux, les bourres des tanneries, les déchets de fabrique de draps, les chiffons de laine hachés, les râpures de cornes, etc.; enfin, parmi les matières minérales, le phosphate de chaux naturel, la cendre, la charrée, les cendres pyriteuses, le plâtre, la suie, l'argile cuite.

Dans le nord de la France, on pratique beaucoup l'introduction des tourteaux dans les vidanges; ils y apportent des phosphates, de l'humus, des matières minérales dont elles manquent, et même de l'azote. Dans notre contrée, on ne pourrait guère utiliser que les tourteaux de chanvre, de lin et de colza. — Les premiers contiennent 7 k. sur 100 de phosphate de chaux et 6 d'azote; les seconds, 4 k. 90 de phosphate et 6 d'azote également; les derniers, 6 k. 50 de phosphate et 5 k. 55 d'azote. Leurs prix sont : tourteaux de chanvre, 10 à 12 fr. les 100 k.; de lin, 15 à 20 fr.; de colza, 12 à 14 fr.

« Les radicelles de brasserie, ou touraillons, dosent, continue M. Malaguti, que nous citons textuellement ici, 4,54 0/0 d'azote, et coûtent 90 c. l'hectolitre du poids de 16 kilos, si tant est qu'elles soient bien sèches. Le kilogramme d'azote de cette substance revient donc à 4 fr. 20 c., tandis que celui du fumier de ferme revient à 2 fr. 50 c., en ne tenant pas compte, dans les deux cas, de

tout ce qui n'est pas azote. Les touraillons peuvent rendre de grands services pour la fabrication des engrais, car, ayant été desséchés à 80 ou 70 degrés, ils absorbent une grande quantité de liquide.

» C'est sous ce même rapport que les bourres courtes des tanneries sont si utiles. En effet, une fois desséchées à l'air, elles peuvent absorber jusqu'à 60 0/0 d'eau, sans compter qu'elles servent de liant aux engrais, en y jouant le même rôle que dans les mortiers.

» Comme les bourres courtes renferment de la chaux, il sera convenable, avant de s'en servir, de les laisser exposées à l'air et puis de les battre avant de s'en servir. De cette manière, la chaux vive dont elles sont imprégnées se carbonate et s'en sépare en vertu du battage.

» Je ne sais pas au juste ce qu'elles coûtent aujourd'hui; mais, il y a quelques années, on en trouvait à 3 fr. 50 le mètre cube de 247 kilos, dosant 44 0/0 d'azote. Ce dernier principe coûtait donc, il y a quelques années, 33 c. le kilogramme. Vaudrait-il le triple aujourd'hui qu'il serait encore à bon marché.

» Les poussières de batteries, qui dosent plus de 40 0/0 d'azote, sont encore un très-bon excipient, à cause de leur état pulvérulent, qui leur permet d'absorber beaucoup d'humidité.

» Les chiffons de laine, dosant de 46 à 47 0/0 d'azote, absorbent beaucoup d'humidité, à condition qu'ils soient bien divisés. Leur prix est de 40 à 42 fr. les 400 kilogrammes, et, par conséquent, leur azote revient à 70 c. le kilogramme.

» Je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer que les caprices de la mode paraissent même se mêler des engrais. L'engouement pour les chiffons de laine a été

tel, qu'en moins de deux ans, le prix s'en est élevé de 6 fr. à 28 fr., et aujourd'hui il est de moins de la moitié. Pourquoi ce revirement? Parce qu'on s'en est servi probablement sans réflexion; parce qu'on n'a pas songé à la lenteur de l'action de cet engrais; parce qu'on a exigé de lui les effets du guano ou du fumier, sans s'inquiéter si une pareille exigence était raisonnable ou non.

» Que les fabricants d'engrais profitent donc de ce revirement, et qu'ils n'oublient pas que les chiffons de laine représentent annuellement 7,730,000 kilogrammes d'azote, et que, du jour où une bonne machine pour les diviser sera trouvée, ils seront immensément utiles pour la production des engrais artificiels.

» Les nouvelles applications auxquelles donne lieu le caoutchouc ont fait diminuer l'importance manufacturière de la corne en nature, et ont fait exhausser le prix de ses déchets et de sa râpüre.

» C'est là une bonne fortune pour les fabricants d'engrais, car la corne renferme plus de 14 0/0 d'azote, et son prix tendant à baisser, l'agriculture n'aura qu'à y gagner. Les ergots de mouton valent à peine aujourd'hui 8 à 10 fr. les 400 kilogrammes, ce qui donne une valeur de 74 c. à un kilogramme d'azote. Mais cette matière ne sera bien utile que lorsqu'on aura trouvé une bonne machine pour la diviser. La corne introduite dans le sol en gros morceaux n'est pas plus fertilisante que des cailloux. Il est à souhaiter que les constructeurs de machines fixent leur attention sur ce sujet.

» Parmi les matières minérales que le fabricant d'engrais peut utiliser, il faut citer les phosphates. Celui qui provient des fabriques de gélatine absorbe jusqu'à 60 0/0 d'eau; le phosphate de chaux naturel en absorbe 40.

» Les cendres et les charrées rendent les mêmes services : 400 kilogrammes de cendres absorbent jusqu'à 450 kilogrammes d'eau. Quand on pense que les cendres et les charrées représentent le principal minéral des plantes, on voit de suite combien est rationnelle leur intervention dans la fabrication des engrais.

» Cependant, la principale valeur des cendres et des charrées (qui ne sont que des cendres privées de leurs principes salins solubles) consiste dans la proportion des phosphates qu'elles renferment; dès lors, toutes les cendres n'ont pas le même mérite. La présence des sels alcalins contribue à augmenter la valeur relative des cendres par rapport à celle des charrées; mais il ne faut pas oublier que, lorsqu'il s'agit d'épaissir des vidanges où se trouvent des sels ammoniacaux non volatils à la température ordinaire, tels que sulfate et hydrochlorate d'ammoniaque, l'emploi de cendres rend ces sels volatils, à cause de leur transformation en carbonate d'ammoniaque. Dans ce cas, les charrées vaudraient encore mieux.

» D'après les analyses faites par MM. Bobierre et Moride, la richesse en phosphate des charrées ordinaires varie de 8 à 22 0/0; leur prix varie aussi de 4 fr. 50 à 3 fr. 50 c. l'hectolitre, pesant de 70 à 75 kilogrammes.

» Remarquons, Messieurs, la différence entre la valeur des différentes cendres. Tandis que celles qui proviennent de la combustion du bois renferment en moyenne 44 0/0 de phosphates, celles du goémon n'en contiennent que 2 1/2, et celles de tourbe et de houille rien ou des traces. Ces dernières ont, en outre, un défaut qui peut les rendre nuisibles : c'est leur richesse en chaux vive; cette substance, nous le savons, introduite dans des mélanges ammoniacaux, détermine la volatilisation de l'ammoniaque.

» Ainsi donc, les fabricants d'engrais devraient considérer les cendres de bois comme les meilleures, à cause de leurs phosphates et de leurs sels alcalins; les charrées viendraient après, à cause de leur richesse en phosphate; suivraient les cendres de goémon, qui sont quelque peu phosphatées et alcalines; en dernier lieu, les cendres de tourbe et de houille, qui, à mon avis, n'ont d'autre mérite que d'apporter de la silice gélatineuse.

» Dans tous les cas, les acheteurs de cendres et de charrées doivent bien se persuader que tant qu'ils n'en connaîtront pas l'analyse, ils risqueront de faire de mauvais marchés, car après avoir enlevé à ces engrais leurs phosphates, il ne leur reste que des matières d'une valeur agricole minime. »

Il faut encore passer en revue quelques-unes des substances minérales qui peuvent servir à la fabrication des engrais artificiels.

Il n'est personne qui ne connaisse ce que, dans nos campagnes, on nomme terre franche ou terre jaune, et dont on se sert pour unir entre elles les briques d'un foyer, pour former le sol des aires à battre, ou pour boucher la gueule d'un four à pain. Eh bien ! cette terre ou argile a la propriété, quand elle a subi une forte chaleur, d'absorber, d'emmagasiner, pour parler plus positivement, les gaz infects qui se forment dans les vidanges et sont une de leurs richesses. Elle est donc précieuse pour former des composts ou pour servir de sol aux tas de fumier. Toutefois, il ne faut pas en abuser, parce qu'elle n'apporte pas d'azote et qu'elle communiquerait un grand poids à un engrais qu'ils s'agirait de transporter.

Les cendres pyriteuses, introduites depuis peu dans notre région, peuvent encore être utilement employées à condenser les vidanges. Leur emploi sera meilleur encore si elles n'ont pas été lessivées.

Tous les matériaux salpêtrés (l'azote est la base du salpêtre) sont excellents pour recueillir les vidanges. Nous en reparlerons plus tard spécialement.

La suie, si elle n'était pas si chère (2 à 3 fr. l'hectolitre) serait excellente aussi, car elle contient 4 k. 45 d'azote sur 100. Mais, dans les villes où l'on brûle beaucoup de houille, on peut rechercher la suie qui en provient; elle est moins chère, parce qu'elle est moins recherchée; et pourtant elle est un peu plus riche en azote.

Mais, de toutes les substances minérales qu'on peut employer à absorber les vidanges, la meilleure, sans contredit, est le plâtre, qui, de plus, ne coûte guère que 4 fr. 50 les 100 kil.

Le plâtre exerce une double action : 1° il sert à condenser toute la masse liquide des vidanges; 2° par suite d'une action chimique que nous n'avons pas à expliquer ici, il fixe l'azote et l'empêche de se perdre dans l'air.

Nous venons de passer en revue les substances qu'un fabricant peut employer. Il va sans dire que chacun choisira celle qui sera la plus à sa portée; mais ce qu'il faut rappeler, c'est que les engrais artificiels, pour conquérir la confiance du public, devront être toujours composés de la même manière. C'est à ceux qui les fabriquent de se rendre compte dès lors de la nature des ingrédients qu'ils emploieront, de leur état d'humidité surtout.

Pourquoi voyons-nous tant de fabricants d'engrais artificiels traduits devant les tribunaux, sous la prévention de tromperie ? Parce que, faisant le plus souvent leurs mélanges à la mesure et non au poids, et ne tenant pas compte du plus ou moins d'humidité des matières, ils font souvent des engrais qui ne renferment nullement les proportions d'azote, de phosphate etc., qu'ils croient y avoir mises.

D'un autre côté, une des conditions d'une manipulation bien faite, c'est de mettre les matières premières à l'état pulvérulent.

Qui ne sait que 40,000 kilog. d'os mis entiers dans un hectare de terre n'y feront pas venir un épi de plus, et que 5 à 600 kilog. d'os bien pulvérisés le fertiliseront fort bien.

Les substances dites fertilisantes doivent pénétrer dans les plantes par les racines ; pour cela, elles trouvent dans la terre des substances qui se chargent de les dissoudre comme le sel se dissout dans l'eau. Or, plus elles seront en poudre fine, plus elles se laisseront facilement dissoudre. D'où la conséquence que tout engrais artificiel aurait beau être riche en azote et en phosphate, il ne faudrait pas songer à s'en servir, fût-il à bas prix, s'il n'est pas réduit en poudre très-fine.

Il faut aussi, quand on veut convertir les vidanges en engrais pulvérulent, que le mélange avec la substance à laquelle on les incorpore soit fait dans les meilleures proportions, pour que la masse se trouve azotée le plus possible et pour que la composition se rapproche, autant que faire se peut, de celle du fumier, qui est le seul engrais complet.

« A cet effet, dit M. Rohart, chacune des matières

premières est étendue sur le sol par lits superposés, et de manière à obtenir des couches également réparties les unes sur les autres. On forme ainsi des tas cubiques que les ouvriers mélangent ensuite à la pelle, en les coupant perpendiculairement et par tranches sur l'une des faces, de manière à détacher avec la pelle une quantité proportionnelle de chacune des matières absorbantes pour reformer à côté un nouveau tas, qui sera lui-même attaqué comme le premier, afin d'obtenir des mélanges bien complets.

« Ces mélanges seront ensuite incorporés avec les matières fécales déjà désinfectées, jusqu'à ce que la masse entière soit devenue une sorte de mortier pâteux sans aucune odeur qui révèle sa provenance.

« Selon M. Rohart, qui a pratiqué en grand cette fabrication, 100 hectolitres de vidanges traitées de la sorte deviennent moyennement 146, résultat bien différent de celui obtenu par la fabrication de la poudrette, dont 10 hectolitres en représentent 100 de vidanges. »

Sans doute ce qui précède apprend à bien faire le mélange des substances dont est composé un engrais artificiel ; mais il est à craindre que, même préparé comme nous venons de le décrire, un engrais ne produise pas un effet immédiat et complet. Pour devenir fertilisant, il aurait besoin d'une fermentation, et c'est à la rigueur une substance animale qui se putréfierait promptement qui la susciterait. Sous ce rapport, l'industrie de l'équarrisseur semblerait assez bien s'allier avec celle de fabricant d'engrais artificiels.

Supposons donc qu'un industriel pût disposer à la fois de dépouilles de chevaux (bien entendu moins le cuir, les os et les sabots) et d'engrais résultant de l'ab-

sorption des vidanges par l'une des substances dont nous avons parlé ci-dessus, et voyons comment il devrait procéder pour en obtenir un engrais qui serait toujours composé de la même manière.

Nous laisserons parler M. Rohart, qui, fabricant lui-même d'engrais, prètera à son enseignement l'appui de son expérience :

« L'enfouissement des dépouilles, dit-il, se pratique par des moyens très-simples. Les tas d'engrais bruts provenant d'une fabrication de trois mois au moins sont attaqués perpendiculairement à l'aide de crocs ou de pelles, afin d'obtenir un mélange intime des couches partielles dont le tas est formé. C'est avec ce mélange que l'on forme sur le sol un carré; puis les débris animaux y sont étendus par lits successifs, sur lesquels on ajoute de nouvelles couches d'engrais bruts, et de manière à préserver complètement les détritux du contact de l'air, notamment autour de chacune des faces du tas.

« Le premier lit de matières animales doit reposer sur une couche d'engrais brut d'environ 50 centimètres de hauteur et recevoir d'abord les dépouilles les moins aqueuses. Au contraire, les détritux les plus chargés d'humidité, comme les intestins, sont réservés pour les parties les plus élevées du tas, afin que les liquides en provenant se repartissent dans toute la masse. Le sang de chaque animal est reparti au centre du tas.

« Lorsqu'un lot partiel est ainsi disposé et que les quatre faces viennent se réunir à leur sommet, de manière à former une pyramide, toute la masse est enrobée à l'aide d'un enduit peu épais, formé d'argile cuite délayée dans l'eau, et de courtes bourres des tanneries ;

puis le tout est lissé à l'aide d'une pelle trempée dans l'eau et agissant alors à la manière d'une truelle. On utilise ainsi très-économiquement le pouvoir absorbant de l'argile cuite à l'égard des composés ammoniacaux gazeux qui, sans cette précaution, pourraient être perdus au détriment de la richesse, et, par conséquent, du prix de vente de l'engrais.

« Par cette disposition on évite, en outre, toute pénétration des eaux pluviales dans l'intérieur du tas, tout desséchement considérable à l'époque des grandes chaleurs, ou tout refroidissement sensible pendant les froids rigoureux, et les engrais ainsi disposés peuvent rester six mois dehors sans aucun inconvénient. »

Voyons maintenant ce que deviennent ces pyramides :

Évidemment, et vous l'avez deviné avant que je vous le dise, cette masse se met à fermenter et, selon le degré d'humidité des matières employées et la température de la saison, la fermentation les a désagrégées en deux, trois ou quatre mois, c'est-à-dire qu'on a peine à y reconnaître à la forme seulement les matières ainsi entassées.

L'engrais est-il alors complètement formé ? Non. C'est qu'en effet, il ne suffit pas pour faire un engrais de mélanger des substances qui contiennent des phosphates, de l'azote, des matières organiques ; il faut encore que ces substances soient dans un état tel que les plantes puissent en faire leur nourriture.

Buvez le cidre quand il sort du pressoir, il ne vous alimentera pas ; il causera, au contraire, un dérangement à l'estomac. Que lui manque-t-il ? Vous le savez, il lui manque d'avoir fermenté, c'est-à-dire d'avoir formé l'élément mousseux qui fait pétiller le cidre en bou-

teille, et que les chimistes nomment acide carbonique.

Or, cet acide carbonique, qui a la propriété de dissoudre les substances qui semblent les plus insolubles et de les porter ainsi à l'état liquide dans toutes les parties des plantes, ne se forme dans les tas d'engrais, comme dans le cidre, que par la fermentation. C'est ce qu'on obtient en abattant les pyramides dont nous avons parlé ci-dessus, en les rompant, en les reformant en tas qui ne tardent pas à s'échauffer, donnant naissance à de l'acide carbonique ainsi qu'à de l'azote qui, sous forme d'alcali volatil, s'unit au plâtre et au sulfate de fer et s'y emmagasine pour se répartir aux plantes quand on mettra l'engrais en terre.

Cette seconde préparation ne suffit pas pour amener l'engrais à l'état où il doit être. Il faut généralement rompre les tas plusieurs fois et les reformer. On reconnaît que l'opération est terminée quand le tout devient assez meuble pour être passé à la claie. On emmagasine la partie qui passe; celle qui retombe en avant de la claie est remise dans des tas qui sont en fermentation. — M. Rohart, pour rendre son engrais parfait, y ajoute, par chaque mètre cube, 50 kil. de sel de morue, qui vaut 25 à 30 fr. les 4,000 kil.

Cet engrais, M. Malaguti n'hésite pas à le comparer à celui de ferme, tant par la nature des principes qui le composent que par sa manière d'agir dans le sol, puisque, par sa décomposition modérée, il est en accord avec les progrès de la végétation qu'il suit pas à pas, et dont il peut satisfaire successivement les exigences.

De plus, et ceci est un point capital, il a une qualité que le fumier n'a pas, c'est de ne pas contenir les $\frac{4}{5}$ de son poids d'eau; car songeons-y bien, quand on

porte sur les champs 1,000 kil. de fumier de ferme, on porte 800 kil. d'eau et 200 kil. seulement de substances fertilisantes.

Cet engrais cependant doit rencontrer dans la vente un obstacle grave : il n'est pas absolument noir. Or, de tous les engrais artificiels, le guano seul a le droit de n'être pas noir. Le préjugé veut que tout engrais commercial ait cette teinte, qui en définitive ne signifie rien, qu'on pourrait cependant donner à l'engrais Rohart, mais qui le rendrait, sans aucune nécessité, plus cher de 2 fr. 50 par 100 kil.

Croyez-vous que le noir animal agisse parce qu'il est noir ? non sans doute. Mais les cultivateurs savent que le noir animal est un bon engrais, et dès lors ils sont portés à croire bons aussi tous les engrais qui ont cette teinte foncée. Or, cette idée fausse force les fabricants à noircir leur marchandise, ce qui coûte plus cher et ne vaut pas mieux.

A cette observation, qui est bonne pour la masse des cultivateurs, M. Malaguti ajoute quelques considérations sur une autre idée beaucoup plus scientifique : Les engrais sont-ils d'autant meilleurs qu'ils sont plus solubles ? — Nous ne suivrons pas l'éminent professeur dans la discussion qu'il met sous les yeux de ses lecteurs, il nous suffira de dire qu'en général, « les engrais artificiels riches en principes fertilisants solubles sont « plus efficaces que les engrais qui en sont dépourvus, » et c'est pour cette raison que M. Malaguti approuve M. Rohart de mélanger du sel à son engrais. Ce sel, d'ailleurs, a la propriété de fixer l'azote de l'alcali volatil et d'économiser ainsi un aliment précieux, qui tend toujours à se perdre dans l'air.

L'expérience prouve, d'ailleurs, que le guano salé peut rester au contact de l'air sans laisser sensiblement dégager de son azote. Il a été de même démontré que des engrais artificiels qui exhalaient une forte odeur d'alcali volatil ont cessé cette déperdition par une addition de 5 à 15 0/0 de sel marin.

Ici M. Malaguti termine ce qu'il avait à dire sur les engrais artificiels. L'honorable professeur a cru qu'il importait de traiter cette matière avec développements, et d'y porter la lumière. Bien des gens repoussent ces engrais ou les dénigrent ; c'est une regrettable erreur. L'agriculture française manque du fumier de ferme, ce roi des fumiers. Pourquoi ? Parce qu'elle manque de fourrages. Or, que font les engrais artificiels ? Ils utilisent des matières qui seraient perdues et viennent ainsi apporter à nos champs une fumure, plus chère sans doute que le fumier de ferme, mais enfin une fumure qui permettra la culture des fourrages et contribuera peu à peu augmenter la production de ce même fumier, de cet élément si précieux. Rejeter les engrais artificiels, c'est donc vouloir réaliser le progrès en vingt années au lieu de le produire en une.

A. MARTEVILLE.

APPLICATION DES VIDANGES A LA CULTURE.

Cette utilisation est une question de propreté autant que de fertilité.

En France, on a peine à le croire, les déjections humaines ne sont utilisées que sur une étendue restreinte,

dans les provinces de l'Est et du Nord, où, depuis longtemps, la terre étant chargée d'une population compacte, on a dû chercher à lui faire rendre le plus possible. Du Nord, cet usage s'est partiellement répandu en Normandie et en Bretagne, et dans le reste de la France, chez quelques cultivateurs exempts de préjugés, clair-semés çà et là. Mais généralement, dans le Midi et dans le Centre, aux portes mêmes de Paris, on néglige cette substance fertilisante, ou, si on l'emploie, ce n'est qu'à l'état de poudrette, lorsqu'elle a perdu ses principes les plus actifs, soit par épuración, soit par un mélange trop souvent frauduleux. Dans les grandes cités, ces matières sont enlevées avec un soin dispendieux, pour former des dépôts toujours embarrassants. Dans les petites villes elles crouissent dans les fosses, et trop souvent flétrissent l'air des habitations. Déposées en tous lieux dans les fermes et les villages, elles laisseraient croire que ce luxe que devraient au moins avoir les gens qui n'en peuvent avoir d'autres, que la propreté n'est pas toujours la première vertu du paysan.

On est au contraire frappé de la bonne tenue des personnes et des habitations dans les pays tels que les Flandres, la Suisse, la Toscane, où les populations rurales vont recueillir ces substances à la ville, et les rassemblent soigneusement dans les fermes. Il y a dans ces populations, qui se livrent à des occupations que d'autres pourraient dire abjectes, un sentiment de dignité développé par l'aisance que malheureusement la négligence et l'indigence ont éteint ailleurs.

L'utilisation de ces matières étant, à mon avis, une question de propreté autant que de fertilité, on ne saurait, en les négligeant, se prévaloir de répugnances mal

fondées pour des travaux qui finissent par ne plus exciter de dégoût, et qui surtout ne sont point insalubres. Cette négligence tient plutôt au manque d'initiative, aux craintes mal fondées, aux difficultés de recueillir et de transporter ces matières d'une façon économique.

L'initiative, cet agent du progrès, qu'il ne faut pas confondre avec une folle ardeur des entreprises, n'est pas un don universellement fait à toutes les intelligences. La loi mécanique de l'inertie ne régit pas seulement la matière, elle s'étend un peu à l'esprit. Ce don est naturellement peu répandu chez les cultivateurs, qui ne peuvent et ne doivent livrer que le moins possible aux hasards des innovations. Il est cependant des cas, et de ce nombre l'augmentation d'engrais, où l'on marche à coup sûr ; mais alors l'initiative se trouve, soit endormie par l'ignorance, soit paralysée par l'impuissance. Les petites bourses sont toujours à excuser et à plaindre.

Lorsqu'un propriétaire veut appliquer pour la première fois dans le pays les vidanges à la culture, il a moins à lutter contre les répugnances et les petits scrupules, qu'une légère prime d'argent sait faire taire, que contre les craintes de ses fermiers ou métayers, de voir les récoltes brûlés, les fourrages empoisonnés, les légumes empestés par l'engrais. Mais un usage ancien et répandu a constaté qu'il est sans influence sur le goût des végétaux. Il ne manquait que des études comparatives sur les diverses cultures. Sous la direction habile de M. Moll, des expériences sont faites ayant pour but aussi d'étudier le mode anglais de distribution par tuyaux.

Je laisse ici de côté ce moyen de distribution ; mais je crois utile de rapporter brièvement les résultats obtenus, tout en renvoyant à un rapport beaucoup plus dé-

taillé de MM. Moll et Mille sur l'application de l'engrais à l'état liquide.

De toutes les cultures, ce sont les fourrages à faucher, luzernes, trèfles, ray-grass, prairies naturelles, qui sont les plus sensibles aux arrosages de l'engrais.

De toutes les racines, les betteraves s'en accommodent le mieux ; les pommes de terre , les topinambours , qui ne supportent pas un degré de fertilité trop élevé sans que les tiges se développent au détriment des tubercules, pourraient, dans une terre trop fertile, donner avec l'engrais des résultats négatifs.

Parmi les légumes, les radis, les épinards, les asperges paraissent mieux s'en trouver que les farineux, pois, vesces, haricots.

Pour les céréales, l'augmentation peut être portée de 15 à 40 pour 100, d'après un grand nombre de moyennes.

Toutes choses égales d'ailleurs, l'effet de l'engrais sur une plante est d'autant plus sensible, que la terre se trouve plus éloignée du point de fertilité maximum correspondant à cette plante.

Les fourrages ne conservent aucun goût qui puisse les faire refuser par les animaux ; le lait ni le beurre ne contractent aucune saveur particulière ; la qualité des légumes n'est nullement altérée pour l'homme.

MM. Moll et Mille ont constaté que l'on pouvait, sans inconvénients, arroser à l'engrais pur sur la terre nue avant la semaille ; il est bon alors de passer un tour de charrue ou de herse après l'arrosage. On peut aussi arroser à l'engrais pur les fourrages immédiatement après la fauche, pourvu que le temps ne soit pas trop sec et trop chaud ; dans le cas contraire, il faut agir

le tonneau de transport. Ce tonneau lui-même mérite quelque attention ; il est embrassé dans un essieu cintré. Le cintrage de l'essieu a un double avantage : il abaisse le centre de gravité, augmente la stabilité et rend la voiture maniable dans les pentes d'un pays de montagnes ; puis il ne porte qu'à 4^m 20 la hauteur de l'entonnoir par lequel on verse dans le tonneau. Les ouvriers vident donc directement la tinette sans avoir recours à une échelle, inconvénient qui augmente leurs embarras et leur fatigue. Lorsqu'il s'agit d'élever des poids, chaque centimètre gagné en moins correspond à une diminution de forces. Il est étonnant que cet abaissement du tonneau par le cintrage n'ait pas été adopté par les agriculteurs qui emploient pour leurs arrosements des tonneaux haut montés, comme ils étaient obligés de le faire avec les anciens essieux en bois. L'orifice de sortie est fermé, non par un robinet, mais par une vanne maniable au moyen d'un levier, ce qui permet d'en régler le débit. Le jet, en tombant, est coupé par une simple planche qui le fait rejaillir en gerbe et rend sa distribution bien uniforme. En avant du tonneau se trouve une place suffisante pour recevoir au besoin un ou deux sacs de grains ou quelques bottes de fourrages ; on peut du reste poser des attelles par derrière et charger encore, de manière à utiliser le voyage d'aller vers la ville.

Le tonneau part avec son seul conducteur, qui se fait aider par un homme de peine de la ville, payé à raison de 10 centimes par tinette. Ce tonneau distribue les matières par arrosement d'après le mode suivant : Durant l'hiver, d'octobre en mars, époque où la végétation est arrêtée, elles sont répandues à l'état de pureté sur des prairies naturelles, laissant aux neiges, aux pluies, aux

brouillards, le soin de les diluer. Dès que la végétation commence, le tonneau est déversé dans des réservoirs d'irrigation, et les matières se trouvent ainsi étendues d'eau sans frais de manipulation. Un mois avant la fauche, toute distribution cesse dans les prairies.

L'engrais est alors répandu sur les jachères prêtes à l'ensemencement d'abord des avoines, puis des sarrasins, etc. Enfin, durant les derniers mois d'été, le tonneau est vidé dans des tas de fumiers déposés dans les champs, pour les semailles d'hiver. J'essaie aussi d'arriver, dans ce service, à la main-d'œuvre la moindre possible : car il n'y a pas de ces manipulations longues et repoussantes qu'exige la fabrication des composts, des poudrettes. De plus, l'engrais se trouve soumis à la déperdition la plus faible possible. Quant aux conditions de transport, ma propriété se trouve à 40 kilomètres de la ville, à laquelle me relie une route impériale. La concession des vidanges m'a été faite à un prix minime, à la condition d'opérer toute l'installation à mes frais. Ces frais peuvent être évalués à 36 fr. par tinette répartis ainsi : plaque, 20 fr.; frais de maçonnerie, traverses, 40 fr.; tinette, 6 fr.

En reprenant la question au point de vue général, reste à étudier quelles sont les limites de distances et de prix d'achat dans lesquelles l'exploitation se trouve économique et avantageuse, question variable, non seulement avec la nature des voies de communication, mais encore avec le genre de culture. J'ai vu en Toscane et en Suisse des cultivateurs allant chercher ces matières à des distances de plus de 30 kilomètres. Cette question de distance se trouve elle-même singulièrement modifiée par les voies navigables et les chemins de fer; et lors-

que l'emploi de ces matières sera devenu général en France, les Compagnies de vidanges des grandes villes pourront envoyer directement leurs tonneaux à la gare ou au port; expédiés de là sur les fermes, ces tonneaux seraient renvoyés par les cultivateurs après avoir été vidés. Dès lors on serait débarrassé de ces dépôts si incommodes dans le voisinage des grandes villes. C'est le seul moyen d'utiliser intégralement la richesse de cet engrais; les villes, les campagnes, les cultivateurs, y trouveraient également leur avantage.

Je termine en appelant l'attention des cultivateurs sur la perte des vidanges dans les fermes. Il devrait y avoir des latrines annexées à chaque fosse à fumier; les matières augmenteraient ainsi la fertilité des engrais d'étable, sans aucun frais de main-d'œuvre.

Il n'est si petit gain qui soit à dédaigner, surtout lorsqu'il ne coûte rien.

VIDALIN.

(Extrait du journal de M. Bartal.)

L'URINE ET SES PROFITS.

En Flandre et en Suisse, sous toutes les étables et écuries, pavées et en pente, il y a des citernes pour recueillir les urines que les litières n'ont pas retenues. Après un séjour plus ou moins long dans ces réservoirs, on les répand sur les champs en forme d'arrosement au moyen d'une voiture semblable à celle des porteurs d'eau. Grâce à cette pratique, les fermiers flamands vendent

sur pied jusqu'à 4,500 fr. l'hectare de lin arrosé par ce liquide dans la saison pluvieuse.

Avec l'urine étendue de deux parties d'eau, les prairies fournissent plusieurs coupes de fourrage vert, et on double facilement la récolte des betteraves.

Dans un hectare, qui, sans ce moyen, ne produisait que 40,000 kilogrammes de racines, on a récolté jusqu'à 87,000 kilog. de magnifiques betteraves.

Ainsi, fermiers et propriétaires, pavez le sol des étables et des écuries, donnez à ce sol une légère inclinaison pour que les urines non épongées par la litière puissent se réunir dans une citerne inférieure, couverte, placée en dehors des bâtiments, c'est votre intérêt à tous.

Les urines ainsi réunies peuvent servir soit pour imbiber les tas de fumier, soit pour arroser directement au printemps les prairies naturelles et artificielles.

Lorsqu'on a observé :

1^o Que chaque homme produit 625 grammes d'urine par jour, soit 226 kilog. par an, c'est-à-dire de quoi engraisser plus d'un are de terrain ;

2^o Que chaque vache en donne 8 kilog. 200 par jour, soit 2,993 kilog. par an, c'est-à-dire de quoi fumer 24 ares ;

3^o Qu'un cheval rend 4,500 grammes d'urine par jour, soit 547 kilog. par an, c'est-à-dire de quoi fertiliser 7 ares ;

On voit quelles pertes énormes chaque fermier éprouve à la fin de l'année par son insouciance.

(Réforme agricole).

LE CHAMP DES INSTITUTEURS.

Instruire les enfants des cultivateurs, leur faire aimer leur état, leur rendre le service de les conserver à l'agriculture, telle est, ce nous semble, l'humble, mais bien utile mission de l'instituteur placé dans une commune rurale.

Si l'instruction qu'on donne au fils du l'aboureur a pour but d'en faire un commerçant ou un industriel, nous comprenons qu'on lui parle commerce, qu'il étudie tout ce qui s'y rattache; qu'en lui montrant les quatre premières règles, on l'exerce à dire ce que coûtent 50 kil. de sucre, 40 mètres de drap ou quelques stères de bois; ces chiffres se graveront dans sa mémoire avec le genre d'affaires qu'on aura pris pour exemple, et plus tard il en fera l'application.

Mais, si l'on veut faire des agriculteurs, ce serait, selon nous, un contre-sens de ne pas baser toute l'instruction primaire sur les opérations agricoles et sur tout ce qui s'y rattache.

L'enfant qui aura lu chaque jour que des céréales cultivées sans interruption sur le même sol l'épuisent, que le jus de fumier en est la partie la plus riche; qui aura additionné et multiplié des rations d'animaux, des quantités de semences ou de produits, retiendra malgré lui les principes les plus saillants, il les appliquera nécessairement lorsqu'il sera fermier, et, comme toutes ses idées auront été tournées vers l'agriculture, il ne pensera plus à quitter l'état de son père.

Ainsi, donner une éducation professionnelle aux enfants du cultivateur, multiplier la main-d'œuvre et se

mettre en état de la rétribuer plus largement, est, comme nous l'avons dit tout récemment, le seul moyen d'éviter l'émigration des habitants des campagnes vers les villes, disposition qui mine petit à petit notre société.

L'instituteur peut-il enseigner l'agriculture sans s'en occuper lui-même ? N'est-il pas indispensable qu'un intérêt direct l'attire de ce côté, l'attache au sol en quelque sorte ? Est-il possible de donner une idée exacte d'une chose qu'on n'a jamais vue ? je ne le pense pas ; car on tombera tout naturellement dans des descriptions fatigantes, qui peindront difficilement ce que l'on voudra décrire.

Des betteraves, des carottes à collet vert, du froment à longs épis, de la luzerne ou des choux branchus analysés avec tous leurs caractères scientifiques seront difficilement reconnus, si on ne les a pas eus sous les yeux, et il arrivera probablement qu'on prendra les carottes pour des panais, ou la luzerne pour une nouvelle espèce de trèfle. Ceci me semble aussi vrai pour l'agriculteur, qu'il est reconnu qu'un botaniste ayant étudié tous les systèmes, lu toutes les descriptions des plantes, serait fort embarrassé pour en nommer quelques-unes, s'il n'avait jamais herborisé.

Destiné à vivre au milieu des cultivateurs, l'instituteur sera promptement aimé, estimé dans sa commune, et si je peux m'exprimer ainsi, il aura promptement des racines dans le pays, s'il sait s'intéresser aux cultures des fermiers, s'il leur donne de bons conseils sur les labours, les fumiers, les fourrages, etc. En sera-t-il de même s'il leur parle des problèmes les plus difficiles à résoudre, des plus hautes montagnes de la terre ou de l'histoire des Grecs et des Romains ? Nous ne le pensons

pas ; cependant, comment l'instituteur parlera-t-il agriculture s'il n'en a jamais appliqué les principes ? Il lui faut donc un champ à cultiver.

Mais, dira-t-on, que peut-il faire d'un hectare de terre, par exemple ? Ce sera trop grand pour un jardin et trop petit pour une exploitation agricole. Il est bien certain que sur cette petite étendue, on ne pourra faire usage de tous les instruments perfectionnés, nourrir du bétail de différentes races et tenter de grandes améliorations agricoles. Mais prenons quelques ares de ce champ, convertissons-les en jardin potager, dont les plates-bandes recevront même quelques fleurs. Ayons des arbres fruitiers bien dirigés, une pépinière convenablement tenue, des légumes de bonnes espèces subvenant largement aux besoins du petit ménage.

Des porte-graines, de belles espèces de betteraves, de choux, de carottes, etc., dont les produits seraient vendus dans le pays, rendraient encore service à l'agriculture et amélioreraient la position de l'instituteur.

Puis, sur le reste du champ, un assolement régulier servirait de démonstration et appuierait les leçons ou les lectures agricoles faites aux enfants.

Le gros travail de labourage serait exécuté, moyennant une légère rétribution, par les fermiers voisins ; le fumier d'une vache et le produit des latrines recueilli avec soin suffiraient grandement pour engraisser le champ et le jardin.

L'instituteur qui dirigerait convenablement ce travail, y trouverait avantage matériel ; sa position morale serait aussi améliorée, car il serait heureux de visiter son jardin, son champ, sa vache, de consommer dans son ménage des produits qu'il aurait obtenus par son travail et

par son intelligence. Enfin, je le répète, il tiendrait au pays, on tiendrait à lui et il serait de la grande famille agricole.

Devrait-on se montrer d'abord très-exigeant? Je ne le pense pas, car tout ceci ne peut se faire sans quelques fausses manœuvres; tout ne peut réussir du premier coup, et on sait, pourvu qu'on ait cultivé, qu'il est très-facile de faire des fautes en agriculture.

Ceux qui voudraient un résultat immédiat se tromperaient gravement, car les améliorations sont lentes, les choses nouvelles dans un pays rencontrent des contradicteurs sans nombre, et ce n'est qu'après un assez long temps qu'on apprécierait tous les bienfaits d'une semblable mesure.

L'état d'instituteur exige un grand dévouement; il est fort peu rétribué, et, certainement, toutes les personnes qui se sont occupées d'instruction comprendront, j'en suis convaincu, que les doux et attrayants travaux du jardinage et de la culture peuvent seuls dédommager des ennuis et des petites tracasseries qui suivent cette position.

Si l'enseignement agricole doit être une charge de plus pour l'instituteur, sans qu'il ait l'espoir d'en retirer quelque profit; si, après avoir été inspecté par l'Université, par le conseil municipal, il l'est encore par une commission spéciale; si l'obtention d'une médaille est le seul résultat qu'il se propose, nous pensons que le but sera difficilement atteint.

Il faut que l'agriculture soit pour l'instituteur qui se distinguera une amélioration dans sa position.

Si les instituteurs doivent appliquer les connaissances du jardinage qu'on leur donne à l'Ecole normale, et cela

est très-facile à faire, parce que partout un jardin peut être joint à la maison d'école, qu'on étende cet enseignement; si l'agriculture peut avoir son application, que les leçons d'agriculture théorique et pratique soient maintenues; mais si, après avoir suivi pendant deux années ces leçons, les instituteurs ne doivent faire ni agriculture ni jardinage, je crois inutile de conserver ces deux cours, et, pour mon compte, je regretterais le temps que je consacre aux élèves-maîtres de l'Ecole normale, et cette école ferait, en les continuant, une dépense inutile.

J. BODIN.

(Extrait du JOURNAL D'AGRICULTURE d'Ile-et-Vilaine).

. HERSAGE DES CÉRÉALES.

En mars et avril, le hersage des céréales est une opération que nous ne saurions trop recommander.

Quelques explications et quelques faits pourront convaincre les agriculteurs qui n'ont pas encore essayé les hersages et donner plus de confiance à ceux qui ne les ont encore faits qu'avec une trop grande réserve.

Certainement le hersage des blés, des avoines, des seigles, n'est pas le remède à tous maux. Il ne donnera pas de fertilité au sol trop maigre pour produire du froment; mais il activera partout la végétation et facilitera la destruction des mauvaises herbes.

Cet hiver, les fortes gelées ne nous sont pas venues en aide pour ameublir la surface du sol et détruire cette multitude de petites plantes qui, si nous n'y prenons

garde, abattront nos froments, pour peu que les pluies de mai viennent favoriser leur végétation.

Aussitôt donc que la terre sera bien ressuyée, par un temps doux et beau, hersons *vigoureusement* nos froments. Commençons par les terres légères et finissons par celles qui sont argileuses et froides.

Si la terre est soulevée, trop meuble à la surface, faisons précéder la herse d'un fort rouleau.

Le froment aime une terre approfondie par les labours mais un peu serrée.

Le hersage devra être énergique ; exécuté avec crainte, c'est un travail manqué, et on aura fait plus de mal que de bien, car les animaux auront passé sur le champ sans produire le résultat qu'on attend d'un bon hersage, c'est-à-dire l'ameublissement de la surface du sol et l'arrachage des herbes naissantes.

Le froment bien enraciné au printemps est une herbe dure et qui s'arrache plus difficilement que les autres plantes, si ce n'est celles de la même famille, telles que le chiendent et l'avoine bulbeuse.

Thaër a dit en parlant du hersage : « Il faut se livrer » à cette opération sans aucune de ces craintes dont, la » première fois, on aura beaucoup de peine à se défendre. Si, après cela, le champ a toute l'apparence » d'avoir été semé récemment, de sorte qu'à peine on y » aperçoive une feuille verte et qu'on n'y voie autre » chose que la terre, c'est alors que l'opération a le » mieux réussi. »

Il y a bien longtemps, j'avais un petit champ semé en froment qui, au printemps, avait une si mauvaise apparence que je résolus de le remplacer par de l'orge. La terre était assez meuble, il ne me sembla pas nécessaire

de donner un labour. L'orge fut semée, enterrée par deux vigoureux traits de herse et le froment sembla détruit. Quelque temps après, il reparut, ses tiges devinrent fortes, nombreuses, et à la récolte il dominait l'orge.

Je me souviens aussi d'une planche de froment sur laquelle on avait passé avec des herses et des rouleaux pour aller semer de l'orge et de l'avoine dans un autre champ. On regardait cette planche comme perdue, tant elle avait été roulée et hersée; à l'époque de la récolte, ce fut la plus belle.

Il y a quelques années, j'avais deux hectares de froment semé sur trèfle, tellement misérable que je résolus de le détruire pour semer du froment de printemps. Les brins étaient nombreux, mais grêles, maigres et durs comme des herbes desséchées.

Le soir, la destruction était décidée, l'extirpateur était préparé et quatre bœufs devaient exécuter le lendemain matin ce sacrifice. Tourmenté de cette idée, je me levai de bonne heure et j'allai revoir mon champ avant l'arrivée de l'attelage. Le temps était doux, chaque petit brin de froment avait une goutte de rosée à son extrémité et il semblait moins mauvais que la veille. Je changeai d'avis, je me décidai à faire rouler fortement pour briser quelques mottes, puis à herser énergiquement, pensant qu'il serait encore temps, quinze jours plus tard, de labourer et de faire de l'orge.

Le travail fut exécuté vigoureusement, comme on le fait lorsqu'on ne compte plus sur une récolte. Quatre bœufs sur un énorme rouleau passèrent les premiers, puis quatre autres bœufs avec une forte herse Valcourt terminèrent le travail. Il était si complet que les char-

retiers prétendaient qu'ils avaient fait la moisson. Quinze jours après, le froment reparaissait, et à la récolte c'était le plus beau.

Voyons pourquoi ce hersage est souvent si efficace. Un brin de froment arraché avec précaution nous aidera beaucoup à l'expliquer.

Ordinairement, nous trouverons une touffe de racines à la profondeur où le grain a été semé. C'est, si je peux parler ainsi, la racine d'hiver placée à l'abri des grands froids et faisant vivre la plante pendant la saison rude. Puis, lorsque le temps est devenu doux et qu'il n'y a plus rien à craindre, une couronne de racines se développe au collet de la plante et vient à la surface du sol absorber les sucres nourriciers préparés par l'air, l'air lui-même, les petites pluies et les rosées si bienfaisantes en cette saison.

Mais la terre est dure, il s'est formé une croûte impénétrable à l'air, à l'eau, et le froment languit alors dans la meilleure terre. Le coup de herse qui brise cette surface, qui ameublisse le sol, qui donne accès à l'air, à l'humidité et facilite le développement des racines coronales, doit donc être une opération excellente, je dirai même indispensable.

Répetons en terminant : le hersage n'est pas le remède à tous maux ; il ne fera pas revenir de mort à vie un froment semé sur un sol maigre ; je dirai même que j'ai hersé de mauvais froments qui ne sont jamais devenus beaux ; mais je peux assurer que presque toujours on obtiendra par le hersage des résultats merveilleux.

J. BODIN.

(Extrait du JOURNAL D'AGRICULTURE d'Ile-et-Vilaine).

TRAVAUX
DES
SOCIÉTÉS D'ARRONDISSEMENT ET COMICES CANTONAUX

Pendant l'année 1859.

**Comice agricole et viticole de l'arrondissement
d'Auxerre.**

Ce Comice n'a encore publié qu'un Bulletin, qui contient les travaux de ses membres pendant la première période de son existence 1857-1858.

On y remarque un travail de M. Armand Bonnaut sur les différentes races de porcs élevées dans l'arrondissement.

Trois races y sont en présence : celle de la Puisaie, à côtes plates, haute sur jambes, tardive à l'engraissement, la plus recherchée des habitants des campagnes ; les Hampshire, connus en France sous les noms vulgaires de cochons chinois, anglo-chinois, cochons noirs, cochons du Cap, cochons de Siam, et encore plus particulièrement sous la dénomination de cochons de Tonkin, dont le croisement avec la race de Puisaie produit les *mâtinés* ; enfin la race New-Leicester que l'expérience a déjà proclamée comme donnant la viande au meilleur marché, eu raison de son aptitude à un prompt engraissement. M. Bonnaut ne se montre pas exclusif. Il signale les caractères distinctifs, les défauts et les qualités de chacune de ces races. Et il se pose cette question : A laquelle de ces races donner la préférence ?

M. Bonnaut pensant que, pour la résoudre et vaincre les préjugés des éleveurs, il n'y a qu'une marche à suivre, celle des expériences, a proposé au comice de décider qu'il serait fait, dans l'arrondissement, sous la surveillance d'une Commission, des expériences comparatives entre les trois races de porcs dont il s'agit.

Le rapport de la Commission désignée pour l'examen de cette proposition, a conclu à son adoption, et deux membres, MM. Mangin, d'Hauterive, et Gaillard, de Chemilly, ont offert au Comice de se charger du soin des expériences comparatives conseillées par M. Bonnaut.

M. Fabien Rapin a entretenu le Comice d'une nouvelle méthode de culture de la vigne appliquée par son père à la Métairie-Foudriat.

Voici son mode de plantation :

« On plante deux perchées éloignées l'une de l'autre, comme à l'ordinaire, de 0^m 80 à 0^m 83, puis on laisse un espace de 2^m 40; on plante à cette distance deux autres perchées, puis on laisse un espace libre de 2^m 40, et ainsi de suite.

» Il se trouve de cette manière moitié moins de perchées que si l'on suivait la méthode ordinaire. Les pisseaux sont supprimés et remplacés par deux ou trois fils de fer; deux pour le gamet, trois pour les autres plants. Les ceps de gamet sont plantés un peu plus rapprochés l'un de l'autre qu'on ne le fait habituellement; pour les autres plants, la distance reste la même. Les talles ne doivent pas être plus allongées qu'à l'ordinaire, mais elles doivent être plus nombreuses et suffisamment espacées de manière à former un treillage continu. Dans les vignes plantées dans le sens du nord au midi, il faut que les deux perchées qui forment comme deux longues

treilles aient leurs raisins exposés en dehors, l'une au levant, l'autre au couchant et du côté du grand espace libre pour avoir plus d'air et de soleil. Quant aux vignes plantées dans une direction tout à fait différente, il faut chercher la disposition la plus convenable et placer les fils de fer en conséquence.

» Lorsqu'une vigne ainsi établie commencerait à perdre sa vigueur, rien ne serait si simple que de la renouveler par un provignage général. On coucherait tous les ceps d'une perchée à 0^m 80 à gauche et tous les ceps de l'autre à 0^m 80 à droite, et leur disposition se trouverait exactement la même qu'auparavant. Seulement le milieu de l'espace qui séparait les deux perchées serait le milieu du grand espace libre. »

Ce système lui semble devoir présenter plus d'un avantage, au point de vue des frais de culture, de l'abondance et de la qualité des produits, de la facilité qu'on aurait d'employer la charrue pour les façons, de cultiver des plantes sarclées dans les grands intervalles des perchées au moins jusqu'à l'époque de la fumure de la vigne, etc.

M. Fabien Rapin n'avait encore aucun résultat à signaler, mais il tiendra le Comice au courant de ses expériences.

M. Vincent a communiqué au Comice ses observations sur une opération pratiquée par lui, le cylindrage de la vendange, et qui lui a donné les meilleurs résultats. L'usage des fouloirs mécaniques, pour écraser la vendange, est à ses yeux un véritable progrès.

L'instrument se compose d'un bâtis en bois pouvant

se placer sur une cuve et supportant deux cylindres cannelés en bois ou en fonte.

Ces deux cylindres, dont l'écartement est combiné de façon à empêcher le broiement des rafles et pépins, sont mis en mouvement à l'aide d'une manivelle et alimentés par une trémie dans laquelle on verse la vendange.

Quelques minutes suffisent pour en cylindrer une pièce.

Avec ce système, tous les grains sont écrasés et la coloration est beaucoup plus intense, parce que la partie colorante qui tapisse les parois intérieures de la grume est extraite en entier.

La vendange, ainsi broyée, forme dans la cuve une masse compacte, parfaitement homogène, condition indispensable pour obtenir une fermentation prompte et simultanée.

M. Poitout, instituteur à Toucy, a fait des essais de distillation du sorgho. Il a voulu surtout s'assurer s'il était facile de faire, avec un alambic ordinaire, avec peu de préparation et à peu de frais, de l'eau-de-vie de sorgho aussi bonne au moins que l'eau-de-vie de marc ordinaire.

Il pense avoir réussi.

Au commencement d'octobre, il a cueilli les tiges de sorgho, et, après les avoir débarrassées de leurs feuilles et panicules, il les a coupées en rondelles d'un à deux centimètres, en les hachant avec un couperet. Les cannes ainsi préparées ont été mises dans une tonne où déjà se trouvait de la drèche délayée dans de l'eau tiède. Il a bien brassé le tout d'abord dans de l'eau chaude et ensuite dans de l'eau bouillante. Chaque fois, il avait

soin de brasser au moins un quart d'heure. Plus le brassage est prolongé, plus le liquide est sucré. Avant de mettre la levure de bière, il a ramené le liquide à la température de 20 à 25° par une addition d'eau froide. La levure ajoutée, la fermentation s'est établie en quelques heures.

La fermentation terminée, il a distillé deux fois dans un alambic ordinaire et deux autres fois dans un petit alambic, mais de forme commune.

En résumé, voici le rendement exact de chacune de ses quatre opérations :

1° 11 kilogrammes ont donné 1 litre d'eau-de-vie à 20°; à peu près 5 litres d'eau pour 1 kilog. de sorgho lors de la fermentation.

2° 21 kilogrammes ont donné 2 litres à 19°; beaucoup d'eau pour la préparation.

3° 24 kilogrammes ont donné 2 litres à 20°; beaucoup d'eau pour la préparation — sorgho cueilli bien avant la maturité; fermentation incomplète.

4° La quatrième expérience a été divisée en deux parties pour la fermentation et la distillation :

11 kilogrammes ont donné 2 litres moins un verre ordinaire; 3 litres d'eau par kilog. pour la préparation; fermentation bien complète.

9 kilogrammes ont donné un bon litre à 20°; 2 litres d'eau par kilog. pour la préparation; fermentation moins complète que précédemment.

Société d'agriculture de Joigny.

Cette société n'a encore publié que le bulletin du premier trimestre de 1859. Dans sa séance du 25 avril, elle a pris une résolution qu'on ne saurait trop louer.

« Considérant que, dans les campagnes, les femmes ont une part importante dans les travaux agricoles ;

» Que les succès obtenus par les cultivateurs dans leurs exploitations, sont dûs, le plus souvent, à l'intelligence, au savoir-faire de la maîtresse de maison ;

» Que si, de nos jours, il importe que le cultivateur soit initié aux saines théories de l'agriculture et de l'économie rurale, il est également rationnel que la femme, qui doit seconder les vues de son mari, le suppléer même au besoin, à qui, gardienne vigilante du foyer domestique, incombent des devoirs et des soins multiples, reçoive, avec une éducation religieuse, morale et intellectuelle, des notions d'économie agricole, particulièrement en rapport avec son sexe ;

» Considérant que, comme les jeunes gens, les jeunes filles tendent à désertir les campagnes pour chercher dans les villes des occupations qu'elles supposent plus agréables et plus lucratives ; que ce fait dont se préoccupent, avec raison, les hommes sérieux, doit avoir des conséquences fâcheuses pour les familles et pour la société ;

» Et dans le but d'être utile à l'agriculture, et de servir les intérêts moraux et matériels des populations rurales, »

La Société d'Agriculture de Joigny a décidé qu'elle décernerait un prix d'une valeur de 300 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage d'économie agricole, non encore publiée, à l'usage des écoles de filles.

Comice agricole d'Ancy-le-Franc.

COMPTE-RENDU

*présenté par M. MONTANDON, secrétaire, à la séance publique
de Ravières, le 18 septembre 1859.*

Messieurs,

Le compte-rendu que M. le Président du Comice agricole d'Ancy-le-Franc m'a chargé de vous présenter aujourd'hui, doit embrasser les travaux de votre Comice depuis le dernier concours, c'est-à-dire depuis le 20 septembre 1857.

Je ne me dissimule point l'importance et les difficultés que peut m'offrir cette tâche; mais la bienveillance dont vous m'avez constamment honoré me la rendra plus facile.

Depuis l'époque de sa fondation, votre Comice a constamment tenu ses concours à Ancy-le-Franc, chef-lieu de sa circonscription. Chaque année, la nature et l'importance des primes qui ont été offertes, y ont amené un nombre assez considérable de concurrents, et l'affluence toujours croissante des spectateurs a puissamment contribué à rehausser l'éclat de ces fêtes agricoles.

Votre Comice a souvent exprimé le regret de voir les propriétaires et les fermiers des communes en amont de Nuits rester complètement étrangers à vos concours, sans autre motif, sans doute, que celui de la distance qui les sépare du chef-lieu de canton. Cette considéra-

tion aurait suffi pour déterminer votre Comice à tenir de temps en temps ses concours dans un lieu plus rapproché de ces communes. Cette idée, émise par l'un des membres de votre Comice, a été vivement accueillie par vous, Messieurs, et dès lors le choix du lieu du concours était fixé. C'était *Ravières*. Par vos honorables collègues de cette commune, vous aviez acquis la certitude que votre proposition serait acceptée avec reconnaissance par tous les habitants de Ravières; aussi est-ce avec une vraie satisfaction que vous y êtes venus aujourd'hui planter votre bannière.

L'hospitalité franche et pleine de courtoisie qui vous a été offerte, les démonstrations toutes sympathiques dont vous avez été l'objet, tant de la part des autorités locales que de la population tout entière, montrent, à l'évidence, que vous ne vous étiez point trompés, et sont, je crois, de nature à vous engager à y revenir.

La Société centrale de l'Yonne ayant décidé qu'elle tiendrait son concours annuel de 1858 à Tonnerre, vous avez décidé, à la séance générale du 16 août 1857, que le Comice agricole d'Ancy-le-Franc n'aurait pas de concours particulier en 1858, et que les fonds provenant des subventions qui lui sont accordées seraient offertes à la Société centrale pour créer des primes spéciales aux concurrents de l'arrondissement de Tonnerre.

La pensée de votre Comice a été partagée par toutes les Sociétés agricoles de l'arrondissement et très bien accueillie par la Société centrale. Vous avez ensuite nommé des délégués chargés de représenter le Comice aux séances qui ont eu lieu à Tonnerre pour régler tout ce qui était relatif au concours; et si nous ne craignons de blesser la modestie de vos délégués, nous nous étien-

drions davantage pour montrer avec quel zèle ils ont rempli la mission que vous leur avez confiée.

Messieurs les délégués ne se sont point bornés à la réglementation du concours, ils ont recherché avec soin les concurrents de toute nature qui pouvaient avoir des droits aux encouragements de la Société centrale ; il est vrai que vous les avez puissamment secondés par les renseignements que vous leur avez fournis et surtout par la décision que vous avez prise de supporter tous les frais de transport des animaux et des produits au concours de Tonnerre.

Tant d'efforts et de zèle ne pouvaient rester sans succès, et la distribution des prix qui a suivi le concours de la Société centrale, a été pour le canton d'Ancy-le-Franc un véritable triomphe.

Sur 26 nominations, il a obtenu :

Neuf premiers prix,
Cinq seconds prix,
Un troisième prix,
Deux quatrièmes prix,
Et neuf mentions honorables.

Au premier rang doivent figurer la prime de 400 fr., décernée à M. Beau, de Fulvy ; celle de 200 fr., décernée à M. Beau, de Sambourg, pour l'excellente direction de leurs exploitations, et les primes décernées à MM. Thierry Antony et Beau, de Fulvy, pour le bon emploi des engrais liquides.

Ces prix, qu'on peut appeler *primes d'honneur*, doivent autant flatter le Comice que les agriculteurs qui les ont méritées. Ne devons-nous pas être fiers, en effet, de posséder dans notre Comice des praticiens aussi distingués et d'avoir dans notre canton des exploitations ,

qui, par leur bonne tenue, ont été jugées dignes de figurer au premier rang parmi les meilleures exploitations de l'arrondissement de Tonnerre?

Les animaux de la race ovine, présentés au concours, ont aussi été parfaitement appréciés et y ont obtenu deux premiers prix, deux seconds et plusieurs mentions honorables.

Les serviteurs agricoles et les gardes-champêtres du canton n'ont pas été moins bien partagés.

Un premier prix a été accordé à Pierrette Paillot, d'Argenteuil.

Un deuxième prix à Louis Bizot, de Villiers-les-Hauts.

Un quatrième prix à Louise Locquin, de Fulvy.

Un premier prix à Jolibois, d'Argenteuil, vieillard plus qu'octogénaire, qui remplit encore aujourd'hui ses fonctions de garde-champêtre avec un zèle, une vigilance extraordinaires.

Enfin, un premier prix a été décerné à Référine Parmentier, bergère communale à Sambourg.

Vous connaissez déjà cette intéressante jeune fille, Messieurs, pour l'avoir couronnée dans votre concours de 1857. C'est la prime que vous lui avez accordée autant que ses bons services qui l'ont recommandée à l'attention de la Société centrale.

Les renseignements que le Comice a fournis sur la conduite et le dévouement dont cette pauvre orpheline a fait preuve en plus d'une circonstance, ont si vivement touché M. le Préfet de l'Yonne, qu'il a voulu lui donner un témoignage particulier de sa satisfaction en ajoutant à la prime qui lui était décernée un livret de caisse d'épargne. Nous ne dirons rien de plus de cet acte de munificence et de charité, car nous craindrions d'en dimi-

nuer le prix. Réféline a reçu de la nature le sentiment du devoir ; espérons, Messieurs, qu'elle possède aussi celui de la reconnaissance, et qu'elle n'oubliera jamais le nom du magistrat dont le cœur généreux est venu au secours de son infortune.

L'entente et la bonne harmonie qui n'a cessé d'exister entre les différentes Sociétés agricoles de l'arrondissement relativement au concours départemental, les excellents résultats qu'on en a obtenus, ont suggéré l'idée d'une organisation nouvelle, d'une union permanente entre ces diverses Sociétés et dont le principal but serait d'organiser des concours d'arrondissement, de deux en deux ans. Prochainement, Messieurs, vous aurez à examiner cette grave et importante question.

Les brillants succès du canton d'Ancy-le-Franc au concours départemental, ne sont pas les seuls que votre Comice ait eu à enregistrer depuis le dernier concours. Les concours régionaux de Blois et d'Auxerre étaient des occasions dont nous devons profiter pour soutenir la renommée de nos produits agricoles et principalement de nos laines. Votre Comice a favorisé et encouragé autant qu'il l'a pu ces exhibitions, ces grandes luttes agricoles, desquelles vous êtes encore sortis avec honneur.

Deux médailles d'argent et une médaille de bronze ont été accordées aux laines du canton. Une exposition de miel vous a aussi valu une médaille de bronze.

Un prix de quatrième ordre a été décerné aux animaux de race porcine, exposés par M. Antony Thierry.

Nos animaux de race ovine ont eu, il est vrai, moins de succès. Mais nous nous permettrons de faire, au sujet de ces concours, une observation qui peut trouver placé dans ce compte-rendu.

Loin de nous la pensée de critiquer en aucune façon l'organisation des grands concours. Ils ont produit et peuvent encore produire de grands résultats. On y prime de magnifiques animaux, il est vrai, mais à quoi servent ces primes, en réalité, si ce n'est à gonfler la bourse ou d'un grand propriétaire ou d'un riche financier, pour qui les sacrifices d'argent ne sont rien? tandis que le *petit propriétaire*, le *modeste fermier*, les vrais agriculteurs en un mot, font des sacrifices énormes, eu égard à leurs ressources, sans jamais pouvoir prétendre au moindre encouragement. De telle sorte qu'on encourage ceux qui n'ont pas besoin de l'être, et qu'on éloigne des concours ceux qui ont besoin d'être stimulés.

J'aurais passé plus rapidement sur cette idée, Messieurs, si elle n'avait point servi de base à la rédaction de votre programme.

Le programme du concours de Ravières occupe une place importante dans les travaux de votre Comice. La Commission que vous avez chargée de le préparer en a fait l'objet d'une étude sérieuse.

Après avoir constaté que, malgré les importantes primes offertes indistinctement à tous les cultivateurs et pour toutes les parties qui se rattachent à l'agriculture, un grand nombre de cultivateurs, formant en quelque sorte une classe à part, étaient restés, si l'on ne peut dire indifférents, du moins étrangers aux concours. Cette classe comprend les *petits propriétaires ou fermiers*; c'est-à-dire ceux mêmes qui ont le plus besoin des encouragements du Comice.

Les succès que votre Comice avait obtenus en suivant toujours sa même manière d'agir, étaient si encourageants, qu'on était en droit de se demander si, en

modifiant le mode en vigueur, on ne s'engageait pas dans une fausse route. Mais les intérêts de l'agriculture ont parlé plus haut que ceux des concurrents, et vous avez résolu d'appeler à vos concours les petits propriétaires ou fermiers au même titre et avec les mêmes avantages que les propriétaires ou fermiers des grandes exploitations. Les concurrents ont donc été divisés en deux catégories bien distinctes : à la première catégorie, vous offrez des médailles ; à la seconde, des primes en argent. Ce mode d'opérer a l'immense avantage d'attirer dans nos concours une classe intéressante de concurrents qui n'osaient y paraître, sans cependant éloigner ceux d'un ordre supérieur, puisque toutes les primes d'honneur leur sont réservées.

L'importante prime offerte à l'exploitation la plus étendue ayant été accordée en 1856 devait, d'après une décision antérieure, figurer au programme du concours de 1859.

Le travail de la Commission que vous avez chargée de la visite des exploitations a une telle importance, qu'il n'est pas sans utilité d'en rappeler ici les points principaux.

Votre Commission s'est livrée à un examen consciencieux et détaillé des trois domaines qu'elle avait à visiter. Elle a recherché le cultivateur le plus laborieux, le moins routinier, le plus intelligent, le plus économe de temps et de main-d'œuvre, enfin celui dont les terres sont dans le meilleur état de culture, et qui a obtenu les résultats les plus avantageux, eu égard à la qualité des terres de son exploitation. Elle ne s'est pas bornée à un examen d'ensemble, elle est descendue dans les moindres détails et, pour arriver à un classement aussi équitable que

possible, elle a établi des comparaisons entre les diverses branches de culture, les produits de toute espèce, le nombre de têtes de bétail comparativement à l'étendue totale de l'exploitation. La Commission a constaté avec regret que dans les trois exploitations qu'elle a visitées, les fumiers ne sont pas parfaitement aménagés, que le purin s'épanche dans les cours ou s'y évapore en pure perte pour l'agriculture. Cette raison seule a déterminé votre Commission à vous proposer de ne pas accorder *la médaille d'or* portée au programme, attendu que cette prime d'honneur doit être réservée aux exploitations d'élite, que le Comice peut désigner comme modèles aux cultivateurs.

Tout en plaçant l'exploitation de M. Chavillot, fermier à Marnay, commune de Nuits, en première ligne, la Commission a cependant reconnu que les deux autres méritaient aussi des encouragements.

Le fermier Chavillot ne se recommande pas seulement par sa conduite, par l'intelligente direction qu'il donne à son exploitation; si la mort n'était venue frapper coup sur coup sur ce qu'il avait de plus cher et lui enlever, avec ses joies terrestres, ses plus fidèles compagnons de labeur, ses quatre enfants, qu'il avait élevés pour l'agriculture, vous auriez la satisfaction de lui décerner aujourd'hui une récompense d'un ordre non moins élevé que celle qu'il a méritée.

M. Deport aîné, de Ravières, a soumis à votre Comice plusieurs mémoires que vous avez dû examiner.

Le premier de ces mémoires traite spécialement du choix des animaux de boucherie, et le second du transport de ces mêmes animaux à l'abattoir et des mesures à prendre pour que les veaux ne soient pas livrés trop

jeunes à la consommation publique. Votre Comice a apprécié autant qu'il l'a pu le mérite des observations de M. Deport, mais cette question sortant entièrement du but que vous vous êtes proposé, le Comice n'a pu mieux accueillir ces mémoires qu'en les adressant à M. le Préfet, et exprimant le vœu qu'il intervienne un règlement général pour le commerce de la boucherie.

Le troisième mémoire de M. Deport, traitant de la *castration des vaches et de ses effets*, avait pour le Comice un intérêt plus direct. Aussi avez-vous chargé une commission spéciale de l'examen de cette intéressante opération, tant au point de vue de la production agricole qu'à celui de l'alimentation publique.

Cette question n'est plus un problème pour nous, Messieurs; les premières expériences tentées par MM. Deport et Faillot, de Nuits, avec l'intelligent concours de votre honorable collègue, M. Simon, remontent au mois d'avril 1858. Le succès le plus complet a toujours suivi leurs opérations, et, depuis cette époque, M. Faillot, qui a poursuivi avec ardeur son entreprise, a recueilli des avantages que plus d'un cultivateur serait jaloux d'obtenir. — Il résulte des termes mêmes du rapport de votre Commission, que l'opération de la castration pratiquée sur les vaches laitières après le cinquième ou le sixième vêlage, a pour effet d'augmenter la production du lait en même temps qu'elle prédispose peu à peu l'animal à l'engraissement.

En outre, il est constaté que non seulement le lait est plus abondant chez les vaches castrées, que l'engraissement est plus facile, plus complet, mais que le lait et la viande contiennent beaucoup plus de parties nutritives. De tels avantages étaient de nature à fixer l'attention de votre

Comice, et, pour témoigner sa satisfaction à MM. Fail-
lot et Deport des services que leurs expériences peuvent
rendre à l'agriculture et à la société tout entière, il a
accordé à chacun d'eux une récompense particulière.

Une autre proposition, suggérée on quelque sorte par
des besoins réels, vous a été soumise par l'honorable
M. Antony Thierry. Elle a pour objet l'obligation du li-
vret pour les serviteurs agricoles. La multiplicité et l'im-
portance des matières que vous avez eu à étudier, ne
vous ont pas permis d'examiner complètement cette
question, mais votre Comice sera bientôt en mesure de
soumettre cette proposition à la sanction de l'Adminis-
tration supérieure.

Deux fois depuis notre dernier concours, nos terres
se sont couvertes de belles et riches récoltes. Celle de
1858 surtout a été excessivement abondante. Il semble
que la Providence, après nous avoir fait passer par les
dures épreuves de plusieurs années successives de di-
sette, ait voulu, en une seule fois, nous montrer jusqu'où
pouvait aller sa munificence.

Le consommateur s'est réjoui, et, j'aime à le croire,
s'est montré reconnaissant de l'abondance qui venait le
tirer de l'état malheureux où l'extrême cherté des den-
rées alimentaires l'avait réduit.

En a-t-il été de même du producteur? Non. Le prix
vraiment exorbitant des matières nécessaires à la vie,
devait naturellement amener l'augmentation des salai-
res, et lorsque l'abondance est venue abaisser subite-
ment le prix des céréales, le prix de main-d'œuvre est
resté le même, et le cultivateur, quoique comblé de
biens, n'a plus trouvé dans ses produits la rémunération
de ses frais et de son travail. Dans sa sollicitude, le

Gouvernement a tenté des mesures qui devaient faire droit aux réclamations bien fondées des agriculteurs.

Votre Comice s'était déjà mis à l'œuvre pour étudier cette sérieuse question du commerce des céréales, mais le Gouvernement ayant déclaré qu'il ne prendrait aucune décision pour le maintien ou la suppression de l'échelle mobile avant d'avoir consulté les Sociétés agricoles, votre Comice a dû ajourner cette question. Cependant, quelque controversée qu'elle soit, je crois ne pas être indiscret en déclarant que l'opinion unanime des membres de votre Comice est pour le maintien d'une sage et puissante protection.

Depuis longtemps déjà, vous déplorez les difficultés que rencontrent les cultivateurs pour se procurer les bras que réclament les travaux des champs. Constamment nous voyons les jeunes gens de nos villages quitter leur pays pour aller augmenter la foule qui encombre les grandes villes. Il est louable, sans doute, de chercher à augmenter son bien-être matériel ; mais est-ce bien cette idée qui parle au cœur de ces insensés ? Non ; le goût du luxe et des plaisirs, nous n'osons dire de la débauche, est le seul mobile qui leur fait dédaigner ou la pioche ou le manche de la charrue. Les pères de famille, aussi peu clairvoyants que leurs enfants, éprouvent une sorte de vanité secrète en revoyant leur fils vêtu d'un bel habit. Mais s'ils pouvaient se poser cette simple question : *Est-ce bien mon fils que je revois ?* Leur conscience leur répondrait : *Non, tu n'en a plus que l'écorce.*

On s'alarme avec raison de cet entraînement qui croît de jour en jour et qui semble devoir croître encore. C'est un torrent contre lequel on oppose de vains efforts. Chaque année, votre Comice a offert des primes aux

bons serviteurs ou valets de ferme. Il a pris sous son patronage ces fidèles auxiliaires de l'agriculture ; il a relevé autant qu'il l'a pu leur condition ; ses encouragements ne leur ont jamais manqué, et aujourd'hui même vous aurez le bonheur de récompenser des serviteurs qui ne sont pas recommandables seulement par de longs et d'excellents services, mais encore par une moralité, une conduite exemplaires et un dévouement inébranlable aux intérêts de leurs maîtres.

Puissent leurs jeunes camarades, en les voyant tout à l'heure monter les degrés de cette estrade, ambitionner aussi l'honneur de mériter un jour vos récompenses.

C'est encore dans le même but que vous avez rétabli à votre programme la prime que déjà, en 1849, vous avez offerte au cultivateur père de famille qui aurait consacré trois fils au moins à la noble profession de cultivateur. Espérons que votre voix sera entendue et que les populations du canton d'Ancy-le-Franc comprendront que la belle vallée de l'Armançon est une riche mine d'or où chacun peut puiser à pleines mains, et qu'il est insensé de courir au loin pour trouver le bien-être quand la Providence nous a fourni les moyens de nous le procurer sans sortir de chez nous.

Enfin, Messieurs, depuis le jour de sa fondation, votre Comice a constamment poursuivi sa marche progressive. Il n'a jamais perdu de vue le but de son institution ; le calme et la bonne harmonie ont toujours présidé à vos réunions, et la plus grande sympathie a constamment existé entre tous ses membres.

Nous n'oublierons pas, Messieurs, que c'est au zèle intelligent, à la volonté ferme, à la vigilance, au dévouement inébranlable de notre très-honorable Président,

M. le marquis de Louvois, que nous sommes redevables des brillants succès qui ont couronné nos efforts, et de l'importance morale que s'est acquise le Comice agricole d'Ancy-le-Franc.

Vous persévererez, je n'en doute pas, Messieurs, dans la voie que vous vous êtes tracée ; vous ne vous laisserez point décourager par l'insouciance ou l'obstination des routiniers ; et si, malgré votre zèle, vos sacrifices, vos enseignements, vous ne pouvez atteindre le but que vous vous êtes proposé, il vous restera du moins l'honneur d'avoir voulu le bien et d'avoir fait partie de cette vaillante armée de gens de cœur qui travaillent avec un courage vraiment héroïque à la défense des intérêts de la société et à la gloire de la France.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE BULLETIN DE 1859.

	Pages.
Liste des membres titulaires.	5
— du bureau	13
— du conseil d'administration. . . .	13
— honoraires et membres corres- pondants.	15
<p><i>Séance du 28 février 1859.</i> — Décision en vue du concours régional d'Auxerre. — Admission de MM. Choppin, Molleveux, Lacour père et fils, Puissant. — Présentation de MM. Desmaisons, Dethou, Petit-Sigault. — Renvoi à la séance du renouvellement des membres du Bureau. — Désignation de la ville d'Avallon comme siège de la session publique de 1859. — Ajournement de la proposition de M. Vincent relative à la création d'une pépinière viticole départementale. — Renvoi à une commission de la question de l'<i>Echelle mobile</i>. — Exposition par M. Lambert d'un rhizome d'igname de la Chine, et par M. Gautherin d'un échantillon d'eau-de-vie de recoupe pesant plus de 20 degrés.</p>	
	17 à 20
<p><i>Séance du 27 mai 1859.</i> — Admission de MM. Desmaisons, Dethou et Petit-Sigault. — Apurement des comptes du trésorier pour l'exercice 1858. — Voté du budget de 1860. — Vote du programme de la session publique de 1859. — Formation des commissions du concours. — Voté du programme des questions de l'én-</p>	

	Pages.
quête agricole sur l'arrondissement d'Avallon. — Ajour- nement du rapport de la commission de l' <i>Echelle mobile</i> .	
— Rapport de la commission chargée de l'examen du mémoire de M. Sagette sur le drainage et les irrigations.	
— Rejet de ses conclusions. — Notice de M. Antony Thiery sur la machine à botteier de M. Pommereaux d'Aisy. — Présentation de M. Dhumez.	21 à 43
<i>Drainage, irrigations et plus d'inondations</i> , mémoire présenté par M. Sagette.	44
Rapport sur le mémoire de M. Sagette.	48
Concours régional d'Auxerre (24-29 mai 1859), rapport par M. Rouillé, secrétaire.	53
SESSION PUBLIQUE DE 1859. — Concours à Avallon de la Société centrale réunie au comice de l'arrondissement d'Avallon.	69
Première journée de la session publique. — Rapports des commissions. — Discussions sur l'enquête agricole. — Admission de M. Dhumez. — Présentation de MM. Lu- cien Thierry, Augustin Messenger, Camille Pignon, Ernest Petit, Savatier-Laroche, Charles Martenot, Magny et Brincard.	70
Deuxième journée. — Concours de charrues. — Expo- sitions. — Rapports des commissions. — Distribution des primes et médailles.	71 à 88
Rapport de la commission des améliorations agrico- les, amendements et apiculture.	89
— Propriété de M. Cordier.	90
— — de M. Guillier.	92
— — de M. Garnier.	93
— — de M. de Labrosse.	96
— — de M. Gontard.	98
— — de M. de Domecy.	100
Propriété du Saulce à M. Gariel (cultivée par M. Char- les Gudin).	102
Propriété de M. de Labrosse, à Trévilly (fermier, M. Gauthier-Dorneau).	103
Propriété de M. de Labrosse, à Tréviselot, (fermiers, MM. Gauthier frères).	104

	Pages.	
Propriété de M. de Vogué, à Lichères, (cultivée par M. Chavance).	105	
Rapport de la Commission de l'enseignement agricole, des serviteurs agricoles et des bergers.	106	
Rapport de la commission de viticulture.	115	
Rapport sur l'enquête agricole de l'arrondissement d'Avallon, par M. Raudot.	117	
<i>Séance du 28 novembre 1889.</i> — Exposition par M. Casimir Thierry, de carottes blanches des Vosges et de tiges de sorgho, dont la graine est d'une parfaite maturité. — Lettre d'adieux de M. le marquis de Tanlay. — Vote de remerciements à son adresse. — Scrutin pour le renouvellement des membres du bureau et du conseil d'administration. — Admission de MM. Brincard, Messager, Lucien Thierry, Magny, Charles Martenot, Camille Pignon, Savatier-Laroche et Ernest Petit. — Propositions du comice d'Ancy-le-Franc relatives au livret des ouvriers de ferme. — Renvoi à une commission. — Vote de la création d'une vigne d'essai et pépinière viticole. — Choix de M. Vincent comme directeur des travaux et nomination d'un comité consultatif. — Désignation de l'arrondissement de Joigny pour siège du concours de 1890.		136 à 145
Concours de 1889 à Avallon. Compte-rendu par M. Gontard.	146	
Des innovations tentées chez nous depuis quelques années dsans la culture de la vigne. Rapport présenté par M. Challe.	154	
Examen des terres arables et emploi des amendements et engrais qui leur conviennent, par M. Thorel.	168	
Engrais et amendements. Cours de M. Malaguti.	183	
Constitution du fumier et des litières.	185	
Composition et conservation des fumiers.	189	
Construction des fosses à fumier.	196	
Epannage et enfouissage des fumiers.	202	
Utilisation des déjections humaines. — Les tourbes animalisées et phosphatées.	209	
Le guano, manière de l'employer, plantes auxquelles il		